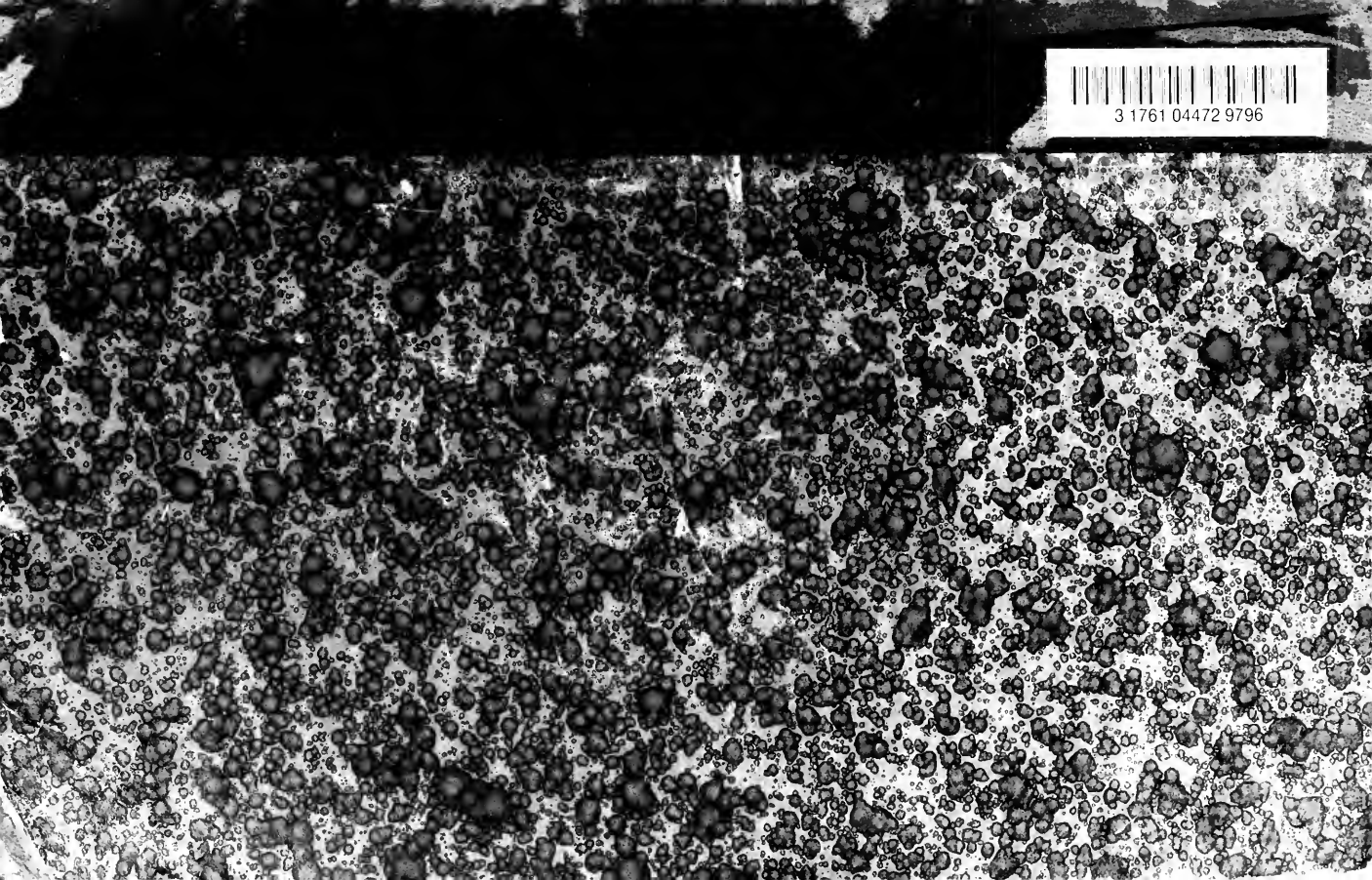
3 1761 04472 9796



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/voyageenarabie00blun

LADY ANNE BLUNT

VOYAGE EN ARABIE

PÈLERINAGE AU NEDJED

BERCEAU DE LA RACE ARABE

OUVRAGE

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR M. DEROME

CONTENANT 1 CARTE

et 60 gravures sur bois, dessinées

PAR G. VUILLIER

D'après les aquarelles de Lady Anne Blunt

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^ie^

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882

Tous droits réservés.

VOYAGE EN ARABIE



M^rs WILFRID BLUNT ET LADY ANNE BLUNT
en costume arabe.

HAr
B65 pp1
Fde

LADY ANNE BLUNT

VOYAGE EN ARABIE

PÈLERINAGE AU NEDJED

BERCEAU DE LA RACE ARABE

OUVRAGE

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR L. DEROME

CONTENANT 1 CARTE

et 60 gravures sur bois, dessinées

PAR G. VUILLIER

5
17.7.53

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882

Tous droits réservés

INTRODUCTION

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable.

. . . . . .

Des sept pages du monde une me reste à lire ;

Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,

Sous quel poids de néant la poitrine respire.

LAMARTINE.

Sous l'habit étriqué du Nord, la tête perdue sous les volutes d'une chevelure menteuse, les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, la Science se traîne souillée d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre.

DE MAISTRE.

Si les souvenirs que l'Orient rappelle font de lui le plus grand spectacle qu'on puisse offrir à l'imagination, l'impression commune parmi nous est qu'il est mort : une autre impression est que les Turcs, qui font la sieste dans ses ruines, n'en sont pas les possesseurs légitimes, qu'ils y sont campés plutôt qu'établis et que leur domination touche à sa fin.

La société musulmane est évidemment à son déclin :

le sabre, qui fut sa raison d'être, est ébréché. Il y a déjà longtemps qu'on le voit et qu'on le dit. Elle-même le sent : si elle ne le sentait pas, les événements qui se précipitent avec une rapidité croissante l'en avertiraient assez. Mais elle le sent ; il est vrai qu'elle le sent inutilement. Elle est dans le cas d'un homme atteint de phthisie, qui assiste à la diminution quotidienne de ses forces, sans avoir de remède à opposer au mal. Le monde musulman a les yeux ouverts sur le sort qui l'attend. Il sait que sa vitalité politique, sinon sa vitalité religieuse, est épuisée. Il prolongera sa résistance autant qu'il pourra, comme le malade comptant les heures qu'il a encore à vivre et les disputant une à une au destin. Le destin fut le Dieu de cette race de fossoyeurs. Elle continue de le regarder de son œil morne : pourquoi lui est-il devenu hostile ? Il lui a permis jadis de conquérir sur le christianisme la moitié de l'*orbis Romanus*. Le destin la traite aujourd'hui comme elle a traité Rome et Constantinople, la Perse des Sassanides et l'Inde. Elle ne blâme ni ne loue le destin. Ce qu'il a fait d'elle jadis, était écrit ; ce qu'il se dispose à faire d'elle était sans doute écrit aussi.

Est-elle vraiment à la veille de rendre à l'Europe chrétienne cette moitié de son héritage historique dont la société musulmane est encore en possession? Il serait téméraire de le prévoir. Il importe de ne pas trop se presser d'enterrer l'Orient musulman, ne fût-ce que l'Orient turc, car il y en a plusieurs. Derrière l'Orient turc, il y a, par exemple, l'Orient arabe, celui des nomades et de la vie pastorale, le véritable Orient, celui d'où sont sorties les croyances, les mœurs et les institutions qui périclitent maintenant ailleurs, mais

qui ont toujours des ressources au désert. Il n'est pas à présumer que celui-là soit à la veille de mourir. Il se défendra. Le sol et le climat combattraient en sa faveur quand même ceux qui l'habitent seraient incapables de résister. L'Orient turc lui-même a plus de santé qu'il n'en a l'air. Il est aisé d'annoncer qu'il est mort. Encore est-il debout, a-t-il des millions d'âmes à son avoir, une foi robuste, des haines tenaces. L'immobilité passive dans laquelle il est confiné est une force; sa disparition souffrira quelque délai.

Quoi qu'il en soit, dans cet Orient dont on dispose avec tant de sans-gêne, il existe une vaste région qui n'est pas turque, ne l'a pas été et ne veut pas l'être, qui méprise ce qui est turc comme ce qui n'est pas turc. C'est l'Arabie, et, en Arabie, cette partie à peine explorée, et encore plus inconnue qu'inexplorée, qui s'étend des confins de la mer Rouge à l'ouest jusqu'aux limites extrêmes de la Mésopotamie à l'orient, et jusqu'au golfe Persique au midi. Là est le berceau de la vie pastorale, qui semble y avoir conservé le caractère, les vertus et la rudesse des anciens âges. Là aussi est le berceau de l'esprit sémitique. Ailleurs l'esprit sémitique a changé; il s'est allié à des mœurs, à des traditions et à des conditions d'existence qui en ont modifié profondément la physionomie. Dans les lieux où il est né, il n'a plus l'éclat qu'il a eu à d'autres époques; mais il pourrait se faire qu'il se fût conservé intact, qu'il eût toujours une sève puissante. C'est une induction plutôt qu'une certitude.

Dans l'isolement où il est, il est difficile d'en juger. Mais il y a une bonne raison de croire qu'il n'a rien perdu de son antique énergie : c'est qu'il est une

donnée du sol et du climat. Tant que le sol et le climat resteront ce qu'ils sont, il n'y a pas de motif de supposer que la vie pastorale et l'esprit sémitique puissent être atteints dans leur essence. Ce sont bien la vie pastorale et l'esprit sémitique qui ont fourni à la société musulmane les éléments qui la constituent. Or la société musulmane menace ruine : c'est qu'elle est sortie des conditions où elle était une donnée du sol et du climat. Ces pasteurs de l'Arabie centrale ont voulu prolonger le désert, la vie du désert et les mœurs du désert jusqu'aux extrêmes limites des conquêtes accomplies par le Coran. Ils ont créé le désert provisoirement partout où ils ont réussi à prendre pied. A la longue cette tentative a échoué, et le spectacle auquel on assiste de nos jours est une continuation de cet échec. La vie du désert n'a pu s'acclimater ni dans le midi de la France, ni en Espagne, ni aux Baléares, ni en Sardaigne, ni en Sicile, ni en Grèce, ni dans l'Orient de l'Europe ; elle a dû composer avec des éléments étrangers en Asie Mineure, en Perse, dans l'Inde, en Chine. Elle n'a pris racine que dans le désert et dans le voisinage immédiat du désert, depuis l'Atlantique, à l'ouest du Maroc, jusqu'à la mer de Chine, à travers l'Afrique du nord, l'Égypte, la Syrie, la Perse, l'Asie centrale, les steppes sans bornes du Gobi et de la Sibérie orientale. Le long de cette frontière immense, on pourra la refouler, l'amoindrir, non la faire disparaître. Au point de vue européen, il est constant que la vie pastorale a été funeste. Partout où elle a franchi la limite du désert, elle a fait le vide ; elle a abattu les forêts afin de leur substituer la prairie, c'est-à-dire un champ de parcours à l'usage des troupeaux ; elle a proscrit l'agriculture et la vie sédentaire

au nom de la liberté politique et de l'indépendance de l'esprit. « Partout où pénètre une charrue, lit-on dans le livre de Mahomet, la honte et la servitude entrent avec elle. » Au nom du même principe, elle a ruiné les villes et les habitations rurales, asiles de la vie sédentaire, son ennemie. Le nomade, partisan de la vie errante, a planté, sur la place, sa tente de toile ou de poil de chameau, s'il est Arabe, de feutre, s'il est Mongol et se trouve condamné à vivre sous un ciel plus froid.

Le dessèchement et l'appauvrissement du sol ont suivi, d'une manière uniforme, la destruction des forêts, de l'agriculture et de la vie sédentaire. L'eau est rentrée sous terre, la population a été réduite au vingtième, quelquefois au quarantième, comme dans la Mésopotamie où moins d'un million de nomades succèdent à de vastes empires. Il y a naturellement une population très peu nombreuse dans les contrées où fleurit la vie pastorale, parce que les ressources naturelles ont tari. La disparition des eaux est une conséquence de la destruction des forêts et de l'agriculture. Aux termes d'une légende qui a cours en Algérie, les Roumi, à leur départ, ont emporté l'eau. Si les montagnes de l'Asie Mineure n'étaient un obstacle au déboisement entier du sol, il n'y aurait plus un ruisseau non plus. Un bel échantillon de ce qui est arrivé, d'une manière plus ou moins complète, dans les contrées où la vie pastorale est parvenue à s'établir est l'exemple de la basse et moyenne Mésopotamie. A Bir, sur la frontière de Syrie, à l'endroit où finissent les terres cultivées, l'Euphrate a un volume d'eau comparable à celui du Danube à Belgrade; à cent lieues plus loin dans le désert, il en a

perdu les deux tiers, malgré l'adjonction des eaux du Khabour, qui est un fleuve comme la Loire. Le Tigre n'a pas été beaucoup mieux traité.

De sorte que si l'esprit sémitique et la vie pastorale ont des côtés supérieurs, ce ne sont pas ceux qui distinguent la civilisation européenne, le chiffre élevé de la population, les richesses et le confort. Ce ne sont pas davantage la science, les arts et les plaisirs de l'esprit. Ils proscrivent la science comme hostile à l'inspiration et à la liberté morale ; ils proscrivent les arts sous le nom collectif d'*idolâtrie*, et les plaisirs de l'esprit comme la source de toute futilité. Même au sein du christianisme primitif, l'influence sémitique désigne les arts par ce mot : *les idoles*, qui les concerne tous, et c'est la culture hellénique que saint Paul a en vue lorsqu'il dit que « les langues finiront » et que « la science aura un terme ». Les Sémites ont-ils un idéal à substituer à celui-là ? Oui, l'inspiration, fille du Dieu unique, née au désert, puissance mystique et intermittente, qui leur a servi au VII^e^ siècle à « chevaucher » le monde qu'Abd el-Wahabb a retrouvé au dix-huitième siècle, et dont la cendre couvre peut-être au Nedjed un feu destiné à allumer un nouvel incendie moral.

I

L'Orient nomade, qu'il n'y a pas à confondre avec l'Orient turc, il est nécessaire de le répéter, et qui n'est pas, comme celui-ci, menacé dans son existence, l'Orient nomade est resté une énigme jusqu'à nos jours, et le

demeure à beaucoup d'égards. Est-ce le monde patriarcal des temps bibliques? Sans doute. Néanmoins ce n'est pas beaucoup dire. En ce qui le concerne, la tradition biblique est très confuse; elle ouvre sur lui quelques rares horizons. L'Ancien Testament n'offre que des épisodes de la vie sémitique, quelques traits épars; l'ensemble échappe, même aux conjectures. Et puis le monde nomade d'aujourd'hui, à supposer qu'il soit la continuation de l'autre, peut avoir obéi à la loi du mouvement. Cependant il est probable que la coutume, qui est souveraine chez lui, y a mis obstacle. Ce n'est qu'une hypothèse : ce n'est pas un fait. Il a, de tout temps, été difficile à aborder. Les Grecs des dynasties macédoniennes, qui l'ont eu à contenir le long de leur frontière, ne l'ont pas plus connu qu'ils n'ont essayé de le vaincre. Les Romains n'ont pas été plus heureux, bien qu'ils aient eu à subir le joug des idées sémitiques. Ce joug leur a été imposé sans qu'ils parvinssent à savoir ce qu'il était. Les grands événements arrivent souvent de cette façon. L'esprit sémitique est tombé sur eux à l'improviste, comme Mahomet sur l'empire grec, comme Fernand Cortez sur les naturels du Mexique. Tacite, qui se piquait d'une grande pénétration en matière politique, ne l'a pas vu venir. Juvénal appelle les Sémites *verpos*. « On a eu bientôt dit *verpos* [1], » remarque de Maistre. Au commencement du troisième siècle, comme il se manifestait par des œuvres terribles, on commençait à Rome à en avoir peur. Quelle idée avaient eu Vespasien et Titus d'aller mettre la main dans ce guêpier! Il était trop tard. Et les

1. *Circoncis*. Il y a un jeu de mots : *verpus* en latin signifie proprement le long doigt de la main, celui du milieu.

efforts qu'on fit en vue de le pénétrer, quoiqu'il fût là, n'eurent pas plus de succès qu'auparavant.

Depuis il fut et il est aussi malaisé à connaître. La cause en est dans l'écart immense qu'il y a entre les Sémites et nous, écart aussi étendu à l'heure qu'il est qu'il y a deux mille ans. A la distance où ils sont de l'Europe, et ce n'est pas une distance kilométrique ni qui tienne à la nature du désert, mais une distance qui résulte de la différence de tempérament, ils ressemblent à ces objets dont l'éloignement empêche de distinguer les contours. On dit : ce n'est rien, et l'on passe. Il y a, d'autre part, plus d'endroits habités que les géographes n'en décrivent ; il y a également plus de mœurs que les moralistes n'en connaissent. On était indifférent au mystère de la vie arabe, d'ailleurs très distincte de la vie sémitique du dehors.

Lorsque, il y a cinquante ans, Lamartine revint de la terre sainte avec le manuscrit du *Récit de Fatalla*, dont il a inséré une traduction faite sous ses yeux au tome IV de son *Voyage en Orient*, on refusa d'y croire ; on considéra cette esquisse comme une fantaisie du poète. Le fait est que nul voyageur européen n'avait jusque-là pénétré à l'intérieur de la péninsule, que les voyages qu'on possédait, déjà anciens, étaient relatifs aux mœurs des riverains du désert. On connaissait à demi les tribus de l'Yémen et de l'Hedjaz ; on avait visité les côtes de l'Hadramaout, de l'Oman, du golfe Persique ; on avait quelques notions vagues sur les nomades des frontières de Syrie et de la Mésopotamie ; la renommée avait jeté au loin quelques rumeurs sur les fondateurs de la dynastie wahabite. C'était tout. Encore les voyageurs du dix-huitième siècle, et il y en avait peu, car seul parmi

eux Carsten Niebuhr avait quelque crédit, ne s'étaient-ils attachés qu'à la peinture de la vie urbaine ou des passions religieuses, sans toucher à l'état social ni au caractère héréditaire de la civilisation indigène qu'ils n'avaient eu ni le loisir ni la faculté d'étudier.

Le *Récit de Fatalla*, sans être très explicite, levait un coin du voile sans aller au fond des choses. Il n'était, lui non plus, qu'un recueil de souvenirs ramassés à la hâte au cours d'une mission politique. Et puis sa provenance, la manière dont il était venu en la possession de Lamartine, le fait qu'on le donnait comme la traduction de notes dépourvues d'autorité, œuvre d'un drogman fantastique, obligé de puiser dans sa mémoire, n'étaient pas une garantie. Aussi l'incrédulité fut générale et persistante. En 1866, dans l'introduction qu'il a placée en tête de la traduction française des aventures de Palgrave au Nedjed [1], M. Vivien de Saint-Martin se faisait l'écho un peu tardif du mauvais accueil qu'avait eu le *Récit de Fatalla*. Il n'en admettait pas grand'chose, pas même que la vie pastorale et les nomades valussent la peine d'être vus de près.

Tout en rendant pleine justice, disait-il, à des hommes tels que Carsten Niebuhr, — M. Palgrave a dédié sa relation à la grande mémoire de Niebuhr, — Burckhardt, Wellsted, Wallin et à leurs nombreux émules, notre voyageur insiste en nombre d'endroits sur ce qu'ils laissent à désirer, pour la complète et fidèle connaissance de la vie arabe. Des scènes à demi romanesques et d'une couleur toujours exagérée, où les Bédouins

1. *Une année de voyage dans l'Arabie centrale* (1862-1863), ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par Emile Jouveaux, 2 vol. gr. in-8°, Paris 1866 (Hachette). L'œuvre de Palgrave est très remarquable. Elle a valu à l'auteur une réputation légitime en Angleterre, mais n'a pas obtenu en France le succès dont elle était digne.

nous sont représentés comme une sorte de chevaliers errants, véritables types de l'homme libre; peut-être aussi le lourd et creux formalisme de quelques principicules de la côte ou de la frontière, plus qu'à demi ottomanisés: *des légendes apocryphes, telles que celles de Lamartine et les sentimentalités superficielles de son école* : voilà tout, ou peu s'en faut, ce que nous possédons sur ce sujet, et c'est d'après cela qu'on veut que nous nous formions une opinion sur l'Arabie et les Arabes.

Que l'Arabie intérieure et la vie pastorale fussent peu connues, cela est évident. Quant aux légendes et aux sentimentalités de l'école de Lamartine, M. Vivien de Saint-Martin s'avançait un peu trop. Mais il sortait de la lecture de Palgrave et il traduisait l'impression naturelle de cette lecture. Palgrave est allé en Arabie avec une mauvaise opinion des nomades. Ce qu'il a vu d'eux, ce qu'il en a entendu dire à la cour de Tellàl ibn Rashid, les conditions personnelles dans lesquelles il se trouvait, enfin l'objet particulier de sa mission, n'étaient pas de nature à le faire changer d'avis. Il allait au Nedjed chercher des sujets au *royaume arabe* de Napoléon III, et il n'espérait pas les rencontrer parmi les tribus errantes du désert. C'était dans les villes, à la cour de Tellàl, chez les princes wahabites qu'il était chargé d'agir, d'étudier, de voir, de faire des propositions, de nouer des alliances éventuelles. Le jugement porté sur les nomades par Metaab, frère de l'émir Tellàl, ne pouvait manquer de fortifier les préjugés qu'il avait conçus contre eux. « Celui qui compte sur l'appui des nomades, lui disait Metaab, ressemble à un homme qui voudrait bâtir une maison à la surface de l'eau. » La famille des ibn Rashid, à laquelle appartenait Metaab, était au fond une famille de chefs nomades. Mais elle avait quitté la vie nomade, réussi à fonder un État

centralisé. Elle était hostile à sa première condition, peu favorable à un genre de vie qui contrecarrait ses vues ; elle aurait voulu domestiquer cette race de pasteurs habitués au grand air et à l'indépendance, ennemie des citadins et du principe d'autorité nécessaire dans un État centralisé. Il n'est pas étonnant que Metaab ait des griefs contre les nomades, et que Palgrave les considère comme un obstacle au succès qu'il poursuit. Au point de vue militaire et politique, il est plus que probable qu'ils ne valent pas les quatre fers d'un cheval. Le réquisitoire de Metaab est formidable : ils n'ont pas d'armes, ils sont rebelles à la discipline ; ils sont divisés, incapables d'agir dans un but commun. Ils laissent également à désirer sous le rapport de la constance : ils obéissent à l'impulsion du moment ; n'ont ni expérience ni prévoyance ; il n'existe entre eux ni lien religieux, ni lien social, ni idée de patrie. Ils sont à qui les achète ; tant qu'ils « auront le ventre rempli de la nourriture qu'on leur aura donnée », ils serviront avec fidélité celui qui l'aura fournie. En un mot, ils ne sont pas propres à remplir le rôle qu'on attend d'eux.

Telles étaient les paroles de Metaab, conclut Palgrave, et je ne pouvais m'empêcher de rire avec lui en songeant à l'échec humiliant qui avait suivi les efforts de Lascaris et de son compagnon Fath Allah. Pendant sept années, ils avaient jeté à pleines mains l'argent de leur royal maître, — Napoléon, — pour gagner l'alliance des nomades, et leurs nobles largesses n'avaient fait que les couvrir de ridicule aux yeux de ceux-là mêmes qui en étaient l'objet [1].

Eh bien, au sentiment de Palgrave, à aucun égard

1. Palgrave, t. Ier, ch. v : *Telbil et sa cour.*

les nomades ne valent pas mieux que sous celui de leur aptitude à la vie politique. Ils ne croient pas en Dieu : Palgrave les a surpris à adorer le soleil levant. Ils ne sont pas plus musulmans qu'ils ne sont théistes. Le Coran a du crédit sur les côtes ; à l'intérieur, non. Le tempérament arabe répugne aux rites comme aux croyances positives. Eux qui ont porté au loin la foi musulmane, ils ne l'ont pas, et rien n'indique qu'ils l'aient eue jamais. Ils ne l'avaient pas au temps de Mahomet ; ils ne l'ont pas encore. C'est en particulier le cas des nomades. Il parle des Sherarat du nord-ouest, qui sont à peu près les seuls nomades dont il ait approché. C'est sur eux qu'est tombée la malédiction adressée jadis aux enfants de Ruben : « Vous êtes flottants comme l'onde et vous ne croîtrez pas. » Ce sont en effet des bandes peu nombreuses disséminées sur un espace grand comme une moitié de la France. Environnés de vrais musulmans, ils feignent, quand ils sont en contact avec eux, de réciter des prières et des versets du Coran. Au désert, ils se moquent du Coran et de la prière, s'adonnent à des superstitions qui leur sont propres, comme faisaient en Europe les Bohémiens du moyen âge. Ce sont, d'autre part, des sauvages, sans mœurs et d'une grossièreté écœurante.

L'extrême licence de leurs mœurs, dit Palgrave, rend à peu près superflues les faibles barrières qu'imposent aux passions les lois musulmanes ; la promiscuité, plutôt que la polygamie, forme la base de leurs relations conjugales, et nulle part cet adage sceptique : « Bien savant est le fils qui connaît son père, » ne reçoit une plus large confirmation. Sans entrer dans de plus longs détails, j'en appellerai à leur propre témoignage et je citerai cette phrase en usage parmi eux, qui résume parfaitement

leur état moral : « Nous ne valons pas même nos chiens, » tristes paroles qui, je puis l'affirmer, expriment la vérité.

Ce sont des oui-dires plutôt que des observations personnelles. Palgrave a eu trop peu de contact avec les nomades pour être sûr de tout cela. On remarquera de plus la violence de ses assertions. Il n'est pas impartial. Il a une règle prise en Europe, un idéal, qu'il s'est formé, auquel il rapporte ce qu'on lui dit comme ce qu'il voit. Il est prévenu contre eux en outre. Ce ne sont pas des dispositions avec lesquelles on puisse être un bon juge, et parmi les nomades, il n'a visité que cette misérable tribu des Sherarat, perdue dans les solitudes de l'Arabie Pétrée, et il a été en contact avec eux durant quelques jours, et il n'était pas entouré de la considération qui lui aurait permis d'inspirer de la confiance, d'obtenir de la déférence, étant déguisé en marchand syrien, sans tente, presque sans escorte, en un mot sans le prestige qui entoure un homme considérable. Ces remarques ont plus d'importance qu'il ne semble au premier abord. On le verra par l'exemple de M. Blunt et de lady Blunt qui voyageaient dans un autre équipage. Lady Blunt, qui a vécu de longs mois sous la tente, dans une familiarité intime avec les cheiks, avec leurs familles, qui a pénétré dans les harems, causé avec les femmes, assisté à tous les actes de la vie pastorale, en donne une idée tout à fait différente.

Le ton de Palgrave indique l'état d'esprit dans lequel il les considère.

Nous avions déjà laissé, dit-il [1], derrière nous, plus d'une

1. T. Ier, p. 26, de la traduction française.

tente chétive, plus d'un Bédouin déguenillé, quand Salim (le chef de son escorte), désignant quelques habitations [1] de moins pauvre apparence, nous apprit qu'il comptait s'arrêter là pour demander le repas du soir. « Ce sont des *adjawid* (gentlemen); nous serons bien reçus, » ajouta-t-il, par manière d'encouragement. Nous devions nous confier à son expérience. Quelques minutes plus tard, nous étions réunis auprès des tentes de peau de chèvre, opulentes demeures de ceux que nous avions choisis pour hôtes. Le chef, car c'était à la porte (il n'y a pas de porte à une tente) de ce noble personnage que nous avions frappé, échangea quelques paroles d'un laconisme maçonnique avec notre guide. Celui-ci revint ensuite à nous, se mit en devoir de décharger les chameaux, et tandis que nous nous installions sur une pente sablonneuse en face du *village*, il nous conseilla d'avoir l'œil sur nos effets. Il pouvait se trouver, dit-il, parmi les Arabes, tout *adjawid* qu'ils étaient, quelques membres peu scrupuleux, à qui il prît fantaisie d'alléger les bagages. Cette communication donnait à penser. Si les *adjawid* étaient des voleurs, que devaient être les manants?

Ce n'est pas de l'humour; c'est du dénigrement, et ce n'est pas ainsi qu'un voyageur acquiert de l'autorité. Palgrave poursuit :

Une vingtaine de Bédouins entouraient notre guide et cherchaient, par des questions multipliées, à tirer de lui quelques renseignements sur nous et sur notre pacotille, qui excitait grandement leur curiosité, pour ne pas dire leur convoitise.

On lui souhaite pourtant la bienvenue en termes brefs. Ici Palgrave fait observer que les Bédouins n'ont pas l'habitude d'employer les formules cérémonieuses introduites par les Turcs et les Persans.

Voilà précisément en quoi il présente sous un faux jour les pasteurs de l'Arabie nomade. Il a affaire à une tribu déshéritée du sort, sans ressources et

1. Il faudrait dire tentes; mais ici la faute est du traducteur; elle n'est pas imputable à Palgrave.

sans éducation, réputée au loin comme telle. Ce n'est pas un modèle à donner de la vie pastorale ni de la courtoisie arabe. Il y a aussi une erreur grave à supposer que ce sont les Turcs et les Persans qui ont introduit la courtoisie dans le monde du désert : M. et M^me^ Blunt ont rencontré, à Haïl, les pèlerins de Perse et de Bagdad qui revenaient de la Mecque: ils ont fait route avec le pèlerinage jusqu'à Meshed-Ali, où les Persans et les Bagdadi se plaignaient du cérémonial arabe qu'ils méprisaient de tout leur cœur ; ils mettaient de l'ostentation à ne pas l'imiter. La courtoisie et le cérémonial sont d'origine arabe et nomade. Les Croisés les ont rapportés d'Orient et mis à la mode dans les châteaux de la féodalité où la courtoisie est devenue le fond de l'éducation chevaleresque. Cette courtoisie minutieuse, empressée, riche en formules, en usage dans nos anciennes cours d'amour et qui subsiste dans les cours modernes de l'Occident, sous le nom d'étiquette, continue d'être la loi du désert. Lady Anne Blunt en décrit les circonlocutions en maint endroit; elle l'a trouvée à la cour de Haïl, sous la tente des cheiks de la Mésopotamie, chez les citadins et chez les nomades. Ce n'est ni turc ni persan : cela fait partie de la coutume pastorale, tient au caractère sémitique. Ce qui en est allé dehors, en Turquie et en Perse, est d'importation arabe. Ce ne sont pas les Sherarat de l'Arabie Pétrée, placés au bas de l'échelle sociale, en Arabie, qui en peuvent donner l'idée. Ce sont les Shammar de Haïl, les Wahabites de l'Aared et du Kasim, les grandes tribus du haut désert de Syrie, celles de la Mésopotamie, qui en ont le secret, qui en sont les représentants, comme ils le sont du caractère et des mœurs sémitiques.

Avec la courtoisie, il y a la conversation qui, dans le récit de lady Blunt, est un des ressorts de la vie arabe. Dans les villes comme au désert, elle est très désœuvrée. La conversation et le café la remplissent. Le khawah de chaque maison arabe existe dans ce but. Le khawah est notre salon européen, une salle commune, la principale de chaque maison, où l'on reçoit tout le monde et où l'on exerce l'hospitalité. L'antique salle commune, le *Hall* des châteaux de l'aristocratie et de la gentry anglaises, en sont des restes. Cela n'est pas non plus antérieur aux Croisades en Europe, et cela subsiste en Arabie. C'est dire que la conversation, qui est la vie du khawah, est le grand plaisir de la race. Palgrave nous la montre chez les Sherarat :

Mais quelle plume, dit-il, pourrait donner une idée de la conversation de ces Bédouins, de leurs questions confuses, de leurs réponses bizarres, de leurs gestes et de leurs manières? « Une personne raisonnable se trouve dans cette ville à peu près comme un homme lié à des mulets au milieu d'une étable, » disait un étranger en parlant de la ville de Homs, connue dans toute la Syrie pour la stupidité de ses habitants. Parmi les Arabes du désert, il n'y a pas d'étables; l'hôte ressemble à un homme qui, placé au milieu d'une plaine, serait entouré de mules sauvages bondissant autour de lui et lui envoyant leurs ruades furieuses. La nature humaine se montre ici sous son jour le plus défavorable : l'un se roule sur le sable, l'autre y trace avec le bout de son bâton des lignes sans but; un troisième nous fait des grimaces, tandis qu'un quatrième nous adresse de niaises demandes ou bien lance des plaisanteries qui ont la prétention d'être fort spirituelles, mais qui sont seulement grossières à l'excès. Les enfants courent et se culbutent sans s'inquiéter le moins du monde s'ils importunent leurs parents, pour lesquels ils n'ont ni soumission ni respect.

Cette manière de présenter les choses est un réquisitoire, non une description de mœurs. Palgrave recon-

naît volontiers que les Arabes, c'est-à-dire les Sherarat, ne mettent pas de mauvaise intention dans leur rudesse grossière. Ils désirent être agréables, plaire à leurs hôtes, les mettre à l'aise. Le mal est qu'ils ne savent pas s'y prendre : ils n'ont pas de savoir-vivre, pas de politesse, pas de culture. Il est clair qu'ils n'ont pas été au collège d'Eton, qu'ils n'ont pas pris leurs grades à l'université de Cambridge, qu'ils feraient mauvais effet à Carlton-club. Néanmoins, avoue Palgrave, on découvre à plusieurs indices, qu'ils sont doués d'une pénétration rare, d'un tact inné : on leur trouve les rudiments d'un noble et généreux caractère : leurs vices sont un effet de leur condition : leurs qualités leur appartiennent en propre, ils ne les ont pas empruntées : au fait qu'attendre de gens élevés à conduire des chameaux, sans foi ni loi, dénués d'instruction et de bons exemples? Chaque heure de la journée leur est une privation ou un péril. Ils ont l'éducation du désert ; celui-ci ne saurait former d'autres élèves.

Je voudrais, continue Palgrave, que ceux dont l'imagination se forme une image idéale de la vie du désert, qui regardent le sort du Bédouin comme digne d'admiration et d'envie, pussent demeurer seulement trois jours au milieu d'un campement sherarat, et voir, non plus à travers le prisme d'un récit romanesque, mais avec leurs propres yeux, à quelle dégradation une semblable existence fait descendre une des plus nobles races de la terre.

Puisque cette vie dégrade, comment la race est-elle restée ou devenue noble?

Il convient de prendre les Arabes du désert comme ils sont. Palgrave les a entrevus en passant, ils lui ont fait une mauvaise impression : il n'était pas prévenu en

leur faveur. Il en offre comme type un échantillon inférieur, et il a été charmé de voir qu'ils répondaient à ses préventions. D'autre part, ils ne répondaient pas à ses vues, à l'objet de sa mission. Il propose de leur ôter leur genre de vie; il espère qu'on réussira. Il les sacrifie à l'Arabe des villes, son client, l'Arabe qu'il a étudié de plus près, dont il a pu apprécier les vertus, le mérite et la distinction. Celui-là appartient à une des plus nobles races de la terre:

> Les Arabes des villes, dit-il, méritent en effet cet éloge. J'ai eu des relations fréquentes avec des peuples bien divers, africains, asiatiques, européens, et très peu me semblent dignes d'être placés au-dessus des Arabes de l'Arabie centrale. Ces derniers pourtant parlent la même langue que les nomades du désert, le même sang coule dans leurs veines, mais quelle différence les sépare! La différence est à peine moins sensible entre un highlander barbare et un gentleman anglais, tels que nous les représente Walter Scott dans *Waverley* et dans *Rob-Roy*.

En d'autres termes, Palgrave préfère l'Arabe domestiqué, celui qui, selon l'expression pittoresque de lady Anne Blunt, songe toute la journée à gagner six pence, à l'Arabe qui vit à l'air libre du désert. Cette comparaison mérite d'être suivie. Il n'y a pas entre un Arabe des villes et un Arabe du désert la différence qu'il y a entre un highlander ou un paysan montagnard et un gentleman. L'Arabe du désert n'est pas un paysan; il est le type de la race, le père et le supérieur de l'Arabe des villes, même aux yeux de celui-ci. Lui seul est *asil*, c'est-à-dire noble et de sang pur. Il n'y a pas d'émir ni de cheik urbain dont la famille ne soit originaire du désert, considérée à ce titre. Il est l'homme de conseil et l'homme de guerre à la fois. Les dissertations de M. Blunt dans les *Nomades de la vallée de l'Euphrate*

mettent le fait en plein relief, et les légendes racontées par lady Blunt dans ce même ouvrage et le *Pèlerinage au Nedjed* montrent que ce fait n'est pas accidentel, mais une tradition historique fortement empreinte dans l'imagination des Arabes et un article de leur credo.

Certes, comme le dit Palgrave, d'un ton ironique, l'Arabe du désert a réalisé l'adage du poète qu'il faut peu de choses à l'homme ici-bas. La laine et la chair de ses moutons et de ses chameaux, les produits de sa chasse, des moissons maigres et rares suffisent à ses besoins. En revanche, il a des ressources morales plus abondantes, que Palgrave nie ou passe sous silence parce qu'il n'en a pas fait l'inventaire sur place. L'idée de Dieu, une idée vague et sans effet pratique selon lui, un soupçon de paradis où le bonheur suprême sera un copieux souper, quelques légendes avec des spectres, ne sont pas les seuls aliments de son esprit. Son hospitalité n'est pas l'insouciance du sauvage ou le fruit de la non-intelligence de la valeur des biens : c'est une donnée de son caractère, avec l'inspiration prophétique qui, à certaines heures de l'histoire, l'a poussé sur le monde d'une façon irrésistible, avec la fierté, le mépris du « collier » et des avantages attachés à l'habitude de porter un collier, l'or, le luxe, les jouissances, les plaisirs de la pensée, quoiqu'à de longs intervalles il eût cultivé celle-ci jusqu'à des profondeurs qui lui en ont fourni une mauvaise opinion, car il lui a plu de l'abjurer et de la mépriser aussi comme une cause de douleur et de cuisants soucis.

Mais revenons à Lamartine : c'était un homme d'intuition, sensible comme l'est le génie au grand dans

l'histoire et dans la vie. Il avait été élevé dans la lecture des Livres saints, dont le parfum a répandu, sur les *Méditations* et les *Harmonies*, une odeur qui les garantira longtemps des vers. « Ma mère, écrit-il, au début de son *Voyage en Orient*, avait reçu de sa mère, au lit de mort, une bible de Royaumont dans laquelle elle m'apprenait à lire quand j'étais petit enfant. Cette bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. C'était Sarah, c'était Tobie et son ange, c'était Joseph ou Samuel; c'était surtout ces belles scènes patriarcales où la nature solennelle et primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes. » Cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes est la vie pastorale.

A ces impressions d'enfance, un autre mobile était venu se joindre chez Lamartine. Il était né mélancolique; l'âge et l'expérience avaient aggravé le mal. La gloire littéraire et les succès de salon ne l'avaient pas atténué non plus. Ils avaient, au contraire, creusé le vide qu'il y avait en lui, et qui était peut-être un effet des écroulements auxquels sa jeunesse avait assisté. La tragédie révolutionnaire suivie de l'épopée impériale, qui est une tragédie d'un genre différemment sinistre, a jeté du noir dans l'âme de plusieurs générations. Il était désabusé des hommes et des satisfactions que l'estime du talent peut offrir. D'autre part, ses excès d'imagination avaient mis une distance infinie entre la réalité et son rêve. La réalité européenne lui était odieuse, — il en est mort hébété. — Les pasteurs d'Arabie, à travers ses réminiscences bibliques, lui faisaient de loin l'effet de mener une existence supérieure, hautaine, insensible aux joies du bien-être et aux bruits futiles de la civilisation,

qu'ils avaient l'air de traiter, par leur silence obstiné, comme un lieu commun. Est-ce qu'ils ne seraient point des désabusés comme lui, ces compatriotes de Salomon, qui avait dit, il y a trois mille ans, que tout est vanité et orgueil de la vie, *superbia vitæ ?*

Lamartine avait déjà écrit ce vers :

Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé d'être.

Eux aussi refusaient d'être à leur manière. Ils le faisaient à deux pas de l'Europe affairée et babillarde, qui ne se doutait pas qu'ils fussent là. Ils préféraient à cette vie agitée la vie nomade qui est une vie animale et sereine. Cette paix du désert, dont les solitaires chrétiens ont joui et jouissent encore à la dérobée, car on la poursuit chez eux comme un délit, que Lamartine imaginait sans doute plus réelle qu'elle n'est, lui souriait. On lit dans l'avant-propos dont il a orné le *Récit de Fatalla :*

Nous étions campés au milieu du désert qui s'étend de Tibériade à Nazareth ; nous causions des tribus arabes que nous avions rencontrées dans la journée, de leurs mœurs, de leurs rapports entre elles, et avec les grandes tribus qui les environnent. Nous cherchions à pénétrer le mystère de leur origine, de leur destinée, de cette étonnante physionomie de l'esprit de race qui sépare ces peuplades de toutes les autres familles humaines, et les tient, comme les Juifs, non pas en dehors de la civilisation, mais dans une civilisation à part, aussi inaltérable que le granit. Plus j'ai voyagé, plus je me suis convaincu que les races sont le grand secret de l'histoire et des mœurs. L'homme n'est pas aussi éducable que le disent les philosophes. L'influence du gouvernement et des lois est bien loin d'agir aussi radicalement qu'on le pense sur les mœurs et les instincts d'un peuple, tandis que la constitution primitive, le sang d'une race, agit toujours et se manifeste après des milliers d'années, dans les formes physiques et les habitudes morales de la famille et de la tribu ; le genre

humain coule par fleuves et par ruisseaux dans le vaste océan de l'humanité, mais il n'y mêle que bien rarement ses eaux, souvent jamais, et il ressort comme le Rhône du lac de Genève, avec le goût et la couleur de son onde.

Cela est particulièrement visible en Orient, soit que les races y aient été frappées à un meilleur coin, soit que leur grand âge les y rende plus réfractaires au mouvement, à une fusion qui les tue en définitive, sous prétexte de les associer à une fin commune. On constate le fait sur tous les points du monde musulman, qui succède à tant de races diverses dont il subsiste çà et là des vestiges qui semblent défier le temps. Cet état de choses est dû sans doute à l'empire exercé par la religion et la coutume, qui ont, en Asie, et qui ont toujours eu plus d'action qu'ailleurs et y font des complexions plus solides. C'est une supériorité qu'on n'envie point chez nous au vieil Asie, mais qu'il apprécie et qui lui a constamment valu d'être initiateur et maître, tandis que les races moins bien trempées ont eu sans cesse à subir son ascendant, rôle qu'il n'abdique pas et qui pourra lui servir dans l'avenir comme il lui a servi dans le passé.

Quoi qu'il en soit, dans ce musée de races, la race sémitique est la plus dure, la plus difficile à assimiler. Elle assimile, on ne l'assimile pas. Brassée par les siècles et le sable du désert, on dirait qu'elle a acquis quelque chose d'immuable et d'éternel qui n'est pas seulement une force de résistance, car elle est agressive, et sur quelque terre qu'on la transporte, elle prend racine et engraisse aux dépens du voisin. Un Oriental qui vient s'établir en Europe, quel qu'il soit, juif, arménien, turc, n'est pas un simple plant humain; il devient tout de suite un arbre qui étouffe les arbustes d'alentour, dé-

truit les herbes qui poussent à son ombre. C'est une remarque aisée à vérifier, dont les Espagnols, qui ont une moitié de sang sémitique dans les veines, se chargent de démontrer le bien fondé partout où ils ont pris pied. On ne les déplante nulle part, pas plus aux Philippines qu'en Amérique, où ils possèdent la meilleure partie du continent et opposeront aux Yankees, qui n'en croient pas un mot, un mur de pierre, fût-ce au Mexique, bien qu'ils n'y soient qu'une poignée.

Le nomade de l'Arabie intérieure est la plus dure que l'on connaisse de ces races cimentées par la coutume et la religion. Et puis l'isolement le dérobe aux frottements du dehors, ce qui est un appoint à son originalité. L'instinct des races se perpétue avec une énergie extraordinaire chez les autres Sémites, par exemple, chez les Juifs, à qui on en a fait volontiers une injure, ce qui revient à leur reprocher d'avoir une santé robuste.

Il est singulier que les hommes d'État comme les moralistes soient d'accord, avec Lamartine, à chercher le secret de l'histoire dans cette hérédité de l'instinct de race. Ils ne sont pas d'accord avec les historiens ou ceux qu'on appelle ainsi. Mais ceux qui font l'histoire valent mieux à croire que ceux qui l'écrivent, souvent sans l'entendre. Est-ce ce sentiment qui poussait Bonaparte en Égypte, lui faisait rêver d'Alexandre, et explique la mission confiée par lui à M. de Lascaris? Est-ce ce même sentiment qui avait inspiré la pensée d'un royaume arabe à Napoléon III, et motivé l'envoi de Palgrave dans le Nedjed? C'était à coup sûr le sentiment de Benjamin Disraëli, qui n'était pas un si grand astre, mais qui était un astre néanmoins. Il était Sémite d'origine. Il avait devancé Lamartine en Orient, où il séjourna durant les

années 1829, 1830 et 1831. Il en avait rapporté le scénario de quatre ou cinq romans qui n'ont pas fait sa réputation, mais qui n'y ont pas nui. Il y célébrait cet instinct de race et ces vertus sémitiques qu'il considérait comme le plus puissant levier qui existe aux mains d'un grand homme ou d'un gouvernement. Arrivé au pouvoir, il essaya de réaliser son idée. Il avait conçu le dessein de donner à l'Angleterre l'hégémonie de la société musulmane et des races sémitiques. On n'a pas oublié les étapes de ce poème politique, le couronnement de la reine Victoria comme impératrice des Indes, le voyage du prince de Galles dans l'Inde, l'établissement du protectorat anglais en Égypte, la défense de la Turquie contre la Russie, l'acquisition de Chypre, l'obligation prise par l'Angleterre d'intervenir en Asie Mineure, et en dernier lieu la guerre d'Afghanistan. Sa chute ne le découragea pas. Il revient à son projet dans *Endymion*, qui est son testament d'homme d'État, et à propos du principe des nationalités qu'il ridiculise avec la verve amère qui était le propre de son talent d'écrivain, il aborde cette question obscure de l'instinct de race. Il observe que ce ne sont ni la langue ni la religion qui font la race, que c'est le sang. Les Juifs parlent n'importe quelle langue, et, au besoin, n'ont pas de religion du tout. Il profite de l'occasion pour se livrer à un massacre général des historiens qu'il livre à la risée publique.

Ce qu'il dit, semble un commentaire des réflexions de Lamartine au sujet du *Récit de Fatalla*. Cette légende étant le point de départ des connaissances acquises sur la vie nomade, il n'est pas inutile de rappeler les circonstances d'où elle est issue.

En 1799, Bonaparte n'avait pas quitté l'Égypte sans regret. Les grands noms se font en Orient, disait-il. Il en voulait à Sidney Smith de ne lui pas avoir pas laissé prendre Saint-Jean-d'Acre ; on lui entendit répéter : « Cet homme-là m'a fait manquer ma carrière. » Il n'a pas manqué sa carrière. Cependant, sans l'incident de Saint-Jean-d'Acre, il est possible que cette carrière n'aurait pas été celle qu'il a faite en Europe, sans valoir moins. Il songeait à préparer une expédition dans l'Inde par la vallée de l'Euphrate et nourrissait l'espoir d'entraîner le monde arabe derrière lui. Afin d'aider à ce résultat, il avait feint un instant d'embrasser les doctrines musulmanes. Les tribus pastorales de la Mésopotamie, de la vallée de l'Euphrate et du Nedjed étaient pour lui autre chose qu'une ressource : elles gardaient la route de l'Inde, pouvaient l'ouvrir et la fermer, et si l'expédition avait lieu, il était nécessaire de l'avoir ouverte. Lorsqu'il fut obligé de revenir en France, Bonaparte ne renonça pas à son projet. Avant qu'il y renonçât, il fallut la retraite de Russie et la bataille de Leipzig.

Dans le but de se ménager des alliés sur la route de l'Inde, il avait laissé en Syrie, à son départ d'Alexandrie, M. de Lascaris, gentilhomme sarde de naissance et ancien chevalier de Malte, qui l'avait sans doute suivi en Égypte lors de la conquête de cette île. M. de Lascaris avait reçu l'ordre d'étudier les tribus arabes, de nouer avec elles des intelligences, de les rallier, s'il était possible, sous un chef unique et d'avoir celui-ci dans sa main. Jusqu'à la fin de l'empire, Napoléon pourvut aux dépenses de cette enquête et de ces intrigues, par l'intermédiaire de l'ambassade de France à Constantinople. Palgrave raille l'échec qu'aurait eu à subir l'entreprise tentée par

M. de Lascaris : rien n'est moins sûr que cet échec. Il n'y eut pas à tenter l'aventure ; il n'y eut pas d'échec. On ne sait pas si les efforts de M. de Lascaris avaient été infructueux. Les événements seuls auraient pu le démontrer, et il n'y eut pas d'événements qui pussent faire la preuve. Toujours est-il que M. de Lascaris ne désespéra de son œuvre qu'à la chute de l'empire. Il est mort en Égypte, dans les premières années de la Restauration. Ses papiers, tombés dans les mains de l'agent britannique en mission au Caire, moisissent, il y a lieu de le présumer, dans quelque coin des archives de Downing-Street, où ils furent envoyés.

Cependant le drogman de M. de Lascaris, qui était Syrien et lui avait survécu, privé des papiers de son maître, avait entrepris de les résumer de mémoire, dans l'intention de vendre ces informations au gouvernement français. C'est ce résumé que Lamartine a acheté, fait traduire et publié sous le titre de *Récit de Fatalla*. Fatalla, ou mieux Fath Allah, est le nom du drogman de M. de Lascaris. On ne savait pas jusqu'à quel point les faits contenus dans ce recueil d'aventures au désert pouvaient être authentiques et dignes de créance. Palgrave en conteste quelques détails, sans toucher au fond. Ce que M. et M^me^ Blunt ont vu en Mésopotamie et au Nedjed lui assure enfin le crédit qu'il n'avait pas obtenu chez nous. S'il n'est pas aisé d'en vérifier le détail, la couleur est vraie et les traditions locales concordent avec les souvenirs de Fath Allah.

Eh bien, ce sont à la fois le *Récit de Fatalla*, les réflexions dont Lamartine l'accompagne, et la disposition d'esprit qui avait conduit Lamartine en Orient, qui ont aussi conduit M. et M^me^ Blunt au désir de voir de

près la vie pastorale et, dans une certaine mesure, d'y prendre part, car ils ont une tente au désert comme on a une maison de campagne, et de loin en loin, une saison passée au désert à mener la vie errante des nomades, ne leur paraît pas du temps perdu.

Ah ! il y faut une vocation :

Si j'étais seul et sans affection de famille, écrivait Lamartine dans la préface du *Récit de Fatalla*, je mènerais cette vie, — la vie pastorale, — durant des années et des années ; j'aimerais à ne jamais me coucher où je me serais éveillé, à promener ma tente depuis les rivages de l'Égypte jusqu'à ceux du golfe Persique, à n'avoir pour but le soir que le soir même, à parcourir du pied, de l'œil et du cœur, toutes ces terres inconnues, toutes ces races d'hommes si diverses de la mienne.

Dans un tel programme, la science n'a que faire ; le voyageur n'a pas envie d'étudier le sol, d'en compter les habitants, d'en découvrir les ressources, d'en analyser les produits, de ruminer d'une domination politique à fonder, de comptoirs à établir, de calculer combien de cargaisons de navires on pourrait tirer de là, de gagner six pence en un mot, car la science consiste à prévoir si on gagnera six pence. Le but est de changer d'air et de civilisation, de jouir du contraste, d'avoir des émotions nouvelles qui guérissent l'âme des soucis et du terre à terre de ces occupations multiples qui sont l'accompagnement en Europe de la concurrence vitale, comme dirait Darwin, du combat pour la vie.

Or ce plan de Lamartine est précisément celui qui a séduit M. et M^me^ Blunt. Il importe de ne pas le perdre de vue, si on veut avoir l'intelligence de leur *Pèlerinage au Nedjed*, et pénétrer le secret de leur manière de juger les hommes et les choses de l'Arabie

intérieure. La sérénité de leur récit est en opposition directe avec les préoccupations de Palgrave. Palgrave est violent et saccadé, dépourvu du sang-froid nécessaire à l'impartialité qu'on a le droit d'attendre d'un voyageur qui veut savoir, juger, se rendre compte sans autre dessein que celui de comprendre et de faire partager au lecteur le sentiment qu'il a éprouvé lui-même. Il prend parti pour ou contre ceci et cela, a une opinion qu'il essaye de faire prévaloir, dût-il, et cela arrive souvent, donner une entorse à la vérité. Lady Blunt ne juge pas, n'a pas d'avis. Elle regarde, note au passage les événements et les aventures du voyage, ne flatte ni ne décrie personne. Elle est toute à ce qu'elle voit, à ce qu'elle entend, satisfaite de constater qu'il en est ainsi. Il n'y a pas de meilleure garantie à demander, ni d'exactitude plus réelle à prévoir. Aussi le style du *Pèlerinage au Nedjed* est-il le modèle du genre. Il est simple, sans prétention, porte en lui-même les marques d'une sincérité absolue et non cherchée.

Derrière, il y a une satisfaction profonde. On voulait goûter d'un autre régime que celui des mœurs européennes, de même que Lamartine était las de l'existence étriquée, monotone, qu'on mène à Paris, la moins libre et la moins originale qu'il y ait en définitive, puisqu'elle consiste à être un numéro parmi les deux millions de numéros qu'il y a à côté. Les agitations stériles de la rue, de la tribune, des journaux, les contorsions de ceux qui cherchent du nouveau là où il ne saurait y en avoir, et puis la bassesse humaine qu'il avait mesurée dans un milieu où le masque qui la couvre en dissimule mal la réalité, avaient écœuré Lamartine et lui avaient ôté le goût de vivre sous un toit. Lady Blunt ne

parle pas de cela; elle est discrète, ne déclame pas, ne croit pas à propos d'initier le public à des sentiments desquels il n'a pas à se mêler. On entrevoit sans peine néanmoins qu'elle n'est pas éloignée de penser comme Lamartine. Au sortir du dernier village du Haurân, au moment de s'engager dans le Harra, qui est un désert de pierres volcaniques, elle a comme un soulagement : « J'espère, dit-elle, que nous n'allons pas revoir une maison d'ici à longtemps. » Et en effet, durant deux cents lieues, on ne devait rencontrer, outre quelques tentes de pasteurs isolées, que le gîte du lièvre ou de la hyène, en dehors du Djôf qui est une oasis perdue dans la solitude. C'est encore la poursuite d'un désir manifesté en vain par Lamartine.

Je voudrais, écrivait-il dans la préface du *Récit de Fatalla*, je voudrais passer ces montagnes, descendre dans le grand désert de Syrie, aborder quelques-unes de ces grandes tribus inconnues qui le sillonnent, y recevoir l'hospitalité durant des mois, passer à d'autres, étudier les ressemblances et les différences, les suivre de Damas aux bords de l'Euphrate, lever le voile qui couvre encore cette civilisation du désert, civilisation d'où la chevalerie nous est née, et où on doit la retrouver encore.

Elle est toujours là, effectivement, sous la tente des grands chefs, des ibn Smeyr, des ibn Shaalan, des Faris, des ibn Rashid, tous noms qui n'ont jamais retenti à une oreille européenne, mais qui tiennent là-bas la place que les Coucy, les Montmorency, les Guiscard, les Duguesclin, les Plantagenet, tenaient dans le monde féodal.

Ces réminiscences puisées dans Walter Scott et les écrits de l'école historique du dix-neuvième siècle, ne sont pas étrangères au plaisir que les deux voyageurs

anglais ont goûté dans leurs aventures de la Mésopotamie et du Nedjed. Mais ce n'est que le côté accessoire de l'entreprise. Leur but essentiel était de sortir de la gueule du lion. Qu'est-ce, dira-t-on, que la gueule du lion? c'est le bonheur dont on jouit au bord de la Tamise, où Dieu, s'adressant à John Bull :

> Va, dit-il, je te livre à ta propre misère;
> Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
> Tu n'es rien devant moi.
> Roule au gré du hasard dans les déserts du vide,
> Qu'à jamais, loin de moi, le destin soit ton guide
> Et le malheur ton roi.

Là-bas, chez les nomades, ni la bourse, ni l'ordre du jour, ni la commission, ni les clameurs des pamphlétaires, ni les théories de Darwin, du docteur Huxley et du docteur Tyndall, ne vous assourdissent, ne vous coulent dans l'âme du plomb fondu. On n'est pas obligé de lire Auguste Comte dont la phraséologie terreuse et funèbre vous pénètre, comme une pluie fine, jusqu'aux os. L'Orient muet a connu les grandeurs de cet ordre. C'est une leçon que depuis longtemps Byron[1] avait tiré de l'Écriture sainte :

> Babel was Nimrod's hunting box, and then
> A town of gardens, walls and wealth amazing,
> Where Nabuchodonosor, king of men,
> Reigned, till a summer's day, *he took to grazing*.

« Là était Babel, le parc de chasse de Nemrod, une ville de jardins, de monuments et de richesses, où régnait Nabuchodonosor, roi des hommes, qui, un jour

1. Lady Anne Blunt est la petite-fille (*grand-daughter*) de lord Byron.

d'été, *se mit à paître*, » c'est-à-dire à mener la vie pastorale.

Cette conclusion de la vie civilisée, conclusion qui a fait le tour du monde, et qui subsiste en Arabie à l'état d'enseignement actuel, à part ce qu'elle signifie en elle-même, car elle pourrait n'être, là où elle existe, qu'un épuisement momentané comparable à celui d'un champ qui a porté de trop fortes moissons, cette conclusion est un spectacle extraordinaire, digne d'être examiné avec attention, ne fût-ce qu'au point de vue esthétique. Il y a une esthétique morale, comme il y en a une dans les arts. Ce que l'Arabie intérieure peut fournir de significatif à cet égard, il est possible d'en être témoin sans aller jusque-là. Cela est perceptible dans tout l'Orient musulman. Cela ressort surtout dans les contrées qui ont eu le privilège d'être jadis les institutrices du genre humain, comme la Grèce, Constantinople, l'Asie Mineure, la Syrie, là où le parallèle de ce qui est avec ce qui fut, offre à la pensée un aliment de plus de saveur. Mais en Arabie, c'est plus singulier. En Asie Mineure, en Syrie et en Grèce, on est au milieu des décombres ; les lieux ont quelque chose de l'aspect d'un cimetière. En Arabie, c'est différent, même en Mésopotamie, puisque la Mésopotamie, conquise récemment à la vie pastorale, est devenue pareille au désert, à ce point que les ruines elles-mêmes ont péri. Là, la solitude et la vie pastorale ont une physionomie normale : c'est la santé ; rien n'y contredit, rien n'y rappelle un passé qui n'a pas laissé de traces. « En Europe, dit lady Blunt, nous souffrons du mal de la pensée, autant par suite de nos habitudes oisives, que par un excès d'intelligence. Les anciens Sémites en ont souffert comme nous, et ont

coupé le mal par la racine, en se privant de la pensée. Leurs descendants ne s'en souviennent pas. Ils ont contracté un nouvel instinct, des habitudes qui ne leur permettent pas de regretter un état de choses qu'ils ne conçoivent plus, qu'ils ne soupçonnent pas exister. « Le nomade, continue lady Blunt, durant sa jeunesse, n'a pas de temps à donner à l'oisiveté : il est toujours occupé, une vie dépensée à ciel ouvert, les conditions d'une santé excellente, une nourriture frugale et rare, des exercices pénibles ne mènent pas à penser profondément, ni à cette mélancolie qu'engendre la contemplation morose de l'invisible. »

Il est heureux qu'ils ne sachent pas ce qui leur manque ; s'ils le savaient, ils seraient misérables, se regarderaient comme des êtres déchus, et tâcheraient de sortir d'une telle situation. Mais ils ne le savent pas : ils n'ont pas la tentation de manger à nouveau les fruits de l'arbre de la science. Ils n'ont pas nos Livres saints dans les mains. Ils les auraient inutilement. Ils n'entendraient pas la parabole d'Abel et de Caïn, Abel personnifiant l'innocence et la vie pastorale, Caïn le forgeron, la science, les richesses, la vie sédentaire et les maux qu'elle entraîne.

Il était nécessaire d'insister sur ce point, parce que c'est la leçon à tirer du long séjour que M. et M^me^ Blunt ont fait en Orient. Initiés aux raffinements de la vie civilisée, telle qu'on la pratique en Europe, ils ont été curieux d'assister aux agissements d'une vie qui en est la contradiction formelle, qui est celle d'une race dont les ancêtres ont eu la même vie que nous, et qui y ont renoncé de leur gré ou autrement, pour eux et leur postérité. M. et M^me^ Blunt ont pesé les avantages

et les inconvénients des deux régimes, avec une mesure et une modération de langage qu'on appréciera vivement. S'ils avaient à faire un choix, ils avouent ingénuement qu'ils ne choisiraient pas le progrès. Ils ne prétendent sans doute pas persuader aux nations occidentales de faire comme Nabuchodonosor qui, un jour d'été, selon l'expression de Byron, se mit à paître; mais ils ne voudraient pas voir la Mésopotamie faire retour à la civilisation. Ils l'aiment mieux comme elle est, nue, déboisée, avec ses plaines découvertes, qu'un tapis d'absinthe décore, tapis qui est un symbole. Ils n'estiment pas que les Turcs soient en état de reprendre la Mésopotamie aux nomades. Ils ne conseillent pas non plus à l'Europe de le faire. Ils ont même rédigé un *Memorandum* destiné à faire ressortir combien un chemin de fer dans la vallée de l'Euphrate serait une spéculation hasardée, combien même il y a peu d'espoir que l'Irak (ancienne Babylonie) puisse recouvrer sa fertilité antique. L'abus de l'irrigation y a créé partout des dépôts de salpêtre qui sont un obstacle à la végétation. Cette irrigation, qui rendait l'Irak fertile, était d'autre part l'œuvre d'immenses troupeaux d'hommes, à qui la servitude autorisait à ne point donner de salaire; on paye maintenant la main-d'œuvre, et il n'y a pas de budget moderne capable de subvenir aux dépenses qu'occasionnerait la remise en valeur des terres de la Babylonie.

Quant au Nedjed, la vie nomade n'y a rien à craindre; la stérilité du sol et la chaleur y sont une garantie suffisante contre les chemins de fer et la civilisation industrielle ou agricole. La science, elle non plus, n'y pourrait trouver son aliment théologique, des mines à exploiter ou à mettre en actions. M. et M^me^ Blunt

sont tranquilles de ce côté. Pourquoi essayerait-on de supprimer ce régime de vie? Il est simple, sans être celui des sauvages. Il procure à ceux qui l'ont embrassé la candeur, qui est l'innocence et la vraie santé de l'homme. Les nomades la possèdent. Leur régime guérit aussi ceux qui auraient besoin de se reposer des fatigues d'un autre régime. M. et M^me^ Blunt l'ont éprouvé durant leurs longues pérégrinations au désert. Assis heure après heure sur la selle de leur *delûl* — chameau de course — ou de leur jument, à considérer l'horizon qui se déplaçait lentement devant eux, ou la hauteur du soleil marquée par l'ombre qu'ils projetaient sur le sable, ils ont eu le loisir d'apprendre comment on acquiert la paix intérieure. Leurs espérances étaient limitées au puits qu'ils pourraient rencontrer le soir, à la crainte que les basses collines qu'ils avaient devant eux ne cachassent une embuscade, car, au désert, on n'est pas embusqué derrière une aune, mais dans le creux d'un rocher, avec un fusil. La nécessité du moment et le nu plaisir de vivre suffisaient à remplir l'imagination des voyageurs. Du reste, même à l'heure du péril, le nomade, qui n'a pas eu le temps d'y songer une fois dans le cours de son existence, n'a pas le temps de penser à la mort.

On dira que ce régime, surtout quand il est un procédé, est bon comme distraction hygiénique, non comme une destinée à rechercher, parce que les fauves, en définitive, le goûtent, dans les bois, sans trop d'effort : ce n'est pas la même chose. C'est comme choix libre et temporaire qu'il convient de le louer, comme diversion.

Au fait, sauf quelques centres industriels de l'Inde,

les provinces de la Chine et du Japon, ce régime est le régime commun de l'Asie. Il n'y a pas besoin d'être pasteur pour en jouir. M. et Mme Blunt l'ont vu fonctionner en Syrie comme au Nedjed, et cette indifférence absolue aux objets qui font vivre tout le monde, de ce côté-ci de la Méditerranée, est ce que lady Blunt appelle le *charme de l'Asie*. Il est un fruit du tempérament musulman. Dès qu'ils abordent sur la côte de Syrie, M. et Mme Blunt se sentent comme délivrés d'un grand poids. Ils voguaient auparavant sur l'océan brumeux de la pensée européenne ; les voici arrivés au port. Les fleurs ont un parfum *sui generis*, les oiseaux chantent sous la feuillée ; on n'entend ni résonner l'enclume du forgeron ni la locomotive gémir. Comme il n'y a pas plus de voitures que de routes en Orient, les rues d'Alep et de Damas sont abandonnées et silencieuses. Le silence est là chez lui ; les jours s'écoulent avec les années sans qu'on s'en aperçoive, et le soleil éclaire la scène comme il faisait lorsqu'il éclairait les patriarches.

II

L'autorité du récit de lady Blunt dans son *Pèlerinage au Nedjed* et des remarques qui l'accompagnent, remarques dues à M. Blunt qui a rédigé la préface et les appendices de l'ouvrage, dérive du fait que le *Pèlerinage au Nedjed* est le couronnement d'une série d'autres voyages accomplis en Orient. M. Blunt a résidé vingt ans à Bagdad où il a exercé des fonctions diplomatiques ; il a pris, durant neuf ans, une part active aux travaux des missionnaires anglais de Syrie. Dans l'intervalle, il a

visité, accompagné de lady Blunt, l'Afrique du nord. Il a pu y comparer les nomades arabes du Sahara à ceux du Nedjed et de la Mésopotamie. Il a également visité, en compagnie de lady Blunt, l'Égypte et la presqu'île du Sinaï. En Égypte, comme dans la presqu'île sinaïtique, la vie pastorale et les mœurs qu'elle comporte sont la vie et les mœurs de populations de même origine, parlant la même langue, éparses sur un sol analogue et sous un ciel qui n'est pas très différent. Les deux voyageurs ont de plus parcouru une notable partie de l'Inde et de la Perse. Avant d'aller au Nedjed, ils avaient passé un hiver, celui de 1877-1878, parmi les Shammar et les Anazeh de la Mésopotamie et du désert de Syrie[1]. Le *Pèlerinage au Nedjed* eut lieu pendant l'hiver de l'année 1878-1879[2]. Depuis quelque temps, les deux voyageurs ont contracté l'habitude de passer l'été en Angleterre et l'hiver en Syrie, sur cette terre des Sémites qui leur est devenue une seconde patrie. L'hiver est en Orient la saison privilégiée des voyages. En été, la chaleur est extrême, il n'y a ni herbe ni eau dans le désert. La santé la plus robuste résisterait à grand'peine. Et puis, une nombreuse escorte est nécessaire. Le voyageur court des risques de toute sorte. Il a en outre besoin de chameaux, de chevaux qui transportent, en même temps que les personnes, les bagages et la nourriture des animaux. Lady Blunt explique cela elle-même d'une façon plus compétente.

Au point de vue des renseignements contenus dans

1. Les observations faites durant cette excursion de trois ou quatre mois ont été consignées dans l'ouvrage intitulé *les Tribus nomades de la vallée de l'Euphrate*, 2 vol. in-8°. Londres, 1879 (Murray).

2. 2 vol. in-8°. Londres, 1880 (Murray).

l'exposé suivant comme dans le *Pèlerinage au Nedjed*, il est bon de remarquer que le domaine de la vie pastorale proprement dite, s'étend au Nedjed et à la Mésopotamie, qui est une annexe du Nedjed, depuis que les Shammar et les Anazeh l'ont prise aux Turcs, au dix-septième siècle, et appropriée à leur coutume. Sur les côtes, la vie arabe est surtout urbaine et agricole, c'est-à-dire sédentaire, sauf de nombreuses exceptions; bien entendu. Ces exceptions sont notables en Syrie, pays sémite, qui fait géographiquement partie de l'Arabie et qui est habité par des rameaux de la race arabe, quoique soumis à la Turquie, ayant d'ailleurs un passé distinct. Malgré tout, la vie pastorale y est celle de la majorité des habitants.

L'Arabie historique, patriarcale, celle des pasteurs, de la coutume et de l'esprit sémitique, est l'Arabie intérieure s'étendant depuis la frontière de Syrie au nord, jusqu'au golfe Persique au midi, et des frontières de l'Hedjaz à l'ouest, jusqu'au Tigre qui en est la limite orientale. La Mésopotamie, qui en a été séparée plusieurs fois dans l'antiquité, y a fait retour au dix-septième siècle, et en est depuis une part intégrante, quoi qu'en disent les géographes. Celle du nord est turque; il s'agit de la Mésopotamie moyenne et basse, à partir de Bir et Orfa jusqu'au fond du golfe Persique.

C'est dans ce vaste périmètre que fleurit ou végète, comme on voudra, la vie pastorale. Il y a des villes dans le Nedjed qui ont un caractère pastoral. Dans la Mésopotamie, il n'y en a plus. Les nomades ont détruit, lors de la conquête, celles qu'il y avait et qui étaient d'origine civilisée. Celles qui y subsistent sur la lisière du désert, sont des villes turques avec les mœurs

de la Turquie asiatique. Ces villes du Nedjed d'origine nomade, habitées par d'anciens nomades ou des nomades qui y séjournent quelques mois et le reste de l'année dans le désert, gouvernées par des familles nomades, sont de fait les centres de la vie pastorale et en ont conservé la physionomie. Dans le Djebel Shammar et à Haïl, où M. et M^me^ Blunt ont été en contact avec la vie urbaine qu'ils décrivent, l'influence des doctrines wahabites à leur déclin[1] se fait encore sentir. Les deux voyageurs les montrent telles qu'elles se manifestent au dehors, sans y pénétrer. Ce n'était pas cela, comme chez Palgrave, qui était l'objet spécial de leur curiosité ; c'était la coutume et les habitudes journalières de ceux qui vivent au désert. Dans le *Pèlerinage au Nedjed* où ils ne décrivent ni la coutume ni les habitudes des nomades, car le récit de lady Blunt est surtout un roman d'aventures, on ne découvre qu'à l'état d'incidents le fond des mœurs et de la coutume nomade. C'est dans leur voyage en Mésopotamie qu'ils en esquissent le tableau. Mais les nomades du Nedjed et ceux de la Mésopotamie sont les mêmes : ce qui est vrai des uns l'est des autres.

L'intérieur de la vie nomade n'est pas accessible à tout venant. Il l'est beaucoup moins que les côtés intimes de la vie urbaine. Palgrave a pu être initié à celle-ci dans la mesure où il a voulu, sans qu'il le recherchât trop. Il n'a pu ni voulu entrer dans l'intimité de la vie nomade, qu'il a décrite à peu près d'inspiration. Il aurait voulu la pénétrer que cela lui eût été impossible. La *science des moyens arabes* lui aurait été indispensable.

1. Est-ce déclin qu'il faut dire ?

La science des moyens arabes exige des conditions particulières chez celui qui aspire à l'acquérir et une longue patience, outre un séjour prolongé chez les nomades. La science des moyens arabes est celle de circuler en toute sécurité dans le désert. Sans elle on ne va pas loin. Elle suppose au préalable l'adoption du régime nomade, l'amour des choses du désert, de la solitude, de la tente, de la nourriture arabe, du confort arabe, de la locomotion arabe, une certaine estime des personnes, des préjugés, de la coutume. Si on joint à cela la richesse conçue d'une façon appropriée au milieu, c'est-à-dire des tentes, des juments, des chameaux, un domestique nombreux, le luxe des vêtements, un désintéressement présumé comme celui de courir le désert pour son plaisir et non à titre mercantile, sans se presser ni compter les jours, on a chance d'aboutir. On est bien reçu des cheiks, on acquiert leur confiance et leur estime, on est admis dans leurs conseils, quelquefois affilié avec l'un d'entre eux à titre fraternel, avantage considérable qui équivaut, au désert, à l'ancienne initiation chevaleresque de l'Europe féodale, mode venue comme tant d'autres de l'Orient à la suite des croisades. Une circonstance qui n'a pas été nuisible au succès des recherches de M. et M^me^ Blunt, est le sexe de lady Blunt. Il lui a permis d'avoir accès auprès des femmes du désert, de converser avec elles, de s'enquérir, sans exciter de soupçons, d'une foule de faits dont les voyageurs n'auraient pas obtenu autrement la connaissance. Enfin la fréquentation des cheiks a valu aux voyageurs des saufs-conduits, une hospitalité assurée, le privilège d'être considérés comme des indigènes au désert.

Tant de zèle déployé en vue d'obtenir des informations n'était pas inspiré par le désir d'instruire l'Europe ou d'enrichir les archives des Sociétés de géographie. M. et M^me^ Blunt ne se préoccupent ni d'érudition ni d'archéologie : ils laissent l'érudition à d'autres et l'archéologie à M. Layard « que les ruines de Ninive ont découvert », disait plaisamment lord Palmerston. Ce n'est de leur part ni dédain ni légèreté : ils n'ont simplement pas envie de professer ; d'autres s'en acquittent à merveille. Ce parti pris est la source de l'originalité de leur récit et ne prête pas à la critique. Il n'y a pas d'explication à leur demander ni de reproche à leur faire. Ceux qui ne seront pas contents de ce qu'on leur dit, ont la ressource d'aller voir eux-mêmes si c'est vrai.

On prétendrait en vain que ceci est de la hauteur : ce n'est que l'absence de système. Les deux voyageurs n'ont rien à persuader, rien à combattre, ils regardent et racontent l'impression qu'ils ont eue. Aussi l'attraction que la vie nomade exerce sur eux ne trouble pas leur jugement. Leur séjour à la cour de Mohammed ibn Rashid, l'intimité qui s'établit tout de suite entre eux et l'émir, la présence de lady Blunt qui lui procure la facilité de pénétrer dans les harems, la liaison de M. Blunt avec Hamud, cousin et conseiller privé de l'émir et fils d'Obeyd ed-Dyb (Obeyd le loup), les met à même de saisir du premier coup les qualités bonnes ou mauvaises des Arabes des villes. Ils indiquent les unes et les autres. Ils ne répugnent pas aux bonnes, ne font pas ressortir les mauvaises. Puisqu'il leur est donné d'observer ce que la vie urbaine chez les grands a d'intéressant, ils profitent de l'occasion, sans se livrer

à l'éloge ou au dénigrement. Le court inventaire de ce qui se passe à la cour d'Haïl est le morceau de résistance du *Pèlerinage au Nedjed*. Il y a là quelques silhouettes d'une rare perfection. Ce ne sont pas des portraits; ils n'en ont pas la prétention, ils n'en ont pas même la forme. C'est une sorte de drame, où le caractère ressort de la conduite, de la conversation et n'est pas indiqué d'une manière plus explicite. Mais, tel qu'il est, il ressort avec un relief singulier et se grave dans la mémoire.

Au Djôf, c'est le côté bourgeois de la vie urbaine qui frappe le lecteur. M. et M^me^ Blunt ont été reçus comme des parents dans une famille de petite bourgeoisie; ils ont négocié un mariage. Il y a là un ibn Arûk de race noble qui fait pousser des dattes. Son caractère est descendu au niveau de sa condition. Il vend sa fille, — c'est la coutume —, comme on vend un cheval, et marchande trop. Il se souvient un jour par an qu'il est toujours gentleman ; les autres jours, il pense « à gagner six pence ». Il est bon d'ailleurs comme ceux qui l'entourent. Mais il a perdu la générosité de ceux qui mènent la vie libre du désert. Lady Blunt observe que, dans les villes, pas à la cour de Haïl néanmoins, chez les sujets de Mohammed ibn Rashid, l'hospitalité se paye sous une forme ou sous une autre, tandis que, chez les nomades, elle est gratuite. Même dans le Hauràn, dans le voisinage immédiat des Turcs, un petit cheik évite de faire une visite d'adieu à ses hôtes le jour du départ, afin de n'avoir pas l'air de solliciter un bagshich.

Les deux voyageurs, à l'usage, préfèrent le pur nomade à l'habitant des villes, quoique dans le Nedjed,

l'habitant des villes ne soit guère qu'un demi-nomade. Le pur nomade a conservé mieux les traditions patriarcales de la race parmi lesquelles l'insouciance pratique, l'amour de l'indépendance et l'hospitalité tiennent le premier rang. Ces trois vertus, au fait, n'en font qu'une : l'amour de l'indépendance. Là est le fond du tempérament nomade comme de celui du sauvage : il est rebelle au joug. Il préfère la misère et la faim, la mort, s'il en est besoin, à l'obéissance. Celle qu'il accorde à ses cheiks est volontaire. Elle ne survit pas à la déconsidération du cheik. C'est à cause de cet amour de l'indépendance qu'il est fier, et c'est parce qu'il est fier, qu'il est hospitalier. Il ne s'incline pas plus devant la richesse que devant le pouvoir. De même qu'il n'a pas le sens des avantages sociaux du pouvoir, il ne sent pas la valeur de la richesse. Il n'a pas de besoins. A quoi lui servirait la richesse? Il n'en a pas l'emploi. Ne l'estimant pas pour lui, il ne la prise pas chez autrui. C'est un élément de l'indépendance de caractère qui le distingue. Il n'a pas vis-à-vis de celui qui est riche cette déférence obséquieuse qui fait des richesses, en Europe, la mesure du mérite et un titre au pouvoir; par contre, il estime très haut le courage, la générosité et l'hospitalité, qui sont les ingrédients nécessaires de son existence quotidienne et qui chez nous étaient les trois objets de l'initiation chevaleresque. Dans les châteaux du moyen âge, c'étaient des vertus d'apparat dont on usait dans les tournois et les jours de fête. Chez le nomade, ce sont des institutions; elles sont la substance de la coutume. Elles sont aussi particulièrement *asil*, c'est-à-dire nobles et réservées aux grandes familles chez qui elles sont

héréditaires : c'est dans ce sens que noblesse oblige.

M. et M^me^ Blunt ne flattent pas les nomades. Leurs plus grandes vertus, ils le reconnaissent, sont un privilège *asil*. Elles ne sont pas un obstacle au brigandage. Le brigandage pourtant qui a cours au désert n'est pas tout à fait ce qu'on entend par là en Europe. Ce serait plutôt l'ancien droit de guerre privée, l'état de guerre éternel de tribu à tribu; non une guerre formelle et violente, mais une guerre intermittente, qui se manifeste par des incursions (*ghasûs*) se renouvelant à des époques indéterminées. On dépouille les vaincus ou on les met à rançon. Il est rare qu'il y ait mort d'homme. Le nomade n'est pas cruel. S'il y avait mort d'homme dans un *ghasû*, il naîtrait d'ailleurs une querelle de sang. La vie du vaincu aurait, dans tous les cas, cette garantie donnée par la coutume.

Cette querelle de sang est un des fondements de la civilisation pastorale. La coutume exerce à cet égard un empire absolu. La querelle de sang, c'est le droit de vengeance. Lorsqu'un meurtre a été commis soit à la guerre, soit dans une rixe privée, la famille du mort, jusqu'au deuxième degré en ligne directe et en ligne collatérale, a le devoir de venger le meurtre par un autre meurtre. On tue le meurtrier de préférence; à son défaut, on prend le chef de sa famille ou un de ses parents également jusqu'au deuxième degré en ligne directe et en ligne collatérale. Une mort rachète une mort. La querelle de sang est alors éteinte. Il arrive souvent qu'un second membre de la famille injuriée est tué en essayant de se venger. L'autre famille doit deux morts. L'affaire peut durer de longues années; il faut qu'on arrive à une balance ou que l'une des

deux familles soit exterminée. La vengeance est obligatoire; la famille de la victime n'a pas droit de s'y dérober. Les mœurs le veulent ainsi. Cependant on compose quelquefois : cinquante chameaux font le prix d'un meurtre.

Ces querelles de sang ont une compensation : elles arrêtent l'effusion du sang. Elles paraissent remonter à une vieille loi du talion, qu'on retrouve à tous les moments de l'histoire et qui a précédé l'établissement des tribunaux. Le droit de vengeance, y compris le droit de composition ou *wehrgeld*, était pratiqué par les Francs de l'époque mérovingienne. Ce ne sont pas les Arabes qui l'ont communiqué aux Francs et aux peuplades germaniques. Il était, à ce qu'on présume, une institution commune aux sociétés primitives de l'Asie. Il est resté en Arabie sous le couvert de la coutume, qui perpétue les institutions comme les idées d'une manière plus sûre que les lois écrites ou les livres. Les Arabes, sous l'empire de la coutume, l'ont acclimaté en Europe, lors de l'expansion qui a suivi la prédication du Coran. Il s'en est conservé des vestiges à peu près partout où le Coran a pénétré. On le retrouve en Espagne, en Corse, en Sicile, en Albanie. Notre code pénal n'a pas réussi jusqu'ici à l'extirper de la Corse, où la vendetta résiste à tous les efforts du droit écrit.

Il n'y a du reste pas à confondre, il est nécessaire d'insister là-dessus, le brigandage exercé en Orient contre les étrangers ou la guerre de tribu à tribu avec ce qu'on entend par là de nos jours en Occident. Le droit de guerre de tribu à tribu est celui qui existe de peuple à peuple. Le *ghasû* est une expédition comme

celle d'Égypte ou de Crimée, aux proportions près. Le droit de dépouiller les étrangers est celui que possèdent les nations d'être tranquilles chez elles. Quand il dévalise un étranger, le nomade exerce une prérogative que la coutume lui accorde. On n'attente pas à ses jours, sinon lorsqu'il résiste ou qu'il y a nécessité. On le pourrait ; on s'en abstient parce qu'on a horreur du sang versé et toujours présent à l'esprit le droit de vengeance qu'il n'y a pas à craindre ici, qui cependant est un préjugé auquel on obéit. Dans l'acte de dépouiller à main armée l'étranger qui entre sans sauf-conduit sur le territoire nomade, on démêle un vague sentiment de patriotisme, quoique le mot de patriotisme n'ait pas de sens précis au désert. Au fait, le désert est une patrie, un domaine réservé aux tribus qui le parcourent. Le nomade, menacé par les sociétés civilisées qui l'entourent, se défend ou se venge par des incursions (*ghasûs*), par des embuscades. Il invoque un droit des gens antérieur à celui d'aujourd'hui, qu'il ne saurait définir, mais qui est dans la coutume, sa boussole ordinaire. Il sent le droit qu'il possède de rester seul maître de la solitude qu'il a héritée de ses ancêtres, où la coutume règne, où il la fait respecter. Le fait de traverser le désert, aux termes de la coutume, entraîne la confiscation légitime de ce que possède l'étranger. Celui-ci viole le territoire. Il n'avait qu'à se pourvoir d'un sauf-conduit, que les chefs de tribus ne refusent pas à qui le paye ou a gagné leur confiance. S'il peut l'exhiber, lui et son bien sont respectés.

Cette législation dérivée de la coutume, qu'on ne connaît pas et qui a donné aux nomades une si mauvaise réputation parmi les voyageurs et les commer-

çants, n'est pas une fantaisie, l'effet du caprice d'un chef ou de la convoitise de ceux qui lui obéissent. Elle était en vigueur dans l'antiquité classique. Les Romains l'ont conservée jusque sous l'empire : lorsqu'on entrait sur leur territoire sans y posséder *le droit d'amitié* ou *d'hospitalité*, on n'était pas considéré comme un ennemi — *hostis* —, mais on était passible d'une *confiscation de corps et de biens*. C'était peut-être afin de se garantir contre l'espionnage dans les petits États qui ont précédé l'établissement de la domination romaine uniforme et plus libérale aux étrangers. Les nomades ne vont pas jusqu'à la confiscation de la personne, qui, à Rome, était la servitude ; leurs pratiques à cet égard ne sont pas tellement oubliées qu'on n'en ait gardé quelque chose sous le nom de droit de la guerre. En 1803, lors de la rupture du traité d'Amiens, Napoléon fit arrêter tous les Anglais qui voyageaient ou commerçaient sur le territoire français. On trouva la mesure rigoureuse, nul ne prétendit qu'elle fût illégale, et le droit de saisir les navires et les marchandises sur mer en temps de guerre, d'incarcérer les matelots et les passagers n'est pas si différent du droit nomade. Il y a lieu de le répéter, c'est l'écart qui existe entre nous et les Sémites au point de vue des opinions et des procédés qui engage à les regarder comme des sauvages. Ils ont des règles auxquelles ils obéissent avec scrupule, mais ces règles ne sont pas les nôtres.

Palgrave a donc tort de leur reprocher d'être flottants comme l'onde. Ils ne flottent pas. Ils sont peut-être malaisés à grouper contre un ennemi commun ; ils ne sont pas habitués à l'obéissance ou à la discipline. La tradition les a faits comme ils sont ; elle ne

les empêche pas d'être courbés sous le joug d'une coutume inflexible qui seule rend compte de leur conduite comme de chacun de leurs instincts.

Cette coutume est bien plus efficace que des lois. Celles-ci changent constamment, par suite n'ont que peu d'autorité. On est obligé d'en faire appuyer l'exécution par une police active et persévérante, sans laquelle elles ne fonctionneraient pas deux jours. La coutume pastorale n'a pas besoin de cet appui. C'est elle aussi qui les maintient, sans culture, sans culte, sans théologie, en l'absence même de la pensée, car ils se sont dépouillés de cet instrument que leurs instituteurs ont sans doute estimé dangereux et la pire de toute hérésie, en possession de leur Dieu unique et d'un ensemble de doctrines qui ne sont pas positives, mais procèdent par voie d'exclusion. Hors l'existence de Dieu et la puissance du destin, ils n'affirment pas grand'chose, mais ils nient ce dont la coutume ne veut pas. Les dix commandements de Dieu sont pratiqués au désert. Ils ont conservé la couleur de leur origine sémitique ; hors un seul Dieu qu'ils ordonnent d'adorer et d'aimer, ils excluent aussi au lieu d'affirmer : Tu ne feras pas ceci ; tu ne feras pas cela.

La coutume pastorale tient donc lieu, aux nomades, de théologie, de culte et de code, même de la pensée, surtout de la pensée. D'où vient la coutume? qui le saura jamais? Elle est antérieure à l'histoire et aux souvenirs écrits. C'est une tradition orale dans la patrie de la tradition orale. Au lieu d'avoir été fixée par l'écriture, elle l'a été par l'instinct. L'ouvrage d'en faire un instinct a dû être long. On en est venu à bout. Maintenant qu'il existe, on ne le supprimera pas par décret.

D'où que vienne la coutume arabe, elle s'est incarnée dans la race. Elle a, du reste, une physionomie arbitraire; elle ne dit pas pourquoi elle ordonne ceci et défend cela; elle est conforme à l'idée qu'a Sénèque de la loi : *lex jubeat, non probet;* elle constate que Dieu est; elle est le signe du bien et du mal. M. et Mme Blunt ont vérifié un grand nombre de fois qu'on ne la discute pas, qu'on y obéit sans raisonner, sans motif, sinon qu'elle est la coutume. Quand on demande à un nomade pourquoi il agit ainsi, il répond : C'est la coutume. Cela lui suffit, il n'a pas d'autre argument à invoquer aux yeux d'autrui, et cet argument le satisfait lui-même. Il ne prévoit pas qu'il y ait une objection à opposer à cette réponse. Ce que la coutume déclare bien, est le bien; ce que la coutume répute mauvais, est le mal. Dieu n'y est pour rien, non plus que la raison. — Nous tenons nos serments, dit le pasteur du désert, parce que nous sommes nomades; les Turcs ne les tiennent pas parce qu'ils sont Turcs, ce n'est pas une honte à leurs yeux. — Ils ne boivent pas de vin, ils s'abstiennent de manger certaines viandes, parce c'est la coutume, non afin d'obéir aux prescriptions du Coran : c'est vrai qu'il y a ces prescriptions dans le Coran. Le Coran a enregistré la coutume; il ne l'a pas créée. Il aurait entrepris de contredire la coutume, qu'il l'eût fait en vain. Le crédit qu'il a sur les nomades est proportionnel au respect qu'il a de la coutume. Il n'est par lui-même que le diseur de la coutume. Là où il ne dit pas la coutume, il est nul, n'est pas écouté. Mahomet n'est pas l'auteur de la coutume; il a consacré un état de choses préexistant, supérieur à lui et dont il s'autorise; il ne l'aurait pas établi. Au-

jourd'hui comme il y a dix siècles, ce qui fait que le Coran est saint, qu'on l'enseigne, qu'il n'est pas destructible chez les Sémites, c'est qu'il est une leçon antique de la coutume. Il tire de ce caractère sa puissance d'action et la vie qu'il a toujours, même en matière d'hygiène, car l'hygiène fait partie de la coutume. « Les Sleb, dit le nomade, — les Sleb sont une tribu du Hamad, d'origine hindoue et paria, qui vit de la chasse à la gazelle — les Sleb mangent des hérissons ; nous n'en mangeons pas. » C'est une remarque de statistique, non une opinion sur la chose prise en elle-même.

Il en est du droit comme de l'hygiène, comme de la foi au Dieu unique, comme de toute chose. Le droit, est ce que la coutume dit qu'il est. L'opinion recherche si c'est la coutume, non ce qu'il vaut. En vertu de ce droit, le nomade n'approuve pas le méchant, même s'il réussit. Il n'a pas plus le respect du succès que celui du pouvoir ou des richesses. Ce n'est pas à lui qu'il faut proposer la maxime de Commines : « Là où est le succès, là aussi est l'honneur. » En Europe, on ne professe pas que là où est le succès, là aussi est l'honneur, mais l'on fait et l'on pense comme si, en effet, là où est le succès, là aussi était l'honneur. Le nomade n'y consent pas. Cette maxime n'entre pas dans son droit naturel ; la coutume n'a pas mis son cachet dessus.

Ce singulier droit issu de la coutume a le privilège de faire que le droit n'est pas soumis aux caprices des majorités. Le nomade n'admet pas la légitimité de ce qui change, de ce qui est vrai aujourd'hui et ne l'est plus demain. Il se croirait déshonoré, sous le poids d'une servitude plus pesante que le joug d'un homme, car c'est l'idéal de l'arbitraire.

Mais la puissance de la coutume se manifeste d'une façon plus apparente dans le règlement des passions. Les adeptes de la vie pastorale n'ont pas de passions ardentes. Cela viendrait-il de ce qu'ils appartiennent à une vieille race dont le sang est éteint : ce n'est pas probable. Cela vient plutôt de la sobriété de leur régime et de leur pauvreté héréditaire. M. Blunt a observé qu'ils étaient prompts à la colère. Il est vrai que cette colère s'évapore en paroles. Ils font comme les héros d'Homère, qui, avant d'en venir aux coups, s'injuriaient durant une heure ou deux. L'absence de boissons fermentées dans leur régime alimentaire est aussi un motif suffisant du peu de violence de leurs passions. En fait de boisson fermentée, ils n'ont guère que le *lebben*, lait aigre de chamelle, de jument ou de chèvre. Le *lebben* est de temps immémorial la boisson favorite des peuples pasteurs, dans la Mandchourie et au Thibet, comme en Arabie. M. Le Play a rencontré le *lebben* dans les steppes de la Russie méridionale et sur les deux versants de l'Oural. En Arabie, cette boisson est très estimée. Elle n'est pas enivrante ; mais, prise en grande quantité, elle est un stimulant, et on lui attribue, dans l'Oural, la propriété de guérir de la phthisie.

Tout cela, combiné avec la coutume, a donné au pasteur nomade des mœurs pures, très différentes de la promiscuité alléguée dans le récit de Palgrave et agrémentée d'aphorismes comme celui-ci : Nous valons moins que nos chiens. La mauvaise opinion que Palgrave a des nomades explique les oui-dires que démentent les observations péremptoires de M. et M^me^ Blunt, faites sur tous les points du désert, au Nedjed comme dans le Hamad, en Mésopotamie comme ailleurs. Dans les

villes et sur la frontière turque, cet état de choses souffre quelques exceptions dues au voisinage de la vie civilisée.

M. et M^me^ Blunt affirment qu'au désert la fidélité conjugale est plus commune qu'en Europe. Le contraire ne se comprendrait pas. Des habitudes frugales, la pauvreté élevée à la hauteur d'une institution, le grand air, des marches continuelles, l'obligation de coucher sur une natte, à moins que ce ne soit sur le sol nu, n'entraînent pas à la dissolution des mœurs. Et puis l'Arabe est hors de sa tente toute la journée; les femmes ont une existence séparée. Elles n'ont pas le droit de parler à un homme qui n'est pas leur mari ou leur proche parent. Enfin, contre elles, bien plus qu'en Europe, le divorce a une efficacité qui est un frein. Un homme peut renvoyer sa femme sans autre formalité que ces mots : « Vous êtes répudiée. » Le même droit appartient à la femme. De cette façon les mariages mal assortis ne durent pas longtemps. Le divorce néanmoins est rare et n'a pas la même gravité que chez nous, où les complications de la vie sociale, au double point de vue des enfants et des biens, outre qu'il est proscrit par l'Église, en font un agent de dissolution, objet des craintes unanimes des jurisconsultes.

D'autre part, l'Arabe du désert affecte vis-à-vis de l'autre sexe une indifférence qu'il n'a pas ou qu'il exagère. De l'avis de M. Blunt, à cet égard, les mœurs sont fortes et la coutume intraitable. Ce qu'on appelle, en Europe, un homme à bonne fortune est un être inconnu au désert; il y serait traqué comme un fauve. Le goût des femmes y est décrié comme *une chose turque*, et ce qui est turc est en horreur. L'ordinaire est que les nomades de condition inférieure n'ont

qu'une seule femme ; il est rare que les autres en aient deux. L'enfant est l'objet d'une déférence universelle. Ce n'est pas étonnant : il est l'espoir des familles dans un pays où la généalogie des chevaux remonte à des siècles. L'honneur d'un chef de famille consiste dans ses ancêtres. Il aspire à le maintenir intact. Une postérité masculine en est le moyen. Elle est un don de Dieu, le plus grand que puisse envier un nomade. La femme qui a un fils n'a pas à redouter le divorce ni de perdre sur son mari son influence légitime. Par contre, n'avoir pas de fils est un déshonneur, chez l'homme comme chez la femme ; dans ce cas, l'homme a recours à un second mariage, sans rompre le premier. Mais il arrive alors que la femme a une occasion de divorcer. Une femme qui n'a pas de fils et à qui on donne une rivale, si celle-ci a un fils, est exposée à n'être plus qu'une servante. Alors elle éprouve la tentation de divorcer, afin de retourner dans sa famille, parce que son bonheur domestique laisse à désirer, non parce qu'elle a envie de convoler à de secondes noces.

Lady Blunt a beaucoup fréquenté les femmes arabes. Elle vante la considération dont elles jouissent. Quoique très dépendantes, elles sont contentes de leur sort. Cependant celles de condition inférieure sont astreintes à de durs travaux. Ce sont elles qui dressent et ploient les tentes, vont chercher de l'eau, vaquent aux besognes les plus grossières. Le privilège de ne pas travailler est un privilège *asil* réservé aux femmes de la famille des cheiks.

Quoi qu'en pensent les deux voyageurs anglais, le côté faible de ce monde pastoral consiste dans l'absence de la vie intérieure, celle qui console de la

réalité farouche. C'est un effet direct du régime pastoral, beaucoup plus que de la coutume. Les Sémites qui ne sont pas soumis au régime pastoral, sans renoncer à la coutume, ont une vie intérieure fort développée. Cette vie intérieure est la vie religieuse, qui leur a inspiré cette énergie redoutable que ne lassent ni la persécution ni l'outrage, qui trouve en elle-même un aliment capable de résister aux efforts d'une société ennemie coalisée contre elle, sans parvenir à la dompter, ni même à l'affaiblir : ceci est arrivé aux Juifs et à d'autres rameaux de l'arbre sémitique. Le nomade est privé de ce bienfait, moins qu'on ne supposerait au premier abord, car la vitalité du wahabisme, qui a grandi chez des populations aux trois quarts nomades et toutes d'origine nomade, tendrait à laisser croire que le fond reste, si l'apparence a disparu, et qu'il est susceptible de reparaître un jour ou l'autre.

Toutefois, de ce côté, le nomade du désert, le pur nomade, est assez dépourvu. En échange, il a acquis du caractère, bien que ce ne soit pas d'hier qu'on le juge « flottant comme l'onde ». Il flotte comme un morceau de savon mouillé qu'on ne peut pas tenir dans la main, mais qui est dur tout de même. C'est la solitude qui l'a rendu si dur, qui a figé sa pensée et ses croyances. Celles-ci ne sont pas un mythe. Leur manque de relief a permis aux détracteurs du monde pastoral d'avancer que les Sémites qui ont régné à Babylone, à Tyr, à Carthage et en d'autres endroits, n'avaient laissé, sur la terre où ils ont pris naissance, que ces plants dont on désespère et qu'on abandonne dans le champ où l'on a fait un semis. De sorte que l'Arabe nomade ressemblerait à ces familles déchues dont les descendants

sont tombés dans la misère, et restent dans l'antichambre là où leurs pères occupaient le salon. On pourrait l'avancer également du Juif moderne : au lieu de fonder des États, de convertir les hommes à son idéal, de leur imprimer sa direction morale comme jadis, il n'est plus qu'un usurier qui a remplacé le saint des saints par un coffre-fort. Il a cessé d'avoir de l'orgueil, de l'ambition, du génie, cet amour âpre et violent de la gloire qui l'a distingué en d'autres temps. On se tromperait néanmoins. Il a gardé sa volonté indomptable; il continue de se tenir à l'écart des infidèles. Il a sa personnalité, sa confiance en lui-même et dans sa destinée. Mais, afin de découvrir le fait qu'il cache, on est obligé de l'étudier de près. Le pasteur nomade a gardé, comme le Juif, ses vertus natives. Elles ne sont pas apparentes. Il est confiné dans le désert, où il demeure comme invisible. Il semble avoir dit avec l'Évangile : *Beati pauperes*. Il n'est pas si pauvre qu'on imaginerait. Sans doute sa vie est dure, dénuée, sans récompense, à moins que ce que lady Blunt appelle le *charme de l'Asie* n'en soit une; pourtant il n'est pas mécontent de son sort, et c'est une richesse.

Est-il si pauvre d'esprit qu'on se le figure ? On dit qu'il se borne à croire au Dieu unique de ses ancêtres, qu'il n'a pas de culte, pas de culture intellectuelle, pas d'activité intérieure, que sa foi monothéiste est un préjugé héréditaire. En est-on bien sûr ? Ce serait un mystère à éclaircir. La question est posée plutôt que résolue. Il est trop loin, trop concentré en lui-même, trop peu étudié, pour qu'on puisse avoir de lui une opinion explicite. Les sages de la Grèce et de Rome ne soupçonnaient pas qu'il y eût des Sémites, à la

veille de l'invasion des idées sémitiques. Quand saint Paul annonce aux Athéniens le Dieu inconnu, ils répondent, après un moment de surprise : « Nous y penserons, » et ils n'y ont pas pensé avant que le Dieu inconnu ne les ait pris d'assaut.

Ce que M. et Mme Blunt racontent de la théologie des nomades, ne laisse pas prévoir qu'elle est très compliquée. Ils croient de Dieu qu'il est : Dieu est Dieu. Telle est la formule. Quelle est la nature de Dieu ? Agit-il comme providence ? A-t-il assigné à l'homme une destinée, une conduite à suivre ? A première vue, le nomade ne dit ni oui ni non, ne le recherche pas, n'a pas le sentiment d'une vie future ni conscience d'aucune loi divine. Il ne nie rien de tout cela ; il n'en a pas entendu parler. Palgrave l'accuse d'adorer le soleil levant, de lui adresser sa prière. Lady Blunt ne s'en est pas aperçu. Ce serait une superstition fort vieille en Orient[1]. Mais lady Blunt a remarqué que le nomade n'avait pas de penchant à la prière. Les musulmans prient, les Wahabites prient, le nomade prie quand il est en contact avec eux, afin de leur faire plaisir, par politesse, par intérêt ou par crainte. Au désert, il oublie de prier. C'est son naturel qui se fait jour : la prière lui répugne.

Il est vrai qu'en pratique il commet des actes qui supposent que Dieu n'est pas indifférent aux affaires de ce monde. Lui sont-ils uniquement inspirés par la coutume ? Il serait téméraire de l'affirmer ou de le con-

1. Ce serait un reste de l'ancien culte du feu que perpétuent les Parsis, et qui demeure à l'état de superstition dans les consciences incultes, comme les grandes institutions dont il subsiste des vestiges épars, longtemps après qu'elles ont disparu.

tester jusqu'à plus ample information. Ce serait par condescendance à la coutume qu'il ne serait pas très différent de l'immense majorité des populations européennes. Il en résulterait tout au plus qu'au désert la spéculation religieuse ou intellectuelle est un peu plus rare qu'ici, où elle est un privilège réservé à un petit nombre. Cela n'ôterait rien aux pasteurs sémites de leur disposition au prophétisme, et à un réveil éventuel de cette disposition.

Un point moins obscur est qu'ils ne distinguent pas entre Dieu et le destin. Cette confusion ressort avec éclat de la vie orientale tout entière. Elle est dans le Coran ; elle est au fond de la société musulmane. Avant d'être dans le Coran et dans la société musulmane, elle a couvé en Arabie ; elle y demeure une explication plausible de l'apathie systématique dont la vie pastorale est le fruit. Chez nous, le destin est une puissance déchue. On a partagé ses États entre la Providence et la fortune : on en a donné une province au libre arbitre ; la science en réclame une autre. Le destin n'est plus cette force aveugle, fille du Chaos et de la Nuit, à qui la nature est soumise, la nature vivante comme les éléments ; on lui oppose l'action.

La conscience pastorale est hostile à l'action, favorable au pouvoir absolu du destin. D'accord avec la coutume, elle répète, comme Alfred de Vigny :

> S'il est vrai qu'au jardin sacré des Écritures
> Le fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté :
> Muet, aveugle et sourd aux cris des créatures,
> Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,
> Le juste opposera le dédain à l'absence
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la divinité.

Le nomade ne l'interroge même pas, selon lady Blunt. Il fait sec : c'était écrit ; il pleut : c'était écrit ; la moitié de la tribu succombe dans un combat : c'était écrit. Il ne se plaint pas, car sa plainte ne serait entendue de personne. Il n'espère pas davantage. A quoi bon espérer ? il arrivera ce que le destin a résolu qu'il arriverait. Ce serait là le motif de la répugnance du nomade vis-à-vis de la prière. Aussi le destin, et derrière le destin, il convient de placer Dieu, n'inspire-t-il au nomade ni amour ni crainte. On dirait qu'il a lu Sénèque : *Ratio terrorem prudentibus excutit.* « La raison guérit les songes de la peur[1]. » De cette apathie et de cette conviction que le destin est le seul Dieu qu'il y ait, conviction inavouée et cependant réelle, on pourrait conclure, et c'est toujours la conclusion qui se présente la première au spectacle de la vie pastorale, on pourrait conclure que le nomade est un être arrivé à l'extrême limite de la décrépitude, qu'il a perdu la jeunesse et l'espérance. Une réalité pénible confirmant l'enseignement de la coutume lui aurait acquis l'expérience qui inspirait à Sénèque ces maximes lamentables : *Non homines tantum, qui brevis et caduca res nascimur, urbes orœque terrarum, et littora et ipsum mare in servitutem fati venit.* Ce n'est pas seulement l'homme, être éphémère et caduc, qui est soumis au destin ; nos villes, nos côtes et la mer elle-même ont à en subir le joug. » Au fait, le désert n'est-il pas une région morte dont le squelette de sable et de pierres volcaniques témoigne du caractère inexorable que le nomade attribue au destin ?

1. Sénèque, *Questions naturelles*, VI, 2.

Cette complexion morale concorderait assez avec l'esquisse de la condition physique du nomade, crayonnée par M. Blunt dans les *Tribus de l'Euphrate* [1].

« Le nomade de sang pur, dit-il, a rarement plus de cinq pieds [2] six pouces anglais; mais il a de longues jambes pour sa taille, et les vêtements dans lesquels il est drapé le font paraître plus grand. Il a communément le teint clair et gracieux. Je ne me rappelle pas un exemple du contraire, à moins que ce ne soit celui de Mohammed Dukhi, cheik des Welled-Ali, qui a plutôt les traits épais. L'embonpoint est inconnu parmi les nomades de race pure. Quand ils le remarquent chez autrui, ils le considèrent, avec une pitié dédaigneuse, comme une difformité. Tant qu'ils sont jeunes, ils ont d'ordinaire un bon regard, des yeux brillants, le sourire agréable, les dents très blanches. Après l'âge de trente ans, l'habitude de froncer les sourcils afin de protéger leurs yeux contre l'éclat du soleil, donne à leur physionomie une expression farouche, souvent tout à fait en désaccord avec leur vrai caractère. Leur pénible existence aussi, jointe à l'insuffisance de la nourriture, leur aiguise la figure et leur creuse les joues. De plus le soleil leur a bruni la peau au point de les faire ressembler à des Hindous. A quarante ans, leur barbe grisonne, et à cinquante, ce sont des vieillards. Je doute que beaucoup d'entre eux puissent atteindre la soixantaine. La cause de ce déclin prématuré doit être cherchée dans leur genre de vie. Depuis l'enfance, ils ont vécu dans les épreuves, ne mangeant qu'une fois par jour et d'une façon frugale, et couchant sur le sol. Cela leur assure une excellente santé et la jouissance de toutes leurs facultés, mais cela use le corps rapidement. Ils arrivent alors à un état d'épuisement qu'ils reconnaissent en évitant de bonne heure de se livrer à toute espèce d'exercice qui n'est pas nécessaire. Les hommes n'ont pas beaucoup à faire au désert. Une fois l'esprit d'entreprise et la fougue de la jeunesse passée, ils ont peu de motifs, sauf ceux qui sont très pauvres, de sortir de leur tente [1]. L'intrigue politique ou le goût d'amasser remplacent les exercices physiques. On laisse aux jeunes gens les *ghazûs* et les expéditions militaires; le reste de la tribu demeure dans l'oisiveté. L'effet

1. *The Bedouin Tribes of the Euphrates*, t. II, ch. xxv, p. 198.
2. Le pied anglais est de 10 pouces.

de l'âge se fait vivement sentir : les hommes de quarante ans, surtout ceux de condition, se plaignent d'indigestions, de rhumatismes, d'autres maladies occasionnées par l'oisiveté. Un individu qui tombe gravement malade a aussi peu de chance de guérir qu'une bête fauve : il n'y a pas de médecine, pas de connaissance, au désert, de la vertu des herbes. D'autre part, le malade est obligé, quel que soit son rang, de suivre la tribu lorsqu'elle se déplace. On le hisse sur un chameau, où il se tient comme il peut, au soleil, à la pluie ou au vent, souvent la tête plus bas que les pieds. Occasionnellement, l'aide de ses fils ou des femmes qui voyagent à côté de lui l'empêche de tomber. Sous la tente, il est entouré de ses amis, qui, à l'exemple des amis de Job, lui parlent jusqu'à ce qu'il meure. Les blessures aussi, en dépit de la saine condition du corps due à une sobriété habituelle, sont souvent fatales, par défaut de soins intelligents autant que par défaut de repos. »

Le nomade ne boude point à la mort. Il mettrait une sorte de point d'honneur à ne pas mourir dans son lit, s'il avait un lit. Comme il n'en a pas, c'est sur le dos de son *delûl* (chameau de course), qu'il aspire à finir. On est fier de son triste sort au désert comme ici. En Europe, on aime à mourir debout, si l'on est homme d'action ; sur le champ de bataille, si l'on est militaire. Du moins on le prétend ; les poètes et les historiens préconisent ce courage du dernier moment. Il est un titre de gloire. On se venge comme on peut d'être mortel, et l'on en tire argument. Ne pouvant échapper à la mort, on feint d'être satisfait de mourir, et l'on a l'air d'aller au-devant du trépas. Puisqu'il est nécessaire de passer par là, autant y mettre de la bonne grâce.

Le nomade a des motifs particuliers d'être de bonne foi dans cette circonstance : la vie ne lui a pas été douce.

1. La chasse les attire rarement. Il n'y a guère que les jeunes gens qu'elle paraisse intéresser, quoiqu'on entretienne des faucons et des lévriers dans les principales tentes.

Il la quitte sans regret. Rien d'ailleurs ne lui adoucit l'approche de la mort. Dans son idée de l'univers, il n'y a ni ciel ni enfer. Si la pensée qu'il y a un ciel et un enfer lui est venue quelquefois, ce n'a été qu'une lueur fugitive à l'horizon. Afin de n'avoir pas d'inquiétude, il évite de songer à la mort avant qu'elle ne soit là. Il la nomme le moins possible. Ce n'est pas une précaution qu'il prend : il a vécu un peu comme les fauves qui n'ont ni abri, ni provisions, ni sécurité, passent la journée en quête de quelque gibier, et se reposent la nuit des fatigues du jour, sans rêves. N'avoir point de rêves est, comme la noire contemplation de l'invisible, une acquisition de la vie pastorale.

Voilà un bel idéal, dira un moraliste : ces gens-là ont tué leur âme, de peur d'avoir à souffrir par elle. C'est nous qui disons cela, au spectacle de la vie que mènent les nomades. Ils ne l'ont pas choisie : ce sont la coutume et la tradition qui la leur ont faite telle qu'elle est. Ils ne savent pas qu'il y en a une autre. Ils sont presque réduits à la vie physique. On peut être envieux d'en revenir là, par dégoût ou par fatigue, aller voir le nomade, être ému, comme Lamartine, au souvenir de ce que l'on quitte comparé à ce que l'on retrouve au désert. Le nomade ne fait pas exprès d'être ce qu'il est. Ce n'est pas un disciple de Pascal ou de Leopardi : on lui prête ces rôles à tort. Certes, il y a une leçon grave dans le fait qu'autour de lui, tant de sociétés brillantes ont disparu sans laisser de leur passage d'autres traces que des pans de murs écroulés, parmi lesquels paissent les troupeaux, tandis que lui, qui était là auparavant, y est encore après. Le considérer comme un ermite volontaire, un sage qui a renoncé

au monde, afin de faire pénitence, est peut-être une fiction. Le vrai, en ce qui le concerne, ce sont ces paroles du poète, citées par M. Blunt dans les *Tribus de l'Euphrate*, comme un jugement définitif :

« O fils de Sem, premiers-nés de la race de Noé, destinés à demeurer enfants à jamais! vous êtes restés à la porte d'Éden, inconscients de la chute ; vous attendez encore là, quand tout le monde s'en est allé. Trop fiers pour labourer la terre, trop insouciants pour être pauvres, vous avez pris les dons de Dieu en mauvaise part. Vous ne lui rendez aucun devoir, vous ne le priez pas, vous ne lui demandez pas pourquoi il a voilé sa face. Vous marchez sous la pluie et la chaleur du ciel, guidés par la vieille sagesse que notre monde a oubliée, doués du courage des jours qui ne connaissaient point la mort. Nous, les fils de Japhet, nous vivons dans la détresse, courbés sous le joug de l'inutile combat pour la vie, et à vous regarder. Je m'incline et ne discute point. »

Le pasteur du désert est un paysan à l'oriental ; il l'est de temps immémorial ; il restera ce qu'il est. Le désert l'a fait ainsi. Tant que le désert sera là, il ne changera pas. Il n'en a ni le désir ni le pouvoir ; il n'a pas conscience d'un genre de vie différent du sien. Son existence au jour le jour, sans perspective sur l'avenir, sans retour sur le passé, lui convient. Il s'y résigne plutôt qu'il ne l'a choisie. On essayerait en vain de lui en offrir une autre. Il n'y a pas plus de moyens de contrainte contre lui, qu'il n'y a de moyens de faire que l'Arabie intérieure devienne un champ à blé comme la Beauce. Lui et elle vont ensemble. Il est possible, sinon souhaitable, qu'on lui reprenne le haut désert de Syrie, quelques oasis comme Palmyre, qu'on l'expulse des territoires qu'il a conquis sur les Turcs, il y a deux siècles, le long des trois grandes vallées de l'Euphrate, du Khabour et du Tigre. La basse et la

moyenne Mésopotamie qu'il occupe ont jadis eu trente à quarante millions d'âmes. En théorie, il n'y a pas d'obstacles à ce que ces trente ou quarante millions d'âmes lui soient rendues. En pratique, ce n'est pas probable d'ici à longtemps. Ce ne sont pas les Turcs qui accompliront ce prodige, bien qu'ils se soient mis à l'œuvre depuis vingt-cinq ans. Ils ne reconstruiront pas Ninive, ils ne reconstruiront pas Babylone, ils ne reconstruiront pas Ctésiphon, ils ne repeupleront pas la vallée du Khabour ni l'Irak (ancienne Babylonie); ils ne feront pas que la Mésopotamie qui a été durant des milliers d'années le champ clos où tant de civilisations se sont rencontrées, ne soit plus un cimetière où l'absinthe fleurit, où les plantes aromatiques fournissent à de rares troupeaux une nourriture maigre. A supposer que cette heure vienne, les nomades rentreront dans le Nedjed, dans les solitudes du Hamad, d'où ils sont sortis, qui sont leur patrie naturelle et une retraite assurée. « Le jour, dit M. Blunt, où la partie alluviale de la vallée de l'Euphrate aura été rendue à l'agriculture et la vallée interdite en été, les vrais nomades regagneront le Nedjed, d'où ils sont venus, ou abandonneront la vie errante. »

La vie pastorale est également menacée au Nedjed. Les dangers qu'elle y court sont de deux sortes : religieux et politiques. Les principes qui ont permis à Mahomet de fonder au septième siècle une théocratie militaire subsistent. Ils ont leur siège dans l'Hedjaz et l'Yémen. Ils ont pénétré dans le Nedjed, on ne sait quand. Il n'y a pas de documents connus qui autorisent à en suivre le développement. Toujours est-il que le wahabisme en est l'instrument depuis cent cinquante ans dans l'Arabie centrale. La puissance de ces prin-

cipes est attestée par des œuvres. Ce n'est pas un fanatisme étroit et aveugle, comme on se plaît à le croire. En morale, c'est une doctrine analogue à celle du christianisme. Il y a dans la théologie ascétique du wahabisme des péchés mortels (*kebeyr el-denoub*) et des péchés véniels (*segheyr*). Les uns seront punis dans l'autre vie ou méritent de l'être, les autres peuvent être pardonnés. Quelle ligne de séparation y a-t-il entre eux? Ici la casuistique intervient encore, comme dans le christianisme. Les casuistes enclins à la tolérance ne comptent parmi les péchés irrémissibles que l'impiété, le polythéisme et le manque de foi à la parole du prophète. Ils professent ce qu'on appelle chez nous la doctrine du grand nombre des élus.

« Quelques-uns, dit Palgrave[1], s'appuyant de certaines expressions contenues dans le « livre », ajoutent à la liste des *kebeyr*, l'homicide volontaire et l'usure; ceux-ci en comptent sept, en souvenir peut-être de nos sept péchés capitaux; ceux-là en portent le nombre à cinquante, à soixante-dix; et je fus un jour consterné, en étudiant un manuscrit dans la ville d'Hamah, de voir que le nombre des transgressions élevées au rang de *kebeyr* atteignait quatre cents. Enfin plusieurs docteurs tranchent la question à leur manière, en déclarant qu'à Dieu seul il appartient de distinguer les péchés irrémissibles des offenses légères, et que sa volonté est la seule règle du degré de culpabilité et du châtiment. »

C'est le double problème de théologie chrétienne, de l'intention, difficile à démêler, et de la grâce, problème agité dans l'école depuis saint Augustin et qui a, en Arabie, la même formule qu'au sein du christianisme : « Allah guide vers la lumière qui il lui plaît et précipite dans l'erreur qui il lui plaît. » A cette théorie du

1. T. II, p. 74 de la traduction française.

péché correspondent la doctrine de l'éternité des peines et de l'enfer, celle du purgatoire réservé aux pécheurs ordinaires, et celle du paradis, demeure des élus.

Cette théorie du péché s'appuie sur un vaste système de prohibitions ascétiques et autres. Celle de la soie, des vêtements brodés d'or, est dirigée contre le luxe; celle du vin et du tabac en veut à des plaisirs qui troublent l'équilibre de l'esprit; la défense de manger certaines viandes a un caractère hygiénique. Il y en a qui proscrivent le commerce, la navigation. Celui qui s'embarque deux fois sur la mer est un infidèle, dit le Coran. Il y a eu qui essayent de faire de l'état de guerre une règle. Mahomet voulait faire des soldats [1].

1. Palgrave, qui nourrit contre la société sémitique et l'esprit sémitique, les préjugés que lui inspire la vie pastorale, ne remonte souvent pas à la cause réelle des prescriptions musulmanes. « Le commerce, dit-il à propos des institutions créées par Mahomet, devint un vil métier, indigne d'un vrai musulman, et peu s'en fallut, — il ne s'en fallut de rien du tout, — que l'agriculture elle-même ne fût proscrite par le fils d'Abdallah : « Les anges ne visitent pas la « maison qui renferme une charrue, » disait le prophète de la Mecque à sa favorite Eyshah, et ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. Mais il restait encore la vie sociale qui se produit sous la forme tantôt des plaisirs extérieurs que nous désignons sous le terme assez impropre de *divertissements*, tantôt des joies intimes chères à tout cœur chrétien et principalement aux Anglo-Saxons, la vie de famille, le *home* en un mot. Ces deux manifestations furent sacrifiées au Moloch de l'existence militaire et fanatique. » Non ; Mahomet veut faire un soldat, mais cette préoccupation est secondaire. Le soldat n'est qu'un instrument. C'est un ascète que Mahomet a eu en vue, un homme grave, propre à l'inspiration prophétique, d'après l'idéal sémitique. Palgrave continue : « Parmi les moyens qu'a inventés l'esprit de l'homme, ou que la bonté de Dieu nous a donnés pour nous consoler des tristesses de la vie, nous unir dans l'amitié, l'intimité, la joie, il n'en est pas d'aussi puissant que le jus du raisin, l'âme du commerce social, l'aiguillon de la bienveillance, de la civilisation, de la confraternité amicale et expansive. Le chamelier de l'Hedjaz crut devoir par cela même l'anathématiser d'une manière plus rigoureuse. » Le vin est hostile à la fureur prophétique, à l'inspiration, à l'*isaïsme*, à la

Eh bien, ces dispositions ascétiques, soutenues par un zèle qui tend à les convertir en lois, couvent,

gravité sémitique. Mahomet est fidèle ici comme toujours à l'esprit du désert et à la coutume que le Coran consacre et formule sans y ajouter grand'chose. Palgrave ne semble pas avoir entendu parler de la coutume arabe ni même de notre Ancien Testament, non plus que des opinions qui régnaient dans l'Église primitive, sans quoi il n'écrirait pas que ce fut afin de faire opposition au christianisme que Mahomet proscrivit les arts : « On ne saurait souvent expliquer autrement, dit Palgrave, son horreur profonde des sculptures et des images, décorations si essentiellement liées au christianisme oriental, comme le témoignent les églises grecques et arméniennes. Le prophète les proscrivit avec une impitoyable rigueur et s'efforça d'inspirer aux musulmans une sainte aversion pour ces ornements profanes. » Il était fidèle à la tradition sémitique, à la coutume arabe. Il a inscrit la haine des beaux-arts, comme tant d'autres données de la coutume, dans le Coran, qui en est une codification, non une contradiction. Quant à la musique mise à l'index, comme les autres arts, par le Coran, Palgrave invoque l'autorité de Shakespeare : « Celui qui n'a aucune musique dans son âme, qui n'est pas touché de l'accord des sons harmonieux, est propre aux stratagèmes, aux trahisons, aux violences. Les mouvements de son cœur sont lugubres comme la nuit, ses affections noires comme l'Érèbe. Ne vous fiez pas à un tel homme. » Dans un sujet pareil, l'Écriture sainte, que Palgrave aime à citer, aurait plus d'autorité que Shakespeare. Or l'Ancien Testament défend non seulement de représenter la figure humaine, mais celle de tous les êtres vivants. C'était une abomination digne de Baal. L'introduction de statues ou de sculptures dans le temple de Jérusalem occasionnait des guerres civiles, et suscitait des prophètes chargés d'annoncer que la malédiction du Seigneur allait tomber sur le peuple d'Israël. La primitive Église hérita de cette haine des arts. A ses yeux, l'idolâtrie était proprement le culte des arts. Elle ne distinguait pas entre eux. L'Église catholique s'en accommoda plus tard, mais après des débats qui durèrent jusqu'au dixième siècle. D'abord les chrétiens sont unanimes contre les idoles, les images et les statues. Après le triomphe de l'Église sous Constantin (312), il y a trois partis au sein du christianisme : 1° celui de la tolérance, qui sent le besoin de s'arranger avec le goût du peuple pour les images, afin d'obtenir par là de l'action sur lui ; 2° le parti moyen, celui des *iconomaques*, hostile aux arts et aux images. Son avis est de les combattre par la persuasion, sans aller jusqu'à les proscrire tout à fait ; 3° le parti des *iconoclastes*, qui refuse de composer avec l'esprit païen. — « L'iconomaque, dit fort bien le Dictionnaire de l'Académie, combattait le culte des images, l'iconoclaste les brisait. » — Celui-ci eut l'appui de

aujourd'hui comme jadis, dans les villes du Nedjed. Ceux qui les ont brûlent de les imposer à la tiédeur nomade. Il existe à Riad, chef-lieu actuel de l'Aared et de la domination wahabite, une institution qui remonte à l'année 1854 et 1855, à laquelle il n'y a rien à comparer en Europe, sauf l'ancien tribunal de l'inquisition. C'est le conseil des *meddejites* (zélateurs). Les membres du conseil sont au nombre de vingt-deux. Ils jouissent d'une autorité absolue, ont une coutume à part, font la police des rues.

Ne pas assister, dit Palgrave, cinq fois par jour à la prière publique, fumer, priser, mâcher du tabac, — usage introduit récemment par les matelots de la côte, — porter de la soie ou de l'or, parler ou avoir de la lumière dans sa maison après l'office du soir, chanter, jouer de quelque instrument de musique, jurer par un autre nom que celui de Dieu, en un mot tout ce qui semble s'écarter de la lettre du Coran et du rigide commentaire de Mohammed-Abdel-Wahab, est un crime sévèrement puni.

Les zélateurs portent à la main un bâton qui est un insigne et un instrument de correction. Dans la rue, ils ont les yeux baissés, la démarche lente, la tête couverte d'un capuchon, une gravité imperturbable. « Leur

plusieurs conciles et de plusieurs empereurs, y compris Charlemagne, sur les instances duquel, un concile, réuni sur les bords du Rhin, proscrivit le culte des images. L'empereur revint sur sa résolution, et le culte des images finit par n'avoir plus de contradicteurs jusqu'à la réforme, du moins en Occident. Mais la haine des arts est au fond de la coutume sémitique. Il est puéril d'avancer que ce fut une fantaisie du chamelier de l'Hedjaz. Le chamelier de l'Hedjaz était fidèle aux doctrines de sa race. Palgrave, qui, en sa qualité d'Anglais, a le tempérament darwinien, hait les wahabites, comme les pasteurs d'Arabie et l'âme des Sémites, les uns parce qu'ils n'ont pas une foi religieuse suffisante, les autres parce qu'ils ont une foi trop vive. Son humeur l'empêche d'être leur juge ; il est plutôt leur ennemi.

conversation, accompagnée des mouvements de l'index qu'ils lèvent en l'air à chaque minute, et à tout propos pour attester l'unité de Dieu, est aussi plus nourrie d'exclamations et de textes pieux que celle des fidèles ordinaires. » Ils vont dans chaque quartier de Riad, entrent dans les maisons à l'improviste. Lorsqu'on leur dénonce une impiété, ils arrivent escortés d'une troupe de *justes*, tous munis d'un gourdin destiné à réveiller le zèle de ceux qui en auraient eu trop peu la veille. Les zélateurs ont des affiliés dans le Nedjed entier.

Il est constant que cela n'est pas commode et s'allie mal avec nos idées modernes sur la liberté de conscience et la liberté ordinaire. Mais cela témoigne d'une piété profonde et qui n'est pas un jeu. Cette piété est d'ailleurs l'accompagnement d'une entreprise politique qui lui sert de complément : le projet de réunir l'Arabie entière sous le pouvoir d'un seul, d'y organiser la centralisation administrative, militaire, financière, religieuse, projet qui fut l'idéal de la monarchie pure en Europe. Il y a cent cinquante ans que le projet est en voie d'exécution et qu'il n'aboutit pas. Il n'est pas susceptible d'aboutir ; M. et M^me^ Blunt en sont convaincus. La configuration de l'Arabie s'y oppose. Il pourrait s'établir dans les villes. Si l'on excepte quelques districts du Nedjed, dont l'Aared est le centre et le Djebel Shammar un appendice, les villes sont éparses à de trop longues distances les unes des autres. Elles sont incapables de dominer le désert. Elles sont au contraire à sa merci ; elles en tirent leurs principales ressources. Leurs communications dépendent de lui. Son hostilité équivaudrait pour elles non seulement à la famine, mais à un blocus immédiat. « Le

désert, dit lady Blunt, bien que non occupé par une population sédentaire, est parcouru dans tous les sens par des tribus nomades, qui forment le noyau de la race arabe. Elles occupent en particulier les nefûds, les seuls endroits où il y ait des pâturages abondants. Elles fréquentent néanmoins les hautes terres, — celles où il y a des villes et une population sédentaire, — et comme elles sont plus guerrières et plus nombreuses que les habitants des villes, qu'elles tiennent les routes qui conduisent d'une ville à une autre, les villes dépendent de leur bon vouloir, sont à leur discrétion. Les nomades peuvent leur couper les communications et les isoler du monde entier. » Elles ne produisent, d'autre part, que des marchandises fabriquées, ne disposent que des fruits de leurs jardins. Il leur manque du pain et de la viande ; il leur manque aussi des marchés où elles puissent écouler leurs produits, les vêtements, les armes, les ustensiles qu'elles fabriquent. Le point est important : ce n'est pourtant qu'un détail. Les Arabes ont un régime politique qui vient de loin. C'est celui des rois pasteurs qui visitèrent Salomon, régnèrent en Égypte et dans la Babylonie. Le cheik de chaque tribu est un petit souverain à la fois héréditaire et électif qui gouverne selon la coutume, sans lois, sans obéissance qu'il puisse exiger. Ce régime exposé avec une lucidité remarquable dans le récit de lady Blunt, explique du reste comment la vie pastorale en Arabie, est en même temps le legs d'un long passé historique, et le régime naturel du désert.

L. DEROME.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Ceux qui auront lu le récit de nos aventures de l'année dernière dans la vallée de l'Euphrate auront à peine besoin qu'on leur dise pourquoi nous avons entrepris le voyage actuel, ou pourquoi nous lui donnons le titre de *Pèlerinage*. Notre voyage au Nedjed forme le complément naturel de notre excursion à travers la Mésopotamie et le désert de Syrie ; le Nedjed, avec l'intérêt romanesque attaché à son nom, ne paraît pas indigne d'inspirer le sentiment religieux que suppose une visite à un sanctuaire. Dans l'imagination des nomades du Nord, le Nedjed est un pays légendaire, le berceau de la race arabe et des idées chevaleresques dont elle vit encore. C'est là qu'Antar a accompli ses travaux d'Hercule, et qu'un héros plus historique, Hatim Taï, recevait ses hôtes. Chez les Anazeh et les Shammar en particulier, dont l'émigration vers le nord remonte seulement à quelques générations, les traditions de leur pays d'origine, sont aujourd'hui presqu'un souvenir. Même aux yeux des Arabes des invasions antérieures, qui habitent les

villes telles que Bozra, Palmyre, Deyr, aux yeux des nomades Taï, jadis possesseurs du Djebel Shammar, le Nedjed exerce une fascination supérieure à celle de l'Hedjaz lui-même. Le Nedjed est pour eux tous ce que la Palestine est pour les Juifs, ce que l'Angleterre est pour les colons d'Amérique et d'Australie; à cette différence près néanmoins, qu'au point de vue pratique le désert les sépare de cet objet de leur respect filial d'une manière bien plus absolue que l'Atlantique ou l'océan Pacifique ne pourraient le faire. Il est rare en effet de rencontrer quelque part dans le Nord un Arabe qui ait traversé le grand Nefûd.

A nous aussi, pénétrés comme nous étions des légendes du désert, le Nedjed a paru longtemps sous les couleurs fantastiques d'une terre sainte. Lorsqu'il fut résolu que nous visiterions le Djebel Shammar, la métropole de la vie nomade, l'expédition se présenta sous l'aspect d'une entreprise religieuse. De sorte qu'en parler comme d'un pèlerinage, maintenant qu'elle est terminée et que nous voici de retour en Europe, n'est vraiment pas une exagération. Il s'agit donc d'un pèlerinage, quoique le sentiment religieux au nom duquel nous avons fait ce voyage soit du pur domaine de l'imagination.

Ses détails, en dépit de quelques désappointements que la suite fera connaître, sont à peine moins romanesques que notre rêve. Le lecteur qui aura bien voulu nous suivre depuis le commencement jusqu'à la fin doit se rappeler un certain Mohammed Abdallah, fils du cheik de Palmyre, jeune homme qui, après nous avoir accompagnés par ordre du pacha, depuis Deyr jusqu'à sa ville natale, au risque d'encourir quelque désagrément officiel, nous avait aidés à déjouer les autorités turques lors de notre visite aux Anazeh. On n'aura pas oublié non plus qu'en échange du ser-

vice rendu, et à cause de l'affection qu'il nous avait inspirée, — il avait donné des preuves d'une grande intelligence, — Mohammed avait été mis à même de choisir entre une somme d'argent ronde et l'honneur de devenir le frère du *beg*, et qu'il s'était noblement décidé à ce dernier choix. Nous lui avions promis que, si tout allait bien de notre côté, nous reviendrions à Damas l'hiver suivant, et que nous irions avec lui au Nedjed, où il croyait avoir des parents, et que nous l'aiderions à y trouver une épouse de sa race.

L'idée et la promesse étaient tout à fait d'accord avec les mœurs des nomades, et le charmèrent beaucoup ainsi que son père Abdallah, à qui elles furent communiquées, comme il était convenable. La coutume arabe en fait de mariage a peu changé depuis les jours d'Abraham. Il était naturel que le père et le fils désirassent que celui-ci épousât une femme de leur sang et fussent déterminés à aller la chercher loin. De plus le genre de concours que nous lui proposions, car il était difficile qu'il se rendît seul au Nedjed, était celui qui séyait le mieux à notre parenté nouvelle. L'assistance dans le choix d'une épouse, aux yeux des Arabes nomades, est considérée comme équivalant au don d'une jument, ou à l'aide personnelle à la guerre, deux actes fraternels qui honorent également les deux parties. Mohammed avait un motif spécial tiré des circonstances, de faire bon accueil à notre proposition, par rapport au mariage; il était chez lui dans une situation embarrassante, et contraint, en quelque sorte, de chercher une femme ailleurs. L'histoire des ibn Arûk de Tudmur, famille à laquelle il appartenait, expliquera cela; elle est si curieuse, elle caractérise à tel point la vie arabe, qu'elle mérite une courte digression.

Il paraît qu'à sept ou huit générations en arrière, sans

dont à l'époque de la fondation de l'empire wahabite, trois frères de la noble famille des Arûk, cheiks des Beni Khaled dans le sud-est du Nedjed, eurent une querelle avec leurs compatriotes et quittèrent la tribu. Les ibn Arûk étaient alors une famille très connue, exerçant des droits de suzeraineté sur les villes de l'Hasa et du Katif, ayant un pouvoir indépendant et même souverain sur leur propre district. Il est situé entre le golfe Persique et Harik, oasis contiguë au grand désert du sud (Dahna), et ils le conservèrent jusqu'à ce qu'eux et leurs pareils, les cheiks de l'Arabie, fussent réduits à n'être plus rien par Mohammed ibn Saond, premier sultan wahabite du Nedjed [1].

Au commencement du siècle dernier, l'Arabie entière était dépourvue d'autorité centrale ; chaque tribu et chaque ville de quelque importance formaient un État ayant une existence indépendante. La religion, sauf quelques rites particuliers à l'ancienne vie nomade, avait disparu de l'intérieur ; il n'y avait guère plus que le Hedjaz et l'Yémen où l'on fût mahométan autrement que d'une façon nominale. L'élément nomade était dominant. Chaque ville, chaque village d'Arabie, étaient considérés comme la propriété du cheik nomade du voisinage, lui payaient tribut et jouissaient en retour de sa protection. Souvent le cheik possédait une maison ou un château dans les murs de la ville, qui était sa résidence d'été, car en hiver il vivait dehors, sous la tente. Il était plus qu'un suzerain ; il exerçait une autorité active sur les habitants de la ville, administrait chaque jour la justice à la porte de sa demeure, enrôlait des jeunes gens qui étaient ses gardes du corps, et à l'occasion levait des taxes. Dans ce cas, il recevait le titre

1. Telle est du moins la tradition de famille des ibn Arûk. Niebuhr, qui écrivait en 1765, donne le nom d'Arar aux cheiks des Beni Khaled.

d'émir ou de prince. C'est dans ces conditions que les rois pasteurs de l'antique Égypte ont acquis et exercé le pouvoir. On retrouve encore dans plusieurs coins de l'Arabie des vestiges de cet ancien système.

Vers le milieu du dix-huitième siècle cependant, ibn Abd el-Wahhab, le Luther du mahométisme, prêcha sa réforme religieuse dans le Nedjed et convertit ibn Saoud, cheik des Anazeh de Deriyeh, à ses doctrines. Par le secours d'Abd el-Wahhab, de simple chef de tribu et de souverain d'une seule ville, il devint le sultan de toute l'Arabie et soumit l'un après l'autre à sa domination les cheiks, ses rivaux. Il finit même par détruire le système de tribut et de protection qui était le fondement de son pouvoir, leva une armée régulière parmi les habitants des villes, afin d'affranchir celles-ci du régime pastoral. Pour la première fois depuis la mort de Mahomet, l'Arabie devint un empire unifié avec un gouvernement centralisé et régulier. Ce doit avoir été vers l'année 1760 que les trois ibn Arûk, dégoûtés de l'état de choses introduit au Nedjed, résolurent d'aller chercher fortune dans une autre contrée. S'il faut en croire une tradition confirmée par une vieille ballade qui continue d'avoir cours en Arabie, ils étaient montés à trois sur le même chameau et n'emportaient que leur épée et leur haute naissance comme moyen de crédit parmi les étrangers. Ils se dirigèrent vers le nord, et firent leur première halte dans le Djôf, la plus septentrionale des oasis de l'Asie centrale, et où l'un d'eux s'arrêta. Les deux autres se séparèrent par suite d'une querelle. La tradition ne sait pas où alla le plus jeune; mais l'aîné continua sa route vers le nord, et s'établit définitivement à Tudmur (Palmyre), où il épousa une femme de l'endroit et finit par devenir cheik. A cette époque, Tudmur se composait de quelques maisons. Le nom de cet

ibn Arûk était Ali ; de lui descendent notre ami Mohammed, son père Abdallah et son oncle Faris, le chef réel de la famille à Tudmur.

Ceci entendu, ce n'était pas sans motif que, du côté de ses ancêtres paternels, Mohammed se vantait de sa naissance et regardait haut en vue de choisir une épouse. Il est vrai que, par les femmes, il n'était pas de si bonne origine ; et comme une généalogie sans mélange des deux côtés est regardée comme une condition *sine qua non* par les Arabes, les ibn Arûk de Tudmur, depuis plusieurs générations, n'étaient pas reconnus comme *asil*, c'est-à-dire nobles. Ils s'étaient mariés où ils avaient pu parmi les gens du pays sans naissance d'aucune sorte, ou comme le père de Mohammed, parmi les Moâli, tribu d'origine mêlée. Les Anazeh, en dépit du nom d'Arûk, refusaient de leur donner leurs filles en mariage. C'était la douleur secrète de Mohammed comme c'avait été celle de son père, et c'était autant qu'autre chose afin d'effacer cette tache généalogique que le fils avait mis tant d'empressement à agréer notre proposition.

Le plan de notre voyage était nécessairement vague ; il comportait la recherche de deux familles avec lesquelles on n'avait pas eu de relations depuis près d'un siècle. Le dernier signe de vie donné par les ibn Arûk du Djôf, avait été occasionné par la mort violente du père d'Abdallah. L'un d'entre eux était arrivé subitement à Tudmur comme vengeur du sang versé. Ce rapprochement n'avait duré que le temps d'accomplir un devoir. Après avoir tué son homme, l'homme du Djôf avait disparu. On ne connaissait rien de l'autre famille issue des ibn Arûk. Au fait, pour les ibn Arûk, comme pour le reste des habitants de Tudmur, le Nedjed n'était guère plus qu'un nom, celui d'une

contrée connue par la tradition, mais qui n'avait été vue par aucun des habitants de la ville ou ayant des relations avec elle.

Ces singulières circonstances étaient, comme j'ai dit, la clef de notre voyage, et mettront dans notre récit, je l'espère, plus d'intérêt que nos aventures personnelles. Son histoire de famille faisait un roman perpétuel dans l'esprit de Mohammed, des Arabes qui nous accompagnaient, comme de la plupart de ceux que nous avons rencontrés dans notre voyage, et le *kasid* ou ballade des ibn Arûk en toute occasion, bonne ou mauvaise, était l'assaisonnement nécessaire des événements. Mais, sans elle, je doute que le voyage ait pu s'accomplir, et dans plus d'un cas, c'est grâce à elle que nous avons pu échapper à des difficultés qui, dans des conditions ordinaires, auraient suffi à nous arrêter. Par une extrême bonne fortune, comme on verra dans la suite, nous rencontrâmes les deux familles dont nous étions en quête, l'une établie dans l'oasis du Djôf, l'autre nomade dans le Nedjed ; plus nous avancions, plus le nom d'Arûk était connu, plus ceux qui le portaient tombaient sur nous de tous côtés, heureux de nous offrir à la fois assistance et hospitalité. Nous quittions des parents pour en trouver d'autres ; partout nous étions reçus en amis. Nous pouvons dire sans exagération que, durant tout notre séjour en Arabie, nous avons joui du singulier avantage d'être acceptés comme les membres d'une famille arabe. Cela nous a procuré l'occasion unique de voir et d'entendre tout ce que nous avons vu et entendu. Si nous n'avons pas tiré de là un profit considérable, c'est à nous que la faute en revient.

En voilà assez pour le romanesque de notre œuvre. Le bénéfice de notre expédition peut être résumé en quelques mots.

Voyons ce qui concerne la géographie. Quoique nous ne soyons pas les premiers Européens qui aient visité le Djebel Shammar, nous sommes les seuls qui l'aient encore pu faire ouvertement et à loisir, pourvus d'instruments et de baromètres, libres de prendre note de tout ce que nous voyions. Nos prédécesseurs au nombre de trois, Wallin, Guarmani et Palgrave, l'ont traversé sous un déguisement et dans des circonstances défavorables aux observations géographiques. Le premier, qui était un professeur finlandais, est allé en 1848, sous le costume d'un religieux musulman, des côtes de la mer Rouge à Haïl, et de là jusqu'à l'Euphrate. Le récit de son voyage, publié dans les *Mémoires de la Société royale britannique de géographie*, est malheureusement fort maigre, et je comprends que, bien qu'il en ait fourni une édition plus étendue dans sa propre langue, il lui a manqué de vivre assez longtemps pour pouvoir recueillir l'ensemble de ses souvenirs. Le second, Guarmani, qui était un Levantin d'origine italienne, a pénétré dans le Djebel Shammar aussi sous un déguisement. Le gouvernement français l'avait chargé de lui procurer des chevaux du Nedjed. Il a communiqué en 1865, à la Société de géographie, un résumé très intéressant de ses aventures. Il venait également en qualité de musulman de Turquie, et comme il était plutôt un Oriental qu'un Européen, il a pu réunir un grand nombre d'informations sur les tribus du désert qu'il a visitées. Il est difficile néanmoins de comprendre les cartes de route dont il a illustré son récit, et quoiqu'il ait traversé le Nefûd sur plus d'un point, il ne parle pas de ses conditions physiques, qui sont extraordinaires. Guarmani est parti de Jérusalem en 1863; il a passé à Teyma, Kheybar, Aneyzeh, Bereydah et Haïl, d'où il a regagné la Syrie par le Djôf et le Wadi Sirhân. Le voyage de M. Palgrave est mieux connu. C'était un mis-

sionnaire jésuite et un arabisant distingué, qui avait reçu de Napoléon III une mission politique secrète. Il voyageait avec la permission de ses supérieurs. Il entra dans le Nedjed, costumé en marchand syrien, par Maan. Après avoir vu Haïl, il atteignit, en 1864, Riad, capitale du royaume des Wahabites, puis le golfe Persique à Katif. Sa description de l'Arabie centrale est de beaucoup la plus complète et la plus conforme à la vérité qu'on ait publiée. En tout ce qui a trait aux mœurs et à la vie urbaine, on peut compter sur son exactitude. Mais ses moyens d'observation étaient surtout propres à l'étude de la société, et la nature qu'il décrit est la nature humaine. Il n'aime pas assez le désert pour prendre la peine de le décrire en détail. D'autre part, les exigences de son voyage l'ont empêché de se livrer à des observations géographiques. Il voyageait durant les chaleurs de l'été, la plupart du temps de nuit. Enfin il n'était pas en état, à cause du caractère qu'il avait pris et de la compagnie douteuse dans laquelle il était souvent obligé de se trouver, d'examiner à loisir ce qu'il voyait. Ce que dit M. Palgrave des conditions physiques du Nefûd et du Djebel Shammar, les seules parties de son voyage qui aient vu le jour jusqu'ici, ont peu de ressemblance avec la réalité ; nos observations, prises tranquillement dans l'atmosphère sereine d'un hiver arabe, sont, par ce motif, les premières observations réelles qui arrivent en Europe. En prenant continuellement note des variations du baromètre, nous sommes parvenus à démontrer que le plateau d'Haïl a presque deux fois la hauteur qu'on lui supposait au-dessus du niveau de la mer, tandis que les chaînes granitiques du Djebel Shammar sont plus élevées que le plateau d'Haïl d'environ 2000 pieds. En outre la grande route des pèlerins venant de l'Euphrate, quoique souvent décrite par les géographes, n'avait

jamais été parcourue par un Européen. Sur ce point comme sur d'autres de notre itinéraire, nous avons pu corriger les anciennes cartes. Notre carte de l'Arabie du Nord, dans les limites qu'elle renferme, peut être considérée comme exacte en substance.

En géologie, bien que nous ayons une connaissance superficielle du sujet, nous avons réussi, je crois, à corriger quelques erreurs, par exemple à éclaircir un doute sur lequel a beaucoup insisté le professeur Wetzstein, relativement à la formation rocheuse du Djebel Aja; un court mémoire sur la conformation physique du grand désert de sable, et placé en appendice, contient des renseignements originaux de quelque valeur. Quant aux dessins destinés à illustrer notre œuvre, on peut y avoir confiance ; ils représentent avec fidélité l'état physique de l'Arabie centrale.

Les botanistes et les zoologistes seront désappointés du maigre contingent que je puis leur fournir sur les plantes et les animaux. Mais l'existence maintenant acquise de l'antilope blanche (*Oryx beatrix*) dans le Nedjed, est, je pense, un fait nouveau dans la science, comme est sans doute celle du *webber*, petit animal grimpeur de la famille des marmottes.

Un tribut plus important à nos connaissances consiste, je suppose, dans la description du régime auquel j'ai déjà fait allusion, sous le nom de régime pastoral, redevenu une fois de plus celui de l'Arabie centrale. Je ne sache pas qu'il ait encore été analysé par ceux qui ont écrit sur l'Arabie. Niebuhr ni Burckhardt ne paraissent en avoir connu l'économie. M. Palgrave, dans son mépris de la vie nomade, hostile à la vie urbaine, l'a mal entendu. Cependant il est probablement la plus ancienne forme de gouvernement existant en Arabie, et la mieux assortie aux besoins locaux. En même temps, l'histoire moderne du Nedjed, avec un résumé de la

chute des ibn Saoud, dont je suis surtout redevable au colonel Ross, résident anglais à Bushire, celle de la décadence du wahabisme en Arabie, méritent de fixer l'attention, plus que ne pourrait faire, dans notre voyage en Perse, le tableau très imparfait des résultats extrêmes produits par le gouvernement despotique ou l'annexion inique d'Hasa par les Turcs. Je laisse au lecteur le soin d'apprécier la valeur de ces *découvertes*, en l'avertissant d'avance que je les signale moins à cause de leur importance qu'en vue d'excuser à ses yeux la méthode employée dans mon récit.

Un mot avant de finir cette préface. Dans une réunion de la Société royale de géographie de Londres où je lisais un mémoire sur ce voyage au Nedjed, on a objecté que si nous avions traversé le grand désert et vu le Djebel Shammar, nous n'avions, après tout, pas été au Nedjed. Le Nedjed, disait-on, selon les meilleures autorités, était un terme applicable au district de l'Arabie centrale borné par le Djebel Toweykh et les petits Nefûds; ni le Djebel Shammar ni le Kasim n'en faisaient partie. Si étrange que parût ce discours aux oreilles de quelqu'un qui en revenait, je n'étais pas en état, pour le moment, d'appuyer mon refus de l'admettre par d'autre argument que celui-ci : les habitants de ces contrées ont toujours cru être des habitants du Nedjed. La maxime *quod semper et ab omnibus* aurait semblé insuffisante. J'ai donc pris la peine d'examiner sur quoi reposait l'objection, afin de pouvoir donner un motif de l'opinion qui s'est affermie davantage en moi, que Haïl n'est pas seulement une partie intégrante du Nedjed, mais le Nedjed par excellence.

D'abord je répète l'argument: *quod semper et ab omnibus*. J'ajoute que les Arabes de toutes les tribus et de toutes les villes que j'ai traversées considèrent les contrées situées entre les Nefûds comme appartenant au Nedjed. Le mot Nedjed

est une expression géographique qui s'étend à trois districts principaux, le Djebel Shammar et le Kasîm au nord, l'Aared au sud. Le seul doute que j'aie jamais entendu exprimer est relatif aux Nefûds eux-mêmes. Sont-ils ou ne sont-ils pas compris dans le terme Nedjed? Certes, les nomades estiment qu'ils y sont compris. Ce sont les seules parties du Nedjed qu'ils habitent d'ordinaire, car les plateaux pierreux du centre ne conviennent pas à la vie pastorale. Le Djôf est considéré comme en dehors de ces limites au nord, comme Kheybar et Teyma au nord-ouest, tandis que Jobba et Harik prêtent à contestation, car ce sont des villes du Nefûd.

Ensuite, j'invoque les documents écrits : Aboulfeda et Edrisi, au témoignage du colonel Ross dans son memorandum, désignent sous le nom de Nedjed toutes les contrées situées entre l'Yémen, l'Hedjaz et l'Irak. Yakut, géographe arabe du treizième siècle cité par Wetzstein, mentionne l'Aja comme faisant partie du Nedjed. Merasid appuie Yakut dans son Lexique de géographie. Le cheik Hamid du Kasîm, également cité par Wetzstein, dit: « Le Nedjed, dans le sens le plus large, comprend toute l'Arabie centrale; dans son sens le plus étroit et d'accord avec l'usage moderne, il comprend seulement les montagnes du Shammar et la terre de Kasîm avec le grand désert qui lui sert de limite au sud. » Niebuhr, le plus ancien et le plus respectable des Européens qui aient écrit sur le Nedjed, en énumérant les villes, dit : « Le mont Shamer n'est qu'à dix journées de Bagdad ; il comprend Haïl, Monkek, Kefar et Bokâ. On place aussi dans le Nedjed une contrée montagneuse nommée Djôf al-Sirhân entre le mont Shamer et Shâm (la Syrie). » Ainsi, du temps de Niebuhr, tout ce que j'attribue au Nedjed, et même plus, était considéré comme en faisant partie. Chesney, dans sa carte d'Arabie publiée en 1838, renferme le Kasîm et le Djebel

Shammar dans les limites du Nedjed ; il indique d'autres limites encore plus au nord, enfermant des districts « quelquefois attribués au Nedjed ». Wallin définit le Nedjed comme étant toute la contrée où croît la *ghada*, définition puisée sans doute chez les nomades avec lesquels il a voyagé, et qui ne comprendrait pas seulement le Djebel Shammar, mais les Nefûds et même la moitié sud du Wadi Sirhân. Dans le dictionnaire de Kasimirski (1850), je trouve : « *Ahlûl ghada*, surnom donné aux habitants de la frontière du Nedjed, où la plante *ghada* croît en abondance. » Guarmani donne ce qui suit comme le résultat des recherches qu'il a faites dans le pays même : « Le Gebel est la province la plus septentrionale du Negged ; c'est, comme disent les Arabes, un des sept Negged. » Il explique, se fondant sur l'autorité de Zamil, cheik d'Aneyzeh, que ces sept Nedjed sont l'Aared, l'Hasa, le Harik, au sud, Woshem au centre, le Djebel Shammar, le Kasîm et le Sudeyr au nord.

A l'encontre de cet ensemble de témoignages, on ne trouve parmi les voyageurs qu'une seule autorité compétente, celle de M. Palgrave, et même c'est beaucoup dire. Après avoir expliqué que le mot Nedjed signifie *haute terre* (highland) par opposition à la côte et aux terres moins élevées d'autres provinces, il résume ainsi son opinion : « La dénomination de Nedjed est communément employée aussi à désigner tout l'espace compris entre le Djebel Shomer au nord, et le grand désert au sud, depuis la chaîne extrême du Djebel Toweykh à l'orient jusqu'aux environs de la route turque des pèlerins ou Derb el-Hajj à l'ouest. Cependant ce district central, qui forme un vaste parallélogramme placé presqu'en diagonale à travers l'Arabie moyenne du nord-est au sud-ouest, comme on peut voir par un coup d'œil sur la carte, est encore divisé par les natifs en Nedjed el-Aala, ou haut

Nedjed, et Nedjed el-Owta ou bas Nedjed, distinction sur laquelle il y aura lieu de revenir, tandis que le Djebel Shomer est généralement considéré comme un appendice plutôt que comme une partie intégrante du Nedjed. Mais le Djôf est toujours exclu par les Arabes du catalogue des provinces hautes, quoique les étrangers l'admettent quelquefois au nombre des provinces du Nedjed, par erreur, puisque c'est une oasis solitaire, la porte des hautes terres ou de l'Arabie intérieure, dont elle ne fait pas partie au sens strict du mot. »

La vérité vraie à ce sujet est celle-ci : le mot Nedjed, au sens original et populaire de *haute terre*, était jadis un terme de géographie physique. Naturellement il comprenait le Djebel Shammar, ce district le plus élevé de tous, aussi bien que le Kasim, qui s'étend entre le Djebel Shammar et l'Aared ; c'est ainsi qu'on l'entendait certainement au temps de Niebuhr et c'est ainsi que l'entendent encore les nomades du Nord, dont les souvenirs datent d'un âge antérieur à Niebuhr. Avec la fondation de l'empire wahabite du Nedjed, le terme de géographique devint politique, et depuis il a subi les fluctuations variées de la domination wahabite. De sorte qu'il a signifié non seulement les hauts plateaux, mais qu'il s'appliquait au Djôf et au Hasa. Ce dernier district, qui est une terre basse de la côte et figure officiellement dans la nomenclature des possessions turques, a conservé le nom de Nedjed jusqu'à nos jours. A l'époque du voyage de M. Palgrave, les wahabites, dont il tient sans doute cette information, ne regardaient plus le Djebel Shammar comme une partie de leur État, mais, selon l'expression de M. Palgrave, comme un appendice. Il était politiquement indépendant, et aux yeux des wahabites, avait cessé de faire partie du Nedjed. Mais depuis lors, l'État du Nedjed a continué de se

disloquer. Le Kasîm a repris son indépendance, le Hasa est maintenant annexé à la Turquie. C'est pourquoi le Nedjed est redevenu une fois de plus ce qu'il était avant la naissance de l'empire wahabite, un terme de géographie physique qui répond assez bien à ce que nous entendons par l'Arabie centrale.

Je tiens donc à maintenir que notre titre est exact, bien qu'en cette matière, comme en tout le reste, je réclame l'indulgence des lettrés.

Wilfrid Scawen Blunt.

Crabbet Park.

1er août 1880.

PÈLERINAGE AU NEDJED

CHAPITRE PREMIER

« Vous avez été un grand voyageur, Mercure?
— J'ai vu le monde.
— Ah! un merveilleux spectacle. Il me tarde de voyager.
— C'est toujours la même chose, peu de nouveau, beaucoup de changement. Je suis fatigué de marcher; si je pouvais obtenir une pension, je me retirerais.
— Malgré tout, les voyages nous rendent sages.
— Ils trompent nos soucis. Voyant beaucoup nous sentons peu, et nous apprenons combien sont petites ces grandes affaires qui nous coûtent tant de tracas.

(IXION DANS LE CIEL.)

Le charme de l'Asie. — Retour auprès de nos vieux amis. — Nouvelles du désert. — La colonie de Palmyre, à Damas. — Nouveaux chevaux et chameaux. — Mme Digby et son mari Mijuel le Mizrab. — Une querelle sanglante. — La vie d'Abd el-Kader. — Discours de Midhat-pacha sur les canaux et les tramways. — Il échoue à faire un emprunt.

Damas, 6 *décembre* 1878. — Il est singulier comme les idées tristes s'évanouissent dès qu'on met le pied en Asie. Hier encore nous étions ballottés sur la mer de la pensée européenne, avec ses anxiétés politiques, ses misères sociales, ses aspirations sans repos, héritage de la race inquiète de Japhet; maintenant il nous semble voguer sur des eaux tranquilles où nous pouvons nous reposer, oublier, être heureux. Ce charme de l'Orient consiste dans l'absence de vie intellectuelle, dans cette liberté d'esprit qui délivre de

l'anxiété lorsqu'on regarde devant soi, et de la douleur lorsqu'on regarde derrière soi. Personne ici ne regarde dans le passé ni dans l'avenir; on ne voit que le présent, et, jusqu'au jour de la mort, on suppose que le présent sera toujours tolérable. Ensuite est venu pour nous le plaisir de revoir nos vieux amis, qui nous montrent d'une manière fort démonstrative combien ils sont contents de nous revoir. Au sortir du bureau des voitures, nous avons trouvé la petite troupe de nos obligés qui épiait notre arrivée; à leur tête était Mohammed ibn Arûk, le compagnon de nos aventures de l'année dernière, qui était venu de Palmyre nous rejoindre avec l'intention de nous accompagner de nouveau, et qui nous attendait, je crois bien, depuis un mois; puis Hanna, le plus courageux des poltrons et des cuisiniers avec ses yeux toujours prêts à verser des larmes et sa double rangée de dents blanches, grimaçant des saluts de bienvenue. Chacun d'eux a amené un ami, un parent, et insiste pour que nous le prenions à notre service et qu'il puisse assister son patron en cas de besoin, car en voyage les serviteurs aiment à être deux. Le cousin de Mohammed est un homme à l'air paterne, au regard respectueux, d'environ trente-cinq ans, d'une certaine corpulence et aux larges épaules. Il propose d'être conducteur de chameaux et il paraît propre à cet emploi. Le *frère* d'Hanna ne lui ressemble pas du tout; c'est un jeune géant, à figure imberbe, avec de larges mains dont il a l'air fort embarrassé. Il est pittoresquement vêtu d'une tunique taillée comme le vêtement ecclésiastique qu'on nomme une dalmatique, dont elle est sans doute le modèle original. Il porte sur la tête un turban de couleur. Il peut aussi nous être utile, mais il est chrétien, et il y a lieu de douter qu'il soit prudent d'emmener au Nedjed des serviteurs chrétiens. Seulement Ferhan, notre conducteur (*aghel*) de chameaux, n'est pas là, et c'est un grand désappointement, car il était le mieux équilibré et le plus digne de confiance parmi nos compagnons de l'année passée. Je crois

que nous pouvons parcourir Damas une lanterne à la main avant d'en rencontrer un qui le vaille.

La soirée s'écoule à donner et à recevoir des nouvelles. Mohammed en sa qualité de frère de Wilfrid (M. Blunt) fut invité à dîner avec nous, et nous passâmes très agréablement une heure ou deux à entendre raconter ce qui était arrivé dans le désert durant l'été : d'abord l'émotion causée par l'achat de la jument de Beteyen, qu'après tout nous avions mise en sûreté, les haines et les jalousies locales ; puis les hauts faits accomplis par nos amis dans le Hamâd.

Faris et Jedaan, ce qui est merveilleux à dire, ont fait la paix [1]. Ceci leur rend leur liberté d'allures sur l'Euphrate, où par suite la route des caravanes n'a plus du tout de sécurité. Ferhan ibn Sfuk, à ce qu'il paraît, a essayé d'attaquer son frère avec le secours de quelques troupes turques, et Faris s'est retiré au delà du fleuve ; mais la plupart des Shammar sont venus se joindre à lui, comme nous l'avions prévu. La guerre des Roala n'est pas finie. Ibn Shaalan a rejeté les propositions qu'il avait reçues de Jedaan, et persiste à réoccuper au printemps de cette année les pâturages du Hamâd ; mais Jedaan lui a livré bataille et l'a mis en déroute. Si bien qu'il a dû faire retraite au sud, vers ses propres cantonnements. Mohammed Dukhi et Jedaan se sont séparés ; les Sebaa ont réglé leur compte avec les Roala, et sont satisfaits de leur campagne d'été, tandis que les Welled Ali, quant à leur querelle de sang, ont une créance qui durera encore longtemps. Mohammed Dukhi est un vieux coquin à tête carrée ; cependant il lui sera difficile de se tirer d'affaire avec Sotamm, malgré son alliance avec Faris el-Meziad, cheik des Mesenneh, qui possède encore quelques centaines de cavaliers à mettre à son service, et une autre alliance conclue avec Mohammed, aga de Jerûd. Les Welled Ali sont, pour le moment, campés près de Jerûd. Il est donc probable que

1. Une trêve seulement, je crains.

nous irons à leur camp. Ce sera la première étape de notre voyage au Nedjed [1].

Mohammed, naturellement, ne sait rien des routes qui mènent au Nedjed ou au Djôf, sinon qu'elles doivent exister quelque part dans la direction du sud, et qu'il a des parents au Nedjed ; je doute qu'il y ait quelqu'un à Damas qui soit en état de nous fournir d'autres renseignements que lui. Les Welled Ali cependant devraient savoir où sont les Roala, et ceux-ci pourraient nous mettre sur notre chemin, car ils vont plus au sud que n'importe quelle tribu parmi les Anazeh. La difficulté, cet hiver, sera, nous le craignons, qu'il ne sera pas tombé de pluie depuis le printemps, que le Hamâd sera desséché et sans eau. Sauf cet inconvénient, notre meilleur chemin serait sans contredit de ne pas traverser le Hauràn, qui est toujours dangereux, et qui le sera surtout cette année. On a souvent comparé le désert à la mer, et il lui ressemble en ce sens parmi beaucoup d'autres, qu'après en avoir traversé les abords il est relativement sûr ; ce sont les frontières qui offrent toujours des risques. Nous verrons. Du reste, nous ne parlons à Mohammed que d'un voyage au Djôf, de peur de l'effrayer. Le Nedjed, dans l'imagination des Arabes du Nord, est prodigieusement éloigné ; on n'a jamais vu personne s'y rendre de Damas. Mohammed affiche un dévouement sans bornes.

Pour Wilfrid ce dévouement paraît sincère ; mais 600 milles de désert à traverser sont de nature à mettre son affection à une rude épreuve. Nous remarquons que Mohammed s'est élevé en dignité et en importance depuis que nous ne l'avions vu ; il a pris les dehors et le titre de cheik, au moins devant les serviteurs de l'hôtel ; au fait, il a d'assez bonnes manières pour être considéré comme un nomade de bon aloi.

1. Ces nouvelles s'adressent, de préférence, aux lecteurs du précédent ouvrage de M. Blunt ; *les Nomades de l'Euphrate*, 2 vol. in-8°, Londres, 1879. (*Note du trad.*)

Il y a à Damas, ou plutôt dans le faubourg de la ville appelé Maïdan, une petite colonie d'habitants de Palmyre; c'est parmi eux que Mohammed a élu domicile. Nous y allâmes avec lui ce matin afin de voir les chameaux qu'il a achetés à notre intention et qui sont debout ou plutôt couchés dans la cour de ses amis. La colonie se compose de deux ou trois familles qui vivent ensemble dans une pauvre petite maison. Ils ont quitté Tudmur (Palmyre) il y a environ six ans, dans un accès de colère, disent-ils, et ils attendent ici de jour en jour le moment d'y retourner. Les gens de la maison étaient dehors quand nous nous présentâmes, car ils gagnent leur vie, comme la plupart des habitants de Tudmur, à exercer la profession de voituriers. Les femmes nous reçurent amicalement, nous invitèrent à nous asseoir et à prendre du café, d'excellent café, comme nous n'en avions goûté de longtemps; elles envoyèrent une petite fille chercher les chameaux, afin que nous pussions les voir. L'enfant avait soigné les chameaux comme un homme aurait pu faire. Mohammed paraît avoir fait un bon choix. Il y en a quatre propres à servir de montures, quatre destinés à porter le gros bagage. Ceux-ci ont une tête remarquablement laide, mais ils semblent de taille à porter les portes de Gaza, c'est-à-dire tout ce que nous aurons envie de leur placer sur le dos. Quand on achète des chameaux, les points essentiels à noter sont la largeur de la poitrine, la profondeur du coffre, des jambes minces, et la croupe ronde. J'ai vu essayer la force de leurs jarrets par un homme qui monte dessus lorsque le chameau est à genoux. S'il peut se relever avec ce poids sur le dos, il n'y a pas de doute à concevoir sur son état. Un seul, parmi les nôtres, ne nous plaisait pas tout à fait ; il portait des traces récentes de gale. Mais Abdallah — le cousin de Mohammed — prit sur lui d'en répondre comme des autres. Le prix d'achat n'en est pas excessif; ils reviennent à 10 livres chacun. On ne peut se défendre d'avoir pitié de ces pauvres bêtes quand on songe à l'immense voyage qu'elles ont à faire et au peu

de probabilité qu'elles vivront assez pour en voir la fin. Heureusement pour elles, elles ne connaissent pas mieux leur sort que nous ne connaissons le nôtre. Combien nous serions fâchés pour elles de savoir au juste dans quel *wadi* (dan) quel lieu escarpé elles se coucheront pour mourir; car telle est la destinée des chameaux. Si on le savait, on n'aurait pas le cœur de les faire partir.

Le point le plus important après les chameaux, ce sont les chevaux que nous devons monter. Mohammed a amené sa petite Zilfeh mokhra de l'année passée, qui est à peine âgée de trois ans; mais il estime qu'elle est à son poids, 13 stones (un peu plus de 40 kilogrammes), et il doit le savoir. M. S... nous a envoyé d'Alep, par Hanna, deux juments, l'une, une Ras el Fedawi, belle et puissante bête, l'autre, un cheval bai Abeyeh Sherrak, sans prétention à l'élégance, mais qui doit être fort capable de porter un léger chargement. Nous les conduisîmes à Maïdan où leur bonne tournure attira l'attention générale. Chacun se retourna pour les voir; ce sont peut-être de trop beaux chevaux pour être employés dans un voyage.

7 *décembre*. — Nous avons dépensé la journée avec Mme Digby et son mari, Mijuel, de la tribu des Mizrab, un homme très bien élevé et très agréable, qui nous a donné les meilleurs conseils concernant notre voyage. Ils ont une maison charmante située hors de la ville, entourée d'arbres et de jardins; elle s'élève au milieu d'un parc arrosé d'eaux courantes et coupé de sentiers bordés des fleurs à la mode en Angleterre, de fleurs murales surtout. Il y a des oiseaux et d'autres animaux; des pigeons et des tourterelles roucoulent dans les arbres; un pélican est assis près d'une fontaine au milieu d'une cour surveillée par un chien de garde aux dents crochues. Une jolie jument est dans l'écurie; il n'y en a qu'une; à la ville elle suffit.

Le principal corps de bâtiment est fort simple en son style arabe peu ornementé; mais un édifice séparé, construit dans

le jardin, est meublé, comme un salon anglais, de fauteuils, de sofas, de livres, de peintures. Parmi un grand nombre d'esquisses très intéressantes et très belles contenues dans un portefeuille, j'ai remarqué plusieurs magnifiques vues de Palmyre à l'aquarelle exécutées par Mme Digby il y a quelques années, lorsque cette ville était moins connue que maintenant.

Le cheik, comme on l'appelle d'ordinaire, à tort, car son frère aîné Mohammed est le cheik régnant des Mizrab, arriva pendant que nous étions à causer, et la conversation tourna naturellement vers les choses du désert qui le préoccupent, et qui sont aussi, on le pense bien, notre plus vif intérêt du moment. Il nous fit part, entre autres informations, de l'histoire de sa tribu, les Mizrab, dont nous avons à peine fait mention dans notre ouvrage précédent. Mais avant de répéter quelques-unes des particularités que nous avons apprises de lui, je ne puis m'empêcher de dire quelques mots de Mijuel lui-même ; ils justifieront le prix attaché par nous à ses renseignements, qui sont ceux d'une personne digne par sa naissance et sa position de parler avec autorité. En apparence, il a les caractères d'un nomade pur sang. Il est petit de stature, mince de taille, avec de petites mains et de petits pieds, un teint olivâtre, une barbe jadis noire qui commence à grisonner, des yeux et des sourcils noirs. Ce serait une erreur de croire que les vrais Arabes sont toujours beaux ou ont des cheveux rouges. On rencontre parfois, dans le désert, des hommes d'une complexion comparativement belle, mais, autant que mon expérience me permet de l'affirmer, cette complexion est toujours la marque d'un type étranger, d'un mélange de race. On n'a jamais vu un nomade de sang pur dont les cheveux et les yeux ne fussent pas noirs, dont le nez ne fût pas aquilin.

Le père de Mijuel, exception rare parmi les Anarzeh, savait lire et écrire ; il confia ses enfants, lorsqu'ils étaient jeunes, à un homme instruit chargé de leur enseigner les

lettres. Seul, parmi neuf frères, Mijuel mit de l'ardeur a s'instruire. L'étrange aventure de son mariage avec une dame anglaise le sépara quelques mois du désert, mais ne put l'y rendre étranger. Il a pris quelque chose de l'homme des villes dans son costume, rien des habitudes européennes. Il va sans doute à la mosquée voisine et récite chaque jour les prières des musulmans; à cela près, on ne saurait le distinguer des ibn Shaalan et des ibn Mershid du Hamâd. Il est également facile de remarquer que son cœur est resté au désert, et cet amour du désert est pleinement partagé par la femme qu'il a épousée. De sorte que, lors de son avènement au cheikat, ce qui arrivera sans doute, car son frère paraît de beaucoup son aîné, je pense qu'ils n'éprouveront pas le besoin de consacrer une grande partie de leur temps à la ville de Damas. Ils auront certainement à compter néanmoins avec les tracas politiques, qui ennuient fort Mijuel, ce qui l'engagera peut-être à abdiquer en faveur de son fils Afet. Dans ce cas, ils pourraient continuer, comme maintenant, de vivre, partie à Damas, partie à Homs, partie sous la tente, sans cesser d'être la providence de leur tribu, à qui ils fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie nomade, sans compter les canons, les revolvers et les munitions. C'est pourquoi les Mizrab, quoiqu'ils n'aient guère que cent tentes, sont toujours bien montés et mieux armés que leurs voisins, et peuvent tenir leur rang dans les aventures belliqueuses des Sebaa.

Selon Mijuel, les Mizrab, au lieu d'être, comme on nous avait dit, une simple fraction des Resallin, en sont, de fait, la souche, souche dont sont issus non seulement les Resallin, mais les Moâhib et les Gomussa. A propos de cette dernière tribu, il nous a conté la curieuse histoire que voici. Un Arabe de la tribu des Mizrab épousa une jeune fille de la tribu des Suellmat et mourut bientôt après. Quelques semaines plus tard, la veuve prit un nouveau mari parmi les habitants de sa propre tribu. Avant la naissance de son premier enfant,

une dispute s'éleva entre les époux au sujet de la paternité de l'enfant à naître, la femme affirmant que son époux Mizrab était le père de celui-ci, tandis que le Suellmat le réclamait. Le cas, comme ceux du même genre dans le désert, fut déféré à un arbitre. L'assertion de la mère fut mise à l'épreuve par un morceau de charbon ardent qu'on lui plaça sur la langue. Malgré cette épreuve, elle persista dans son assertion et obtint un jugement en sa faveur. Cependant son fils ne semble pas avoir été satisfait du jugement prononcé, car, dès sa naissance, il prit sa mère en grippe, circonstance qui lui fit donner le nom de Gomussa, c'est-à-dire *égratigneur*. Les Gomussa descendent de lui. Ils acquirent d'abord de la réputation, il y a soixante-dix ans, en attaquant et pillant la caravane de Bagdad qui se trouva convoyer une forte somme d'argent. Cette richesse soudaine leur permit d'acquérir une telle importance, que depuis lors ils sont devenus la fraction dirigeante de la tribu, et sont aujourd'hui parmi les Anazeb ceux qui possèdent incontestablement les juments les plus renommées. Les cheiks mizrab n'en affirment pas moins leur supériorité sous le rapport de la naissance. Un vestige de cette vieille prétention existe encore dans leur titre reconnu au tribut de Palmyre.

Le fils de Mijuel, Afet ou Japhet, que nous avons rencontré au camp de Beteyen au printemps dernier, a pris, à ce qu'il paraît, une part active au combat récent. Durant la bataille où Sotamm fut mis en déroute par les Sebaa et leurs alliés, le chef de la famille des ibn Jendal [1], poursuivi par quelques cavaliers des Welled Ali, se rendit prisonnier à Afet, dont il était le beau-père. Afet essaya de le protéger en le couvrant de son manteau, mais les ibn Smeïr avaient une querelle de sang avec les ibn Jendal, et en pareille circonstance aucun asile n'est respecté. L'un des fils de Mohammed Dukhi tira ibn Jendal de sa cachette et le tua

1. Une des plus nobles familles des Roala.

en présence d'Afet. Ce jour-là les Sebaa reprirent la plupart des juments et des chameaux qu'ils avaient perdus dans la bataille précédente, et notre ami Ferhan ibn Hedeb se retrouva dans une aisance suffisante, avec des tentes, du mobilier et des pots à café autant que son cœur en peut désirer. Je souhaite qu'il puisse jouir de sa bonne fortune comme il a supporté la mauvaise.

Mijuel, qui est plus que personne à Damas, en état de nous donner les meilleurs conseils dit que nous ne saurions mieux faire, dans l'intérêt de notre voyage, que d'aller à Jerûd consulter Mohammed Dukhi. Les Welled Ali sont, après les Roala, la tribu qui connaît le mieux la partie ouest du désert, et l'on pourrait trouver auprès d'eux les renseignements les plus exacts, sinon quelque chose de plus. Les Sebaa ne vont jamais du côté du Wadi Sirhân, car ils tiennent presque en entier la moitié orientale du Hamâd ; leurs ghasûs même pénètrent à peine dans cette région inhospitalière. Mijuel a fait une fois une excursion jusqu'aux abords du Nefûd, qu'il décrit comme très herbeux au printemps. Le Wadi Sirhân, croit-il, a des puits, mais pas de pâturages.

Une autre visite intéressante pendant notre séjour à Damas, est celle que nous fîmes à Abd el-Kader, le héros de la guerre française en Algérie. Ce charmant vieillard dont le caractère pourrait honorer n'importe quelle nation ou quelle croyance, termine ses jours comme il les a commencés, dans une retraite égayée par les lettres, et dans les pratiques de son culte. Les Arabes de l'Ouest, « Maghrabi », diffèrent de ceux de la péninsule et même de tous les autres par le goût naturel de la piété et la couleur religieuse de la pensée.

L'Arabie propre, si l'on excepte l'âge primitif de l'islam, et plus récemment les cent ans qu'a duré la domination wahabite, n'a été à aucune époque une contrée religieuse. C'est peut-être par antagonisme avec la Perse, sa plus proche voisine, qu'elle néglige les observances liturgiques, et manifeste peu de respect aux saints, aux miracles et, en général,

au monde surnaturel. Mais il en est autrement des Maures et des Arabes de l'Algérie. La religion est la source de leur vie sociale et le mobile de leur conduite politique. Il est d'usage, même de nos jours, qu'un homme riche y dépense sa fortune au profit d'une mosquée, comme ailleurs de l'employer à monter sa maison sur un grand pied ; rien ne confère la distinction sociale comme l'assiduité à la prière. Il y existe également, en dehors de la noblesse laïque, une noblesse religieuse en possession d'une haute estime auprès du public. Cette noblesse religieuse se compose des marabouts ou des descendants de saints qui, en vertu de leur naissance, participent à la sainteté de leurs ancêtres et possèdent à titre héréditaire le don de divination et celui des guérisons miraculeuses. Ils sont, au fait, auprès du vulgaire, dans la même situation que les enfants des prophètes du temps de Saül.

Abd el-Kader était le représentant d'une famille de ce genre, et non, comme je suppose que le croient beaucoup de gens, un cheik nomade. En réalité, c'était un citadin et un prêtre, non un soldat par sa naissance, et, quoique attiré vers les armes, comme les nobles de n'importe quelle classe, ce fut le hasard d'une guerre religieuse qui fit de lui un homme d'action. Il remporta ses premières victoires par des sermons, non par l'épée ; maintenant que la guerre est finie, il est retourné à son ancienne profession, celle de saint et d'homme de lettres. Comme tel, autant que pour sa réputation militaire, il est vénéré à Damas.

A nos yeux son principal mérite consiste dans l'extrême simplicité de son caractère et la largeur de son bon sens, qui va jusqu'à la sagesse. Saint par profession, on peut le dire, car il l'est pour lui-même comme pour les autres, cela n'ôte rien à sa haute position. Il est obligé de l'être. Sa charité est sans limite ; elle s'étend à tous ses semblables ; la pauvreté et la souffrance y sont un titre suffisant. Durant les massacres de Damas, il a ouvert sa porte à tous les fugitifs indistinctement. Sa maison était pleine de chrétiens ; il était prêt à

défendre ses hôtes par la force, s'il l'avait fallu. Il fut très aimable, nous parla longtemps de la généalogie et de la tradition arabe. Il me fit cadeau d'un livre écrit récemment par un de ses fils sur la généalogie des chevaux arabes; il prenait un intérêt évident à nos recherches en ce sens. Il a fait le pèlerinage de la Mecque, il y a longtemps; il est venu d'Algérie par la route de terre. Son retour a eu lieu par le Nedjed, jusqu'à Meshed Ali et Bagdad. C'était avant la guerre de France.

Le lendemain Abd el-Kader nous rendit notre visite très poliment.

Il était curieux de voir le vieux guerrier modestement hissé sur son petit âne de Syrie, suivi d'un seul domestique, escaladant le jardin où nous nous trouvions. Il était vêtu d'une robe de toile, à l'exemple des mollahs, avec un turban blanc qui lui tombe très bas sur le front, à la mode d'Algérie. Il ne porte jamais, que je sache, le caftan des nomades. Il a maintenant le visage pâle d'un savant et le sourire d'un vieillard, mais l'œil encore vif et perçant comme celui d'un faucon. Il est aisé d'apercevoir néanmoins qu'il ne tombera plus désormais dans quelque chose qui puisse ressembler à de la colère. Abd el-Kader possède la plus haute philosophie, celle dont la sagesse arabe fait le privilège des grands esprits, la patience.

Un homme de tout autre sorte, mais que nous étions très curieux de connaître, était Midhat-pacha, qui venait d'arriver à Damas en qualité de gouverneur général de Syrie. Il venait avec un notable accompagnement de bruit; il était censé représenter la théorie de la réforme administrative, considérée, en ce moment-là, en Europe, comme très importante dans les destinées de l'empire turc. Midhat était le protégé de notre Foreign-office, et l'on attendait beaucoup de lui. Quant à nous, qui étions fort sceptiques à cet endroit et savions trop bien l'histoire des faits et gestes de Midhat à Bagdad pour avoir confiance en lui comme réformateur, nous allions

lui présenter nos respects, moitié par devoir, moitié par curiosité, il faut en convenir. Il nous paraissait impossible qu'un homme ayant imaginé quelque chose d'aussi fantastique que le régime parlementaire en Turquie, ne fût pas un être original et singulier. Ce fut un rare désappointement ; nous n'avions pas encore rencontré en Europe un tel discur de lieux communs, ni à ce point infatué de lui-même. Il est possible qu'il ait pris ce ton avec nous comme une concession assortie au caractère de touristes anglais, mais je ne le pense pas. Nous lui parlâmes naturellement de nos projets, ajoutant que nous espérions visiter Bagdad et Bassorah et de là aller dans l'Inde, car ainsi devait finir notre voyage. Au nom de ces deux villes, il commença un panégyrique des merveilles administratives qu'il y avait accomplies, des steamers qu'il avait créés sur les fleuves, des murailles qu'il avait démolies, des tramways qu'il avait établis. « Ah! ce tramway, s'écria-t-il d'un ton d'enthousiasme, c'est moi qui l'ai inventé; il marche encore. Les tramways sont le premier pas dans le sentier de la civilisation. Je ferai un tramway autour de Damas ; tout le monde montera dessus. Il rapportera cinq pour cent. Vous irez à Bassorah ; vous y verrez mes steamers. Bassorah, grâce à moi, est devenue une place importante. Les steamers et les tramways sont ce qui manque à ce pauvre pays. Les rivières de Damas sont trop petites pour des steamers, sans quoi j'en aurais tout de suite ; mais je ferai un tramway. Si nous pouvions avoir des steamers et des tramways partout, la Turquie deviendrait riche. — Et des canaux, lui suggérâmes-nous, nous souvenant malicieusement de la manière dont il avait inondé Bagdad, par ses expériences à cet égard. — Oui, des canaux aussi. Des canaux, des steamers et des tramways, voilà ce qui nous manque. — Et des railways. — Oui des railways. Il me faut un railway le long de la route carrossable depuis Beyrouth. Les railways importent à la garantie de l'ordre dans un pays. Si nous avions un railway qui traversât le désert, nous n'aurions

plus de querelle avec les nomades. Ah ! ces pauvres nomades ! comme je les ai étrillés à Bagdad. Je parie qu'ils ne l'ont pas encore oublié. » Nous lui assurâmes qu'en effet, ils ne devaient pas l'avoir oublié encore.

Il vint alors à parler des Circassiens, *ces pauvres Circassiens*, car il s'exprimait en français, *il faut que je fasse quelque chose pour eux*. — Je voudrais pouvoir donner une idée des accents de tendresse, de la pitié pleine de larmes de la voix de Midhat, en prononçant ces paroles ; les Circassiens semblaient lui être plus chers que ses steamers et ses tramways. Ces infortunés réfugiés sont, en effet, un problème qui n'est pas facile à résoudre ; ils ont occasionné en Turquie un désordre terrible ; depuis qu'ils ont émigré de Russie après la guerre de Crimée, on les a transférés de province en province jusqu'à ce qu'il n'y ait plus eu moyen de les transférer plus loin. Partout où ils se trouvent, ils sont le fléau des habitants, parce qu'ils sont farouches et armés et ne savent gagner leur vie que par le vol. Ils sont particulièrement odieux aux Arabes de Syrie, parce qu'ils pratiquent le meurtre en même temps que le vol, deux choses qui sont opposées à l'esprit arabe. Les Circassiens sont comme les renards que les chasseurs font sortir de leur terrier. Il est très adroit d'y avoir réussi, mais ils ne peuvent pas vivre en paix avec les lièvres et les lapins. Midhat a un projet arrêté de mettre ordre à cela. Il voudrait enrôler les Circassiens dans le corps des zaptiés ; alors, s'ils volent, ils le feront dans l'intérêt du gouvernement. Il y en avait quelques spécimens dans la cour au moment de notre visite, sur lesquels on faisait des expériences ; il aurait été malaisé de choisir quelque part des figures plus diaboliques.

En somme, nous nous en allâmes très impressionnés par Midhat, mais pas de la manière que nous aurions souhaitée. Il nous a étonnés, mais non comme un homme supérieur. A parler sérieusement, un pacha qui réforme ainsi travaille plus à la ruine de la Turquie que vingt pachas de l'ancien

modèle, si malhonnêtes qu'on les suppose. Midhat ne songe pas à remplir sa bourse; on peut compter néanmoins qu'il arrivera à vider celle de la ville de Damas, comme il a fait à Bagdad, où, dans l'espace d'une seule année, il a dépensé un million de livres sterling à des travaux improductifs. Au moment de lui dire adieu, nous nous amusâmes à remarquer qu'il retenait M. Siouffi, directeur de la banque ottomane, qui était entré avec nous. Il voulait avoir avec M. Siouffi un entretien particulier dont le résultat fut son premier acte de gouverneur général, la levée d'un emprunt [1].

1. Le règne de Midhat à Damas a duré vingt mois et n'a été signalé que par les intrigues qui en ont rempli le cours. Il débuta par une action d'éclat, l'asservissement des Druses indépendants du Haurân, communauté prospère et inoffensive, que Midhat a ruinée avec le secours des Welled Ali. Le reste du temps et les ressources locales, il les a employés à essayer d'obtenir le rang et le titre de khédive, entreprise terminée par son rappel. De progrès matériels ou administratifs, on n'en a pas entendu parler. Il vaut la peine de rappeler toutefois que, vers la fin de son commandement, une série d'incendies a consumé la plupart des bazars de Damas. Les pertes de propriétés ont été considérables; il est vrai que, sur l'emplacement des bazars incendiés, on a construit un boulevard. Midhat a été envoyé à Smyrne, où le récit suivant, qui le concerne, ne manque pas d'intérêt et le montrera de nouveau à l'œuvre.

Midhat-pacha, 28 *septembre*. — Un correspondant spécial du *Journal de Genève* lui écrivait, il y a dix jours de Smyrne, que Midhat-pacha convaincu de posséder la sympathie des habitants et de pouvoir compter sur leur active coopération, a conçu depuis quelque temps un vaste projet d'amélioration et de réforme au bénéfice de la province qu'il est appelé à administrer. Les premiers travaux qu'il se propose d'exécuter sont le drainage des grands marais de Halka-bournar, — les bains de Diane des anciens, — le curage des égouts de Smyrne, l'enlèvement des immondices qui encombrent les rues, corrompent l'atmosphère, et, comme un médecin éminent le lui a dit, nuisent à la santé publique et menacent, à courte échéance, d'engendrer une peste. Il se propose ensuite, sur les instances de l'habile ingénieur Effendi, de réprimer les ravages de la rivière Hermus, qui en hiver couvre ses rives et cause d'immenses dommages dans la plaine de Menemen. Des ordres ont été donnés pour l'exécution sur une grande échelle des travaux d'ingénieur qui, à ce qu'on pense, remédieront à des maux et rendront à l'agriculture une grande étendue de terrain fertile, jusqu'à présent improductif. La réforme administrative sera aussi vivement attaquée. La police a également besoin d'être réorganisée; l'ordre et l'honnêteté raffermis dans les cours de justice. Le scandale d'agents de la force publique obligés par l'insuffisance de leur traitement de conclure une alliance offensive et défensive avec les voleurs et les coupe jarrets de la ville, le mauvais exemple de juges recevant des cadeaux de coquins et autres malfaiteurs, exigent qu'on avise promptement. Il a été prescrit que chaque caïmacan, mudir, chef de police, président de tribunal, coupable de forfaiture ou de vol,

serait arrêté et emprisonné. Les municipalités auront à cesser d'être les interprètes des Valis, et à ne considérer que les intérêts de leurs administrés. Les agissements des fonctionnaires qui avec un traitement annuel de 800 francs en dépensent 10,000, seront l'objet d'une enquête sévère, et leurs malversations punies avec la dernière rigueur. Beaucoup d'autres mesures, également louables et à désirer, sont projetées ou en voie d'exécution. Mais l'énergie et la bonne volonté chez un réformateur, fût-il un Midhat ou un Hamid, ne suffisent malheureusement pas à mener la réforme à bien. Drainer les marais, endiguer les rivières, curer les égouts, enlever les immondices, payer les magistrats et les gens de police, avoir d'honnêtes collecteurs d'impôts, cela demande beaucoup d'argent. Comment peut-on l'obtenir? ce ne sont pas les revenus du port ni ceux de la province qui le fourniront. On les envoie régulièrement, et jusqu'au dernier centime, à Constantinople, car les besoins de l'État sont urgents et ne souffrent aucun délai. Midhat-pacha, ne sachant quelle voie prendre, a réuni un *medjeless* (conseil), mais les membres de ce *medjeless* n'étaient en mesure ni d'inventer une solution à la difficulté ni de trouver de l'argent. Dans cette conjoncture, le gouverneur a eu la bonne fortune qu'il existait à Smyrne une succursale de la banque ottomane, à la porte de laquelle stationnent toujours deux superbes nizams en uniforme éclatant, qui lui donnent l'apparence d'un établissement de l'État. Pourquoi la banque ne pourvoirait-elle pas à tant de besoins? L'idée se recommandait d'elle-même au pacha, et le directeur fut requis de se rendre immédiatement à son konak pour affaire publique pressante. Lorsqu'il fut arrivé, Midhat lui dévoila son plan de réforme, et lui prouva, avec l'éloquence d'un nouveau converti, que les travaux publics qu'il avait en vue ne pouvaient manquer de rapporter un gros bénéfice à la province et de rétablir sa prospérité chancelante. Jamais, assurait-il au directeur étonné, la banque ne pourrait avoir une meilleure occasion de faire un placement splendide que de prêter au gouvernement quelques millions de francs, qui seraient strictement consacrés aux projets qu'on venait de lui soumettre. Les projets en question étaient en outre d'une utilité tellement immédiate, que la banque pouvait prévoir avec une entière confiance qu'elle recouvrerait, en peu d'années, le capital et les intérêts. Il est triste d'ajouter que ces arguments ne firent pas d'impression sur le directeur, M. Heiutze; il eut à expliquer au pacha que, bien que lui personnellement serait enchanté de lui avancer les millions demandés, ses instructions ne lui permettaient pas d'en disposer. Il était chargé de faire les affaires de banque accoutumées, il était obligé de percevoir certains revenus assignés à la banque, dans un intérêt de sécurité; mais il lui avait été strictement enjoint de ne consentir à aucun emprunt, si alléchant ou avantageux qu'il pût être. Ce fut pour Midhat-pacha le terme de ses grands projets d'amélioration et de réforme administrative. En de pareilles circonstances, ce serait le comble de l'injustice de l'accuser de n'avoir pas tenu les promesses qu'il avait faites en entrant au pouvoir; car personne, pas même un gouverneur général turc, n'est tenu à réaliser l'impossible.

CHAPITRE II

« Ces déserts pleins d'ombres, ces forêts solitaires, je les préfère aux villes florissantes et peuplées. »

(SHAKSPEARE.)

Les devoirs fraternels. — Nous nous préparons à une campagne. — Mohammed Dukhi vient au tribunal. — Un voleur de nuit. — Nous partons pour le Nedjed. — Conte d'un pénitent. — Le devoir de la vengeance. — Nous rencontrons de pauvres connaissances. — Le beau à Mezârib.

Nous avons dépensé une semaine à Damas, non une semaine de plaisir, quoique ce fût la dernière de notre vie civilisée. Nous avions une quantité de choses à acheter, à arranger, à penser, avant d'entreprendre un voyage aussi sérieux, que nous savions devoir être très différent de celui de l'année dernière au point de vue de l'agrément. Nous ne pouvions nous résigner à laisser quelque chose au hasard, devant une perspective de trois mois de courses errantes à travers un désert de 1000 milles, où il était inutile de compter sur des provisions fraîches, même les plus nécessaires. Le Djôf, la première station placée sur notre chemin, était à 400 milles ; puis il faudrait traverser le Nefûd avec ses 200 milles de sables, avant d'atteindre le Nedjed. Le voyage de retour par le golfe Persique ne devait nous offrir rien d'aussi européen qu'une ville turque. Personne n'aurait pu nous dire ce que nous trouverions au Nedjed, à part des dattes et du grain. Le récit de M. Palgrave sur le Djebel Shammar était, de fait, le seul guide à consulter, et son exactitude avait été si contestée, que nous nous sentions obligés de prendre en considération la possibilité de ne trouver dans

les villes du Nedjed que des oasis, où il n'y aurait d'autre culture que celle des dattes.

Mohammed, moins insouciant que la plupart de ses compatriotes en pareille matière, se rendait très utile, employait de longues heures avec Wilfrid dans les bazars, ainsi que le cuisinier et le conducteur de chameaux. Comme il était citadin et né commerçant, il nous épargna beaucoup de tracas, de temps, et pas mal de medjidiés.

Il commença par choisir pour Wilfrid un assortiment complet de vêtements à l'usage des nomades. Ce ne devait pas être un déguisement. Nous ne désirions pas, même si nous avions pu le faire, ne pas être considérés comme des Européens. Nous voulions seulement éviter d'attirer sur nous plus d'attention qu'il n'était nécessaire. Ce costume se composait d'un *jibbeh* ou robe de chambre de soie rayée, portée sur une longue chemise, d'un *abba* bleu et blanc du genre de ceux qu'on fabrique à Karieteyn, et pour la tête, d'un caftan noir brodé d'or, qui s'attache avec l'*aghal* nomade, une corde noire de laine d'agneau. Mohammed emportait avec lui une épée qui avait appartenu à son grand-père, une belle lame de Perse ancienne, courbée comme une faucille. Il en fit cadeau à Wilfrid et reçut en échange une arme à peu près semblable, mais montée en argent, qu'ils trouvèrent au bazar. Ainsi accoutrés, car Mohammed avait été habillé à neuf des pieds à la tête, et il en avait besoin, ils se promenaient en ville comme deux gentilshommes nomades. Wilfrid avec son air pacifique pouvait passer auprès des gens inattentifs pour un ami insouciant, pendant que Mohammed achetait des manteaux, des caftans et autres articles du même genre, destinés à être offerts en présents aux cheiks dont on ferait la connaissance. Mohammed était fort expert à réunir une pacotille convenable; il connaissait la mode en vogue dans chaque tribu nomade; bien que son goût ne fût pas toujours d'accord avec le nôtre, nous le laissions faire. La seule erreur qu'il commit, comme l'événement le prouva,

fut qu'il estima au-dessous de leur valeur les dons nécessaires dans la ville d'Haïl. Personne d'entre nous n'avait la moindre idée du luxe en usage au Nedjed ; Mohammed, comme la plupart des Arabes du Nord, avait entendu parler d'ibn Raschid comme d'un cheik nomade, et avait imaginé qu'un jibbeh de couleur rouge serait pour lui le *nec plus ultra* de la magnificence, comme il l'aurait été en effet pour un ibn Shaalan ou un ibn Mershid. Nous emportions néanmoins quelques présents plus riches, en cas de nécessité. C'étaient des rifles et des revolvers, de sorte qu'à notre avis il n'y avait pas à craindre d'arriver les mains vides.

Les achats que j'eus à faire de mon côté, avec l'assistance d'Abdallah et du cuisinier, étaient tout à fait du genre utile, et ne méritent pas ici une description étendue. Quant à mes vêtements, il était inutile d'en changer ; il suffisait de remplacer mon chapeau par un caftan et de porter un manteau de nomade sur mon ulster habituel de voyage. Hanna et Abdallah étaient passés maîtres dans l'art de marchander, et rivalisaient à faire baisser le prix des provisions. Des dattes, de la farine, du *burghul*, espèce de froment écrasé qui, en Syrie, tient lieu de riz, des carottes, des oignons, du café, quelques fruits secs, tel devait être le fond de notre cuisine ; nous achetâmes assez de ces divers objets, pour qu'ils pussent nous mener jusqu'au Djôf. Nous avions apporté d'Angleterre des conserves de bœuf, quelques carrés de soupe végétale, un peu de thé, en cas de besoin. Nous nous étions résignés à ne pas faire de grosses provisions de conserves, qui auraient trop augmenté le poids de nos bagages. Quant à notre ordinaire, nous avions la chance de trouver soit un lièvre, soit une gazelle, de temps en temps un mouton.

Tout allait bien. Nos serviteurs paraissaient en état d'emporter nos trésors, et nous n'avions pas éprouvé de difficulté à engager une couple d'Agheyls à nous accompagner en qualité de conducteurs de chameaux. Nous avions cru prudent

de garder pour nous le secret de la direction que nous devions prendre, et on supposait généralement que Bagdad était notre premier objectif. Seuls Mohammed et Hanna étaient au courant de notre dessein réel, et l'on pouvait avoir confiance en eux. Ce n'est pas qu'Hanna n'eût des accès de désespoir sur les dangers qu'il avait à courir. Il ne prétendait pas être un héros; il avait une femme et des enfants auxquels il était sincèrement attaché, et il sentait, non sans raison, que l'Arabie n'était pas le pays qui convenait le mieux à quelqu'un de sa race et de sa religion. Il vint, en effet, un matin nous annoncer son intention de retourner chez lui, à Alep, et il nous fallut une forte dose d'humour pour le décider à reprendre ses esprits; mais je ne pense pas qu'il ait jamais eu sérieusement le désir de nous quitter. Il avait fait le chemin d'Alep, afin de nous rejoindre; en outre, la compagnie du jeune géant, qu'il appelait son frère, et qui devait partager sa tente, le rassurait. Une fois parti, il savait qu'il aurait à endurer avec patience tous les hasards qui pourraient survenir.

Le 11, nos préparatifs étaient terminés et nous étions prêts à partir. Comme préliminaires, nous nous rendîmes dans un jardin hors de la ville, avec nos chameaux et nos juments, afin d'avoir la liberté de décamper quelque matin sans attirer l'attention, et de prendre la direction qui nous conviendrait. On croyait à Damas que nous projections d'aller à Bagdad, et intérieurement nous avions pris la résolution d'opérer notre départ dans cette direction, d'abord pour éviter les questions, ensuite parce qu'à Jerùd, le premier village sur la route de Palmyre, nous trouverions Mohammed Dukhi avec les Welled Ali. Il semblait l'homme le plus capable de nous mettre sur notre chemin, et, dans les expéditions de ce genre, les premières marches sont toujours les plus difficiles, sinon les plus dangereuses. Les abords du désert ne sont jamais sûrs; mais du moment qu'on a quitté le rivage, s'il est permis d'employer cette

expression, il y a comparativement peu de risque de rencontrer quelqu'un, ami ou ennemi. Nous pensions que nous pourrions obtenir de Mohammed Dukhi un homme qui nous conduirait en ligne directe de Jerûd, à un endroit du Wâdi Sirhân, de manière à éviter le Haurân, un district de la plus mauvaise renommée, et de suivre une rangée d'étangs ou de puits que les nomades connaîtraient. Au moment où nous venions de nous établir là, — le jardin hors de la ville, — Mohammed Dukhi fit à Damas une apparition inattendue, ce qui changea notre plan.

Mohammed Dukhi ibn Smeïr, le plus grand personnage du nord-ouest du désert, presque du rang d'ibn Shaalan, comme j'ai dit auparavant, était chaudement engagé dans une guerre avec le chef des Roala. Le motif de son arrivée à Damas était le suivant : dans le cours de l'automne, un détachement de quinze soldats turcs avait attaqué son camp sans provocation, et les coups de feu tirés dessus avaient tué une femme et un enfant. Le camp ne comptait que quelques tentes ; la tribu était alors disséminée dans les pâturages, et le cheik lui-même était absent avec la plupart de ses gens. Cependant ceux qui étaient à l'intérieur du camp firent une sortie et entourèrent les soldats dont un fut tué dans la bagarre. Les Welled Ali auraient tué le reste, si la femme de Mohammed Dukhi, Herba [1], s'élançant au milieu des combattants, ne leur eut remontré combien c'était une folie de s'engager dans une querelle avec le gouvernement. Son courage sauva la vie des soldats turcs. Elle les prit sous sa protection, et le lendemain matin les envoya sous escorte en lieu de sûreté. Maintenant Mohammed Dukhi, ayant sur les bras la guerre des Roala et obligé de s'abriter, contre les ibn Shaalan, derrière les murs de Jerûd, avait envie de tirer au clair cette affaire de la mort d'un soldat turc. Il avait entendu parler de l'arrivée de

1. Fille de Faris el-Meziad, cheik des Mesenneh.

Midhat-pacha à Damas, et avait résolu de se mettre en règle avec le nouveau pacha par un appel immédiat au Seraï. Ibn Shaalan n'était pas là : celui qui viendrait d'abord avait sans doute le plus de chance d'être écouté favorablement. Ibn Smeïr avait en outre une petite affaire en train concernant l'escorte des pèlerins de Damas qu'il convoyait en partie ou qu'il espérait convoyer. Abd el-Kader était son ami, et ce fut chez l'émir qu'il descendit et que nous le rencontrâmes. Mohammed Dukhi, quoique noble par le sang, n'est pas un beau spécimen des grands cheiks nomades. Sa politesse est tendue et peu naturelle ; elle rappelle plutôt les manières bourgeoises que celles du désert. Il court aussi de vilaines histoires sur son manque de foi, et qui ne sont pas difficiles à croire lorsqu'on l'a vu. Il afficha néanmoins beaucoup de plaisir de nous revoir et fit montre d'un entier dévouement à notre succès et à nos plans. Il aurait voulu nous accompagner durant les premières étapes de la route, du moins envoyer ses fils ou quelques-uns de ses gens, offres qu'il réduisit jusqu'à n'être plus que des lettres de recommandation et une série de bons conseils. Quant à ceux-ci, il nous avertit que le projet d'éviter la traversée du Haurân n'était pas praticable en ce moment. Il n'y avait pas eu de pluie en automne, et le Hamâd était sans eau. De fait, sauf dans le Wadi Sirhân où les puits n'étaient jamais à sec, il n'y avait pas d'eau dans le Sud, à distance des collines. Il nous conseilla donc de quitter Damas par la route des pèlerins, qui passe par le Haurân, et de la suivre à travers le territoire des Beni Sokkhr, que nous trouverions campés à l'orient de la région. De plus, nous aurions l'occasion très commode de faire route avec les *jerdeh*, sur le point de partir pour Mezârib, qui est une station de la route des pèlerins. Les *jerdeh*, ajouta-t-il, car le nom était nouveau pour nous, sont une troupe de secours envoyée chaque année de Damas, à la rencontre des pèlerins qui reviennent; ils emportent des vivres et des provisions de

toute sorte, y compris des chameaux de rechange, afin de remplacer ceux qui ont péri. Cette troupe est escortée par Mohammed Dukhi ou plutôt par ses gens, et l'idée de nous joindre à eux nous parut d'accord avec nos projets; mais quand il fallut en venir à l'essai, le moyen nous parut de peu de valeur comme le restant des offres flatteuses du cheik. C'était quelque chose pourtant d'avoir un plan, et les lettres d'un si grand personnage qu'Ibn Smeïr ne devaient pas être inutiles, bien qu'adressées à de mauvais destinataires.

De sorte que, le 12, nous fîmes nos adieux à nos amis de Damas, écrivîmes nos dernières lettres à nos amis d'Angleterre, et nous séparâmes pour longtemps des plaisirs et des peines de la vie civilisée. Notre départ eut lieu le 13.

13 *décembre*. — Nous étions enfin en route. C'était un vendredi 13 du mois. Je n'ai pas d'objection personnelle contre un jour quelconque de la semaine ou du mois. Mais, par le fait, le seul voyage vraiment malheureux que nous ayons jamais fait a commencé un vendredi. Wilfrid déclare être lui-même superstitieux, et plein de noirs pressentiments. Il n'en tient pas moins à partir ce jour-là et prétend, non sans un peu d'inconsistance qu'il est heureux d'avoir des pressentiments, qu'il est, à quelques égards, malheureux de n'en pas avoir, qu'il ne serait pas bon de commencer un voyage dans une disposition d'esprit trop gaie.

Nous fûmes éveillés au milieu de la nuit par les cris de voleurs qui étaient dans le jardin, et, faisant irruption hors de notre tente, nous nous trouvâmes en présence d'une lutte qui finissait. Lorsqu'on eut apporté des lumières, nous vîmes que cette lutte avait eu lieu entre deux individus, l'un le propriétaire du jardin et l'autre un soldat que le propriétaire tenait prisonnier. Nos serviteurs étaient debout autour des combattants, et Hanna, voyant cet homme convenablement lié, lui travaillait les côtes avec un bâton, criant par intervalles : « Ah! le voleur! ah! le chien! ah! le cochon! ah! le

cochon ! ah ! le chien ! ah ! le voleur ! » On nous raconta que le propriétaire du jardin avait trouvé cet homme rôdant autour des tentes, et qu'après une lutte acharnée, il était parvenu à le saisir. Ni l'un ni l'autre n'avaient pourtant ni sang ni blessure à montrer. L'évidence des mauvais desseins du prisonnier n'étant pas démontrée, Wilfrid ordonna de le laisser aller dès qu'il ferait jour. D'abord, si l'on avait dû pendre notre homme par autorité de justice, cela aurait retardé notre départ ; ensuite il était plus que probable que l'affaire avait été arrangée entre le jardinier et l'accusé en vue d'un cadeau qu'ils auraient partagé. Ces petites comédies sont tout à fait communes en Orient, et lorsque nous eûmes refusé de prendre la chose au sérieux, nos deux farceurs laissèrent tomber l'affaire avec beaucoup de bonne humeur.

Aux premières lueurs de l'aube, on plia les tentes, on chargea les chameaux et, quelques instants après le lever du soleil, nous étions sur [illegible] uments, hors de la ville, en ordre de marche vers le Nedjed. D'abord nous longeâmes la cité, traversant la porte par laquelle, dit-on, saint Paul y fit son entrée, puis l'endroit où il escalada les murs, puis le faubourg de Maïdan, qui est le quartier occupé par les nomades quand ils viennent à Damas, et où nous avions trouvé les habitants de Tudmur et acheté nos chameaux. Là nous devions rencontrer les *jerdeh*, et nous les attendîmes quelque temps au delà des Bawâbat Allah ou *portes de Dieu*, tandis que Mohammed allait s'enquérir et prendre congé de ses amis les Tudmuri. C'est devant cette porte que les pèlerins se réunissent le jour de leur départ pour la Mecque, et c'est de là que commence la route des pèlerins, qui se dirige presque en ligne droite vers le Sud. La route des pèlerins doit nous servir jusqu'à Mezârib ; elle est large, le tracé en est bien battu, mais ce n'est pas une route conforme à nos idées anglaises. Elle offre cependant une sorte d'intérêt romanesque, qu'on ressent malgré soi, allant comme elle fait, si loin, à travers

tant de régions désolées, un chemin que tant de milliers de voyageurs ont suivi, sans revenir! J'imagine que, durant sa longue histoire, elle a dû creuser une tombe à chaque yard de son cours depuis Damas jusqu'à Médine, car, au retour du voyage surtout, il y a parmi les pèlerins des morts continuelles causées par la fatigue et l'insuffisance de nourriture.

Notre caravane, attendant à la porte, offrait un aspect fort pittoresque. Chacun de nos *delûls* (chameaux destinés à être montés) porte une gracieuse paire de valises en tapisserie, avec des glands de laine pendant de chaque côté jusqu'à terre ; ils ont leurs *reshmehs* ornementés. Les chameaux aussi, quoique moins décorés, ont une riante tenue, et Wilfrid, monté sur sa jument baie à licol, n'aurait besoin que d'une longue lance pour faire un nomade accompli. Le reste de la troupe, outre Mohammed et Hanna, qui ont chacun un delûl à monter, et le cousin de Mohammed, Abdallah, que nous appelons le cheik des chameaux, se compose de deux serviteurs Agheyls, Awwad le nègre et un garçon au regard doux nommé Abd er-Rhaman. Ceux-ci avec Mohammed auront une des tentes de nos serviteurs : Hanna et son frère Ibrahim en auront une autre, car, même dans le désert, la distinction des castes religieuses doit être conservée. C'est un grand avantage, en voyage, que les serviteurs soient autant que possible étrangers les uns aux autres, de race et de religion différentes; cela prévient les mutineries et la désobéissance concertées. Les Agheyls formeront un parti, les Tudmuri un autre, les chrétiens un troisième, de sorte que, s'il s'élève entre eux un différend, ils ne pourront pas s'entendre contre nous. Ce n'est pas qu'il y ait à prévoir des difficultés à cet égard, mais trois mois de voyage sont une longue période, et il convient de songer à tout d'avance.

Mohammed ne fut pas longtemps dans Maïdan ; il revint annoncer qu'on n'avait pas vu les *jerdeh*, qu'ils pouvaient être à un khan situé sur la route et appelé khan Denûn. Il était

inutile de les attendre là, et, faisant nos adieux à M. Siouffi qui nous avait accompagnés, nous nous mîmes en route. Rien de remarquable ne signala ce premier jour de voyage : une gazelle qui traversa la route, une curieuse bataille entre un vautour, une buse et un corbeau, dans laquelle le corbeau eut les honneurs de la guerre, en furent les seuls événements. Au bout d'une colline peu élevée nous regardâmes derrière nous et aperçûmes pour la dernière fois Damas, avec ses minarets et ses maisons noyées dans l'horizon gris.

Nous ne verrons plus de maisons, j'imagine, d'ici à plus d'un jour. Le mont Hermon se dresse à notre gauche, dans sa masse imposante, brumeux sous un soleil chaud, car, bien qu'on soit au mois de décembre, l'été est loin d'être passé. En réalité, nous avons plus souffert de la chaleur ces jours-là, que durant le reste de notre voyage.

A Denûn, aucun vestige ou nouvelle des *jerdeh;* nous nous décidons à poursuivre sans eux. Sur une route comme celle-ci, on n'a pas besoin d'escorte. Il y a là une quantité de gens qui passent le long de la journée, la plupart comme nous, allant à Mezârib, où il existe une foire annuelle qui a lieu à l'occasion du passage des *jerdeh.* Parmi eux, on distingue des zaptiés et même des soldats; on rencontre plusieurs villages sur la route. A Denûn, nous remplissons nos peaux de bouc et campons cette première nuit sur un terrain incliné du côté de l'Hermon. La soirée est délicieuse, mais il n'y a pas de lune. Le soleil se couche à cinq heures.

14 *décembre.* — Nous avançons toujours sur la route des pèlerins, parmi des champs cultivés très riches en blé et en orge, dit Mohammed, bien que recouverts d'une belle couche de pierres. Ce sont des pierres noires et volcaniques, brillantes et friables, comme si elles venaient d'être vomies du Haurân, lorsque le Haurân était un volcan. Le sol paraît produire des vignes splendides et quelques-uns affirment que les ceps apportés à Josué par ses coureurs venaient des environs. Les villages, dont nous avons traversé plusieurs, sont également

noirs et brillants, mais lugubres d'aspect même à la lumière du soleil, sans arbres, sans rien d'agréable à voir aux alentours. Les champs à cette époque de l'année sont dépouillés de leurs moissons sans doute : il y a longtemps qu'il n'est pas tombé de pluie et aussi que les moissons sont enlevées. Ce canton est une partie de ce qu'on appelle le Leja, district entièrement couvert de pierres noires ; il intéresse les archéologues comme étant la terre d'Og, roi de Bazan, dont quelques cités, à ce qu'on suppose, doivent exister encore à l'état de ruines. Vers le milieu du jour, nous passons à côté de quelques ruines, à propos desquelles Mohammed, qui a déjà parcouru cette route, car jadis son père a été entrepreneur de transports pour les pèlerins, nous a conté une singulière aventure. Il y avait là deux enfants restés orphelins à un âge très peu avancé. L'aîné, un garçon, s'en alla par le monde, afin de chercher fortune, tandis que l'autre, une jeune fille, fut emmenée à Damas par une famille charitable. Dans la suite, le frère et la sœur se rencontrèrent par hasard, et, sans savoir qu'ils étaient parents, se marièrent, car, selon l'usage de l'Orient, le mariage avait été arrangé pour eux par des tiers. Alors, en comparant leurs souvenirs, ils découvrirent la vérité. Le jeune homme, désireux d'expier la faute qu'ils avaient commise par inadvertance, consulta un homme sage sur le choix de la pénitence à subir. On lui dit de faire sept fois le pèlerinage de la Mecque, puis de vivre sept ans de plus dans un lieu désert de la route des pèlerins à leur offrir de l'eau. Il le fit et choisit le lieu par où nous venons de passer, pour accomplir la seconde moitié de sa pénitence. Lorsque les sept années furent écoulées, il retourna à Damas où la petite maison qu'il a bâtie et les figuiers qu'il a plantés témoignent encore de son aventure. Mohammed ne put me dire ce que devint la jeune fille et avait l'air de croire qu'il ne valait pas la peine de s'en inquiéter.

Il nous a conté une foule de choses sur les devoirs des frères, ce qui ressemblait un peu à une suggestion. Le frère

riche, parait-il, devrait donner à son frère pauvre, non seulement des vêtements magnifiques, mais une belle jument, un beau delûl, un lot de moutons, tandis que le frère pauvre veillerait à la conservation de la vie de son allié juré, ou, s'il en était besoin, vengerait sa mort. Wilfrid lui demanda comment il s'acquitterait du second de ces devoirs, si l'occurrence venait. « En premier lieu, dit Mohammed, je chercherais à savoir qui est le meurtrier. J'apprendrais, par exemple, que vous voyagiez dans le Hauràn et que vous avez été tué, mais je ne saurais par qui. Je quitterais Tudmur, et prenant une couple de chameaux de manière à laisser croire que j'ai des affaires, je me rendrais à l'endroit où vous êtes mort, sous un nom supposé ; je semblerais vouloir acheter du blé chez les villageois les plus proches ; je me mettrais en relation avec les vieilles femmes, qui ont la langue très déliée, et je finirais tôt ou tard par tout savoir, puis, quand j'aurais trouvé la personne, je m'informerais avec soin de ses allées et venues ; je choisirais une bonne occasion de la prendre à l'improviste et je lui passerais une épée au travers du corps. Enfin je retournerais à Tudmur aussi vite que mon delûl pourrait me porter. » Wilfrid lui objecta qu'en Angleterre on croyait plus honorable d'offrir à l'ennemi la chance de se défendre ; mais Mohammed ne voulait pas entendre parler de cela. « Ce ne serait pas juste. Mon devoir, dit-il, serait de venger votre mort, non de me battre avec le meurtrier, et, si l'occasion se présentait, je tomberais sur lui endormi et désarmé. Si c'était quelque pauvre diable sans conséquence, je prendrais quelqu'un de ses parents, autant que possible le chef de la famille. Je n'approuve pas votre manière de faire ces choses. La nôtre est la meilleure. » Mohammed aurait dû faire ce raisonnement, qu'il y en avait d'autres que lui intéressés dans cet acte accompli secrètement et à coup sûr, mais les Arabes ne raisonnent pas. Le vengeur du sang répandu ne tient pas seulement sa vie, mais celle des membres de sa famille, dans sa main. S'il manque sa vengeance

et vient à être tué lui-même, il leur lègue une nouvelle dette de sang. En un pareil sujet, Mohammed n'avait pas à raisonner ce qu'il venait de dire : c'était la coutume et cela suffisait.

Nous voici un peu au sud du village de Gunayeh où nous avons envoyé Abdallah avec un delûl, acheter du fourrage. Il n'y a ni pâturage pour les chameaux ni rien que les chevaux puissent manger. A l'orient, on distingue les lignes bleues de la chaîne du Hauràn, à l'ouest les collines de Syrie depuis l'Hermon jusqu'à Ajalon. Je raconte à Mohammed l'histoire du soleil s'arrêtant sur Gibeon et la lune sur Ajalon. Il n'y fit pas attention, remarquant seulement qu'il n'en avait jamais entendu parler auparavant.

J'oublie de dire que nous avons traversé aujourd'hui plusieurs fois l'ancienne route romaine. Elle est dans un bel état de conservation, mais les caravanes modernes l'évitent. Peut-être que jadis les voitures à roues étaient communes et réclamaient une route en pierre ; on n'en a plus besoin maintenant. A Ghabaghat, village que nous traversons à onze heures, on trouve un réservoir pourvu de l'eau du printemps ; pendant que nous attendions pour abreuver nos chameaux, un renard s'élança poursuivi par deux lévriers qui l'atteignirent bientôt et l'étranglèrent. L'un de ces chiens, d'un gris argenté, était très beau ; nous essayâmes de l'acheter à son propriétaire, un soldat, qui ne voulut pas d'argent, puis nous fîmes faire à nos nouvelles juments un bout de galop, ce qui nous plaisait beaucoup. Mais la fatigue ne tarda pas à nous prendre ; nous n'étions pas encore entraînés, et la chaleur du soleil se faisait sentir.

Dimanche 15 décembre. — Nous avons quitté le pays de Leja, et nous nous trouvons dans une campagne découverte, un beau canton pour des fermiers, mais aussi peu intéressant que les plaines de la Germanie ou du nord de la France. Ces terres sont mieux arrosées que celles de Leja ; nous avons traversé aujourd'hui plusieurs cours d'eau sur de vieux ponts de pierre de la route romaine. Ces cours d'eau, je crois,

s'écoulent dans le Jourdain, et, à un endroit, forment, à droite de la route, un marais que Mohammed déclare infesté par les voleurs. Ils se tiennent aux aguets dans les roseaux, et, lorsqu'ils ont fait une capture, y rentrent avec leur butin, sans qu'on puisse les poursuivre. Nous ne découvrîmes rien de suspect cependant, ni qui fût intéressant, sinon une énorme volée de coqs de bruyère dont nous fîmes tomber quatre lorsqu'ils passèrent au-dessus de nos têtes. Il y avait aussi des nuées de sansonnets, et un lièvre sauta de son gîte. Un grand nombre de villages, la plupart Shemskin, où existent les ruines d'une ancienne ville, défilèrent à nos yeux. Notre route était à droite; il fallut quitter la voie romaine. La nôtre menait droit à Bozra, chef-lieu du Haurân dans les anciens jours.

A Tafazz, on s'arrêta pour rendre visite à quelques Tudmuri établis là, des parents de Mohammed, mais non du côté des ibn Arûk, braves, quoique peu respectables comme parenté. Tafazz, du dehors, apparaît comme un champ de ruines espacées comme des tas de fumier. Il y a eu cette année une épizootie sur le bétail; des vaches mortes gisent çà et là, à tous les degrés de décomposition. Il n'était pas aisé de chercher notre chemin parmi elles, vers la petite cabane de boue où vivaient les Tudmuri. La famille se composait de deux frères, d'âge moyen, avec leur mère, leurs femmes, une jolie fille nommée Shemseh (lever du soleil), quelques enfants, et un vieillard, oncle ou grand-père des deux frères. Ils étaient là tous groupés autour de nous, étreignant et embrassant Mohammed, qui, je dois le dire, se distingua par une complète absence de fausse honte en dépit de ses beaux habits et de sa noble prestance. Les souhaits de bienvenue de ces pauvres gens furent touchants. En quelques minutes le café fut broyé, et un déjeuner de pain sans levain, tendre et bon, une omelette, du lait aigre (*lebben*), une boisson douce faite avec des raisins, fut préparé. Pendant que nous étions à déjeuner, un jeune poulain maigre regardait, à la porte de

la cour ; quelques poulets, une jolie petite levrette, tous également affamés, nous regardaient avec avidité. Ces gens étaient vraiment à plaindre, à cause du manque de pluie, de la perte de leurs bœufs de labour, ce qui leur prépare pour l'année prochaine une perspective tristement incertaine. Ils avouèrent néanmoins qu'ils avaient dans leurs greniers souterrains (silos) une bonne provision de grain, ce qui leur suffirait durant un an et même plus. Ceci prouve chez eux, une somme de prévoyance inattendue. Dans ces contrées, il est absolument nécessaire de se précautionner contre des famines qui reviennent à peu d'années de distance. Dans l'antiquité, il était, je crois, d'usage universel d'avoir la récolte d'une année en réserve.

Après nous avoir sollicités à plusieurs reprises de passer la nuit sous leur toit, ils nous laissèrent enfin partir, promettant que les hommes de la troupe nous rejoindraient le lendemain à Mezârib, car Mezârib était à proximité. Nous y arrivâmes à trois heures et prîmes notre campement dans un coin du terrain vide où se tient la foire. Le point de vue de nos tentes, est très beau : une belle chaîne de collines dans le lointain, le Ajlun au sud-ouest, et à un mille environ d'un petit lac aux eaux bleues et brillantes, devant nous, un khan ou château en ruines d'assez grand aspect ; à gauche, les tentes des Suk, la plupart blanches et de modèle turc. Il y en a à peu près cent cinquante sur quatre rangs formant une sorte de rue. Le village de Mezârib est situé dans une île du lac, reliée au rivage par une chaussée en pierre, mais les tentes des Suk sont sur la terre ferme. Il y a là un grand concours de population, venue des quatre points cardinaux avec des chevaux, des ânes, des chameaux. La foire est permanente ; on n'a pas encore fait beaucoup attention à nous, ce qui nous permet de nous installer confortablement. Un vent frais souffle du sud, et il y a apparence que les nuages amèneront de la pluie. Je n'avais jamais encore souhaité de la pluie pendant un voyage, mais j'en souhaite cordialement

aujourd'hui ; ce malheureux peuple en a un terrible besoin.

16 *décembre*. — Nous n'avons rien fait de la journée, que recevoir des visites. D'abord est venu un Haurani, qui s'annonce comme un cheik; il nous informe que Sotamm ibn Shaalan et les Roala sont quelque part près d'Ezrak. Si le fait est vrai, ce sera une bonne chance pour nous, mais d'autres renseignements le rendent douteux. Un visiteur plus intéressant est un jeune homme, natif de Bereydeh dans le Nedjed, qui, apprenant que nous étions en route pour le Djôf, est venu faire amitié avec nous. Bien qu'il soit de bonnes manières, il est évident qu'il n'a pas une position bien élevée dans son pays; il avoue qu'il a été domestique à Bagdad, mais sur la foi de sa descendance prétendue des Beni Laam du Nedjed, il invoque sa parenté avec Mohammed. Ils ont passé très affectueusement la matinée ensemble, tenant chacun par un bout le chapelet de Mohammed. Nous l'avons questionné à l'aventure sur le Nedjed. Il connaît Haïl, le Kasîm, d'autres endroits, mais ne peut nous fournir que de maigres informations. Il paraît avoir quitté le Nedjed dans son enfance. Nous sommes enchantés pourtant du peu qu'il a à nous dire. Il donne comme sûr que tout le monde, au Nedjed, aura du plaisir à nous voir, et nous a fourni le nom et l'adresse de ses parents.

Mohammed est allé cette nuit voir si quelqu'un des Beni Sokkhr était au Suk, car c'est pour eux que nous avons des lettres de Mohammed Dukhi ; vers le milieu de la journée, Sâkhn, fils de Fendiel-Faïz, chef nominal de la tribu, est introduit. Ce n'était pas un jeune homme de mauvaise apparence; lorsqu'on lui eut montré la lettre adressée à son père, il nous annonça que le cheik venait d'arriver. Il alla le chercher de notre part. Pendant qu'Hanna préparait le café, le vieillard se présenta à notre tente. De sa personne, il est très différent de n'importe lequel des cheiks Anazeh que nous avions vu; il fait plutôt souvenir des Siburi, ou des autres Arabes de l'Euphrate. Les Beni Sokkhr appartien-

nent de fait aux Shimali ou race du Nord, très distincte de la race du Nedjed, à laquelle appartiennent les Anazeh et les Shammar. C'est un beau vieillard, à la physionomie originale et rude, avec une barbe grise et un nez immense, qui nous remet en mémoire le type arabe de convention des gravures de la Bible, ce qui correspond à une supposition que j'ai entendu faire, que les Beni Sokkhr [1] sont réellement des Beni Issachar, une tribu éteinte.

Le cheik était très cérémonieux, et il fut difficile de lier conversation avec lui, soit qu'il n'eût pas grand'chose à dire, ou qu'il ne prît pas la peine de nous le dire. Le gros de l'entretien eut lieu entre son second fils Tellal, un marchand chrétien qui était là pour affaires, et Mohammed. Nous nous abstînmes de notre côté de communiquer le but de notre voyage; mais, quand le café eut été servi, Mohammed eut une conversation particulière avec le cheik, d'où résulta une invitation à ses tentes, qu'il dit être quelque part vers Zerka, sur la route des pèlerins; il promit de nous diriger de là vers Maan et ensuite vers le Djôf. Ce plan ne convient pas du tout à Wilfrid qui a pris la résolution d'explorer le Wadi Sirhân, ce qu'aucun Européen n'a fait, et qui insiste pour aller d'abord à Ezrak. Fendi, paraît-il, ne peut pas nous escorter dans cette direction; il est en mauvais termes avec les Kreysheh, fraction de sa tribu qui occupe la route. Peut-être aussi craint-il les Roala. Le cas est embarrassant; c'est une sorte de préliminaire à notre voyage; nous ne pouvons pas nous décider à quitter notre route, non plus qu'à attendre indéfiniment que Fendi soit prêt. Les jerdeh ne sont pas attendus avant deux jours, et il s'écoulera une semaine avant leur départ.

A une heure avancée de la journée, Sottan, le plus jeune fils de Fendi, vint nous offrir de nous accompagner jusqu'au Djôf, mais à des conditions plus onéreuses que nous n'aurions

1. *Sakhr*, pierre; telle est la véritable origine de leur nom.

pu imaginer. Il lui était arrivé de guider des Anglais sur la frontière de Syrie ; ils lui avaient donné une idée folle de l'argent. Nous avions l'intention de lui offrir 5 livres ; il parlait de 100. Il fallut l'éconduire. Plus tard, dans la soirée, vint un Shammar du Djebel, qui offrit de partir moyennant 15 medjidiés, et un Kreysheh qui fit la même proposition. Nous les avons engagés tous les deux, mais ni l'un ni l'autre ne peuvent que nous servir de guides. Ils nous seraient inutiles. La difficulté, d'après les bruits qui courent, de pénétrer dans le Wadi Sirhân, vient des Sherarât qui errent dans ces parages, et avec qui, n'ayant pas de cheik régulier, il est difficile de traiter. Il est vrai qu'ils redoutent les Beni Sokkhr cheiks, et en même temps Mohammed Dukhi et ibn Shaalan. Si on pouvait seulement avoir un délégué de l'un d'entre eux, tout irait bien. Comment en avoir un, voilà le problème. Il a fait aujourd'hui une chaleur accablante ; toute espérance de pluie a disparu. Le thermomètre marquait vers midi, 86 degrés [1].

17 *décembre*. — Il est décidé que nous n'attendrons pas plus longtemps, que nous partirons demain dans la direction d'Ezrak, dans la persuasion de rencontrer quelqu'un en route. Il y aura à traverser Bozra, où nous aurons peut-être une meilleure chance. Notre Shammar a l'air de penser que tout ira bien ; mais le Kreysheh est revenu ce matin demander 30 livres au lieu de 2 livres 10 shillings, dont Fendi lui avait conseillé de se contenter, a-t-il dit à Mohammed. Il paraît être un des gens de Fendi, quoique la fraction de la tribu à laquelle il appartient ne soit pas en bons termes avec son principal chef. Il parle de venir néanmoins aux conditions primitives, mais ce sera sans l'autorisation de Fendi. On est obligé d'être chiche avec ce monde-là, ou d'en avoir l'air ;

1. Il s'agit du thermomètre Fahrenheit, le seul en usage en Angleterre. Le point d'ébullition de l'eau y est marqué à 212 degrés. Le zéro n'est pas la glace fondante, qui est à 32 degrés, c'est le degré de froid qu'il a fait en 1709 à Dantzig, patrie de Fahrenheit. (*Note du trad.*)

celui qui gaspille l'argent est regardé par eux comme un niais.

On a envoyé Mohammed au Suk faire quelques achats, et tâcher de se procurer deux chameaux de plus. Il est arrêté maintenant qu'on passera par le Wadi Sirhân ; l'achat des deux chameaux a pour but d'emporter de quoi nourrir les autres. En temps ordinaire, cela serait inutile, mais tout le monde nous dit que cette année nous ne trouverons aucun pâturage. L'*aliek*, qui est la nourriture des chameaux en usage à Damas, est une sorte de graminée qui ressemble à la lentille ou à un pois irrégulièrement conformés, à cosse rude et à la semence rouge. On le mélange en pâte avec de la farine de blé et de l'eau ; puis on la pétrit en boule ayant la forme d'un œuf, de 5 pouces de long. Six de ces boules sont la ration quotidienne du chameau, qui, s'il peut ramasser quelques débris par les chemins, peut ainsi ne pas maigrir. Nous emportons de l'orge pour les juments.

Aamar et Selim, nos parents de Tafazz, sont venus nous faire la visite qu'ils avaient promise ; ils pourront peut-être nous accompagner demain. Ils ont apporté une mesure de *ferikeh*, de très beau blé broyé, une espèce de burghul, un peu de pain et une couple de poules, puis, pour Mohammed, un vêtement de peau de mouton qu'une des femmes a façonné, enfin une petite levrette que nous avions vue à la maison, le tout en présent ou à peu près, selon la coutume du pays.

Mohammed est revenu avec deux chameaux, voir s'ils nous convenaient. L'un était un fort bel animal, aux jambes un peu longues, l'autre les avait courtes et une poitrine large comme celle d'un boxeur. L'un coûtait 10 livres, l'autre 11. Rien n'est décidé sur le point de savoir qui nous accompagnera ou qui ne nous accompagnera pas ; mais il est décidé que nous quittons Mezârib demain.

Au moment où j'écris, on entend une immense clameur du Suk et le cri des voleurs. Ils sont en train de jeter un homme dans le lac.

CHAPITRE III

« Faites plutôt crier qu'on laissera partir quiconque n'aura pas le cœur d'aller au combat. On lui fera son passeport. »
(SHAKSPEARE.)

Recherches. — Bozra. — Nous quittons le territoire turc. — Mohammed fait vœu de tuer un mouton. — La citadelle de Salkhad et les Druses indépendants. — Nous sommes reçus par un chef druse. — Notice historique sur le Haurân.

18 *décembre*. — Notre caravane a perdu quelques-uns de ses membres. Pour commencer par les deux guides, le Kreysheh et le Shammar ont manqué à leur promesse et n'ont pas paru. Puis Abd er-Rhaman, le petit Agheyl, est venu demander qu'on lui permît de retourner chez lui. Il était trop jeune, a-t-il dit, pour un tel voyage; il avait peur de mourir en route. Il avait amené pour le remplacer un cousin qui ferait mieux que lui, car le cousin n'avait peur de rien. On introduisit le substitut, créature sauvage et originale, couverte de haillons, avec des cheveux d'elfe, des yeux noirs comme du jais, armé d'un fusil à mèche plus long que lui, évidemment étranger à la tribu des Agheyls. Il fut agréé cependant, et on laissa aller l'autre; la mauvaise volonté est plus qu'inutile en voyage. Enfin l'esclave Awwad est parti. Comme la plupart des nègres, il avait trop bonne opinion de lui-même; il ne voulait pas être traité comme un domestique; il lui fallait un âne à monter. De sorte qu'il reçut en même temps congé. Il eut un accès de colère lorsqu'on lui dit de s'en aller, et brisa un *rebab* qu'on lui avait donné pour en jouer, car il jouait et chantait bien. Nous voici réduits à nous deux, Mohammed, Abdallah,

Hanna et le substitut, soit sept personnes en tout ; mais les gens de Tafazz nous accompagneront durant les deux premiers jours de marche et aideront à conduire les chameaux.

Nous étions contents d'être délivrés de la fange et des noises du Suk. Quittant la route des pèlerins, nous prîmes au sud-est une piste qui mène à Bozra. Toute la journée fut employée à parcourir un pays très habité, regorgeant de villages bâtis sur un sol rougeâtre et riche déjà labouré, dont pas un acre n'était en friche ; il n'attendait que la pluie. Une nombreuse population se pressait sur la route, à dos d'âne ou à pied, allant à Mezârib en chantant. Dans tous ces villages les effets de la dernière épizootie étaient visibles ; le bétail mort gisait partout. Je comptais soixante-dix carcasses en un seul endroit, perte terrible pour de pauvres paysans dont chaque vache et chaque bœuf de labour valait 10 livres.

Je demandai de quel mal ils étaient morts ; on me répondit que c'était du *min Allah*, du mal de Dieu. Cependant Mohammed appelait cette maladie *a bu hadlun*, le père de la maigreur.

On dit ce district le plus fertile en grains qui existe, et il l'est ; mais que la pluie vienne à faire défaut, l'année est perdue. Ces villages sont à la discrétion du ciel, pour leur provision d'eau. Il existe dans chacun un vieux réservoir creusé dans le roc. Il est difficile de comprendre comment on pouvait les remplir, car il n'y a pas de conduits qui y mènent ; ils sont au contraire généralement perchés sur un lieu élevé. Ils sont à cette heure tous à sec, et les villageois sont obligés d'aller chercher à plusieurs milles de l'eau à boire. Toute cette région fait partie du Hauràn, et nous voici dans un village Haurani du nom de Ghîseh. Il semble que les habitants ne sont pas de pure race arabe, car la plupart ont les yeux clairs.

Nous sommes reçus hospitalièrement par le cheik du village, qui est une vieille connaissance du père de Mohammed, et qui insiste à mettre tout ce qu'il possède à notre dis-

position, du café, un plat de riz, de l'orge pour nos juments, et, ce qui nous est plus précieux en ce moment, de l'eau pour nous et pour les animaux. Hassan, car tel est son nom, a une très jolie femme qui se trouvait dans la foule réunie autour de nous lors de notre arrivée au village. A l'exemple des femmes du pays, elle n'a pas de prétention à la réserve, et court sans voile, comme pourrait faire en Italie une fille de paysan. C'était sans doute une enfant gâtée ; il fallut que Hassan lui donnât plusieurs fois l'ordre de rentrer au logis. Le cheik nous a consacré la soirée. Il est très inquiet relativement à son village, qui est tout à fait dépourvu d'eau. Les bestiaux, comme j'ai dit, ont tous péri, et les bêtes de somme qu'on emploie à transporter de l'eau, sont mourantes. La source la plus proche est à Bozra, qui est à 12 milles de distance; si les ânes succombent, le village mourra de soif. Hassan nous apprit qu'un Franc avait passé par ici il y a deux ans et lui avait dit qu'il devait exister un ancien puits quelque part dans les ruines dont le village est bâti, et qu'il l'a cherché depuis. Il nous a prié de lui indiquer en quel endroit il y avait chance de retrouver l'ancien puits ou d'en pouvoir creuser un nouveau. Nous sommes désespérés de n'être pas des ingénieurs en état de lui rendre le service qu'il désire. Je ne puis m'empêcher de penser combien serait en Turquie, un plus vrai réformateur que Midhat, celui qui s'occuperait de besoins aussi urgents que celui-ci. Ghîseh est à 50 milles de Damas à vol d'oiseau; il existe dans le Hauràn une quantité de villages dans la situation de Ghîseh, qu'un gouverneur de Syrie pourrait relever de leur ruine, par l'envoi d'un ingénieur. Mais jusqu'à ce qu'on ait construit des tramways, des chemins de fer et de nouveaux bazars, il y a peu d'apparence que le présent régime songe à de simples puits.

Outre le boire et le manger, Hassan nous a offert un bon conseil. Il a rappelé à Mohammed un vieil ami de son père, qu'il estime pouvoir nous rendre plus de services que n'im-

porte qui, et il est d'avis que nous devons aller d'abord à lui. Il s'agit de Hussein ibn Nedjm el-Atrash, un puissant cheik druse qui vit au delà des montagnes du Haurân. Il a certainement des relations parmi les tribus nomades de l'intérieur, car il paraît qu'il habite une petite ville sur l'extrême frontière d'une région inhabitée, voisine du Wadi Sirhân. Nous avons toujours entendu citer ce pays des Druses comme dépourvu de sécurité. Mais de quel pays ne dit-on pas qu'il manque de sécurité au delà des limites où s'étend l'autorité turque? La suggestion du cheik de Ghîseh nous semble mériter d'être suivie ; nous nous rendrons à la ville druse.

La petite levrette Shiekhah, ainsi appelée d'une plante de ce nom, est très docile et bien élevée. C'est le chien ordinaire du désert ; elle aime les dattes par-dessus tout. Je lui ai confectionné un vêtement qu'elle portera la nuit, car elle est frileuse.

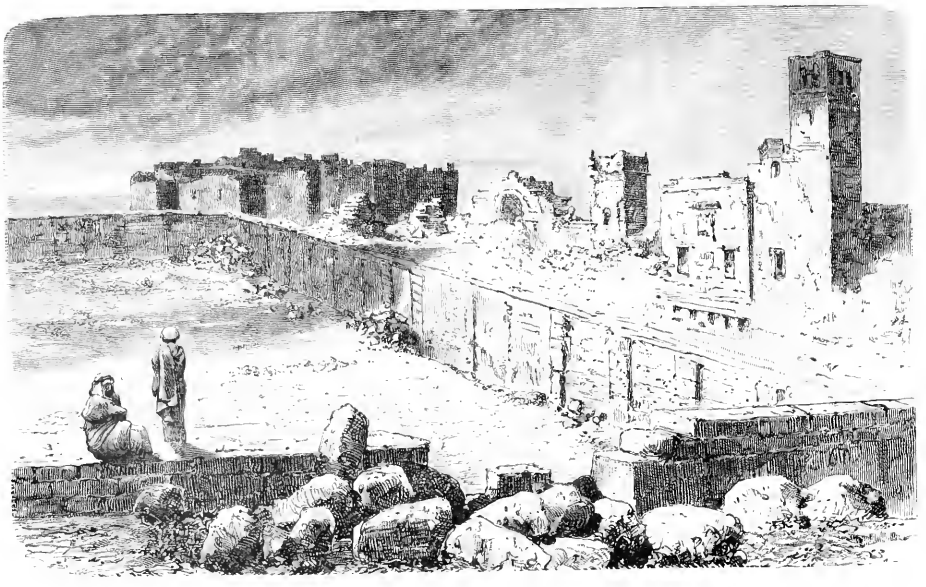
19 *décembre.* — Hassan, qui est vraiment hospitalier, n'a pas quitté sa maison de la matinée, mais nous a laissés partir en paix. En venant nous faire ses adieux, il aurait eu l'air de solliciter un cadeau. Il est évident que ce motif l'a retenu. C'est la première fois que nous recevons l'hospitalité gratuite dans une ville; même lorsque nous sommes descendus à Tudmur chez le père de Mohammed, les femmes de la famille avaient mis de l'insistance à nous demander de l'argent. Au désert, la conduite d'Hassan n'aurait pas eu besoin d'être remarquée.

Avant de quitter Ghîseh, nous allâmes visiter une maison où il existe un pavé en mosaïque de travail romain, des enroulements avec des orangers, des grenadiers, des vignes portant des grappes, des vases, des corbeilles, le tout de couleur sur fond blanc. Ce qui est de nature à donner une bonne idée des qualités de l'œuvre, c'est qu'elle a résisté si longtemps aux intempéries et à l'usure, car elle est en dehors des portes et sert de pavé dans la cour d'une maison.

Trois heures et demie d'une marche rapide nous conduisent à Bozra où nous voici. L'entrée de la ville est frappante, comme la vieille route romaine qui, après avoir couru en droite ligne durant tant de milles, vient finir ici en un portique de style classique fort régulier, au delà duquel on aperçoit des monceaux de ruines et de colonnes, puis à droite un beau château ancien. Un corbeau était posé sur la porte; quand nous fîmes notre entrée, il dit solennellement : *caw* (croassement).

Bozra, est, je n'en doute pas, décrite par M. Murray, de sorte que je ne perdrai pas mon temps à parler de ces ruines, que, du reste, nous n'avons pas encore examinées. Elles paraissent romaines, et en assez bon état de conservation. Le château est plus moderne, probablement d'origine sarrasine. C'est un immense édifice construit avec des fragments d'édifices antérieurs. Il est occupé par une garnison peu nombreuse de réguliers turcs, les derniers, j'espère que nous verrons d'ici à longtemps. Bozra est en effet la ville frontière du Hauràn; au delà l'autorité du sultan n'est pas reconnue. Je crois que l'occupation de Bozra ne remonte pas à plus de quinze ou vingt ans, époque où la Turquie fit son dernier mouvement comme État progressif. Auparavant, les habitants de Bozra payaient tribut aux ibn Shaalan, comme ils l'avaient payé aux Wahabites du Nedjed. Les Roala ont conservé quelques rapports avec la ville; un porteur que nous avons rencontré aux sources qui sont à proximité nous a assuré qu'ibn Shaalan y avait abreuvé ses chameaux, il n'y a pas deux mois. C'est aux environs de Bozra qu'a eu lieu la bataille de quarante jours entre les Mesenneh et les Roala, racontée par Fatalla [1]. Quoiqu'on en ait sans doute exagéré les détails, Mohammed la connaît par tradition. Wilfrid l'a interrogé aujourd'hui à ce sujet; son récit confirme parfaitement celui de Fatalla, sur la déroute des Me-

1. Ceci est une erreur, car cette bataille a été livrée sur les bords de l'Oronte.



Ruines de Bozra.

senneh. Il y a ajouté quelques particularités relatives à leur histoire récente.

Nous campons en dehors de la ville, près d'un vaste étang de forme carrée en maçonnerie ancienne, maintenant à sec et en mauvais état d'entretien. Midhat-pacha et ses Circassiens trouveraient là encore de quoi s'occuper.

20 *décembre*. — Nous avons été dérangés toute la nuit par l'aboiement des chiens et d'étranges échos venus des ruines d'alentour. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi peu terrestre. La nuit était froide et mélancolique, comme sont les nuits quand la lune se lève tard et que sa lueur blafarde se confond avec celle de l'aube. Les parents de Tafazz sont partis, très affligés de nous faire leurs adieux. Selim, l'aîné des deux, m'a dit qu'il y avait maintenant trente ans qu'il était dans le Hauràn, et qu'il ne songeait pas à retourner à Tudmur. Le sol de Tafazz est si excellent, qu'il y pousse ce qu'on veut, tandis qu'à Tudmur, il n'y a que des jardins arrosés par des eaux courantes. Il est *fellah;* il aime à labourer et à semer plutôt qu'à être conducteur de chameaux. Ils ont repris le chemin de Tafazz. Selim sur sa jument baie, vieille, usée, borgne, mais *asil* (noble), Aamar sur son Kehileh de chez les Roala, également vieux et boiteux. Ils s'en allèrent avec des larmes dans les yeux, après nous avoir fait tous les souhaits possibles de bon voyage.

La conséquence immédiate de ce départ fut de nous imposer un surcroît de besogne; nous avons passé une pénible journée à charger et recharger les chameaux, car le terrain est accidenté de collines et la route mauvaise. Les bêtes ne sont pas encore habituées ensemble, et le chameau acheté à Mezârib, affiche par divers symptômes l'envie de retourner chez lui. C'est un vieux misérable plein d'artifice; il choisit, pour essayer de s'échapper, le moment où l'on n'a pas l'œil sur lui, l'endroit où un accident de terrain peut favoriser sa fuite. Une fois ou deux, il a été sur le point de réussir. Il brûle de rentrer dans sa famille, dit Abdallah,

qui l'a choisi dans un troupeau où il était maître et seigneur, c'est-à-dire sultan des chameaux. La route d'aujourd'hui a été fort rude. On nous a dit de nous diriger vers Salkhad, un point très éloigné à l'horizon, précisément au sommet du Hauràn, et la seule route qui existe dans cette direction, est l'ancienne route romaine. Elle avance tout à fait en ligne droite par monts et vallées, et comme il manque deux sur trois des pierres qui ont servi à la paver, celles qui restent sont sens dessus dessous; on ne fait que trébucher du commencement jusqu'à la fin. On nous avait avertis de prendre garde aux voleurs, de sorte que Wilfrid et moi marchions en avant, afin de reconnaître chaque roche et chaque taupinée de terre. On traversa un ou deux villages ruinés, sans rencontrer personne le long de la journée, les yeux fixés sur la colline de Salkhad, qui, à notre approche, apparut couronnée d'une immense forteresse. Le pays ressemblait maintenant à une mer de cailloux qui à certains endroits étaient roulés en tas, formant des cairns (*tumuli*) gigantesques, non d'origine récente; ils remontent peut-être à l'époque où il y avait des géants sur la terre. Le sol, à découvert, était une riche terre rouge, çà et là portant des traces de culture, remplacée en ce moment par de maigres pâturages, car il était tombé de l'eau sur les hauteurs; à un endroit, on apercevait même des chèvres à distance.

A mesure que nous approchions de Salkhad, la route devenait si mauvaise, que Mohammed fit vœu de tuer un mouton si l'on pouvait arriver sain et sauf auprès de Hussein el-Atrash. Ce vœu nous amusa, et nous lui demandâmes ce qu'il signifiait. Il nous raconta l'histoire du prophète Ibrahim (Abraham) qui fit vœu de tuer son fils, et en fut empêché par le prophète Musa, qui lui apparut et arrêta sa main prête à frapper en lui indiquant deux béliers, qui, lui dit-il, satisferaient à sa promesse. Ces vœux que font les Arabes sont curieux en ce sens qu'ils sont un reste des anciens sacrifices. Mohammed nous les expliqua. Les nomades,

dit-il, font toujours un vœu quand ils sont dans l'embarras. Il ne pouvait pas dire pourquoi : c'était une vieille coutume. De retour chez eux, ils tuent le mouton et le mangent avec leurs amis. Ils ne croient pas obéir à un rite religieux, mais à une coutume. Il est vrai qu'elle est singulière.

Neuf heures et demie de marche, depuis sept heures du matin, nous conduisirent au pied de la montagne sur laquelle repose la forteresse de Salkhad. C'est une très antique construction qui ne ressemble pas peu à la forteresse d'A-



Citadelle de Salkhad.

lep. Elle a la forme d'un cône, en partie artificiel, entouré d'un fossé, couvert de pierres polies et coiffé de murailles encore bien conservées. On remarque, à divers endroits sur ces murailles, le même emblème qu'à Alep, un lion rampant, symbole de la monarchie persane. La forteresse elle-même remonte probablement à une date beaucoup plus haute, et doit avoir existé déjà au temps où les enfants d'Israël ont conquis cette région. Wilfrid et moi, qui étions allés nous placer sur le front de la forteresse, convînmes de nous séparer là et d'en faire le tour, lui à droite, moi à gau-

che. Je devais attendre au sommet de la hauteur jusqu'à ce qu'il me fît signe. J'attendis si longtemps, qu'à la fin les chameaux arrivèrent. Wilfrid avait fait la découverte d'une petite ville juste au-dessous de la citadelle, et y était entré. Il ne vit personne d'abord et crut la ville déserte, lorsque les habitants en turban blanc commencèrent à se montrer sur le faîte de leur demeure, très étonnés de voir un homme à cheval entrer dans leur cité, car la route qui y mène, est construite en escalier. Il les salua ; ils répondirent poliment à son salut. Il s'informa de Hussein el-Atrash. On lui indiqua un sentier qui conduisait à travers les hauteurs à une ville appelée Melakh où il trouverait Hussein el-Atrash. Où allait-il? Il dit à Bassorah, Bassorah par Bagdad. Sur quoi ils se mirent à rire, et lui montrant la route romaine qui de Salkhad court en ligne directe vers le sud-ouest, et l'invitèrent à la prendre. Ceci est étrange ; il est certain que c'était vraiment la direction à suivre, et il est pourtant impossible qu'il puisse y avoir eu là une route. Elle conduit probablement à Ezrak. Nous verrons cela dans un jour ou deux. Au bas des hauteurs, Wilfrid m'appela, et je le trouvai près d'un large étang fait de main d'homme, c'est-à-dire un réservoir qui contient encore une belle provision d'eau, et où, quand tout le monde nous eut rejoint, nous abreuvâmes les chameaux et les chevaux. Mohammed, pendant ce temps-là, était allé à la découverte ; il revint avec la nouvelle que Hussein el-Atrash était réellement à Melakh, et Melakh était seulement à deux heures et demie plus loin.

Salkhad est une ville pittoresque. Elle est suspendue comme un gâteau de miel au-dessous de l'antique forteresse sur une pente extrêmement raide ; ses maisons sont de la couleur noire des pierres volcaniques dont elles sont construites. La plupart ont un grand âge ; les autres sont bâties avec des matériaux plus anciens. On y trouve une tour carrée comme le clocher d'une église [1]. Les réservoirs d'en

1. Le Haurân fut une des premières conquêtes du calife Omar. Il partagea,

bas sont au moins aussi âgés que la ville ; ils ont un revêtement de pierres taillées, maintenant descellées ; une large pierre sert d'auge, où le bétail vient boire. Ses habitants, dont la classe inférieure porte des turbans blancs, sont une colonie druse, envoyée, je crois, du Liban, à la suite des troubles de 1860.

De Salkhad, la route va surtout en descendant, car nous avons dépassé la ligne de séparation des eaux du Djebel Hauràn ; comme elle contourne de petits champs, elle est assez difficile à suivre. Le pays, de ce côté des hauteurs, est divisé en clos entourés de murs en cailloux roulés, ce qui lui donne un aspect plus européen que ce que nous avons vu de longtemps. Il y a lieu de supposer que ces murs ne datent pas d'hier, car ils ont eu le temps de se couvrir d'un lichen gris, de manière à les faire ressembler à des constructions dues à la nature plutôt qu'à l'art, étant donné le fait que sous ce climat sec le lichen croît lentement. Dans quelques-uns de ces clos, on trouve des cultures, même des vignes et des figuiers. Il est à remarquer que la terre a une physionomie plus riche aussitôt qu'on est sorti du domaine de l'administration turque. Le soleil se couchait à l'heure où apparut à nos regards Melakh, une autre étrange vieille ville du moyen âge en pierre noire, avec des murailles et des tours loin de la perpendiculaire. De sorte que, laissant les chameaux aux soins d'Abdallah et de l'homme qui avait consenti à nous servir de guide, nous galopâmes en avant avec Mohammed et arrivâmes à la brune à la maison de Hussein el-Atrash.

Hussein est un spécimen des cheiks druses, d'environ quarante ans, très noir et très beau, magnifique. Ses sourcils, peints avec du *kohl*, donnent à ses yeux une nuance encore

durant plusieurs siècles, la prospérité de l'empire arabe, mais eut beaucoup à souffrir des croisades. Il n'y a pas à douter, néanmoins, qu'il n'ait continué à être très habité jusqu'à la conquête de Tamerlan en 1400, où les contrées voisines du désert furent dépeuplées.

plus noire et plus brillante. Ce semble être ici une mode générale. Il était propre et bien vêtu en jibbeh et en abba; à la différence de la plupart des Druses, il portait un kefiyeh de pourpre et d'or, avec un turban blanc par-dessus, à la place de l'aghal. Il était assis avec ses amis et ses voisins sur une petite terrasse devant sa maison, jouissant de la fraîcheur du soir, tandis que le feu avait été allumé à l'intérieur. Il se leva et vint à notre rencontre quand nous descendîmes de cheval, et nous pria d'entrer; les pots à café et le mortier furent mis à l'ouvrage, le dîner commandé. Les manières du cheik étaient excellentes, cérémonieuses, non froides. La conversation roula, durant une heure, sur le temps et la récolte; il évita soigneusement de nous demander qui nous étions et ce que nous voulions. Notre réserve fut égale à la sienne; nous savions que le moment propice n'était pas venu. Enfin nos chameaux arrivèrent, le dîner fut servi, un succulent dîner, des poulets et du burghul, des radis au vinaigre et à l'eau, plusieurs plats doux, une purée de riz, du jus de viande épicé, du fromage à la crème, et le meilleur melon d'eau dont nous ayons encore goûté. La cuisine et les gens nous rappelaient les villes frontières du Sahara; chaque chose était bonne dans son genre, la nourriture, les manières, l'accueil. Quand nous eûmes fini de manger de bon cœur jusqu'au bout, le cheik nous demanda qui nous étions. Mohammed répondit que nous étions des Anglais de distinction en route pour le Djôf et que lui était Mohammed, fils d'Abdallah de Tudmur. Ce fut un coup de théâtre; il était aisé de voir que nous étions les bienvenus. Nous avons été heureux néanmoins de nous retirer de bonne heure, car nous avions subi une marche pénible de onze heures par un chemin qui n'était pas facile.

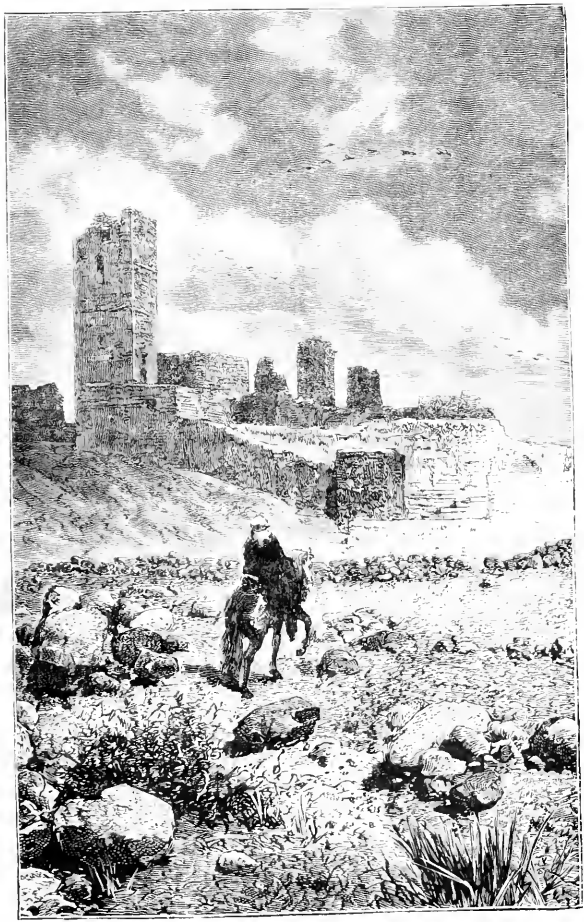
21 *décembre*. — Le plus court jour de l'année, mais encore chaud, bien que la nuit ait été froide. Nous avons passé la matinée dans la compagnie d'Hussein. Il n'y a pas long-

temps que sa maison est construite, mais elle a l'air d'être vieille, parce qu'elle a été construite avec de vieilles pierres. Cette construction est simple et bonne ; le principal corps de logis est divisé en plusieurs pièces par des cercles qui se raccordent avec les pierres de la voûte supérieure. Elle est précédée d'une jolie terrasse ouvrant sur une belle perspective de roches brisées avec des échappées sur le désert à l'horizon. Pendant que Wilfrid causait avec Hussein, j'allai faire une visite aux dames. Hussein n'a qu'une femme; son nom est Wardi (la rose). Elle est la mère d'un gentil petit garçon appelé Mohammed, âgé d'environ six ans et bien élevé, que j'avais vu auprès du cheik, et d'une agréable petite fille de deux ans du nom d'Amina. Il y a là, en outre, des enfants plus âgés qu'elle a eus d'un premier mari. Wardi est plutôt grasse, de belle complexion, avec les yeux et les cils peints au kohl. Elle a d'excellentes manières et m'a reçue cordialement dans une chambre ouvrant sur une terrasse qui a vers l'orient une vue qui s'étend jusqu'aux frontières du Hamâd. Elle était assise, entourée de ses serviteurs et de ses parents, parmi lesquels la mère d'Hussein et la sienne. La mère d'Hussein souffrait de la toux et d'une extinction de voix; un autre membre de la famille se plaignait d'un rhumatisme au bras. Tous les deux m'interrogèrent sur le choix d'un traitement. Les dames gardèrent leur voile jusqu'à ce qu'Assad, secrétaire du cheik, qui m'avait accompagnée, se fût retiré. Le soin pris par Wardi de cacher ses charmes n'était du reste qu'un faux-semblant; il se bornait à garder un coin de son voile tiré sur sa figure. Elle parla beaucoup de ses enfants du premier mariage. L'un était Mustafa, un garçon de dix-huit ans, chef d'un village voisin, l'autre une jeune fille d'une douzaine d'années, qui était présente. Cette jeune fille semblait particulièrement intelligente et avait reçu quelque éducation, assez pour pouvoir lire une phrase de mon manuel de langue arabe, et réciter le premier chapitre du Coran.

Le plaisir de ma visite fut quelque peu gâté par la quantité de mets sucrés, de café et de thé qu'on nous servit; je me tirai du café et du thé; les coupes étaient petites, selon l'usage; mais les mets sucrés étaient d'une nature si copieuse, qu'il n'y eut pas moyen d'en avoir raison. Les deux petits enfants vinrent heureusement à mon secours; dans leur zèle à dévorer ce que je leur tendais, ils détournèrent l'attention de la mère. A mon départ, Wardi me fit cadeau d'un bouquet de plumes tirées une à une d'une peau d'autruche pendue à la muraille; cette peau, dit-elle, lui avait été apportée du Sud quelques mois auparavant.

Les Druses du Haurân affirment qu'ils sont Arabes et venus de l'Arabie méridionale avec les successeurs immédiats du Prophète; que le Djebel était habité par des Roumis grecs dont les descendants subsistent et continuent d'être chrétiens. Nous en avons aperçu un aujourd'hui dans la maison d'Hussein, en excellents termes avec les autres visiteurs, à ce qu'il semble. Il était vêtu comme un Arabe, et il était impossible de le distinguer des fellahins Arabes qu'on rencontre dans les villes du désert. Les femmes druses, excepté celles de la famille d'Hussein, sortent sans voile. Elles ont des manières agréables, de la propreté, un air de fraîcheur, des joues d'un vif incarnat; elles ne manquent jamais de dire « Salam aleykum » aux étrangers. Elles apportent de la coquetterie à se peindre les yeux avec du kohl.

Naturellement on discuta beaucoup à Melakh de la direction à suivre afin de continuer notre voyage. Il est pénible d'avoir à penser que toute une semaine s'est écoulée depuis notre sortie de Damas et que nous n'avons pas avancé de plus de 80 milles, à vol d'oiseau. Encore avons-nous la chance d'aller maintenant plus vite. Hussein doit nous faire accompagner par quelques-uns de ses gens jusqu'à Kâf, oasis du Wadi Sirhân, avec laquelle il existe des communications assez fréquentes de ce côté du Haurân, parce qu'il y a là des mines où les villageois vont chercher



Melakh.

du sel à dos de chameau. Kâf est, dit-on, à cinq jours de marche d'ici. La principale difficulté est que la route est occupée par des tribus nomades, on ne sait lesquelles. Les Sirdieh sont amis de Hussein, de même que les Kreysheh ; mais il y en a d'autres qu'il ne connaît pas, les Sherarât Sirhân, les Howeysin, ces dernier de simples brigands « pires que les Sleb ». On peut rencontrer les uns ou les autres, comme on peut ne rencontrer personne. Hussein a envoyé un homme à cheval à Ezrak, la prochaine station sur notre chemin, où il y a des puits et un vieux château, afin de voir qui s'y trouve. Mohammed Dukhi nous a donné des lettres pour les Kreysheh ; si on les trouve là, il n'y aura pas de difficulté ; ils sont assez puissants pour nous protéger contre n'importe qui. Dans tous les cas, nous partons demain. Nous sommes désireux d'entrer enfin dans le désert ; la vie est fatigante dans ces villes du Hauràn ; il y a trop de monde avec qui on est obligé d'être gracieux, et les enfants sont trop hargneux. Ils ont joué tout le long du jour à côté de notre tente, ces ennuyeux petits misérables. Wilfrid est sorti une heure cette après-midi ; il a tué quelques grouses, dont il y a des volées sans nombre dans les champs d'alentour ; moi, j'ai fait un croquis de la ville de derrière une muraille.

On a enfin trouvé un homme qui consent à nous accompagner ; il a l'air de promettre. C'est un Shammari du Djebel Shammar, qui, pour une raison ou pour une autre, a quitté sa tribu, sans doute pour avoir commis un crime contraire à la loi nomade ; il a vécu durant ces quelques années à Salkhad, où il a épousé une femme druse. Il plane quelque mystère sur sa profession et sa manière de vivre, mais il a une figure sympathique et, malgré son pauvre costume, un air de distinction. Il nous plaît à tous les deux, et Hussein paraît avoir des renseignements sur son compte. En outre, il a déjà fait le voyage du Nedjed en entier, il est allé et revenu de Salkhad au Djôf. Il a besoin, à ce

qu'il dit, de retourner dans son pays natal. Mohammed, de son côté, a découvert un homme aux cheveux rouges, né à Sokhne, et à ce titre presque son compatriote ; il sera conducteur de chameaux sous la direction d'Abdallah ; de sorte que notre caravane est revenue à son effectif originaire, c'est-à-dire au chiffre de huit personnes [1].

Demain, nous pouvons espérer dormir dans le désert.

1. Hélas ! depuis que ceci est écrit, nos amis de Melakh ont éprouvé de tristes revers. Au mois de septembre 1879, Midhat-pacha, afin de signaler la prise de possession de son gouvernement de Damas, et de maintenir la réputation d'énergie que l'Europe lui a faite, a envoyé un corps de troupes afin de réduire les Druses indépendants. Ceux-ci, dont la liberté était menacée, ont obtenu d'abord un succès. Ils ont atteint et battu les troupes turques qui s'avançaient à travers le Leja ; l'expédition a dû rentrer à Damas avec une perte de quatre cents hommes. Mais, un mois plus tard, Midhat a pris sa revanche. Il a acheté Mohammed Dukhi, où il lui a persuadé d'entrer dans le Haurân oriental avec ses nomades. Taudis que ceux-ci bloquaient les villes, une colonne de troupes régulières avançait par les montagnes et a pu occuper Salkhad, Melakh et le reste du district, qui fut contraint de se soumettre. Un gouverneur ottoman remplace les cheiks indigènes, et les bienfaits de la loi turque se sont étendus sur chaque village du Haurân.

CHAPITRE IV

« Car tous les rochers sont jetés à l'aventure, noires murailles de granit, noirs bancs de pierre. »

(Walter Scott.)

Nous partons avec ardeur. — Le Harra. — Une théorie du mirage. — Le camp des Beni Sokkhr. — Le Wadi er-Rajel. — Un dîner de Noël au désert. — L'ouragan de sable. — Nous atteignons Kâf.

22 *décembre*. — Gelée blanche qui a disparu à sept heures et demie. Hussein nous a fait accompagner par deux hommes, l'un son homme de confiance et un autre. Il nous a aussi donné des lettres pour Ali el-Kreysheh et le cheik de Kâf. Mohammed, au sortir de Melakh, était fier du succès de cette visite ; il me raconta les jolies choses qu'Hussein avait dites de nous. Hussein avait vu d'autres Franjis, mais aucun n'entendait comme nous les *shoghl arab* (les moyens arabes). Ils étaient venus à la tête d'une escorte voir les ruines ; c'était lui-même que nous étions venus voir. « Ah ! dit Mohammed, ils sont maintenant assis à prendre le café et à parler de nous. Ils se racontent les uns aux autres que le Beg et moi sommes frères, et que nous voyageons ensemble, comme c'est la vérité, en quête de parents, et afin de nous faire des amis par le monde. Il n'y a rien de si *asil* (noble) que de voyager et de se faire des amis. Il y avait une fois un vieillard qui avait un fils et peu d'autre bien. Quand il vint à mourir, il appela son fils et lui dit : « Mon fils, je suis à « l'heure de la mort et je n'ai rien à vous laisser sauf un con- « seil, et ce conseil le voici : bâtissez-vous des maisons dans « chaque partie du monde. » Et le fils, qui était dépourvu d'in-

telligence, se demanda comment il pourrait faire, vu qu'il n'avait pas d'argent pour bâtir des maisons, et il partit à la recherche d'un homme sage qui pût lui expliquer les dernières paroles de son père. Et il voyagea pendant de longues années, et visita chaque partie du monde, se fit des amis dans chaque ville et à la fin trouva l'homme sage qui lui dit qu'il avait fait comme son père lui avait ordonné de faire : car, ajouta-t-il, vous avez des amis partout, et la maison de votre ami n'est-elle pas la vôtre? »

Nous aussi nous étions dans l'enthousiasme, car les choses paraissaient maintenant aller bien. Nous nous dirigions au sud sur la route d'Ezrak par des villages en ruine et çà et là un coin de terre cultivée. A chaque instant nous faisions lever des bandes de grouses du désert occupées à manger des graines de *zueyti*, espèce de chardon qui croît en abondance dans les terrains en friche. Wilfrid en abattit huit d'un seul coup, et dans un village nous achetâmes des perdreaux à un homme qui chassait avec un fusil à mèche, de sorte que nous fûmes pourvus de provisions pour un jour ou deux. Assad a emmené un beau lévrier de la race à long poil, qui a un nez merveilleux à la chasse. Son maître déclare qu'il *voit* le gibier, car les Arabes ne semblent pas comprendre la théorie de l'odorat.

Après deux heures d'une marche rapide, nous faisions halte à un village appelé Metêm, où Assad a des amis, et où nous sommes contraints de subir à plusieurs reprises la cérémonie du café, qui nous fait perdre beaucoup de temps. Alors une nouvelle discussion s'élève quant à la route à suivre. Il est arrivé quelqu'un d'Ezrak annonçant que les Sirhan y sont campés, et les Sirhan, nous le savions, étaient en amitié avec Hussein el-Atrash. Assad et Salman, son compagnon, refusèrent de nous suivre sur cette route ; ils étaient d'avis de passer la nuit à Metêm afin d'aviser, ce qui n'était pas dans nos projets. Notre résolution était d'aller à Kâf, par n'importe quel chemin, sinon par Ezrak. Quelqu'un sug-

géra de nous rendre auprès d'El Kreysheh, qu'on disait dans le Wadi er-Rajel, d'autres auprès des Sirdîeh qui étaient campés à un jour de marche à l'est. Il était difficile de prendre un parti ; mais, au puits du village où nous abreuvions les animaux, on rencontra un homme et sa femme qui savaient où rencontrer les Sirdîeh. Ils étaient en route pour les rejoindre ; cela nous décida en faveur des Sirdîeh. Les Sirdîeh étaient les amis d'Hussein, et les guides des Druses ne firent aucune objection ; Awwad le Shammari n'en fit pas non plus. On quitta donc la route d'Ezrak ; on tourna à l'est, hors des terrains de culture. Metêm est le dernier village que nous aurons vu ; le désert est devant nous jusqu'au Nedjed.

Nous voici campés à l'extrémité d'un plateau d'où l'on a une immense perspective de plaines et de collines. Wilfrid est très affairé à dresser une carte grossière du terrain, qui pourra servir demain, si l'on vient à s'égarer. Awwad déclare de son côté qu'il connaît toutes les parties du désert depuis cet endroit-ci jusqu'à Kâf, et il indique un point au sud-est, au delà duquel est situé Kâf. Les Druses, qui sont des citadins, sont déjà nerveux à l'aspect du désert ; ils témoignent de l'humeur d'être obligés de camper loin des villages et des tentes. Notre campement est caché dans un ancien cratère de volcan, où l'on est à l'abri du vent, qui est très froid. Il y a là au-dessous de nous une fontaine appelée Aïn el-Ghiaour (la fontaine des infidèles) ; d'après les Druses, ceci est le théâtre d'une grande bataille livrée par les Arabes de la première invasion, et dans laquelle ils mirent les chrétiens en déroute. En ce temps-là, toute la contrée que nous avons parcourue et peut-être les terres accidentées placées en face étaient très habitées ; on parle d'un couvent ruiné, à quelque distance au nord-ouest, encore connu sous le nom de Ed Deyr. Il existe là des pâturages de *rotha*, dont les chameaux font leurs délices. Nous avons fini de dîner ; tout repose en paix, le ciel est plein d'étoiles. Nous sommes assis

sur le bord du cratère à causer de nos plans pour demain. Les Sirdîeh, à ce qu'il paraît maintenant, sont à un *khabra* ou étang appelé Shubboïtia, qu'on aurait pu apercevoir avant le coucher du soleil comme une ligne jaune au nord-est, trop loin de notre chemin pour aller les y rejoindre. Awwad est d'avis d'aller droit à Kâf, et de courir la chance de rencontrer les Arabes qui pouvaient être sur notre passage. El Kreysheh est quelque part devant nous, ainsi qu'ibn Majil, l'Akîd des Roala, dont nous avons fait la connaissance l'année dernière. A tout hasard, il faut prendre une bonne provision d'eau et marcher en avant à la pointe du jour.

23 *décembre*. — A l'aube, on remonte au bord du cratère et on regarde dans la plaine. Le spectacle était merveilleux : des wadis d'une forme chaotique, des pierres volcaniques de couleur noire, encore plus noires dans le ciel jaune du matin. Il y a toujours quelque chose de mystérieux dans une grande plaine, surtout dans une plaine comme celle-ci où, on peut le croire, aucun Européen n'a mis le pied, que même les habitants du Hauràn connaissent peu. Elle ne pouvait d'ailleurs pas avoir eu d'histoire depuis les jours de Og, roi de Basan. Mais il n'y avait pas à s'appesantir sur ce point de vue ou à ruminer les motifs romanesques qui nous avaient conduits là ; il y avait à examiner les alentours, à chercher quelque trace d'un campement arabe. Après avoir scruté le terrain dans tous les sens, on découvrit enfin une légère colonne de fumée au nord-est, à 10 ou 11 milles de distance, et une autre à l'orient. La première doit indiquer le campement des Sirdîeh, la seconde peut-être celui des Kreysheh. Satisfaits de ce résultat, nous rejoignons notre monde en train de monter à dos de chameau et nous partons au lever du soleil.

Nous avons trébuché toute la journée dans les cailloux du Harra, dans d'étroits sentiers à peine larges pour laisser passer les chameaux ; il a fallu faire un grand circuit pour se retrouver en fin de compte à 11 milles du point de dé-

part. Nous avions marché de compagnie avec nos nouvelles connaissances qui allaient au campement des Sirdîeh ; mais, arrivés au bas d'un groupe de collines, ils prirent au nord et nous dirent adieu, au vif désappointement des Druses qui ne goûtent pas du tout cette chasse aux oies sauvages, à la recherche des Kreysheh, et encore moins l'idée d'aller droit à Kâf. Ils nous suivent néanmoins, quand ils voient que nous ne voulons écouter aucune raison, et, on doit ajouter, de bonne humeur. Un grand charme du caractère arabe, est qu'il n'a pas de malice, même à propos de bagatelles. Il ne boude pas non plus. Ils ne prétendaient pas connaître beaucoup le pays, de sorte qu'on put charger Awwad de la direction à suivre. Il n'était pas question d'aller en ligne droite; le Harra est une région impraticable pour les chameaux comme pour les chevaux, à cause des pierres qui l'encombrent, sauf là où il y a des sentiers. La marche était glaciale; un vent froid nous frappait au visage; c'était bien le toucher de l'hiver. Cette région pleine de pierres polies doit pourtant être une fournaise en été. J'ai remarqué que ces pierres étaient régulièrement orientées. Du côté qui regarde le nord, elles sont grises, enduites d'une sorte de lichen, de sorte qu'à l'œil du passant elles changent de couleur à chaque instant. Il n'y a pas signe de vie, à peine quelques petits oiseaux, aucun vestige d'habitants ou de voyageurs récents. Les pistes qu'on suit en général sont le lit des wadis qui courent sans but et sans direction. Ils avaient l'aspect des chemins tracés par les moutons ou les chameaux, si les pierres n'étaient pas trop grosses pour croire que ces animaux ont pu les écarter. Malgré tout, je pense qu'ils doivent être une œuvre artificielle, celle des pasteurs du temps passé, à l'usage de leurs troupeaux. On nous a dit qu'au printemps, tout le Harra est couvert d'une herbe excellente. Il est remarquable que partout où se trouve une dépression du terrain, il y a un espace libre où il n'y a pas de pierres, et où l'eau de pluie séjourne et forme un

étang. Pourquoi n'y a-t-il pas de pierres? Le sol est une argile sèche, à surface très unie, fendue en carrés réguliers, si unie, que, même à sec, elle conserve l'apparence de l'eau et réfléchit la lumière. C'est sans doute la cause des curieux effets de mirage qui se produisent dans le désert, car il ne faut pas oublier qu'à cet égard l'illusion la plus complète a lieu aux endroits où on devrait naturellement trouver de l'eau, c'est-à-dire où l'eau a séjourné.

Vers onze heures et demie, nous arrivons soudain sur un terrain découvert qu'on aurait pris d'abord pour un khabra ou étang passager, mais qui se trouva faire partie d'un long wadi courant du nord au sud, avec des vestiges d'eau courante au milieu. Des tamaris, des buissons, des pièces de gazon frais, attestaient qu'on avait passé là récemment. Awwad et les Druses reconnurent que c'était le Wadi er-Rajel, où les Kreysheh devaient avoir leur campement. La question était de savoir s'il fallait le remonter ou le descendre. Tandis qu'on discutait, un troupeau de moutons fut signalé, puis un jeune garçon qui nous dit qu'il était un Sirdièh, mais que les Kreysheh étaient à environ deux heures en descendant la vallée. Cela tombait bien ; c'était précisément notre chemin.

Nous sommes au camp d'Ali el-Kreysheh, où nous avons été reçus avec hospitalité par un jeune homme de sa famille, en l'absence du cheik. Ali est à Mezârib avec cinquante cavaliers, afin d'escorter les *jerdeh* dans leur marche vers Maan.

Nous avons entendu cette nuit quelques chants et les accords du rebab. Parmi les chants qui m'ont plu, j'ai reconnu la vieille ballade des Shammar sur Abdul Kerim et l'homme qui n'a pas de jument.

24 *décembre*. — Les Kreysheh, au camp desquels nous sommes, appartiennent aux Beni Sokkhr, tribu nombreuse et assez peu guerrière qui occupe toute la contrée depuis la route des pèlerins à l'orient jusqu'à l'extrême frontière du Harra. C'est un désert de pierres. On dit qu'ils doivent à ce

fait leur nom de Beni Sokkhr, enfants des rochers. Ils nous ont assuré qu'ils ont vécu dans le Harra « de tout temps ». Ils ne sortent pas du Nedjed, disent-ils, comme les Anazeh : ils sont Shimali, Arabes du Nord. On nous a énuméré dix fractions des Beni Sokkhr, chacune ayant un cheik séparé, quoique toutes nominalement sujettes de Fendi el-Faïz, ou plutôt de son fils Sottan, car Fendi est un vieillard qui a cédé son autorité effective. Ces fractions ne sont autre chose, sans doute, que des groupes de la tribu qui portent le nom de leurs cheiks, dont Sottan est le principal, le second El Kreysheh, et après lui Dreybi ibn Zebbed. Les Kreysheh ont des chameaux et des moutons ; ils paraissent jouir d'une certaine prospérité ; mais ils n'ont pas beaucoup de juments, et celles qu'ils possèdent ne sont pas du meilleur type. Ils élèvent des faucons et des lévriers.

Ils nous ont donné des nouvelles des Roala. Ibn Majil que nous avons rencontré l'année dernière près de Sotamm ibn Shaalan et qui prit notre parti dans les négociations de paix ouvertes avec les Sebaa, est maintenant séparé de Sotamm. Il est quelque part du côté du Djôf, de sorte que nous le rencontrerons peut-être. Sotamm s'est dirigé vers le nord, afin d'attaquer les Welled Ali. Les Kreysheh sont les amis d'ibn Majil, mais en guerre avec Sotamm, autre curieux exemple de l'inconsistance de la politique nomade. Elle est aussi changeante que les nuages : elle se transforme si vite, que si on écrivait l'histoire du désert, un espace de dix années offrirait plus d'accidents qu'un siècle de l'histoire européenne.

Durant les négociations relatives à la poursuite de notre entreprise, je vins à parler des femmes d'Ali el-Kreysheh. Il y en avait deux au campement, Hazna et Fassal. Je n'en vis qu'une, Fassal, qui occupait la tente des femmes avec les gens attachés à sa personne et trois enfants, deux petits garçons et une fillette remarquablement malpropre et, ce qui est rare parmi les nomades, ayant mal aux yeux. Fassal est une créature simple et peu intéressante

mais sensible, qui a un avantage sur Hazna, qui n'a pas d'enfants, la pauvre femme. Elle m'apprit qu'elle était dans une fraction de la tribu qui est plus au nord; les nouvelles de Damas l'intéressaient; elle m'interrogea sur le nouveau Vali et sur Mohammel ibn Smeïr, une grande renommée locale. Elle parut très contente d'une boîte de sucreries que je lui offris, et, quand je pris congé, me reconduisit jusqu'au bout de la tente avec des bénédictions.

Je trouvai nos tentes pliées et tout prêt pour le départ. Un arrangement était intervenu avec le jeune homme qui représentait notre hôte. Nous aurions un *zellem* (un homme) qui nous accompagnerait jusqu'à Kâf moyennant la somme de 10 medjidiés (40 shillings). Assad et Salman étaient à faire leurs adieux; ils retournaient à Melakh. Ils furent très heureux de recevoir chacun 1 livre turque. Assad nous laissa un lévrier, chien noir et pelé, qui se mit à gémir pitoyablement en voyant son maître s'éloigner; j'aime ce chien à cause de cela.

Au sortir du camp des Kreysheh, il se leva un vent âpre de l'ouest-sud-ouest, qui dura la journée entière et nous pénétra jusqu'aux os, malgré les fourrures et les vêtements épais dont nous pûmes nous couvrir. La direction suivie est au sud-sud-est; nous sommes au delà des collines, sur une plaine égale toujours couverte de pierres noires. Le seul accident de la journée fut la rencontre d'un large khabra (Khabra el-Gurrthi), triste bas-fond d'argile desséchée et de sable qui exigea deux heures de traversée, quoique les chameaux fussent au pas accéléré. Le vent soulevait d'énormes nuages de sable qui firent de ce lieu le plus vilain qu'il y ait dans nos souvenirs. Le froid était trop intense pour nous permettre de dire grand'chose. Nous étions accroupis sur nos delûls, le dos au vent, nos têtes enveloppées dans nos vêtements. On ne rencontra personne de tout le jour, sauf une bande d'une douzaine de chameaux conduits par deux Arabes aux regards sauvages qui nous décla-

rèrent être des Sherarât : aucun être vivant, si l'on excepte un lièvre qui se leva dans les pierres, que les chiens poursuivirent à quelques centaines de pas, sur un terrain qui aurait brisé tous les os d'un lévrier anglais, mais sans recevoir de blessure apparente. Vers deux heures, à notre grande satisfaction, on retrouva le Wadi er-Rajel, avec lequel nous avions fait un angle. Il y avait là une terre molle, de l'herbe, de l'eau, car le wadi a roulé beaucoup d'eau, il y a un mois, et il en reste. Ce pâturage était d'ailleurs à ne pas négliger ; on prit la résolution de passer la nuit en cet endroit. Pendant qu'on déchargeait les animaux, une troupe de gazelles regardait des bords du wadi ; peut-être venaient-elles boire. Mohammed se mit à leur poursuite avec un rifle ; on l'entendit décharger douze coups l'un après l'autre ; mais il revint les mains vides. Notre tente est dressée à l'abri d'une grossière muraille de pierres branlantes, construite par des pasteurs afin de protéger leurs troupeaux. Le vent souffle encore en tempête ; il est froid comme il convient la veille de la Noël. Mais Hanna nous a préparé du *curry*, qui avec de la soupe, du burghul, du plum-pudding tiré d'une enveloppe de fer-blanc, nous constituent un méchant dîner, pendant qu'Abdallah s'évertue à nous faire du pain, et Awwad à faire brûler du café.

Mercredi 25 décembre. — Jour de Noël. Nous sommes enfin sortis du Harra et sur un terrain découvert. Le désert noir était devenu un cauchemar avec ses pierres horribles, ses sentiers tortueux qui empêchent les chameaux de parcourir plus de 2 milles à l'heure. On en fera 3 maintenant ou 3 un quart.

Après avoir employé une demi-heure à sortir du wadi, on eut la bonne fortune de rencontrer de magnifiques flaques d'eau cachées dans les anfractuosités d'un rocher ; on s'arrêta afin de faire de l'eau. C'était une occasion rare en cette saison de trouver le Wadi er-Rajel en cet état. La pluie qui l'avait ainsi arrosé devait être une pluie d'orage tombée

sur le versant oriental du Djebel Hauràn ; il n'en était pas tombé une goutte ailleurs. Il n'y avait d'herbes d'automne que sur ses bords. Les Kreyshch avaient descendu la vallée dans son étendue, mangeant et buvant le long du chemin sans laisser un brin d'herbe derrière eux ; on rencontrait partout les traces du passage de leurs bestiaux. Çà et là, on distinguait l'emplacement de leur camp, des pierres placées en ligne sur les trois côtés d'un carré. Il y en avait un qu'ils venaient de quitter. On fit lever nombre de vautours et de corbeaux autour de la carcasse encore fraîche d'un chameau, puis on aperçut l'empreinte des pieds d'un cheval ; c'est le témoignage ordinaire que les *ghasûs* et les maraudeurs, qui font la joie du pays, laissent de leur passage. Pour leur satisfaction, les indigènes ont établi que des accidents comme la rencontre des brigands ou d'une bande appartenant à une tribu ennemie, viennent de Dieu (*min Allah*) ; ils sont à mettre dans la même catégorie que la pluie et le beau temps, que les maladies et la bonne santé, toutes choses que les nomades considèrent comme fortuites.

Ayant rempli nos peaux de bouc et quitté le Wadi er-Rajel pour tout de bon, il n'y a plus d'espoir de trouver d'eau jusqu'à notre arrivée à Kâf. Ici la vallée, avant d'atteindre le Wadi Sirhân, fait un coude à l'ouest, et se trouve par conséquent en dehors de notre chemin. Il y a eu à traverser quelques dunes couvertes d'un gravier caillouteux, diversion agréable au sortir du Harra, puis nous avons chassé à deux ou trois reprises les gazelles qui, de temps à autre, étaient en vue. Nous songions à notre dîner de Noël, et aurions été heureux d'ajouter quelque chose à notre ration de riz, qui était notre seule ressource ; mais ni les lévriers ni les juments n'étaient en état de fournir une course. Un de nos efforts parut devoir être plus fructueux : c'était une charge sur une troupe de gazelles qui s'étaient laissé approcher de plus près ; mais les chiens ne purent mettre la dent sur rien. Les coups de feu n'eurent pas plus d'effet ; il fallut, en

outre, courir après Sayad, le lévrier noir et pelé, qui s'était aventuré à plus de 2 milles à la poursuite des gazelles, — on craignait de le perdre, — puis reprendre notre course afin de rattraper les chameaux. Cela avait exigé trois quarts d'heure; notre monde était alarmé et Abdallah en colère que nous eussions été si loin, car Mohammed était avec nous. Ces plaintes étaient justes et les récriminations légitimes; quand on est en voyage, on n'est pas à la chasse. Sans parler du danger de rencontrer l'ennemi, d'autre part, il y a toujours le risque que quelqu'un ne vienne à s'égarer dans un pays comme celui-ci, où les chameaux ne laissent aucun vestige de leur passage : un écart à droite ou à gauche de la ligne droite, un accident de terrain, et l'on est perdu. Nous fûmes obligés d'en convenir et de promettre de ne pas recommencer. Pourtant un hasard des plus inattendus nous offrit de quoi dîner. Nous n'avions pas fini de discuter qu'on aperçoit un chameau en train de paître seul dans la plaine, à moins d'un mille de distance. Ce fut un cri général de : *une prise!* Tout le monde partit à sa poursuite, les uns à pied, les autres à cheval. Nous étions en tête naturellement; l'animal fut ramené au galop. C'était un jeune chameau né au printemps, bien portant et dont la vue arracha des larmes à Hanna, larmes de colère, non de pitié. Il est effrayant de penser que personne de la troupe n'eut un mouvement de pitié. La scène m'inspirait un mélange de compassion pour la pauvre victime, et de dégoût pour nous-mêmes qui voulions en faire notre proie. Il ne fut pas question du propriétaire; les chameaux qu'on trouve égarés dans le désert sont déclarés par acclamation la propriété du premier venu. Nous étions de fait un *ghasû* (troupe de brigands), et le jeune chameau était loyalement notre prise ; de sorte que le pauvre chameau fut amené devant nous.

Le dîner ainsi assuré, j'avais à voir ce qu'on pourrait arranger de plus en l'honneur de la journée.

26 *décembre*. — Mohammed, Abdallah, Awwad, les deux

Ibrahim et Hanna, tous, en un mot, passèrent la soirée en fête et mangèrent le chameau en entier, sauf les fausses côtes qu'on nous apporta, et les épaules qu'on garda pour aujourd'hui. On s'était partagé la tâche de le tuer, de l'écorcher, de le dépecer, de le faire cuire; tous étaient également prêts à mettre la main à l'œuvre. On parle quelquefois de la chair de chameau, non seulement comme n'étant pas mangeable, mais dangereuse. En réalité, elle est bonne; quand il est jeune, elle ressemble à du mouton; quand il est vieux, elle est coriace, pas de mauvais goût, autant que mon expérience me permet de le constater. De fait, si on la sert sans les os, il est difficile de la distinguer de la chair du mouton.

Nos serviteurs, après s'être ainsi empiffrés, s'endormirent profondément, et même, lorsque soudain, vers deux ou trois heures du matin, le vent se leva avec un bruit assourdissant, il ne put les éveiller, jusqu'à ce que leur tente s'écroulât sur eux, comme la nôtre fit aussi. Nous étions éveillés et aurions pu la maintenir debout, si nous n'avions pas été paresseux pour nous lever et pour l'assujettir sur ses pieux. Lorsqu'elle fut tombée sur nous, il était inutile de faire autre chose que de rester comme nous pouvions sous ses ruines et d'attendre le jour. Heureusement les principaux pieux n'avaient pas été arrachés, et le sable, — car cet ouragan était un orage de sable, — s'était accumulé sur les bords de la tente écroulée; il n'y eut pas d'autre dommage. Le matin, les serviteurs nous proposaient de rester où nous étions; nous ne voulûmes pas en entendre parler. On n'avait d'eau que pour deux jours; c'eût été une folie de nous attarder; de sorte qu'après avoir écarté le sable, ou plutôt après nous l'être mis dans les yeux, on se mit à plier les tentes et à charger les *bêtes*. Le vent continuait d'être violent et le froid piquant; l'air charriait du sable. L'ouragan soufflait du sud-ouest. On avait établi le campement à l'abri d'un petit monticule non loin du Tell Guteyfi, qui se trouva



Ouragan de sable

être le point qu'avait indiqué Awwad d'Aïn el-Ghiaour. Une fois cet endroit dépassé, on se trouva dans une plaine découverte exposée à toute la furie des éléments. Le vent était plus violent que jamais. Les orages de sable sont fréquents dans ces parages, car le Tell Guteyfi, formé de pierres volcaniques comme dans le Harra, est à moitié enseveli sous les sables. On le voyait scintiller à distance, à travers l'air épais. Bientôt l'obscurité croissante nous empêcha de nous apercevoir les uns les autres. Le soleil luisait faiblement et par intervalles dans les nuages de sable. Tout ce qu'il était possible de faire était de se tenir ensemble, et de ne pas se perdre de vue. A un moment donné, il fallut s'arrêter, tourner le dos au vent, se couvrir les yeux et la tête de ses vêtements, en attendant que la tourmente fût passée. Rien n'aurait pu lui résister. Encore étions-nous loin d'avoir aucune crainte de danger ; il n'y en a pas ; on a tout le temps d'observer le pittoresque de la situation, les chameaux, entraînés, se serrant les uns contre les autres, afin de se protéger mutuellement, avec leurs longs cous tendus, la tête basse, les objets de campement prenant la fuite, nos vêtements tourbillonnant dans le vent, le tout vu à travers la brume jaune du sable qui fait que les choses apparaissent comme se promenant dans l'espace. Les animaux avaient une physionomie fantastique et désespérée, comme des créatures antédiluviennes envahies par les flots. Malgré tout, il n'y avait pas de danger, car la direction du vent était constante. Nous l'avions en face, nous le savions, et grâce à de patients efforts, on réussit à avancer un peu. Tout à coup la plaine de sable sur laquelle nous cheminions parut s'abaisser devant nous, et au bas d'une vaste dépression du sol, on put distinguer des tamaris qui brillaient à travers l'ouragan. C'était donc un refuge à notre portée.

On s'installa confortablement sous un buisson, où l'on put savourer les délices de cette accalmie. Le sol est com-

posé d'un sable profond, blanc comme la neige ; les tentes, à peine dressées, y étaient à moitié enterrées; on aurait pu imaginer qu'on était chez soi, sous la neige, un jour de boxes. Nous avions allumé un feu de tiges de tarfa, à l'intérieur de notre tente, et dégustions l'excellent café d'Hanna. Où peut-on se trouver mieux chez soi que nous n'étions dans notre tente? Awwad nous a surpris beaucoup aujourd'hui par ses objections, lorsqu'on lui a proposé de dresser les tentes ; il prétendait qu'il était impossible de les fixer dans du sable. De la part de Mohammed ou de quelque autre citadin, cela nous aurait paru naturel ; mais Awwad est un nomade de naissance et doit avoir campé des centaines de fois dans le Nefûd. Pourtant, il n'a jamais entendu parler d'enterrer les pieux d'une tente.

Un malheur est arrivé durant l'orage. Le vieux coquin de chameau acheté à Mezârib, qui a essayé tant de fois de retourner dans sa famille, a fini par s'échapper. Profitant de l'obscurité et sachant que le vent effacerait immédiatement la trace de ses pas, il a décampé aussitôt qu'on l'a eu déchargé. Mohammed et Awwad, montés chacun sur un chameau, sont à explorer les environs, mais sans espoir de le retrouver ; ils ne peuvent guère voir qu'à quelques centaines de pas autour d'eux ; pour qu'il fût à portée de leurs yeux, il faudrait qu'il eût pris la clef des champs dans la demi-heure qui vient de s'écouler. Mohammed a fait vœu de sacrifier un agneau ; il est probable que cela n'y fera pas grand'chose.

27 *décembre*. — Nous sommes arrivés à Kâf, après une longue marche de 27 ou 28 milles, par le sud-ouest. Durant la nuit, il est tombé un peu de pluie ; le vent s'est adouci. On était parti à huit heures, par une plaine de gros sable, où émergeaient de petits tertres de grès. A midi, on arriva sur une piste bien battue, route des caravanes de sel entre Bozra et Kâf ; elle nous conduisit au delà d'une hauteur; jusqu'à une vallée fort étrange, qui se relie, à ce qu'on nous

a dit, au Wadi Sirhân. Elle est de formation géologique extraordinaire. De chaque côté, la crête de ses bords est de roche noire avec des pierres détachées de même nature; au-dessous on remarque une couche de grès jaune, puis une autre couche noire, puis du sable pur, puis du sable mélangé de pierres noires isolées, puis un dépôt de calcaire et au fond de la craie. Le lit actuel du wadi est de beau sable blanc, semé de tamaris et de buissons de *guttuh*. Quand on y descendit, les chiens débusquèrent une gerboise qui offrit beaucoup de difficultés à prendre, quoique la pauvre créature fût de petite taille. Elle faisait des bonds prodigieux à droite, à gauche, en avant, en arrière, de manière que les chiens emportés sur elle la dépassaient toujours, et la manquaient chaque fois qu'ils essayaient de la saisir. Elle sauta enfin, comme par maladresse, dans la gueule de Shiekhah. Abdallah et les autres craignaient d'en manger; mais elle était si endommagée, qu'il ne valait pas la peine de la faire cuire. A trois heures, on escaladait le faîte d'une autre hauteur, d'où apparut soudain l'immense Wadi Sirhân, objet, de notre part, de tant de conjectures. Il semble néanmoins n'être pas un wadi, mais le fond d'une ancienne mer. Un petit point noir sur le bord d'une *subbka* ou lac salé maintenant à sec, tout à fait au-dessous d'un grand *tell* noir, indique l'oasis de Kâf, petit hameau de seize maisons avec un jardin à palmiers d'à peu près un acre d'étendue.

J'ai eu la mauvaise fortune de me fouler le genou, accident pénible et très ennuyeux au milieu d'un voyage. Mon delûl, qui est un animal très remuant, a fait un mouvement au moment précis où j'étais penchée, pour arranger quelque chose à la *shedâd*, ou selle, et m'a désarçonnée. La douleur est indicible, et je crains de rester quelque temps boiteuse et incapable de marcher. Mais nous sommes à Kâf.

CHAPITRE V

« Rafi courut après elle l'épée nue ; il était au moment de lui couper la tête, quand elle lui cria : Grâce ! »

(Aboulféda.)

Kâf et Itheri. — Encore des parents. — Le Wadi Sirhân. — Chasse aux sauterelles. — Hanna s'assied pour mourir. — Récits de brigandage et de violence. — Nous sommes surpris par un ghasû et faits prisonniers. — Statistique des Sherarât. — Le Djôf.

28 *décembre*. — Kâf est un joli petit village d'une physionomie originale, entièrement différent de tout ce qu'on peut voir en Syrie. Tout y est en miniature, les seize petites maisons carrées, les petites tours à créneaux et les murailles crénelées de 7 pieds de haut, soixante-dix ou quatre-vingts palmiers qu'il y a dans le jardin arrosé par des puits, quelques arbres, que je pris d'abord pour des cyprès, mais qui se trouvèrent être une espèce délicate de tamaris [1]. Bien qu'il soit une si petite localité, Kâf a l'air singulièrement florissant ; tout y est soigné et bien entretenu ; il n'y a pas un créneau brisé ou une porte hors de ses gonds, comme, certes, c'eût été le cas en Syrie. Il y a aussi une quantité de jeunes palmiers plantés parmi les grands, de jeunes figuiers, des vignes, ce qu'on trouve rarement dans le Nord. Les habitants ont un bon regard, paraissent convenables ; ils nous effrayèrent un peu d'abord en sortant de chez eux l'épée à la main. Ils la portent attachée à l'épaule ou la tiennent des deux mains par la gaîne. Sur plusieurs de ces gaînes, on remarque de vieilles figures pétrifiées de

1. C'est l'*ithel*, arbre qui croît dans chaque village de l'Arabie centrale, mais non, autant que je sache, à l'état sauvage.

martyrs du moyen âge, des têtes de l'époque des croisades.

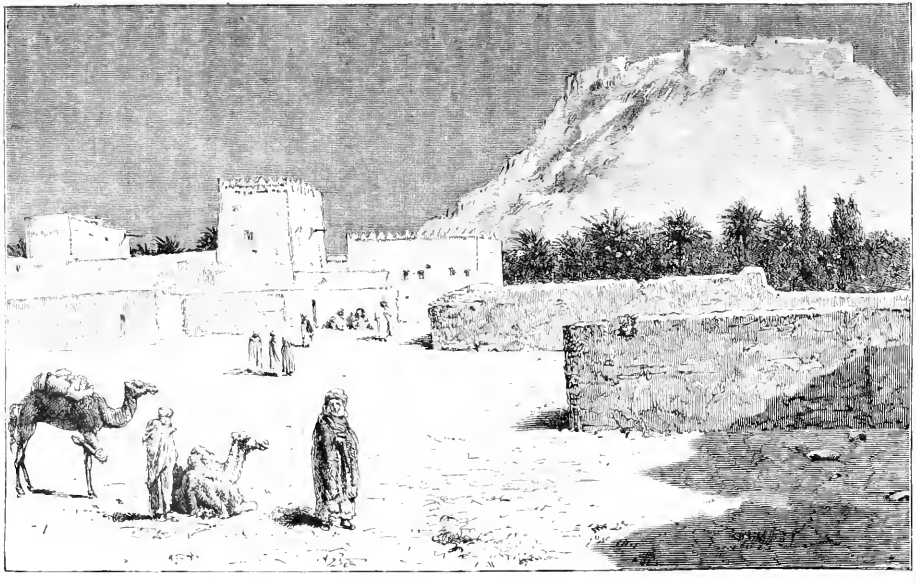
Abdallah el-Kamis, cheik du village, pour qui nous avions des lettres d'Hussein, nous reçut avec une politesse marquée; une chambre de sa maison fut balayée à notre intention. A l'exemple des autres chambres, elle ouvre sur une cour intérieure, au milieu de laquelle était attaché un jeune cheval de deux ans. Notre chambre a servi de magasin aux vivres; elle est sans ameublement d'aucune sorte; mais nous fûmes charmés de la trouver aussi sans habitants. L'architecture ici est fort simple; des murs de terre sans fenêtres, ni ouvertures d'aucune sorte, sauf quelques trous carrés pratiqués sous le toit. Le toit est en bois d'*ithel*, à traverses de palmier, couvert de branches du même arbre. La chambre principale est appelée le *kahwah*, ou chambre du café; sur l'un des côtés, à moins que ce soit au milieu, se trouve un foyer carré où l'on fait le café. Il n'y a pas de cheminée; la fumée s'échappe comme elle peut. Cela ne manque pas de confort autant qu'on le supposerait, car le bois qu'on emploie brûle avec une belle flamme blanche qui donne le maximum de chaleur et le minimum de fumée. C'est le *ratha* ou *ghada*[1]. On s'assied autour du foyer, pendant qu'on fait le café, solennité qui prend près d'une demi-heure.

Aussitôt après notre arrivée, on apporta une table chargée de dattes, dattes de la récolte de l'année dernière, visqueuses et entamées, bonnes pourtant. Plus tard, dans la soirée, ce repas fut suivi d'un dîner plus confortable de burghul et de volaille bouillie. On est frappé de la politesse générale: Abdallah, notre hôte, s'est informé vingt fois de notre santé avant de nous faire d'autres questions; il n'était pas facile de lui répondre par des compliments assortis. En réalité, tout ici est pauvre et simple; mais on ne saurait s'empêcher de sentir qu'on est au milieu d'un peuple civilisé. On a fait

1. Espèce de tamaris.

beaucoup de bruit autour de Mohammed qu'on traite comme un cheik. Tudmur est connu de nom ; à cette distance on la considère comme une ville d'importance. Il y eut une grande surprise de voir un homme de ce rang tenir auprès de nous une position voisine de la domesticité. Le soir, il fut l'objet de questions sans nombre sur l'objet de son voyage. On n'a pas encore vu de Franjis à Kâf, disent les habitants ; on ne comprend pas le respect qu'on accorde ailleurs aux Européens ; Mohammed, cependant, leur a expliqué comment il était le frère du Beg ; il a affirmé que notre voyage était un voyage d'agrément, non de profit ; de sorte qu'on nous traite avec autant de courtoisie que si nous étions des Arabes de naissance. Awwad nous a été d'un grand secours ; il est connu ici, où il nous a servi d'introducteur.

Kâf est indépendant de l'autorité du sultan, quoique les troupes turques l'aient saccagé deux fois, la première en 1834, sous Ibrahim-pacha, la seconde il y a peu d'années, lorsque le gouvernement de Damas envoya une expédition militaire dans le Wadi Sirhân. On nous montra les ruines d'un château, Kasr es-Saïd, sur une colline au delà du village, qu'Ibrahim-pacha a détruit, et on entend des lamentations sans fin sur les prouesses accomplies par les soldats de l'expédition turque. Les habitants de Kâf se reconnaissent les sujets d'ibn Rashid, chef du Djebel Shammar. Quelques-uns des gens d'ibn Rashid étaient ici, il y a quelques jours ; ils venaient percevoir le tribut annuel, s'élevant à la somme minime de 20 medjidiés (100 francs), qu'on est heureux de payer à ibn Rashid en retour de sa protection. Les habitants de Kâf sont enthousiastes de l'émir, comme ils l'appellent ; ils n'ont, certes, aucun motif de souhaiter leur annexion à la Syrie. La petite ville de Kâf et Itheri, sa voisine, où nous sommes en ce moment, ont au point de vue commercial plus de relations avec le Nord qu'avec le Sud, car elles tirent leurs ressources du commerce du sel qu'ils font avec Bozra. Abdallah el-Kamis paraît être dans l'aisance ; il possède plusieurs



Maison d'Abdallah, à Kât.

esclaves et a plusieurs femmes. Mais son bien consiste uniquement en bétail, à ce que j'ai pu remarquer ; il nous aurait accompagné, disait-il, s'il avait eu un delûl. Il y a dans le village quelques chameaux, quelques ânes et des chèvres.

Makbul, le Kreysheh, est parti ; il y a maintenant à chercher un Sheràri qui nous mène au Djôf. Nous voici à Itheri, oasis jumelle de Kâf, à deux heures et demie à l'orient de celle-ci et qui est aussi dans le Wadi Sirhân. Elle n'est pas indiquée sur la plupart des cartes modernes, bien que Chesney l'ait indiquée dans la sienne d'une manière incorrecte. Nous trouvons par le baromètre qu'elles sont toutes les deux au même niveau, ce qui confirme notre conjecture que le Wadi Sirhân n'a pas de pente. Le Wadi Sirhân est une curieuse dépression chaotique, sans doute le lit d'une ancienne mer comme la mer Morte ; il a environ 12 milles de large, si l'on en peut juger par les hauteurs qui sont au delà, et qui sont, sans aucun doute, le rebord opposé du bassin. Il y a ici des puits nombreux, comme à Kâf, larges et peu profonds, car l'eau est à 8 pieds au-dessous de la surface du sol. Ils servent à irriguer les jardins à palmiers. On rencontre aussi des puits de l'autre côté, tous peu profonds et au même niveau. L'eau est potable, mais elle est loin d'être bonne. Nous avons traversé un lac salé, aujourd'hui à sec ; on y recueille le sel qu'emportent les caravanes.

En route, Mohammed nous a entretenus de sa naissance et de ses ancêtres. Les habitants de Kâf ont entendu parler des ibn Arûk ; ils ont dit à Mohammed qu'il rencontrerait des parents en plusieurs endroits de l'Arabie, outre ceux du Djôf. Il en existe à Bereydeh, entre autres un certain ibn Homeydi, dont Mohammed a entendu parler comme d'un cousin. Ici même, à Itheri, la femme du cheik est une ibn Arûk de la famille qui réside dans le Djôf. Les choses, au fait, semblent prendre la tournure que nous attendions.

Itheri est une localité encore plus petite que Kâf. Mais elle est fière d'une construction ancienne et d'un château en mi-

niature situé à l'intérieur des murs, quelque chose comme les maisons du Haurân. Au lieu d'être construit en terre, la matière ordinaire employée par les Arabes, ce château est bâti en pierres noires bien équarries et posées dans un ordre régulier. Sur le linteau de la porte d'entrée, il y a ou plutôt il y avait une inscription en caractères antiques, peut-être himyarites, que nous aurions copiée si elle avait été lisible, mais que les intempéries ont presque effacée[1]. Nous avons eu à Itheri une conversation avec Jeruan, jeune homme malpropre et lourd d'esprit avec de longs cheveux bouclés et une figure pareille à celle d'un terrier d'Écosse. Il est le fils de Merzuga, cousine de Mohammed, et, par conséquent, lui-même cousin de Mohammed. Quoiqu'il n'y ait rien de plus fier qu'un parent, c'est une hôte attentif. Sa mère est une femme intelligente et convenable; il est étrange qu'elle ait un fils inférieur à ce point. Ses autres enfants, car Jeruan est l'aîné de quatre, jouissent de leurs facultés comme tout le monde, mais sont retenus au sous-sol. Voilà Merzuga qui vient me voir avec un large plat de dattes à la main; elle s'arrête à causer. Elle est encore attrayante et a dû être extrêmement belle. Je remarque à ses doigts plusieurs anneaux d'argent, qui ressemblent à des alliances.

Elle affirme que nous trouverons au Djôf un grand nombre d'ibn Arûk. Elle-même a quitté le Djôf dans sa jeunesse; elle le décrit comme un paradis terrestre dont elle a été arrachée pour vivre dans cette misérable oasis. Itheri est en effet un endroit fort dénué; il n'y a que le jardin à palmiers de Jeruan. Après une promenade dans ce jardin à laquelle ma foulure ne me permit pas d'assister, on prit place autour d'un bon dîner d'agneau et de pain trempé qui avait le goût d'une pâtisserie excellente; suivant la mode arabe qui défend de s'asseoir avec les hôtes, Jeruan le servit lui-même debout. Sa mère, le suivant des yeux, lui indiquait ce qu'il y avait à

1. On nous a dit que cette inscription était relative à un trésor caché, fable commune chez les Arabes qui ne savent pas lire.

faire; il est évident, bien qu'il ait le bon sens de parler peu, qu'on le considère, dans sa famille, comme un peu simple. Wilfrid raconte que la promenade au jardin n'a pas manqué d'agrément. Mohammed et Abdallah faisaient un éloge verbeux de tout ce qu'ils voyaient, et faisaient à Jeruan, leur mentor, des récits extraordinaires de la grandeur et de la richesse de Tudmur. Le jardin de Jeruan, le seul qui existe à Itheri, renferme quatre cents palmiers, dont beaucoup de jeunes; il n'y en a aucun qui ait plus de vingt-cinq ans. Parmi eux était une jeune plante de la variété dite *hellua*, la datte douce du Djôf; il avait été importé de là, et on le regardait comme une grande rareté. Il fut l'objet d'un concert d'admiration; on admira aussi les plants d'ithels. On les laisse pousser en haute futaie; les souches repoussent néanmoins quand on les coupe à l'âge de six ans; ils atteignent 20 pieds de haut.

Deux hommes venus du Djôf, annoncent que tout va bien entre Itheri et le Djôf; cela signifie qu'il n'y a pas d'Arabes dans le Wadi Sirhân. Tant mieux, car nous n'avons pas de lettres d'introduction, et leur rencontre pourrait être désagréable. La saison est si avancée et les pâturages si pauvres, que le Wadi Sirhân est abandonné depuis le printemps; il n'y aura pas de route ni piste d'aucune sorte, et comme il y a au moins 200 milles jusqu'au Djôf, nous aurons besoin d'un guide qui nous indique les puits. Nous en avons trouvé un qui est un petit nomade à figure grotesque, un Sherâri, qui est ici par hasard et consent à nous accompagner moyennant 10 medjidiés.

29 *décembre*. — Un vent d'est piquant soufflait ce matin à notre départ; j'ai vu un *peewit*, dépaysé comme un oiseau de terre sur la mer, qui errait çà et là sous le couvert des palmiers, sans espérance, épuisé par son long voyage. Pauvre bête! il mourra là, car à 100 milles à la ronde, il n'y a rien dont un oiseau puisse faire sa nourriture. Il doit avoir été chassé de son gîte habituel, peut-être de la vallée de l'Euphrate.

Dans notre marche d'aujourd'hui le long des bords du wadi, nous avons dépassé des promontoires de pierre venant des hautes terres et des bancs de sable venant de l'intérieur du wadi. La hauteur des promontoires était toujours à peu près la même, 2250 pieds au-dessus du niveau de la mer par le haut, 1850 pieds au-dessus par le bas. Ces mesures peuvent être considérées comme les deux niveaux respectifs du Hamâd et du Wadi Sirhân. Il existe en outre çà et là des monticules isolés de 3 ou 400 pieds plus élevés les uns que les promontoires, les autres que le fond du wadi. Tout le jour aussi nous avons rencontré des brisures de terrain à arêtes vives, la plupart du temps dans des terrains sablonneux mélangés de grès schisteux. La végétation était maigre sur les hauteurs, mais plus riche dans les terres basses. Dans les ravins sinueux débouchant dans le wadi, on rencontre des *ghadâ* à l'état arborescent; mais, à part les ghada, il n'y a que des arbustes. Ici Awwad nous raconte qu'il y a deux ans, il a été dépouillé par un ghasù du Haurân. Il avait perdu six chameaux et tout ce qu'il possédait. Les Haurani étaient au nombre de huit; Awwad et ses compagnons n'étaient que six. Je lui demandai comment il se faisait que les voleurs avaient eu l'avantage. Il répondit que c'était la volonté de Dieu (*min Allah*). Le Wadi Sirhân paraît un lieu bien propre à l'exercice de la profession de brigand. Awwad saisit cette occasion de causer. Je lui demandai pourquoi il avait quitté sa tribu des Shammar pour aller vivre au nord, en un pays aussi éloigné que Salkhad. Il répondit que c'était *nasib*, une chose fatale, qu'il avait épousé une femme de Salkhad, qu'elle n'avait pas voulu quitter son pays. Je lui demandai de quelle manière il gagnait sa vie. Il se mit à rire : « J'avais à moitié acheté une jument, dit-il, et un delûl et je faisais du ghazù (brigandage). Il y a neuf natifs de la tribu des Shammar dans le Haurân ; nous allions ensemble du côté de Zerka, ou dans l'ouest du Leja et nous prenions du bétail la nuit. » Alors il nous montra les cicatrices effrayantes des blessures qu'il avait

reçues dans ces occasions, et fit tâter à Wilfrid une balle qui lui était restée dans le côté. C'est une créature étrange, mais nous l'aimons, et, brigand ou non, il a tout à fait l'air d'un gentleman. C'est de plus un agréable compagnon : il chante bien, il récite des ballades ; il est bien accueilli partout. A Kâf et à Itheri, il était embrassé et choyé par les hommes, jeunes et vieux, bienvenu des femmes dans chaque maison.

Cette matinée a été glaciale ; le vent perce nos fourrures. A midi et demie, après quatre heures de marche, on arrive aux puits appelés kuràghir ; il y en a six dans une dépression du sol, avec des pistes de chameau dans toutes les directions. Il est évident qu'à une certaine époque de l'année, le wadi est habité ; Awwad dit que c'est par les Roala en hiver. Cette année il n'y a personne. L'eau, comme celle de Kâf et d'Itheri, est légèrement saumâtre. Près de Kurâghi on rencontra quelques gazelles qu'on poursuivit inutilement. C'est une vexation, car nous avons oublié de prendre des provisions et, à moins qu'on ne prenne ou qu'on ne tue quelque chose, on n'aura rien à manger jusqu'au Djôf. Il faudrait avoir pensé à cela ; bien que les vivres ne soient pas abondants à Itheri, on aurait pu acheter un mouton et l'emmener. La douleur causée par ma foulure est une distraction : mauvaise excuse, mais la seule à invoquer. Je souffre moins à cheval que dans toute autre position.

Depuis quatre heures, nous sommes campés à l'abri de quelques buissons de ghada ; le vent est tombé pour le moment. Il semble être constant, à part une heure au coucher du soleil et une autre à l'aube. Nous n'avons à dîner que du bouillon, du burghul et un melon d'eau, le dernier de ceux que nous avons apportés du Hauràn.

30 *décembre*. — Toute la matinée est employée à parcourir de hautes terres comme celles du Harra, couvertes de pierres volcaniques, par un vent âpre du sud et qui nous frappe au visage ; on peut à peine parler ou même penser. On marche vers une rangée de collines inhospitalières appelées El-

Mismah ; quand on y arrive, elles sont à droite, car on n'avance guère en ligne directe. Vu une quantité de sauterelles rouges, qui, lorsque le soleil commence à échauffer la terre, se mettent à voler, et qu'on chasse et qu'on abat à coups de stick. On a pu en recueillir assez pour en faire un plat à notre dîner. Quand elles volent, elles ressemblent à de grosses mouches de mai ; elles ont le même essor pesant et sans force, fuyant sous le vent, ayant à grand'peine le pouvoir de se diriger et d'éviter les obstacles. Quelquefois elles arrivent droit sur les chameaux ; d'autres fois elles s'abattent lourdement sur les buissons, où elles sont aisées à prendre. Cependant, quand elles sont posées à terre, elles ont le regard attentif, prennent leur élan avec adresse, sautent et s'échappent au moment où on va mettre la main dessus. Elles ont l'air d'avoir plus de sens que de capacité à se mouvoir.

A deux heures, on arrive à d'autres puits, — Mahiyeh. — Plusieurs d'entre eux sont ensablés ; mais il y a un approvisionnement suffisant d'eau saumâtre. Ces puits sont creusés dans des bouquets de tamaris, d'où on fit lever plusieurs lièvres que les chiens ne purent chasser, car ils s'esquivaient toujours sous le couvert. Wilfrid et moi attendions le résultat de cette chasse inutile, d'où dépendait notre dîner, et durant plus d'un mille nous fûmes séparés du reste de la troupe. Avant d'avoir rejoint, nous trouvâmes Hanna assis sur son *hedûm*, couverture de nuit, et Abba el-Ibrahim penché sur lui, criant ensemble : *Wah! Wah! Wah!* Il était impossible de comprendre ce qui était arrivé ou de tirer un renseignement de l'un d'eux, sinon qu'ils voulaient rester là où ils étaient. Ces deux citadins assis sur leur lit, seuls dans le Wadi Sirhân, étaient un spectacle si absurde, que d'abord nous ne pûmes nous empêcher de rire ; mais il n'y avait pas de quoi rire ; il n'était pas possible de les laisser là. Nous insistâmes afin d'avoir une explication. Il y avait eu une querelle entre Hanna et Abdallah. Ce dernier avait emmené le delûl d'Hanna

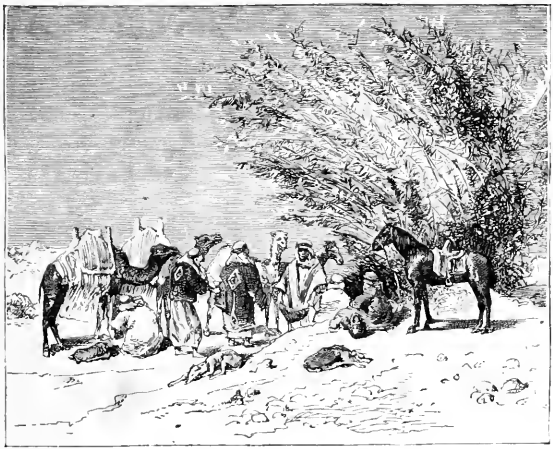
avec les chameaux, sans lui permettre de s'agenouiller afin que Hanna pût le monter. Abdallah et Awwad étaient pressés de s'éloigner le plus vite possible des puits de Mahiyeh; Hamdàn le Sherâri avait dit que le lieu était dangereux. Hanna s'était mis en colère; dans sa colère il avait jeté son manteau, avait sauté dessus avec ses fournitures de lit et s'était assis sur le sol. Les autres l'avaient laissé pleurant et gémissant. C'est dans cet état que nous l'avions trouvé. Il propose qu'on l'abandonne lui et Ibrahim dans cet endroit où ils seraient dévorés par les hyènes, dont on avait découvert des traces. Cependant Ibrahim, qui ne s'était arrêté que pour lui tenir compagnie, était prêt à suivre; ce que voyant, Hanna ne fut pas long à se lever, et, abandonnant sa literie à son frère, il consentit à nous accompagner. Il n'était pas bon de rechercher qui avait raison et qui avait tort : on fit arrêter les chameaux, on amena le delûl et l'on insista pour y faire monter Hanna, qui fit quelques façons. L'incident était clos. Mohammed fut chargé de ramener les Arabes à la paix, et nous avons réussi à obtenir, je crois, que Hanna ne serait l'objet d'aucune malice. Il est maintenant tout à fait impossible que quelqu'un retourne en arrière sans perdre la vie, et j'espère qu'ils seront raisonnables. Il est désagréable de songer que la mésintelligence s'est mise dans notre petite troupe au moment précis où elle est séparée du reste du monde. Nous campons dans un coin du wadi où les chameaux ont de l'herbe en abondance. Nous avons distingué cet endroit, à grande distance, car nous sommes devenus perspicaces à cet égard. Partout où l'on rencontre des couches de terrains rocheux d'une certaine étendue, on peut être sûr de trouver de l'herbe. Il n'y a pas trace d'habitation humaine dans la région parcourue depuis Itheri, non plus que l'empreinte du pied d'un chameau ou d'un homme.

Les sauterelles frites sont bonnes à manger.

31 *décembre.* — Encore un long jour de marche. Nous voici à la fin de l'année dans un des lieux les plus désolés de

la terre. Il a fait si froid la nuit dernière, que toutes les sauterelles sont mortes. Elles gisent partout et servent de nourriture aux petits oiseaux du désert, les alouettes et les culs-blancs. Nous avons repris le milieu du lit du Wadi Sirhân, qui est toujours au même niveau; il est ici à peu près plat, couvert de touffes de guttub et d'autres arbustes, tous salés au goût; le sol est friable et mou, çà et là blanchi par le salpêtre. Awwad et les Sherâri disent qu'il existe des fondrières de sable, — *hadôda*, littéralement un abîme, — quelque part dans le voisinage, dans lesquelles enfoncent et disparaissent sans laisser de traces, les hommes, les chameaux, les gazelles; nous n'en avons rien vu. En côtoyant le bord du wadi, nous découvrons à l'improviste des gazelles qui nous mènent sur un terrain plus élevé; c'est toujours le même désert de pierres dont le Harra est le type. Parmi ces pierres, nous avons aperçu une hyène trottinant à son loisir. On ne l'a pas tuée néanmoins, ni elle, ni gazelles, et l'on est revenu sans vivres, comme à l'ordinaire. Il n'y eut pas d'autre incident jusqu'à la découverte d'un palmier isolé sur un terrain découvert; près de lui une jolie petite fontaine sortait des racines d'un épais massif de palmiers nains. Le trou a 3 pieds de diamètre, 2 pieds de profondeur et environ 1 pied d'eau. L'eau s'élève jusqu'au bord où on la puise, mais ne coule pas. Les abords de la source offraient des traces du passage des hyènes et des gazelles. C'est l'endroit, peut-on supposer, où les animaux du désert viennent boire, car c'est la seule eau à la surface du sol que nous ayons encore rencontrée. Cette fontaine porte le nom de Maasreh (petit à petit). C'est un lieu très agréable où on aimerait à camper; mais il est toujours dangereux de s'arrêter dans le voisinage de l'eau; on y pourrait faire de mauvaises rencontres. Au dire d'Awwad, il a dû exister là une ville ou un village selon la tradition; cependant il n'y a pas apparence de ruines. L'eau est douce et bonne, comme en témoignent les insectes qu'elle contient. Les Arabes jugent à ce signe de la salubrité de l'eau. Il n'y a rien

au désert dont il faille plus se défier que de l'eau claire dans laquelle il n'y a pas trace de vie animale. Nous avons pris notre campement sous une roche basse trouée d'excavations qu'on dirait faites par l'eau, mais qui sont la retraite des hyènes. On a d'ici une belle perspective en arrière sur les collines de Mizmeh. La soirée est sereine et froide, mais on craint de faire un trop grand feu par crainte de l'ennemi.



Halte près d'une fontaine.

Hamdân, notre guide sherâri, créature bizarre à physionomie sauvage, nous a chanté une jolie petite ballade qu'il a composée lui-même, dit-il. Ce sont des stances de quatre lignes, à rimes alternées et qui ont trait à un épisode de l'histoire de sa famille. Tandis qu'il la chantait, les autres Arabes battaient la mesure, répétant le dernier mot de chaque ligne avec la syllabe qui faisait rime ; c'était d'un bel effet. L'histoire était simple ; elle disait comment la mère et la sœur

d'Hamdân avaient eu une querelle, et avaient porté leurs griefs à Haïl au tribunal d'Obeyd ibn Rashid, puis comment le vieux cheik la termina en mettant une corde autour du cou de la fille, puis en ordonnant à la mère d'en tenir le bout et de continuer ainsi jusqu'à la fin de leurs jours. Sur quoi la fille avait embrassé sa mère, et Obeyd les avait renvoyées chacune avec des présents, un delûl, un manteau pour chacune, et 100 mesures de froment, présent qu'il avait continué de leur donner jusqu'à ce qu'elles mourussent et que donne encore le neveu d'Obeyd, Mohammed, le chef actuel du Djebel Shammar. Hamdân nous a fait aussi un récit intéressant de la politique d'Haïl; il ne cadre pas mal, en le reportant à une date ancienne, avec celui de M. Palgrave. L'ibn Rashid actuel n'a pas un si aimable caractère que son frère Tellâl; et le compte rendu que fait Hamdân de sa carrière, est assez de nature à faire frémir. Il paraît qu'il aurait mis à mort une douzaine de ses parents, que les habitants du Shammar le craignent plus qu'ils ne l'aiment. Ceci n'est pas rassurant et pourrait nous empêcher de pousser jusqu'au Nedjed. Nous verrons quand nous serons au Djôf, où il sera aisé d'obtenir un supplément d'information.

Le récitatif d'Hamdân, autant que je puis en reproduire la partie musicale, était quelque chose comme ce qui suit :



1er *janvier* 1879. — Froid noir, temps calme. Nous avons changé de direction et marché presqu'au sud durant toute la journée, 25 milles autant qu'on peut le savoir au juste par le milieu du Wadi Sirhân, sur un terrain uni de sable et de grès, entrecoupé çà et là de bancs de sable blanc couvert

de ghada. Notre plan est d'avancer, de planter nos tentes aux premières lueurs de l'aube, de boire une tasse de café, de manger un biscuit ou un morceau de biscotte (*kâk*), puis de marcher jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi sans nous arrêter un instant, tout en mangeant une demi-douzaine de dattes et un peu de biscotte. Aussitôt qu'on s'arrêtera, avant que les tentes ne soient dressées, on allumera un peu de feu, on fera du café. Cela nous mènera jusqu'au dîner, vers le coucher du soleil. Il est étrange combien peu de nourriture est nécessaire en voyage. Nous n'en avons pas eu durant les quatre jours qui viennent de s'écouler : nous n'avons eu que du bouillon, du burghul, des dattes, quelques oignons frits, ou de la farine mélangée avec de la poudre de curry et du beurre, cuits en gâteau. Cette sorte de gâteau est bonne et facile à faire. Aujourd'hui, nous sommes dans l'abondance ; les chiens ont pris un lièvre. Le lièvre du désert est à peine plus gros qu'un lapin de belle taille : il y en a trop pour un et pas assez pour deux. Mais Mohammed a généreusement renoncé à sa part ; il dit qu'il peut attendre.

Mohammed a profité de l'occasion d'un différend élevé à propos du choix d'un campement, pour nous raconter quelques bribes de ses aventures au désert. Nous lui avons raconté les nôtres. Il avait un frère plus jeune que lui, dont sa mère était folle. C'était un véritable enfant de la ville, « avec un visage blanc comme celui d'une fille », qui savait lire et écrire, mais en revanche ne savait rien du désert, — Mohammed, comme son grand homonyme, a toujours été conducteur de chameaux. — A Tudmur, ils avaient constamment des démêlés avec le cheikhat. Dans une de ces querelles, son frère avait été envoyé par ses parents à Sokhne, le village le plus voisin, à environ 30 milles de Tudmur ; il y demeura quelque temps chez un parent. A la fin, chagriné de vivre loin de chez lui, il lui tardait de revoir sa mère. Il partit avec un autre garçon de son âge, — environ quinze ans, — afin de revenir à Tudmur. On était au milieu de l'été ; ils

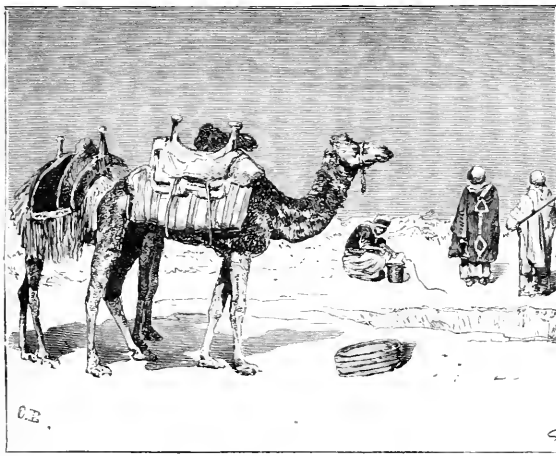
perdirent leur chemin et s'égarèrent fort avant dans le Hamâd où ils moururent de soif. Mohammed, qui était allé à leur recherche, les trouva morts à côté l'un de l'autre.

Dans une autre occasion, Mohammed faillit rencontrer la mort. Il voyageait seul avec ses chameaux sur la route de Karieteyn et tomba dans un ghazû de brigands descendus des montagnes. Ils le dépouillèrent, ne lui laissant que sa chemise et un tarbush. Il avait déposé son fusil dans un buisson afin de le soustraire aux regards; mais il n'avait plus autre chose ni à manger ni à boire, et on était au milieu de l'été. Karieteyn, le lieu habité le plus voisin, était à 40 milles, et il boitait d'une blessure qu'il avait reçue. Cependant, quand les brigands eurent disparu, il partit pour Karieteyn, marcha de nuit et de jour, jusqu'à ce qu'il arrivât à un endroit ruiné nommé Kasr el-Hayr, où il tomba épuisé et demeura vingt-quatre heures incapable de se mouvoir, en proie aux angoisses de la soif. Alors il se disait à lui-même : « Enfin il faut mourir », lorsqu'une caravane de chameaux venant de Sokhne le rencontra. On le prit d'abord pour un esclave, car le soleil lui avait noirci la figure, et sa langue était desséchée au point qu'il ne pouvait parler; puis quelqu'un de la caravane le reconnut, et on lui donna de l'eau à boire. Il n'était pas encore en état de se faire connaître, mais on le plaça sur un âne et on le ramena à Tudmur. Notre aventure à nous était notre querelle avec Abunyad, et notre fuite d'Akabah à Gaza, quand nous risquâmes de mourir de soif.

L'année avait bien commencé, sauf que Wilfrid avait souffert du froid. Il en avait perdu la voix.

2 *janvier.* — Le froid est vif; l'eau gèle dans un seau. Nous sommes arrivés aux puits de Shaybeh à huit heures et demie et fait boire les chameaux. L'eau est très saumâtre; le baromètre anéroïde marque 1950 pieds au-dessus du niveau de la mer; l'eau est à 12 pieds de profondeur. Nous sommes tombés sur une sorte de piste, que nous avons suivie une partie de la matinée, mais elle n'est évidemment

pas fréquentée. A une heure, on arrive à un autre puits, près d'un étrange rocher, qu'on prendrait au premier abord pour un château. Nous avons traversé le wadi et nous nous trouvons sur la rive occidentale. Passé à une maison en ruine qui n'est pas très ancienne et nommée Abu Kasr, puis à un autre puits du voisinage ; puis, à quatre heures et demie, on campe sous des collines de sable couronnées de ghada,



Puits de Shaybeh.

lieu charmant non loin d'un quatrième puits nommé Bir el-Jerawi : niveau du baromètre, 1840 pieds. — Wilfrid a recouvré la voix, mais il a encore froid. Je suis aussi fatiguée que jamais, quoique je souffre moins. Je crois souvent que je ne pourrai pas continuer le voyage.

Vendredi 3 janvier. — Nous avons eu enfin une aventure, et fort désagréable ; c'est une sévère leçon sur le danger de camper dans le voisinage des puits. Nous étions partis de

bonne heure, mais nous avions perdu une heure entière à puiser de l'eau au puits de Jerawi, que nous n'avions pas quitté avant huit heures. Nous étions retournés en arrière marchant à l'est à travers le wadi. La marche sur le sable blanc était pénible ; on allait lentement, sur un terrain ondulé, sans autre point de repère que les monticules qu'on avait laissés en arrière. Çà et là surgissaient des bancs de sable avec des bouquets de ghada ; près de l'un d'entre eux, Wilfrid et moi prîmes l'avance, laissant les chameaux derrière nous, et, descendant de cheval, attachâmes nos juments aux buissons, afin d'avoir quelques minutes de repos, et de pouvoir manger un morceau, tandis que nos lévriers jouaient et couraient les uns après les autres sur le sable. Nous avions fini, et causions de je ne sais plus quoi, quand les chameaux nous dépassèrent. Ils étaient à peine à 200 mètres devant nous, quand soudain on entendit un *thud, thud, thud* sur le sable et un bruit de galop. Wilfrid sauta sur ses pieds, jeta un coup d'œil autour de nous et me cria : « Montez sur votre jument; c'est un *ghazù*. » Au moment où je me précipitais près du buisson vers ma jument, j'aperçus une troupe d'hommes à cheval, chargeant à toute bride, la lance au poing, à moins de 200 mètres en arrière. Wilfrid était déjà debout, et je l'aurais été aussi, si mon entorse et le sable mouvant ne m'eussent empêchée de me lever. Je tombai. Je n'eus pas le temps de réfléchir ; j'étais à peine sur mes pieds que l'ennemi était sur nous et que j'étais renversée d'un coup de lance. Ils se retournèrent alors contre Wilfrid qui m'attendait; quelques-uns avaient mis pied à terre afin de saisir la bride de son cheval. Il avait mon fusil que je lui avait tendu, mais qui n'était pas chargé ; le sien et son épée étaient sur son delùl. Il est heureux qu'il eût des vêtements épais, deux abbas l'un sur l'autre, outre des vêtements anglais par-dessous, de sorte que les coups de lance ne le blessèrent pas. Enfin les assaillants s'arrangèrent pour lui prendre son fusil qu'ils lui brisèrent sur la tête; ils l'en



Le ghazû.

frappèrent trois fois et cassèrent la crosse. La résistance paraissait inutile, et je criai au cavalier le plus proche : « *Ana dahilak* (je suis sous votre protection), » formule ordinaire de reddition. Wilfrid, à ces mots, pensant qu'il y en avait assez de cette lutte inégale d'un contre douze, sauta à bas de son cheval. Les *khayal* (cavaliers), s'étant emparés des deux juments, s'arrêtèrent, et dès qu'ils eurent repris haleine, nous demandèrent qui nous étions et d'où nous venions. « Nous sommes Anglais et nous venons de Damas, répondîmes-nous ; nos chameaux sont là ; venez avec nous et vous verrez. » Notre caravane, pendant que cela se passait, et cela n'avait pas duré plus de cinq minutes, s'était formée en carré, et avait fait agenouiller les chameaux devant elle, comme nous pouvions en être témoins de l'endroit où nous étions. Je m'attendais peu à ce que ces gens à cheval nous écoutassent ; mais celui qui semblait être leur chef nous permit de marcher, ce qui me causa une douleur aiguë, et nous suivit avec ses gens jusqu'à la caravane. On trouva Mohammed et le reste de la troupe retranchés derrière les chameaux, les fusils en joue. Quand nous approchâmes, Mohammed sortit et s'avança : « *Min entum?* (qui êtes-vous ?) fut sa première question. — *Roala min ibn Debaa.* — *Wallah?* (le jurez-vous par Dieu?) — *Wallah!* (nous le jurons!) Et vous ? — Mohammed ibn Arûk de Tudmur — *Wallah!* — *Wallah!* — Et ceux-ci sont des Franjis qui voyagent avec vous? — *Wallah!* Franjis, amis d'ibn Shaalan. »

Tout allait bien ; nous étions tombés dans des mains amies. Ibn Shaalan, notre hôte de l'année dernière, s'était engagé à nous protéger même à cette distance dans le désert, et personne de son peuple n'aurait osé nous toucher, du moment qu'ils le savaient. De plus, Mohammed était un Tudmuri, et ne pouvait être molesté par les Roala, car Tudmur paye tribut à ibn Shaalan, et les Tudmuri ont droit à sa protection. De sorte que, aussitôt que cette circonstance fut révélée, le chef donna l'ordre aux siens de nous restituer nos juments, notre

fusil, et tout ce qui était tombé entre leurs mains ; même le sac à tabac de Wilfrid lui fut rendu. Les compagnons du chef qui avaient pris les juments faisaient une figure de travers, se lamentaient amèrement que nous fussions des amis. « Ah ! les belles juments, disaient-ils, et le beau fusil ! » Mais les Arabes ont le caractère bien fait, quels que soient d'ailleurs leurs défauts. Nous étions maintenant en bons termes, assis en cercle sur le sable, mangeant des dattes et faisant circuler la pipe de paix. Ils étaient devenus nos hôtes.

Ce qui nous sembla étrange dans cette affaire, ce fut la bonne foi qu'ils mirent à croire tout ce que nous leur disions. Nous avions dit la vérité, mais pourquoi nous croyaient-ils ? Ils ne connaissaient ni nous ni Mohammed ; ils avaient accepté l'assurance que nous étions des amis, lorsqu'ils auraient pu s'en aller avec notre bien sans s'en informer. Personne n'en aurait entendu parler ni su qui ils étaient.

Il paraît qu'Ibn Debaa (la hyène), le cheik, et ses compagnons étaient l'avant-garde du principal corps de Roala. Ils étaient venus voir quelles ressources en pâturage il pouvait y avoir dans le wadi ; ils avaient campé à quelques milles du puits d'El-Jerawi, où nous avions passé la nuit. Ils avaient été faire de l'eau le matin, avaient aperçu notre piste sur le sable, et l'avaient suivie en toute hâte afin de nous surprendre. C'était par un pur accident qu'ils nous avaient trouvés séparés de la caravane, et ils nous avaient chargés dès qu'ils nous avaient vus. Tout dépend de la rapidité dans ces sortes d'attaques, et celle-ci avait réussi. S'il y avait eu la moindre hésitation de leur part, nous aurions pu nous mettre à couvert derrière nos chameaux. Ils n'auraient pas essayé de nous molester, car, bien qu'ils fussent douze contre huit, ils n'avaient que des lances, tandis que nous avions des armes à feu. L'aspect de ces jeunes Roala était sympathique. Malgré leur rude manière d'agir, il était aisé de voir que c'étaient des gentlemen. Ils étaient honteux de s'être servis de leurs lances contre moi, et se confondirent en

excuses; ils avaient vu quelqu'un en manteau; ils n'avaient pas soupçonné que ce pût être une femme. Au fait, leur erreur n'avait rien de surprenant; ils étaient hors d'haleine, surexcités par la course; ils ne songeaient à autre chose qu'à l'objet de leur désir, les juments. La perte de ces juments, je le crains, leur fit plus de peine que la rudesse de leur conduite à notre égard. Après ces explications et l'expression qu'ils manifestèrent de leurs regrets, ils s'éloignèrent. Mohammed ne tenait pas à prolonger l'entrevue; il pensait prudemment qu'on avait fait avec eux une connaissance suffisante. Il était évident qu'Awwad n'était pas tranquille. J'imagine qu'il a plus d'une dette de sang sur la conscience, et c'est gênant devant des étrangers. Les autres aussi n'étaient rien moins que fiers et disposés à causer; de sorte qu'on se résigna sans peine à dire adieu à ibn Debaa, et à lui laisser prendre congé.

Les juments du ghazû étaient petites, replètes et actives, avec des épaules développées et la tête fine; elles appartenaient plutôt au type poney qu'à l'espèce Anazeh, comme les nôtres. La plupart étaient de nuance baie. Il y en avait une qui portait un frein.

Quand les Roala furent partis, nous fîmes l'inventaire de nos blessures. Wilfrid, dont l'état fut examiné, n'avait que des contusions. La corde épaisse qu'il porte autour de la tête avait reçu les coups, et, quoique la crosse de son fusil fût brisée, il avait la tête en bon état. Les lances n'avaient pu percer ses vêtements. Quant à moi, le seul mal qui me soit arrivé, est l'aggravation de mon entorse. Mais je pouvais presque oublier la douleur que je ressentais par la colère que j'éprouvais d'être la cause de l'accident. Sans elle, nous aurions pu rejoindre nos chameaux et recevoir l'ennemi d'une autre façon. On me demanda si je n'avais pas été effrayée; je n'avais pas eu le temps; plus tard le dépit faisait taire tout autre sentiment. Wilfrid prétend, mais je ne puis me résoudre à le croire, qu'il a eu peur et fut sur le point de se

sauver et de m'abandonner, mais que la réflexion le détermina à rester. Cette affaire paraît plus alarmante, maintenant qu'elle est terminée, qu'il n'était peut-être naturel.

Comme le reste de la caravane, Mohammed est fort décontenancé de la part peu héroïque qu'il a prise à l'action. L'attitude purement défensive de la caravane était sans doute prudente, mais elle convenait assez peu aux idées chevaleresques que Mohammed a toujours affectées. Il a pris le parti de se faire des reproches; nous lui répondons qu'il a fait comme il convenait de faire. Si nous avons été surpris de cette façon, c'était certes de notre faute; et si l'ennemi, comme il aurait pu se faire, avait été un ramassis de brigands et de gens mis hors la loi, notre salut aurait dépendu de ce fait que nous aurions pu rejoindre la caravane intacts comme une forteresse, après avoir été dévalisés. Si elle s'était lancée en désordre à notre secours, elle se fût exposée à une défaite, ce qui, dans un pays désolé comme celui-ci, ne nous aurait laissé d'autres ressources que de mourir de froid et d'épuisement.

Il y a donc lieu de nous féliciter que l'aventure n'ait pas tourné plus mal. Tant que je serai boiteuse, il ne m'arrivera plus de descendre de cheval; et tant que je vivrai, je n'attacherai plus mon cheval à un buisson.

Il paraît que durant la bagarre, on a fait beaucoup de vœux de tuer un mouton; il y aura une fête au Djôf, si nous y arrivons jamais.

La tranquillité est revenue; Hamdân le Sherâri chante les amours d'un jeune homme et d'une jeune fille que des brouillons ont séparés l'un de l'autre, et qui ont trouvé l'expédient de correspondre ensemble en attachant des lettres au collier de leurs chèvres qui vont paître.

4 janvier. — Il n'y a pas à muser ce matin; tout le monde est devenu sérieux. On part à sept heures, on avance rapidement de 30 milles sans s'arrêter, à raison de 3 milles et demie à l'heure. Nous avons définitivement quitté

le Wadi Sirhàn et faisons route droit au Djôf à travers le Hamâd. Il n'y a pas d'eau dans cette direction; en revanche il y a moins de chance de rencontrer un ghazû Le sol est de gravier avec quelques plantes de loin en loin et des inégalités de terrain qui gênent le pas des chameaux. A une heure, on arrive à des collines de grès d'apparence ferrugineuse. C'est la lisière des terrains accidentés au milieu desquels est assis le Djôf. Nous avons monté toute la journée; au point culminant de la route, le baromètre marque 2660 pieds. On trouve là nombre de petits creux, employés, nous explique Hamdàn, à recueillir et à vanner le *semh*, petite graine rouge qui croît à l'état sauvage dans cette partie du désert et dont les habitants du Djôf font leur nourriture.

Un peu plus tard, on signale deux hommes montés sur un delûl, les premiers êtres humains, si l'on excepte le ghazû, qu'on ait rencontrés depuis que nous avons quitté Kâf. Wilfrid et Mohammed sont allés voir qui ils sont. Mohammed, afin de racheter, j'imagine, l'inertie qu'il a montrée dans une occasion récente, tire plusieurs coups de fusil et parvient à les effrayer. Ce sont de pauvres gens ayant pour tout vêtement une vieille chemise. Ils portent un sac de dattes sur un des flancs de leur chameau, sur l'autre une outre d'eau. Ils sont, disent-ils, à la recherche d'un homme perdu dans le Wadi Sirhàn, un de ceux qu'ibn Rashid a envoyés à Kâf percevoir le tribut. Il était tombé malade, n'avait pu suivre ses compagnons, et on ne l'avait pas revu. Le gouverneur du Djôf les envoyait à sa recherche. Ils déclarèrent qu'on était à quelques heures de la ville.

Pendant ce temps-là, j'étais restée avec les chameaux, écoutant les propos d'Awwad et de Hamdàn, qui mouraient d'envie de voir les deux natifs du Djôf. Enfin Awwad n'y tint plus et pria Hamdàn de l'accompagner. Ils sautèrent tous les deux du chameau qu'ils montaient et coururent de toute la vitesse de leurs jambes à la rencontre des Djôfi, qui

continuaient leur route, pendant que Wilfrid et Mohammed revenaient. Wilfrid, à son arrivée, me tendit une poignée des meilleures dattes que j'aie jamais mangées, et que les hommes du Djôf lui avaient offertes. Le Sherâri et Awwad revinrent enfin, sans dattes, mais porteurs de tous les commérages du Djôf.

Notre campement est établi ce soir auprès de quelques monticules de grès rouge, jaune et pourpre d'une formation pareille à celle qu'on rencontre sur quelques points de la péninsule du Sinaï. Il y a là une perspective splendide vers le sud ; on distingue dans le lointain une chaîne de collines bleues [1], qui, à ce qu'on nous assure, sont situées derrière le Djôf, à la frontière du Nefûd.

On a interrogé Hamdân sur sa tribu, les Sherarât, dont il donne le relevé suivant par sections :

El-Hueymreh	:	cheik El-Hawi.
El-Helesseh	—	ibn Hedaya'a.
El-Khayâli	—	Zeyd el-Werdi.
Shemalat	—	Fathal el-Dendeh.

Les Sherarât n'ont pas de chevaux, mais possèdent la plus belle race de dromadaires qu'il y ait en Arabie. Cette espèce porte chez eux le nom de *Benat Udeyhan* (filles d'Udeyhan). Avec un Bint Udeyhan, dit-il, si on partait ce soir au coucher du soleil de l'endroit où nous sommes, on arriverait demain au lever du soleil à Kâf, c'est-à-dire à une distance de 180 milles. Il n'y a pas longtemps qu'un voleur a pris un delûl sherâri à Mezârib, avec lequel il est parvenu à Haïl en sept jours et sept nuits.

5 *janvier*. — Longue chevauchée de 22 milles, toujours dans l'attente d'apercevoir le Djôf, attente toujours déçue. Le terrain, fort irrégulier, se découpe en collines et hauteurs fantastiques ; le niveau est moins élevé qu'hier :

1. Le Djebel el-Tawîl.



Château de Marid.

on a descendu toute la journée. De temps en temps on jette un regard sur le Wadi Sirhân, qui apparaît à droite dans le lointain, avec des montagnes au delà. Devant nous passe une succession sans fin de hauteurs rocheuses. Enfin, du sommet de l'une d'entre elles se détache une ligne noire, qui semble encore plus noire dans la jaune confusion des collines de grès et des wadis nus. Ce doit être le château de Marid. Il a l'air d'une forteresse vraiment imposante, bien que triste au milieu de cette désolation. On pousse dans cette direction, avec l'impatience de le considérer de plus près, sur une chaussée naturelle de roche blanche que Awwad et Hamdân affirment être la continuation de la route romaine partant de Salkhad. Nous aurions autant aimé le croire, mais il était trop clair que cette route était l'œuvre de la nature. Nous la suivîmes durant quelques milles, puis elle disparut. Tout à coup nous arrivons au bord d'une vaste cuvette, et là, tout près, nous découvrons une grande oasis de palmiers, entourée de murailles flanquées de tours à de cours intervalles. Une petite ville est groupée autour du sombre château : c'est le Djôf.

CHAPITRE VI

> Et Laban lui dit : « Vous êtes mes os et ma chair. » Et il demeura près de lui l'espace d'un mois.
>
> (Genèse.)

L'oasis de Djôf. — Nous avons un entretien avec le lieutenant d'Ibn Rashid. — Une bande de vaches du désert. — Bal au château. — Prières. — Nous allons à Meskakeh.

Le Djôf n'est pas du tout ce que nous nous figurions. Nous pensions trouver une vaste région pleine de cultures; il se trouve que c'est une simple bicoque. Il n'y a rien hors des murs, à peine quelques pièces de terre carrées, d'un demi-acre ou environ, verdies par de jeunes pousses de céréales. Elles sont arrosées à l'eau de puits comme les jardins de l'intérieur; quelques filets d'eau courent à travers, disposés de manière à former comme des quartiers de galette. Tout le bassin du Djôf n'a que 3 milles dans sa plus grande largeur, et paraît, ce qui ne fait aucun doute, le lit desséché d'une petite mer. Comment, quand, pourquoi s'est-il desséché, ce n'est pas de ma compétence. Tout ce qu'on en peut dire avec Mohammed, c'est que c'est le secret de Dieu (*min Allah*); mais la preuve de son origine pélasgique est évidente partout. Il semble moins élevé que le reste du Wadi Sirhân, avec lequel il communique probablement. On pourrait croire d'abord que ç'a été le dernier flot de cette mer quand elle s'est retirée. Pourtant ce n'est pas le cas, car sa partie la plus basse est exactement au niveau des creux qu'on trouve dans le wadi. Ses puits sont à 18 ou 1900 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ils sont peu profonds; l'eau est à quelques



Vue du Djôf.

pieds de la surface du sol. On la tire à l'aide de chameaux attelés à une longue corde garnie d'un seau qui se vide lui-même quand il arrive au bout, dans une sorte d'auge. La ville avec ses jardins tous entourés d'un mur en terre de 10 pieds d'élévation, a environ 2 milles de long, du nord au sud, sous un demi-mille de large. Le reste de l'oasis est une plaine de sable, parsemée çà et là de bas-fonds formés d'une argile sablonneuse, qui retiennent l'eau des pluies, et se couvrent d'une croûte de sel quand l'eau a disparu.

Partout où on a creusé un puits, on l'entoure d'un petit jardin clos par un mur et planté de palmiers. Il existe une douzaine de ces fermes du dehors, de l'étendue de deux ou trois acres chacune. On trouve à un certain endroit quatre ou cinq de ces maisons réunies avec leurs jardins qui ont l'aspect d'un hameau. Toute la surface du bassin, à part les oasis, est d'une blancheur éblouissante, sur laquelle les bosquets de palmiers font des taches noires. Le Djôf ne contient pas plus de six cents maisons, sortes de boîtes carrées en terre, agglomérées la plupart autour des ruines du château de Marid; pas toutes néanmoins, car il y a une demi-douzaine de groupes séparés sur divers points du bosquet. Beaucoup de ces maisons possèdent une tour ou partie plus élevée, et on rencontre de petites tours à intervalles irréguliers sur toute l'enceinte des murs extérieurs. Le principal relief de la ville, outre le château de Marid, consiste dans un château neuf construit hors de la ville et habité par le lieutenant d'ibn Rashid. Il est placé sur une élévation de terrain. C'est une construction imposante, carrée, avec des murs à créneaux de 40 pieds de haut, flanqués de tours rondes et carrées qui dépassent de 20 pieds le reste du château. Celui-ci n'a pas de fenêtres, mais il est percé de trous par où l'on peut tirer; chaque tour est garnie d'excroissances pareilles à des mâchicoulis, et qui servent au même but.

Il n'y a dans la ville de Djôf rien qui ressemble à un bazar; il n'y a pas même de rues, dans le sens ordinaire du mot, mais un grand nombre de ruelles étroites et tortueuses, avec des murs en terre de chaque côté. En entrant dans la ville, nous trouvâmes ces ruelles bordées d'hommes armés, portant des épées comme nous en avons vu à Kâf, le visage sombre, et, je crois, peu enchantés de notre visite. Ils répondaient simplement à notre *Salaam aleykum*, sans faire un mouvement; ils nous laissèrent passer sans aucune démonstration hospitalière. Néanmoins, c'eût été une erreur de les supposer indifférents; leur froideur apparente était du formalisme arabe. Quand Mohammed entreprit de s'enquérir de ses parents et de leur résidence, ils lui indiquèrent poliment la direction à suivre; même deux ou trois d'entre eux nous accompagnèrent. On nous conduisit par un tas de chemins détournés jusqu'à l'autre extrémité de la ville; puis l'on nous fit sortir par une porte et l'on nous mena vers l'une de ces fermes isolées que nous avions aperçues du haut des collines. Ce n'était pas loin; il n'y avait pas plus d'un quart de mille. Au bout de quelques minutes, nous étions descendus de cheval et hospitalièrement assis dans l'élégant kahwah de la maison d'Hussein.

Quel est au juste le degré de parenté d'Hussein avec Mohammed, je n'ai pas encore été capable de le découvrir. Mohammed lui-même le sait à peine, mais il est clair qu'ici la consanguinité, si légère qu'elle soit, est une chose d'importance. Nous n'étions pas plutôt assis au foyer d'Hussein, à surveiller la cuisson du café, que survint un autre parent de Mohammed, attiré par la nouvelle de notre arrivée, puis un autre, se plaignant bruyamment qu'on eût accepté l'hospitalité de Hussein et non la leur. Ils serrèrent Mohammed dans leurs bras. Tout ce qu'on put faire pour les apaiser fut de leur promettre qu'on irait passer une semaine près de chacun d'eux, aussitôt que notre visite à

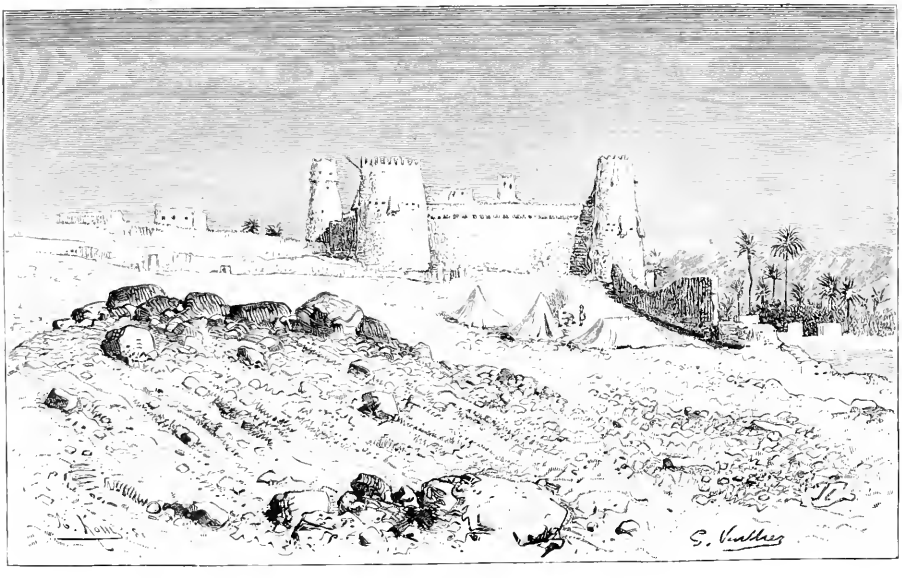
Hussein serait terminée. Le sang ici n'est pas de l'eau. L'arrivée subite d'un cousin au vingtième degré fait dresser l'oreille à tout le monde.

On avait immolé un agneau; chacun de nous eut le luxe d'un bain pris dans sa tente, et celui de pouvoir changer de vêtements. Les tentes sont établies dans un petit jardin de palmiers derrière la maison ; on y est en paix, en mesure de penser à tout ce qu'on a vu, et de faire des plans pour l'avenir.

6 *janvier*. — Hier au soir, pendant qu'on était à prendre le café pour la neuf ou dixième fois depuis l'arrivée, deux jeunes gens étaient entrés dans le kahwah et s'étaient assis. Ils étaient richement vêtus de jibbehs en soie, et de chemises brodées sous leurs abbas de laine. Ils portaient des kefiyehs de coton rouge sur la tête, entourés d'une corde blanche, et des épées à poignée d'argent. Chacun, dans le kahwah, s'était levé à leur approche. Nous pensions que ce devaient être les fils du cheik ou de quelque grand personnage du Djôf. Wilfrid chuchota une question à l'oreille d'Hussein, qui se mit à rire, et dit que ce n'étaient pas des fils de cheik, mais « zellemet ibn Rashid », les gens d'ibn Rashid, ses soldats au fait. Leur kefiyeh rouge et leur épée à poignée d'argent font partie de leur uniforme. Ils venaient, comme nous le savions maintenant, de la part de Dowass, gouverneur du Djôf en exercice, nous inviter à nous rendre au château, et, bien que nous fussions peinés de quitter le tranquille jardin d'Hussein et sa bonne hospitalité, la prudence nous conseillait d'accepter. Ni Hussein ni personne ne croyaient possible de faire autrement, car le gouvernement d'ibn Rashid au Djôf est absolu, les désirs de son lieutenant sont des ordres: non qu'il paraisse exister de mauvais sentiments entre la garnison et les habitants. Les soldats que nous avons vus, semblent vivre en excellents termes avec tout le monde, et sont dans de si bonnes dispositions, qu'il est difficile que des différends s'élèvent. Mais le Djôf est

une ville conquise, tenue en état de siège d'une manière permanente; la discipline y est rigoureuse. Toute la caravane se rendit aux abords de la résidence officielle et campa sous les murs du château. Le *kasr*, qui, je l'ai dit, est situé hors de la ville, a été construit, il y a une douzaine d'années par Metaab ibn Rashid, frère de l'émir Tellàl (ami de M. Palgrave), et si moderne qu'il soit, il a une physionomie tout à fait moyen âge, car l'architecture ne change pas en Arabie. C'est un monument original avec ses quatre tours, ses redans percés de meurtrières et sans fenêtres. Il n'y a qu'une porte, et elle est petite, pratiquée dans un angle de la muraille et toujours fermée. A l'intérieur, le corridor d'entrée se contourne et se tord ; il débouche sur une petite cour entourée de hauts murs, dans laquelle se trouve, avec un kahwah, plusieurs petites chambres obscures et sombres comme celles d'un donjon. Là réside le député gouverneur avec six soldats, jeunes gens de Haïl; à eux sept ils forment la garnison, gouvernent et font la police du Djôf. Le gouverneur est précisément allé à Meskakeh, l'autre bourgade du Djôf, située à 20 milles de distance. C'est un esclave nègre, nous a-t-on dit, mais un homme important, et ami personnel de l'émir.

Le Djôf, autant que nous avons pu l'apprendre par l'intermédiaire de Mohammed, car nous n'aimons pas à faire beaucoup de questions nous-mêmes, était jadis un apanage des ibn Shaalan, cheiks des Roala, et paye encore tribut à Sotamm; mais, il y a de cela une vingtaine d'années, Metaab ibn Rashid l'a conquis: et depuis il a toujonrs été considéré comme partie intégrante du Nedjed. Il y eut une ou deux insurrections qui ont été vigoureusement réprimées ; les Djôfi n'oseraient à cette heure lever le doigt contre l'émir. A l'occasion d'une de ces révoltes, Metaab a fait couper un grand nombre de palmiers, et à moitié ruiné la ville, de sorte qu'elle est forcée d'attendre et de faire la meilleure figure qu'elle peut. En réalité, le gouvernement aurait de la



Château de Djôf.

peine à être oppressif. Ces six soldats avec la meilleure volonté du monde, ne sauraient trop comment faire les matamores dans une ville de quatre ou cinq mille âmes. Ce sont de gais compagnons, forts, actifs, qui font ici une année de service et sont ensuite relevés. Ce sont des volontaires; ils n'ont pas de paye, mais tirent, j'imagine, quelque avantage de leur service. Ils semblent tout dévoués à l'émir.

Il y a quatre ans, nous ont-ils dit, le gouverneur turc de Damas a dirigé une expédition militaire contre le Djôf (celle dont on nous a parlé à Kâf) et l'a tenu quelques mois sous son joug. Ibn Rashid s'en est plaint au sultan, a menacé d'expulser la garnison turque et de discontinuer le tribut qu'il paye au chérif de Médine, si les troupes n'étaient pas retirées. On les a retirées. Le tribut que paye l'émir est pour ses possessions extérieures, telles que Kâf, Teyma et le Djôf, que les Turcs ont essayé de subjuguer à diverses reprises. Il est cependant tout à fait indépendant du sultan, et ne reconnaît pas de suzerain. La grandeur d'ibn Saoud et des Wahabites est aujourd'hui un souvenir du passé; Mohammed ibn Rashid est le plus puissant souverain de l'Arabie. Nous avons entendu faire des récits charmants sur le Nedjed, au moins sur la partie nord du Nedjed. On peut, dit-on, voyager partout sans escorte, depuis le Djôf jusqu'au Kasîm. Les routes sont sûres. On n'a pas entendu parler depuis des années d'un vol commis sur les terres de l'émir. Celui qui volerait un pain, sur une route, aurait la tête coupée. Ibn Rashid ne permet pas de ghazûs contre les voyageurs; quand il fait la guerre, c'est à ses ennemis. Les ibn Haddal et les ibn Majil sont ses amis, mais il est en mauvaise harmonie avec Sotamm et les cheiks Sebaa.

Il y a, au château, deux canons de douze, d'origine anglaise. Ce sont de vieilles pièces sans valeur, mais elles ont servi, paraît-il, au siège de Djôf par Metaab.

Les Djôfi sont d'une race différente des Shammar du Nedjed, ils sont d'origine presqu'aussi mélangée que les Tudmuri

ou les paysans de l'Euphrate. Hussein el-Kelb, notre premier hôte ici, déclare appartenir à la race des Taï, et que plusieurs de ses voisins sont des Sirhân ou des Beni Laam. Il n'est pas en réalité le cousin, mais le cousin du cousin de Mohammed; les vrais cousins de celui-ci sont à Meskakeh. Quoique nous fussions confortablement installés chez lui, nous ne le sommes pas moins bien au château, et il est plus intéressant de vivre au kasr. Dowass, le député gouverneur, est un homme aimable; ses soldats sont polis et obligeants: c'est une joyeuse bande parlant librement de toute chose, même de politique. Ils assurent qu'ibn Rashid sera enchanté de notre visite: mais il importe de voir d'abord Jôhar, le gouverneur noir. Il y a plusieurs esclaves dans le fort, mais pas de femmes. Les soldats ont laissé les leurs à Haïl, où ils doivent rentrer après leur temps de service. Il n'y a pas de chevaux dans le Djôf, sauf un poulain de deux ans appartenant à Dubejeh, l'un des soldats, qui admire de tout son cœur notre *shayra* (jument baie); il n'y en a pas de si belle au Nedjed, dit-il. Le Djôf n'a pas non plus de bêtes de somme, pas même d'ânes. Les quelques chameaux qui sont dans la ville sont employés à tirer de l'eau; bref, les seuls quadrupèdes que j'ai remarqués, sont quelques chèvres, et dans le *kasr*, trois vaches à demi étiques. Comme il n'existe de végétation d'aucune sorte à beaucoup de milles à la ronde, les chameaux et les vaches sont réduits à manger de la paille hachée; ils refusent les dattes.

Notre dîner d'aujourd'hui se compose d'un agneau et de trois autres plats. L'un est une espèce de pâte semblable à celle qui sert à coller du papier: le second est un mélange de beurre rance et d'oignons coupés; le troisième est du pain trempé dans l'eau; le tout est mauvais, à part l'agneau. Cependant, en guise de surprise, on nous servit un filet de vache du désert, sans doute d'antilope du Nefûd, cuit dans la cendre, un des meilleurs mets dont j'aie encore goûté.

Le soir, il y eut un divertissement de danse et de chant,



Une danse au Djôl.

auquel Dowass et les soldats participèrent. Ils exécutèrent une sorte de danse à l'épée ; l'un des exécutants frappait sur un tambour de bois de palmier et de peau de cheval, tandis que les autres, l'épée posée sur l'épaule, chantaient en mesure et dansaient d'un air solennel. A un moment donné, ils brandissaient leurs épées et poussaient des cris comparables à ceux qu'on entend chez nous dans les chasses à courre. Une fois ou deux, il y eut des huées comme si on avait sifflé dans une clé, et avec le même accent. Les sons proférés étaient aigus, comme ils sont d'ordinaire dans la musique arabe. En voici un échantillon.



La danse terminée, on mélangea dans une coupe énorme du sucre de datte avec du jus de *trengs* (très gros citrons) ; puis on absorba une quantité de ce liquide à l'usage des sociétés de tempérance. Nous voici enfin tranquilles, hors du château, qu'on ferme la nuit; nous pouvons écrire à notre aise ou dessiner au clair de la lune, chose qu'on n'ose pas faire à la lumière du jour.

7 *janvier*. — Hamdân, notre guide sherâri, qui avait disparu, est rentré ce matin d'une manière furtive, afin de réclamer ce qu'on lui doit. Il déclare qu'il a peur des gens du château, et ne saurait vivre avec nous désormais.

Un messager est arrivé de Meskakeh avec une invitation de Jôhar à notre intention; nous irons demain. Jôhar ne sera pas notre hôte; il n'a pas de maison qui lui appartienne; nous descendrons chez nos parents, les ibn Arûk, qu'on a définitivement découverts. Nassr ibn Arûk, le chef de la famille, à la nouvelle de notre arrivée, a envoyé son fils avec un message pressant; c'est chez lui que nous descendrons. Le jeune homme est modeste, de bonne tenue, sans prétentions, honnête et plein de franchise, si l'on peut s'en

fier à son visage; il est visiblement ému de l'honneur que lui fera notre visite.

Nous avons reçu des visites toute la matinée, d'abord notre premier hôte Hussein el-Kelb, d'autres parents, quelques notables de la ville. Hussein nous apprend que Beyt Habûb, mentionné par M. Palgrave, vit encore, mais que la plus noble de toutes les familles locales est celle de Mehsin ibn Dirra, jadis cheik du Djôf, maintenant réduit à la condition des autres sujets de l'émir. Ibn Dirra, à ce que dit Mohammed, n'est rien moins que satisfait des changements politiques survenus dans le Djôf; mais il craint de montrer plus qu'un mécontentement discret, car Mohammed ibn Rashid détient son fils aîné comme garantie de sa bonne conduite. Ce jeune homme réside à Haïl où il n'est pas précisément prisonnier, mais dans l'impossibilité de retourner auprès des siens. Dans toutes les maisons où nous avons été reçus, il a fallu boire sans fin des tasses de café aromatisé avec du girofle (*hejl*), manger indéfiniment des dattes, le *helwet el-Jôf*, qu'ils affirment être la meilleure datte de l'Arabie; elles ont un parfum excellent. Cependant elles sont trop douces et trop sucrées pour être d'un usage général. Les habitants du Djôf vivent presque uniquement de dattes, non de l'*helwet*, qui n'est pas à beaucoup près une espèce commune. Il y a ici autant de sortes de dattes qu'il y a de sortes de pommes dans nos vergers, et tout à fait différentes les unes des autres. L'espèce qu'on mange d'ordinaire est légèrement colorée, croquante et plus ronde que l'*helwet;* elles sont de forme irrégulière et de la couleur d'un cheval bai. Ce serait une erreur de croire que les dattes sont meilleures lorsqu'elles sont fraîches; au contraire, elles s'amollissent avec le temps. Les bonnes espèces contiennent une si grande quantité de sucre, que lorsqu'on les met dans un plat découvert, elles fondent à moitié et forment un sirop presque entièrement composé de sucre: je suis persuadé qu'on en pourrait fabriquer du sucre ordinaire.

La manière de faire le café est à peu près la même que chez les nomades du Nord, mais elle est plus lente. Il y a d'abord un travail interminable à l'extraire des gousses, qui sont plus petites et plus colorées que celles dont on fait usage en Europe ; puis on le brûle, on le pile longtemps dans un mortier sans arriver à en faire une poudre bien fine ; une autre besogne consiste à laver et rincer les pots à café cinq ou six fois de suite ; enfin on fait bouillir le café trois fois. Les mortiers du Djôf sont très beaux, en grès rouge, pierre commune dans le pays, et sont, je crois, un article d'exportation. J'aimerais à en emporter un ; mais ils sont trop lourds et forment le quart de la charge d'un chameau. Le modèle sur lequel ils sont faits est simple et distingué ; il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'il fût d'origine antique. Les autres objets manufacturés dans le Djôf, dont j'ai connaissance, sont les ceinturons à cartouche et les abbas en laine. Les premiers sont brillants avec leurs extrémités en argent ; tous nos serviteurs en ont acheté. Les abbas sont tissés avec de la laine venant de Bagdad ; Awwad en a payé un 6 medjidiés et demi.

Nous avons jeté un regard sur le château de Marid, la seule construction en pierre qu'il y ait dans le Djôf. Elle remonte au moyen âge, pourrait-on dire ; elle n'est certes point un monument classique, et n'a rien qui la rende remarquable. A distance elle a un plus grand aspect. Il y a des cartes qui le placent loin de la ville même ; de fait, il est à l'intérieur des murs, dans le quartier de l'ouest. Il est à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

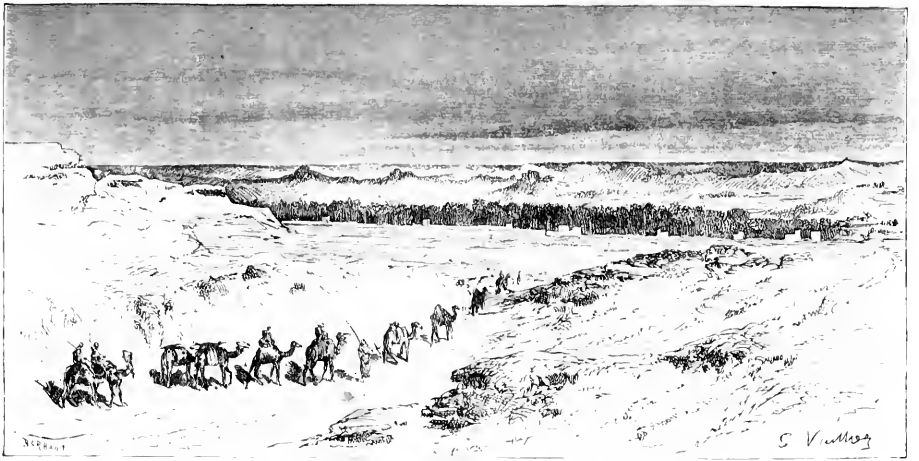
Pendant que nous étions en visite chez ibn Dirra, nous assistâmes à une scène qui caractérise le gouvernement paternel d'ibn Rashid : c'était le premier signe de wahabisme. La prière de midi fut annoncée du haut de la mosquée voisine, car il n'y a pas de minaret à Djôf. Durant un moment, personne ne parut décidé à se déranger ; notre présence était une excuse. Alors un vieillard à physionomie aigre com-

mença à sermonner les plus jeunes de la compagnie, les invitant à se lever et à se rendre à la prière ; puis, voyant qu'on ne l'écoutait pas, il donna l'exemple. Personne de l'assemblée ne bougeait encore, lorsque soudain sautèrent sur leurs jambes les deux soldats qui nous avaient accompagnés, criant : « *Kum ! kum !* (levez-vous !) », mots accompagnés de quelques coups de plat d'épée sur le dos des récalcitrants, qui se rendirent à la mosquée, à l'exception de notre hôte, pour qui sa situation personnelle était une excuse. Il est évident que la religion est peu goûtée ici ; sauf le vieillard à la figure aigre, personne n'avait l'air de prendre la prière au sérieux, car les soldats, lorsqu'ils eurent accompli le devoir de conduire les membres de la réunion à la mosquée, en sortirent sans cérémonie et vinrent reprendre leur siège. Les signes extérieurs de religion ne sont pas dans les mœurs arabes.

Il y aura ce soir une autre danse à l'épée et une nouvelle débauche de limonade.

8 *janvier*. — Matinée nuageuse, presque brumeuse avec une ondée de pluie. Nous avons dit adieu à Dowass et à sa garnison ; tout le monde paraissait affligé de notre départ. Ce sont de braves et honnêtes gens qui nous ont traités avec beaucoup d'égards. La dernière attention de Dowass à mon égard fut le don d'un énorme citron aussi gros qu'une noix de coco. Les trengs (citrons) sont acides ; ils ont une écorce d'un pouce d'épaisseur, assez agréable au goût pour qu'on puisse la manger, quoiqu'elle soit un peu ligneuse.

Meskakeh, où nous sommes arrivés aujourd'hui, est à 20 milles du Djôf ; il existe entre les deux villes une piste bien battue. Notre troupe était nombreuse ; plusieurs Djôfi étaient venus, afin de nous tenir compagnie ; il y avait en outre Areybi ibu Arûk, fils de Nassr, et un autre Arûk, cousin de celui-ci, enfin un homme armé d'un fusil, qui doit nous accompagner à Haïl. Excepté nous, toute la troupe était à pied ; les Djôfi vont toujours à pied, n'ayant ni chevaux, ni cha-

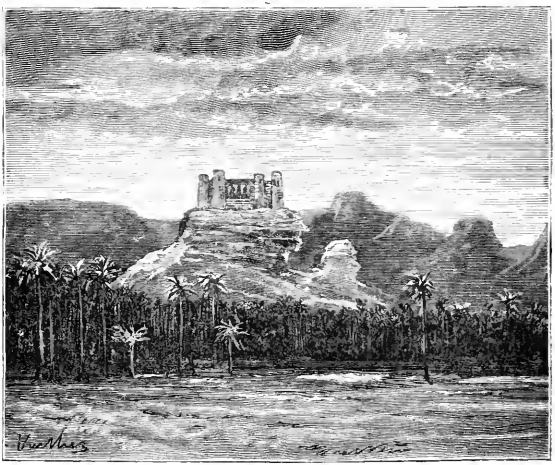


Vue de Meskakeh.

meaux, ni même d'ânes. L'un d'entre eux portait la coquille d'un œuf d'autruche suspendue à une sorte de réseau, et qui lui servait de gourde à eau. Il m'apprit que les autruches ne sont pas rares dans le Nefûd, qui est tout proche. Le paysage, durant tout le parcours, était fantastique, souvent pittoresque. On remonta en premier lieu le rebord du vase à punch au fond duquel est placée la ville de Djôf, puis on rencontra des fermes ruinées sur un sol nu recouvert de sel dans ses parties basses. Toute la vallée n'avait pas un mille de large. La route s'éleva soudain à plus de 100 pieds sur un banc de sable escarpé, ensuite à 160 autres pieds sur des hauteurs pierreuses; on redescendit dans une sabkha bordée d'une haie de tamaris justement en fleurs, après quoi vint une plaine de gravier, semée de grenailles de fer qui ressemblent à des crottes de moutons. A deux heures du Djôf existe un trou plein d'eau que les indigènes appellent une source; l'eau y est à 8 pieds de profondeur. Dans les wadis où l'eau a coulé, car il a plu il y a un mois, des plantes bulbeuses d'un vert éclatant, des fleurs de crocus, donnent à ce canton une fausse apparence de fertilité. En d'autres endroits, des rochers couverts de lichen, des grès roses couronnés de grenailles de fer, attiraient le regard, et, à distance vers le nord, les contreforts d'une montagne, le Djebel Hammamîyeh ou la montagne des pigeons, qui est des plus remarquables. Elle peut avoir un millier de pieds au-dessus du Djôf. Bien au delà vers le nord-est et l'orient court une ligne horizontale à peu près de la même hauteur, qui est le commencement du Hamâd, car tout le pays que nous venons de traverser, se trouve dans l'aire de l'ancienne mer qui, on doit le supposer, couvrait le Wadi Sirhân, le Djôf et le Meskakeh.

Sur l'une des roches dont je viens de parler se trouve une inscription ou plutôt des figures de chameaux et de chevaux, gravées sur une surface d'environ 5 pieds de large. A cause des circonstances, on ne pouvait pas en prendre copie.

Meskakeh, bien qu'elle ne soit pas le siège du gouvernement de Jôhar, est une ville plus grande que Djôf. On dit qu'elle contient sept cents maisons, et ses jardins à palmiers ont une étendue deux fois plus considérable que ceux de Djôf. La situation des deux villes est à peu près la même : un large bassin entouré de collines de grès ; mais le bassin de Meskakeh est moins régulier ; il est entrecoupé de bancs de



Vieille citadelle de Meskakeh.

sables, de monticules rocheux. Meskakeh, comme Djôf, possède une vieille citadelle perchée sur un rocher de 100 pieds de haut qui domine la ville. Celle-ci est bâtie d'une manière irrégulière ; il n'y a pas de muraille continue autour de ses jardins. Beaucoup de ces jardins sont séparés, les maisons forment des groupes, qui n'ont pas été endommagés, comme à Djôf, par les guerres récentes. Meskakeh a donc un aspect très florissant ; il n'y a pas un acre de terre irrigable

qui ne soit couvert de plantations. Tout est propre et soigné, les créneaux des murs en bon état ; chaque maison semble bâtie d'hier. Des champs d'orge les entourent avec des haies de branches de palmier tressées ; les rues et les ruelles sont coquettement entretenues. On parcourut la ville sans s'arrêter jusqu'à 2 milles au delà, où se trouve la ferme de Nassr. Nous sommes maintenant au sein de la famille des ibn Arûk, qui, après tout, n'est pas un mythe, mais une réalité hospitalière. On nous reçut à bras ouverts, comme si on nous avait attendus chaque jour depuis un siècle. Ces gens-là connaissent la ballade des ibn Arûk et la généalogie de Mohammed beaucoup mieux que lui. De sorte que, pour le moment, nous voici dans l'abondance de toute chose, et si, en définitive, nous n'allons pas plus loin, nous pourrons nous avouer à nous-mêmes que nous n'avons pas voyagé tout à fait en vain.

CHAPITRE VII

Et Lia avait les yeux tendres, mais Rachel était belle.

(Genese.)

Les ibn Arûk du Djôf. — Mohammed contracte une alliance matrimoniale. — Nous marchandons le douaire de la fiancée. — Un gouverneur nègre et sa suite. — Un orage.

Nous nous arrêtâmes trois jours près de Nassr, de ses fils, des femmes de ses fils et de leurs enfants, dans leur ferme paisible. Nous avions besoin de ce repos ; il nous fournit d'ailleurs une expérience précieuse, et c'était une occasion excellente de pénétrer dans la vie domestique des Arabes, plus avant que nos voyages antérieurs ne nous avaient encore permis de le faire. Ce n'est pas que les ibn Arûk de Meskakeh offrent par eux-mêmes un intérêt particulier. Comme leurs parents de Tudmur, ils ont vécu longtemps parmi les gens du peuple, épousant des femmes indigènes, se rapetissant aux exigences sordides de l'existence urbaine ; mais ils étaient honnêtes et pleins de cœur, et le souvenir de leur origine, qu'ils avaient religieusement conservé, mettait, à l'occasion, un rayon de soleil dans le terre-à-terre de leurs occupations quotidiennes. Nassr, le meilleur de la génération qui s'en allait, ressemblait à un petit laird d'Écosse, pauvre et dénué, mais qui sait qu'il a dans les veines du meilleur sang que ses voisins, un de ceux qui, tous les jours de l'année sauf un, ne songent qu'à gagner 6 francs, mais qui, en ce jour unique, se rappellent qu'ils sont gentlemen et chefs de maison. Ses fils étaient doux, modestes, sans arrogance, et, à l'exemple de la plupart des jeunes Arabes, avaient des in-

clinations plus romanesques que leur père. Ils avaient même une certaine compréhension des sentiments chevaleresques, surtout Turki l'aîné, chez qui le sang nomade et la tradition nomade survivaient presque à l'exclusion des intérêts commerciaux, tandis que, chez Areybi son frère, ceux-ci contrebalançaient les autres. Malgré notre préférence pour Turki, nous aimions les deux frères, dont Wilfrid s'était fait des amis.

Leur parenté avec Mohammed est moins éloignée que je n'avais supposé. L'ancêtre de Mohammed, Ali ibn Arûk, était un des trois frères qui dans une querelle de sang, ou plutôt, comme le croit Wilfrid non sans vraisemblance, afin d'échapper à la domination des Wahabites d'il y a un siècle, quitta l'Aared, dans le Nedjed, et marcha vers le nord jusqu'à Tudmur, où il se maria et se fixa. Un autre des trois frères, Abd el-Kader ibn Arûk, s'était arrêté et établi dans le Djôf; il est l'aïeul de Nassr. Quant au troisième, Mutlakh, les descendants des deux autres ne savent rien de son sort, sinon que, n'aimant ni Tudmur ni le Djôf, il regagna le Nedjed. Quelques vagues nouvelles de sa mort leur parvinrent; mais ils ignorent où et comment il mourut. Nassr est arrivé de Djôf à Meskakeh, il y a peu d'années.

Il est maintenant le chef de la famille, au moins le chef de la branche qui habite l'oasis de Meskakeh. Mais là vit, dans une maison adjacente à la sienne, son plus proche cousin Jazi ibn Arûk, frère de notre amie Merzuga et père de deux jolies filles. Ceux-ci, avec quelques autres parents, font une belle petite réunion de famille, établis ensemble dans leur ferme de la banlieue de Meskakeh.

Naturellement notre première pensée en arrivant parmi eux fut de songer à une femme pour Mohammed. Je saisis, à sa requête, la première occasion de me mettre en rapport avec les femmes de la famille. Je les trouvai toutes aimables et empressées, quelques-unes intelligentes. La plupart des jeunes sont avenantes. La personne la plus importante du

harem était la femme de Nassr, une petite vieille nommée Shemma (lumières), grêle, ridée, avec de longues boucles de cheveux gris, et les yeux éteints de l'extrême décrépitude ; bien qu'elle eût à peine plus de soixante ans, elle paraissait tout à fait usée. Elle était la mère de Turki et d'Areybi ; j'avais entendu dire à Mohammed que Nassr n'avait jamais eu d'autre femme. C'était une erreur, car, à ma première visite, elle appela une femme plus jeune d'une chambre voisine, qu'elle me présenta. Cette deuxième femme de Nassr entra avec deux petits garçons de deux à trois ans, dont l'aîné, — car ils portent des noms bizarres, — s'appelait Mattrak (gourdin). En dépit de son nom, c'était un enfant aimable et de belle complexion ; il ressemblait en cela à sa mère dont l'attitude respectueuse vis-à-vis de son aînée Shemma me fit une impression favorable ; elle était en outre d'une réelle beauté. Le petit garçon, Mattrak, que je reconnus pour l'avoir aperçu pendant la matinée avec Nassr, dans notre jardin, m'avait fait l'effet d'être son petit-fils. Nassr, selon la coutume des vieillards arabes, était en train d'éplucher l'enfant. J'avais fait cadeau à Mattrak d'un petit vêtement rouge, acheté à l'intention de Mansur, petit garçon de Sotamm, à l'époque où nous songions à visiter les Roala ; maintenant l'enfant se carrait dans ce vêtement dont il faisait ressortir la beauté à deux petites filles, ses sœurs. Ils couraient çà et là durant ma visite, occupés à apporter des plats de dattes et à les manger lorsqu'ils les avaient apportés. Puis apparurent les deux femmes de Turki, l'une belle, l'autre commune, et l'unique femme d'Areybi qui était jolie et nouvellement mariée. Elles semblaient en meilleurs termes les unes avec les autres qu'il n'est ordinaire parmi les femmes et surtout les belles-filles. Elles étaient soucieuses de me plaire ; je fis de mon mieux afin de satisfaire leurs désirs hospitaliers quant à la nourriture. Elles m'offrirent des dattes de toutes les espèces, les unes sèches, les autres juteuses, des dattes douces et acides, des dattes longuement

conservées et des dattes fraîches, des tas de pulpe. Il n'était pas aisé à une seule personne de faire honneur à ce trop d'abondance.

Shemma traitait toute cette jeunesse avec un ton d'autorité qui n'excluait pas la bonté. Cependant elle parlait peu ; les autres, au contraire, étaient très loquaces, m'accablaient de questions. Il aurait fallu plus d'arabe que je n'en savais pour y répondre. Pendant ma visite, Nazzeh, la fille mariée de Nassr, sœur de Turki et d'Areybi, survint avec sa fille et un immense plat de dattes. Elle avait fait tout le chemin depuis Meskakeh, qui est à 3 milles de distance, chargée de l'enfant, pesante petite créature de quatre ans, aussi bien que des dattes; elle entrait haletante et charmée de me rencontrer. C'était une jeune femme vive et agréable, très ressemblante à son frère Turki, c'est-à-dire ayant plus de santé que de distinction. Chacune des jeunes femmes que je vis dans cette première entrevue aurait pu répondre aux projets matrimoniaux de Mohammed ; il était malheureux qu'elles fussent toutes mariées ou trop jeunes. Je demandai s'il y en avait d'autres dehors; on me répondit que c'était tout ce qu'il y avait dans la maison de Nassr, mais que le cousin Jazi avait deux grandes filles qui n'étaient pas encore mariées; de sorte que je me tins en repos jusqu'à ce que j'eusse une occasion de les voir.

En attendant, Mohammed avait fait des recherches de son côté; le premier jour de notre arrivée n'était pas fini, qu'il vint me conter des merveilles au sujet des filles de Jazi. Il y en avait trois, disait-il, toutes plus belles les unes que les autres, Asr (l'après-midi), Hamû et Muttra ; mais les deux aînées étaient déjà fiancées ; on pourrait obtenir Muttra. Je pus observer qu'il était déjà terriblement amoureux, car, chez les Arabes, on fait beaucoup de chemin en peu de temps. Avant d'avoir vu les femmes dont ils parlent, ils en sont enthousiastes par ouï-dire. Il me pressait de ne point tarder à faire une visite à la mère et semblait croire que j'avais inu-

tilement perdu mon temps chez le cousin où il n'y avait personne à marier. Mohammed m'a déclaré de longtemps qu'il se laisserait guider par mon choix. Je découvrirai tout de suite, à ce qu'il prétend, non seulement si Muttra est jolie, mais si elle a le caractère propre à faire une femme convenable. Il avait calculé qu'on pourrait bien demander 40 livres (1000 francs) pour son douaire. C'était beaucoup sans doute, mais elle était vraiment *asil* (noble); l'occasion était unique. Une fille de Jazi! la nièce de Merzuga ! une fille d'une excellente famille! une ibn Arûk ! on ne rencontrait pas tous les jours des ibn Arûk ! 40 livres étaient à peine assez. Il avait confiance dans mon jugement ; j'étais pleine de discernement; j'avais vu les femmes et les filles de tous les cheiks Anazeh ; je verrais ce qu'il en était ; j'étais incapable de me tromper. Encore eût-il été bon qu'Abdallah m'accompagnât, afin d'être témoin de ce qui arriverait. Abdallah, en sa qualité de parent, pourrait être admis chez Jazi dans une occasion comme celle-ci, quoique lui, Mohammed, ne le pût pas; on pourrait peut-être même l'autoriser à voir la jeune fille, comme par hasard. « Avec nous, les ibn Arûk, les femmes et les jeunes filles sont toujours voilées ; c'est une coutume que nous avons apportée du Nedjed, car nous ne sommes pas comme les nomades. Au fait, dans une circonstance comme celle-ci, la conclusion d'un mariage, un homme d'un certain âge, qui dépend de nous, ou un parent pauvre, est quelquefois autorisé à voir et à en faire un rapport. » Je lui promis de faire tout ce que je pourrais pour arranger cela.

Donc, le lendemain, on envoya Turki après lui avoir soufflé un mot de l'affaire. Il alla sur-le-champ annoncer ma visite à la mère et aux filles de Jazi. Mohammed lui expliqua qu'il convenait que la mère fût mise au courant de l'objet de ma visite, sans qu'il fût nécessaire d'en faire part aux jeunes filles. Nous nous rendîmes, Turki, Abdallah et moi, à la maison de Jazi.

La maison de Jazi est contiguë à celle de Nassr. Un jardin les sépare. Elle est encore plus petite. Ce n'est pas, j'imagine, un endroit où on rencontre des princesses. Mais, en Arabie, il ne faut pas juger des choses par l'apparence ; à la porte, parmi plusieurs dames, se tenait Saad, fils aîné de Jazi, qui nous conduisit, à travers la cour, à une chambre intérieure absolument obscure ; il n'y entrait que le jour venant de la porte. C'est en Arabie que l'expression *aveugler la porte de quelqu'un* (to darken one's door) doit avoir été inventée, car il n'y a pas de fenêtres dans les maisons ordinaires. Il régnait dans cette chambre une odeur de bouc ; elle ressemblait plutôt à une étable qu'à une salle de réception. D'abord je ne distinguai rien, mais je pus entendre Saad, qui était dans l'obscurité, secouer quelque chose dans un coin, et, comme mes yeux s'habituaient au demi-jour, je découvris que c'était une jeune dame, une des trois à qui nous venions faire visite. C'était Asr, la seconde, une grande et agréable personne, qui ressemblait à son cousin Areybi, avec son nez court et aquilin, et ses yeux noirs. Elle vint au jour avec de grandes démonstrations de timidité et de confusion, tenant son visage dans ses mains et se détournant même de moi ; elle alla jusqu'à éviter de répondre à mes efforts en vue de lier conversation. Puis tout à coup elle s'enfuit à travers la cour vers un autre réduit, où nous la retrouvâmes avec sa mère et sa sœur Muttra. Je savais à peine que penser de tout cela, car, en dehors de sa timidité, il était clair qu'Asr devait avoir un caractère sauvage. Les manières polies de sa mère Haliyeh et de sa jeune sœur Muttra confirmèrent cette présomption. La figure de Muttra me plut au premier abord. Elle avait le regard particulièrement ouvert et honnête, fixé droit sur vous avec ses grands yeux noirs comme ceux d'un faon ; elle avait en même temps une grande fraîcheur de teint et la voix gaie. Alors je ne fis plus attention à la rudesse de Asr ; j'invitai la jeune fille à faire avec moi une promenade autour du jardin, ce qu'elle

fit, me montrant le peu de chose qu'il y avait à voir, me donnant des indications sur le puits et sur la façon de tirer de l'eau. Le jardin, outre des palmiers, renfermait des figuiers, des abricotiers, des vignes, un carré d'orge verte sur lequel paissaient quelques chevreaux. Muttra me dit qu'en été ils vivent de fruits, qu'on ne conserve ni les abricots ni les figues, mais seulement les dattes. Je remarquai quelques jeunes palmiers, ce qui est toujours un signe de prospérité. Le puits avait environ 10 pieds carrés à l'orifice, il était soigneusement entouré d'une margelle de pierre ; l'eau était à quelques pieds de la surface du sol. On peut trouver de l'eau partout à Meskakeh, me dit-elle, et toujours à la même profondeur. Je fus frappée de l'intelligence de Muttra durant cette conversation ; sa jolie tournure et son honnête visage m'étaient sympathiques; ils me décidèrent sans difficulté à penser que Mohammed serait heureux d'obtenir Muttra en mariage. Ce qui promettait aussi en faveur de cet avenir, c'était d'observer que Haliyeh, la mère, était une femme pleine de cœur ; mais je ne pouvais rien entendre à la conduite étrange d'Asr, la sœur aînée. Cependant Abdallah, debout à la porte, avait pris des notes; il en était arrivé à la même conclusion que moi ; de sorte que nous nous éloignions avec un bon rapport à faire au prétendant qui attendait dehors avec impatience.

L'ardeur de Mohammed fut sur le point d'arrêter les négociations. Il avait déjà commencé à parler de son mariage, et il lui arriva ce qui était arrivé jadis à Jacob, fils d'Isaac. Jazi, imitant la conduite de Laban et comptant sur l'impatience de son cousin à vouloir se marier, éleva d'abord le douaire de 40 à 60 livres, puis entreprit de substituer Lia à Rachel, c'est-à-dire Asr, au mauvais caractère, à la jolie Muttra.

C'était un rude coup aux espérances de Mohammed ; un conseil général de la famille fut appelé à discuter l'affaire et à en décider. Le conseil se réunit à notre tente, sous la pré-

sidence de Wilfrid. D'un côté, siégeaient Mohammed, puis Nassr en qualité de chef de la famille ; de l'autre, Jazi et Saad représentaient la fiancée, pendant qu'entre les deux parties un petit homme ratatiné était humblement agenouillé ; il n'était pas membre de la famille, mais nous avons appris plus tard qu'il exerçait l'office professionnel d'entremetteur. Hors de la tente étaient assemblés les amis et les parents plus éloignés de la famille, Abdallah, Ibrahim Kasir, et une demi-douzaine d'ibn Arûk. Ils commencèrent par s'asseoir à une distance respectueuse, mais, comme la discussion s'échauffait, ils se rapprochèrent peu à peu, et en vinrent à donner chacun son opinion.

Mohammed était pâle, en proie à une forte émotion ; mais Wilfrid parlait pour lui et dirigeait les débats. Le soin de les raconter serait une trop longue histoire ; ils étaient parfois si animés, que la négociation menaçait d'échouer. Jazi arguait qu'il lui était impossible de donner sa plus jeune fille, alors que les deux aînées n'étaient pas mariées. — Hamû, il est vrai, était promise, et il n'en était pas question, mais Asr, quoique promise aussi, était libre en réalité. Jeruan, le fils si mal équilibré de Merzuga, à qui elle était fiancée, n'était pas un mari qui lui convînt. C'était un imbécile, et Asr ne l'épouserait pas. Quand une jeune fille déclare qu'elle ne veut pas épouser son fiancé, elle redevient libre, et peut rechercher le mari qu'elle aime. — C'était impossible. Nous invoquâmes l'exemple du mariage de Jedaan avec une jeune fille déjà fiancée, et les tristes suites qu'il avait eues. On démontra que le désistement de Jernan était nécessaire à Asr, et Mohammed parla dans le même sens : « *Ya ibn ammi, ya Jazi o Jazi!* comment pourrais-je agir ainsi, et pécher contre mon cousin ? comment pourrais-je lui prendre sa fiancée ? ce serait certes une honte pour nous tous. » On insista sur le choix de Muttra ; ce serait elle ou ce ne serait personne. Enfin la candidature d'Asr fut retirée. On discuta ensuite sur ce point que Muttra n'était qu'une enfant à

peine âgée de quinze ans, incapable d'entreprendre un si long voyage que celui de Tudmur. Au fait, où était Tudmur? quel habitant du Djôf avait encore été si loin? Mohammed répondit que si la jeunesse de Muttra était un obstacle, un an ou deux le feraient disparaître. Il voulait bien attendre une année, même deux ou trois, s'il était nécessaire. Il était un ibn Arûk, habitué à la patience. Quant à Tudmur, c'était loin; mais est-ce qu'il n'en venait pas? est-ce qu'il ne se disposait pas à y retourner? Il enverrait un de ses frères, au moment convenu, avec une escorte de vingt hommes, de trente hommes, de cinquante, s'il le fallait. Après ce plaidoyer, le mariage fut enfin agréé, en ce qui concernait la personne de Muttra. Mais la question du douaire ne fut pas si aisée à régler. Sur ce point on faillit échouer pour de bon. Wilfrid avait toujours entendu payer ce douaire au lieu et place de Mohammed. Pourtant il avait évité de s'en expliquer jusqu'à ce que l'affaire fût arrangée. Aussi laissa-t-il à Mohammed le soin de la discuter, afin d'arriver au meilleur marché possible. Là-dessus Mohammed était compétent en dépit de la faiblesse de son cœur, et soutenu par Abdallah qui prit la chose au point de vue purement commercial, il parvint à convenir de la somme, et la conférence fut levée.

Des difficultés, néanmoins, devaient encore surgir. Le lendemain, quand je me rendis à la maison de Jazi avec quelques petits présents destinés à la fiancée, je trouvai Jazi qui me reçut sur le pas de sa porte avec une contenance embarrassée, à ce que je pus deviner. Haliyeh fit comme son mari; elle était assise dans le kawhaw en compagnie assez étrange. Elle répondit fort brièvement aux questions que je lui fis sur Muttra. La conversation retomba sur « le temps et les moissons », ou plutôt sur le substitut arabe du sujet, un discours sur les sauterelles. On avait eu le matin un orage accompagné de tonnerre, ce qui était d'ailleurs une surprise agréable. Il ferait pousser de l'herbe dans le Nefûd, où les sauterelles n'avaient jamais été si nombreuses que cette

année. Je demandai encore une fois après les jeunes filles, sans obtenir de réponse. Enfin, fatiguée de cette conversation oiseuse et à bout de patience, je m'écriai : « O Jazi, qu'y a-t-il? J'avais cru que vous et Haliyeh étiez contents de l'alliance de Mohammed. » A cela, il répondit d'une voix monotone : « *Inshallah*, *inshallah*, » et Haliyeh répéta : « *Inshallah* », ainsi que l'étranger. Je vis qu'il y avait quelque chose de grave, car on ne répondait pas à ma question, et je me levai pour sortir.

Haliyeh me suivit dans la cour et m'expliqua ce qui était arrivé. Asr, à ce qu'il paraît, mettait tout le monde en rumeur par la violence de son caractère. Elle ne voulait pas entendre parler du mariage de sa sœur, qui se mariait avant elle et faisait un si bon parti. Elle méprisait Jeruan, bien qu'il fût cheik de Kâf ; elle voulait épouser elle-même le cheik de Tudmur. Elle avait tourmenté le vieux Jazi, afin qu'il retirât son consentement ; enfin Muttra avait peur d'elle. Qu'y avait-il à faire? Je déclarai qu'il n'y avait pas à revenir sur ce sujet, que, si elle et son mari n'étaient pas en état de gouverner leurs filles, Mohammed chercherait une femme ailleurs, que j'espérais et que j'étais sûre qu'Asr ne serait pas assez folle pour se mettre en travers du bonheur de sa sœur, ce qui ne lui serait d'aucun profit. Son mauvais caractère était une raison de plus pour qu'elle n'épousât pas Mohammed ; enfin que la famille avait à prendre un parti au sujet de Muttra, une fois pour toutes, parce que nous allions quitter Meskakeh et qu'il fallait savoir à quoi s'en tenir. Je vis alors les deux jeunes filles, je leur parlai de la même manière et avec tant d'efficacité qu'au bout de quelques heures Mohammed, désespéré de ces événements, vint m'annoncer d'un air joyeux que le contrat de mariage serait signé le soir même.

Il le fut en effet, non sans qu'on eût élevé difficulté sur difficulté et déployé un misérable esprit de maquignonnage à l'occasion du douaire. Il n'y eut de convenable que Turki.

Le montant du douaire fut définitivement fixé à 50 livres turques [1]. Wilfrid refusa d'y ajouter un centime, même afin d'acheter l'acquiescement d'un cousin qui parut au dernier moment sur la scène, réclamant ses droits sur Muttra, ou un équivalent en argent. Ce marchandage est vraiment indigne, et les Anglais ont bien raison d'abandonner aux gens de loi les arrangements à faire en pareil cas.

Enfin on s'arrangea; le contrat de mariage fut écrit et signé, et tout le monde fut content. Le reste de la soirée s'écoula en réjouissances. On tua et on mangea un chevreau, on chanta des chansons, on raconta des histoires, sans que, on le pense bien, la ballade des ibn Arûk fût exclue du programme. Nassr, qui est poète, récita une ode improvisée pour la circonstance. Parmi les hôtes de la fête, étaient deux pèlerins qui revenaient de la Mecque, au moins ils le prétendaient, puis quelques jeunes gens de Syrie qui fuyaient la conscription. On les admit avec les autres, comme s'ils avaient été des parents de la famille. Ainsi se terminèrent les négociations relatives au mariage de Mohammed. Il reviendra l'année prochaine ou il enverra chercher Muttra. Pour le moment, il consent à attendre.

Pendant ces arrangements de famille, nous avions à poursuivre une négociation plus importante pour nous; c'était d'obtenir du gouverneur la permission de nous rendre à Haïl. La première chose à faire était d'acquérir l'amitié de Jôhar, car tout, dans cet État despotique, dépend de son bon ou de son mauvais vouloir. S'il lui avait plu de nous renvoyer à Kâf par le Wadi Sirhân, je ne sais quelle résistance nous aurions pu lui opposer. Le Djôf n'est pas un endroit d'où il soit agréable d'être renvoyé. Il est à plus de 300 milles du point le plus rapproché de la vallée de l'Euphrate, et sans la permission du gouverneur, personne n'aurait osé faire un mille dans notre compagnie. En conséquence, le

1. La livre turque est de 23 francs.

lendemain de notre arrivée à Meskakeh, nous nous présentâmes chez Jôhra, qui avait été prévenu de notre visite et qui nous reçut avec apparat.

Jôhar est un nègre tout à fait noir, avec les qualités répulsives de l'Africain. Il est de haute taille, gros et vaniteux. Il avait revêtu ses plus beaux habits pour nous recevoir, plusieurs brillants jibbehs de soie l'un sur l'autre, une paire de culottes bleu de ciel, — chose nouvelle pour nous en Arabie, — un abba noir et un kefiyeh de pourpre. Il portait une chemise empesée qui craquait chaque fois qu'il faisait un mouvement. Il avait ceint une magnifique épée à poignée d'or; il avait en même temps l'aspect d'un despote barbare et de quelqu'un qu'on est curieux de voir. Il nous fit attendre près de dix minutes dans le kahwah, afin, j'imagine, d'ajouter à son importance; puis il arriva une procession d'hommes armés, tous porteurs d'une épée à poignée d'argent, de baudriers à ornements d'argent, de kefiyehs bleus et rouges entourés d'épais aghals blancs. Il affecta d'être affable plutôt qu'il ne prit l'air ennuyé d'un personnage royal, passant dans la conversation d'un sujet à un autre sans transition, demandant aux gens de sa suite l'explication de ce que nous venions de dire ou leur faisant des questions. Il me parut éminemment absurde de voir ce nègre, qui est encore esclave, au centre d'un groupe de courtisans de race blanche, car tous ces Arabes, dont la plupart sont nobles par le sang, s'arcboutaient devant lui, prêts à obéir à un de ses regards ou à rire de ses pauvres plaisanteries. Après quelques instants d'un silence plein de dignité, Jôhar, comme j'ai dit, devint affable et questionneur. Nous venions du Nord, et pouvions lui fournir des nouvelles de la guerre. Que faisait Sotamm et que faisait ibn Smeïr ? Le dernier est évidemment un héros aux yeux des habitants du Djôf ou plutôt de Haïl, car ils ne sont point amis de Sotamm, et le vieux Mohammed Dukhi est considéré comme le grand rival de Sotamm. Nous fûmes heureux de pouvoir lui dire que nous avions vu ibn Smeïr

lui-même, à Damas, il n'y avait pas un mois. Jôhar nous apprit en revanche que, d'après un rapport apporté récemment à Meskakeh pour un Sleb, les Roala avaient été défaits dans une bataille par Mohammed Dukhi, et que Sotamm avait été tué, nouvelle qui nous fut pénible à entendre.

Alors, mais sur un ton qui annonçait un moindre intérêt, Jôhar nous parla du sultan. Il avait fait la paix avec les Moscovites. Jôhar fut heureux de le savoir. La paix était une bonne chose, et maintenant « *inshallah es Sultan mabsutin*, — le sultan, nous l'espérons, est satisfait. » Il disait cela avec une raillerie sentimentale, un accent protecteur et une voix nazillarde qui étaient tout à fait comiques. En ce moment Mohammed dit quelques mots à voix basse à quelqu'un de la suite; ils sortirent ensemble afin de présenter à Jôhar les cadeaux que nous lui apportions. On avait interrogé Mohammed, je crois, au sujet de notre position sociale et de l'objet de notre voyage, et il avait répondu comme il lui avait été prescrit d'avance, que nous allions à Bassorah rejoindre des amis, et que nous étions venus par le Djôf afin d'éviter la voie de mer. Quoique ce ne fût pas là toute la vérité, ce l'était jusqu'ici, et c'était une réponse facile à comprendre et à faire agréer de ceux à qui on la faisait. Mohammed ajouta, en outre, que, puisque le hasard nous avait amenés sur les terres de l'émir, le bey anglais voulait offrir ses respects à ibn Rashid dans la ville d'Haïl, avant d'aller plus loin, et désirait obtenir de Jôhar les guides indispensables. Après quelques explications et moyennant certaines réserves, le gouverneur y consentit. Ces beaux habits que nous lui avions donnés avaient amolli son cœur : je crois qu'entre lui et Mohammed on parla aussi d'un petit cadeau en argent.

Quand nous nous retrouvâmes en présence de Jôhar, cette fois sur la terrasse de sa demeure, le visage du nègre était plein de sourires ; l'affaire de notre voyage était convenue. On étendit des tapis et on s'assit afin de déjeuner sur la terrasse. Le déjeuner se composait de viande cuite au riz avec une



Jòhar, gouverneur du Djòf.

sauce acide pour le riz. Après l'ablution d'usage et le *el-hamdu lillah*, nous nous retirâmes très contents d'en avoir fini avec les mouches et le soleil ardent de la terrasse de Jôhar. La tournure que les choses avaient prise n'était pas non plus une petite satisfaction, comme Wilfrid le remarqua quand nous fûmes remontés sur nos juments pour rentrer au logis. Jôhar était l'image d'un despote fantaisiste ; s'il avait été de mauvaise humeur, il aurait pu nous faire couper la tête sans plus de cérémonie qu'il n'en mit à nous inviter à déjeuner. Notre dernière journée passée à Meskakeh ne fut donc pas troublée.

11 *janvier*. — Chaque matin, depuis que nous sommes ici, il y a du brouillard, et aujourd'hui samedi, comme je l'ai déjà dit, il a plu très fort. La pluie était accompagnée de tonnerre et d'éclairs, comme je crois que c'est presque toujours le cas dans cette partie du monde. Je suis très surprise d'apprendre, à propos d'éclairs, que personne à Meskakeh n'a ouï dire qu'ils eussent quelquefois tué quelqu'un. Mohammed confirme ce qu'on en dit, en ajoutant qu'il en est de même à Tudmur. Il a paru étonné, quand je le lui demandai, que les éclairs pussent être dangereux, et il déclare qu'ils n'occasionnent jamais d'accident dans le désert. Ceci est extraordinaire. La surface du sol à Meskakeh est à peu près de sable pur. La pluie passe à travers le sol à mesure qu'elle tombe ; il n'en reste de trace que dans les bas-fonds, où une sorte de sédiment la retient à peine.

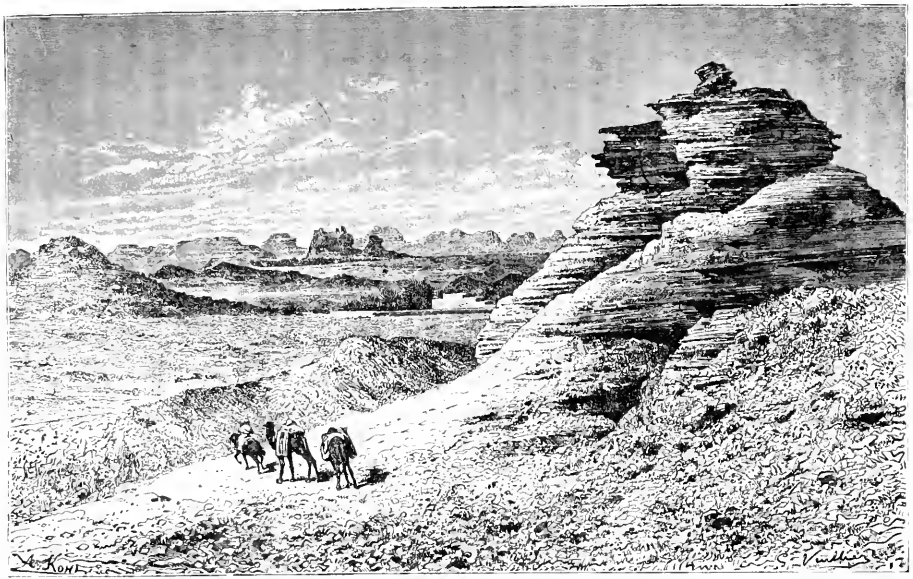
Cette après-midi le ciel s'est éclairci ; nous avons fait une petite expédition au sommet d'un monticule voisin de la maison de Nassr. C'est une montagne de grès de couleur orange dans sa partie inférieure, mais que les intempéries ont brunie par le haut. Elle n'a pas plus de 100 pieds d'élévation ; elle est solitaire et commande une perspective étendue, originale comme les perspectives du Djôf ; les alentours immédiats sont intéressants. A proximité, on aperçoit la ferme, un clos carré de trois ou quatre acres avec ses palmiers et ses

ithels, ses deux maisons basses en terre, ses puits, son air commode et soigné à plaisir. Au delà, vers l'ouest, on distingue trois autres fermes, de petits paradis perdus dans le désert de sable et de roches, puis Meskakeh dont les hauts palmiers sont seuls visibles avec la masse noire de sa citadelle dans un horizon fantastique. La longue ligne de ses palmiers court au loin dans la direction du sud, disparaît dans un ensemble confus de collines de sable. Ces collines de sable fixent notre attention ; elles indiquent la frontière du Nefûd. Ce n'est pas encore le grand Nefûd, mais un groupe de dunes couronnées de ghada, qui ressemblent assez à celles qui bordent la ligne du chemin de fer de Calais ou de Boulogne. Nous aurons à les traverser et nous partons demain.

Pendant que j'étais assise à prendre un croquis du paysage, Wilfrid, qui avait escaladé une grande pierre, au sommet du monticule, vint annoncer qu'il avait découvert une inscription. Depuis notre arrivée dans la région des grès, nous avions cherché des traces d'inscriptions antiques, mais jusque-là nous n'étions parvenus à découvrir que des vestiges illisibles, à peine quelques dessins représentant des chameaux et des gazelles. Cette fois, il y avait trois lettres Π Η Ο, dont deux étaient des lettres grecques.

Il était évident, à la nuance des incisions, qu'elles n'avaient pas été gravées d'hier. Nous avons bâti là-dessus tout un système de conjectures historiques sur Meskakeh et son rôle dans les temps classiques.

Au retour, on trouva Mohammed qui avait pris avec Jôhar les derniers arrangements relatifs à notre départ. Le grand homme avait élevé des objections sur un point ; mais elles étaient tombées devant un *dahab* ou pièce d'or ; il avait consenti à nous donner un guide de profession pour traverser le Nefûd. Il paraît qu'il y a deux chemins par où l'on peut atteindre Haïl, l'un de treize, l'autre de dix jours de marche. Le premier est le plus fréquenté, dit-on, par les chameaux pesamment chargés ; le sable y est moins



Montagne de grès près Meskakeh.

profond, mais il est probable que nous choisirons le plus court, ne fût-ce que pour voir le Nefûd dans sa plus belle horreur. Le Nefûd a été, durant tout notre voyage, l'objet de nos rêves, comme le *nec plus ultra* du désert. On fait d'étonnants récits des périls qu'il offre, des personnes qui n'ont pu en sortir vivantes. Ces dix jours de marche représentent quelque chose comme 200 milles, et l'on ne rencontre que deux puits, l'un à la fin du second jour, l'autre au huitième. Le guide montera un chameau qui lui appartient, emportera deux outres d'eau; nous en emportons quatre de plus que lui, ce qui nous en fera huit en tout. Cela pourra suffire à nos juments ainsi qu'à nous-mêmes, mais il faudra la ménager. Il y a, d'autre part, un approvisionnement suffisant de dattes et de pain; on emmène aussi un des deux chevreaux de la ferme : on a mangé l'autre comme on a vu plus haut et il n'y a pas eu moyen de s'en procurer un de rechange. Il est très difficile à Meskakeh de se procurer des provisions de ce genre. Ce n'est qu'en employant des procédés à la turque que Jôhar est parvenu à nous fournir un chameau chargé de grains.

La pluie a cessé et la lune luit. Nos préparatifs sont faits en vue de traverser le Nefûd; dans quelques heures nous serons en route. Il nous faudra toute notre énergie dans les dix jours qui vont suivre.

CHAPITRE VIII

> Nous traversions un immense océan de sable rougeâtre et délié, sans limites à nos regards, amoncelé en bancs énormes courant parallèles les uns aux autres du nord au sud, ondulation par ondulation, chacune d'une hauteur moyenne de trois cents pieds ; leurs pentes et leurs sommets étaient sillonnés dans toutes les directions par le vent capricieux du désert. Dans les intervalles, le voyageur se trouve comme emprisonné dans une fosse de sable où l'air est suffocant, enfermé de chaque côté entre des parois brûlantes. D'autres fois, pendant qu'il chemine péniblement sur leurs versants, il découvre comme une vaste mer de feu, qui se tord sous l'étreinte des vents, et flotte, sous l'effort d'un courant opposé, en petites vagues rouges.
>
> (Palgrave.)

Mohammed amoureux. — Nous entrons dans le désert de sable rouge. — Géologie du Nefûd. — Radi. — Les grands puits de Shakik. — Vieille connaissance. — Contes du Nefûd. — Les soldats morts de soif. — Les amoureux. — Nous sommes sur le point de rester dans les sables. — La terre enfin.

12 *janvier*. — Nous avons quitté la ferme ce matin sous un brouillard épais, au milieu des bénédictions des ibn Arûk. Ils nous ont bien traités ; nous étions peinés de leur dire adieu, surtout à Turki et Areybi, bien que désappointés dans notre attente sur le caractère de la famille. Malgré leur noble origine et le souvenir qu'ils ont gardé du Nedjed, ils ont contracté les défauts des Arabes des villes au sujet de l'argent. Nos sentiments étaient choqués de voir Nassr, notre hôte, solliciter au départ une légère gratification pécuniaire. C'était à l'intention des femmes, à l'en croire,

mais c'était bien à la sienne. Aucun cheik du désert n'eût consenti à quêter ainsi des medjidiés, si pauvre qu'il eût été. Les enfants sollicitèrent de leur côté ; l'aîné avait besoin d'un manteau, parce que son frère en avait obtenu un ; le cadet, d'un jibbeh, parce qu'il avait déjà un manteau. D'autres membres de la famille se présentèrent tenant à la main de petites peaux pleines de dattes, qu'ils offraient en guise d'adieu avec l'arrière-pensée d'avoir quelque chose en retour. Tout cela était dans la règle, et nous n'étions pas fâchés que notre monnaie pût les rendre heureux ; mais cela cadrait mal avec les beaux sentiments qu'ils avaient l'habitude d'afficher en toute circonstance, même quelquefois hors de saison, sur les devoirs de l'hospitalité. Il faut oublier ces légers désappointements, ou même n'en être pas étonné : nulle part on n'est parfait ; un voyageur n'a pas le droit d'attendre plus à l'étranger qu'il ne trouverait dans sa patrie. En Angleterre, on ne nous aurait peut-être pas reçu du tout, tandis qu'ici nous avons été recueillis fort honnêtement, regrettés au départ, quels qu'aient pu être les motifs de ces démonstrations. Aussi Wilfrid embrassa-t-il solennellement tout le monde, et échangea-t-il les promesses de bienveillance et de mutuel espoir de se revoir. J'allai au harem faire mes adieux aux dames ; là, heureusement, il n'y eut pas à embrasser tout le monde. Enfin l'on se mit en route.

Notre direction est au sud du côté des collines que nous avons entrevues hier. Pour le moment, elles nous cachaient Meskakeh et ses bosquets de palmiers ; nous en étions réduits une fois de plus à notre troupe de huit personnes, plus Radi, notre nouveau guide, et décidément sur le chemin de Haïl. Ces dunes de sable ne sont pas encore le Nefûd ; elles se rapprochent assez de ce qu'on rencontre ailleurs dans le désert, par exemple, dans le Sahara ou dans certaines parties de la presqu'île du Sinaï. Elles ont un aspect singulier ; elles sont de sable blanc, ont de 50 à 100 pieds

de haut, avec des intervalles de terrain plus solide, et couvertes d'une végétation relativement abondante. Le ghada y prend la taille d'un bel arbre au tronc noueux, presque blanc, au feuillage d'un gris de plume. Nous avons rencontré quelques bergers avec leurs troupeaux, qu'ils amènent paître de la ville, et des bandes de femmes occupées à recueillir du bois à brûler. Toute la matinée, Mohammed nous amusa beaucoup à causer avec ces femmes qui ramassaient du bois. Avant de partir, il avait réussi à se ménager une entrevue avec sa fiancée et la sœur de sa fiancée. Il s'imagine être en proie à un amour désespéré, quoiqu'il ne sache pas au juste quelle est celle qu'il préfère. Quelquefois c'est Muttra, comme il convient ; quelquefois c'est l'autre, sans autre motif, à ce que nous pouvons comprendre, sinon que celle-ci est de plus grande taille et plus âgée, car il n'a pas vu leur visage. Ses conversations d'aujourd'hui avec les femmes qui recueillaient du bois ont montré chez lui une naïveté d'esprit que nous ne lui soupçonnions pas. Partout où l'on apercevait quelques-unes de ces femmes, il voulait aller à leur rencontre ; arrivé auprès d'elles, il entamait avec la plus vieille et la plus laide une discussion ardente sur les mouvements de son cœur. Il commençait par leur demander si elles étaient de Meskakeh, puis il faisait tomber la conversation sur la famille des ibn Arûk. S'il arrivait qu'elle fût connue de ces femmes, il demandait vaguement combien il y avait de filles dans la maison de Jazi, quelles étaient celles qui étaient mariées et celles qui ne l'étaient pas. Alors il donnait à entendre qu'il avait entendu dire que l'aînée d'entre elles était très belle ; puis il faisait des questions sournoises sur la plus jeune et finissait toujours par avouer qu'il était lui-même un ibn Arûk de Tudmur, et qu'il était fiancé à celle des deux jeunes filles non mariées que la vieille femme vantait davantage. Cette façon d'agir lui avait fait perdre la tête sur les deux sœurs ; tantôt il s'imaginait être le plus heureux des hommes, tantôt que Jazi

s'était débarrassé en sa faveur de celle de ses filles qui était la moins recommandable. Dans ces moments-là, il se tournait vers moi et me suppliait de recommencer pour la centième fois la description des qualités de Muttra, ce qui l'apaisait jusqu'à ce que quelqu'un eût provoqué de nouveaux doutes dans son esprit.

Après une course de 8 milles dans les dunes de sable, on arrive à l'improviste au village de Kara, le dernier qu'on doive rencontrer d'ici à plus d'un jour. Il est dominé par une montagne rocheuse sur laquelle il y a des ruines, et contient de soixante-dix à quatre-vingts maisons. Les palmiers et les ithels qui l'entourent tranchent sur la physionomie désolée des environs. Le brouillard était dissipé et le soleil assez chaud pour nous faire sentir l'agrément d'un repos de quelques minutes à l'ombre du mur de terre qui sert d'enceinte à l'oasis. Quelques habitants sortirent et nous parlèrent de Kara et de son cheik, pendant que nos juments se rafraichissaient au puits voisin. Ils nous annoncèrent que nous rencontrerions à quelque distance un camp des Roala, car leurs chameaux étaient venus s'abreuver au puits. Autrefois Kara, comme Djôf et Meskakeh, était un fief des ibn Shaalan ; il paye encore un tribut à Sotamm ; en retour, il fait payer aux nomades l'eau qu'ils viennent prendre. Il n'y a pas de danger d'attaque de la part des Roala ou de qui que ce soit ; on est ici sur les terres d'ibn Rashid, où le brigandage est interdit sur les grands chemins. Ces villageois étaient hospitaliers ; ils nous offraient de nous recevoir, si nous voulions nous arrêter à Kara ; mais il n'y avait là rien d'assez intéressant pour nous retenir, et l'on passa outre. Kara possède, comme Djôf et Meskakeh, un château en ruine situé sur une colline basse ; il est vrai que ces ruines se réduisent à des fondations de murs en pierres construites sans ciment.

Peu de temps après avoir quitté le village, on tomba sur une bande de Roala qui accompagnaient plusieurs centai-

nes de chameaux et venaient faire de l'eau à Kara. Ils étaient sans armes et marchaient pacifiquement comme des paysans italiens. Ils nous apprirent que leur camp n'était pas sur la route, qu'il était impossible d'y arriver avant la nuit, mais qu'on trouverait Beneyeh ibn Shaalan, cousin de Sotamm, près du puits de Shakik, notre station d'eau de demain. Ce qui était un fort argument en faveur de la sécurité qui régnait dans le pays, c'étaient les troupes de villageois qu'on voyait çà et là dans les dunes, à plusieurs milles de Kara, avec tous ces nomades répandus dans les alentours. Il paraît vraiment que l'ordre et les lois sont observés sous le gouvernement d'ibn Rashid. Après avoir encore marché deux heures et demie sur un sol accidenté, nous nous trouvâmes au bas d'une haute rampe qui, lorsqu'on l'eut gravie, démontra qu'on était parvenu à l'extrémité de la dépression de Meskakeh. Au delà, on déboucha dans une vaste plaine de gravier. Le spectacle de ces hauteurs, quand on regarde derrière soi, est très intéressant. Il peut fournir une idée de la géographie de toute la région, le grand bassin de Meskakeh avec ses monticules et ses bancs de sable, la rangée de collines sous lesquelles est placée l'oasis, la chaîne du Djebel Hammamiyeh. Tout cela forme comme des îles dans le bassin qui renferme en outre Djôf et les villages situés à l'orient. Maintenant Wilfrid commence à soupçonner que le Djôf et le Meskakeh ne sont en quelque sorte que l'extrémité du Wadi Sirhân ou, si l'on veut, sa tête; car, dans son ensemble, il ne ressemble pas mal à un têtard dont le Djôf serait le nez.

Le Hamâd, c'est-à-dire la plaine où nous sommes, est à 330 pieds plus haut que Kara et Meskakeh, soit à 2220 pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle est absolument unie et dépourvue de végétation. C'est un terrain plat et noir encombré de graviers et de galets ou pierres roudes, s'étendant au sud à perte de vue et tout à fait différent du bassin qui est au-dessous. Nous fûmes on ne peut plus surpris de

rencontrer devant nous une plaine à ce point découverte, car on s'attendait à du sable, mais le sable, quoiqu'on ne pût encore l'apercevoir, n'était pas loin, et de fait ceci était comme la grève du grand Nefûd.

A trois heures et demie, on distingua devant soi une raie rouge à l'horizon qui grandit et s'étendit à mesure qu'on en approchait, se dirigeant à l'est et à l'ouest sur une ligne continue. On aurait pu la considérer d'abord comme un effet de mirage, mais, arrivés à proximité, elle apparut comme divisée en une sorte de vagues, et de couleur rouge facile à confondre avec une mer orageuse vue du rivage, car elle s'élevait, comme paraît faire la mer quand les vagues sont hautes, au-dessus du niveau de la terre. Alors quelqu'un cria : *le Nefûd!* et, bien que nous n'en voulussions rien croire, nous fûmes bientôt convaincus. Ce qui nous surprenait, était sa couleur ; c'était la couleur de la rhubarbe et de la magnésie ; elle n'avait rien de pareil à celle du sable que nous avions eu à contempler jusque-là, rien non plus qui répondit à notre attente. C'était pourtant le Nefûd, le grand désert rouge de l'Arabie centrale. Dans l'espace de quelques minutes, nous y fûmes au galop et nos juments trempèrent leurs pieds dans ses premières ondes.

13 *janvier*. — Nous avons passé toute la journée dans le Nefûd, qui est intéressant au delà de nos espérances, et charmant par-dessus le marché. Il est tout à fait différent de ce que je me rappelle avoir lu dans M. Palgrave, qui le donne comme un cauchemar d'une horreur indicible. Il est vrai qu'il l'a traversé en été, et qu'on est maintenant au milieu de l'hiver, mais le changement de saison ne peut pas avoir changé beaucoup ses conditions physiques, et je ne comprends pas la manière dont M. Palgrave en décrit les caractères essentiels. La chose qui frappe au premier abord dans le Nefûd, c'est sa couleur. Il n'est pas blanc, comme les dunes de sable que nous avons vues hier, ni jaune, comme le sable de quelques parties du désert d'Égypte ; il

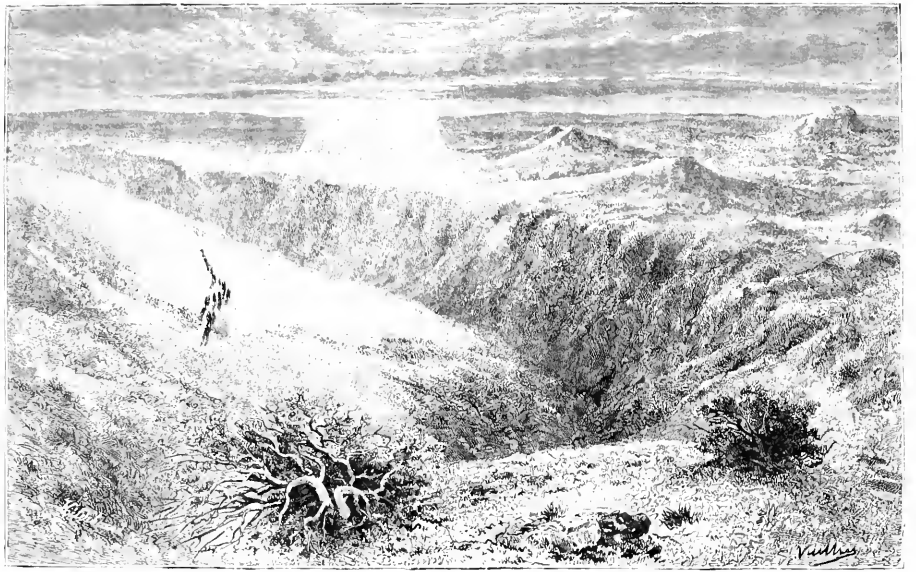
est d'un rouge éclatant, presque cramoisi le matin sous l'humidité de la rosée. Le sable n'est pas précisément fin, mais il est parfaitement pur, sans mélange de substance étrangère, de galet, de grès ou de terre; partout il est également de même nuance et de même composition. Ce serait néanmoins une grave erreur de le supposer stérile. Le Nefûd, au contraire, est plus riche en bois et en pâturages que n'importe quelle partie du désert que nous ayons traversée depuis Damas. Il est uniformément hérissé de buissons de ghada, et de buissons d'une autre essence, le *yerta*, qui, à cette époque de l'année où il n'y a pas de feuilles, ressemble exactement à la vigne épaisse et nattée. Ses longues tiges noueuses et son tronc fibreux lui donnent à ce point l'apparence de la vigne, qu'une légende raconte que c'était originairement de la vigne. « Le rasûl Allah (prophète de Dieu), dit Radi, vint un jour à un endroit où se trouvait un vignoble et rencontra quelques paysans qui le taillaient. Il leur demanda ce qu'ils faisaient et quelle plante c'était là. Eux, craignant de lui déplaire ou désireux de se moquer de lui, répondirent que c'était de l'*yerta;* le mot *yerta* était le premier qui leur vint à l'esprit. « *Yerta* « *inshallah*, que ce soit de l'*yerta!* » répliqua le prophète. Depuis lors la plante du désert cessa d'être la vigne et de produire des fruits. » Il y a, de plus, diverses espèces d'arbustes à l'usage des chameaux, une en particulier, l'*adr*, nouvelle pour nous, qui peut, dit-on, nourrir les moutons durant un mois sans qu'ils aient besoin de boire, sans parler de plusieurs variétés d'herbes. Les chameaux et les juments sont donc enchantés de la rencontre; nous ne le sommes pas moins de l'abondance du bois à brûler. Wilfrid déclare que le Nefûd a résolu pour lui le mystère des races de chevaux de l'Arabie centrale. Dans le désert véritable, il n'y a rien dont un cheval puisse se nourrir; ici, il y a abondance. L'aspect du Nefûd explique tout cela. Au lieu d'être le lieu terrible qu'ont décrit les quelques voyageurs qui l'ont par-

couru, il est en réalité la patrie des nomades durant une portion considérable de l'année. Son unique défaut est le manque d'eau, car il y a très peu de puits. Le long de ses bords, la population est dense ; Radi nous apprend qu'au printemps, lorsqu'il a plu et que l'herbe est verte, les nomades ne manquent de rien sinon d'eau, car leurs chameaux ont du lait ; ils vont des semaines entières sans eau, dispersés à l'intérieur du désert.

Nous avons marché tout le jour fort lentement à travers le Nefûd, occupés à en étudier les traits. A première vue, il nous a fait l'effet d'être la figure du chaos, le chaos avec des bosses par-ci, des trous par-là, des collines en long et en travers, un enchevêtrement de collines dans une confusion absolue ; mais, après quelques heures de marche, nous avons commencé à discerner de l'uniformité dans ce désordre que nous travaillons à débrouiller. Le signe le plus caractéristique du Nefûd, ce sont les vastes excavations ayant la forme du sabot d'un cheval disséminées çà et là et que Radi appelle des *fuljs*. Quoiqu'ils varient d'étendue depuis 1 jusqu'à 200 acres, ils sont tous pareils par leur forme et leur direction. Ils ressemblent exactement au pas d'un cheval qui n'est pas ferré, c'est-à-dire que la pince est coupée et perpendiculaire, tandis que le rebord du sabot diminue graduellement jusqu'à rien du côté de l'éperon ; la fourchette elle-même est visiblement représentée, quoique d'une façon grossière, par une brisure au centre, occasionnée par les eaux courantes. Le diamètre de quelques-uns de ces fuljs doit être au moins d'un quart de mille, et la profondeur du plus profond, parmi ceux que nous avons mesurés aujourd'hui, est de 230 pieds, ce qui est à peu près exactement le niveau de la plaine de gravier que nous avons traversée hier, et qui, bien qu'ici il puisse y avoir quelque doute, doit se continuer sous le sable. C'est le plus probable, car au fond de ce fulj le plus profond, nous avons trouvé de la terre solide, ce qui n'existe pas ailleurs. Le plus profond que nous ayons mesuré en-

suite, n'avait que 140 pieds, il y avait encore du sable dans sa partie la plus basse, c'est-à-dire juste à l'endroit qui est au-dessous de la fourchette. Quoique la surface des parois des fuljs soit de sable pur et que le dessus immédiat en doive continuellement se modifier, il est évident que la forme générale de chacun n'a pas changé depuis des années, peut-être depuis des siècles. Ce qui le démontre, c'est la végétation; elle n'a pas crû en un jour; or elle couvre les fuljs comme le reste du Nefûd. De plus, notre guide, qui parcourt le Nefûd dans tous les sens depuis quarante ans, affirme que les fuljs ne changent pas; aucun orage de sable ne comble les basfonds ou ne déplace les hauteurs. Il connaît les uns et les autres, et les a vus depuis l'enfance : « Dieu les a faits ainsi. » Wilfrid a cherché quelque théorie naturelle qui en expliquât la formation ; il n'a pu encore découvrir si elle était due à l'action du vent ou à celle de l'eau, ou aux inégalités du terrain subjacent. Pour le moment, il incline vers la théorie de l'eau. Nous serons peut-être en état d'y voir plus clair un de ces jours quand nous en aurons vu davantage; en attendant je réserve mon jugement. Nous avons eu un long jour de marche, avançant avec peine avec les fanons de nos chameaux dans le sable ; il est temps de songer à Hanna, qui travaille à nous confectionner un repas. Hauteur de notre campement, 2440 pieds ; le plus haut niveau d'aujourd'hui a été de 2560 pieds. On n'a rencontré personne de la journée, sauf un Roala monté sur un delûl ; il nous a dit qu'il y avait un camp à notre gauche, nous l'avons cherché, mais nous n'avons aperçu que des chameaux à une grande distance.

14 *janvier*. — Autre matinée claire, mais avec un vent froid du sud-est. Rien n'est plus beau ni plus étincelant que le soleil d'hiver réfléchi par le sable rouge. Les fuljs ont été de nouveau l'objet de notre examen. Nous trouvons qu'ils sont tous dans la même direction ou presque dans la même direction, c'est-à-dire avec la pointe du pas de cheval vers l'ouest,



Un Fulj.

quoique la portion la plus escarpée de leur pente varie un peu. Le côté sud, quelquefois le côté nord, est plus abrupt que le côté qui regarde l'orient. Ceci tendrait à indiquer que c'est le vent plutôt que l'eau qui est la cause de ces dépressions. En outre, sur le bord des plus larges fuljs, on rencontre généralement un amoncellement de sable avec une crête, comme on voit au sommet d'un pic de neige. Le vent en est évidemment la cause; le côté sous le vent est escarpé, tandis que le côté au vent est arrondi. Ces crêtes semblent se modifier quand le vent change; elles sont dépourvues de végétation, et, ce qui est singulier, le sable dont elles sont formées est moins coloré que le reste. On peut conjecturer de loin l'existence d'un fulj profond par la présence à l'horizon d'un de ces amoncellements de sable. Mais il est rare, dans le Nefûd, qu'on puisse avoir une grande perspective: on est toujours à monter ou à descendre avec effort des pentes de sable ou à se glisser comme un insecte autour de ces grands bassins des fuljs. Le terrain est en général assez égal sur les bords des fuljs, et l'on va de l'un à l'autre afin de profiter de cette égalité de niveau. Nous avons escaladé un ou deux des plus hauts pics de sable; du haut de l'un d'eux, on distingue, à environ 15 milles à l'ouest-sud-ouest, une chaîne de collines avec un rocher isolé en arrière; nous avons reconnu que c'était le Ras el-Tawîl qu'on nous avait montré à notre arrivée dans le Djôf. De ces hauteurs, on distingue aussi l'emplacement des fuljs et on peut remarquer qu'ils se suivent en enfilade, non pas toujours en ligne droite, mais comme ferait un wadi, avec des sinuosités lentes. Cela nous engagea à spéculer encore sur la théorie de l'eau. Wilfrid pense que la plaine située au-dessous des sables pourrait être en pente, et partout où l'eau tombe, car il doit pleuvoir ici quelquefois, elle descend à travers le sable jusqu'à la terre solide et s'écoule sous le sable le long de wadis sinueux et peu profonds; que le sable, sur ce parcours, s'affaisse graduellement jusqu'au bas de l'inclinaison, et que partout où il y a une cou-

pure dans la plaine d'en bas, un fulj se forme en avant [1].

Cette manière de voir est fondée sur le fait que, dans les endroits découverts, là où il y en a, le terrain est toujours incliné vers l'ouest. Radi nous assure que jamais l'eau ne s'accumule dans les fuljs même après la pluie. Elle y accourt et disparaît. Tandis que nous étions à discuter ces points d'histoire naturelle, on aperçut tout à coup des chameaux en train de paître sur les bords d'un fulj à moins d'un demi-mille plus bas ; nous sautâmes sur nos juments en grande hâte. Je me suis appliqué un bandage qui me permet de monter à cheval avec rapidité et depuis notre aventure du Wadi Sirhân, nous prenons garde à l'ennemi. On alla voir ce que c'était, et on trouva une demi-douzaine de gens, hommes et femmes, dans un fulj ; quelques chameaux paissaient près d'une tente. La tente n'était qu'une simple banne ; aussitôt qu'elles nous aperçurent, les femmes s'élancèrent afin de la plier, tandis que les hommes couraient vers les chameaux et les faisaient agenouiller. Il était clair qu'ils avaient peur. En un clin d'œil, pendant que nous étions occupés à monter à cheval, la tente et les objets qu'elle contenait, tels qu'ils étaient, furent chargés et prêts à partir. Les Arabes sont fiers de pouvoir lever leur camp et marcher presqu'à la minute : dans le cas actuel, je crois que cela en prit à peine trois. Ils parurent très surpris et très embarrassés à notre apparition ; ils déclarèrent d'abord qu'ils étaient des Roala, mais, quand nos gens nous rejoignirent, ils avouèrent qu'ils étaient des Howeysin, une très pauvre tribu méprisée par les autres nomades, et qui est dans la même situation que les Sleb. Cependant, à nos yeux, il était impossible de les distinguer des autres nomades.

Je demandai plus tard à Mohammed comment il se faisait que, dans le désert, chaque tribu était si aisée à reconnaître. Il me répondit que chaque tribu avait une manière distincte de s'habiller et des signes reconnaissables de tout le monde.

1. On trouvera, dans les Notes géographiques, un dessin montrant une section du Nefûd, d'après cette hypothèse.

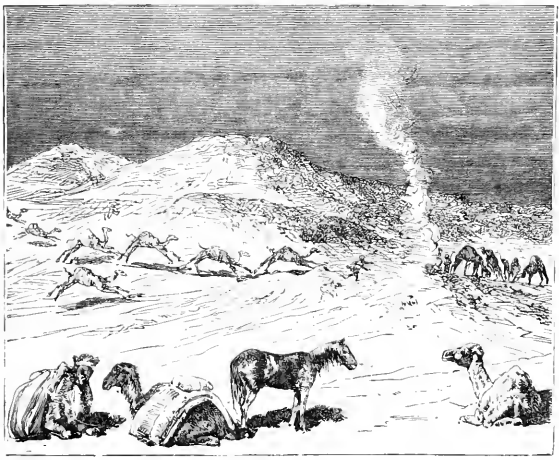
Ainsi les Shammar sont en général de haute taille ; les Sebaa sont petits et armés de longues lances. Les lances des Roala sont plus courtes et leurs chevaux plus grêles. Les Shammar du Nedjed portent l'abba brun, les Harb ont le visage noir presqu'au même degré que les nègres. Mohammed me donna encore sur d'autres tribus une foule de détails dont je ne me souviens pas. Il dit que Radi a reconnu tout de suite ces gens pour des Howeysin au mauvais état de leur tente. Il nous rappela la manière dont nous avions été trompés, l'année précédente, par un ghazù rencontré dans le Hamàd le jour où nous fîmes la connaissance de Jedaan. Il était fort heureux, disait-il, que rien de désagréable ne nous fût alors arrivé, car il avait appris depuis que les neuf personnes avec qui Wilfrid était allé s'entretenir étaient en réalité un ghazù d'Amarrat, commandé par Reja lui-même, cheik des Erfuddi. Les Erfuddi sont une section des Amarrat. Reja était venu quelques semaines plus tard à Palmyre acheter du grain et avait séjourné deux jours dans la maison d'Abdallah, et l'avait reconnu comme l'homme qui était avec le Beg ce jour-là. Ces Amarrat étaient à discuter comment ils s'y prendraient pour attaquer notre caravane, quand Wilfrid était allé à eux, et le fait de le voir arriver seul leur avait fait imaginer que la caravane était très forte, et ils s'étaient décidés à la laisser passer. Reja et Mohammed étaient maintenant amis. Reja avait, à son départ, fait don d'un faucon à Mohammed, qui lui avait offert en retour l'étrange cadeau d'un linceul. Les linceuls, nous apprend-il, sont très estimés des nomades, et celui-ci avait été tissé par la mère de Mohammed.

Aussitôt après cette alerte, on tomba sur un vrai camp de Roala, au moins un camp de leurs esclaves. Ce n'étaient pas des nègres, bien qu'ils fussent très noirs et de mauvaise mine. Ils nous apprirent qu'ils appartenaient à Beneyeh ibn Shaalan, cousin de Sotamm, et chef de la tribu qui était à cette heure dans le Nefùd. Ils nous offrirent un peu de lait de chameau, le premier dont nous ayons goûté cette année.

Nous commençâmes alors à descendre une longue vallée qui fait ici une coupure dans le Nefûd et dans laquelle se trouvent les puits de Shakik. Nous voici près de l'un de ces puits, campés sur un terrain solide, sous la première vague de sable au delà des puits. Ils y en a quatre qui portent le nom de puits de Shakik, celui près duquel nous nous trouvons, un autre dans le voisinage, et deux à 3 ou 4 milles de distance en amont et en aval de la vallée. Ils sont tous, d'après les ouï-dire, de même profondeur, 225 pieds, et d'apparence fort ancienne. Celui auprès duquel nous sommes est revêtu de pierres taillées, et ses bords sont éraillés par les cordes qui ont servi à tirer l'eau. On y remarque pourtant une petite poulie de bois sur laquelle on passe la corde, disposition qui n'est pas habituelle dans le désert, où l'on emporte tout ce qui peut s'enlever. Une corde ou un seau n'aurait guère de chance de rester une semaine à aucun puits. Il y avait dans le voisinage un cadavre de chameau autour duquel deux vautours et un chien étaient à l'œuvre, mais pas d'autre être vivant.

Pendant que nous étions à examiner nos cordes, curieux de savoir si, en en liant les pièces et les morceaux, on parviendrait à descendre jusqu'à l'eau, une bande de chameaux arriva au galop, la tête en avant et les pieds en l'air, suivie de quelques hommes montés sur des delûls. C'étaient des gens d'ibn Shaalan ; à notre grande surprise et à notre grand plaisir, l'un d'entre eux, nommé Rashid, nous reconnut pour de vieux amis. Nous l'avions rencontré, il y a un an, très loin vers le nord, à Saïkal, au camp des Roala. Il était venu à notre tente, disait-il, avec Abu Giddeli ; nous nous rappelâmes parfaitement la circonstance. Il est étrange de rencontrer des amis dans un lieu tel que celui-ci, et cela montre combien les tribus du désert font de chemin dans l'espace d'une année. Saïkal est à 500 milles de Shakik, à vol d'oiseau. Rashid offrit tout de suite de tirer l'eau qui nous manquait, car il était porteur d'une longue corde; les deux

troupes prirent le café et mangèrent des dattes ensemble. Parmi les Roala étaient deux fils de Beneyeh, Mohammed et Assad. Le premier était un jeune rustre très sauvage, mais le plus jeune, âgé de neuf ans, était un aimable jeune garçon. Ce fut lui que nous chargeâmes de porter à son père nos compliments. Beneyeh ibn Heneyfi ibn Shaalan est le cheik d'une fraction considérable des Roala, celle dont précisément nous avons entendu dire l'année passée qu'elle avait séjourné dans le Nedjed. Il est en mauvais termes avec Sotamm à propos d'une jument baie que Sotamm lui a prise de force il y a quelques années. Les enfants n'avaient jamais vu un Européen de leur vie ni été plus loin au nord que le Wadi Sirhân. Nous aimerions à faire une visite à Beneyeh, mais ses tentes sont à un grand nombre de milles de notre route et nous n'osons pas jouer avec le Nefûd.



Puits de Shakik.

Un jeune chameau est né aujourd'hui près des puits. J'allai voir la petite créature qu'on avait laissée derrière avec sa mère, quand les autres chameaux étaient repartis. Je remarquai qu'il n'avait aucune de ces callosités que les chameaux plus âgés ont aux genoux et à la poitrine, et qui viennent de l'habitude de s'agenouiller, mais que ses genoux étaient contusionnés par les efforts qu'il avait faits pour se lever. Nous l'y aidâmes, et au bout de trois heures, il était en état de s'éloigner à la suite de sa mère.

15 *janvier*. — Ce matin, en regardant hors de la tente, je vis un halo autour de la lune et jugeai qu'il pleuvrait; mais cette bonne fortune n'est pas arrivée, bien que le ciel fût couvert et l'atmosphère suffocante.

Il a fallu de grands efforts pour se mettre en route de bonne heure, non sans de nombreux « *yalla*, *yalla* » de la part de Mohammed, le tout sans résultat appréciable, car nos gens avaient célébré le passage du Nefûd qui a commencé sérieusement aujourd'hui. La fête avait fini par l'immolation d'un chevreau; par suite, on était lourd et lent. Wilfrid leur a fait un petit discours, hier au soir, sur le caractère grave du voyage qu'on entreprenait. Il y avait 100 milles de sable à parcourir; il était nécessaire de ménager ses forces avant de tenter cet effort. Avec la meilleure volonté du monde, on pouvait à peine espérer d'atteindre Jobba en cinq jours; peut-être en mettrait-on six ou sept. Aucune caravane pesamment chargée comme est la nôtre, si l'on peut en croire Radi, n'a encore traversé le Nefûd sur ce point. Si les chameaux succombent, il n'y a pas de secours à espérer, et, après Shakik, il n'y a plus de puits. En conséquence, on a fait Abdallah *cheik de l'eau*, avec ordre d'en distribuer une ration chaque soir et défense d'en laisser prendre pendant le jour. Sur le boire et le manger, les Arabes sont très enfants; ils boivent et mangent toute la journée si l'occasion se présente et ne réservent rien pour le lendemain. Ici, l'imprévoyance peut amener un désastre, et nous pen-

sons qu'Abdallah aussi bien que Mohammed comprennent la situation. Il y a quelque chose de sobre et de solennel dans ces grandes courses à travers les sables, même pour les intelligences les plus obtuses ; aussi la marche d'aujourd'hui a-t-elle commencé en bon ordre.

Radi, le petit guide (son nom signifie *vouloir*), est décidément une excellente acquisition ; il donne toutes les informations désirables quand on l'interroge, et ce n'est pas un bavard impertinent ; c'est un vieux petit vieillard, sec, noir et rabougri comme les souches de yerta qu'on voit ici, et qui sont les taillis du Nefûd. Il emmène avec lui son delûl, qui est un paquet d'os à figure antique et ne semble pas pouvoir achever le voyage. Heure après heure, Radi est perché dessus en silence, donnant, de sa main ridée, des indications ici et là sur le chemin à prendre. Il porte avec lui, sur son chameau, un mortier du Djôf en grès, qu'il destine à un parent d'ibn Rashid. Le mortier fait contrepoids à une outre pleine d'eau qui pend de l'autre côté. De temps en temps néanmoins il parle ; il nous a fait plus d'un récit intéressant à propos de ceux qui jadis ont péri dans ces parages. Dans presque tous les bas-fonds, il y a des os, ordinairement des os de chameau. Radi les appelle les « chameaux de Hussein », et si quelqu'un demande qui est Hussein, il se met à rire. Cependant, au fond d'un fulj, on aperçoit des os d'une autre sorte. Là un ghazû a péri, hommes et delûls. C'étaient des Roala qui avaient franchi le Nefûd afin de faire une razzia sur les Shammar, et qui, à leur retour, n'avait pu atteindre les puits de Shakik. Les os étaient blancs, mais il y avait des morceaux de peau encore adhérents, quoique Radi affirme que l'événement remonte à dix ans. A un autre endroit, il nous montra deux monceaux de bois, à 30 mètres l'un de l'autre, qui indiquent le lieu où un ghazû shammar, qui avait été enlever des chameaux dans le Wadi Sirhân, fut surpris par le propriétaire des chameaux, un cheik sirhân, qui avait envoyé sa lance à ces 30 mètres de distance et percé

le Shammar et sa jument, puis il nous montra les os de quarante hommes montés sur des chameaux appartenant à la tribu des Suelmat, qui s'étaient égarés et étaient morts de soif.

Le sable, durant plusieurs milles aux environs des puits, était couvert de pistes de chameaux, ceux des Roala sans doute; çà et là on distinguait des pas de cheval; mais plus on avance en Arabie, moins il y a de chevaux. Ces quelques milles dépassés, il n'y avait plus trace d'animaux, sauf des lézards. Radi nous conduisit d'abord dans la direction du sud jusqu'à une ligne de remarques visibles à ses yeux, mais non à nous; elle courait au sud-sud-est. Il appelle cela *la route*, la route d'Abu Zeyd. Il nous raconte la légende suivante qui s'y rapporte. — Il n'y avait pas plus d'apparence de route qu'il n'y en a sur la mer. — « Il y a longtemps, dit Radi, il y avait une famine dans le Nedjed : les Beni Hellal étaient sans pain. Alors Abu Zeyd, chef de la tribu, réunit ses parents Merrey et Yunis et leur dit : « Allons à l'ouest chercher de la « nourriture pour les nôtres. » Et ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Tunis el-Gharb, qui était à cette époque gouvernée par un émir appelé Znati, et ils regardèrent le pays, et il leur plut, et ils étaient sur le point de retourner chez eux avec des nouvelles, lorsque Znati les fit mettre en prison. Znati avait une fille qui était très belle; elle se nommait Sferi, et lorsqu'elle vit Merrey dans la prison, elle devint amoureuse de lui et lui proposa de l'épouser lui promettant que sa vie et celle de ses compagnons seraient épargnées. Mais Merrey refusa et ne voulut pas d'abord y consentir. Sferi persista dans son amour, essaya de leur faire du bien, et intercéda auprès de son père afin que la vie des prisonniers fût épargnée. Znati commença d'être inquiet de ses prisonniers; il entendait dire à sa fille qu'ils étaient de haute naissance; il ne savait comment faire. Lorsqu'elle leur fit part des inquiétudes de son père, ils lui proposèrent de faire relâcher l'un d'entre eux, qui retournerait dans sa patrie afin d'en rapporter la rançon de ses compagnons. Ils

avaient décidé dans leur cœur qu'on enverrait le seul Abu Zeyd et qu'il reviendrait non avec une rançon, mais avec tout son peuple à Tunis, afin de les délivrer. Et Sferi porta la proposition à son père et lui dit : « Deux de ces hommes sont de « noble naissance ; le troisième est un esclave, mais je ne sais « pas lequel c'est. Laissez aller l'esclave chercher la rançon « de ses maîtres. » Et Znati dit : « Comment pourrons-nous « découvrir quel est celui d'entre eux qui est un esclave, et le « distinguer des deux autres ? » Et elle répondit : « De cette « manière : faites-les conduire à une place boueuse où il y ait « de l'eau, et ordonnez-leur de la traverser. Vous verrez que « celui d'entre eux qui est l'esclave relèvera ses habits avec « soin, tandis que ceux qui sont nobles laisseront traîner leurs « vêtements dans la boue. » Et son père y consentit, et il arriva le lendemain que les trois hommes furent extraits de leur prison et conduits vers un ruisseau fangeux. Et Abu Zeyd, prévenu par Sferi, mit son abba sur sa tête, et releva sa robe jusqu'à la ceinture, tandis que Merrey et Yunis passèrent le ruisseau sans prendre aucune précaution. De sorte qu'Abu Zeyd recouvra la liberté et retourna au Nedjed, où, réunissant tout son peuple, il le conduisit à travers le Nefûd par ce chemin, frayant la route que nous avions vue tout à l'heure, afin de les mener avec sécurité. Il marcha sur Tunis et assiégea la ville.

« Il l'attaqua durant une année sans pouvoir y entrer, et il ne l'aurait jamais prise, si Sferi, de l'intérieur, n'avait assuré son succès. Sferi était une femme sage. Elle savait lire et écrire, connaissait la magie et interprétait les prophéties. Et il existait à Tunis, concernant Znati, une prophétie en vertu de laquelle il ne pouvait être tué par personne sur le champ de bataille, sinon par un certain Dib ibn Ghamin, qui était un brigand du désert situé dans le voisinage. Et Sferi fit avertir du fait Abu Zeyd, qui prit le brigand à son service, et à la première occasion l'envoya contre Znati quand celui-ci sortit pour combattre. Et l'émir fut tué.

« Alors Abu Zeyd devint émir de Tunis, et Merrey épousa Sferi. »

Telle est la légende de Radi. Nous voulons espérer qu'elle est inexacte en ce qui touche à la trahison de Sferi. Quant à la route de la légende, il est impossible de dire que cette route existe, « afin de confirmer l'exactitude de la légende ». Qu'il y ait une route ou qu'il n'y en ait pas, nous avons erré en zigzag tout le long de la journée, quelquefois gravissant des pentes escarpées, tantôt faisant un circuit énorme afin d'éviter un fulj, tantôt enfin tournant à droite ou à gauche sans motif particulier, toujours sur un sable incommode et sans piste frayée. Le terrain est plus accidenté que jamais, les fuljs plus étendus, et le chemin plus difficile. Mais nos deux juments et les chameaux avancent bravement, et nous avons fait environ 21 milles dans la journée. Notre campement de ce soir, bien que dans un fulj, est à 360 pieds plus haut que les puits de Shakik.

16 *janvier*. — Pendant la nuit, orage accompagné d'éclairs, qui a rendu le sable de couleur cramoisie. Radi nous félicite de ce fait et dit que maintenant nous parviendrons à Jobba, inshallah! Il paraît en avoir un peu douté auparavant. Mais une forte pluie a solidifié la terre; nous pouvons aller presqu'au même pas que si nous marchions sur du gravier. A mesure que nous nous enfonçons dans le Nefûd, les fuljs sont plus espacés et les bancs de sable en travers moins élevés. Les fuljs paraissent courir assez régulièrement de l'est à l'ouest, ou plutôt du sud-est au nord-ouest. Il est intéressant d'observer les pas des animaux sauvages sur le sable; ils sont aussi bien marqués que sur la neige nouvellement tombée. Les plus communs sont ceux de lièvres; ces lièvres ont la taille des lapins de nos contrées. Aujourd'hui les lévriers en ont levé et poursuivi plusieurs, mais tout à fait en vain, car le ghada et les buissons les protègent. Nous avons fait un galop ou deux; il n'y a pas de danger de nous perdre; il n'y aurait qu'à retourner sur

nos pas afin de rejoindre la caravane. Outre les lièvres, il y a dans cette partie du Nefûd quantité de petits oiseaux, linottes, roitelets, mauviettes, culs-blancs, quelquefois des corbeaux. J'ai aperçu aussi une couple d'émouchets; ils sont évidemment là chez eux. Les reptiles sont encore plus nombreux; toutes les parties du désert offrent des traces du lézard, çà et là aussi de serpents. Nos gens en ont tué deux aujourd'hui de l'espèce appelée *suliman*, commune en différents endroits du désert. C'est un serpent long, grêle, argenté, à petite tête et entièrement inoffensif. Après la pluie, la chaleur du soleil les fait sortir. Nous nous sommes enquis auprès de Radi des espèces les plus dangereuses; il a décrit très exactement la vipère cornue et le cobra. J'étais surprise d'entendre citer ce dernier: mais il est impossible de s'y tromper: c'est un serpent qui se dresse sur la queue, et enfle son cou de telle façon qu'il ressemble à des ailes. On ne le voit, dit-il, qu'en été. Il ne semble pas y avoir de gazelles dans le Nefûd, mais nous avons aperçu les traces toutes fraîches de « deux vaches sauvages » (antilope?). Radi assure que cet animal ne quitte jamais le Nefûd et ne boit pas. Au fait, il n'y a pas d'eau ici, aux alentours, plus près qu'au Djebel Aja, et la vache sauvage doit pouvoir s'en passer. Son pied indique la taille d'un cerf arrivé à son plein développement. Nous sommes très désireux de voir la bête elle-même qu'on nous assure être une vache véritable, bien que ce soit difficile à croire : nous avons aussi cherché des autruches, mais sans résultat. Quant aux insectes, nous avons aperçu quelques mouches pareilles à nos mouches domestiques, des mouches-dragon et de petits papillons. Dans cette partie du Nefûd, il y a de l'herbe meilleure et en plus grande abondance que sur la lisière; on peut supposer que le fait est dû à l'absence du chameau.

Je remarque que Radi se dirige presque toujours à l'aide de signes. A chaque colline de sable de quelque élévation, il saute à bas de son delûl, arrache quelques branches très

fragiles et les ajoute au tas qu'il a déjà fait auparavant. On les découvre d'assez loin. Après tout, nous avons appris aussi à faire une sorte de route, intermittente, indiquée par la fiente des chameaux, et de temps à autre sur les flancs d'un banc de sable escarpé, il y a des empreintes du pied de l'homme. Le long de ces marques, notre guide devine son chemin ; de temps à autre, il fait un crochet comme les chiens lorsqu'ils ont perdu une piste. Ni lui ni Mohammed, ni aucun Arabe de notre troupe, n'ont la moindre idée qu'on puisse se diriger par le cours du soleil, et quand Wilfrid a demandé à Mohammed s'il croyait pouvoir retrouver son chemin au delà de Shakik, celui-ci a répondu : « Comment le pourrais-je ? chacune de ces collines ressemble à sa voisine. »

Radi nous a raconté une foule d'histoires de sang et d'os. La plus terrible est celle de quelques soldats turcs [1], qui, il y a de cela nombre d'années, furent abandonnés par trahison dans le Nefûd. Ils avaient occupé Haïl du temps du premier ibn Rashid, et on les y avait laissés en garnison. Soit que le sultan n'ait pu communiquer avec eux ou les eût oubliés, après un certain temps ils voulurent retourner chez eux. Beaucoup d'entre eux étaient morts à Haïl, et le reste, au nombre d'environ cinq cents, consentit à regagner Damas sous l'escorte d'Obeyd, frère de l'émir, qui avait pris la résolution de les faire périr. Ils quittèrent Haïl, à cheval, suivis de leurs guides shammar jusqu'en ce lieu. A toutes les questions qu'ils faisaient : Où trouverons-nous des puits ? on répondait : Un peu plus loin. Enfin les nomades les abandonnèrent. C'étaient, à ce qu'il paraît, de braves gens, car les derniers mots qu'on leur avait entendu prononcer était une sorte de chant qu'ils redisaient au moment de mourir. « *Nahnu askar ma nahnu atâsha nahnu askar ma benrid moyeh.* Nous n'avons pas soif ; des soldats n'ont pas besoin

1. C'étaient, sans doute, des Égyptiens de l'armée d'Ibrahim-pacha, laissés par lui à Aneyzeh.

d'eau. » Mais, ce jour-là, vers midi, ils ont dû perdre courage, et se coucher sous les buissons qui leur faisaient une sorte d'ombrage ; on les retrouva plus tard dispersés dans différents fuljs. Quelques-uns de leurs chevaux revinrent à Jobba, et devinrent la propriété de qui voulut s'en emparer. Ceux qui avaient eu cette chance les vendirent pour quelques moutons ou quelques chèvres. C'est un horrible récit.

Un autre, plus agréable, est celui qui a trait à deux amoureux qui s'enfuirent de Djôf et furent poursuivis par leurs parents. Soupçonnant qu'ils seraient poursuivis et afin d'éviter le scandale, ils étaient convenus qu'au lieu d'aller ensemble, ils suivraient une direction parallèle à 100 mètres l'un de l'autre et continueraient ainsi leur voyage. Quand ils arrivèrent à un certain fulj que Radi nous indiqua, ils étaient trop fatigués et se couchèrent pour mourir chacun sous un buisson séparé. C'est ainsi qu'on les rencontra heureusement à temps. Leur discrétion fut tellement goûtée par les membres des deux familles, que celles-ci consentirent à leur mariage, et les noces furent l'occasion de grandes réjouissances.

Vers dix heures et demie, nous découvrîmes soudain les pics d'Aalem, deux rochers coniques qui s'élancent des sables et font un merveilleux point de repère pour les voyageurs qui vont à Jobba. Ce fut un immense soulagement de les apercevoir, car nous commencions à perdre confiance dans notre guide, à cause du chemin tortueux qu'il avait pris. Maintenant nous savions que le plus gros de la besogne était fait et que, s'il en était besoin, nous pourrions trouver notre chemin à travers l'autre moitié du Nefûd, avec quelque espoir de succès. Nous laissâmes suivre les chameaux et montâmes sur les hauteurs. Il fallut plusieurs heures pour y arriver, vers trois heures nous palpâmes avec les mains les pierres du rocher afin de sentir que c'étaient bien eux. C'était comme si nous avions été perdus en mer et avions rencontré une île déserte.

On attendit quelque temps la caravane qui venait péniblement nous rejoindre. Je restai avec les juments et me mis à jeter un coup d'œil sur les alentours pendant que Wilfrid escaladait le rocher le moins élevé. « Quel endroit pour se faire enterrer ! » s'écria-t-il. Le mont Nebo doit avoir été fait comme cela. Mais ceux qui meurent dans le Nefûd ont rarement quelqu'un qui s'occupe de leurs funérailles. Comme il tournait autour du monceau de pierres détachées qui environnaient le sommet du monticule, il trouva, à sa grande satisfaction, un papillon aux couleurs éclatantes qui se chauffait au soleil à l'abri d'un interstice. Si, comme il est probable, il n'existe pas de végétaux propres à nourrir des chenilles plus près que le mont Hébron, ce petit insecte a dû faire au moins 400 milles. Il paraissait là heureux au soleil. Ce rocher ou plutôt cette colline rocheuse, était juste à 100 pieds au-dessus du niveau de la plaine; elle s'élevait solitaire et nue comme un rocher sur la mer. Le baromètre, à la cime, marquait 3220 pieds. Le plus élevé des pics d'Aalem est peut-être trois fois aussi haut.

Aalem, dit Radi, est le cheik du Nefûd et le petit monticule d'à côté est son fils. A quelques milles de distance, au nord-est, est une enceinte de collines de sable blanc : c'est le harem d'Aalem. Les rochers d'Aalem sont en grès bruni par les intempéries, non en granit, comme nous l'avions espéré. Il n'est pas douteux que ce ne soit la matière dont avec le temps se sont formés ces amoncellements de sable rouge. Ils ne sont pas un roc solide, mais ressemblent à un tas de pierres. A la cime de celui que Wilfrid a escaladé se trouve un *cairn* qui offre des traces de lettres gravées sur la pierre, du même genre que celles du Sinaï ou plutôt du Wadi Mokattib. Le point de vue était splendide au rapport de Wilfrid, mais il était impossible d'en prendre une esquisse ou même d'essayer. On y pouvait découvrir comme épars sur une carte les aspects divers du Nefûd, l'uniformité d'un océan de sable rayé par les longues lignes de ses



Rochers d'Aalem.

fuljs, l'Aalem lui-même s'élevant au milieu, comme un rocher du sein des eaux striées d'écume.

Nous sommes maintenant campés à 2 milles au delà des rochers d'Aalem. J'ai rempli une bouteille de sable, afin d'en faire un sablier quand nous serons de retour.

17 *janvier*. — Une gelée blanche dont il est resté quelque chose à la toile de nos tentes et que nous avons emportée. Il est étrange comme, maintenant que nous avons dépassé les rochers d'Aalem, le caractère de la végétation a changé. Jusque-là le ghada régnait; je n'aurais pas cru qu'il pût disparaître d'une façon aussi soudaine. Il a pourtant disparu; on n'aperçoit plus un buisson de ghada. L'yerta, qui était rare tout à l'heure, a pris sa place. Il serait malaisé d'expliquer pourquoi : le niveau du terrain n'a pas changé, ses conditions géologiques non plus. Les bouquets de ghada parmi lesquels nous étions campés cette nuit sont les derniers dans la direction du sud. Il est fâcheux qu'il n'y en ait plus, car le ghada est le meilleur bois à brûler qui existe. Le charbon de ghada qu'on rencontre çà et là où l'on a campé et fait du feu est préférable à n'importe lequel pour le dessin. Le charbon d'yerta ne le vaut pas. D'autre part, existent ici en plus grande abondance l'herbe appelée *nassi*, que mangent les chameaux, et le *hamar*, plante armée d'épines, d'une blancheur bleuâtre dont les juments sont friandes, tandis que l'*adr*, arbuste aux feuilles vertes et raides et à fleurs d'un jaune brun, continue d'être, là, la plante la plus commune.

Le sable a eu le temps de sécher depuis hier; la température, qui est plus élevée, est pénible aux chameaux. La difficulté d'avancer sur un sol qui cède sous leurs pieds commence à peser sur eux. Aujourd'hui la plupart de nos gens ont dû descendre; Mohammed a donné l'exemple. Tout le monde était gai, malgré la fatigue, et déploie une force étonnante à courir et jouer sur le sable. Wilfrid, qui est de bonne humeur, est incapable de rivaliser avec eux. Quant à

moi qui suis encore boiteuse, je souffre plus qu'on ne pourrait imaginer. Tous les deux, néanmoins, nous essayons d'aller à pied, dans l'intérêt de nos montures. Ibrahim el-Tawîl, le grand, par opposition à Ibrahim el-Kasîr, le petit, — qui a jusqu'ici servi de plastron à la compagnie, — ayant été envoyé par moquerie chercher de l'eau dans les fuljs ou sur les bancs de sable à la recherche de montagnes imaginaires, a montré qu'il était très valide. Bien qu'il soit chrétien, c'est lui qui est le boute-en-train des musulmans de la troupe et prend la part la plus active aux jeux grossiers auxquels se livrent les Arabes, afin de s'égayer un peu. A un moment donné, il s'est saisi de la perche de la tente de nos serviteurs, qui est très pesante et s'est mis à jouer au *quarter-staff* (jeu anglais) de façon à laisser croire qu'il allait se briser les os. Abdallah aussi, lorsqu'il y a quelque escalade à tenter et que les autres paraissent fatigués, s'élance en avant et les attend debout sur la tête. Nous encourageons ces mièvreries qui allègent la tâche à remplir.

Notre eau commence à tirer à sa fin ; il a fallu chaque jour en distribuer une outre aux juments ; mais cela diminuait le fardeau de nos bêtes. Deux des chameaux s'affaissent. Le delûl d'Hanna, qui n'a jamais fait belle figure, car lui et Ibrahim sont constamment à changer de place sur son dos et à le faire agenouiller, est plus épuisé que s'il était chargé ; c'est aussi le cas du beau chameau que nous avons acheté à Mezârib. Ce dernier, bien qu'il ait toujours bonne apparence, est à bout de forces. Il a les jambes ridiculement longues et le cou ridiculement court. Au point de vue de la fatigue, ce sont là deux mauvais points ; cependant il n'a que trois ans et n'a pas eu la maladie, au moins à ce que dit Abdallah. On ne peut pas compter sur un chameau tant qu'il ne l'a pas eue. Le vilain chameau qu'ils appellent Shenuan, est également en mauvais état. Il a certainement eu la gale. Je regrette de n'avoir pas insisté là-dessus, quand nous en avons eu le soupçon à Damas ; mais il est trop tard d'y pen-

ser. Les autres sont encore bien portants, en dépit de la longueur du voyage et du manque de nourriture fraîche dont ils ont besoin à cette époque de l'année. Rien de vert n'a encore paru, sinon une plante minuscule pareille au némophila, qui a une fleur de couleur pourpre et commence à poindre dans le sable. Il n'y a encore d'herbe nouvelle nulle part; celle de l'année passée, blanchie et desséchée, ne donne pas signe de vie.

Nous avons rencontré un homme aujourd'hui, un Roala seul avec douze chameaux d'un an et de deux ans qu'il vient d'acheter chez les Shammar et qu'il emmène chez lui. Il en a payé de 25 à 35 medjidiés; mais ce sont des animaux décharnés. Les chameaux du Nedjed sont presque tout noirs et sont inférieurs par la taille et la force à ceux du Nord. Quand on tomba sur l'homme, on supposa d'abord que ce pouvait être un ennemi, car ici le premier venu est supposé tel. Awwad s'élança vaillamment au-devant de lui armé d'un fusil, au risque de faire évanouir le pauvre homme, et lui demanda d'une voix terrible qui il était. Il était absolument inoffensif et sans armes; il avait déjà passé trois nuits seul dans le Nefûd. Il avait une outre d'eau et une outre de dattes; il se rendait à Shakik, promenade bien aventureuse.

A trois heures et demie (niveau, 3040 pieds), on découvre les collines de Jobba; du même point, on découvre aussi les rochers d'Aalem. C'était une bonne occasion de rectifier notre route, ce qu'on fit avec soin à l'aide du compas et on se dirigea exactement au sud-est.

Aujourd'hui tous nos musulmans ont commencé à réciter leurs prières; c'est la première fois depuis le départ. La grandeur solennelle du Nefûd ou l'incertitude d'arriver à Jobba pourraient bien les avoir rendus sérieux; peut-être aussi qu'ils voulaient s'entraîner en approchant du Nedjed, où prévaut le wahabisme et où la prière est en honneur. Quoi qu'il en soit, Mohammed, sur le sommet d'un banc de sable, s'inclinait et s'agenouillait vers la Mecque avec une grande

ardeur apparente ; Awwad disait ses prières d'une façon encore plus expressive ; sa voix montait jusqu'au chant.

Dans la conversation de ce soir, au campement, Radi nous apprend que du lieu où nous sommes le Nefûd est à douze jours de marche à l'orient, et onze jours à l'ouest. Sur la lisière de l'ouest est situé Teyma, qui est une oasis comme le Djôf, et où se trouve un puits merveilleux, le plus beau de l'Arabie. On lui parla des orages de sable, on lui demanda si l'on pouvait y mourir. Il dit que non. Le sable n'enterre pas les objets profondément, comme on en peut juger par les tas de bois morts, les ossements et la fiente de chameau qui demeurent à la surface du sol. Le seul danger pour les caravanes est que l'orage dure si longtemps, que leur provision d'eau s'épuise, car on ne peut pas avancer lorsqu'il est violent. Quant au simoun ou vent empoisonné dont parlent les voyageurs, il lui est inconnu, bien qu'il ait circulé en long et en large dans le Nefûd pendant quarante ans. Abdallah prétend que le simoun n'est pas inconnu à Tudmur, où il soufflerait de loin en loin. Aucun des Arabes présents n'en a d'expérience personnelle.

18 *janvier*. — Nuit calme avec un brouillard léger et une gelée blanche dans la matinée.

Il paraît qu'il y avait un écouteur, c'est-à-dire un espion shammar à proximité de notre camp cette nuit. On nous l'avait signalé dans l'après-midi, et il s'était glissé dans l'ombre, afin de savoir qui nous étions. D'abord il avait pensé que c'était un ghazù, mais, après avoir reconnu la voix de Radi, il avait compris que nous étions des voyageurs qui se rendaient auprès d'ibn Rashid. Il vint nous le dire le matin ; il était en expédition afin de rechercher s'il y avait de l'herbe dans le Nefûd. Il avait l'air presque effrayé et très soucieux de nous plaire. Il nous répéta à plusieurs reprises que Mohammed ibn Rashid serait charmé de nous voir.

La journée a été pénible encore pour les chameaux. Shenuan est tombé et ne peut plus porter sa charge ; Hanna,

comme le reste de nos gens, a dû marcher à pied ; son delûl n'en peut plus. Le sable paraît devenir de plus en plus profond, et, quoique nous ayons peiné depuis l'aube jusqu'à la brune, nous sommes encore à 10 ou 15 milles de Jobba. Quant aux bancs de sable qu'il y a devant nous, chaque fois qu'il y en a un à escalader, cela paraît un effort impossible. Tout le monde est grave ce soir.

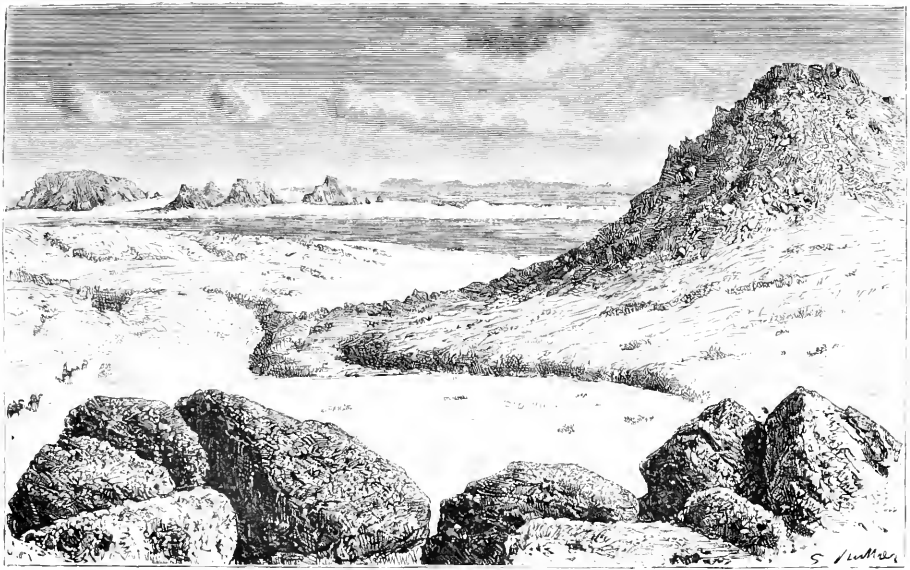
Dimanche, 19 *janvier*. — Jour terrible pour les chameaux et les hommes. Le delûl d'Hanna, Shenuan, le grand chameau qu'on appelle Amud, ou le Pilier, ont refusé leur nourriture hier soir ; la soif les empêche de manger; aujourd'hui ils sont incapables de porter leur charge. Shakran aussi, qui, jusqu'à cette heure, avait été notre meilleur marcheur, reste en arrière ; le pas de la caravane est à peu près d'un mille à l'heure. Heureusement la force extraordinaire d'Hatheran, le chameau gigantesque qui est en tête de la caravane et sur le dos duquel on a dû empiler ce que les autres ne pouvaient porter, nous permet de ne point abandonner une grande partie de nos bagages. A un moment, il semblait que nous allions rester dans le Nefûd, ce qui aurait ajouté un nouveau chapitre aux horribles récits du vieux Radi. Maintenant que nous avons pu échapper à cette destinée et que nous sommes à Jobba, nous pouvons mesurer le bonheur que nous avons eu. Mais, sans le temps excellent qu'il a fait durant la traversée du Nefûd et sans la chance toute particulière de la pluie qui est tombée, nous n'aurions pu atteindre Jobba. Les chameaux étaient si fatigués, que le sable eût été une prison dans laquelle nous serions restés engagés. Mohammed, Abdallah et les autres membres de la caravane se sont conduits comme des héros ; même le vieil Hanna avec ses boucles errantes de cheveux qui pendent de dessous son kefiyeh. Il est devenu gris durant ce voyage, néanmoins ses pieds nus, car il lui était impossible de porter des souliers, ont piétiné aussi vaillamment le sable que ceux du plus robuste de la troupe. Tous étaient gais, sans un mot pour se plaindre,

quoique les chants eussent cessé et qu'ils parlassent peu.

Wilfrid et moi avons été seuls à conserver nos montures, sauf Hanna que Wilfrid forçait de temps en temps à monter sa jument. Nous étions les plus attristés de la bande. Nous étions chagrinés de nous sentir incapables d'aller à pied comme les autres. Pourtant, de loin en loin, nous descendions ou plutôt nous nous traînions par les sables, jusqu'à ce que nous fussions obligés de remonter à cheval, faute de respiration et de force; aucun de nous deux n'aurait pu arriver à pied. Il est vrai que, en fait de marche, un Européen ne saurait rivaliser même avec un Arabe des villes.

Aujourd'hui le *khall Abu Zeyd* (la route d'Abu Zeyd) est devenue visible. Nous commençons à penser qu'elle n'existe pas seulement dans la légende. En quelques endroits, elle offre des tranchées régulières; la piste est souvent bien marquée durant un demi-mille de suite. Radi affirme qu'il y a sous le sable une route empierrée, que la pierre a été apportée du Djebel Shammar. Si la chose est vraie, il est effrayant de penser à quel prix, de calculer combien d'hommes et de chameaux ont dû périr pendant l'opération. J'ai aperçu aujourd'hui une buse et une pie-grièche; une couple de loups avaient parcouru la route, comme on pouvait le vérifier à l'empreinte de leurs pieds et aux égratignures dont le sable portait la trace.

Le niveau du Nefûd s'est élevé chaque jour; à une heure il était de 3300 pieds au-dessus du niveau de la mer. De cet endroit on a une immense perspective au sud, du sable, toujours du sable durant une infinité de milles, puis, à quelque distance devant nous, le groupe d'îles vers lequel nous avançons depuis si longtemps, les rochers de Jobba. La plus proche n'était pas à plus de 2 milles. On n'apercevait rien de l'oasis, car elle est située de l'autre côté des rochers, mais on pouvait distinguer un large espace dépourvu de sable, qui avait l'aspect d'une subbkha, et, au delà, un autre groupe de rochers, d'une structure fantastique, émergeait parmi les



Montagnes de Jobba.

sables. C'était comme une scène aperçue du haut d'un glacier alpin. Derrière encore, on entrevoyait faiblement une ligne bleue de collines, le Djebel Shammar. Ce sont les montagnes du Nedjed, dit Radi. C'étaient elles que nous venions visiter de si loin.

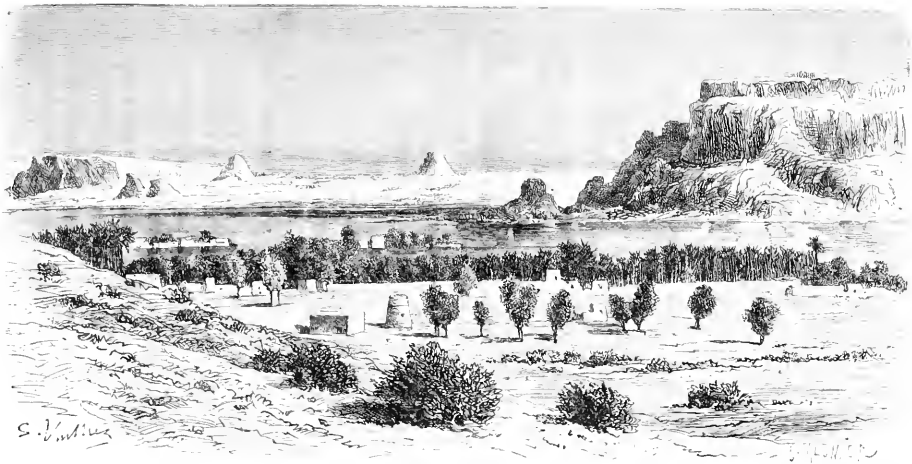
Nous avions hâte de joindre les rochers; on les atteignit à trois heures et demie. Ils sont de même nature que les rochers d'Aalem, de sable et de minerai de fer. Là, Wilfrid prit une carte, moi une esquisse, en attendant l'arrivée des chameaux. Ils formaient une procession douloureuse vus du sommet des rochers au-dessous desquels ils s'avançaient. Shenuan et Amud marchaient lourdement, sans autre chargement que leur selle; le pauvre delûl noir, absolument nu et à peine capable de se tenir debout, était à cinquante pas en arrière, poussé par Abdallah. Il y avait encore quelques milles jusqu'à Jobba, mais sur un terrain plus dur et le versant des rochers. Mohammed proposa de précéder la caravane à nous trois afin de préparer les logis du village à recevoir les chameaux. En chemin, on aperçut ce qu'on croyait être un nuage de fumée allant de l'ouest à l'est et dont l'extrémité était au-dessus de nos têtes, c'était un essaim de sauterelles à la période rouge de leur développement. Ce sont elles qu'on préfère comme nourriture; mais nous ne nous arrêtâmes pas à les recueillir. Le soleil était sur le point de se coucher quand on découvrit Jobba, au-dessous de nous, sur le bord de la subbkha, avec ses palmiers verts tranchant sur le bleu pâle du lac desséché, et, au delà, un fouillis de rochers rouges s'élevant au-dessus du Nefûd rose. En face, le sable jaune était taché de buissons d'adr; le paysage, transfiguré par la lumière du soir, était d'une beauté qui défie toute description.

CHAPITRE IX

> Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils atteignissent la montagne des délices, laquelle montagne appartient au Maître de la colline dont nous avons parlé.
>
> (La marche du pèlerin.)

Jobba. — Un rêve désagréable. — Nous entendons d'étranges récits sur ibn Rashid. — Jeux dans le Nefûd. — La dernière nuit. — La lumière zodiacale. — Nous entrons dans le Nedjed. — La chaîne de granit du Djebel Shammar.

Jobba est un des endroits les plus bizarres du monde, et, à mon avis, un des plus beaux. Le nom de Jobba ou plutôt de Jubbeh, signifie un puits et rend compte de sa position, car Jobba est placé dans un trou, ou mieux un puits du Nefûd. Ce n'est pas un fulj, car le bassin de Jobba est à un autre niveau et n'a rien de commun avec les dépressions de la forme du pied d'un cheval que j'ai décrites jusqu'ici. Ce trou est tout de même très singulier, et il n'est pas plus aisé, au point de vue géologique, de s'en faire une idée. C'est un grand espace nu dans l'océan de sable, à 4 ou 500 pieds au-dessous du niveau moyen du Nefûd. Il a 3 milles de large. C'est, de fait, un bas-fond qui ne diffère guère de celui du Djôf, mais avec le Nefûd tout autour, au lieu d'une ceinture de rochers en grès. Il est clair que c'est l'emplacement d'un lac ; il y a des traces du séjour des eaux sur les rochers qui affleurent de son lit juste au-dessus de la ville. Ce qui est étrange à dire, la tradition que c'était jadis un lac y subsiste encore. Le plus étonnant est que cet emplacement d'un lac soit dépourvu de sable. Quelle est la force qui enserre le Nefûd dans ses limites et l'empêche d'empiéter? Lorsqu'on con-



Vue de Jobba.

sidère la subbkha ou le lit desséché du lac, le Nefûd ressemble à une muraille d'eau qui devrait la submerger ; pourtant il ne tombe pas un grain de sable dans ce bas-fond ; il conserve exactement ses limites.

La ville elle-même, — ou le village, car elle n'a que quatre-vingts maisons, — est bâtie sur le bord de la subbkha, à 2860 pieds au-dessus du niveau de la mer ; elle possède des jardins à palmiers du genre de ceux du Djôf, mais sur une plus petite échelle. Les puits qui les arrosent sont à 75 pieds de profondeur ; les chameaux y sont employés à tirer de l'eau, comme dans toute l'Arabie ; le village est pittoresque avec ses murs crénelés et ses jardins. A l'entrée sont une demi-douzaine de beaux ithels au tronc noueux et aux branches couvertes de feuilles. Les rochers qui le dominent ont un caractère grandiose, en gris pourpre rayé et veiné de jaune, avec un parement noir par le haut. Ils ont 7 ou 800 pieds d'élévation ; leur base, comme nous avons dit, portent des traces du séjour des eaux. Wilfrid y a découvert plusieurs inscriptions en caractères semblables à ceux de la presqu'île du Sinaï. Jobba est adossé à ces rochers, entouré, d'autre part, de sable jaune, pareil aux dunes d'Itheri, sur lequel on aperçoit en ce moment de brillants bouquets d'adr en pleine floraison. Au delà de la subbkha, les rochers de Ghota qui surgissent du Nefûd nous remettent en mémoire le glacier d'Aletsch, vu de la route du Simplon.

Tel est l'extérieur de Jobba. L'intérieur est moins attrayant. Les maisons sont pauvres, moins coquettement tenues que celles de Kâf et d'Itheri. On pourrait difficilement avancer qu'elles sont sales ; la saleté dans la région des sables est une impossibilité matérielle. C'est un luxe du Nefûd de ne nourrir aucune espèce d'insectes dans toute son étendue. Le Nefûd et, au fait, le Nedjed, qui est au delà, sont affranchis de ces créatures qui tourmentent la vie en d'autres contrées de l'Orient. Les puces de nos lévriers ont elles-mêmes disparu dès que nous sommes entrés dans le

cercle enchanté du sable rouge. Mais Jobba serait sale, s'il pouvait ; ses habitants sont les plus grossiers que nous ayons rencontrés parmi les Arabes du Nedjed. Ils sont misérables, n'ont pas de communications avec le monde extérieur, sinon au moyen des quelques voyageurs qui vont de Haïl dans le Djôf et couchent une nuit chez eux. A l'époque de notre passage à Jobba, le cheik était mort récemment ; son office était dans les mains d'un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, qui n'a pas d'autorité sur ses concitoyens et, dans son rang, n'est bon à rien. Ibn Rashid n'a pas de lieutenant à Jobba ; le jeune cheik Naïf n'est assisté par aucun représentant du gouvernement central, pas même par un policeman. Il en est résulté que, bien qu'il nous ait reçus hospitalièrement, nous avons été ennuyés par ses amis et mis dans une situation peu confortable. Je donne ceci comme un exemple du manque de savoir vivre dans un pays où le savoir vivre est la règle commune.

Le genre d'hospitalité que nous avons eu chez Naïf ne mérite aucune mention spéciale ; il ne diffère pas de la manière dont on nous a reçus ailleurs. On a beaucoup bu de café et beaucoup causé. Partout où l'on se trouve en Arabie, on peut entrer dans la maison qu'on veut et être sûr d'un bon accueil. Le kahwah est ouvert tout le long de la journée ; l'arrivée d'un hôte est le signal de deux sortes de plaisirs, le café et la conversation, les deux seuls agréments de la vie arabe. On allume le feu sur-le-champ, et le café fait bientôt le tour de la compagnie. Un singulier incident de notre séjour à Jobba vaut néanmoins la peine d'être cité.

Durant les quelques jours qui précédèrent notre arrivée, Mohammed, d'ordinaire assez indifférent aux dangers du voyage, était très inquiet chaque fois qu'on rencontrait des Arabes ou qu'on faisait une nouvelle connaissance. Il nous avait dissuadés à plusieurs reprises de chercher à nous approcher des tentes ; lorsqu'on s'était trouvé en présence de l'homme isolé qui convoyait des chameaux, et de celui

que nous avons appelé un espion, il avait répondu très brièvement aux demandes accoutumées, à savoir qui nous étions et où nous allions. Ce ne fut que le soir de notre entrée à Jobba qu'il nous confia la cause de cette anxiété. Nous nous rappelâmes que Radi, au cours de la conversation, avait mentionné le nom d'un certain cheik shammar, un ibn Ermal du voisinage, et Mohammed s'était souvenu que, à quelques années de là, un cheik de ce nom avait fait une incursion à Tudmur. Il y avait eu quelque combat, et un homme ou deux avaient péri du côté des Shammar; cela suffisait à rendre probable que la querelle de sang subsistait encore entre la famille de Mohammed et celle des ibn Ermal. Il nous pria donc de ne pas le nommer à Jobba, et de taire que lui et Abdallah étaient de Tudmur. Il était d'autant plus autorisé à agir ainsi qu'il avait découvert que Naïf, notre hôte, était un parent des ibn Ermal. Il était heureux que personne n'eût jusque-là fait mention de Tudmur dans la conversation. Plus tard, dans la soirée, il vint à nous le visage radieux; il nous annonçait qu'il n'y avait plus d'appréhension à concevoir. Il s'était ingénieusement arrangé de façon à faire tomber la conversation avec Naïf sur le sujet qui lui tenait au cœur, et il avait appris que la querelle de sang était considérée comme finie. Mohammed ibn Rashid, avant d'être cheik du Djebel Shammar, était émir el-Hajj, c'est-à-dire prince du pèlerinage à la Mecque, situation pleine d'honneur et de profit sous le gouvernement de son frère Tellâl. Or, en cette qualité, il avait connu dans les villes saintes plusieurs personnes de Tudmur. Quand il fut devenu cheik, il arrangea par bon naturel le différend qui existait entre ses gens et les Tudmuri. Soit qu'il eût payé lui-même le prix du sang, ou qu'il eût employé son influence sur ibn Ermal en vue de lui faire oublier sa vengeance, la querelle de sang avait été déclarée close. A quelque motif qu'eût obéi l'émir pour agir ainsi en agent de paix, c'était pour nous une circonstance heureuse; Mohammed et Naïf

étaient maintenant bons amis. Pourtant, le matin de notre départ de Jobba, où nous avions passé deux nuits, Naïf, en faisant ses adieux à Mohammed, lui conta qu'il avait eu un rêve singulier la nuit précédente. Il s'était couché, dit-il, en pensant à cette vieille querelle; durant son sommeil il avait entendu une voix qui lui reprochait d'avoir négligé le devoir de tirer une juste vengeance de l'homme qui était son hôte. Il avait été fort affecté d'avoir à choisir entre le devoir de la vengeance et celui de l'hospitalité, de telle sorte qu'il s'était levé en dormant afin de saisir son épée, ce qu'il était en train de faire quand il s'était éveillé, puis il s'était souvenu que la querelle était terminée, et s'était dit : « *El hamdu lillah* », après quoi il était allé se recoucher. « Quelle terrible chose c'eût été, dit-il à Mohammed, lorsqu'il eut fini son histoire, si j'avais été obligé de vous tuer, vous, mon hôte ! » Mohammed maintint cependant que, même si la querelle de sang n'avait pas pris fin, Naïf n'aurait pas été contraint d'agir ainsi, alors que lui et Mohammed avaient bu et mangé ensemble dans sa maison. Telle serait au moins la règle à Tudmur, quoique la morale puisse être plus sévère dans le Nedjed.

Nous n'avons séjourné que deux jours, comme j'ai dit, près de Naïf. Les jeunes gens du village étaient inquisiteurs et importuns ; nous fûmes obligés de le faire remarquer à notre hôte, ce qui est désagréable, mais parfois nécessaire. J'ose croire qu'ils ne nous voulaient pas de mal, mais leurs façons étaient grossières; il y avait dans leur ton quelque chose d'hostile aux Nazrani, — Nazaréens ou chrétiens, — qu'il était sage d'éviter. J'ai la satisfaction de reconnaître que c'est le seul exemple que nous ayons trouvé en Arabie, d'allusions désagréables à notre religion. Par nature, les Arabes sont tolérants, les préjugés nationaux ou religieux sont rares parmi eux.

Cet épisode néanmoins me fit songer à la réception qui nous attendait à Haïl. Aucun Européen ni aucun chrétien n'avait auparavant pénétré à ce titre dans le Djebel Sham-

mar ; tout ce que nous savions des habitants et du pays, étaient des souvenirs puisés dans le récit fait par M. Palgrave de sa visite accomplie, il y a seize ans, sous un déguisement. Ibn Rashid, autant que nous le savions, pouvait être mal disposé à notre égard comme les habitants de Jobba, et il était clair que, sans son appui et sa protection, nous devions, en entrant à Haïl, courir un grand risque. Mais le sort en était jeté. Nous avions passé le Rubicon, c'est-à-dire le désert rouge ; il n'y avait plus à regarder en arrière. Il ne restait qu'à faire bonne figure aux événements et à continuer notre chemin. On avait interrogé Radi sur l'état des affaires dans la ville de Haïl. Je puis résumer ici les informations fournies par lui, informations confirmées et complétées plus tard. C'est de Radi que nous tenons le gros des faits suivants.

D'abord Radi a répété ce que nous avions déjà entendu raconter de l'histoire de la famille d'ibn Rashid. Il y a environ cinquante ans, Abdallah ibn Rashid, alors simple *zellem*, citoyen de la section des Abde dans la tribu des Shammar, se mit au service d'ibn Saoud, dans le haut Nedjed, et fut nommé lieutenant dans le Djebel Shammar, par l'émir wahabite. C'était un grand homme de guerre ; il réduisit le pays à l'obéissance avec l'aide de son frère Obeyd, le héros principal de la tradition shammar. Nous n'avons rien appris d'Obeyd qui pût appuyer les vilains contes signalés par M. Palgrave. Au contraire, il a laissé une bonne réputation parmi les Arabes, par son hospitalité, sa générosité et son courage, trois vertus essentielles dans leur credo. Il n'était pas émir en titre du Djebel Shammar, mais, après la mort de son frère, il gouverna de fait le pays. Ce fut lui qui conseilla la destruction des soldats turcs dans le Nefûd. Il vécut jusqu'à un âge avancé et mourut il y a neuf ans ; quelques mois avant sa mort, il était devenu paralysé depuis la taille jusqu'en bas. On rapporte de lui ce fait qu'il ne laissa de bien en mourant, car il avait donné à profusion durant sa vie, que son épée, sa jument et sa jeune femme. Il les avait

laissés à son neveu ibn Rashid, l'émir régnant, à condition que dorénavant son épée resterait au fourreau, que sa jument ne serait pas montée et que sa femme garderait son veuvage. Ibn Rashid a exaucé les deux premiers vœux de son oncle, mais il a placé la femme dans son harem.

Abdallah ibn Rashid est mort en 1843. Il eut pour successeur dans le cheikhat du Shammar et la lieutenance d'Haïl, son fils Tellâl, qui prit le nom d'émir et se rendit à peu près indépendant du gouvernement wahabite. On ne parle pas beaucoup de Tellâl maintenant à Haïl. Il a conservé très peu de la réputation qu'on serait disposé à lui accorder d'après le récit de M. Palgrave. De son temps, Metaab, son second frère et son successeur, a conquis le Djôf et Itheri ; le nom de Metaab revient beaucoup plus fréquemment que celui de Tellâl. Il y a une douzaine d'années que Tellâl tomba en démence et se suicida. Il se perça lui-même de son propre poignard, dans la ville d'Haïl. Il laissait plusieurs fils dont l'aîné était Bender, ainsi que deux frères, Metaab et Mohammed, outre son oncle Obeyd, alors très âgé, et quelques cousins. Bender n'était qu'un enfant à cette époque ; Metaab fut le successeur de Tellâl du consentement de toute la famille. Metaab pourtant ne gouverna que durant trois années et mourut d'une manière fort soudaine ; une dispute s'éleva au sujet de sa succession. Mohammed, qui, durant quelques années, avait été émir el-Haj, ou chef des pèlerins, était absent d'Haïl. Il négociait une affaire se rattachant à son office avec ibn Saoud, à Riad, et Bender, qui avait alors vingt ans, fut proclamé émir. Il fut agréé par toute la famille, sauf Mohammed et Hamùd, fils aîné d'Obeyd, qui avait été élevé avec Mohammed comme avec un frère. Mohammed, à cette nouvelle, se mit en colère, et pendant plusieurs jours, au dire de Radi, resta assis avec son kefiyeh sur le visage comme une âme en peine, refusant de parler à qui que ce fût. Il demeura à Riad, repoussa les avances et les invitations de Bender, jusqu'à ce qu'Obeyd fût mort, après quoi, il con-

sentit à retourner à Haïl et à reprendre son poste de chef des pèlerins. Ce poste lui procurait beaucoup d'argent; il était devenu riche. Mais il passait son temps à comploter en vue d'obtenir le cheikhat, intriguant avec les Sherarât et d'autres nomades vivant sous le gouvernement de Bender. Ce fut ainsi qu'il parvint à assouvir son ambition. Il se trouva qu'un jour, une caravane de Sherarât venait acheter des dattes à Haïl; elle se mit sous la protection de Mohammed, au lieu de se mettre sous la protection de l'émir. Cela fit sortir Bender de son sang-froid; il envoya demander à Mohammed ce que signifiait cette insolence : « Est-ce vous qui êtes cheik, ou est-ce moi ? » Il monta ensuite sur sa jument et sortit, menaçant de confisquer les chameaux des Sherarât qui étaient campés sous les murs de Haïl. Mais Mohammed l'avait suivi et chevauchait à côté de lui. Une querelle violente s'éleva, dans laquelle Mohammed tira son *shabriyeh* (poignard recourbé que tout le monde porte au Nedjed) et en frappa son neveu qui tomba mort sur la place. Puis Mohammed courut au château, où il trouva Hamûd, dont il obtint le concours, et s'empara du pouvoir. Il se saisit des plus jeunes fils de Tellâl, frères de Bender, à l'exception de deux, Naïf et Bedr, qui étaient encore enfants et n'étaient point à Haïl, et leur fit couper la tête par ses esclaves dans la cour du château. On dit cependant qu'Hamûd protesta contre cette exécution.

Mais Mohammed n'y fit pas attention; peut-être aussi voulait-il répandre la terreur, car, non satisfait de ce qu'il venait de faire, il entreprit de se défaire aussi de ses autres parents. Il avait des cousins, les enfants de Jabar, le plus jeune frère d'Abdallah et d'Obeyd; il les envoya chercher. Ils vinrent au château chacun accompagné de son esclave, et non sans alarme. C'étaient tous des jeunes gens, bien faits de leur personne et d'une haute distinction; leurs esclaves avaient été élevés avec eux, comme c'est la coutume, en frères plutôt qu'en serviteurs. Ils entrèrent au kahwah

du château où ils furent reçus en grande cérémonie ; les serviteurs de Mohammed étaient allés au devant d'eux, afin de leur servir d'introducteurs. Il est d'usage à Haïl, quand quelqu'un fait une visite, de suspendre son épée, avant de s'asseoir, à une des chevilles de bois fixées dans la muraille, ce que tirent les fils de Jabar ainsi que leurs esclaves. Ensuite ils s'assirent et attendirent ; on ne leur servait point de café. Enfin Mohammed apparut entouré de sa garde ; mais il n'y eut pas de *salaam aleykum ;* il donna aussitôt l'ordre de saisir et d'enchaîner ses cousins. Ils essayèrent de sauter sur leur épée, mais en furent empêchés par les esclaves du château et faits prisonniers. Mohammed, avec une horrible barbarie, ordonna à ses esclaves de leur couper les pieds et les mains ainsi qu'à leurs esclaves, puis de les traîner vivants dans la cour du palais où ils demeurèrent, jusqu'à ce qu'ils fussent morts. Ces crimes affreux, encore plus affreux dans un pays où l'effusion volontaire du sang est une chose inouïe, semblent avoir répandu la terreur au loin ; personne depuis n'a osé lever la main contre Mohammed. On dit qu'il s'est repenti de sa cruauté et qu'il est « en colère contre lui-même » à cause de ce qu'il a fait. Mais Radi pense que le ciel en est au moins aussi en colère que lui ; car, bien que Mohammed ait épousé plusieurs femmes, il n'a pas eu jusqu'ici le bonheur d'avoir un fils, pas même une fille. Il est vrai que son gouvernement, à part ces mauvais commencements et quoiqu'il soit rude, est bienfaisant. Les seuls individus, à une exception près, qui ont été mis à mort sous son règne sont des voleurs de grand chemin ; il les a extirpés, à 300 milles autour de Haïl. Un voyageur peut circuler en sécurité dans quelque partie que ce soit du désert, avec tout son or dans sa main, sans être molesté. Il n'y a pas non plus de voleurs dans les villes. Il a rendu le Djebel Shammar tout à fait indépendant de Riad et résisté à une ou deux tentatives d'empiètement faites par les Turcs. Il est d'ailleurs plein

de munificence, et exerce une hospitalité sans bornes. Personne, riche ou pauvre, ne sort de chez lui sans qu'on lui ait offert à manger, et rarement sans avoir obtenu des cadeaux de vêtement ou d'argent. En Arabie, l'hospitalité rachète beaucoup de péchés. En outre, les Arabes pardonnent volontiers, et Mohammed est déjà à moitié pardonné. « *Allah jetowil omrahu!* Dieu lui accorde une longue vie! » s'écria Radi, après nous avoir donné ces détails.

L'exception à laquelle j'ai fait allusion plus haut est celle-ci. Environ deux ans après que Mohammed fût parvenu au cheikhat, Bedr, le second fils de Tellâl, qui avait échappé au massacre de ses frères, vit croître sa barbe, et, dans l'opinion des Arabes, devint un homme. Comme c'était un jeune homme de caractère et de hauts principes, il résolut de venger la mort de ses frères. C'était son devoir strict aux termes de la coutume arabe. Il était seul et sans aide, sauf celui de quelques anciens esclaves de son père, chez lesquels il se rendit secrètement à Haïl. Avec leur assistance, il conçut le plan de tomber sur Mohammed un jour qu'il faisait une visite à Hamûd, dans la maison de celui-ci située près du château. Il y alla suivi d'un esclave, demanda à être admis, fut introduit dans le kahwah, où, s'il avait trouvé l'émir, il aurait tiré son épée et l'en aurait tué; mais il se trouva que Mohammed était dans le jardin et qu'il n'y avait qu'Hamûd au kahwah. Hamûd lui demanda ce qu'il voulait; il répondit qu'il désirait parler à l'émir; mais Hamûd, se doutant de quelque chose, le retint et fit avertir Mohammed. Alors, arrêté et reconnu, Bedr fut soumis à un nouvel interrogatoire; il avoua son intention de venger la mort de son frère Bender, intention dont il ne voulut pas démordre. Mohammed, dit-on, le supplia d'entendre raison et lui offrit de le mettre en liberté s'il consentait à en rester là. « Je ne veux plus verser de sang, ajouta-t-il, mais il faut promettre de quitter Haïl. » Bedr refusa, et, en désespoir de cause, Mohammed ordonna de procéder

à son exécution. L'esclave qui accompagnait Bedr fut épargné. Bien plus, Mohammed le renvoya avec des présents; il réside aujourd'hui, d'une manière confortable, à Samawa sur l'Euphrate.

Après cela, Mohammed, qui semble réellement avoir des remords de sa conduite, envoya chercher Naïf, le dernier survivant des fils de Tellâl, qui était encore un enfant, le prit auprès de sa personne et le traita comme un fils. Il y a un an à peine, voyant le garçon devenir grand, il l'exhortait à se marier, lui offrant une de ses nièces et un établissement conforme à son rang. Mais le jeune homme lui dit en s'inclinant : « Comment ! vous voulez faire avec moi comme avec un agneau ou un chevreau, que vous faites engraisser avant de le tuer ? » Mohammed se mit à pleurer, prit un ton de suppliant, jura à Naïf qu'il serait pour lui comme un père ; et le jeune homme continue de vivre honorablement traité dans la maison de Mohammed. On croit, à Haïl, qu'aussitôt que Naïf aura acquis un âge convenable, lui ou son oncle devra mourir. Il aura le devoir de recommencer la tentative de Bedr, et, s'il est nécessaire, de finir comme lui.

Tout cela, on peut le supposer, n'était rien moins qu'agréable à entendre pour nous, qui nous rendions à Haïl. Nous avions le sentiment que nous allions chercher un fauve dans son repaire. Mais, en même temps, nous avions quatre jours devant nous, quatre jours de répit, et de cette tranquillité que le désert est seul à offrir. Notre résolution était prise d'en jouir jusqu'au bout. Il y a quelque chose dans l'air du Nefûd qui dériderait un condamné à mort, et nous étions loin d'être des condamnés à mort. Il est vraiment impossible de se sentir tristes ou inquiets sous un soleil si brillant et dans une atmosphère si délicieusement pure. Nous pouvions sentir qu'un danger était proche, nous ne pouvions nous sentir nerveux.

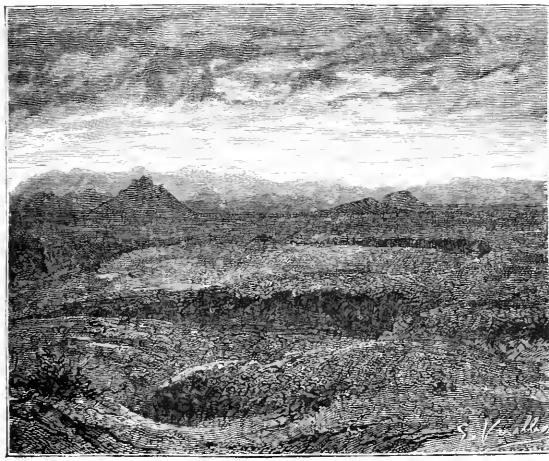
Nos trois dernières soirées dans le Nefûd ont été consacrées à nous réjouir, et à faire un bon feu de yerta, autour

duquel on s'asseyait à la clarté des étoiles, faisant fête aux dattes achetées à Jobba, au milieu des tours de force et des amusements de nos serviteurs. Je veux citer mon journal d'une seule journée, celle du 22 janvier. — Nous nous sommes escrimés à loisir dans les sables profonds, durant toute la journée, parmi les chants et les insanités de nos gens ; à cette heure, nous ne sommes plus pressés ; il n'y a plus qu'un jour de marche d'ici à Igneh, le premier village du Djebel Shammar. Bien qu'ils soient fatigués, il n'y a plus à craindre que les chameaux succombent ; ils ont d'excellente herbe de *nassi* à manger ; les plantes du Nefûd commencent à montrer leurs nouvelles pousses. Le Nefûd est ici aussi vaste que jamais et les fuljs aussi profonds. Moins d'une heure avant d'établir notre campement, nous avons traversé la piste d'un *bekar wahash*, ou vache sauvage. A trois heures et demie, on fait la rencontre d'un pasteur qui amène quarante moutons au marché de Haïl. C'est un Shammar de la tribu des ibn Rahîs, un cheik, dont nous avons aperçu les tentes aujourd'hui fort loin dans le nord-est. Il va vendre son troupeau aux pèlerins de Perse qu'on attend à Haïl dans le courant de la journée. Ces pèlerins, dit-il, sont de retour de la Mecque, et se disposent à séjourner une semaine à Haïl. Qui sait si nous ne ferons pas route avec eux ? Le troupeau, que je pris d'abord pour un troupeau de chèvres, se compose de brebis maigres, à longues jambes, au long poil soyeux, sans laine qui croisse à leurs fanons, aux oreilles tombantes et luisantes, à physionomie débonnaire. Elles sont noires comme du jais, avec une tête blanche, des taches noires autour des yeux et du nez, ce qui ferait croire qu'elles ont bu de l'encre. Elles forment un troupeau extraordinaire à imaginer, tout en jambes, en taille et en tête. Mais elles ont le mérite de pouvoir vivre d'adr pendant un mois sans avoir besoin d'eau. Elles sont, je crois, tout à fait spéciales au Nedjed. Cette rencontre fut l'occasion d'une halte qu'on fit dans un

délicieux petit fulj, juste assez large pour nous contenir, au milieu d'un nid de nassî. On laissa courir les chevaux sur les pentes où les chameaux les suivirent pendant que Mohammed marchandait au pasteur la plus grasse de ses brebis. On avait déchargé les chameaux, qui, dans l'espace de dix minutes s'étaient dispersés sur les flancs de la hauteur voisine, car il existe une colline de sable d'au moins 100 pieds de haut tout à fait à côté de nous. Ibrahim le Court alla remplir les fonctions de berger, pendant que tout le monde était occupé à dresser le campement. Il y avait là une énorme quantité de bois à brûler, de belles billes blanches, aussi belles que du bois cordé. Nous montâmes à la cime de la hauteur, afin de prendre une idée du pays. Il y a une perspective splendide sur le Djebel Shammar, qui n'est pas un pic isolé, comme le prétendait, l'année dernière, le docteur Colvill, mais une rangée de montagnes fantastiques courant au loin à l'est et à l'ouest qui rappellent quelque chose comme la Sierra Guadarama d'Espagne. Il existe aussi plusieurs pics détachés, séparés de la chaîne principale. Derrière nous, au nord-ouest, est le groupe de Jobba, qui se continue à l'ouest et au sud-ouest. Du côté de l'orient, un seul point se détache à l'horizon, le Djebel Atwa. Haïl est situé au sud-est; son emplacement est indiqué par un rocher abrupt vers l'extrémité orientale de la chaîne du Djebel Aja. Au nord, l'horizon n'est interrompu par aucun obstacle. Cela fait, nous descendîmes tous les deux mesurer un fulj à un mille et demi de distance; il avait 270 pieds de profondeur et, au fond, de la terre dure. Sur ses flancs escarpés, on distingue des pistes de troupeaux régulières, ce qui démontre que la surface du Nefûd ne change pas, car les pas des brebis remontent évidemment à une assez longue date [1]. Au retour, le bon café

1. Question à résoudre. — Est-ce que les marques en spirales, indiquées par M. Palgrave, et attribuées par lui à l'action des vents, dans sa description d'un ouragan dans le Nefûd, ne seraient pas celles-là?

d'Hanna était prêt avec un plat de farine, et de curry destiné à tromper notre faim jusqu'à ce que le mouton fût cuit. Awwad, qui se complaît à faire œuvre de boucher, a tué le mouton au milieu de notre campement, car la coutume veut qu'on tue les animaux à l'entrée des tentes, et il a barbouillé les chameaux de sang. Quand on lui a demandé



Première vue du Djebel Shammar.

pourquoi, il a répondu : « On aura l'air d'avoir été invité à une fête ; cela fait toujours bon effet d'asperger les chameaux. » Il a dressé trois perches de tente afin d'y suspendre la bête, et il est en train de la dépecer d'une façon artistique. Pendant ce temps-là Ibrahim el-Tawil construit une pile de bois pour la nuit, et Hanna fait la cuisine. Ce pauvre Hanna a eu la vie dure depuis qu'on a quitté Mes-

kakeh, car, maintenant que tout le monde marche à pied, il insiste pour aller aussi à pied, « afin de prévenir des querelles », dit-il, et il a sans doute raison. Un chrétien d'Alep comme Hanna, dans un pays comme celui-ci, doit s'effacer et désarmer l'envie, à moins qu'il ne puisse fraterniser et en même temps provoquer du respect, ce qu'Ibrahim paraît avoir réussi à faire. Hanna est patient ; il ne se plaint pas; il essaye, bien qu'avec une mine lamentable, de paraître gai, lorsque tout le monde le tracasse. Je fais de mon mieux pour le protéger; mais il n'ose pas prendre son propre parti. Dernièrement Mohammed était à repriser sa chemise, afin de pouvoir faire son apparition à la cour; il causait avec deux Jobbites qui nous accompagnent des vertus d'ibn Rashid et de la grandeur des ibn Arûk. La légende des ibn Arûk est comme une boule de neige qui grossit à mesure qu'on la fait rouler; il ne serait pas surprenant que Mohammed se présentât à Haïl sous la figure d'un prince. Il parle déjà du Nedjed comme de sa propriété personnelle ; il affecte vis-à-vis de nous un certain ton de protection, celle d'un maître qui fait les honneurs à ses hôtes. Sa venette à propos d'ibn Ermal est oubliée. Cependant, prince ou paysan, Mohammed a le grand avantage d'être toujours de bonne humeur ; ce soir, il était vraiment amusant. Il nous a raconté toute l'histoire de ses relations avec Hussein-pacha de Dejr, que nous n'avions jamais tout à fait comprise auparavant et que je n'ose répéter en détail de peur de lui occasionner quelque malaise. Il a été deux ou trois fois en prison, mais le pauvre Hussein en est devenu hypocondriaque. Mohammed aussi nous a fait le récit entier, véridique et détaillé de la mort d'Ahmed Beg Moali, puis il y a eu une longue discussion sur la qualité dans laquelle nous nous présenterions à Haïl. Mohammed voudrait que Wilfrid se présentât comme un marchand qui va recouvrer une dette à Bassorah ; mais de cela nous ne voulons pas entendre parler. Nous croyons beaucoup plus convenable et en même

temps plus prudent d'être de bonne foi ; nous avons l'intention de déclarer à ibn Rashid que nous sommes des personnes de distinction qui vont à la recherche d'autres personnes de distinction ; que nous avons déjà fait la connaissance d'ibn Smeïr, d'ibn Shaalan et de tous les cheiks du Nord, que chaque fois que nous avons rencontré un grand personnage, il nous avait appris qu'il n'y avait rien à comparer en fait de splendeur à l'émir de Haïl, que, sachant cela, et étant en route pour Bassorah, nous avons traversé le Nefûd, afin de lui faire une visite comme jadis on venait voir Suliman ibn Daoud [1]. Alors nous lui offrirons nos présents et lui souhaiterons une longue vie. Mohammed a été forcé de convenir que ce plan était le meilleur ; il est donc convenu qu'on le suivra. Radi, à qui nous avons accordé plus ou moins notre confiance, pense que l'émir sera satisfait. Il promet de chanter nos louanges « sous les escaliers » et nous a entretenus d'un Franji qui est déjà venu à Haïl et s'en est allé avec des cadeaux d'ibn Rashid en argent et en vêtements. Nous ne savons pas qui cela peut être, car M. Palgrave n'était pas connu comme étant un Européen [2]. Ainsi passa le temps jusqu'au dîner, et, lorsqu'on lui eût fait honneur, Mohammed vint nous inviter au feu des serviteurs, où l'on allait procéder à des tours de force. D'abord Abdallah s'étend à plat sur le sable, une selle de chameau sur le dos chargée de deux poids gigantesques, chacun d'à peu près 100 livres. Ainsi lesté, il s'efforce de se lever sur ses genoux, puis, par un prodigieux effort sur ses jambes, il essaye de faire un pas et tombe en avant. Mohammed, afin de n'être pas en retour, soulève Ibrahim el-Kasir, qui pèse au moins 12 stones (poids de 6 kilogrammes un tiers), sur la paume de ses mains. Ensuite on fait la roue comme dans un cirque, on joue à une sorte de saut

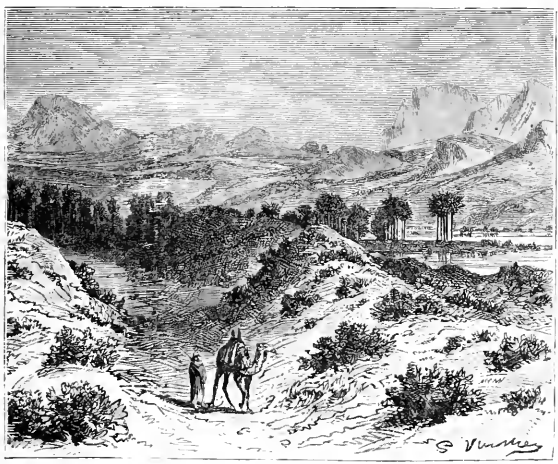
1. Salomon fils de David.

2. Il fit part à Tellâl, dans un entretien particulier, de sa qualité d'Européen. (*Note du traducteur.*)

de mouton, qui consiste à se placer en rang l'un derrière l'autre. Cela fait, le dernier saute sur les épaules de celui qui le précède et continue jusqu'à ce qu'il ait parcouru toute la rangée, après quoi il se retourne et par un saut périlleux, tombe à terre comme il peut, sur la tête ou sur les pieds. C'est très amusant, et sur le sable mouvant personne ne se blesse. Tous, excepté Hanna, se livrent à ces exercices athlétiques, mais Awwad, qui est un nomade, exécute ces tours à contre-cœur. Les nomades ne font pas de tours de force, comme les Arabes des villes, et n'en ont pas l'énergie physique. Awwad se venge en cachant dans le sable des morceaux de charbon rouges; de temps à autre quelqu'un marche sur ces charbons avec ses pieds nus et pousse un cri. Le plus grand amusement est celui que leur procure Wilfrid, qui leur montre le vieux jeu de faire trois tours sur soi-même avec la tête reposant sur un bâton court, puis d'essayer de marcher droit. Ils considèrent cela comme fort drôle et s'arrangent pour faire la culbute sur Hanna, puis ils l'engagent à essayer lui-même, mais de façon à ce qu'il tombe dans le feu. Le meilleur jeu, à mon goût, est celui auquel s'exercent quelquefois les marins à bord. Ils réunissent leurs manteaux en un seul tas, et placent quelqu'un destiné à les garder. Les autres dansent autour de lui, et cherchent à soustraire les manteaux sans être touchés par le gardien. Ibrahim el-Tawîl est très fort à ce jeu; il défend le tas avec ses larges mains aidées de ses pieds, frappant des coups terribles sur les imprudents: c'est sa manière, je suppose, de régler de vieilles dettes. Abdallah, qu'on n'aime pas à cause de son mauvais caractère, est jeté à terre par des coups de pieds raides comme des coups de balles, à la suite de quoi une bataille s'engage. Mais l'ingénieux Awwad fait une diversion; il s'élance avec un fusil; soudain un coup de feu retentit sur le bord du fulj; puis il s'élance et tombe la tête première dans le sable comme un ghazû. De cette façon la soirée s'écoule, chacun se re-

tire dans sa bauge, tandis que nous considérons pour la première fois la lumière zodiacale qui brille dans le ciel du côté de l'ouest.

Ce fut notre dernière nuit passée dans le Nefûd ; la mémoire m'en était restée comme un de mes plus chers souvenirs, lorsque plus tard j'étais emprisonnée dans les murs de Haïl, ou que j'étais à parcourir des contrées moins pittoresques.

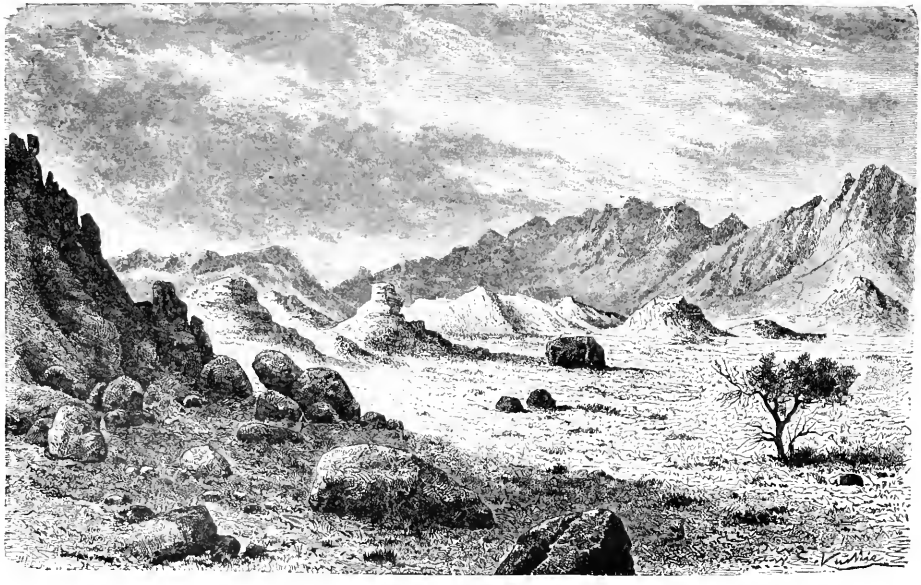


Village d'Igneh.

Le lendemain, on atteignit Igneh, le premier village du Djebel Shammar, et, le jour suivant, les montagnes elles-mêmes, « les montagnes fortunées » qui étaient depuis si longtemps le but de notre pèlerinage.

23 *janvier*. — C'est un rêve d'être assise là, à rédiger un journal, sur un roc du Djebel Shammar. Je me rappelle maintenant qu'il y a des années, lorsque je lisais le récit de M. Palgrave, auquel personne ne croyait, la description

d'un État modèle au cœur de l'Arabie, d'une contrée heureuse que personne autre que lui n'avait vue, combien tout cela me paraissait impossible, éloigné, peu réel! Combien aussi plus tard, durant nos voyages, nous avons entendu parler du Nedjed, d'Haïl et de ce Djebel Shammar, avec une sorte de terreur par ceux qui en savaient le nom, même par des nomades! Un jour, à Alep, M. S... répondit à des questions vagues que nous lui faisions à ce sujet : « Il est possible d'y aller; pourquoi n'iriez-vous pas? » Quand j'y pense, je sens que nous avons accompli une tâche qu'il n'est pas donné à tout le monde d'accomplir. Wilfrid déclare que maintenant il mourra satisfait, même si l'on nous coupe la tête à Haïl. Sa maxime favorite est que chaque lieu est exactement pareil à un autre; mais le Djebel Shammar n'est pas un lieu pareil à un autre, au moins à ceux qu'il lui a été donné de voir dans ce monde. Il y a encore le mont Sinaï : il ne vaut pas le Djebel Shammar. Tout notre chemin d'aujourd'hui est un roman. Nous avons traversé Igneh de bonne heure dans la matinée, ne nous y arrêtant que pour faire boire les animaux. C'est un gentil petit village, quelque chose comme Jobba, sur la lisière des sables; mais il a ce que n'a pas Jobba, des champs d'orge vert aux alentours et qui ne sont pas murés. Ils sont dus à l'irrigation naturellement; nous l'avons vu fonctionner au large puits près duquel nous nous sommes arrêtés. Il est vrai que ces champs d'orge ont une physionomie plus agricole que les bosquets de palmiers entourés de murs que nous avions vus jusqu'ici. Aussitôt après Igneh, on entre sur la terre ferme. Dans notre enthousiasme, nous avons permis à nos juments fatiguées une fantasia qui leur a dégourdi les jambes et leur a fait du bien. Le sol est friable et dur; il est formé de poussière de granit, fort différent du sol de sable et de grès qu'on trouve à Jobba et dans le Djôf. La végétation aussi avait changé. L'yerta, l'adr et les autres plantes du Nefûd avaient disparu. A leur place se montraient des arbustes que je me rappelle avoir rencontrés dans les



Campement près d'Haïl.

wadis de la région du Sinaï, puis çà et là de petits arbres appartenant à cette espèce d'acacia nommée par les pèlerins « buissons ardents », en arabe *talkh*, et aussi une plante à feuilles vertes et épaisses et sans pétioles, appelée *gheyseh*, qu'on dit bonne pour les yeux. De loin en loin émerge de la plaine une pierre solitaire en granit rouge, puis des groupes de rochers arrondis parmi lesquels nous avons fait lever plusieurs lièvres. Le point de vue devant nous était merveilleux au delà de toute expression. C'était une plaine unie, s'élevant graduellement, au milieu de laquelle les rochers et les monticules affleuraient comme des îles. Derrière, on aperçoit des montagnes de couleur violette, très rapprochées avec les cônes à pic qui les dominent et qui nous ont servi de points de repère durant plusieurs jours. Le dessin général du Djebel est très étrange. Il court en spirales avec des dômes et des tours à travers lesquels des morceaux du ciel percent comme par des trous, interrompus par des blocs perchés sur les hauteurs et qui coupent l'horizon céleste. L'un de ces blocs avait la figure d'un chameau ; il aurait trompé quelqu'un qui n'aurait pas su qu'un chameau ne peut pas grimper là. A une heure et demie, on dépassa les masses détachées qui se tiennent debout comme les ouvrages avancés d'une forteresse et qui, vers la gauche, rejoignent la chaîne principale des montagnes. Celles-ci sortent d'une façon abrupte de la surface inclinée de la plaine et, à la différence des montagnes de la plupart des autres pays, n'offrent ni intervalles ni cassures. Le mont Sinaï est le seul qu'on puisse leur comparer. Dans les deux cas, on peut se tenir dans la plaine et toucher la montagne avec la main. Seulement, de distance en distance, des fissures laissent passer des wadis qui indiquent qu'il pleut quelquefois dans le Djebel Shammar. Au fait, cette nuit nous en aurons probablement la preuve, car un gros nuage noir est en voie de formation derrière les pics de l'ouest et de quart d'heure en quart d'heure le tonnerre gronde. Notre tente est close et à l'épreuve de la pluie. Il y

a un ravin peu profond dans le rocher près duquel nous avons établi notre campement, avec un réservoir naturel rempli de l'eau la plus limpide. Nous ne l'aurions jamais découvert sans un berger qui nous a tenu compagnie durant la journée. Il est dissimulé derrière un bloc de granit, et avant d'y atteindre, il faut ramper par une fissure de la roche. De nombreuses plantes d'un vert brillant croissent dans les crevasses d'alentour. Nous avons aperçu une couple de perdrix et des petits oiseaux couleur gorge de pigeon, à bec jaune.

Nous avons rencontré aussi un parti de nomades shammar qui ont levé leur camp aujourd'hui. L'un d'entre eux portait un jeune autour[1] sur son delûl. Ils n'ont pas de chevaux; nous n'avons pas découvert le pas d'un cheval depuis la vallée de Shakik. J'oublie de dire qu'hier j'ai fait la rencontre d'un nomade de la tribu des Harb, un petit vilain homme à face noire qui se donne comme berger des troupeaux de l'émir. Les Harb sont une tribu qui occupe les alentours de Médine, et jouissent d'une mauvaise réputation parmi les pèlerins.

24 *janvier*. — Orage cette nuit. Ce matin, on a envoyé Radi en avant avec nos lettres pour Haïl, qui n'est plus qu'à quelques milles. Après la pluie, la matinée était agréable; les oiseaux chantaient doucement dans les buissons, mais nous étions inquiets. Mohammed lui-même était silencieux et préoccupé; on ne sait pas ce qui peut arriver d'un moment à l'autre. Nous avons cependant revêtu nos plus beaux habits et tâché de donner à nos juments une physionomie élégante. Nous nous attendions à découvrir Haïl à l'autre versant des montagnes, mais c'était une erreur. Au lieu de nous y engager, il a fallu les longer et tourner lentement à droite sur un terrain qui s'élève. Le baromètre, à notre campement, marquait 3370 pieds; il marque à cette heure 200 pieds de plus.

1. Plus probablement un lanier.

A un mille sur la gauche, nous avons dépassé deux villages, El-Akeyt et El-Uta; de l'un d'entre eux sont sortis des paysans qui allaient à Haïl montés sur des ânes. C'était plus de civilisation que nous n'en avions vu depuis que nous avions quitté la Syrie. Nous commencions à devenir plus nerveux à propos du résultat de notre message, quand Radi apparut et nous annonça que l'émir avait lu nos lettres et serait content de nous voir. Il avait donné l'ordre de mettre deux maisons à notre disposition. Il ne nous restait autre chose à faire que d'entrer dans la ville et nous présenter au kasr. Ce n'était pas loin, car, au sommet d'une colline basse que nous apercevions devant nous depuis quelques instants, Haïl apparut tout à coup à nos pieds, à un demi-mille de distance. La ville n'est pas très imposante; la plupart des maisons sont cachées dans des bouquets de palmiers, et la muraille qui l'entoure a un peu plus de 10 pieds d'élévation. La seule construction importante qui fût visible était un vaste château situé presqu'à l'entrée de la ville. Radi nous apprit que c'était le kasr, c'est-à-dire le palais d'ibn Rashid.

Quoique je fusse préoccupée, je n'oublierai jamais la vive impression produite sur moi, en entrant dans Haïl, par la propreté extraordinaire des murailles et des rues; cela dépassait toute réalité à prévoir.

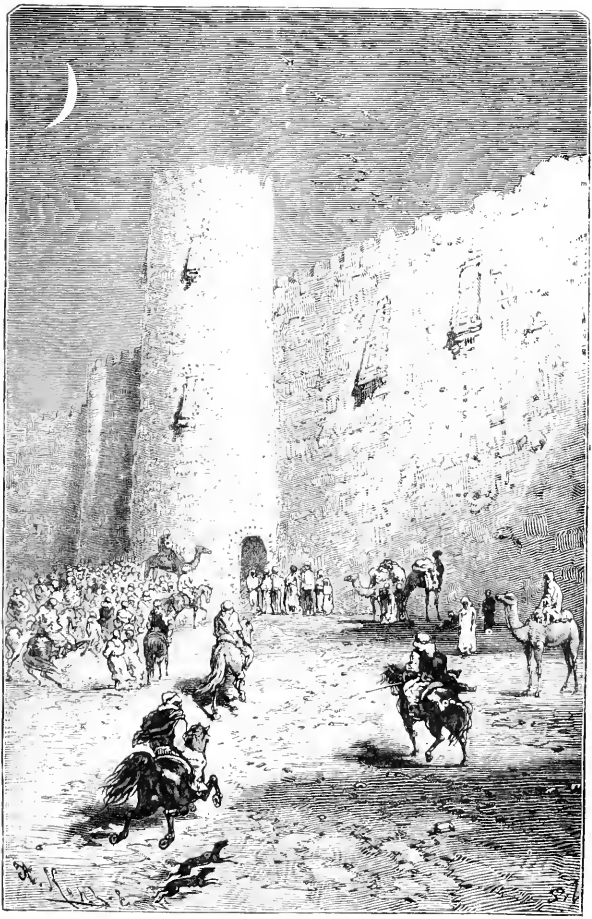
CHAPITRE X

> Il y a des couteaux dans le sourire des hommes.
>
> (SHAKESPARE.)

Haïl. — L'Émir ibn Rashid. — Sa ménagerie. — Ses chevaux. — Ses courtisans. — Ses femmes. — Amusements des dames à Haïl. — Leur vie domestique. — Une soirée au château. — Le téléphone.

Comme nous avons fait un assez long séjour à Haïl, je n'en donnerai pas le détail jour par jour; ce serait fastidieux, cela entraînerait à des répétitions sans fin et nécessiterait des corrections, car ce n'est que par degrés que nous avons appris à comprendre ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu.

Notre réception fut telle que nous aurions pu le désirer. En entrant dans la cour du kasr, nous fûmes accostés par vingt hommes en grand costume, dont chacun avait meilleur aspect que n'importe quel Arabe que nous ayons vu de notre vie. « Les fils des cheiks », murmura Mohammed, qui était pâle et évidemment très impressionné de la solennité de la scène. Au milieu d'eux se tenait un magnifique vieillard, habillé d'écarlate, dont la large figure et la barbe blanche comme la neige, nous fournit un exemple de ce que doit avoir été Salomon dans toute sa gloire. Il portait à la main un long bâton de commandement qui ressemblait à un sceptre, et vint solennellement nous saluer. « L'émir », chuchota Mohammed pendant que nous descendions. Wilfrid souhaita le *salaam aleykum* habituel, auquel chacun répondit par l'*aleykum salaam* à voix haute et bienveillante. Cette cordialité nous rassura. Je songeai que je n'avais ja-

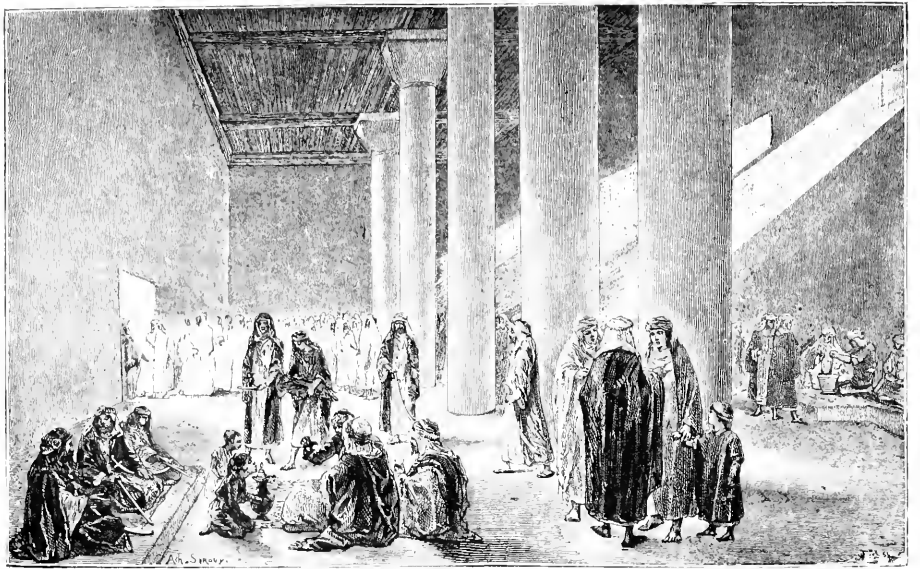


Entrée chez l'émir, à Hail.

mais vu une collection de figures aussi avenantes, c'est-à-dire des gens faisant si bonne contenance. Le vieillard nous invita à entrer, et les autres nous indiquèrent le chemin. On nous apprit que c'étaient les serviteurs de l'émir, et que le vieillard était son chambellan. Ils nous conduisirent d'abord par un couloir obscur et tortueux, évidemment construit au point de vue de la défense, puis par un corridor également obscur, dont un côté était bordé par des piliers, qui nous rappelaient un peu l'entrée de quelques anciens temples de l'Égypte. Alors, un des serviteurs frappa à une porte basse, échangea des signaux avec quelqu'un de l'intérieur. La porte s'ouvrit, et nous nous trouvâmes dans un vaste kahwah, ou salle de réception. Il était splendide par son étendue, 70 pieds sur 30, et par la rangée de cinq colonnes qui en garnissaient le milieu et supportaient la voûte. Ces colonnes avaient 4 pieds de diamètre, étaient unies, avec des chapiteaux carrés sur lesquels reposait l'extrémité des poutres du toit. La salle était éclairée par des trous carrés sous la voûte et par la porte, qu'on avait laissée ouverte. Tout l'intérieur était blanc, ou plutôt lavé à la chaux, sans ameublement d'aucune sorte ni décorations, sauf des chevilles de bois où l'on accroche les épées et une estrade élevée du côté faisant face à la porte et sur laquelle était placé un mortier à moudre du café, plus un foyer carré dans un coin, et dans lequel le feu était allumé. Il faisait sombre, mais on pouvait distinguer quelques esclaves, occupés près du feu à manipuler dans les pots à café. On nous invita tout de suite à nous asseoir, puis on échangea nombre de politesses; on s'enquit vingt fois de notre santé, toujours avec mention du nom de Dieu, car la politesse l'exige dans le Nedjed. On servit bientôt le café; ensuite la conversation devint générale entre nos serviteurs et ceux de l'émir. L'instant d'après, une certaine agitation se manifesta, tout le monde se leva, et un mot fit le tour de l'assemblée : « *Fiji el emir,* voici l'émir ». Nous nous levâmes aussi, et cette fois,

c'était bien l'émir. Il entra à la tête d'un groupe encore plus éclatant que celui de la cour, et tendit la main à Wilfrid, à moi et à Mohammed, échangeant tour à tour des salutations avec chacun de nous, et souriant gracieusement. Ensuite tout le monde s'assit, et Wilfrid fit le petit discours convenu, auquel l'émir répondit fort amicalement; il était heureux de nous voir, il espérait que nous ferions de sa maison la nôtre. Il demanda à Mohammed des nouvelles de notre voyage, de Jôhar, de Meskakeh, de la guerre engagée entre Sotamm et ibn Smeïr. Tout allait bien jusque-là; il était clair que nous n'avions rien à craindre; et cependant nous ne pouvions nous empêcher de regarder de temps à autre, aux chevilles de la muraille, et de songer à l'histoire des jeunes ibn Jabar et de leurs esclaves, massacrés si traîtreusement dans cette même salle et par l'ordre de cet homme qui était notre hôte.

La figure de l'émir est étrange. Ce n'est peut-être qu'une imagination née de la connaissance que nous avons de sa vie passée, mais sa contenance nous rappelait les portraits de Richard III, avec ses joues blêmes, creuses, sa lèvre mince, l'expression pénible de son visage, excepté lorsqu'il souriait. Il avait une barbe noire et rare, des cils bien tranchés, des yeux remarquables, profondément enfoncés dans l'orbite et perçants comme les yeux d'un faucon, errant sans repos de la figure de l'un d'entre nous à celle de l'autre, puis sur celle de ceux qui l'entouraient. C'était le vrai type d'une conscience bourrelée, ou de quelqu'un qui a peur d'être assassiné. Ses mains aussi étaient longues et pareilles à des griffes; elles ne pouvaient pas rester en repos; elles jouaient pendant qu'il parlait avec son chapelet ou la bordure de son abba. Malgré tout, l'émir a une grande distinction apparente; il a la figure large, est vêtu de pourpre et de fin lin; tout en lui a un air royal. Son costume était magnifique; nous avions cru d'abord qu'il l'avait revêtu en notre honneur, mais c'était une méprise; ibn Rashid n'en



L'intérieur du palais, à Hail.

porte point de moins somptueux. Il consistait en plusieurs jibbehs de brocart en soie des Indes, d'un abba noir lamé d'or, d'au moins trois kefiyehs l'un sur l'autre, de l'espèce qu'on fabrique à Bagdad. Son aghal aussi était du type en usage à Bagdad. Nous avions pensé jusqu'ici qu'il n'était porté que par les dames ; il est relié de soie et de fil d'or, et remonte très haut sur le front, ce qui le fait ressembler à une couronne. En fait d'armes, il porte plusieurs poignards à poignée dorée, une superbe épée aussi à poignée dorée, ornée de turquoises et de rubis, ouvrage exécuté à Haïl, comme nous en fûmes instruits plus tard. Ses officiers immédiats, bien que vêtus d'une façon moins splendide, portaient aussi un costume éclatant.

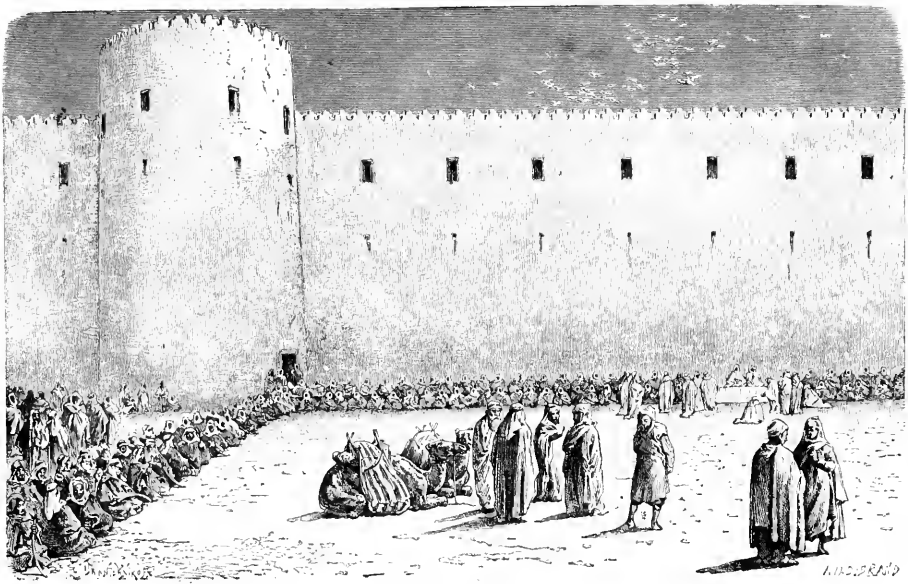
Après un quart d'heure de conversation, Mohammed ibn Rashid se leva et sortit ; on nous fit monter par un escalier jusqu'à un corridor où des dattes, du pain et du beurre nous furent servis. Ensuite un messager vint, de la part de l'émir, nous prier d'assister à son *mejlis*, cour de justice, qu'il tient quotidiennement dans la cour du palais. Nous n'étions pas du tout préparés à cela, et quand la porte du château s'ouvrit et que nous fûmes revenus à la lumière du soleil, nous fûmes éblouis par le spectacle qui frappa nos yeux.

La cour, qui a environ 100 mètres (yards) de long sur 50 de large, était complètement entourée de soldats, non de soldats comme nous sommes habitués d'en voir en Europe, mais enfin de soldats. Ils étaient jusqu'à un certain point en uniforme, c'est-à-dire qu'ils portaient des manteaux bruns et des kefiyehs bleus ou rouges sur la tête. De plus, chacun d'entre eux portait une épée à poignée d'argent. J'en comptai jusqu'à huit cents formant le carré ; ils étaient placés sur un double rang le long des murs, l'une des deux rangées assise sur une sorte de banc élevé qui s'étend autour de la cour, l'autre accroupie à terre par devant la première. L'émir occupait un siège élevé à l'ombre du

mur principal ; il était entouré de ses amis, parmi lesquels son cousin Hamûd, qui ne le quitte pas, et son esclave favori, Mubarek, dont la fonction consiste à le garantir des assassins [1]. En face de l'émir étaient debout une demi-douzaine de suppliants, et en dehors du carré formé par les soldats, une multitude de peuple et de pèlerins, car le pèlerinage annuel est arrivé à Haïl. Il nous fallut traverser le carré escortés par un esclave, et l'émir nous invita à prendre place à côté de lui, ce que nous fîmes volontiers ; alors il se mit à l'œuvre. Des gens vinrent avec des pétitions que lui lut Hamûd, et auxquelles en général il mit son sceau sans discussion, puis il y avait une querelle à régler, à laquelle j'avoue que je ne pus rien comprendre, car l'arabe qu'on parle à Haïl diffère sensiblement de celui que j'ai entendu jusqu'ici. Je remarquai néanmoins que si les courtisans s'adressaient à Mohammed en qualité d'émir, les pauvres gens, sans doute des nomades, disaient : *ya Sheykh* ou simplement : *ya Mohammed*. Il y en eut un, probablement un petit cheik shammar, qu'il baisa sur la joue. Quelques pèlerins, qui avaient des griefs, les présentèrent eux-mêmes, et leur cas fut réglé d'une manière sommaire. Quand c'était fini, les soldats les faisaient retirer. Aucune cause ne dura plus de trois minutes, et, au bout d'une demi-heure, tout était terminé. Enfin l'émir se leva, s'inclina de notre côté et rentra au palais, tandis que nous, contents d'étirer nos jambes qui avaient des crampes, car nous étions accroupis sur un banc d'un pied de large, nous nous dirigions vers notre logis escortés du chambellan accompagné de deux soldats.

Une maison double nous avait été préparée dans la principale rue de Haïl, à moins de 200 mètres du kasr. C'était une maison sans prétention, mais suffisante à nos

1. Le danger couru par Mohammed est un danger personnel qui résulte du sang qu'il a versé ; il ne tient pas à son office, car, en qualité d'émir, il est adoré de ses sujets.

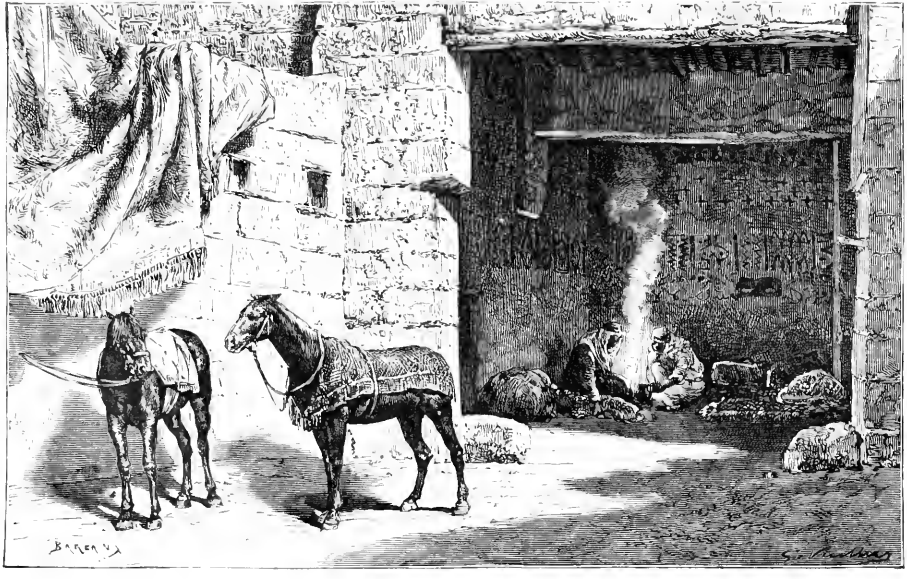


La cour du palais, à Haul.

besoins, à l'abri des importuns, car la porte de la rue pouvait être fermée et les murs étaient hauts. Elle consistait en deux corps de logis séparés, comme il doit y en avoir beaucoup en Arabie, un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Dans l'un se trouvait un kahwah et deux chambres plus petites; nous l'offrîmes à Mohammed et à nos gens, nous réservant à nous-mêmes le harem. Celui-ci donnait sur une cour étroite et ouverte, juste assez grande pour que nos juments pussent y tenir. Il s'y trouvait aussi un vestibule du genre de ceux qu'à Damas on appelle *liwan*, outre deux petits abris. Dans l'un de ces deux abris, on déposa les bagages, et dans l'autre, on étendit nos lits. Les portes des chambres intérieures pouvaient être fermées lorsqu'on sortait, grâce à de curieuses serrures de bois et à des clefs de bois; les portes étaient faites en bois d'ithel. Tout cela était simple, mais décent et propre. Les seuls ornements qui s'y trouvassent étaient des dessins en blanc tracés sur la couche de chaux plus foncée qui garnissait les murs. Nous y fûmes bientôt installés d'une façon confortable et n'étions pas fâchés de pouvoir nous reposer enfin de notre long voyage.

Le moment de nous reposer, du reste, n'était pas encore venu. Il y avait à peine une heure que nous étions arrivés à notre logis, et deux depuis notre entrée à Haïl, quand l'émir nous fit appeler de nouveau. Cette fois, ce fut une réception privée dans les chambres hautes du château, où nous trouvâmes l'émir seul avec Hamûd. Il nous reçut avec la même cordialité et moins de cérémonie. Nous avions apporté nos présents, et confié à Mohammed le soin de les déployer; il en fit valoir le mérite et la nature avec le talent d'un marchand qui fait l'article dans un bazar. Quant à nous, nous étions un peu honteux de leur insignifiance; lors de notre départ de Damas, nous n'avions pas idée de la vraie position d'ibn Rashid: le jibbeh en étoffe écarlate, que nous avions considéré comme le *nec plus ultra* de la

splendeur qui lui convenait, semblait bien mesquin devant les vêtements somptueux qu'on portait à Haïl. Nous y avions ajouté un manteau et d'autres vêtements qui sont les dons voulus par le cérémonial arabe, un révolver dans un étui garni de broderies, un bon télescope et un rifle de Winchester. Chacun de ces objets aurait fait ouvrir de grands yeux à Jedaan et à ibn Shaalan. Mais ibn Rashid, quoique trop bien élevé pour ne pas les admirer, et en témoigner de la satisfaction, n'en avait évidemment pas un grand besoin; ce n'étaient pas des nouveautés pour lui. Le rifle même ne lui était pas une chose inconnue; il en avait exactement un pareil dans sa salle d'armes. Le pauvre Mohammed néanmoins continuait sa description naïve, pendant que l'émir regardait par une fenêtre avec le télescope, prétendant examiner le mur d'en face, car il n'y avait pas de vue sur le dehors. Hamûd, son cousin, dont nous fîmes la connaissance à cette occasion, est plus sympathique que l'émir, bien qu'ils ressemblent l'un à l'autre d'une façon ridicule; mais Hamûd a l'avantage d'une bonne conscience, et n'a pas de vengeance à craindre. Ils étaient aussi vêtus de la même manière, de sorte qu'il était d'abord difficile de les distinguer; peut-être y a-t-il un motif à cela, comme dans les Richemond de Shakspeare. La chambre de l'émir était du même modèle que le kahwah, mais moins vaste, n'ayant que deux colonnes, un endroit à faire le café dans le coin à droite en entrant, et le lieu à faire du feu de l'émir, où le feu était allumé : il était orné d'une plaque de fer en avant. Des tapis de perse étaient étendus avec une quantité de coussins contre la muraille, et sur lesquels on pouvait prendre du repos. Nous fûmes invités à nous asseoir à la gauche de l'émir et d'Hamûd, qui ne semble jamais quitter la place qu'il occupe à côté de son cousin. Mohammed fut placé à droite, entre eux et la porte. On fit circuler du café et d'excellent thé dans les tasses; puis une longue conversation commença. Nous avions apporté une lettre de notre



Notre maison, à Hail

vieil ami le Nawab Ikbal ed-Dowlah, qui était venu à Haïl quarante ans auparavant, du temps d'Abdallah ibn Rashid [1]. L'émir se souvenait de lui, bien qu'il doive avoir été un enfant à cette époque ; il prononça quelques paroles flatteuses à son endroit. Il questionna ensuite Mohammed sur ses parents, les ibn Arûk du Djôf, et déclara qu'ils lui avaient toujours été fidèles. Ils avaient pris le parti de l'émir, à ce qu'il paraît, dans une révolte qui éclata il y a quelques années. Il existait aussi un ibn Arûk dans le Harik, un cheik nomade que l'émir dit être son ami ; dans tous les cas, il était en mauvaise harmonie avec ibn Saoud et les Wahabites, et, à Haïl, c'était là un titre à la faveur. Ibn Rashid est jaloux d'ibn Saoud, et maintenant que l'empire wahabite est détruit, il fomente partout où il peut le mécontentement dans l'Aared. Je crois qu'un grand nombre de cheiks nomades du haut Nedjed sont venus à lui.

Mohammed, ainsi encouragé, se lança dans ses contes favoris et reprit la légende des ibn Arûk, qui, je l'avoue, commence à devenir fatigante, puis il en vint à décrire les merveilles de Tudmur, en laissant entendre, quoiqu'il ne l'énonçât pas en termes formels, qu'il en était le cheik actuel. Sa maison de Tudmur avait des colonnes de marbre de 60 pieds de haut chacune ; elle avait été bâtie par Suliman ibn Daoud. Il y avait là huit cents colonnes dans la maison et les environs, et les murs avaient 20 pieds d'épaisseur. L'émir, que ceci rendait perplexe, en appela à notre témoignage ; nous lui déclarâmes que tout cela existait réellement à Tudmur. Au fait il était inutile d'ajouter que la maison du père de Mohammed possédait quelques-uns des objets énumérés dans ses prémisses, quoique la maison elle-même fût un petit carré construit en terre. En réalité le mur de la ville fait un côté de cette étable, et une colonne ou deux

1. Ce Nawab avait, de fait, été détenu pendant deux mois dans une prison de Haïl. Nous ne le savions pas alors ; ibn Rashid ne fit aucune allusion à cette circonstance.

se trouvent engagées dans le bâtiment moderne ; mais nous ne jugeâmes pas à propos de faire ce commentaire. De sorte que la réputation de Mohammed monta dans l'esprit de l'émir dont je commençais à craindre que les compliments ne lui tournassent la tête. Je l'entendis murmurer à l'oreille d'Hamûd que l'épée à poignée d'argent qu'il porte, et que Wilfrid lui a donnée à Damas, était une relique de ses ancêtres. Elle existait, dit-il, *min zeman* de temps immémorial, dans la famille des ibn Arûk. Il avait aussi établi ce point auquel il nous pria de nous joindre, qu'il était parti avec un faucon (les meilleurs faucons viennent de Tudmur), mais qu'il l'avait perdu en route [1].

Pendant qu'on discutait sur ces matières importantes, l'appel à la prière retentit, et les deux ibn Rashid, nous priant de rester assis, se levèrent et sortirent.

Leur absence dura quelques minutes à peine. A leur retour, l'émir, à notre grande satisfaction, proposa de nous montrer ses jardins. Il nous mena sur-le-champ par des passages tortueux, des cours et des portes intérieures dans un bosquet de palmiers entouré de hautes murailles. Là nous fûmes réjouis par de nombreux esclaves, les uns noirs, les autres blancs, car il y en a des deux espèces à Haïl. Une troupe de gazelles couraient çà et là et vinrent familièrement à notre rencontre dès que nous fûmes entrés. Il y en avait de deux sortes, les unes plus brunes que les autres répondant, je crois, à ce qu'en Algérie on appelle la gazelle des bois et la gazelle des plaines. Il y avait aussi deux bouquetins, avec des têtes énormes, apprivoisés comme les gazelles et habitués à être caressés. Les gazelles paraissaient tout particulièrement être chez elles ; on nous apprit qu'elles se reproduisaient en captivité. Mais les plus intéressants de tous les animaux qui se trouvaient dans les jardins de l'émir, étaient trois vaches sauvages (*bakar wahhash*) du Nefûd, que nous désirions

1. Voyager avec un faucon, est un signe de noblesse

tant voir. Il nous fut démontré, comme nous l'avions supposé, qu'elles appartiennent à l'espèce des antilopes[1], bien que leur ressemblance avec des vaches suffise à expliquer leur nom.



Les gazelles.

Elles avaient la taille d'un veau alderney de six mois, et portaient des bosses sur les épaules comme le bétail de l'Inde.

1. L'Oryx Beatrix.

Leur couleur est d'un blanc jaunâtre, avec des jambes rousses tournant au noir vers les pieds. Elles ont la tête tachée, des cornes noires, droites, obliquant en arrière, d'environ 3 pieds de long avec tendance spirale. Ces vaches sauvages étaient moins bien apprivoisées que les autres animaux; les esclaves en avaient quelque peur, car elles paraissent disposées à se servir de leurs cornes qui sont aiguës comme des aiguilles. Ces animaux, malgré leur embonpoint, souffraient évidemment d'être enfermés; ils boitaient tous; l'un avait le genou trop gros, l'autre les pieds. Lorsque nous eûmes vu et admiré les hôtes de la ménagerie, donné des dattes à manger aux antilopes, on passa, par une porte basse où il fallait ramper en quelque sorte, dans un autre jardin où on élève des citronniers (*trenj*), des orangers (*hâmud*) qui produisent l'orange amère et des grenadiers (*roman*). L'émir, qui était poli et attentif à mon égard, avait cueilli quelques fruits et m'offrit un bouquet d'une espèce de thym, qui est la seule fleur qui croisse dans ces jardins. Nous vîmes quelques chameaux occupés à tirer de l'eau à un large puits de 150 pieds de profondeur, à en juger par la corde. L'émir rampa par une autre porte basse, et nous après lui; alors, à notre grande joie, nous nous trouvâmes dans une cour-écurie pleine de juments attachées en rang chacune à une mangeoire. J'étais, pour ainsi dire, trop émue pour pouvoir les regarder, car c'était spécialement pour les voir que nous étions venus si loin.

Cette cour contenait environ vingt juments. Derrière elle était une autre cour qui en contenait un nombre égal. Il y en avait une troisième avec huit étalons attachés de la même manière et au delà une quatrième avec trente ou quarante poulains. Je ne puis raconter ce que j'ai vu, car le haras de l'émir mériterait à lui seul un chapitre. Il suffira de remarquer que l'impression de Wilfrid et la mienne étaient pareilles. Les animaux que nous avons vus n'étaient pas comparables, pour la beauté de la forme et la qualité, à ceux qu'il



Les écuries d'ibn Rashid.

nous avait été donné de voir chez les Gomussa. Il est vrai que l'émir ne nous accorda guère le temps de la réflexion ; il eut un geste magnifique, en nous disant avec une humilité feinte : « Les chevaux de mes esclaves » ; puis il nous entraîna d'une cour à l'autre, sans nous donner le loisir de lui faire beaucoup de questions sur la race de ses chevaux ; Hamûd nous fournirait des détails. Ce que nous en avions aperçu, cependant, était de nature à nous satisfaire, et Hamûd nous avait promis de nous faire visiter le haras une seconde fois. En dépit des paroles de l'émir, c'étaient bien là les juments célèbres d'ibn Rashid, les représentants du haras de Feysul ibn Saoud sur lequel on a fait tant de romans.

Un spectacle aussi attrayant pour nous, dans la pensée de l'émir, étaient ses cuisines, vers lesquelles il nous indiqua le chemin. Là, avec un orgueil non déguisé, il nous montra sa vaisselle et en particulier sept chaudrons monstrueux dans chacun desquels, disait-il, on pouvait faire cuire trois chameaux entiers. Plusieurs d'entre eux étaient à l'œuvre. Tous les jours ibn Rashid a deux cents hôtes à nourrir, sans compter les gens de sa maison ; quarante moutons ou sept chameaux sont le menu quotidien. Au sortir du château, une multitude affamée était en train de se réunir. Tous les étrangers qui sont à Haïl ont leur couvert mis à la table d'ibn Rashid. Vers le coucher du soleil, la cour commence à s'emplir. L'émir ne préside pas lui-même à ces festins ; il dîne toujours seul ou dans son harem. Mais les esclaves et les officiers du château sont bien dressés et reçoivent avec une politesse parfaite les arrivants, riches ou pauvres. On nous apporta notre propre dîner à notre logis. Ainsi se terminait la première journée de notre séjour à Haïl, journée d'un intérêt merveilleux, mais pas peu fatigante. « *Ya akhi*, mon frère, dit Mohammed ibn Arûk à Wilfrid ce soir-là, pendant qu'ils fumaient et buvaient leur café, ne vous avais-je pas promis que vous verriez le Nedjed et ibn Rashid, et les juments de Haïl? Est-ce que vous ne les avez pas vus? » Nous le remer-

ciâmes tous les deux, et, au fait, nous en étions très reconnaissants, non que les faveurs fussent toutes du même côté, car les services fraternels étaient balancés, et Mohammed avait de quoi être aussi content que nous du voyage. Mais, hélas! nos relations agréables avec Mohammed étaient près de finir.

Les quelques jours suivants de notre séjour à Haïl méritent d'être racontés brièvement. Wilfrid et Mohammed allèrent chaque matin au mejlis, ensuite faire des visites, quelquefois à Hamùd, quelquefois à Mubarek, quelquefois à l'émir. Chaque matin aussi, un esclave nous apportait à déjeuner du château, et un soldat nous escortait dans les rues. Mohammed avait fait la connaissance de l'un des siens, et généralement était absent toute la journée. Je m'asseyais beaucoup à la porte et évitais de parcourir les rues, sauf quand j'étais invitée au château, car nous avions découvert que la discrétion était une vertu nécessaire. Je crois que cette prudence était fondée. Bien que nous n'ayons été accueillis que par de bons procédés par les habitants de Haïl, nous apprîmes plus tard que plusieurs d'entre eux n'étaient pas satisfaits de la réception que l'émir nous avait faite; on n'avait pas encore vu d'Européens dans le Nedjed. Il est possible que quelque sentiment fanatique aurait pu naître, si nous y avions donné lieu. Le wahabisme est sur son déclin dans cette ville, mais il n'est pas éteint, et les Wahabites auraient sans doute été pour nous des ennemis. Dans la maison de l'émir, ou même sous la garde de l'un de ses officiers, nous étions parfaitement en sûreté, mais sortir seuls aurait pu être téméraire. Il n'y aurait pas eu non plus de raison suffisante: en dehors de la cour, il y a peu de chose à voir dans Haïl.

Hamùd et sa famille furent à notre égard de vrais amis. Hamùd était un homme qui inspirait confiance du premier coup; nous n'eûmes pas à regretter d'avoir agi d'après l'impression que son caractère avait d'abord faite sur nous. Il avait toujours, à ce qu'on dit, refusé d'accepter les présents

de l'émir; il n'avait pas approuvé sa conduite, bien qu'au point de vue politique il se fût rangé de son côté et le servît avec la fidélité d'un frère. Ses manières sont certainement aussi distinguées que celles qu'on peut observer ailleurs, dans n'importe quel pays du monde; il est de plus intelligent et instruit. L'émir est différent; avec lui, il y a toujours une sorte de gêne. Il était impossible d'oublier l'horrible histoire de son usurpation; il y avait aussi quelque chose dans sa personne qui empêchait de se sentir à l'aise en sa présence. Bien qu'il sache se conduire avec dignité, il ne le fait pas toujours, et il est difficile de concilier ses manières, parfois presque enfantines, avec l'habileté dont il a donné des preuves. Il y a de l'enfant gâté dans sa façon d'errer d'un sujet à un autre et, comme Jôhar, de faire des questions sans attendre toujours la réponse, point d'éducation qui n'est pas toujours malséant chez un prince. C'est peut-être un effet de sa condition souveraine. D'autre part, il est vain jusqu'à la naïveté, comme les gens qu'on nourrit constamment de flatteries; il est toujours en quête de compliments sur son pouvoir, sa sagesse, ses possessions. Il nous a fréquemment déployé sous un jour puéril sa jalousie contre les autres grands cheiks. Hamûd n'a aucun de ces défauts. J'imagine qu'il a auprès de son cousin la situation qu'on prête à Morny auprès de Louis-Napoléon; seulement Morny n'était pas un si excellent homme ni même un gentleman aussi accompli qu'Hamûd. Il conseille l'émir, lui travaille l'esprit à huis-clos; aux yeux du monde, il n'est que le serviteur obséquieux de son maître. Hamûd a plusieurs fils, dont l'aîné, Majid, a le charme des manières de son père, et un autre, l'attrait d'une jeunesse tout à fait candide, et d'une beauté idéale. Majid est âgé d'environ seize ans; lui, son frère et un jeune oncle vinrent, le lendemain matin de notre arrivée, nous complimenter au nom d'Hamûd. Il causa beaucoup et ouvertement de toute chose; il nous fournit une quantité de renseignements sur les juments du haras de l'émir, sur celles de son père et les siennes. Il en vint même

à raconter une expédition faite en compagnie de l'émir dans le voisinage de Queyt, et comment il avait vu la mer. Ils avaient fait un ghazù contre les fellâhin de la côte et étaient revenus. Il me demanda comment je montais à cheval ; je lui montrai ma selle de femme, qui ne le surprit pas néanmoins : « C'est une *shedad*, dit-il ; vous montez à cheval comme on monte sur un delùl. » Ce jeune Majid, quoiqu'il ait tout à fait la physionomie d'un enfant, est marié. On nous a appris qu'ici, dans les bonnes familles, on ne diffère guère le mariage après l'âge de seize ans. J'ai fait la connaissance de sa femme, Urgheyeh, qui est vraiment jolie, de petite taille et fort jeune ; c'est une des filles de Metaab, et sa sœur est mariée à Hamùd, de sorte que le père et le fils sont beaux-frères.

Mubarek, chef des esclaves de l'émir, était une de nos connaissances particulières. Il habite une très belle maison, une belle maison de celles d'Haïl ; Wilfrid lui a fait plus d'une visite dans cette maison. Elle est curieusement ornée de modèles en plâtre, d'oiseaux et d'animaux, autruches, antilopes et chameaux. Quoique esclave, Mubarek n'a pas l'air d'avoir une goutte de sang nègre ; c'est encore un mystère pour nous de savoir comment cela peut se faire. C'est un homme bien élevé ; il a fait tout ce qui était en son pouvoir en vue de nous être agréable.

Le second jour depuis notre arrivée, après les compliments d'usage et un bout de conversation, je demandai à l'émir la permission de visiter son harem. Mohammed ibn Rashid parut très flatté de ma requête ; il y fit droit sur-le-champ, disant qu'il allait envoyer en informer les *khawatin* (dames) et les prier de se préparer à me recevoir. Il fit partir un messager, mais nous restâmes à causer fort longtemps avant d'avoir des nouvelles du message ; j'étais fatiguée d'attendre et je me demandai déjà quand il me serait permis de rentrer au logis, où je devais travailler en secret à mon journal, lorsque le serviteur reparut et annonça qu'Amusheh, la principale épouse de l'émir, était prête à me recevoir. J'imagine

que les dames font rarement de la toilette, à moins qu'elles n'aient à montrer leurs vêtements de soie et leurs joyaux à quelque visiteur. Dans ces sortes d'occasions, leur costume doit être plus recherché et puis le kohl et le fard exigent du temps. L'émir me remit aux soins d'une esclave noire qui m'ouvrit le chemin vers le harem. Les femmes d'Hamûd, comme celles de l'émir, vivent au palais, mais dans des appartements séparés. Le kasr est toute une ville; moi et mon guide nous traversâmes rapidement une série de couloirs et de cours; on tourna de tant de côtés à droite et à gauche, que, si j'avais eu à retrouver mon chemin sans assistance, je n'y serais certainement pas parvenue. Enfin, après avoir traversé une vaste cour, on s'arrêta à une porte basse. Elle était ouverte, et, du dehors, je pouvais distinguer une foule de personnes assises autour d'un feu; c'était l'entrée du kahwah d'Amusheh. Dans cette chambre, le plafond était soutenu par deux colonnes, comme les autres chambres que j'avais vues au palais, sauf le grand kahwah, qui en avait cinq. L'endroit où l'on faisait du feu, était, comme à l'ordinaire, un trou oblong pratiqué dans le sol, à gauche de l'entrée, dans un coin, non loin de la porte. Il y avait dedans un bassin contenant du feu; entre le feu et la muraille, des tapis étaient étendus. Toutes les personnes présentes se levèrent à mon arrivée. On pouvait aisément distinguer Amusheh parmi les autres, même avant qu'elle se fût avancée pour me faire les honneurs. Elle possède une certaine distinction extérieure et des manières qu'on remarquerait partout; elle éclipsait complètement le reste de la compagnie. Mais elle est la fille d'Obeyd et la sœur d'Hamûd; elle a tous les droits à briller parmi ses amis, ses parents et les autres femmes de l'émir. Les traits de son visage, bien que moins réguliers que ceux de son frère, ne sont pas communs; elle a le nez et la bouche bien découpés et quelque chose de singulièrement clair et brillant dans la physionomie. Hedusheh et Lulya, les deux épouses qui viennent après Amusheh, étaient présentes; elles por-

taient du brocart en or aussi riche qu'elle; leurs lèvres et leurs joues étaient enluminées du même carmin, leurs yeux étaient bordés du même kohl et aussi noirs que les siens, mais elles n'avaient pas le même charme. Amusheh possède en outre du mérite et de l'enjouement; elle a l'art de soutenir la conversation, à laquelle les deux autres s'aventurèrent à peine à prendre part. Elles étaient gentilles et agréables, mais vivaient évidemment dans une position subordonnée. Lulya jouit, avec Amusheh, comme celle-ci m'en a informée, du privilège de ne jamais quitter la ville, privilège qu'elles considèrent comme important. Elles ont cette prééminence sur Hedusheh, à qui incombe le devoir de partager les aventures de l'émir dans le désert, où il passe toujours une partie de l'année sous la tente. L'obligation de ce service extérieur est considéré comme dérogeant, par suite mal vu par les dames de Haïl. Elles n'ont aucune idée d'amusement, si l'on en peut juger par ce qu'elles m'ont dit. Elles ont la ferme conviction que le bonheur parfait comme la dignité consistent à être toujours assises.

Amusheh et moi jouîmes quelque temps de ce bonheur. Nous nous assîmes ensemble sur un tapis étendu sur un matelas; des coussins étaient rangés derrière nous le long de la muraille afin de pouvoir nous appuyer contre. Pendant la conversation le feu nous brûlait les joues. A ma droite était assise Hedusheh; à côté d'elle, Lulya et le reste de la compagnie faisaient cercle autour du feu. Au bout de quelques instants, Atwa, une jolie petite fille, qu'on me présenta comme la quatrième femme de l'émir, fut introduite et prit place à côté de Lulya. Elle avait plutôt l'air d'une femme future que d'une femme mariée, à cause de son extrême jeunesse. Au fait, il me fut tout de suite démontré qu'elle était là comme surnuméraire et que l'émir était décidé à la refuser comme trop enfant et insignifiante [1]. En réalité, il rêvait à une al-

1. Je n'ai rien appris du sort de la veuve d'Obeyd, et ne pouvais pas m'en informer.

liance conforme à son rang qui lui rapporterait des avantages politiques, aussi bien qu'un accroissement à son bonheur domestique. Tel était, en effet, l'objet des projets matrimoniaux dont il m'apprit lui-même l'existence par les questions qu'il me fit à propos des filles mariables des cheiks nomades. Qui pourrait mieux convenir à ses desseins que la fille de quelque grand cheik du désert, dont la famille lui serait un



Une soirée chez ibn Rashid.

allié utile pendant la guerre, tandis qu'elle, c'est-à-dire cette quatrième femme idéale, à l'opposé des femmes de la ville, serait toujours prête à accompagner son mari au désert, parce qu'elle préférerait la vie du désert à la vie urbaine?

Parmi les personnes présentes étaient quelques vieilles femmes, des parentes dont le nom et le degré de parenté m'ont échappé, puis quelques amies et un grand nombre de servantes et d'esclaves, celles-ci noires pour la plupart. Elles

étaient toutes accroupies autour du feu, chacune s'efforçant d'arriver au premier rang et de trouver l'occasion de faire une remarque afin de prendre part à la conversation de leurs supérieures au point de vue hiérarchique. Aucune de ces femmes du dehors ne porte de vêtement autre que du coton noir, bleu et noir, ou en étoffe de laine, costume habituel des femmes nomades dans cette partie de l'Arabie. Ce vêtement était ordinairement garni d'une étroite bordure rouge qui ressemblait à une corde et ne faisait pas mauvais effet. Les riches vêtements d'Amusheh et des autres femmes de l'émir ne sont pas aisés à décrire à cause de leur splendeur informe. Chacune de ces dames porte une sorte de tunique taillée en abba, mais fermée par devant de manière à pouvoir se rabattre sur la tête ; comme elle n'a pas de ceinture ou d'attache à la taille, elle ressemble à un sac. Ces sacs étaient d'une étoffe magnifique, en fil d'or mélangé de soie, mais fort disgracieux, par le défaut d'ajustement. Amusheh en avait un d'or cramoisi, et autour du cou, une collection de chaînes garnies de turquoises et de perles. Sa chevelure pendait, divisée en quatre longues tresses retenues par des rubans rouges ; sur le haut de sa tête était fixé un ornement en or et en turquoises de la forme d'un plat de 4 pouces de diamètre placé en avant sur le bord du front ; il était rattaché en arrière par des chaînes d'or et de perles à un autre ornement aussi en or et en turquoises, accroché sur le derrière de la tête avec des bouts qui retombaient de chaque côté jusque sur le cou, et se terminaient en rangées de perles avec des clochettes d'or et des glands de perles. Les perles étaient irrégulières et non assorties, les turquoises différentes de forme, de volume et de qualité, mélangées avec des grains de corail en chapelets. Le travail en or était de bonne qualité ; une partie venait de Perse ; le plus considérable était un produit de l'industrie locale. Il ne faut pas oublier les anneaux du nez ; ils sont beaucoup plus grands ici qu'à Bagdad ou ailleurs ; ils ont de 1 pouce et demi à 2 pouces de dia-

mètre. Ils se composent d'un mince cercle d'or avec un nœud d'or et de turquoises attaché par une chaîne à la coiffure décrite tout à l'heure; on les insère dans la narine gauche, mais on les ôte et les laisse pendre à gauche pendant qu'on mange ou qu'on boit. C'est un ornement fort laid, je ne crains pas de l'affirmer; quand on l'ôte, il laisse voir un trou disgracieux, mal percé dans la narine, beaucoup plus désagréable d'aspect que les trous des oreilles européennes. Mais la mode est le guide des femmes à Haïl comme ailleurs, et mes nouvelles connaissances se contentèrent de rire quand je leur en fis la remarque. Elles trouvent que ces bijoux sont des bagatelles utiles, et dans la conversation s'amusent à les ôter et à les remettre. Un plus grand diamètre de l'anneau semble en outre l'indice d'une haute position, de sorte qu'il peut être considéré comme la mesure du rang de celle qui le porte, car les anneaux des personnes de rang inférieur ne dépassent pas 1 pouce de large.

Amusheh était très communicative; elle me cita tant de nouveaux noms, que je ne puis me rappeler les détails qu'elle me donna sur les ibn Rashid et leur parenté. Elle me fit observer que ni elle ni les autres épouses de Mohammed n'avaient d'enfants, fait que je connaissais déjà et pas seulement de la bouche de Radi; c'est l'opinion de la ville et de la tribu qu'il est un jugement de Dieu, à cause des crimes de l'émir. Elle me parla très affectueusement de son neveu Majid et de son frère Hamûd, avec vénération de son père Obeyd; mais je ne puis me rappeler si elle m'apprit quelque chose de nouveau sur leur compte. Elle m'a aussi parlé de Tellâl, mais naturellement sans faire mention de Bender. En réalité, désireuse comme j'étais de tous les renseignements qu'elle pouvait me fournir, je connaissais trop l'histoire et les secrets de la famille pour me risquer à lui faire des questions; de plus, tout indice de curiosité de ma part m'aurait fait soupçonner de motifs inavoués. Aussi me sentis-je plus à l'aise quand la conversation tomba sur des sujets moins dan-

gereux et plus ordinaires, tels que les manières et les coutumes des différents pays. « Pourquoi ne portez-vous pas vos cheveux comme les miens? » dit-elle, en me donnant à admirer les longues tresses de sa chevelure châtain. J'eus à lui expliquer que leur courte dimension ne le permettait pas. « Pourquoi aussi n'êtes-vous pas vêtue de brocart? — Combien peu convenables, répliquai-je, seraient de si belles étoffes pour voyager, chasser, monter à cheval dans le désert! » Lorsqu'on parla de monter à cheval, Amusheh parut un moment inquiète sur la question de savoir si elle était complètement satisfaite de son lot dans cette vie. Elle aimerait, disait-elle, à me voir sur ma jument. Je lui promis qu'elle me verrait sur ma jument, si c'était possible. Mais l'occasion ne se présenta pas; peut-être l'autorité suprême l'empêcha-t-elle de naître. Il est possible que cela eût excité du mécontentement. Le temps s'écoulait durant ces bavardages, et la prière de midi sonna. Mon hôtesse me pria de l'excuser et ajouta. « Je vais prier. » Toute la compagnie se leva, et l'on se mit à réciter la prière au milieu de la chambre. Ensuite Amusheh revint, et reprit la conversation au point où on l'avait laissée.

En ce moment, quelques esclaves apportèrent un plateau, qu'elles posèrent devant moi. Il y avait dessus un solide déjeuner, un large plat de riz au milieu entouré d'une série de petits vases contenant différentes sauces destinées à l'assaisonner. Je m'excusai autant que je pus sur mon défaut d'appétit, et déclarai que le matin même j'avais mangé un des lièvres envoyés par l'émir. Naturellement on mit de l'insistance à me faire manger, et je dus essayer; heureusement il y avait à ma portée des bouches affamées et des yeux ardents qui attendaient qu'on leur passât les plats, et je pus m'en tirer à l'aise.

Amusheh m'invita ensuite à monter l'escalier; elle voulait me montrer son appartement privé à l'étage au-dessus du kahwah. Je la suivis jusqu'en haut de cet escalier trop

raide, dont chaque degré avait au moins 18 pouces d'élévation. Il ne conduisait nulle part, sinon à une chambre qui me parut de la même étendue que celle d'en bas, construite sur le même plan, avec deux colonnes qui soutenaient le toit, et, dans un enfoncement, une fenêtre correspondant à la porte du kahwah. Cet appartement était bien garni de tapis, et comme autres objets d'ameublement, d'un large lit ou couchette, composé d'une pile de matelas recouverts d'une courte-pointe de velours et d'or, puis d'une espèce de dressoir ou armoire, coffre (*sanduk*) assez grossièrement fait, en bois noir, orné de grosses et épaisses plaques d'argent, fixées dessus à intervalles inégaux. Ce dressoir était placé contre la muraille; il pouvait avoir 5 pieds de long et 2 ou 3 pieds de hauteur; il avait deux portes; il était élevé à 2 pieds au-dessus du sol sur quatre jambes assez minces. Au-dessous et par devant étaient trois ou quatre rangées de vases de Chine et de faïence commune, puis quelques poteries indiennes, le tout disposé sur un tapis comme des articles a vendre dans les rues. Amusheh me demanda ce que je pensais de son appartement, s'il était gentil. Lorsque je l'eus satisfaite par mon approbation, on redescendit et l'on se rassit comme auparavant sur le matelas entre le feu et la muraille.

Pendant ma visite, l'émir était venu deux fois au kahwah; chaque fois qu'il avait paru à la porte, la compagnie, y compris ses épouses, s'était levée, à l'exception d'Amusheh, et était restée debout jusqu'à son départ. Amusheh n'avait fait qu'un léger mouvement comme pour se lever, et avait gardé sa place à côté de moi, tandis que son mari était en face à causer avec nous. Il m'adressa la parole d'une manière à peu près exclusive, et parla du ton frivole, presque puéril, qu'il affecte souvent. Il me demanda mon opinion sur ses épouses, si elles étaient plus belles et plus charmantes que la femme d'ibn Shaalan, Ghiowseh, sœur d'El-Homeydi ibn Meshur, ou que sa première femme Turkya, fille de Jedaan, qui l'avait quitté afin de retourner à la tente de son père.

Durant les quarante-huit heures qui s'étaient écoulées depuis mon arrivée à Haïl, l'émir m'avait déjà beaucoup interrogée à propos de ces deux dames ; je lui répondis pour la centième fois que Turkya était belle et gentille, que Ghiowseh était encore plus belle, mais qu'elle avait un caractère impérieux. Il était décidé à établir une comparaison entre les deux familles. Il était heureux que maintenant que j'avais vu Amusheh, Hedusheh, Lulya et Atwa, je pouvais répondre la vérité, c'est-à-dire qu'elles étaient plus belles que leurs rivales, même Atwa, la pauvre petite dédaignée. Il était impatient de m'entendre mettre Atwa au rang des autres et s'écria : « Oh ! Atwa, je n'ai pas besoin d'elle ; elle n'est bonne à rien. » Son caractère est, comme je l'ai déjà fait observer, un mélange extraordinaire d'habileté et de savoir politique, d'une part, et de penchant à perdre son temps à des niaiseries folles, si elles peuvent intéresser sa vanité personnelle. De son habileté, j'en juge par les observations fort élevées que je lui ai entendu faire sur de graves sujets, comme par la situation qu'il a su acquérir et conserver. Personne ne peut douter de son énergie ; il l'a manifestée, hélas ! par ses crimes ; mais il est poursuivi par des jalousies si chétives, que je suis surprise qu'elles n'aient pas d'influence sur sa conduite dans une crise politique importante. Je crois néanmoins qu'en pareil cas toutes ces petites vanités disparaîtraient, car il est ambitieux avant tout, et sa vanité fait en quelque sorte partie de son ambition. Il est personnellement jaloux de tous les autres personnages en relief, parce que là, en Arabie, l'héroïsme personnel est, peut-être plus que partout ailleurs dans le monde depuis les temps chevaleresques, un instrument de pouvoir politique. Il voudrait, je n'en doute pas, s'allier avec Sotamm, si cela pouvait servir à ses fins ; cependant en ce moment tout à fait inopportun, il ne pouvait s'empêcher de me parler d'ibn Shaalan, dans le but, sans doute, d'apprendre quelque chose de nature à ravaler son rival. J'avoue que je trouvai embarrassant de le

voir entreprendre l'examen des qualités de Ghiowseh et de Turkya, en présence de ses propres épouses, qui écoutaient, les yeux grands ouverts, avec une attention qui leur coupait la respiration. Mon embarras s'accrut lorsque, après le départ de l'émir, Amusheh, de son côté, me fit subir tout un interrogatoire sur le même sujet. Pendant tout le temps de sa visite, l'émir n'avait cessé de me questionner, surtout à propos de Turkya, jusqu'à ce qu'enfin le tenant dans un coin et perdant patience, je lui dis : « Pourquoi me faire toutes ces questions? pourquoi avez-vous besoin de tant de renseignements sur Turkya? Que vous importe qu'elle soit belle ou bonne? Vous ne l'avez jamais vue, et il n'est pas probable que vous la voyiez jamais! — Non, dit-il, je ne l'ai jamais vue. Encore ai-je besoin d'entendre parler d'elle et de savoir votre opinion sur elle. Peut-être quelque jour aimerais-je à l'épouser ; je pourrais la prendre au lieu de cette petite fille, il désignait Atwa, qui ne fera jamais mon affaire et dont je ne veux pas. Elle n'est bonne à rien, répétait-il, bonne à rien. » La pauvre petite Atwa, écoutait debout, avec une indifférence stupide, je crois, car j'observais sa contenance et ne pus y découvrir même l'ombre passagère du regret ou du désappointement. Au fait, parmi les femmes de l'émir, Amusheh semblait la seule qui eût pour lui quelque sentiment d'affection. Aussitôt qu'il fut parti, elle se mit à me questionner. « Qu'est-ce que Turkya? » me demanda-t-elle, respirant à peine. Je fus étonnée qu'elle ne la connût pas, car elle savait qui était El-Homeydi ibn Meshur. J'eus à lui expliquer que sa sœur Ghiowseh avait épousé Sotamm ibn Shaalan et à lui conter l'histoire du second mariage de Sotamm ; comment Ghiowseh avait pris la résolution de se délivrer de sa rivale et avait réussi à lui rendre la vie si dure, que celle-ci avait quitté Sotamm et refusait de retourner auprès de lui. Amusheh s'intéresse certainement à ibn Rashid, et je pense qu'elle craint qu'un nouvel élément de discorde ne s'introduise dans la famille. Quant à sa position,

elle ne pourrait guère être entamée par l'arrivée d'une nouvelle épouse. Comme sœur d'Hamûd, elle doit être tranquille du côté de son rang et de son influence. L'émir, avec sa conscience coupable, n'oserait pas, même s'il le désirait, mépriser soit elle, soit Hamûd, dont le concours lui est si précieux.

De l'appartement d'Amusheh, je me rendis, accompagnée d'une esclave noire, à un autre appartement du château, celui de la femme d'Hamûd, Beneyeh, fille de Metaab. J'y rencontrai Urgbeyeh, sa sœur, mariée à Majid, fils d'Hamûd et aussi une autre femme d'Hamûd. Cette dernière n'était pas considérée comme une égale. A une interrogation que je fis sur sa naissance et ses parents, on répondit : « C'est la fille d'un Shammar. — De qui? demandai-je. — *Ahad* (un). — Mais qui est-il? — *Ahad, fulan min Haïl min el helad* (quelqu'un, un personnage de la ville). — On la considérait à peine comme faisant partie de la famille. La troisième et la quatrième femme que je vis ensuite, sont comme la première, des parentes; l'une est la fille de Tellâl, l'autre de Suleyman, oncle d'Hamûd du côté maternel (khal). Ces quatre dames sont jeunes ; la mère de Majid, dont je n'ai pas entendu prononcer le nom, est morte, je crois, il y a quelques années. Hamûd, comme l'émir, a fixé le nombre de ses femmes au chiffre exact autorisé par les prescriptions du Coran. Lorsqu'il y en a une qui meurt ou qui cesse de plaire, on la remplace comme on remplace une servante. Beneyeh me reçut à l'entrée de son appartement et m'introduisit, par une petite antichambre ou vestibule, dans son kahwah. On n'y resta que quelques instants ; à ma grande surprise, on apporta trois fauteuils qu'on plaça dans l'antichambre. Moi, Beneyeh et la femme du second rang, nous y assîmes à boire du thé dans des soucoupes avec des cuillers à thé. Les coupes étaient pleines jusqu'au bord et on le faisait couler dans les soucoupes sur des morceaux de sucre ; il était bon néanmoins. On apporta ensuite un monceau de citrons, que pe-

lèrent des esclaves et qu'ils tendirent à la ronde après les avoir coupés par quartiers. Ces rafraîchissements pris, Beneyeh manifesta le désir de me montrer son appartement d'en haut. On y arriva, comme dans l'appartement d'Amusheh, par un escalier raide donnant dans le kahwah. Il était construit dans le même style, avec deux colonnes pour soutenir les poutres du toit, mais il n'avait pas de fenêtre ; il était éclairé par deux ouvertures placées sous le toit. Il était cependant plus intéressant que celui d'Amusheh, car des armes en décoraient les murs. Il y avait là dix-huit à vingt épées, des fusils, des poignards, arrangés avec soin et avec goût comme objets d'ornement. Les fusils étaient tous de vieux modèles, hors d'usage, avec de longs canons, mais de belles incrustations en argent. Parmi les poignards, il y en avait deux que nous avions déjà vus dans la soirée : l'émir, en effet, les avait envoyé chercher afin de nous faire voir de beaux spécimens de l'orfèvrerie de Haïl. Les épées ou plutôt les poignées étaient d'une richesse très variée ; je n'en ai pas vu les lames. Il est fâcheux qu'en ce moment je n'aie pas pensé à Obeyd et à ses trois vœux ; ainsi ai-je oublié de m'informer si l'épée d'Obeyd était parmi celles-ci. Il n'aurait pas fallu s'informer de sa veuve ; mais il n'y aurait pas eu d'inconvenance à demander à voir son épée. Depuis, j'ai beaucoup regretté cet oubli, car je n'ai pas eu d'autre occasion. Il aurait été curieux de s'assurer si l'épée d'Obeyd était sans joyaux conformément à l'austérité wahabite. Il aurait à coup sûr désapprouvé, s'il avait pu en être le témoin, l'or et les bijoux sans parler de la soie et du brocart que portaient ses descendants. Ses propres enfants n'ont rien conservé de l'ascétisme sévère qu'on lui attribue quoiqu'ils aient hérité de son amour de la prière.

Hamûd monta l'escalier pendant que j'étais auprès de Beneyeh, mais ne demeura qu'un instant. Ils semblaient vivre en fort bons termes ; quand il fut parti, Beneyeh me parla beaucoup de lui et en paraissait très fière. Ceci est à Hamûd,

disait-elle, et puis ceci et encore ceci, et voilà son lit, ajouta-t-elle, en m'indiquant une pile de matelas couronnés d'une fine couverture. Parmi les objets d'ameublement qui garnissaient la chambre, se trouvaient plusieurs articles d'Europe, un lit en fer garni de matelas, plusieurs miroirs entourés de cadres mal dorés, une horloge à poids. Urgheych nous rejoignit en ce moment et Beneych me montra le magnifique collier de sa sœur, en or et en corail richement travaillés. — C'était à mon père, dit-elle, en ajoutant que cet ornement venait de Perse. Beneych est immensément orgueilleuse de son fils, un bel enfant de quatre mois. Elle et sa sœur étaient aimables et désireuses de me plaire et j'aurais volontiers dépensé le reste de l'après-midi dans leur compagnie; mais c'était pour moi l'heure de faire une autre visite. Après avoir reçu les adieux et les souhaits des deux sœurs, mon guide noir me prit par la main et me conduisit à l'appartement d'une autre épouse d'Hamûd, Zehowa, fille de Tellâl. Elle est sympathique et intelligente, de fort petite taille et mince, avec des mains encore plus minces. A l'exemple des autres dames, elle portait des anneaux aux doigts, garnis de grosses turquoises de forme irrégulière. On s'assit près du feu, on mangea des limons, des trengs, on but du thé; Zehowa envoya chercher sa fille, un baby de neuf mois, qu'elle voulait me montrer. Je lui appris que j'avais aussi une fille et que les filles valaient mieux que les garçons, ce qui lui plut et elle me répondit : — Oui, les filles appartiennent à la mère et les garçons au père.»

On en était là, quand un garde, un grand gaillard noir, tout couvert d'écarlate, vint m'apporter une requête de la part du beg qui m'ordonnait de le rejoindre dans le kahwah de l'émir, où il m'attendait. Zehowa, comme ses cousines, me suppliait de rester, ou du moins de lui faire encore une visite aussitôt que possible. Je lui dis adieu et suivis l'homme à habit d'écarlate et à épée à travers les cours, les couloirs et les passages, jusqu'au kahwah, où je trouvai Wilfrid. Il était à boire du café et à causer avec un homme en-

tre deux âges. Ce personnage était Mubarek, le chef des esclaves dont j'ai déjà fait mention. Il avait fourni à Wilfrid une quantité d'excellents renseignements sur les chevaux et surtout sur la dispersion du haras de Feysul ibn Saoud, et sur les moyens par lesquels cette célèbre collection avait été obtenue. Elle avait été faite, disait-il, chez les nomades du Nedjed et ceux du Nord, par voie d'achat ou de guerre.

Je n'ai pas revu Zehowa, Beneyeh ni Amusheh, car les jours suivants ont été très remplis ; plus tard nous nous trouvâmes enveloppés dans un réseau mystérieux et soumis à une influence hostile, dont les effets se firent sentir sans que nous fussions d'abord en état de l'apercevoir ou d'en deviner la cause. C'était pour nous une raison de plus de rester en repos et de fuir la curiosité, mais j'anticipe sur des événements que je raconterai plus tard en détail.

Environ trois jours après, je fis une visite au harem de l'oncle d'Hamûd. C'était un gentleman nommé Suleyman dont nous avions déjà fait la connaissance, car nous l'avions rencontré plusieurs fois à la cour. Il m'avait fait inviter à voir sa famille ; deux esclaves noirs vinrent m'escorter jusqu'à la maison, qui est une dépendance du palais. Dans un kahwah ouvrant sur une petite cour, je trouvai le vieillard qui m'attendait, afin de me recevoir lui-même. Il teint sa barbe en rouge et aime les livres, au milieu desquels il était assis. J'espérais que sa conversation serait instructive, et nous avions à peine commencé à causer lorsque, hélas ! sa femme fit irruption suivie d'une bande d'autres femmes, sur quoi il rassembla ses livres à la hâte, ainsi que quelques manuscrits épars à côté et après en avoir enfermé une partie dans une armoire, emporta le restant et s'échappa.

Ghut, sa femme, est la personne la plus stupide que j'aie rencontrée dans Haïl, mais elle est bavarde et hospitalière avec ses dattes, son beurre frais flottant sur le lait dont il est extrait, et ses dragées. La foule bariolée de ses serviteurs, blancs, mulâtres et noirs, esclaves et enfants, ne la crai-

gnaient pas beaucoup, babillaient à cœur joie, sans que rien mît obstacle à leurs épanchements. Tous étaient, néanmoins, respectueux et attentifs à mon égard. La fille de Ghut, une autre Zehowa, arriva sur ces entrefaites avec un esclave qui portait son fils Abderrahman, un enfant d'un an. Zehowa avait une bonne figure, mais elle était presque aussi sotte et fatigante que sa mère. Elle s'opiniâtra à me montrer sa boîte à bijoux, qu'elle envoya chercher afin d'en étaler le contenu devant moi. C'étaient des bijoux vulgaires, des ornements en or pour la tête, les bras et les chevilles des pieds garnis de turquoises et de rangées de perles. L'ameublement de la chambre qu'elle et sa mère désignaient à mon admiration ressemblait à ceux que j'avais déjà vus ; c'étaient des dressoirs ou coffres à pieds, ornés de plaques d'argent grossièrement travaillées.

La conversation était lourde. En voici un échantillon : Moi : « Que faites-vous tout le long de la journée? — Zehowa : Nous vivons au château. — Moi : Vous n'en sortez pas du tout? — Zehowa : Non, nous ne quittons pas le château. — Moi : Alors, vous ne montez jamais à cheval? (Je demande toujours si on monte à cheval afin de voir l'effet de cette demande.) — Zehowa : Non, nous n'avons pas de juments. — Moi : Quelle pitié! Et vous ne sortez jamais de Haïl, vous n'allez pas dans le pays, au désert? — Zehowa : Oh! non, par exemple. — Moi : Mais que faites-vous pour passer le temps? — Zehowa : Nous ne faisons rien. — Ici un garçon noir fort avisé nous interrompit : — Oh! khatùn, ce sont les filles des cheiks qui n'ont rien à faire, rien du tout, comprenez-vous? — Moi : Oui, je comprends parfaitement; mais elles pourraient s'amuser sans travailler, et me tournant vers Zehowa, j'ajoutai : Est-ce que vous n'allez jamais visiter les chevaux? — Zehowa : Non, nous ne faisons rien. — Moi : Je mourrais, si je ne faisais rien. Lorsque je suis chez moi, la première chose que je fais, le matin, est d'aller voir mes chevaux. Comment faites-vous, pour dépenser votre

vie ? — Zehowa : Nous nous asseyons. — De sorte qu'ici, le bonheur suprême dans le harem est de s'asseoir dans une oisiveté absolue. Il paraît bizarre, quand les hommes sont si actifs et si aventureux, que les femmes soient satisfaites dans le désœuvrement ; mais c'est, je le suppose, une tyrannie de la mode.

Chaque soir, après le dîner, nous sommes habitués à recevoir un message de l'émir qui nous invite à passer la soirée avec lui. C'était toujours la partie la plus agréable de notre journée, car nous trouvions, en général, un ou deux visiteurs dans sa compagnie. Comme exemple, je prends un extrait de mon journal : — Ce soir, nous avons trouvé l'émir de fort bonne humeur. Il était arrivé des nouvelles d'El-Homeydi ibn Meshur, un cheik roala de la fraction opposée à Sotamm ; il y a un mois, une bataille avait eu lieu entre les Roala et les Welled Ali ; Sotamm avait été vaincu. Sotamm, à la tête d'un ghazù de six cents hommes à cheval, avait marché contre ibn Smeïr, campé à Jerud, mais ce dernier avait refusé de sortir et de combattre, et Sotamm s'était retiré. Pendant son retour, il était tombé sur un campement écarté des Welled Ali, quelque part à l'est du Hauràn et l'avait sommé de se rendre. Ceux-ci, qui n'avaient que cent cinquante cavaliers, avaient d'abord noué des négociations, et, dit-on, offraient de rendre leur camp avec leurs chameaux à condition qu'on leur permettrait de se retirer avec leurs juments. — Les femmes et les enfants devaient naturellement n'être molestés dans aucun cas. — Sotamm avait agréé cette proposition. Mais les jeunes gens de sa troupe et, en particulier, la famille des ibn Jendal, qui avaient une mort à venger, n'avaient pas voulu entendre parler de compromis, et une bataille avait suivi. Elle se termina d'une façon assez étrange, en faveur du plus faible des deux partis, qui tua quatre hommes aux Roala et parmi eux Tellâl ibn Shaalan, cousin de Sotamm et son héritier présomptif. On dit que Sotamm lui-même n'a dû son salut qu'à la vitesse

de sa jument. Bien que les forces engagées aient été si disproportionnées, personne ici n'est surpris du résultat, car la victoire et la défaite, sont *min Allah*, dans la main de Dieu : mais tout le monde est très satisfait, et l'émir peut à peine contenir sa joie. « Qu'est-ce que vous pensez maintenant de Sotamm ? m'a-t-il dit; a-t-il une cervelle ou n'en a-t-il pas ? — Il n'en a pas beaucoup, je le crains, répondis-je ; mais j'en suis fâchée pour lui. Il est faible, il ne possède point l'art de gouverner son peuple, mais il a du cœur. — Et ibn Smeïr, que dites-vous de ibn Smeïr ? — Il a plus de tête que de cœur, dis-je. — Cela fit plaisir à l'émir. — Ah ! répliqua-t-il, c'est vous, khatùn, qui avez de la tête. Maintenant, que direz-vous de moi ? ai-je une tête ou n'en ai-je pas ? — Vous en avez une, répondis-je. — Et Hamùd ? — Vous avez tous beaucoup de tête ici; beaucoup plus que les nomades, dont la plupart sont des enfants. — Mais nous sommes des nomades aussi, reprit-il, dans l'espoir que je le contredirais. — Je préfère les nomades, répondis-je ; il vaut mieux avoir du cœur que de la tête. — Puis, il en vint à me questionner sur d'autres cheiks dont il savait les noms. — Quel est, demanda-t-il, le meilleur de tous ceux que vous avez rencontrés ? — Mohammed Dukhi, répondis-je, est le plus habile, Ferhan ibn Hedeb le plus poli ; mais celui que j'aime le mieux est votre parent de chez les Jezireh, Faris Jerba. » Je ne crois pas qu'il fût entièrement satisfait. Il n'avait jamais entendu dire, à l'en croire, de bien ou de mal d'ibn Hedeb, qui appartenait à la tribu des Bisshr. Il n'était en relation avec personne, chez les Bisshr, excepté Meshur ibn Mershid, qui lui avait fait une visite, il y a deux ans. Nous lui apprîmes que Meshur et Faris étaient tous les deux les frères de Wilfrid. Il aimait Meshur, mais Faris n'était évidemment pas son favori. J'imagine que l'émir avait pris le parti de Ferhan dans leur querelle de famille [1]. Il est

1. Les ibn Ali étaient jadis cheiks du Djebel Shammar; les ibn Rashid les ont remplacés il y a cinquante ans.

certain que lorsqu'Amsheh, veuve de Sfuk et mère d'Abdul-Kerim, vint avec son fils Faris dans le Nedjed, il ne voulut recevoir ni l'une ni l'autre. Ils séjournèrent dans le désert tout le temps qu'ils restèrent dans le Nedjed et ne vinrent point à Haïl. Rashid ibn Ali, est aussi l'ami de Faris, et naturellement en mauvaise odeur à cette cour[1]. Il me parla également de Jedaan, d'un ton assez indifférent sur le sort de son fils unique Turki, affecté d'idiotie, puis se livra à quelques plaisanteries aux dépens de notre vieille connaissance, Smeïr ibn Zeydan. « C'est un vieux fou! s'écria l'émir; pourquoi l'ont-ils envoyé ici? ils auraient aussi bien pu envoyer un chameau. » Il s'agit du Smeïr qui est venu au Nedjed, il y a un an ou dix-huit mois, essayer d'obtenir l'assistance d'ibn Rashid en faveur de Sotamm, et de former une coalition contre Jedaan et les Sebaa. Nous savions que cette mission avait échoué; mais le fait est qu'ibn Rashid est rongé par sa jalousie contre quiconque est parvenu à quelque réputation dans le désert. Nous sommes étonnés néanmoins de le voir si bien renseigné sur chaque homme et sur chaque chose de l'extrême Nord; et cela nous intéresse beaucoup, car cela résout un des problèmes qui nous embarrassent à propos du Nedjed, celui des relations qui subsistent entre les tribus du Djebel Shammar et les Shammar du Nord. L'émir nous a appris que les Shammar Jezireh et ses propres sujets se considéraient toujours comme de proches parents. « Nos chevaux, dit-il, sont du même sang. » Il a fait la paix avec les Roala et les ibn Haddal; mais les Sebaa et le reste du clan des Bisshr, restent en dehors. Ils ne viennent jamais dans le voisinage du Nedjed, sauf en ghazù, et même ce dernier fait est rare. Une fois cependant un ghazù de Fedaan était venu jusqu'au Kasim; l'émir avait marché contre lui, et capturé une jument Seglawi Jedran, de l'espèce des ibn Sbeni. Il

1. Tous ces personnages ont leur histoire dans l'ouvrage de Mme Blunt intitulé : *les Tribus nomades de l'Euphrate.* (*Note du traducteur.*)

promit de nous la montrer. A ce propos, la conversation tomba sur les chevaux, et notre connaissance du sujet causa un étonnement général. Au fait, nous pourrions à cet égard passer un plus bel examen que la plupart des ibn Rashid. Leur long séjour à la ville leur a fait perdre un grand nombre des traditions nomades. Hamûd, qui prend plus d'intérêt aux chevaux que l'émir, nous a raconté une foule de faits curieux relativement aux haras du Nedjed, en particulier, ceux qui concernaient le dernier émir de Riad, Feysul ibn Saoud, et qui nous expliquent un autre problème, celui de la race fabuleuse des chevaux du Nedjed; mais nous sommes en train de rédiger à ce sujet des notes spéciales.

Il n'y avait pas longtemps que nous étions à causer avec l'émir et Hamûd, lorsqu'un personnage à physionomie fort commune fut introduit et prit place parmi nous. Il était clair que ce n'était pas un habitant de Haïl ; il avait l'air mal dégrossi, ses manières étaient rudes. Il avait l'accent très accusé des gens de Bagdad, et chacun l'appelait *ya Hadji*. C'était donc un pèlerin ; mais pourquoi était-il là ? Le mystère fut bientôt éclairci, car, après un entretien à voix basse avec Hamûd, le nouveau venu s'adressa à Wilfrid dans un langage que nous prîmes d'abord pour du baragouin, jusqu'à ce que s'apercevant qu'on ne lui répondait pas, il s'écria en arabe : « Je vous dis que ce n'est pas un Anglais. » Wilfrid l'interrogea à son tour et finit par découvrir qu'il avait été chauffeur à bord d'un steamer de la Compagnie anglaise des Indes, dans le golfe Persique, et que la langue dans laquelle il s'était exprimé était de l'anglais. Nous n'étions parvenu à entendre que deux membres de phrases : *Verry good* « très bien » et *chief engineer* « ingénieur en chef ». Après les avoir reconnus et donné leur équivalent en arabe, notre identité fut admise. On renvoya ensuite le gaillard à ses affaires et un tout petit vieillard, très poli prit sa place. Il se distinguait, parmi ces Shammar au costume éclatant, par la simplicité de ses vêtements : un

abba brun sans bordure ni ornement, un keffyeh de coton sur la tête, qui n'était rehaussé d'aucun aghal. Tout le monde le traitait avec respect ; il était acquis que c'était un homme de condition. Il entra franchement en conversation avec nous, parla à Mohammed de ses parents dans l'Aared, et il nous fut bientôt démontré qu'il était originaire du Nedjed méridional. Cela rendait compte de la sévérité de son costume ; parmi les Wahabites, on ne tolère ni soie ni ornements d'or. Il était en réalité cheik de Harik, la dernière ville du Nedjed vers le sud, près du Dahna ou grand désert du sud. Il nous le décrivit comme exactement pareil au Nefûd que nous venions de traverser ; seulement la végétation y est plus abondante. Le ghada y est le bois ordinaire, mais on y rencontre des palmiers çà et là.

On n'a pas l'habitude de fumer à Haïl, soit par préjugé wahabite ou, comme j'ai plus de penchant à le croire, parce que le tabac n'a pas pénétré assez avant dans l'intérieur en quantité suffisante pour devenir une habitude générale. On n'a pas élevé d'objection contre la pipe de Wilfrid, qu'il allume quand l'envie lui en prend. Ce soir, lorsque sonna l'appel à la prière, que l'émir et Hamûd furent allés faire leurs dévotions, le vieillard, ibn Hezani, donna à entendre sans cérémonie qu'une bouffée de tabac ne lui ferait pas de déplaisir. Il est en querelle avec ibn Saoud ; il hait probablement les pratiques wahabites ; il était très content d'avoir l'occasion de commettre cet acte de perversité. Il eut soin cependant de rentrer sa pipe, avant que le reste de la compagnie ne revînt. S'il est wahabite à quelque degré, il n'en est pas un de cette espèce désagréable décrite par M. Palgrave, car il nous invita cordialement à l'accompagner à Harik. L'émir néanmoins ne goûta pas cette ouverture et nous fit un récit si alarmant de ce qui pourrait arriver si nous allions à Riad, que je ne pense pas qu'il serait sage de tenter l'entreprise. Nous ne pourrions y aller, du reste, qu'avec la permission de l'émir. Je n'en suis pas bien affligée, car la vie urbaine est

pesante; nous en avons assez, et je ne suis pas très curieuse de pénétrer plus avant dans le Nedjed, à moins que ce ne soit chez les nomades de la contrée. Si ibn Saoud avait encore son haras de juments, le désir de les voir nous engagerait à courir quelque risque; mais ce haras est depuis longtemps dispersé et Nassr ibn Hezani nous assure qu'il n'y a plus maintenant rien à comparer en Arabie au haras d'ibn Rashid. Ibn Hezani, comme tout le monde du reste, fait des gorges chaudes de ce conte d'une race de chevaux du Nedjed, et déclare, comme tout le monde encore, que les juments de Riad étaient une collection réunie, par Feysul ibn Saoud, à une époque fort récente.

Plus tard, dans la soirée, on fit entrer un orfèvre indigène, avec nombre d'articles fabriqués par lui-même. Ils étaient beaux sans offrir un attrait particulier, très différents de ce qu'on rencontre ailleurs, comme manches et gaînes de poignard, ou ornements. C'était à lui qu'étaient dues les poignées en or des épées que portait toute cette famille princière. On les examina et on les trouva réellement beaux.

L'incident le plus amusant de la soirée, et auquel nous n'étions pas du tout préparés, fut la production soudaine par l'émir d'un de ces jouets appelés téléphones, qui étaient à la mode en Europe l'année dernière. L'émir confia à deux de ses esclaves le soin de l'essayer; l'un s'en alla dans la cour, l'autre écoutait. On reçut le message par bribes. L'esclave du dehors, afin de rendre le succès doublement sûr, criait de toute la force de ses poumons dans l'embouchure : « *Ya Abdallah weyn ente? yeridak el emir* (O Abdallah, où êtes-vous? l'émir a besoin de vous) », et autres phrases du même genre. Nous manifestâmes une grande surprise, comme notre devoir l'exigeait. En réalité, c'était la première fois que nous voyions ce jouet; il était vraiment singulier de trouver déjà à Haïl une invention si moderne.

A environ dix heures, l'émir commença à bâiller; c'était le signal du départ; tout le monde lui souhaita une bonne

nuit. Il envoya chercher ses gens avec beaucoup de bonté, et me fit donner une quantité de trengs et d'oranges, avec ordre de porter à notre logis, en même temps, un œuf d'autruche nouvellement pondu. C'était le premier de la saison et on l'avait apporté du Nefûd à l'émir.

CHAPITRE XI

Je ferai bien : le peuple m'aime, le désert est à moi ; mon pouvoir va croissant et mes conjectures m'autorisent à croire qu'il ira loin.
(SHAKSPEARE.)

Politique et histoire. — Constitution pastorale en Arabie. — Une politique héréditaire. — L'armée. — La loi. — Les taxes. — Les finances du Djebel Shammar. — L'ambition d'ibn Rashid.

Ce qui suit est le résultat des recherches faites, durant notre séjour à Haïl, sur la condition politique et les ressources du pays. Cette esquisse ne prétend pas à une exactitude rigoureuse, surtout sous la forme que nous lui avons donnée, mais elle pourra donner une idée de l'espèce de gouvernement qui existe en Arabie, et de la capacité de la race arabe à se gouverner elle-même.

La constitution politique du Djebel Shammar est fort curieuse. Non seulement elle ne ressemble à rien de ce qui existe en Europe, mais il est probable qu'elle est unique même en Asie. Elle semblerait, de fait, représenter une antique forme de gouvernement particulière à cette contrée, et être née naturellement des nécessités physiques du sol, et du tempérament de ses habitants. Je considère le gouvernement d'ibn Rashid comme identique selon toute vraisemblance, à celui des rois d'Arabie qui vinrent faire visite à Salomon, et à celui des rois pasteurs qui, à une date encore plus ancienne, gouvernaient l'Égypte et la Babylonie. Je ne doute pas qu'il ne tire son succès du fait qu'il est conforme aux idées arabes et à la tradition arabe. Afin de le bien comprendre, il est nécessaire d'observer ce que sont l'Arabie, le

caractère arabe et le genre de vie qui a cours en Arabie. Toute la péninsule, à l'exception peut-être de l'Yémen et de certains districts de l'Hadramaout, placés sous l'influence de la mousson, est une région privée de pluie, sans eau, un désert dans tous les sens du mot. Le sol est pauvre, surtout composé de sable et de gravier, et, sauf en quelques endroits favorisés, impropre à l'agriculture. En réalité, dans le Nedjed entier, la culture est impossible sinon par voie d'irrigation, et comme il n'y a pas d'eau à la surface du sol, par voie d'irrigation à l'aide de puits. Les puits eux-mêmes sont rares. Le caractère commun des plateaux du centre et de toute la péninsule est celui d'une vaste plaine de gravier, presque dépourvue de végétation, comme on n'en rencontre une pareille nulle part ailleurs, incapable de retenir l'eau, même à une grande profondeur. Ce n'est que dans certaines dépressions de cette plaine, à plusieurs centaines de pieds au-dessous du niveau général du pays, qu'on trouve régulièrement des puits; partout où la quantité d'eau qu'ils peuvent fournir est abondante, des villes et des villages ont surgi, avec des jardins qui les entourent. Ces villages et ces villes sont néanmoins très espacés; ce sont comme des points sur la carte de l'Arabie, points qui ne sont reliés entre eux par aucun district propre à l'agriculture. De sorte que ce n'est pas trop dire que d'affirmer que le Nedjed ne contient aucune région agricole, dans le sens ordinaire du mot, et que tous ses produits sont les produits de ses jardins. Par suite de cet état de choses, il est arrivé qu'il n'y a pas de classe rurale, que chaque ville est isolée de la ville voisine, à un point dont on ne se fait pas l'idée. Le désert les entoure comme une mer; elles n'ont entre elles aucun point de contact par des champs, des villages, des pâturages intermédiaires. Elles sont isolées au sens littéral du mot, et de ce fait naquit l'individualité politique que chacune d'elles s'est toujours efforcée de maintenir. Chaque cité est un État indépendant.

En même temps, le désert environnant, bien qu'il ne soit

occupé par aucune population fixe, est parcouru par les tribus nomades qui forment le gros de la race arabe. Ces populations tiennent la plus grande partie des Nefûds ; c'est là seulement qu'elles rencontrent des pâturages en abondance ; mais elles fréquentent aussi les plateaux ; elles sont plus guerrières et plus nombreuses que les habitants des villes, tiennent les routes qui mènent à chaque ville, de sorte qu'il dépend d'elles de couper les communications entre les citadins et le reste du monde.

Les villes, comme j'ai déjà dit, sont pour la plupart gouvernées par elles-mêmes ; mais leurs produits sont limités aux fruits des jardins et aux dattes. Elles ne récoltent point de céréales, ne font pas de provisions, de manière que, pour le pain et la viande, elles dépendent du dehors. Elles ont aussi besoin d'un marché pour leurs industries, le tissage des vêtements, les manufactures d'armes, d'ustensiles domestiques, et il est nécessaire, au moins dans le Djebel Shammar, d'envoyer chaque année des caravanes chercher des grains dans la vallée de l'Euphrate. Ainsi la sécurité des voyages hors des murailles est essentielle à l'existence de chaque ville d'Arabie et toute l'économie de leur gouvernement politique est fondée sur cette nécessité. Chaque ville se place donc sous la protection du principal cheik nomade de son district, lequel cheik, moyennant un tribut annuel, garantit la sécurité de ses habitants hors des murs de la ville et les met à même de voyager sans obstacle dans toute l'étendue de sa juridiction. Quand la tribu est puissante, cette juridiction peut s'étendre à plusieurs centaines de milles et renferme plusieurs villes dans son parcours. Les villes sont ainsi dites « appartenir » à telle ou telle tribu, et le cheik de la tribu devient leur suzerain, ou lord protecteur, jusqu'à ce que la communauté de vasselage et la liberté des communications créent des germes de fédération et engendrent quelquefois une nationalité.

Telle a toujours dû être, je crois, la condition de l'Arabie.

D'autres développements suivent. Le cheik nomade, devenu riche, grâce au tribut d'une vingtaine de villes, se construit un château près de l'une d'elles, où il vit durant la saison d'été. Alors le prestige du rang, car le sang nomade est encore considéré comme le plus pur, appuyé sur son pouvoir au désert, en fait rapidement le chef de fait de la ville, et de protecteur des habitants il arrive à en être le souverain. Il est alors gratifié par eux du titre d'émir ou prince, et, bien qu'il demeure cheik des nomades, il devient roi des villes qui lui payent tribut. Cette forme de gouvernement, fondée comme elle est sur une base naturelle, est toujours revenue en Arabie, partout où le pays, après une période de tyrannie étrangère ou intérieure, a réussi à reprendre son indépendance. Depuis fort longtemps, l'Arabie est peu connue. Ni les Perses, ni les Macédoniens, ni l'empire romain, ne l'ont possédée, et il est probable que déjà, à l'époque de Mahomet, le Nedjed existait avec la forme de gouvernement que j'ai décrite. Alors, durant une courte période, il a fait partie de l'empire musulman et vécu sous l'administration centraliste ou à moitié centraliste des califes, qui substituèrent le régime théocratique au régime plus simple d'autrefois. Mais, quoique la patrie de l'islam, aucune partie de l'empire arabe ne se délivra plus tôt de son joug que l'Arabie. Dès le second siècle de l'ère musulmane, à peu près toute la péninsule était retournée à son ancienne forme de gouvernement, et, à part quelques sujétions temporaires, le Nedjed n'est jamais rentré, depuis, sous le joug d'une domination centraliste. Cependant, vers le milieu du dernier siècle, de la même manière que Mahomet avait établi son autorité spirituelle sur la péninsule, l'émir wahabite de l'Aared, y rétablit un gouvernement centraliste et théocratique. Les princes nomades furent dépossédés l'un après l'autre et un nouvel empire arabe fondé. Il ne se contentait pas d'englober tout le Nedjed ; il s'étendit en même temps dans l'Yémen, l'Hedjaz, le Hasa, et dans le désert du nord jusqu'aux environs de

Damas. Durant près de soixante ans, l'indépendance des villes et des tribus de l'intérieur fut comprimée et un système de gouvernement absolu substitué partout à l'ancien gouvernement indigène. Les ibn Saoud « imâms du Nedjed » gouvernèrent ni plus ni moins que les califes et avec les mêmes prétentions religieuses. Mais leur pouvoir tomba en 1818, quand le Nedjed fut conquis par les Turcs, et l'ibn Saoud régnant fait prisonnier et décapité à Constantinople. Lorsque les Turcs se retirèrent, car ils n'étaient pas en état de conserver longtemps leur conquête, le gouvernement pastoral fut réintégré et la principauté du Djebel Shammar créée.

La tribu des Shammar est la plus puissante dans le nord du Nedjed ; les villes d'Haïl, de Kefar, de Bekaa, comme les autres, se placèrent sous la protection d'Abdallah ibn Rashid, qui était parvenu à s'emparer du cheikhat des Shammar. Il semble avoir été un homme d'une grande habileté; c'est à lui qu'est due la règle politique que ses descendants observent depuis. Il établit sa résidence et construisit le château qui existe dans cette ville, se fit reconnaître en qualité d'émir, d'abord sous la suzeraineté des ibn Saoud qui avaient reparu dans l'Aared, puis dans la suite, à titre indépendant. Son but paraît avoir été, dès l'origine, de se concilier ou de subjuguer les autres tribus nomades du Nedjed, les forçant d'accepter la condition de tributaires de sa propre tribu, les Shammar, puis d'introduire son protectorat dans toutes les villes du Nord. Ce n'était qu'un plan néanmoins, tel que n'importe quel cheik nomade aurait pu le concevoir ; mais le mérite d'Abdallah consiste dans la méthode employée en vue de l'appliquer. Il vit que s'il voulait atteindre l'objet qu'il poursuivait, il fallait faire appel aux idées nationales et aux préjugés nationaux. Le tribut qu'il tirait des villes il le dépensa libéralement au désert, exerçant une hospitalité sans bornes en faveur des cheiks que le hasard d'une visite lui envoyait. A tous il

offrait des présents ; il étonnait par sa magnificence, renvoyait tout le monde sous l'impression de ses richesses et de son pouvoir. Il se fit ainsi de nombreux amis, avec l'aide desquels il put vaincre les autres, ennemis ou rivaux. En traitant avec ceux-ci, il paraît avoir toujours essayé d'abord de la conciliation, et s'il était contraint de recourir aux armes, se tenait satisfait d'une seule victoire, se faisant des amis des vaincus, ou même leur rendant leur bien, acte de générosité fort apprécié dans le désert. Par ces moyens, son pouvoir et sa réputation s'accrurent avec rapidité, comme ceux de son frère, Obeyd, qui était son bras droit, et qui est encore le héros légendaire du Nedjed.

Un autre point, qui fixa l'attention du fondateur de la dynastie des ibn Rashid, ce sont les finances. Quoiqu'il dépensât de fortes sommes chaque année en cadeaux et en frais d'hospitalité, il prit soin de ne pas dépenser plus que son revenu. A sa mort, d'après l'opinion commune, il laissa à son fils une maison entièrement remplie de pièces d'argent. Il n'y a d'ailleurs pas un de ses successeurs qui n'ait été économe. Il est impossible de fixer le montant d'un trésor ainsi accumulé ; il est constant qu'en Arabie il représente une fortune fabuleuse ; sa possession, avec le prestige qu'exercent les richesses dans un pays pauvre, est une immense source de pouvoir.

Enfin Abdallah et la famille des ibn Rashid ont été doués d'une forte dose de prévoyance. Ils ne se sont engagés dans aucune entreprise à la hâte ; il est avéré que, même aujourd'hui, les affaires importantes sont discutées dans un conseil de famille, avant d'être mises à exécution. Il semble qu'il ait toujours été de règle, parmi les ibn Rashid de penser deux fois, trois fois, une douzaine de fois à quelque chose avant d'agir ; même la conduite violente de Mohammed vis-à-vis de ses neveux, était préméditée ; il y songea des mois entiers. Dans leur conduite à l'égard des ibn Saoud et des sultans turcs, les ibn Rashid ont toujours

attendu l'occasion et évité une rupture ouverte. Il est vraiment remarquable que tant de membres de cette famille aient été des hommes supérieurs, car il est difficile de dire quel a été le plus habile d'entre eux, d'Abdallah, Obeyd, Tellâl, Mohammed ou son cousin Hamûd. La génération qui s'élève ne promet pas moins.

Après avoir réuni en une sorte de confédération toutes les tribus nomades du Nedjed septentrional, Abdallah devint naturellement le maître des villes, mais l'exercice du pouvoir ne lui suffisait pas; il voulait rendre son pouvoir populaire. Son crédit et celui de ses successeurs doivent beaucoup à ce fait qu'ils n'ont jamais paru abuser de leur autorité. La libéralité et la conciliation, combinées avec le déploiement de leur pouvoir, au besoin, ne leur ont pas moins servi auprès des habitants des villes que parmi les tribus nomades; ils ont ainsi placé leur gouvernement sur le fondement assuré de la popularité. Jadis les ibn Rashid ont eu à combattre, afin de garder leur situation, à Haïl, plus tard dans le Djôf et à Meskakeh. Ils sont maintenant acceptés librement partout, avec enthousiasme dans le Djebel Shammar. Il est étrange au suprême degré, aux yeux du voyageur qui vient de Turquie, d'entendre les commentaires des habitants de Haïl sur les actes de leur gouvernement; il est impossible de causer dix minutes avec l'un d'entre eux sans apprendre de sa bouche que le gouvernement de l'émir est le meilleur qu'il y ait au monde : « *El Hamdu lillah*, notre pays est un pays fortuné. Ce n'est pas comme les Turcs et les Persans, dont le gouvernement est l'absence de gouvernement; ici, on est heureux et prospère. *El Hamdu lillah*. » Ce chauvinisme m'a souvent amusée.

Dans la ville d'Haïl, l'émir vit en grande pompe; il a une garde de 800 à 1000 hommes vêtus d'un uniforme, c'est-à-dire portant un manteau brun, des kefiyehs rouges ou bleus et armés d'une épée à poignée d'argent. On les recrute

parmi les jeunes gens des villes et des villages, par voie d'enrôlement volontaire. Ceux qui désirent prendre du service font inscrire leur nom au château ; on les appelle quand on en a besoin. Leurs devoirs sont légers ; la plupart d'entre eux vivent dans leurs familles et ne reçoivent ni paye ni rations, à moins qu'ils ne soient employés au loin, dans les garnisons, dans les forts ou dans le Djôf. C'est pourquoi ils ne content à l'émir que leurs frais de vêtements et d'armes. On leur confie les fonctions de la police des villes, mais il est rare que l'autorité de l'émir ait à recourir à d'autres moyens que ceux de l'opinion publique. Les Arabes du Nedjed forment une race éminemment modérée ; les querelles, la rupture de la paix civile, ne sont pas communes parmi eux. Si un différend s'élève, il est presque toujours arrangé sur place par l'intervention des voisins ; les émeutes et les violences des villes d'Europe sont inconnues à Haïl. Cependant, lorsqu'un différend ne peut être apaisé par l'intervention des amis, le cas est déféré à l'émir, qui en décide publiquement dans ses *mejlis*, et l'arrêt est définitif. La loi du Coran, bien qu'on y ait souvent recours, n'est pas, j'imagine, le motif ordinaire des décisions prises par l'émir ; c'est la coutume arabe, une autorité beaucoup plus ancienne que le code musulman. Je doute qu'il soit souvent nécessaire que les soldats fassent exécuter un jugement par la force. Le vol, j'ai eu plusieurs fois à le répéter, est pour ainsi dire inconnu dans la ville d'Haïl ; mais les brigands et les voleurs pris en flagrant délit ont la main coupée la première fois, la seconde fois, la tête.

Dans le désert, et partout en dehors de la banlieue de la ville, l'ordre est maintenu par les nomades, parmi lesquels vit l'émir une partie de chaque année. Il n'est alors lui-même ni plus ni moins qu'un nomade qui a quitté ses souliers, les délicatesses de la ville, est armé d'une lance et mène une vie errante dans le Nefûd. C'est ordinairement au commencement du printemps qu'il se rend au désert, et

le printemps est l'époque où l'on fait la guerre. Lors des grandes chaleurs de l'été, il retourne à Haïl. Le tribut que chaque ville et chaque village payent à l'émir est évalué d'après sa richesse en dattes et les troupeaux qu'il possède en commun avec les nomades. Quatre *khrush* par chaque palmier en est, je crois, le montant; les arbres au-dessous de sept ans ne sont pas imposés. Dans Haïl, il est levé par les officiers de l'émir, ailleurs par les cheiks locaux, qui sont responsables de sa perception. Dans le Djôf et à Meskakeh, qui sont encore à l'état de territoires nouvellement annexés, ibn Rashid est représenté par un vakil ou lieutenant qui lève les taxes en argent; la monnaie turque est admise partout comme moyen d'échange. Sans prétendre aucunement à quelque chose comme une exactitude rigoureuse, nous avons fait le calcul des revenus que l'émir tire du tribut et des taxes de toute sorte. Il s'élève à environ 60 000 livres (1 500 000 francs) par an, et le passage annuel des pèlerins sur ses domaines peut lui rapporter de 20 à 30 000 livres de plus.

Par contre, ses dépenses sont peut-être plus aisées à compter. Il paye chaque année, sous forme de tribut, une somme légère au chérif de Médine, en partie comme offrande religieuse, et en partie afin de protéger ses possessions extérieures comme Kheybar, Kâf et d'autres encore, contre les agressions turques. On peut conjecturer que ce tribut s'élève de 3 à 5000 livres, sans pouvoir en fixer au juste le montant. Les dépenses que l'émir consacre à son armée, ne montent pas beaucoup plus haut; avec sa liste civile et les autres frais de son gouvernement, cela fait bien 10 000 livres. Sa maison lui coûte en outre 5000 livres, et ses écuries 1000 livres. Mais la portion de beaucoup la plus considérable de son budget des dépenses, ce sont ses frais d'hospitalité. Mohammed ibn Rashid, à l'exemple de ses prédécesseurs, reçoit tous les jours deux à trois cents hôtes à la table du palais; il fournit des vête-

ments aux pauvres, des chameaux et des vêtements aux riches étrangers qui viennent de loin. Le repas consiste en riz et en viande de chameau, quelquefois en viande de mouton ; il y a en outre un *coulage* (le mot est en français dans le texte) continuel de dattes et de café, qu'on ne saurait estimer à moins de 50 livres par jour, soit 20 000 livres par an, et avec les cadeaux 25 000. Ainsi voilà un budget des dépenses de 45 000 livres contre un revenu de 80 à 90 000 livres, ce qui laisse une belle marge pour les besoins de la guerre et autres accidents et aussi pour ajouter au trésor traditionnel des ibn Rashid. Je le réitère cependant ; ce ne sont là que des conjectures, et personne peut-être dans le Djebel Shammar, sauf l'émir et Hamûd, n'en pourrait savoir davantage.

D'après ce qui précède, on voit que le Djebel Shammar est, financièrement, un État très florissant. Les emprunts ne l'ont pas encore envahi ; personne, prince ou peuple, n'y pourrait dépenser 6 pence de plus qu'il n'a. Il n'y a pas de travaux publics qui exigent des dépenses publiques ou des emprunts publics : il serait difficile d'imaginer en quoi ils pourraient consister. Le percement de nouveaux puits est la seule affaire dont une compagnie pourrait se charger, car les routes ne sont pas nécessaires dans un pays où le sol entier est macadamisé comme une grande route ; il n'y a pas non plus de rivières à canaliser ni de populations suburbaines à fournir de tramways. Enfin on peut prédire avec confiance que le secret de la locomotion à vapeur sera oublié avant qu'un chemin de fer traverse le Djebel Shammar.

Quant à la forme du gouvernement, elle est surtout bonne parce qu'elle est efficace. Il n'est sans doute pas conforme aux idées européennes sur la souveraineté politique, que le pouvoir suprême dans le pays soit confié aux mains des nomades. Mais, en Arabie, ce sont les seules mains qui puissent le tenir. La ville ne peut pas gouverner

le désert ; de sorte que, si l'on désire vivre en paix, le désert doit gouverner la ville. Les Turcs, avec tous leurs engins administratifs, leur richesse et leur puissance militaire, n'ont pas encore réussi à garantir la vie et le bien de ceux qui voyagent dans le désert ; en Arabie, ils ont été impuissants à conserver autre chose que les villes. Même la route des pèlerins depuis Damas, quoique nominalement en leur pouvoir, ne peut être tenue que par une armée, et encore avec de gros risques. D'autre part, ibn Rashid, par le seul effet de sa volonté, maintient une paix complète dans toute l'étendue du désert. Dans toute la région du Djebel Shammar, qui contient dans ses limites actuelles les déserts les plus sauvages, habités par des populations dont quelques-unes sont les plus sauvages du globe, un voyageur peut aller sans armes et sans escorte, sans plus d'empêchement ni d'obstacle que sur une grande route d'Angleterre. Sur tous les chemins du Djebel Shammar, on rencontre des citadins trottinant à dos d'âne, seuls ou à pieds, sans fusil ni lance, chargés de leur avoir. Quand on leur parle des dangers de la route, ils retournent la question : « Est-ce que nous ne sommes pas sur les terres d'ibn Rashid? » Aucun système, si parfait qu'il soit, de patrouilles, de forts ou d'escortes, ne pourrait produire un résultat comme celui-là.

Dans la ville, d'autre part, le prince nomade, si absolu qu'il puisse être, est encore sous la contrainte de l'opinion publique. Les habitants du Djebel Shammar n'ont pas ce que nous appelons des droits constitutionnels ; ils ne disposent d'aucun instrument qui puisse affirmer leur pouvoir ; mais il n'existe probablement pas de communauté dans l'ancien monde, où le sentiment populaire exerce une plus puissante influence sur le gouvernement, que dans la ville d'Haïl. L'émir, irresponsable dans ses actes individuels, sait parfaitement qu'il ne pourrait pas transgresser impunément, en Arabie, la loi traditionnelle, quoiqu'elle ne soit pas écrite ; un cheik impopulaire devrait cesser *ipso facto*

d'être cheik, car, bien qu'il ne serait détrôné par aucun cérémonial public, ni soumis à aucun mauvais traitement dans sa personne, il se trouverait tout de suite abandonné au profit d'un membre de sa famille, plus acceptable. Les soldats ne souffriraient pas dans les villes un tyran reconnu, non plus que les nomades dans le désert. C'est pourquoi, en Arabie, les princes ont à considérer avant tout l'opinion publique.

Le défaut du système, car dans tout système il y en a un, consiste dans l'incertitude de la succession au cheikhat ou trône nomade. A la mort d'un émir, s'il n'a pas de fils adulte et reconnu en état de saisir les rênes du pouvoir, les rivaux, frères, oncles, cousins du mort, se disputent la succession à main armée ; des guerres fréquentes et acharnées sont la suite nécessaire de cet état de choses. Telle a été récemment la querelle qui a révolutionné l'Aared, à la mort de Feysul ibn Saoud, et amené la dislocation de la monarchie wahabite ; tel pourra être de même le sort du Djebel Shammar à la mort de Mohammed ibn Rashid. Il n'a pas d'enfants, et les fils de Tellâl, les plus proches héritiers du trône, ont un formidable rival dans Hamûd. L'émir pourtant est un homme jeune, de quarante-cinq ans, et peut vivre longtemps; s'il vit longtemps, il peut avoir dans les mains la succession des ibn Saoud et la monarchie wahabite. Lui et ses prédécesseurs ont provoqué l'union de tous les cheiks nomades depuis Meshed Ali jusqu'à Médine sous son joug; et il est en relations intimes avec ceux du Kasîm et de l'Aared. Son autorité est établie au nord jusqu'à Kâf; il a déjà les yeux fixés sur d'autres villes situées encore plus au nord, si elles peuvent échapper au servage de la Turquie[1]. Je vois venir le jour où les Roala et les Wel-

1. Il a été tout récemment démontré que Mohammed ibn Rashid ne borne pas son ambition aux limites du Nedjed. Au mois d'avril 1880, il partait de Hail à la tête d'une armée de cinq mille hommes, traversait le Wadi Sirhân, surprenait Mohammed Dukhi ibn Smeir, saccageait son camp, et entrait ensuite dans le Hauràn. Les habitants de Damas ne furent pas peu effrayés d'apprendre un

led Ali, entreront aussi dans son alliance, peut-être les Sebaa et les ibn Haddal; bien qu'il ne soit ni bon ni à souhaiter que le vieil empire wahabite se rétablisse sur sa base centraliste; une confédération des tribus du Nord peut continuer ses meilleures traditions. Les villes du Haurân, du Leja et de l'Euphrate, étaient jadis tributaires des ibn Saoud et peuvent le devenir un jour des ibn Rashid. C'est regarder fort loin devant soi, mais pas plus loin que Mohammed lui-même ne regarde.

matin qu'il était à Bozra, à moins de 60 milles de la capitale de la Syrie. On se livra à des spéculations variées sur le motif de sa venue à une si longue distance dans le Nord. Aucune armée du Nedjed n'avait paru dans le pachalik depuis la domination wahabite. On se disait à l'oreille qu'il avait fait amitié avec ibn Smeir, que la querelle survenue entre eux était une méprise, et qu'un guide Sherari, tenu pour responsable d'un acte de brigandage, avait été décapité, enfin qu'une grande fête de réconciliation avait été donnée par ibn Rashid aux tribus du Nord, fête dans laquelle on avait immolé soixante-quinze chameaux et six cents moutons, et qu'après un séjour de quelques semaines à Melakh, l'émir était retourné au Nord.

Sans prétendre savoir au juste quel était le but de Mohammed en faisant ce ghazù, ni tout ce qui est réellement arrivé, il ne me paraît pas difficile de pénétrer le dessein de l'émir. Le succès d'ibn Smeir contre ibn Shaalan, dont il a été question plus haut, l'avait placé dans une position éminente parmi les tribus du Nord, et son attaque contre les Druses du Haurân, district jadis tributaire des émirs du Nedjed, l'avaient désigné au ressentiment de Mohammed. Un point de la politique des ibn Rashid est de frapper un coup, puis de faire la paix. En humiliant d'abord ainsi un chef victorieux, et en devenant ensuite son hôte, Mohammed acquérait auprès des tribus du Nord précisément l'espèce de réputation qu'il préfère. Il a affirmé sa qualité de souverain, à l'endroit qu'il lui a plu de choisir dans le désert, et a de plus remis en mémoire aux populations frontières de la Syrie, les anciennes prétentions wahabites sur la Syrie orientale. On conçoit qu'ayant forcé les Anazeh ou leur ayant persuadé d'entrer dans son alliance, il puisse, dans l'effondrement prochain de l'empire ottoman, lui succéder dans cette portion de son héritage, et être reconnu comme souverain sur tous les territoires situés au delà du Jourdain.

CHAPITRE XII

> Je ne trouverai point en eux ces formes que je m'attendais à retrouver dans la patrie de Zeyd el-Kheil.
>
> (Guarmani.)

Les chevaux du Nedjed. — Leur rareté. — Le haras d'ibn Saoud. — Les étables de Haïl. — Notes sur quelques juments. — Les points d'une tête de cheval au Nedjed. — Les tribus dans les Nefûds et leurs chevaux. — Signification du mot Nedji. — Recette pour l'éducation des chevaux.

Nous avons promis un chapitre sur les chevaux que nous avons vus à Haïl ; il peut trouver ici sa place.

Le haras d'ibn Rashid est aujourd'hui le plus célèbre de l'Arabie ; il a remplacé dans l'estime publique celui de Feysul ibn Saoud que M. Palgrave a vu à Riad, il y a seize ans, et qu'il a décrit dans les termes pittoresques qu'on a souvent cités depuis. La cause de ce transfert de la suprématie de l'Aared au Djebel Shammar est à chercher dans les changements politiques survenus depuis 1865, et qui ont enlevé la direction de l'Arabie centrale aux ibn Saoud pour la placer dans les mains des émirs de Haïl.

Mohammed ibn Rashid n'est pas seulement le plus puissant des cheiks nomades à l'heure qu'il est, mais encore le prince le plus riche de l'Arabie ; à ce titre, il a plus de moyens qu'un autre d'acheter les meilleurs chevaux du Nedjed, et il n'a pas manqué de le faire.

La possession de juments pur sang est toujours, parmi les Arabes, un symbole de pouvoir ; avec la perte de leur situation suprême dans le Nedjed, les ibn Saoud ont perdu le commandement du marché, et leur haras a été condamné à

dépérir. La lutte des deux frères, Abdallah et Saoud, fils de Feysul, à la mort de leur père, leurs victoires et leurs fuites alternatives de la capitale, la ruine que les Turcs leur ont fait subir ont détruit un établissement qui avait besoin de la richesse et de la sécurité pour se maintenir. En ce moment, si ce que l'on dit est vrai, il reste à peine à Riad, la vingtième partie de l'ancien haras.

Que le haras de Feysul ait été de son vivant le plus beau de l'Arabie, c'est probable, et il peut arriver qu'aucune collection actuelle ne le vaille ; mais il n'y a guère de raison de croire qu'il différât autrement que par sa richesse de ce que nous avons vu nous-mêmes, ou que les animaux qui en faisaient partie fussent d'une autre espèce que ceux que possèdent les diverses tribus nomades du Nedjed. Toutes nos recherches, au contraire, et nous n'avons négligé aucune occasion d'être bien informés, tendent à laisser croire que ce serait une méprise de supposer que les chevaux possédés par les émirs de Riad étaient d'une race à part, conservée dans les villes de l'Aared de temps immémorial, ou qu'ils différassent en quelque chose de ceux qu'on élève ailleurs dans l'Arabie centrale. C'était, on nous l'a répété nombre de fois, une collection faite parmi les tribus des Nefûds, une belle collection sans doute, mais enfin une collection. Il n'y a pas un nomade que nous ayons consulté qui ne se soit mis à rire à l'idée qu'il existait une race du Nedjed qu'on ne trouvait que dans l'Aared. Comme réponse à nos interrogations, on nous apprit que, du temps de Feysul, des émissaires de Riad étaient constamment à la recherche des juments partout où il y en avait, que l'émir faisait souvent des ghazùs, tantôt contre une tribu, tantôt contre une autre, à seule fin d'entrer en possession d'un animal particulier, d'une espèce à part. La tribu de laquelle il tirait les animaux de meilleur sang, le Hamdani Simri et le Kehilan el-Khrush était celle des Muteyr, quelquefois appelée des Dushan, tandis que les Beni Khaled, les Dafir, les Sham-

mar, et même les Anazeh, lui fournissaient, à l'occasion, quelques spécimens. Abdallah ibn Saoud, son successeur, en conservait encore quelques-uns, mais le gros de la collection était dispersé. Quelques-uns des meilleurs avaient passé dans les mains de Metaab et de Bender, prédécesseurs de Mohammed ibn Rashid. Mohammed lui-même suit précisément le même système, sauf qu'il ne les prend pas de force, mais contre payement. Il fait des achats dans toutes les tribus d'alentour, et, quoiqu'il ait recours à la reproduction dans la ville d'Haïl, sa collection est constamment recrutée au dehors. S'il ne faisait pas ainsi, il n'est pas douteux que cette collection ne tarderait pas à dégénérer, car, en Arabie, les chevaux des villes, nourris à l'étable, ne prenant aucun exercice, sont rarement bons à grand'chose. C'est une illusion de penser que des oasis telles que l'Aared et le Djebel Shammar, sont des lieux particulièrement propres à l'élevage des chevaux, et que les déserts sablonneux qui les entourent n'offrent aucun pâturage ; c'est le contraire de ceci qui est vrai. Les oasis dans lesquelles il y a des villes, ne produisent que des palmiers et des fruits de jardin ; il n'y a pas un brin d'herbe ni une touffe d'arbuste à nourrir les chameaux dans leur voisinage. Les gens des villes ne possèdent point de bétail, sauf quelques chameaux employés à tirer de l'eau des puits, et de temps en temps quelques ânes. On est même obligé de nourrir ceux-ci avec du grain ou des dattes, que personne, sinon les riches, ne peut se procurer. Les chevaux sont un luxe réservé aux princes; les plus riches habitants circulent à pied de village à autre. Les longs voyages se font à dos de dromadaires amenés du désert dans ce but ; ils sont toujours la propriété des nomades, à moins qu'ils ne les possèdent de compte à demi avec les habitants des villes.

Les Nefûds, d'autre part, contiennent des pâturages en abondance, non seulement pour les chameaux, mais pour les moutons et les chevaux, et c'est dans les Nefûds que tous

ces animaux naissent. Ibn Rashid se rend chaque printemps avec le gros de ses animaux au désert, et les y laisse durant une partie de l'été parmi les tribus; il en conserve à peine quelques-uns à la ville pour les besoins de sa maison. On ne saurait trop insister là-dessus, que les hauts plateaux du Nedjed, où sont les villes et les villages, sont des déserts pierreux presque entièrement dépourvus de végétaux, tandis que les Nefûds sont une source inépuisable en pâturages. Le manque d'eau en limite seul la valeur au point de vue pastoral, car l'aire qu'on en peut habiter est nécessairement enfermée dans un rayon de 20 ou 30 milles autour de chaque puits, et les puits sont rares. Voilà des faits, ce me semble, qui n'ont pas été jusqu'ici assez connus pour qu'on en tire des conséquences.

Quant à la collection qu'Ibn Rashid possède à Haïl, nous l'avons visitée trois ou quatre fois, et vue une fois dehors par un jour de gala, où chaque animal pouvait paraître dans son mieux. Les étables d'Ibn Rashid consistent en quatre cours à ciel ouvert, communiquant ensemble, et dans lesquelles les animaux sont debout, attachés chacun à une mangeoire carrée faite de briques cuites au soleil. Ils ne sont abrités d'aucune façon, mais sont couverts de pesants tapis qu'on leur attache au poitrail. Ils sont enchaînés à terre par un ou plusieurs pieds et n'ont pas de râtelier. C'était en hiver, et ils n'étaient pas pansés, de sorte qu'ils étaient dans les plus mauvaises conditions possibles; comme j'ai dit déjà, notre première impression fut le désappointement. Lorsqu'ils vivent à Haïl, ils n'ont aucun exercice; ils demeurent, à ce qu'il paraît, attachés ainsi des semaines entières, sauf durant quelques minutes le soir au moment où on les délie afin de les envoyer boire. On les nourrit presque entièrement d'orge sec; au printemps, durant quelques semaines, ils se nourrissent de grain vert, semé à leur intention, puis on les mène dans le Nefûd ou à un ghazû. Il est surprenant qu'ils puissent se tirer d'affaire dans de telles conditions.

La première cour où l'on entre lorsqu'on va visiter les étables contenait, quand nous l'avons vue, de vingt-cinq à trente juments. Dans la seconde, il y en avait vingt autres, tenues en assez bon état, à cause des nécessités du service ; même celles-là faisaient peu d'exercice. Debout dans cette cour, malpropres et mal peignées, elles ont fort peu cet air de haute race qu'on s'attendrait à trouver chez elles. Il faut beaucoup d'imagination pour découvrir en elles le *nec plus ultra* de la race arabe. Mais nous avons commis l'erreur trop commune de juger des chevaux par leur condition ; car, une fois montés et en mouvement, ils se transfigurent tout de suite.

On pourra lire la description suivante de quelques individus, description écrite après une de nos visites au haras. Ces notes donneront une meilleure idée des chevaux d'ibn Rashid, que ne pourraient faire des remarques prises en général. Dans nos notes, je trouve :

1° Un alezan Kehilet el-Krush, avec trois pieds blancs (mutlak el-yemin), 14 mains ou 14.1, mais de grande puissance. Sa tête est plus pure que celle de la plupart de celles qui se trouvent ici — elle passerait pour une belle tête en Angleterre ; — elle est maigre et étroite. Elle a le cou trop lourd, mais l'épaule très fine, la selle haute, des jambes d'acier, le quartier de derrière vraiment gros, beaucoup de poil à l'éperon, plus d'os que de race, serait-on porté à croire, en la voyant à sa mangeoire, quoiqu'en mouvement et avec l'émir sur le dos, elle soit capable d'exciter l'admiration. C'est la monture favorite de Mohammed ; elle est du meilleur sang qu'il y ait au Nedjed. Ibn Rashid la tient des étables d'ibn Saoud à Riad ; mais elle est venue à l'origine de chez les Muteyr.

2° Une jument baie Hamdanieh Simri, aussi de la collection d'ibn Saoud, une jolie tête, mais sans autre distinction. — *N. B.* Cette jument est de la même espèce que notre jument Sherifa, quoique inférieure à elle.

3° Une jument grise Seglawieh Sheyfi, très belle à première

vue, mais avec des quartiers faibles, une tête peu remarquable et l'épaule fine. Cette Seglawieh Sheyfi possède ici une grande réputation, et offre beaucoup d'intérêt par le fait qu'elle est la dernière de sa race. C'est en effet le dernier rejeton de la fameuse jument achetée par Abbas-pacha qui envoya d'Égypte un char à bœufs au Nedjed pour la prendre, car elle était âgée et incapable de voyager à pied. L'histoire est bien connue ici, et nous fut redite exactement comme nous l'avions entendu raconter dans le Nord, à ceci près que cette jument, qui appartient à ibn Rashid, est le seul représentant de cette espèce qui existe en Arabie [1].

4° Une jument noire et baie Kehilet Ajuz, exactement 14.2, un pied blanc, splendide de tout point, la plus belle tête et l'oreille la plus large qu'il y ait ici. Elle a une action idéale, la tête et la queue parfaites; elle rappelle la jument de Beteyen ibn Mershid, mais a la tête plus belle. Elle appartient à Hamûd, qui en est très fier, et nous a appris qu'elle venait des Jerba Shammar. Cela nous a surpris de rencontrer ici une jument venant de la Mésopotamie; mais on nous a dit que ces échanges de chevaux, entre les Shammar du sud et ceux du nord, ne sont pas rares.

5° Une jument brune et noire Kehilet Ajuz, sans blanc, excepté un pouce de large juste au-dessus d'un sabot, tête ravissante, l'air d'un pur sang, et, par son galop, peut-être ce qu'il y a de mieux ici, quoique de moindre puissance que l'alezan de l'émir et la jument baie de Hamûd. Il est difficile de choisir entre les trois.

Parmi les huit chevaux, le meilleur est un Shueyman Shah de grande puissance, tête large et très belle. Il nous rappelle la jument de Faris Jerba, de même race et de même sang; ils sont probablement d'étroite parenté, car le cheval

1. On rapporte que la Seglawieh d'Abbas-pacha eut deux poulains pendant qu'elle était en Égypte; l'un d'eux mourut et l'autre fut offert au dernier roi d'Italie, et a laissé des descendants aujourd'hui appartenant au roi d'Italie actuel.

a en grande partie les mêmes points, le quartier de derrière fort, mais moins distingué. Il est pourtant né dans le Nedjed.

Un gris Seglawi Jedran, venant des ibn Nedêri des Gomussa Anazeh ; c'est un pauvre spécimen de cette grande race de sang ; mais il possède l'estime des nomades, bien qu'il n'y ait plus de purs Seglawi Jedran au Nedjed. Plus on voit de chevaux du Nedjed ici, plus on est convaincu de la supériorité de ceux des Anazeh au point de vue de la vitesse, et si fier que tout le monde soit ici des « Kheil Nedji », il faut bien reconnaître qu'ils sont surpassés par les chevaux anazeh.

Les juments anazeh qui nous appartiennent sont considérées comme des prodiges au point de vue de la vitesse.

En comparant ce que nous voyons ici avec ce que nous avons vu l'année dernière dans le Nord, la première chose qui nous frappe, c'est que ceux-ci sont des poneys et ceux-là des chevaux ; c'est moins leur différence actuelle de hauteur, quoiqu'elle puisse être de 3 pouces en moyenne, que leur forme, qui produit cette impression. Comme règle, les chevaux du Nedjed ont le cou et le corps plus courts, et couvrent moins de terrain que les chevaux anazeh. Bien que leurs épaules soient évidemment belles et la selle plus haute qu'on ne voit plus loin au Nord, le quartier de derrière est court, et, sauf la beauté particulière du port de la queue, ils sembleraient certainement manquer de distinction. Ce qu'ils ont de mieux, ce sont les jambes. Mais nous n'avons rencontré chez aucun d'eux cette ligne splendide du train de derrière au jarret qui frappe chez les Anazeh pur sang. De leurs pieds, il est difficile de juger, car, à cause du manque d'exercice, toutes les juments de l'émir ont le sabot trop développé. Leur crinière et leur queue sont plus épaisses qu'on ne s'y attendrait.

Pour ce qui est de la tête pourtant, elles ont à coup sûr une supériorité générale sur les juments anazeh, au moins dans toutes les parties que les Arabes admirent le plus, et nous avons été tous les deux frappés de la différence.

On peut affirmer de bonne foi que, hors de l'Arabie, peu de personnes ont une idée des marques distinctives qu'on considère ici comme essentielles dans la tête d'un cheval. En voici une description :

En premier lieu, et ceci passe avant tout, la tête doit être large, non petite. Les Arabes ont des préjugés particuliers contre la petitesse de la tête ; mais son développement doit être dans les hautes régions du crâne. Il doit y avoir une grande distance des oreilles aux yeux, et une grande distance d'un œil à l'autre, quoique non d'une oreille à l'autre. Le devant de la tête, en outre, et toute la région située entre et dessous les yeux doivent être convexes, les yeux eux-mêmes être *à fleur de tête*. Mais il ne doit y avoir rien de charnu dans cette proéminence ; chaque os doit être à arête vive ; on n'aime pas une avant-tête plate. L'espace autour des yeux doit être sans poil, de manière à laisser voir le cuir noir qui est au-dessous et dans le voisinage immédiat des yeux. Ce cuir noir doit être particulièrement noir et lustré. L'os des joues doit être grand et maigre, celui de la mâchoire en relief; plus bas, la face doit devenir tout de suite étroite et tourner presqu'en pointe, non pas néanmoins au point qu'on voit dans les races de chevaux anglaises, chez qui le profil paraît finir avec la narine, mais jusqu'à l'extrémité de la lèvre. La narine lorsqu'elle est au repos, doit rester de niveau avec la face ; il ne doit paraître qu'une fente pincée et ridée comme la bouche qui doit avoir la lèvre inférieure plus longue que la lèvre supérieure « comme celle d'un chameau », disent les nomades. Les oreilles, particulièrement chez la jument, doivent être longues, mais fines et délicatement coupées « comme les oreilles d'une gazelle ».

Il est bon d'observer que la tête et la queue sont les deux points à considérer dans un cheval, au jugement des Arabes ; c'est par là qu'ils croient pouvoir découvrir les signes de race les plus sûrs. La queue des chevaux du Nedjed est spéciale comme leur tête : ce sont deux points essentiels à leur beauté.

Ils peuvent différer à d'autres égards ; mais, à Haïl, tous les chevaux ont la queue levée de la même manière ; au repos, elle ressemble assez à la queue d'un cheval à bascule et non, comme on l'a décrite, « levée de façon à former un arc parfait ». Durant la marche, la queue était haute et ne paraissait pouvoir retomber dans aucune circonstance. Mohammed ibn Arûk déclarait rondement que ce phénomène était, partiellement du moins, un effet de l'art. Il nous a assuré qu'avant qu'un poulain soit vieux d'une heure ; on lui lève la queue à l'aide d'un bâton ou d'une corde, ce qui produit un résultat permanent. Ce n'est pas vraisemblable ; dans tous les cas, cela pourrait à peine affecter le port de la queue durant la course.

Quant à la couleur des cent animaux qu'il y a dans les écuries de Haïl, une quarantaine étaient gris ou plutôt blancs, trente bais, vingt alezans et le reste bruns. Nous n'en avons pas vu un seul qui fût réellement noir, et naturellement il n'y a pas de chevaux rouans, pie, isabelle ; ce ne sont pas là des couleurs arabes. L'émir nous demanda un jour quelles couleurs on préférait en Angleterre, et quand nous lui eûmes dit que c'étaient le bai et l'alezan, il fut de notre avis. Presque tous les Arabes préfèrent le bai avec des points noirs, quoiqu'ils aiment aussi le blanc pur avec le cuir et les sabots noirs. Dans un cheval bai ou alezan, trois pieds blancs, avec un de ceux de devant noir, ne rencontrent pas de contradicteurs. Mais, comme règle, on ne fait guère attention à la couleur, à Haïl où, comme ailleurs en Arabie, la race est tout.

Outre les chevaux arrivés à leur plein développement, les écuries d'ibn Rashid contiennent trente à quarante jeunes poulains ou chevaux d'un an, qui sont de jolies petites créatures, mais terriblement affamées et misérables. Les poulains nés au désert sont médiocres, mais ceux qui sont nés à Haïl ont l'air vraiment maladifs. Attachés par un pied le long de la journée, ils semblent avoir perdu toute énergie et ne manifestent par aucun signe la gaîté propre à leur âge. Leurs

docilité, qui est pareille à celle de la volaille et des brutes, est choquante à voir. L'émir nous a dit que, chaque printemps, il envoyait un cent de poulains d'un an à Queyt sur le golfe Persique sous la garde d'un de ses esclaves, qui les vend 100 livres la pièce, pour Bombay. Ils sont, à l'heure qu'il est, dans leur plus mauvais état; mais ils ont en perspective quelques mois à pâturer dans le Nefûd, avant de paraître sur le marché.

En définitive, ce que nous voyons ici nous cause quelque désappointement à tous les deux. De toutes les juments que contiennent les écuries de l'émir, il n'y en a pas plus de trois ou quatre qui pourraient figurer avec avantage parmi celles des Gomussa, et au fait nous craignons que l'émir ne nous propose d'échanger notre alezan Ras el-Fedawi, que tout le monde admire. S'il le faisait, nous ne pourrions pas le refuser.

Pour ce qui est des chevaux du Nedjed, en général, les observations suivantes sont fondées sur ce que nous avons vu à Haïl et en d'autres endroits de l'Arabie.

D'abord, quel qu'ait pu être jadis l'état des choses, les chevaux de toute sorte sont maintenant très peu communs dans le Nedjed ; on peut parcourir de vastes régions de la péninsule sans rencontrer un cheval ou la piste d'un cheval. Dans la traversée du Nefûd et dans notre voyage de retour vers l'Euphrate, nous avons examiné avec soin les traces d'hommes ou d'animaux laissées sur notre chemin depuis notre départ de chez les Roala jusqu'à Meshed Ali, nous n'avons pas rencontré vingt pistes qui fussent des pistes de chevaux. Le vent sans doute les fait disparaître rapidement, mais il n'en serait pas ainsi si les chevaux du pays étaient nombreux. Les Ketherin, une tribu du Nedjed qui est une branche des Beni Khaled, nous ont déclaré avec orgueil qu'ils pouvaient équiper cent hommes à cheval, et même les Muteyr, qui sont réputés les plus grands éleveurs de chevaux pur sang qu'il y ait dans le Nedjed, ne possèdent, dit-on, que quatre cents juments. Le cheval est un luxe chez les nomades de la péninsule, et

non, comme chez ceux du Nord, une nécessité de la vie quotidienne. Leurs voyages, leurs *ruids*, leurs guerres, se font à dos de chameau, non à cheval; tout au plus un cheik monte-t-il sa jument au moment d'une bataille. Le manque d'eau est dans le Nedjed une raison suffisante de ce fait. Les chevaux sont destinés à la montre plutôt qu'à l'usage, et on les considère comme des objets trop précieux pour les exposer à des risques qui ne sont pas nécessaires.

En second lieu, tout ce qu'il y a de chevaux dans le Nedjed est né dans le Nefûd. Les plateaux pierreux de l'intérieur ne possèdent pas les pâturages qui conviendraient, sauf en quelques rares endroits, tandis que les Nefûds peuvent fournir toute l'année de l'herbe verte ou sèche. Les Muteyr, les Beni Khaled, les Dafir et les Shammar, sont aujourd'hui les meilleurs éleveurs de chevaux du Nedjed, mais les Anazeh sont regardés comme en possession des meilleures races, et les Anazeh ont disparu du Nedjed. Ils ont commencé, il y a deux cents ans, à émigrer vers le Nord, et ont ensuite continué par des migrations successives, jusqu'à ce qu'ils aient tous quitté leur patrie d'origine. Il se peut que la grande renommée que les chevaux du Nedjed possèdent en Orient, d'une manière indiscutable, soit surtout due aux Anazeh, dont les chevaux sont maintenant si supérieurs à ceux du Nedjed. Les Bisshr Anazeh étaient établis dans le voisinage de Kheybar sur la frontière ouest du Nefûd, les Roala au sud du Djôf, et les Amarat à l'extrême orient. C'étaient sans doute eux qui autrefois fournissaient des chevaux du Nedjed en Syrie, à Bagdad, en Perse. Quelques fractions de la tribu se sont même dirigées vers le sud, car les ibn Saoud sont une famille anazeh, de sorte que, alors, comme aujourd'hui, les meilleures races de chevaux étaient probablement dans leurs mains. Jusqu'à nos jours les Anazeh distinguent les descendants des juments qu'ils ont amenées du Nedjed sous le nom de Nedji, tandis qu'ils appellent Shimali ou Nordistes les descendants de celles qu'ils ont prises aux tribus du Nord.

L'élevage et l'éducation des chevaux paraissent peu différents, dans le Nedjed actuel, de ce qu'ils sont ailleurs parmi les Arabes. Mais nous avons été surpris de trouver le frein en usage à Haïl, au lieu du licol nomade. D'abord nous avons pensé que c'était une imitation de l'usage turc; pourtant il est plus vraisemblable que c'est une vieille coutume des Arabes des villes; de fait, les nomades du Sahara, comme les Turcs, se servent du frein rond, qui peut après tout être une invention arabe. Mauvais comme il est pour la bouche, il est certainement utile avec la manière fantaisiste qu'ont les habitants d'Haïl de monter à cheval. Dans le jeu du *jerid* et les combats simulés, parmi les nomades du Nedjed, le licol est seul usité.

Nous n'avons rien pu savoir des courses. Les épreuves de vitesse ne sont plus à la mode, comme elles ont dû être jadis; l'habileté à tourner et à revenir sur ses pas est seule estimée. Que quelques traditions relatives à l'éducation des chevaux subsistent encore parmi les Arabes, la recette suivante relative à l'éducation d'un poulain tendrait à le démontrer. Nous l'avons obtenue comme réponse à une description des courses et des races de chevaux qui existent en Angleterre. Elle représente sans doute une pratique traditionnelle chez les Arabes et qui doit remonter à l'époque de Mahomet.

RECETTE ARABE POUR L'ÉDUCATION D'UN POULAIN.

Si vous voulez, dit celui qui nous l'a donnée, qu'un poulain coure plus vite que les autres, souvenez-vous des règles qui suivent :

Durant le premier mois de sa vie, ne lui fournissez pas autre chose que le lait de sa mère; il lui suffira. Durant les cinq mois suivants, ajoutez-y en supplément autant de lait de chèvre qu'il en pourra boire. Ensuite, pendant six mois, offrez-lui du lait de chameau et de plus une mesure de fro-

ment trempé dans l'eau l'espace d'un quart d'heure et servi dans un sac à nez (*nose-bag*). A l'âge d'un an le poulain n'aura plus besoin de lait; il doit être nourri de blé et d'herbe, de blé sec dans un sac, et d'herbe verte s'il y en a.

A l'âge de deux ans, il doit pouvoir travailler ou il ne sera bon à rien. Nourrissez-le d'orge comme un cheval arrivé à son développement; mais en été donnez-lui du gruau tous les jours à midi. Traitez le gruau de cette façon : on prend deux poignées de farine, qu'on mêle à la main avec de l'eau jusqu'à ce que l'eau ressemble à du lait ; alors on décante, on laisse la lie et on lui donne à boire la partie liquide.

Ayez soin de le laisser vivre au soleil depuis l'heure où il est né ; l'ombre est nuisible aux chevaux, mais donnez-lui de l'eau tant qu'il en voudra durant la chaleur du jour.

On doit alors le monter, et son propriétaire s'en faire accompagner partout, afin qu'il puisse voir les choses et acquérir du courage. Il lui faut un exercice constant ; il ne doit pas rester longtemps à sa mangeoire. On pourrait le faire voyager, car le travail fortifie ses membres.

A l'âge de trois ans, on peut le faire courir. Alors, s'il est de vrai sang, il ne restera pas en arrière. Yallah !

CHAPITRE XIII

Babel était le parc de chasse de Nemrod, une ville de jardins, avec des murailles et des richesses étonnantes, où Nabuchodonosor, roi des hommes, régna jusqu'à ce qu'un jour d'été, il se mit à paître.

(Byron.)

Oh! combien est misérable le pauvre homme qui vit de la faveur des princes.

(Shakspeare.)

Mohammed perd la tête. — Une course à cheval en compagnie de l'émir. — La forteresse de l'Agde. — Adieux à la ville de Haïl. — Nous nous joignons aux pèlerins de Perse. — Manières des pèlerins. — Un clergyman de Médine.

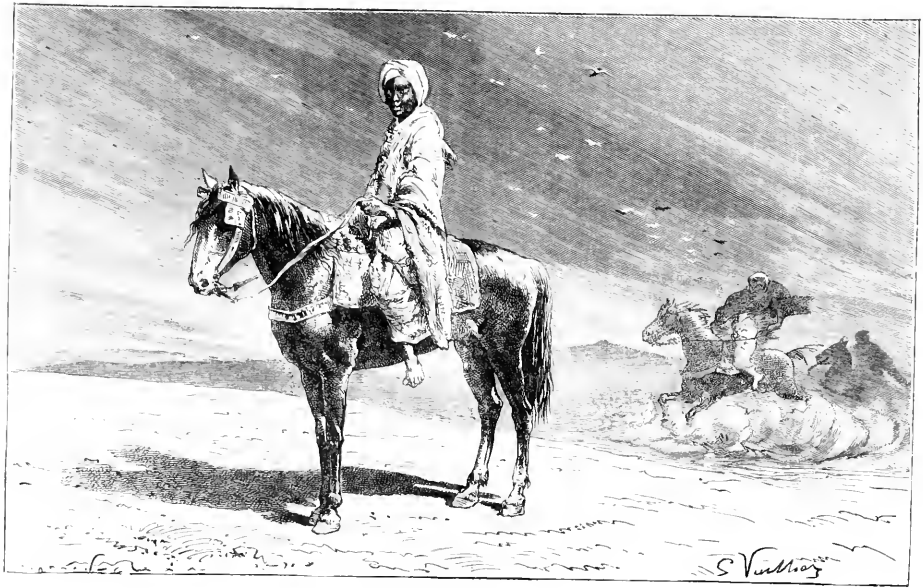
Une mystification dans laquelle nous nous trouvâmes engagés, quelques jours après notre arrivée à Haïl, ne nous causa pas peu d'inquiétude. Elle avait son origine dans un enfantillage de Mohammed dont la belle réception que l'émir lui avait faite comme ibn Arûk, et aussi, je le crains, nos propres gâteries avaient tourné la tête. Jusqu'à présent je ne suis pas assez entièrement sûre de savoir tout ce qui a eu lieu; aussi me répugne-t-il d'entrer dans le détail de cette affaire. Autant que nous puissions le savoir, la vanité de Mohammed paraît lui avoir suggéré l'idée de rehausser sa situation personnelle aux yeux de l'émir et de sa cour, en nous représentant comme des gens qu'il avait pris sous sa protection, et qui étaient dans sa dépendance. Il prétendait que les chameaux, les chevaux et tout ce que nous possédions lui appartenaient, que nos serviteurs étaient ses gens à lui. Dans des circonstances ordinaires, tout ceci n'aurait pas eu d'importance; nous ne lui aurions pas gardé rancune de s'être glorifié à nos

dépens, persuadés comme nous étions que jusqu'ici nous devions en grande partie à sa fidélité le succès de notre voyage. Malheureusement, le rôle secondaire qu'il aspirait à nous assigner ne rendait pas seulement embarrassantes nos relations avec l'émir; il les rendait positivement dangereuses. La réception qu'on nous avait faite d'abord avait été cordiale à un point qui rendait plus ennuyeux de trouver que, après quatre journées de séjour à Haïl, on n'avait plus pour nous les attentions qu'on avait eues auparavant. Les présents de gibier cessèrent, et l'agneau dont jusque-là on nous avait gratifiés à notre dîner fut remplacé par de la viande de chameau; au lieu de deux soldats qu'on envoyait du palais pour nous servir d'escorte, ce fut un enfant esclave qui vint avec un message. Le cinquième jour, on ne nous invita pas à la réunion du soir, et le sixième, on dit courtoisement à Wilfrid, qui s'était rendu au palais, que l'émir n'y était pas. Il était impossible d'imaginer la cause de ce changement; d'autre part, Mohammed, d'ordinaire si gai et si ouvert, était devenu morne et embarrassé, passant presque entièrement la journée avec nos gens dans la partie extérieure de la maison. Hanna, le fidèle Hanna, en était venu à insinuer que les choses allaient mal; Abdallah et les autres musulmans mettaient de la mauvaise volonté à s'acquitter de leurs devoirs. Nous nous rappelâmes que nous étions chez des wahabites fanatiques, et nos alarmes commencèrent d'être vives. Encore étions-nous loin de soupçonner la vérité, et ce ne fut qu'une semaine après notre arrivée à Haïl, que Wilfrid ayant rencontré Mubarek, le chef des esclaves de l'émir, apprit ce qui s'était passé. Il n'aurait servi de rien de nous mettre en colère. La conduite de Mohammed était plutôt en réalité un enfantillage que de la déloyauté, et il n'y aurait pas lieu de faire mention du dénouement de cet incident, s'il n'avait pas servi à mettre en relief les mœurs et la manière de penser des Arabes, et à expliquer pourquoi notre séjour à Haïl fut plus court que nous n'avions d'abord projeté. Enfin cet inci-

dent expliquera pourquoi, au lieu d'aller au Kasîm, nous fîmes route jusqu'à Meshed Ali avec les pèlerins de Perse qui rentraient dans leurs foyers.

Naturellement les choses n'en pouvaient pas rester là, et au retour de son entrevue avec Mubarek, Wilfrid fit honte à Mohammed de sa folie, puis il alla au palais chez Mufarraj, le maître des cérémonies, le même vieux gentleman qui nous avait reçus si dignement le jour de notre arrivée, et lui ayant fait le détail des circonstances, le pria de les communiquer à l'émir. Le vieillard promit de le faire, et, je n'en doute pas, tint parole, car le soir même nous reçûmes de nouveau une invitation au palais, où l'on nous accueillit avec la cordialité d'auparavant. C'est, je crois, d'après les errements en usage à la cour de Haïl, qu'il n'y eut d'explication d'aucune sorte. Mohammed, bien que remis à sa place, fut encore plus poliment reçu; un surcroît d'attention aimable à notre égard témoigna seul que nous avions eu des motifs de plainte. Quant à Mohammed, je dois le reconnaître, une fois les fumées de sa vanité évaporées, il n'éprouva aucun ressentiment de ce que nous avions dû faire, et redevint l'ami aimable, attentif et serviable qu'il avait été jusque-là. La mauvaise humeur n'est pas un défaut arabe ; pourtant le cas était une leçon et un avertissement. La leçon consistait à nous montrer que nous étions toujours des Européens parmi des Asiatiques, et l'avertissement à nous faire souvenir que Haïl était l'antre d'un lion, bien que nous fussions les amis du lion. Nous songeâmes à notre plan de départ.

Je n'ai encore dit que peu de chose du pèlerinage persan campé sous les murs de Haïl et qui, tout le long de notre séjour, avait été la grande préoccupation de la ville. Un certain mardi néanmoins, l'émir nous envoya prévenir, par un message, qu'il comptait sur nous dans une promenade à cheval, et qu'il nous rejoindrait à la porte de la ville où se trouvaient les pèlerins. Ce fut un jour heureux pour nous, non parce



Hamûd ibn Rashid.

que nous avons vu les pèlerins, mais parce que nous avons vu ce qui nous aurait engagé à faire le voyage exprès, et que nous désespérions de voir, les meilleurs chevaux de l'émir *dehors et au galop*. L'occasion était agréable ; nos préparatifs ne furent pas longs : en une demi-heure nous étions dans la rue, montés sur nos juments. Il y avait un grand concours de peuple se dirigeant vers le camp des pèlerins. A la sortie de la ville, nous rencontrâmes la cavalcade de l'émir ; pour le moment celle-ci absorbait toute mon attention, car je n'avais pas encore vu monter les chevaux de Haïl. L'émir, splendidement vêtu, mais nu-pieds, était sur une gentille petite jument blanche, tandis que son alezan Krushieh le suivait conduit par un esclave.

Tous nos amis étaient là, Hamûd, Majid, deux jeunes garçons frères de Majid et un autre plus jeune qu'on nous présenta comme fils de Metaab, le dernier émir, tous animés et désireux de montrer leurs chevaux et la manière dont ils savaient monter à cheval, tandis que près de l'émir, et sous sa protection spéciale, se tenait un jeune homme à l'histoire tragique, Naïf, le seul qui restât des enfants de Tellâl, et dont les frères avaient été tués, celui qui, se dit-on à l'oreille, est appelé un jour à venger leur mort. Mubarek aussi, l'esclave blanc, était là ; esclave de nom, car son extérieur ne diffère pas de celui de cette famille princière, et il est un des personnages les plus riches et les plus importants de Haïl. Le reste de la cavalcade se composait d'amis et de serviteurs, et parmi eux des faces noires et étincelantes dont les propriétaires avaient revêtu leurs plus beaux habits et montaient les juments de l'émir. Hamûd était remarquable sur son magnifique cheval bai ; comme à l'ordinaire, il nous fit les honneurs de la fête, nous donna des renseignements variés sur les personnes et sur les choses que nous avions sous les yeux. C'était une de ces matinées dont on n'est témoin que dans le Nedjed. L'air était clair et brillant à un degré qu'on n'imaginerait pas en Europe ; il procure un sentiment de la

vie tel qu'on se souvient de l'avoir éprouvé dans l'enfance et qui donne envie de pousser des cris de joie. Le ciel est d'un bleu intense ; les montagnes devant nous sont des saphirs sculptés; la plaine luisante et égale comme le dessus d'un billard s'élève insensiblement dans la direction des montagnes. D'un côté les murailles crénelées et les tours de Haïl avec le palais qui émerge du milieu des palmiers presque noirs à la lumière du soleil; de l'autre le camp des pèlerins, masse bariolée de teintes bleues, vertes, rouges, blanches, avec les pèlerins eux-mêmes réunis en un groupe compact, considérant avec des yeux à demi effrayés cette pompe barbare dont nous faisions partie.

A ce moment, l'émir donna le signal d'avancer et, tournant au sud-ouest, toute la troupe se mit en mouvement dans la direction d'un bouquet de palmiers qu'on aperçoit à 2 milles de distance. Hamûd mit soudain sa jument au galop, et, l'un après l'autre, les membres de la cavalcade le rejoignirent dans un combat simulé, galopant en avant, revenant sur eux-mêmes, retournant vers l'émir qui était resté seul avec nous, et poussant des cris de joie comme s'ils voulaient ravir le ciel dans leurs oreilles. Enfin l'émir n'y put résister davantage; saisissant un jerid ou bâton de palmier dans la main d'un esclave, il courut avec les autres. En un instant il eut oublié sa dignité et ses belles manières et redevint un Bédouin, comme lui et sa famille étaient en effet. Il jeta ses kefiyehs de soie et, nu-tête avec ses longues tresses de nomade flottant au vent, les jambes et les bras nus, il se mit à galoper à tort et à travers, chargeant la foule, poursuivant, poursuivi, criant à tue-tête comme s'il n'avait jamais eu un souci ou commis un crime de sa vie.

Nous nous trouvions seuls en compagnie d'un étrange petit personnage que nous avions déjà remarqué à côté de l'émir et qui était encore moins à sa place que nous dans cette cohue fantastique. J'espère, au fait, que nous avions l'air moins ridicules que lui. Monté sur une misérable petite ju-



Fantasia sous les murs de Hail.



ment, habillé à la mode des enfants européens d'il y a cinquante ans, avec une robe à taille haute, plissée aux basques, des pantalons qui ne lui descendaient pas jusqu'aux genoux, les pieds chaussés de pantoufles, un béguin brun sur la tête, un visage rond et sans barbe, il ressemblait à un gamin qui a grandi trop vite, et de fait était le chef du pèlerinage persan. C'était Ali Koli khan, fils du grand khan des Bactiari, et qui, en considération de son père, était traité par l'émir avec tous les honneurs possibles. Il revenait de la Mecque avec les autres pèlerins, et c'était en partie afin de lui donner une haute idée de la magnificence de l'émir que la fête avait été organisée.

Nous ne fûmes pas longtemps seuls; au bout de quelques instants la fantasia fut terminée et l'on continua d'avancer tranquillement comme au départ. On arriva au moment convenu au jardin de palmiers qui se trouvait être une propriété personnelle de l'émir, et était entouré d'une muraille élevée. On nous invita à descendre, on étendit des tapis sous les arbres, sur lesquels on s'assit, pendant que les esclaves étaient occupés à servir un lunch composé de mets sucrés. On avait fait grimper des enfants à des citronniers dont ils secouèrent les fruits, puis on distribua le café. Ensuite tout le monde, excepté nous et le Persan, récita la prière. En sa qualité de shiite, le Persan ne pouvait pas y prendre part. Enfin on remonta à cheval et l'on reprit le chemin de Haïl. Cette fois nous prîmes part à la course, qui fut très rapide; nos juments étaient d'une gaité folle, et ce fut dans cette disposition qu'on rentra en ville.

Le lendemain de cette journée, Wilfrid alla trouver Ali Koli khan dans sa tente, accompagné de Mohammed, redevenu un compagnon raisonnable et de bon service. En réalité, chez les Persans, les prétentions de Mohammed à la noblesse auraient été mal accueillies, car les Persans ne font point cas de la noblesse arabe, et considèrent les nomades comme des sauvages. Ali Koli, quoiqu'il fût un tout jeune

homme, voyageait en grand apparat ; il avait avec lui sa mère et une foule de serviteurs mâles et femelles, outre son *hemeldaria* ou fournisseur, et des Arabes qui soignaient ses animaux. Son majordome et interprète était un personnage magnifique ; ses officiers, vêtus de tuniques en feutre et de béguins, lui donnaient l'apparence d'un chef important. Sa tente, de modèle turc, bien meublée et confortable avec de beaux tapis de Perse étendus à terre, possédait un divan. Wilfrid le trouva assis sur ce divan, en compagnie de son ami Abd er-Rahim, fils d'un marchand de Kermanshah, et agent consulaire anglais dans cette ville. Les jeunes Persans étaient fort aimables ; mais le contraste de leurs manières avec celles des Arabes cérémonieux frappa Wilfrid du premier coup. Ils n'eurent pas recours à ces compliments contournés et à ces demandes d'une politesse exagérée qui sont d'usage à Haïl ; une sorte de sans-gêne européen présidait à la réception. Ils firent asseoir Wilfrid confortablement sur le divan, demandèrent du thé, qu'on servit dans un samovar, et firent un long récit des souffrances qu'ils avaient eu à endurer dans le cours de leur pèlerinage. Ils le firent en mauvais arabe, avec un accent absurde, car les Persans ont le ton traînant tout à fait étranger à l'intonation arabe. Le langage naturel d'Ali, à ce qu'il dit, était le kurde, mais, comme il avait reçu de l'éducation et possédait le grade d'officier dans l'armée du shah, le persan lui était également familier. En Perse, l'arabe tient dans l'éducation la place que tenait en Europe le latin avant qu'il fût tout à fait une langue morte. Ali et Abd er-Rahim se plaignaient de tout ce qui était arabe et, malgré la présence de Mohammed, médisaient de toute la race arabe, de la pauvreté des villes, de l'ignorance des habitants, des brigandages des nomades, des extorsions des fournisseurs, des lenteurs de chameaux, des misères d'un voyage dans le désert. — Avait-on jamais vu quelque chose d'aussi misérable que le bazar de Haïl ? il n'y avait pas à y trouver un sac de provisions, pour or ni pour argent ; les

Arabes étaient des sauvages, des buveurs de café, non des buveurs de thé. — De temps à autre, ils interrompaient la conversation pour causer entre eux dans leur propre langue. Wilfrid pourtant goûta fort Ali Koli et le quitta amicalement avec l'invitation faite par les jeunes Persans de voyager avec eux jusqu'à Meshed Ali sur l'Euphrate, où les Persans terminent toujours leur pèlerinage par une visite aux tombeaux d'Ali et d'Hussein. Cela semblait une occasion excellente, et, après avoir consulté l'émir qui approuva beaucoup ce dessein, il fut décidé qu'on se tiendrait prêt à suivre les pèlerins, au moment de leur départ.

Les derniers jours de notre séjour à Haïl ne furent pas, à beaucoup près, les moins agréables. Comme preuve finale de sa bonne volonté et de sa confiance, l'émir nous annonça que nous pourrions faire une excursion à Agde ; c'est une forteresse située dans les montagnes, à quelques milles d'Haïl, et qu'il n'avait jamais montrée à des étrangers. Je ne me sens pas libre de raconter exactement où est cette forteresse, car on nous a demandé notre parole. Bien qu'Ibn Rashid, à ce que j'espère, ne coure aucun danger d'invasion étrangère, je ne voudrais pas fournir de renseignement à ses ennemis. Qu'il suffise de savoir qu'elle est située dans les montagnes, que sa position lui assure une grande force naturelle, augmentée encore par des travaux de fortification, et qu'elle est à coup sûr une des plus singulières places qu'il y ait au monde.

On y accède de la plaine par une vallée étroite et sinueuse, qui rappelle un peu les wadis du mont Sinaï, où les rocs de granit s'élèvent abrupts de chaque côté, au-dessus d'un lit de sable. Sur l'un de ces rocs est gravée en arabe une inscription que nous avons copiée et qu'on peut traduire ainsi, bien qu'elle ne soit pas très lisible :

Hadihi kharâbat Senhârib.
Ceci (est) la ruine du (monument) de Sennachérib.

C'est ce qu'elle signifie d'après l'opinion de M. Sabunji, un

arabisant très compétent. Il est vrai que je ne puis m'aventurer à dire à quelle occasion Sennachérib est venu au Nedjed, ni comment il se fait qu'il écrivait en arabe au lieu d'employer les caractères cunéiformes de sa propre langue.

A l'intérieur de la forteresse, la vallée s'élargit en forme d'amphithéâtre grâce au confluent de trois ou quatre wadis, dans lesquels on trouve un village et un jardin de palmiers. De plus, les wadis sont pleins de palmiers sauvages arrosés *min Allah*, par la Providence, comme disent les Arabes ; au moins ce n'est par aucune main d'homme. Ils sont très beaux, et cette fertilité contraste d'une façon magnifique avec les rocs de granit dénudés qui l'entourent de toute part. Ces rocs ont bien 1,000 pieds d'élévation et descendent à pic sur le fond sablonneux des wadis. Ils font souvenir par leur aspect de ceux de la vallée des diamants où vivent des serpents et du haut desquels les marchands, afin de recueillir les diamants, lancent des morceaux de viande, dans le conte de Sinbad le marin. Il n'y a pas de serpents dans l'intérieur de la forteresse d'Agde, mais une population de très honnêtes Shammar, qui nous prodiguèrent les dattes et le café de façon à ne pouvoir faire honneur à leur prodigalité. L'émir nous avait fait accompagner par deux hommes à cheval, qui nous montrèrent la forteresse et ce qu'elle contenait. C'est une propriété privée d'ibn Rashid. Les deux cavaliers et les habitants du village nous procurèrent une foule de détails sur les montagnes d'alentour, et nous montrèrent l'endroit où le père de Mohammed et Obeyd livrèrent une grande bataille aux ibn Ali, jadis émirs du Djebel Shammar. Il paraîtrait que la forteresse d'Agde était la plus ancienne possession des ibn Rashid et qu'après avoir pris la ville de Haïl, les ibn Ali marchèrent contre eux. Les ibn Rashid avaient fait retraite vers leur forteresse. C'est là que la bataille eut lieu et que les ibn Rashid infligèrent une si terrible défaite aux habitants de Kefar, qu'elle assura désormais aux ibn Rashid la possession du pouvoir suprême. On



Palmiers sauvages, près d'Agde.

nous fit voir aussi, non sans orgueil, un mur construit par Obeyd et destiné à fermer l'étroite vallée. Nous visitâmes les puits, les jardins, les maisons, de façon à y dépenser presque toute la journée. On nous parla aussi d'une bête mystérieuse qui descend la nuit des montagnes et grimpe aux arbres afin de manger les dattes. — Elle est de la taille d'un lièvre avec une longue queue et elle est bonne à manger. — On la décrivit comme ayant l'habitude de s'asseoir sur son train de derrière et de siffler, de sorte que Wilfrid pense que ce pourrait être une marmotte. Seulement les marmottes grimpent-elles aux arbres? Les indigènes appellent cet animal *werber*.

Nous galopâmes avec délices afin de regagner notre logis. Mohammed n'était pas avec nous. Les deux nomades nous récitèrent un des chants de guerre des Shammar, qui débute en ces termes :

Ma arid aua erkobu delûl,
Lau zeyuuli shedadeha,
Ariduaua hamra sheuuf,
Hamra seryeh araddeha.

Et dont voici la traduction littérale :

Je ne voudrais pas monter un simple delûl;
Quoique son shedad (selle de chameau) me ravisse,
Qu'on me permette de monter une jument,
Une jument baie, rapide et ardente à la course.

Ils étaient montés sur de gentils petits poneys, mais n'étaient pas en état de nous suivre. Si nous avions été en Turquie ou partout ailleurs qu'en Arabie, il nous aurait fallu offrir un beau pourboire après une expédition comme celle-ci; mais, à Haïl, ces pratiques sont inconnues. Nos deux Shammar étaient intelligents et bien élevés, avec des sentiments bien au-dessus d'un pourboire. Ils accomplissaient un devoir envers le prince, et envers nous en notre qualité d'étrangers, et ils le faisaient avec enthousiasme.

L'élévation d'Agde au-dessus du niveau de la mer est de 3,780 pieds, celui de Haïl, de 3,500.

Cette journée fut peut-être la plus agréable de celles que nous avons passées à Haïl; elle vivra longtemps dans notre mémoire, comme un délicieux souvenir. Le lendemain était le jour du départ. Mohammed l'avait préparé pendant que nous étions dehors. On avait acheté deux nouveaux chameaux, des provisions de dattes et de riz pour un mois, comme supplément à un don d'excellent café de l'Yémen que nous avait envoyé l'émir. Notre dernière entrevue avec ibn Rashid fut caractéristique. Il n'était pas au château, mais dans une maison qu'il possédait à la porte de la Mecque, où d'une petite fenêtre il pouvait, sans être aperçu, considérer les allées et venues des pèlerins campés au-dessous. Nous le trouvâmes seul; il avait cessé de craindre que nous pussions être des assassins. Debout à sa fenêtre comme un oiseau de proie, il calculait sans doute combien de pièces d'argent il pourrait extraire aux Persans avant qu'ils ne fussent sortis de ses griffes. De temps à autre, il se penchait hors de la fenêtre, qui était à demi fermée par un contrevent, et criait à quelqu'un de ses gens, qui stationnaient en bas, un message relatif aux pèlerins. Il semblait jouir du pouvoir qu'il exerçait sur eux, et ce pouvoir est absolu.

Il fut très aimable à notre égard, renouvela ses protestations d'amitié et d'estime, offrit de nous accorder ce que nous voudrions choisir, des dromadaires pour le voyage ou quelqu'une de ses juments. Nous aurions pu avoir envie d'accepter la dernière de ces offres, mais naturellement nous la déclinâmes. Wilfrid lui fit un petit discours à la manière arabe, lui dit que la seule chose qu'il désirait était l'estime de l'émir, lui souhaita de longs jours. Il priait Mohammed ibn Rashid de le considérer comme son vakil (lieutenant) en Europe, dans le cas où il aurait besoin de quelque assistance et le remerciait de toutes les bontés dont il avait été l'objet de sa part. Alors l'émir proposa d'ajourner notre départ, et

de l'accompagner dans un ghazù ou expédition militaire qu'il allait entreprendre dans quelques jours. L'offre était attrayante; il aurait été difficile de la refuser si elle avait été faite plus tôt ; mais il était trop tard. Au fait, il y avait assez longtemps que notre tête était dans les mâchoires du lion ; à cette heure, notre seul objet était de quitter son antre, tranquillement et honorablement. Nous invoquâmes le défaut de temps, en ajoutant que nos chameaux étaient déjà en route ; puis nous lui fîmes nos adieux et prîmes congé.

Il nous restait néanmoins une visite à faire, cette fois une visite d'estime et d'amitié plutôt que de cérémonie. En traversant la ville, nous nous arrêtâmes à la maison d'Hamùd, qui s'y trouvait ainsi que sa famille. Pour eux nos adieux étaient vraiment l'expression du regret que nous avions de les quitter ; Hamùd nous donna de bons avis sur notre voyage dans la compagnie des pèlerins jusqu'à Meshed Ali : cela valait mieux, disait-il, que d'aller directement à Bassorah. Il était tombé de la pluie sur la route des pèlerins ; tous les réservoirs, — ceux qui sont indiqués sur notre carte sous le nom d'étangs de Zobeydeh, — seraient pleins, de sorte que notre voyage serait exceptionnellement facile, tandis que de Haïl à Bassorah nous aurions à parcourir une région dépourvue d'eau, sans rien d'intéressant qui pût compenser cette difficulté. Cela, nous le verrions bien. La première chose à faire, comme j'ai déjà dit, était de nous tirer d'où nous étions; nous aurions plus tard le temps de régler le détail de notre voyage ultérieur.

Majid était là et reçut de Wilfrid comme souvenir un couteau espagnol à manche d'argent, sur quoi il envoya chercher un manteau noir orné de quelques broderies d'or sur le collet et me le présenta. C'était un cadeau fort convenable ; je n'avais rien de pareil, pas même d'abba présentable ; celui-ci était à la fois magnifique et d'un usage utile. Au moins Majid nous regrette, j'en suis sûre ; si les circons-

tances nous ramenaient jamais à Haïl, ce serait une bonne fortune de trouver lui ou son père sur le trône. Ils sont regardés comme les héritiers naturels du cheikhat, et ibn Rashid n'a pas une longue vie en perspective.

Notre visite terminée, nous remontâmes à cheval, et au bout de cinq minutes nous étions hors de la ville. Alors, jetant un regard en arrière, chacun d'entre nous poussa un long soupir, car Haïl, avec tout le charme d'étrangeté qui la distingue, et ses habitants encore plus étranges qu'elle-même, était devenue pour nous comme une prison, et au moment où nous avions eu le différend occasionné par Mohammed, elle nous avait fait l'effet d'un tombeau.

Nous quittâmes Haïl par la porte par laquelle nous étions entrés, ce qui dans notre imagination semblait remonter à des années; mais, au lieu de tourner vers les montagnes, on longea les murs de la ville, puis les jardins de palmiers qui en sont la continuation, durant environ 3 milles jusqu'à un ravin de la forme d'un wadi. Enfin on prit la plaine et, à un groupe isolé d'ithels, on fit halte afin de jouir une dernière fois d'un peu d'ombre, car le soleil était très chaud, avant de rejoindre les caravanes des pèlerins qu'on apercevait comme une longue rangée de fourmis dans la plaine entre nous et la chaîne du Djebel Shammar.

Le point de vue était le plus beau, sans exception, que j'aie vu de mes jours. Il mérite d'être décrit. D'abord il faut comprendre que l'atmosphère, toujours claire dans le Djebel Shammar, était ce jour-là transparente à un point qui dépasse tout ce qu'on peut voir d'ordinaire dans le désert, dans les hautes régions des Alpes, au pôle Nord, partout enfin, sauf peut-être dans la lune : ce lieu est le véritable centre du désert, à 400 milles de la mer, et à 4,000 pieds au-dessus de son niveau. Devant nous le terrain est de sable rouge à gros grains, une alluvion de roes granitiques du Djebel Aja, parsemée çà et là d'élégants bouquets d'ithels, de grands tètards dont le tronc mesure de 20 à 30



Bouquet d'ithels.

pieds[1] de circonférence, poussant sur de petits monticules qui indiquent les endroits où jadis étaient bâties des maisons, absolument comme les ifs dans le Sussex, car l'emplacement de la ville paraît s'être porté de cette extrémité de l'oasis à l'endroit où elle est maintenant construite. Dans le sable s'étend une longue ceinture d'orge de 2 acres peut-être d'étendue, dont les brins verts scintillent et sont assez élevés pour avoir fait disparaître toute trace d'irrigation. Au delà, durant un mille ou plus, la surface du désert passe du rouge à l'orange jusqu'à ce qu'elle soit interrompue par quelque chose qui ressemble à une nappe d'eau qui réfléchit le bleu profond du ciel, ce qui est un effet de mirage naturellement, mais offrant la plus parfaite illusion qu'on puisse imaginer. A travers cette nappe d'eau, et en apparence les pieds dans l'eau, s'étend la longue ligne de chameaux des pèlerins, que le mirage reproduit exactement au-dessous du sol avec des points bleus, rouges, verts qui représentent les litières et les tentes de la caravane. Cette procession peut bien avoir 5 milles de long; on n'en voit pas la fin. Au delà encore se lève la masse confuse et fantastique des rocs couleur de saphir du Djebel Aja, la plus extraordinaire et la plus belle chaîne de montagnes qu'on puisse supposer : une vision ravissante.

Quand nous eûmes suffisamment admiré ce tableau et que j'en eus pris une esquisse, car il n'y avait pas de danger, — nous étions sur nos juments et nous nous réjouissions avec elles de notre liberté, — nous prîmes le galop en répétant le chant de guerre des Shammar : *Ma arid ana erkobu delûl lau zeynuli shedadeha, hiddi ana hamra shenû, hamra seryeh aruddeha*, procédé qui eut sur elles plus d'efficacité que n'auraient pu faire le fouet ou nos éperons, et qui, lorsque nous approchâmes de la caravane des pèlerins, fit cabrioler les chameaux et effraya les pèlerins, à l'idée que les Harb nomades

1. Nous avons mesuré un de ces têtards dont le tronc, à 5 pieds du sol, avait 36 pieds de tour.

leur tombaient encore une fois sur le dos. Nous longeâmes ainsi la colonne avec Mohammed derrière nous, jusqu'à ce que nous eussions atteint l'avant-garde et la bannière verte et rouge qui la précède. Près de celle-ci nous trouvâmes nos propres chameaux, avec lesquels on campa bientôt, à moins de 10 milles de Haïl, à l'entrée d'un wadi où l'étendard fut planté.

Nos tentes sont placées à 200 yards du camp des pèlerins, qui est très aggloméré à cause des dangers du désert. Les muezzins du pèlerinage viennent de faire l'appel à la prière du soir, et le peuple est à ses dévotions. Nos juments mâchent de l'orge, et notre faucon, un oiseau dressé à la chasse, que nous avons acheté hier pour 6 medjidiés à un nomade de Haïl, est sagement au repos sur sa perche en face de nous. La soirée n'est pas chaude ; mais comme on est proprement et confortablement installé sous la tente !

2 *février*. — Il paraît après tout que la moitié seulement des pèlerins a quitté hier Haïl. Il y a eu des difficultés à propos des chameaux, disent quelques-uns ; d'autres, qu'ibn Rashid n'a pas voulu les laisser partir ; une affaire d'argent dans les deux cas. Aussi n'avait-on pas fait plus de 2 milles, lorsqu'une halte fut ordonnée par l'émir el-Haj, un nommé Ambar, esclave noir d'ibn Rashid. Les chameaux et ceux qui les montaient furent réunis sur une éminence, afin, croyons-nous, qu'on pût les compter. Cependant les derviches et autres pèlerins à pied marchaient à leur gré, et nous avons fait comme eux, car nous ne nous considérons pas comme liés par les règles à l'usage des pèlerins, et Abdallah a l'ordre de faire sortir nos chameaux du gros de la procession. Durant toute la journée, on n'a suivi ni route ni piste. Nous avons pris les devants en quête d'eau. Il y en a, paraît-il, à quelque distance. Il a fallu traverser des terrains difficiles et quelques wadis qui étaient presque des ravins. Nous sommes maintenant si bien habitués au désert, que nous savons où il y a de l'eau longtemps avant d'y être parvenus ;

nous en devinons la présence à la couleur blanche des terrains d'alentour ; cette teinte blanche a pour cause les dépôts crayeux que laissent les eaux dans les lieux où elles ont fait un long séjour. Dans le cas actuel, elle est accumulée dans une sorte de réservoir naturel ou série de réservoirs, au fond d'un wadi peu profond. Ces réservoirs doivent avoir été remplis durant quelque temps par les pluies de l'hiver. Nous avions hâte d'y remplir nos peaux de bouc pendant que l'eau était encore claire, car les pèlerins l'auraient bientôt bue ou souillée. Ce ne sont que de toutes petites flaques. Awwad y était déjà ; on l'avait envoyé en avant avec un delûl, afin d'être sûr d'avoir une provision d'eau. Le remplissage des peaux était à peine terminé, que les derviches, qui vont aussi toujours en avant, commençaient à arriver. Ils ont la déplaisante habitude de faire d'abord leurs ablutions avec l'eau qu'ils boivent ensuite. Il paraît que cela fait partie de leur rituel.

Le vent mélangé de sable, qui avait été violent toute la journée, est maintenant tombé. Depuis notre départ de Haïl, nous avons fait route au nord-est, droit sur une colline élevée, le Djebel Jildiyeh, qui est un excellent point de repère. Notre campement de ce soir est meilleur que celui d'hier ; il est plus éloigné des pèlerins. Nous avons à nous seuls un petit wadi, avec du bois de chauffage en abondance, et de la nourriture pour les chameaux.

3 *février*. — Quoiqu'on ait allumé le feu ce matin à quatre heures en prévision d'un départ anticipé, on est resté sur place aujourd'hui. Une moitié des pèlerins, à ce qu'on dit, est toujours à Haïl, et l'on est obligé de l'attendre. Wilfrid est allé dans la journée au camp, afin de trouver notre ami Ali Koli khan, mais ni lui, ni Abd er-Rahim, ni personne de nos connaissances, n'est arrivé.

Les pèlerins persans, bien qu'ils ne soient pas très agréables dans leurs personnes ni dans leurs habitudes, car ils n'ont pas le sens de la propreté, qui est si développé chez les

Arabes, ont des qualités amicales. Il serait intéressant de causer avec eux si l'on pouvait ; cependant, en comparaison des Arabes, ils sont brutaux et grossiers. La plupart d'entre eux ont belle apparence ; beaucoup ont une belle chevelure et les yeux bleus ; mais ils sont d'une complexion lourde ; il y a autant de différence entre eux et les Shammar qui les escortent, qu'entre un cheval de labour de la Germanie, et les juments d'ibn Rashid. En dépit de leurs ablutions, qu'ils font à tout propos et hors de propos tout le long du jour, ils sont sales d'une façon inénarrable dans leurs vêtements de feutre graisseux, comme pas un Arabe, quoique les Arabes se passent d'ablutions. Awwad et le reste de nos gens se querellent de temps en temps avec eux, lorsqu'ils viennent près de nos tentes chercher du bois à brûler. Il est évident qu'entre le Persan et l'Arabe il n'y a pas d'affinité.

J'ai passé la journée dans ma tente d'une manière profitable, à rembourrer ma selle qui en avait grand besoin. Mohammed est redevenu tout à fait lui-même. Il a quitté son haut ton et ses grâces ; comme il dit, l'air de Haïl ne lui convient pas. Il paraît soucieux d'effacer tout souvenir du passé ; il est devenu très agréable. Il nous raconte des histoires concernant les Sebaa et leurs chevaux, les unes instructives, d'autres amusantes.

4 *février*. — Autre jour d'attente ; les pèlerins, à notre exemple, sont impatients, mais l'impatience ne sert de rien. Wilfrid, afin de passer le temps, est allé en expédition, accompagné de sa jument et des lévriers. Il a pris droit au nord, vers une rangée de collines basses qu'on aperçoit d'ici, où le terrain est assez élevé. Elles sont à environ 12 milles. Il n'a rencontré personne, sauf une couple de nomades montés sur des delûls, qui se rendaient à Atwa, où ils disent qu'il y a un puits. Ils le regardèrent lui et son fusil d'un air soupçonneux, et ne se laissèrent guère questionner. Il ne rencontra ensuite que le désert absolument dépourvu de vie, une succession de plaines sablonneuses, et

de hauteurs arides en grès. Les collines elles-mêmes, qu'il atteignit avant de revenir, sont en sable jaune, noir en certains endroits. De leur sommet le Nefûd apparaît comme une mer rouge. Il mit trois heures à escalader et à descendre ces collines. Cette course offrait de l'intérêt, en ce sens qu'elle le mit en état de déterminer la position de quelques-unes des collines principales, Yatubb, Jildiyeh, d'autres encore, signalées sur notre carte. Il ne m'avait pas dit où il allait, mais il revint avant que j'eusse le temps de concevoir de l'inquiétude de son absence.

Pendant cette absence de Wilfrid, Awwad et Abdallah avaient donné une leçon à notre faucon, à l'aide d'un appât fait avec un des sacs qui servaient à faire manger les chevaux. L'oiseau paraît fatigué et revient vers Awwad lorsqu'il l'appelle en criant : *Ash'o, ash'o*, qu'il m'apprend être une abréviation de son nom *rasham*, corruption du mot *rashmon*, mot qui signifie brillant ou éclair. Nous pouvons espérer maintenant que, grâce à l'assistance de Rasham, nous serons fournis de viande, car il y a des lièvres en abondance.

On dit que l'émir viendra demain de Haïl, et voyagera trois jours avec les pèlerins ; il va en ghazù, on ne sait où. Ce serait ennuyeux ; comme nous lui avons fait nos adieux, nous n'aspirons maintenant qu'à nous en aller.

Dans l'après-midi, il nous arriva des visiteurs, quelques Shammar nomades de la famille ibn Duala, qui préféraient camper dans notre voisinage, plus à leur convenance que celui des Persans. Ils sont en route de Haïl vers leurs tentes du Nefûd où ils vont avec un messager de l'émir, qui manque de chameaux ; ils accompagneront ensuite les pèlerins jusqu'à Meshed Ali, ou peut-être jusqu'à Samawa sur l'Euphrate, afin d'acheter du riz (*tummin*) et du blé. Les tribus du Djebel Shammar ne peuvent communiquer que deux fois par an avec le monde extérieur, à l'aller et au retour du pèlerinage de la Mecque. C'est à ces deux occasions qu'ils font leur approvisionnement annuel. L'aîné de ces ibn

Duala, qui a soixante ans, est un homme aimable et distingué. Il a dîné avec Mohammed et les serviteurs dans leur tente, puis il est venu dans la nôtre s'asseoir auprès de nous. Nous sommes à moitié décidés à quitter la caravane des pèlerins, qui n'avance pas, et à l'accompagner demain. Il est vrai que ses tentes sont à quelque distance à gauche de notre chemin.

Outre les ibn Duala, il y a quelques pauvres nomades qui sont tapis dans notre wadi afin de n'être pas en vue. Ils ont peur d'être imposés en qualité de pèlerins. Il était d'abord difficile de comprendre pourquoi, puisqu'ils étaient venus jusqu'ici. Mais ils nous expliquèrent qu'ils espéraient n'être pas remarqués dans la foule, et avoir l'avantage de cette compagnie, sans qu'on chargeât leurs chameaux. Comme tout le monde d'ailleurs, ils vont acheter des grains à Meshed.

5 *février*. — Notre camp est enfin levé, mais on n'a fait que 10 milles, jusqu'à un wadi plus considérable qui paraît recueillir les eaux de toute la région et qu'on appelle Wadi Hanasser (la vallée des petits doigts), nous ne savons pas pourquoi. On y trouve des puits nombreux, et une large bande de pâturages pour les chameaux, de l'espèce nommée *rimh*. Sous ce couvert, les lièvres ne manquent pas ; nos lévriers en ont couru un certain nombre avec l'aide d'une sorte de chien de chasse qui s'est attaché à nous. Nos serviteurs appellent ce dernier Merzug, mot qu'on peut traduire par *chute du vent*, littéralement don de Dieu. C'est un animal peu attrayant, mais en possession d'un nez.

Deux heures après notre départ nous arrivons à un tertre curieux tout à fait isolé dans la plaine. Il est en grès comme tous ceux de ce district, et nous fûmes agréablement surpris de le trouver couvert d'inscriptions [1] et de dessins d'oiseaux

1. M. Rassam, qui a fait des fouilles à Babylone, m'informe que ces inscriptions sont en anciens caractères phéniciens. Il paraîtrait que les Phéniciens, qui étaient une nation de commerçants, avaient l'habitude d'envoyer dans toute l'Asie leurs

et d'animaux comme nous en avons déjà vus, mais mieux exécutés et sur une plus grande échelle. Ces caractères, quels qu'ils soient, sont très beaux, distincts et symétriques comme les lettres capitales grecques et latines ; quelques-uns des dessins ont un mérite réel et artistique, quoique grossier. Ils ne peuvent pas être l'œuvre de simples barbares, et les caractères doivent être autre chose que les lettres d'un alphabet. Il est remarquable que les animaux représentés sont tous essentiellement arabes, la gazelle, le chameau, l'ibex, l'autruche. J'ai distingué aussi un palmier convenablement dessiné ; mais rien qui ressemble à une maison ou à une tente. La composition principale représente deux chameaux qui ont leurs cous croisés ; elle n'est pas d'un médiocre mérite. Elle se rattache à une inscription régulièrement gravée ; ce qui démontre que tout cela est très ancien, c'est la couleur des empreintes. Le rocher est de grès rougeâtre noirci par l'air ; il est évident que, dans leur fraîcheur, les lettres et les dessins avaient un relief rouge sur fond noir. A l'heure qu'il est, la plupart sont complètement ternis, résultat qu'il a fallu des siècles à produire sous ce climat sec.

Nous étions en avance sur les pèlerins lorsque nous avons rencontré ce monticule, — Tell es Sayliyeh, — et nous attendîmes au sommet que toute la procession eût défilé devant nous, ce qui dura bien une heure ou deux. Le spectacle était singulier. De la hauteur où nous étions placés, on en voyait arriver à 30 ou 40 milles dans la plaine, jusqu'au Djebel Aja, au pied duquel est située la ville de Haïl. La ligne des pèlerins avait 3 milles de long ; elle

voyageurs de commerce avec des échantillons ; partout où ils s'arrêtaient et trouvaient un rocher suffisamment tendre, ils y écrivaient leurs noms et y dessinaient des animaux. L'explication peut être vraie, mais comment se fait-il que ces commerçants prenaient des sujets du désert dans leurs efforts artistiques, des chameaux, des autruches, des ibex, des hommes à cheval armés de lances ? J'aurais plutôt cru qu'elles étaient l'œuvre des Arabes ou de leurs représentants dans les temps antiques ; mais je ne suis pas archéologue.

était composée de quatre mille chameaux, et ce n'était pas toute la troupe, avec un grand nombre d'hommes à pieds. En tête étaient les derviches, marchant vite, presque au trot, race sauvage et déguenillée, mais douce, et avec qui nous aurions causé volontiers s'ils avaient su l'arabe ; puis venait un groupe de gens plus respectablement vêtus, à physionomie pieuse, un homme coiffé d'un turban énorme, qui devait être un Afghan, un jeune homme à la taille élancée, très propre d'aspect, qui devait être un associé de quelque marchand, et lisait en marchant sur un rouleau de papier ; d'autres portant à la main des bouteilles de cuir pleines d'eau pour les ablutions, et qui s'arrêtaient de temps en temps afin de se livrer à cet exercice. Quelquefois on chante ou l'on récite des prières. Tous ces dévots nous semblent grossiers ; ils ne répondent pas quand on les salue : ils tombent dans une véritable consternation lorsque nos lévriers s'approchent d'eux ; ils craignent d'en être touchés et souillés. L'un d'entre eux, le jeune homme au rouleau de papier, s'est arrêté ce matin à notre feu afin de se chauffer les mains en passant. Nous lui avons offert une tasse de café, mais il a répondu qu'il avait déjeuné ; il s'est retourné dans l'intention de causer avec nos gens, qui sont des musulmans comme lui, mais ils l'ont invité à s'éloigner. Parmi les Arabes, le refus d'une tasse de café est la plus grossière offense, presque l'équivalent d'une déclaration de guerre. Les Arabes ne comprennent pas les préjugés religieux des schiites persans.

Un peu plus loin, derrière cette avant-garde, vient le *berak* ou bannière, au centre d'un groupe de dromadaires montés, richement caparaçonnés et marchant à un pas très vif. Ces magnifiques animaux portent une robe qui ressemble à du satin ; ils ont des yeux de gazelle et une certaine démarche dont la grâce défie la description. Même les chevaux arabes n'ont pas l'air de race qui distingue ces chameaux pur sang. Ils portent le nom de *naamiyeh*,



Le berak

parce qu'on peut dormir sur leur dos sans être dérangé par le moindre cahot.

Le *berak*, étendard d'ibn Rashid, est un carré de soie pourpre avec une devise et un motto en blanc au centre, et une bordure verte. Il est porté par un serviteur de l'émir sur un dromadaire de haute taille; on le déploie ordinairement durant la marche. Ambar, le nègre qui est *émir el-Haj*, accompagne généralement ce groupe. Il a une petite jument blanche tenue par un esclave qui le suit; nous ne l'avons pas encore vu la monter.

Après le *berak* vient le gros des pèlerins, montés quelquefois à deux sur le même chameau, avec deux boîtes de chaque côté contenant le bagage. Les chameaux sont la propriété des nomades, surtout des Shammar; cependant la plupart appartiennent aux Dafir, aux Sherârat, aux Howeysin. Les propriétaires suivent leurs chameaux et sont en perpétuelle querelle avec les pèlerins. Il est vrai que, si l'on en vient aux coups, la police d'ibn Rashid intervient et décide du différend d'une manière sommaire.

Un Persan monté sur un chameau est le spectacle le plus ridicule du monde. Il s'acharne à monter à califourchon et semble absolument incapable de s'accommoder aux habitudes de la bête qu'il monte. Il lui adresse la parole avec sa voix de fausset, dans une langue que nul chameau arabe ne saurait entendre. Aussi les plaisanteries décochées sur les Persans par les Arabes durent-elles du matin au soir. La classe la plus distinguée parmi les pèlerins, et toutes les femmes naturellement, excepté celles qui sont trop pauvres, voyagent en *mahmals* ou litières-paniers; chaque chameau en porte deux, recouvertes, comme les tapissières des commerçants, d'une toile bleue ou rouge. Une ou deux personnes ont des *tahteravans*, genre de moyen de transport plus dispendieux, qui exige deux mules ou deux chameaux, l'un en avant, l'autre en arrière[1]. Dans chacune de ces li-

1. Ce véhicule existe en Orient de temps immémorial; il dispense des routes

tières, le voyageur peut s'accroupir ou même s'étendre et dormir. On choisit pour les *mahmals* des chameaux qui soient forts et d'un pas égal ; quelques-uns ont des paniers doubles et sont arrangés avec une certaine élégance et tout le luxe de la Perse, c'est-à-dire des tapis et des tentures. Un conducteur de confiance conduit le chameau, et quelquefois des serviteurs marchent à côté de lui.

L'un des pèlerins a un homme qui marche devant, chargé de son narghileh, qu'il fume par un long tube dont le bout est à l'intérieur du panier. Il y a peu de chevaux, environ une demi-douzaine. L'un, un cheval blanc, Kehilan Harkan, a été acheté l'autre jour à un Shammar nomade de l'escorte, par un riche pèlerin. Ce cheval a les allures d'un pur sang, autant qu'on en peut juger par la tête, la queue et les paturons. Le reste de son corps est dissimulé sous un énorme *pallan* ou bât et les harnais avec lesquels son nouveau maître le monte. Je n'en ai pas vu d'autres qui valussent la peine d'être remarqués.

Toute la caravane des pèlerins a défilé devant nous, pendant que nous étions perchés sur le Tell es Sayliyeh, juste au-dessus de leur tête.

Nous avons fait quelques nouvelles connaissances, des hejazis de Médine, qui sont venus aujourd'hui à notre tente et se sont assis amicalement avec nous à boire le café. Les hejazis, bien que rangés parmi les Arabes de race pure, sont presque aussi noirs que des nègres ; ils ont l'air rabougri, à la différence des Shammar et des autres races que nous avons eu l'occasion de voir. Ils manquent également de dignité, et possèdent, dans cette partie de l'Arabie, une sorte de réputation gasconne. Ceux-ci étaient très bavards. Le principal de leurs chefs, un certain Saleh ibn Benji, est gardien de la grande mosquée de Médine : il fait un voyage en Perse, afin de réunir des aumônes pour le

à l'européenne. Les Sarrasins du moyen âge l'ont introduit en Sicile, où il existe encore. Au fait, notre ancienne chaise à porteurs en dérive. (*Note du trad.*)

sanctuaire dont il est le gardien. Il nous a dit que, bien qu'ici il fût prêt à faire amitié avec nous et à prendre le café dans notre compagnie, il ne nous conseillait pas d'aller à Médine. Ce n'est pas que les Anglais considérés comme Anglais n'y eussent une bonne réputation, mais il est contraire à la règle de recevoir quelqu'un qui n'est pas musulman. Si nous venions en qualité de musulmans, tout irait bien; mais, en qualité de Nazrani, cela ne pourrait pas se faire. Il serait le premier à essayer de nous tuer; il présiderait à notre exécution. On avait trouvé un juif à Médine, l'année précédente, et on l'avait mis à mort; le peuple était furieux de ce que le sultan eût envoyé un ingénieur frank inspecter le pays et l'eût fait passer pour un musulman. Cette règle s'appliquait aux deux cités saintes, la Mecque et Médine, non aux autres parties du pays. Les musulmans, sujets de la reine, qui viennent de l'Inde, bien qu'ils soient des shiites, sont toujours bien reçus; et nous le serions aussi si nous étions musulmans. Les Persans sont tolérés par les hejazis, quoique méprisés en leur qualité de Persans aussi bien qu'en leur qualité d'hérétiques, et souvent maltraités à Médine. Lui Saleh allait quêter de l'argent parmi eux, s'ils étaient assez fous pour lui en donner, mais il ne faisait point cas de leur compagnie. Il aimait mieux voyager dans la nôtre. Nous pourrions parcourir la Perse ensemble. Une chose qu'il ne pouvait pas comprendre de la part du gouvernement britannique, c'est qu'il eût quelque intérêt au monde à entraver le commerce des esclaves. Nous lui dîmes que c'était dans l'intérêt de l'humanité. « Mais, répondit-il, ce commerce n'a rien de commun avec la cruauté. » Il insista : « Qui a jamais vu maltraiter un nègre? » Nous n'aurions pu dire, en effet, que nous l'avions vu faire quelque part en Arabie, et, au fait, il est notoire que, parmi les Arabes, les esclaves sont des enfants gâtés plutôt que des serviteurs. Il fallut lui expliquer qu'en d'autres contrées les esclaves sont fort maltraités; mais comme Saleh n'était pas

convaincu, nous ne pouvions que nous en tenir à la remarque générale, que cette intervention dans le commerce des esclaves était un *shoghl hukm*, une affaire qui concernait le gouvernement et pas nous. Il semblait assez bien informé de ce qui se passait dans le monde ; il avait entendu parler de la guerre russe, quoiqu'il n'en connût pas le détail et l'issue ; à propos de la cession de Chypre, il observa que c'était un *bakshish* (pourboire) que le sultan avait offert à la reine d'Angleterre. Ses derniers mots furent : « Il vaut mieux parler net; ici je suis votre ami, souvenez-vous-en, mais pas à Médine, à cause de la religion. »

CHAPITRE XIV

Viens, Myrrha, allons vers l'Euphrate.
(Byron.)

En quête d'aventures. — Taybetism. — Chasse à l'hyène. — Comment on fait cuire les sauterelles. — Fauconnerie. — Les réservoirs de Zobeydeh. — Contes et légendes. — Un coup de théâtre. — Mohammed compose un *kasid*.

6 *février*. — Nous sommes fatigués de traîner avec les pèlerins et, en outre, nous ne nous soucions pas de revoir l'émir, qu'on attend aujourd'hui. C'est toujours une bonne méthode de ne pas abuser des bons procédés, et de s'en aller quand on a fait ses adieux. De sorte que, ne voyant pas que le camp des pèlerins doive être levé ce matin, nous nous sommes décidés à les laisser là. Nous n'avons pas été loin, au fait : de la hauteur où est établi notre campement, on aperçoit la fumée du camp au fond de la plaine. Il y a ici d'excellents pâturages et l'on a une large perspective au sud et à l'ouest. Le Djebel Jildiyeh est maintenant dans la direction du sud, le Djebel Aja au sud-ouest, Haïl à une distance de 40 milles. Au nord, on aperçoit le Nefûd, et derrière nous, vers l'orient, de la colline où est situé notre campement, on distingue un sabkha à 6 ou 7 milles, ainsi que l'oasis de Bekaa ou Taybetism — heureux puisse être son nom — autour de la sabkha. L'endroit s'est toujours appelé Bekaa, dit-on, jusqu'à ces dernières années, où ce nom fut regardé comme de mauvais augure et changé, sans qu'on sache précisément pourquoi, car le mot signifie un lieu où l'eau s'accumule.

Dans la journée, nous avons lâché notre faucon ; après

une ou deux tentatives qui n'ont pas réussi, il a pris un lièvre. Les wadis regorgent de lièvres, mais les chiens ne les voient pas dans les hauts buissons. Celui-ci est le seul qu'on ait pu débusquer à découvert. Nous avons dressé nos tentes de bonne heure; nous jouissons de la solitude. La lune sera ce soir dans son plein; ceci nous fait penser combien peu nos retards nous ont permis de profiter de sa lumière; la lune sert peu en voyage lorsqu'elle est dans son plein.

7 *février*. — Quoique nous n'ayons pas levé notre camp aujourd'hui, nous avons fait une longue course; nous sommes allés jusqu'à Taybetism, village qui vaut la peine d'une visite. C'est un endroit singulier, qui ressemble à Jobba, à certains égards. Il paraît probable que la plupart des villes du Nedjed ont en commun cette physionomie; elles sont construites dans des bas-fonds où l'eau de pluie afflue, position qui permet d'y creuser des puits sans trop d'efforts. Comme Jobba, Taybetism possède une subkha, mais cette dernière ville a plus d'importance; les jardins de palmiers y font presque le tour du lac, et bien qu'ils ne se touchent pas, ils doivent embrasser une étendue de 4 à 5 milles. Les maisons sont éparses par groupes sur tout ce parcours; ce n'est donc pas une ville proprement dite [1]. La géologie de cette région offre de l'intérêt. Au bord de la subkha, les grès forment des rochers fantastiques dont aucun n'a plus de 50 pieds de haut, mais qui sont d'une contexture étrange. Quelques-uns, taillés comme des champignons, montrent que la subkha a dû être jadis un lac important, au lieu du lit desséché qu'elle est devenue. Parmi les rochers, nous avons mesuré le plus large : il a 40 pieds de long et 25 pieds de large au sommet; il repose sur une base de 5 pieds seulement, de sorte que sa masse entière est en

1. C'est à Taybetism qu'Abdallah ibn Saoud s'est réfugié, il y a dix ans, lorsqu'il fut chassé par son frère de l'Aared; c'est aussi de là qu'il a envoyé à Midhat pacha, à Bagdad, ce traître message qui a amené les Turcs dans le Hasa et renversé la domination wahabite.



Vue prise près de Taybetism.

l'air. D'autres semblent s'être refroidis tout à coup, alors qu'ils étaient à une température incandescente ; ils offrent des traces de bulles pétrifiées, de larges feuilles de pierre de couleur rose comme la crème de fraise. On dirait que cette crème les pénètre en entier, et que le mélange n'a pas eu le temps de se faire, car ils sont rayés de rose et de blanc. Çà et là, on y remarque des morceaux de sable du Nefûd, avec l'*adr* du Nefûd répandu dans leur substance en même temps que des fleurs de palmier sauvage, de tamaris, des creux d'eau de mer. La subkha, bien qu'à sec, ressemble à un lac, grâce à des effets de mirage si parfaits, qu'on distingue le bleu clair de l'eau sans une ride, réfléchissant les palmiers et les maisons situés sur la rive opposée. Nous avons fait le tour de la ville ; nous avons vu de beaux jardins, des fermes magnifiques, avec des champs d'orge vert dans leur voisinage. Ces champs étaient arrosés par des puits de 45 pieds de profondeur, contenant de très bonne eau, que les habitants ont tirée afin de faire boire nos juments. Nous avons passé sans entrer devant un vaste château qui appartient à ibn Rashid, et où une douzaine de derviches étaient à faire du pain pour les pèlerins. Ils nous demandèrent des nouvelles, si l'émir était arrivé, et si les pèlerins étaient encore à l'attendre. La plupart de ces derviches, quoique shiites, n'étaient pas des Persans ; c'étaient des gens de race arabe, originaires de Bagdad ou de Meshed Ali.

Au retour, nous croisâmes une troupe de Shammar nomades, venus avec leurs chameaux chercher de l'eau, du Nefûd, qui n'est pas loin. Ils nous offrirent du lait de chamelle, le premier que nous ayons goûté cette année. Il y avait des femmes parmi eux. Nous avons aussi rencontré un homme isolé, monté sur un delûl efflanqué. Mohammed s'étant livré à des remarques désobligeantes pour l'animal, le propriétaire répondit d'un ton hautain que sa chamelle était une Bint Udeyhan, la meilleure race de dromadaires qu'il y ait en Arabie, que si Mohammed lui en offrait 100 livres,

il ne la lui vendrait pas, que c'était elle qu'envoyait toujours ibn Rashid porter les messages pressants. Il se prit alors à courir d'un pas qui, sans paraître très rapide, le mit bientôt hors de vue.

Awwad et Ibrahim Kasir sont retournés au camp des pèlerins afin d'obtenir de l'eau; ils en ont rapporté la nouvelle que l'émir était arrivé et un message de lui nous annonçant que si nous voulions nous rendre aux puits de Shaybeh, nous l'y rencontrerions.

8 *février*. — Nous avons fait 15 milles aujourd'hui, par un circuit autour de Taybetism; nous voici campés au sommet du Nefûd. Un enfant shammar du nom d'Izzar venu hier du camp des pèlerins avec trois delûls, et en compagnie d'Awwad, a entrepris de nous servir de guide, si nous voulions continuer d'aller en avant. Il aimerait mieux notre compagnie que celle des pèlerins; ses bêtes sont maigres, et il a peur qu'on ne les mette en réquisition pour les pèlerins. Il désire les conduire à Meshed sans être chargées, de manière à ce qu'elles puissent engraisser en chemin et être en état de les ramener avec une charge de blé. Il parle de six ou sept jours d'ici à Meshed. Mais Wilfrid est persuadé que nous ne sommes pas à 20 milles plus près de Meshed que lorsque nous avons quitté Haïl, car nous avons marché presque à l'est, au lieu d'aller presque droit au nord, et il doit nous rester encore 400 milles à faire, cela nous prendrait vingt jours au moins. Il est vrai que nos gens refusent de l'admettre. On verra qui a raison. Nos serviteurs et Mohammed sont très mécontents d'avoir à se séparer des pèlerins, mais maintenant que nous avons un guide dans cet enfant qui s'appelle Izzar, nous sommes décidés à ne pas les attendre. Si nous tardons trop, nous serons à court de provisions, et c'est ce qui pourrait arriver de pis. Déjà Awwad dit que les pèlerins se plaignent à haute voix de l'épuisement qui les menace si on les fait attendre davantage. Ils ont fait des provisions pour un laps de temps déterminé, et n'auront aucun



Sabkha de Taybetism.

moyen de se ravitailler. — Les pèlerins, ajoute Awwad, sont assis à leur feu, dans une violente colère.

Notre marche d'aujourd'hui a été distraite par la chasse, sans bien grand résultat. Sayad et Shiekah ont couru une bande de gazelles et réussi à les tourner, mais n'ont pu en prendre aucune, quoique l'une d'entre elles soit venue à la portée de Mohammed qui l'a manquée. Elles tiraient droit sur le Nefûd. On a lancé le faucon sur un houbara (outarde à jabot), mais le faucon, qui est un oiseau d'un an, a été mis en fuite par l'outarde; il ne peut prendre que des lièvres. Pourtant Basham nous amuse, assis sur son perchoir à la porte de notre tente. Cet endroit nous plaît : il est solitaire et à quelques centaines d'yards de l'entrée du Nefûd.

9 *février*. — On a envoyé Izzar sur un point élevé, jeter un dernier regard en arrière, du côté des pèlerins, mais en vain ; nous les avons envoyés au diable ; nous sommes déterminés à nous passer d'eux. Mais il est fâcheux d'aller toujours dans la direction de l'est au lieu de celle du nord, afin de côtoyer le Nefûd, j'imagine, et n'avoir pas à le traverser. On n'ose y entrer malgré l'assurance positive d'Izzar, que celle-là est la seule route à suivre. Le talc (*jabsin*) fait reluire le sol, où l'on rencontre aussi le fruit sauvage d'un melon vénéneux. Dépassé le puits de Beyud (œufs) qui a 30 pieds de profondeur et marché six heures et demie, peut-être fait 18 milles, jusqu'à notre campement actuel, sans incident d'aucune sorte. Cette nuit, en regardant les étoiles, Mohammed m'apprend que les Arabes appellent le cercle d'Orion, *mizan* (la Balance), et l'étoile polaire, *el-jiddeh* (le Chevreau). La chamelle d'Izzar nous donne main enant du lait tous les jours ; c'est un grand luxe.

10 *février*. — A huit heures on arrive aux puits de Shaybeh. Il y en a quarante, à quelque distance les uns des autres, dans un grand espace nu, avec quelques collines de sable blanc au nord. Le vent soufflait avec violence, entraînant des nuages de sable. Le lieu est aussi peu hospitalier qu'on pourrait

l'imaginer; c'est une excuse qui nous autorise à passer outre sur l'envie que nous aurions de nous arrêter afin d'attendre l'émir.

Shaybeh est située sur l'ancienne route des pèlerins, qui passe à l'est de Haïl, et se dirige vers Bereydeh dans le Kasîm. Cela explique la raison de notre marche à l'est. Maintenant nous tournons à angle droit vers le nord. Il y a une piste bien marquée, qu'il sera facile de suivre quand même nous serions privés de notre guide shammar. Après avoir quitté les puits, on avance durant quelques milles entre deux rangées de collines de sable blanc, que le vent déforme sans cesse, comme la neige dans les hautes Alpes. Le sable blanc, je l'ai remarqué, est toujours plus menu que le sable rouge et plus sensible à l'action des vents. Il n'offre, en outre, que peu de végétation, de sorte que les monticules et les collines qu'il forme ont moins de durée que ceux du Nefûd. Pendant que nous étions à les considérer, le vent changea, et l'on put observer combien les sommets de hauteurs se modifient rapidement. Leur côté placé sous le vent reste toujours escarpé, tandis que le côté au vent s'arrondit. Nous avancions maintenant sur un terrain accidenté qui s'élevait graduellement jusqu'à une plaine de gravier au delà de laquelle, à environ 4 milles, on apercevait la ligne rouge du vrai Nefûd. On avait à peu près traversé cette plaine lorsqu'à un demi-mille en avant, on signala un animal sur lequel nous nous lançâmes au galop, avec Mohammed derrière nous. Je pensai d'abord que ce devait être un loup ou une vache sauvage, mais en en approchant de plus près, on découvrit que c'était une hyène et qu'elle tenait quelque chose dans la bouche. Les chiens lui donnèrent la chasse; la bête courait le plus vite qu'elle pouvait sur le terrain accidenté que nous venions de quitter et où sans doute elle avait sa retraite. Dans sa hâte, elle laissa tomber une jambe de gazelle; c'était le butin qu'elle rapportait du Nefûd. Les trois lévriers l'attaquèrent hardiment; Sayad en particulier essaya de la saisir à l'épaule,

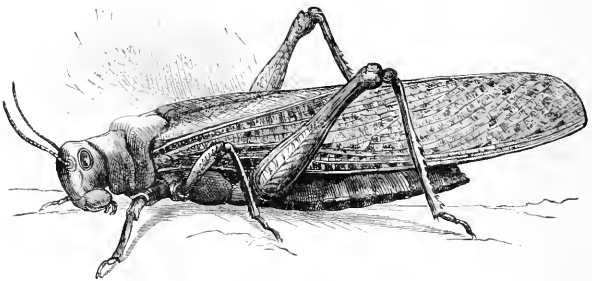


Chasse à l'hyène.

mais ils ne purent l'arrêter. Elle avançait avec opiniâtreté dans l'intention de gagner le terrain accidenté où elle aurait eu chance d'échapper, si nous n'avions pu lui barrer le chemin. Alors elle tourna en arrière, et nous nous arrangeâmes de manière à la pousser devant nous jusqu'à l'endroit où se trouvaient les chameaux. Je n'ai jamais vu une créature si lâche. Quoiqu'elle fût plus forte que n'importe lequel de nos chiens, elle n'essaya ni de se retourner ni de se défendre, comme aurait fait un sanglier, ou même un chacal. Les chiens la serraient de si près, que Wilfrid eut toutes les difficultés du monde à pouvoir la tirer, ce à quoi il parvint enfin. Elle roula presque sous les pieds de nos chameaux. Grande naturellement fut la joie de tous. Bien que Mohammed et Awwad affectassent de la répugnance, Abdallah déclara hardiment et tout de suite que l'hyène était *khosh lahm*, une viande de choix. De sorte qu'elle fut écorchée et dépecée sur place. J'avoue que la vue de la carcasse n'était pas appétissante : le gras qui la recouvrait était d'un jaune luisant. Mais l'hyène du désert n'est pas la goule qu'elle devient dans le voisinage des villes ; à l'examen, on lui trouva l'estomac plein de sauterelles et de chair fraîche de gazelle. Wilfrid décida qu'elle était mangeable, mais, bien que j'en aie goûté un morceau, je ne pus me résoudre à en faire mon repas. Il est vrai que, malgré les protestations de tout à l'heure que c'était une nourriture malpropre, comme l'animal était gras et sa chair abondante, nos gens le dévorèrent en entier. Je ne suis même pas sûre que Mohammed ait persisté dans la résolution de s'en abstenir.

Les sauterelles sont devenues une partie de notre ordinaire de tous les jours ; comme article de carême, c'est un mets excellent. Après en avoir goûté sous plusieurs formes, nous en vînmes à conclure qu'elles étaient meilleures bouillies. On rejette leurs longues jambes, on les tient par les ailes et on les trempe dans du sel avant de les manger. Quant à la saveur de l'insecte, c'est une saveur végétale plutôt que celle du pois-

son ou de la viande ; elle ne diffère pas trop de celle du blé vert qu'on mange en Angleterre : pour nous, elles remplacent les végétaux, qui nous font défaut. La sauterelle rouge est meilleure à manger que la verte [1]. Wilfrid estime qu'elle ne ferait pas mauvaise figure parmi les hors-d'œuvre, dans un restaurant parisien. Je n'en suis pas si sûre que cela. Durant nos voyages antérieurs, j'avais cru que plusieurs autres excellents mets pourraient être adoptés chez nous, mais dans la variété de notre luxe on n'a pas trouvé qu'ils valussent les préparatifs nécessaires. Le matin est le moment favorable pour faire la chasse



Sauterelle comestible.

aux sauterelles ; elles sont alors engourdies par le froid, et leurs ailes mouillées par la rosée, ce qui les empêche de fuir. On les rencontre, à cette heure-là, groupées par centaines dans les buissons du désert. Il n'y a que la peine de les ramasser et de les mettre dans un sac ou dans une corbeille ; plus tard, le soleil sèche leurs ailes. Elles sont plus difficiles à prendre, car elles ont assez d'intelligence pour se dérober aux poursuites. Leur vol est assez semblable à celui des mouches de mai ;

1. On dit que la rouge est la femelle et que la verte est le mâle ; mais quelques personnes prétendent qu'elles sont toutes vertes à l'origine et qu'elles deviennent rouges.

elles prennent le vent et savent se diriger comme le poisson. Elles s'abattent aussi à leur gré; il est rare qu'elles se heurtent contre les hommes ou les chameaux et ont le talent d'échapper à l'atteinte du bâton. Cette année, elles couvrent le pays en armées innombrables durant le jour; le soir elles se réunissent par régiments dans les buissons. Elles dévorent tous les végétaux, et tous les animaux les dévorent à leur tour, alouettes du désert, outardes, corbeaux, faucons, buses. Nous avons rencontré aujourd'hui des bandes de corbeaux et de buses qui en étaient gorgés. Les chameaux les mangent avec leur nourriture ordinaire, les lévriers les happent au passage tout le long de la journée, et en mangent autant qu'ils peuvent en attraper. Les nomades aussi en donnent souvent à leurs chevaux. Awwad affirme que cette année un grand nombre de tribus n'ont eu à manger que des sauterelles et du lait de chameau. De sorte que, si les sauterelles sont la peste du désert, elles compensent cet inconvénient en servant de nourriture à tous ses habitants.

Nous voici campés une fois de plus dans le Nefûd, dans les mêmes herbages, au bord d'un de ces mêmes fuljs auxquels nous sommes accoutumés depuis notre départ du Djôf. Ici pourtant le Nefûd est intermittent; il est interrompu par des bandes de terre solide placées entre des hauteurs de sable qui vont régulièrement de l'est à l'ouest. Le sable n'y a pas plus de 80 pieds de profondeur, et les *fuljs* sont insignifiants, comparés à ceux qui existent dans l'Ouest.

11 *février*. — Quelques enfants accompagnés de chameaux nous ont rejoints cette nuit; ce sont des nomades de la tribu des Abde du Shammar; ils vont au-devant des pèlerins, comme ils en ont reçu l'ordre d'ibn Rashid. Ils ont fourni quelques renseignements sur la route à suivre. Ibn Duala est à cinq jours de marche devant nous; mais on rencontrera les Dafir avec leur cheik, ibn Sueyti, au deuxième jour. Ibn Sueyti, dit-on, possède une espèce d'*uttfa*[1] comme

1. L'*uttfa* est une sorte d'estrade portative, du haut de laquelle, chez les tribus

celui d'ibn Shaalan, mais il le dresse comme une tente lorsqu'il a à livrer une bataille. Les Ajman des environs de Queyt ont un uttfa véritable avec des plumes d'autruche et une petite fille qui chante durant le combat [1]. Ils nous contèrent aussi la légende suivante qui est fort remarquable.

Il y a, disent-ils, à cinq jours de marche d'ici, du côté de l'orient, et à dix jours de Suk es Shiôkh sur l'Euphrate, un *kubr* ou tombeau qui est le lieu où a vécu un prophète nommé Er Refay. On l'appelle Tellateyn el-Kharab (les deux collines des ruines) et près de là est un *birkeh* ou étang toujours plein d'eau. Le tombeau a une porte qui reste ouverte, mais autour de laquelle dort jour et nuit un énorme serpent dont la tête et la queue se rejoignent, et laissent juste dans l'ouverture de la porte de quoi pouvoir passer. Mais le serpent empêche d'entrer, à moins que la personne qui se présente ne soit un derviche, et beaucoup de derviches y vont prier. A l'intérieur, il existe un puits, et ceux qui entrent sont pourvus (*min allah*) de vivres durant trois jours, trois fois un jour; le quatrième ils doivent s'en aller. Un lion est enchaîné par le cou dans l'intérieur du kubr.

Le birkeh du dehors est toujours plein d'eau, mais ses rives sont habitées par des serpents qui vomissent des poisons dans l'étang, de manière qu'on n'y peut pas boire. Le soir néanmoins, arrive un Ariel (antilope fabuleuse) qui frappe l'eau de ses cornes, et par ce procédé la rend potable. Alors toutes les bêtes et les oiseaux du désert viennent boire. Le cheik des Montefyk est tenu de fournir de chameaux et de guides à tous les derviches qui vont à Suk es Shiôkh en pèlerinage au tombeau d'Er Refay. Les enfants ne dirent pas qu'ils avaient visité ce lieu.

Nous ne suivons pas la grande route ; nous l'avons laissée à quelques milles à droite et nous avons marché toute la

du haut désert de Syrie, une prophétesse, durant les batailles, exhorte par ses chants les guerriers à avoir du courage. (*Note du trad.*)

1. Comparez le récit de M. Palgrave.

journée dans le Nefûd. Partout voltigeaient les mêmes essaims de sauterelles et à leur suite les mêmes bandes d'oiseaux, surtout de belles buses noires, dont Abdallah aurait bien voulu obtenir une, s'il avait été possible. Il prétend que les os de leurs ailes sont comme de l'ivoire et qu'on s'en sert pour marqueter les canons de fusil et les tuyaux de pipes. Mais il n'a pas eu de succès, bien qu'il ait tiré plusieurs coups. Wilfrid fut plus heureux à tuer une outarde, ce qui valait mieux. C'est l'oiseau le plus délicat que nous ayons jamais mangé. Ils sont assez communs ici, mais ils sont difficiles à tuer. Il est vrai que celui-là, effrayé par le faucon, nous avait passé au-dessus de la tête.

Vers midi, on arriva en vue d'un bâtiment solitaire, debout au milieu du Nefûd et appelé Kasr Torba. Il est carré, a des murs de 20 pieds de haut, et une tour à chaque coin. Il possède une garnison de quatre hommes, qui sont des soldats d'ibn Rashid. Ils refusèrent de nous recevoir d'un ton hargneux et menacèrent de tirer sur nous si nous puisions de l'eau au puits situé en dehors. Un instant nous songeâmes à emporter la place, ce qu'on aurait pu faire, je crois, sans trop de difficulté, car la porte était vermoulue, et nous étions exaspérés par la colère et la soif, mais notre second mouvement, toujours considéré comme le meilleur en Arabie, nous détermina à empocher cet affront et à poursuivre notre chemin.

Bientôt après, on découvrit un jeune homme accompagné de sa mère et de trois delûls qui venaient dans notre direction. Ils étaient à la recherche de leur tribu, qui était quelque part dans le Nefûd, ils ne savaient guère où. Il n'y a de piste nulle part, et ils consentirent à passer la nuit dans notre société. Ce sont de braves gens ; le jeune homme était attentif et bon pour sa mère, à qui il construisit un abri sous un buisson avec des selles.

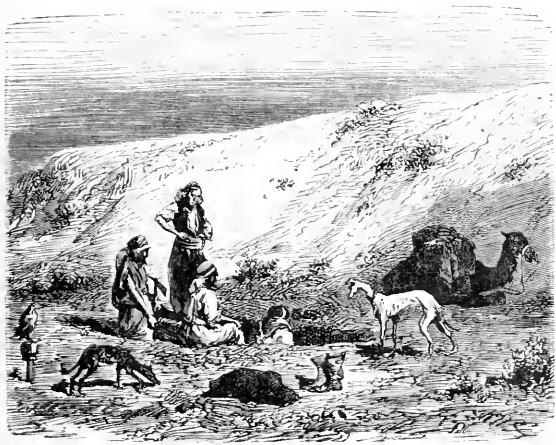
12 *février*. — Notre désappointement d'hier, occasionné par le manque d'eau, nous a forcés à retourner sur la

route des pèlerins, aux puits de Khuddra, à 13 ou 14 milles à l'orient de notre campement de la dernière nuit. En route, néanmoins, nous avons eu quelque délassement : d'abord on a fait lever un lièvre sur lequel le faucon fut lâché. Le Nefûd est à ce point couvert de buissons, que sans l'assistance du faucon les chiens n'auraient eu aucune chance ; ce n'est que par le vol du faucon qu'ils ont pu suivre la piste. Le spectacle était assez joli ; l'oiseau retournait quand le lièvre faisait un crochet, et les trois chiens le poursuivaient, le nez en l'air. Derrière eux, nous faisions de notre mieux ; mais, comme le sable était mouvant, ils furent bientôt hors de vue. Tout à coup on rencontre le bord du Nefûd. Là, à quelques centaines d'yards[1] du pied du dernier banc de sable, nous aperçûmes le faucon et les lévriers assis en cercle, le regard fixé sur un trou dans lequel le lièvre avait disparu. Les quatre poursuivants avaient une mine épuisée et folle, si bien que, malgré notre dépit de n'avoir pas le gibier, nous ne pûmes nous empêcher de rire. Dans le désert, les lièvres ont toujours un terrier. Mohammed, Abdallah et Awwad étaient empressés à déterrer notre lièvre. Ils y travaillèrent comme des nègres durant plus d'une demi-heure. Ils étaient enfoncés dans le sable jusqu'aux épaules, mais ce fut en vain, car ils étaient parvenus jusqu'à la terre ferme et le trou était assez profond pour être celui d'une hyène et pénétrait plus avant dans la terre. Plus loin, nous eûmes meilleure chance, car ayant poursuivi un lièvre jusque dans son terrier, on l'en tira accompagné d'un jeune renard d'un gris d'argent. Ils étaient blottis ensemble. Il n'est pas à supposer que les lièvres creusent des terriers ; mais ils font usage de ceux qu'ils trouvent quand ils sont serrés de près. Nous avons aussi couru quelques gazelles.

Il existe quatorze puits à Khuddra ; ce sont de simples

1. L'*yard* est une mesure anglaise de longueur, de 914 centimètres. (*Note du trad.*).

trous dans la terre, sans parapet ni quoi que ce soit qui en indique l'approche, et en abordant nous fûmes presque effrayés de les trouver entourés par un gros parti de nomades. Cela ressemblait fort à un ghazù, car il y avait autant d'hommes que de chameaux, trente ou quarante armés de lances; de plus les chameaux portaient des shedads au lieu de selles à fardeaux. Ils ne nous molestèrent point, bien



Le lièvre terré.

qu'ils eussent le regard farouche. Ils déclarèrent être des Dafir qui attendaient la caravane des pèlerins, que leur cheik, ibn Sueyti, était encore à deux jours de marche dans la direction de l'est, au delà de Lina, qui est un autre groupe de puits, pareil à celui-ci. Ils ajoutèrent qu'ils avaient entendu parler de nous, des cadeaux que nous avions faits à l'émir, le rifle qui tire douze coups, et nos autres présents. Il est extraordinaire que les nouvelles aillent si vite dans le

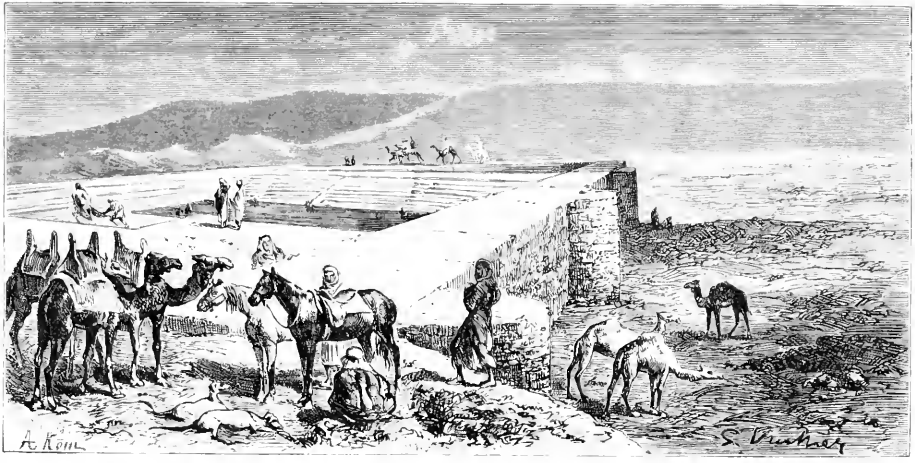
désert. J'observai que Mohammed, questionné par eux, répondit qu'il était de Mossoul. Il nous expliqua plus tard que les gens de Tudmur avaient une vieille querelle de sang avec les Dafir, par suite d'un ghazù fait, il y avait longtemps, et dans lequel trente Dafir avaient trouvé la mort[1]. Ceci nous a décidés à ne pas faire à ibn Sueyti la visite que nous avions préméditée. Il paraît que récemment il y a eu ici une bataille livrée entre les Dafir et les Amarrat (Anazeh), dans laquelle a péri un homme de la famille ibn Haddal. Cela démontre que les ghazùs anazeh s'enfoncent quelquefois dans le sud jusqu'aux bords du Nefùd. Les puits de Khuddra ont 70 pieds de profondeur. L'eau, au moment où on la tire, sent les œufs pourris, mais ce goût disparaît aussitôt qu'elle est exposée à l'air libre.

La lumière zodiacale est fort brillante ce soir, surtout pendant les deux heures qui ont suivi le coucher du soleil. Quoique je l'aie souvent cherchée des yeux, je ne l'ai jamais aperçue le matin à l'aube. C'est un phénomène magnifique et très remarquable, mais observé seulement en Arabie, j'imagine. C'est un cône de lumière s'étendant depuis l'horizon jusqu'à mi-chemin du zénith; il est plus brillant que la voie lactée.

13 *février*. — Nous voici au premier des réservoirs de Zobeydeh.

Ce qui me surprend, c'est qu'au lieu de se trouver dans un terrain bas, il est au sommet d'une colline. Il y a au moins 200 pieds à monter avant d'y atteindre; il est vrai qu'il y a derrière un terrain plus élevé. Il est construit dans un wadi étroit en ciment solide de 6 pieds d'épaisseur, et presque carré, car il a 80 yards sur 50. Il y a des degrés à l'intérieur afin de pouvoir descendre jusqu'à l'eau; mais une grande fissure dans la maçonnerie a fait écrouler une partie de celle-ci; il n'en reste qu'un peu et très sale, dans

1. Comparez le récit de Fatalla de la guerre entre les Mesenneh et les Dafir dans les environs de Tudmur vers le commencement de ce siècle.



Réservoir de Zobeydeh.

un trou de terre placé au milieu. Il s'y trouvait quelques Arabes avec leurs chameaux, qui s'éloignèrent à notre approche, mais vers qui on envoya aux nouvelles. C'étaient des Beni Wâhari, tribu artificielle recrutée récemment de Sherârat, de Shammar et d'autres encore, à qui ibn Rashid a donné pour cheik un de ses propres esclaves. On les emploie à soigner les chameaux et les juments de l'émir. Ils partent de huit jours de marche d'ici à Meshed Ali; Wilfrid affirme qu'il n'y en a pas moins de quinze ou seize.

Mohammed, qui est très désireux de se rendre agréable, est maintenant tout à fait dépouillé des influences de Haïl. Il nous raconte des histoires et des légendes, toutes plus ou moins relatives à Tudmur, son lieu de naissance. Il possède un vrai talent de narrateur, une mémoire excellente, et, ce qui est un don préférable, le tempérament d'un homme qui croit ce qu'il dit. Ceci est une de ses légendes, un beau spécimen des mélanges extraordinaires de fables et de traditions historiques, qu'on découvre dans chacune :

Suliman ibn Daoud (Salomon fils de David) aimait une Nazraniyeh, nommée Sitt Belkis [1], et l'épousa. Cette dame chrétienne désirait avoir une maison entre Damas et l'Irak (Babylonie), parce que l'air du désert était bon; mais il ne fut pas possible de trouver une maison de ce genre. Alors Salomon, qui était roi des oiseaux aussi bien que roi des hommes, envoya prier les oiseaux de l'air de lui indiquer où il trouverait l'endroit que Belkis désirait. Ils répondirent tous à son appel, excepté un *nisr* (aigle), qui ne vint pas. Et Salomon leur demanda si quelqu'un d'entre eux connaissait, entre Damas et l'Irak, un endroit où l'air fût bon. Ils répondirent qu'ils n'en connaissaient aucun. Et il les compta afin de voir s'ils étaient tous là, et remarqua que l'aigle était absent. Alors il envoya chercher l'aigle, et

1. Belkis est le nom que donne ordinairement la tradition à la reine de Saba.

on l'apporta à Salomon, et Salomon lui demanda pourquoi il avait désobéi à son premier appel. Et nissr répondit qu'il était à soigner son père, un vieil aigle, si vieux, qu'il avait perdu toutes ses plumes et ne pouvait ni voler ni se nourrir lui-même quand son fils n'était pas là. Et Salomon demanda à nissr s'il connaissait l'endroit dont Belkis avait besoin. Et nissr répondit que son père devait le connaître, car il connaissait tous les endroits du monde, ayant vécu quatre mille ans. Et Salomon commanda qu'on l'apportât devant lui dans une cage, car l'aigle ne pouvait pas voler. Mais lorsqu'on essaya d'apporter l'aigle, il se trouva si lourd, qu'on ne pouvait le soulever. Alors Salomon donna un onguent et ordonna d'en oindre l'oiseau et de le frictionner par tout le corps et qu'il redeviendrait jeune. Et l'on fit ainsi et les plumes repoussèrent sur le dos de l'oiseau ainsi que ses ailes, et il put voler jusque vers Salomon et descendit en face de son trône. Et Salomon lui demanda où était l'endroit que Belkis désirait, dans le désert entre Damas et l'Irak et où l'air était bon. Et l'aigle répondit : « C'est Tudmur, la ville située au milieu des sables. » Et il lui indiqua l'endroit, et Salomon ordonna aux *jinns* d'éloigner le sable, et lorsqu'ils l'eurent fait, Tudmur exista avec ses belles ruines et ses colonnes.

Encore n'y avait-il pas d'eau, car l'eau était enfermée, dans une caverne des collines du voisinage, par un serpent vingt mille fois aussi long que le double de la longueur du bras d'un homme, qui bloquait l'entrée de la caverne. Et Salomon somma le serpent de sortir. Mais le serpent répondit qu'il avait peur. Et Salomon lui promit de ne pas le tuer. Mais aussitôt qu'il fut à moitié sorti de la caverne, et on le savait par une marque noire qu'il portait sur le corps et qui indiquait la moitié de sa longueur, Salomon mit son sceau sur cette marque et le serpent mourut. Et les jinns le retirèrent tout entier de la caverne, et l'eau coula. Mais le venin du serpent l'avait empoisonnée, et le peuple ne pou-

vait pas en boire. Alors Salomon prit du soufre (*kubrit*), et le jeta dans la caverne, et l'eau devint bonne à boire. Et on y trouve encore du soufre aujourd'hui.

Mohammed raconte aussi que les esprits (*afrit*) sont très communs dans les ruines de Tudmur, et aussi, — ceci est plus curieux, — qu'il existe à Tudmur un homme âgé de plus de cent ans et que lorsqu'il atteignit sa centième année, de nouvelles dents lui poussèrent, et qu'il est maintenant en état de manger comme un jeune homme. C'est ainsi que Mohammed charma notre soirée.

14 *février*. — Nous avons rencontré plusieurs birkeh en meilleur état d'entretien que le premier. Dans le voisinage de l'eau, on trouve beaucoup de nomades. Jedur, — le Shammar accompagné de sa mère qui fait encore route avec nous et qui nous plaît d'une façon toute particulière, — connaît tout le monde. Il vaut mieux qu'il soit avec nous, car plusieurs de ces nomades ont l'œil menaçant et une contenance de dogue: — ce sont surtout des Dafir et des Sellem que nous n'aimons pas à voir. Aujourd'hui, pendant que Wilfrid et moi marchions à quelque distance de notre caravane, une troupe d'hommes accourut sur nous sans *salaam aleykum*, et nous somma de nous arrêter. On ne leur permit pas d'approcher à la longueur du bras et on les pria de faire leurs questions d'un peu plus loin. Il y aura à monter la garde cette nuit. La route est maintenant bordée d'une double muraille que fit, à ce qu'on dit, construire Zobeydeh, afin de pouvoir tendre une banne au-dessus et que les pèlerins pussent marcher à l'ombre. Ce doit être une sottise. Il est probable qu'on a déposé là les pierres qu'il y avait sur la route et dont la plaine est couverte.

. . . . . .

Depuis que j'ai écrit ce qui précède, un étrange événement est survenu. Nous avions établi de bonne heure notre campement dans un birkeh en ruine, et venions de prendre nos arrangements pour la nuit, quand on découvrit six

hommes montés sur des dromadaires, venant du nord-est et marchant droit sur nous. Naturellement on se livrait à des conjectures diverses, sur ce que ce pouvait être des honnêtes gens ou des brigands, des Shammar ou des Dafir. Ce n'était évidemment pas une troupe de chameaux destinés aux pèlerins ; chaque delûl était monté par un homme armé d'une lance, et ils avançaient au trot.

Ils arrivèrent précisément à l'endroit où nous étions campés, firent agenouiller leurs chameaux, ôtèrent les khurjs et les shedads et arrangèrent leur bivouac pour la nuit. Ils vinrent alors à nos tentes, accostèrent Mohammed et les serviteurs, qui les invitèrent à s'asseoir et à prendre le café. Mohammed vint en ce moment nous trouver, et nous chuchota à l'oreille qu'il était persuadé que c'étaient des Dafir, mais qu'on allait le savoir d'une manière certaine. Ils s'assirent donc et commencèrent à causer de sujets généraux comme d'habitude, jusqu'à ce que le café fût servi. Ensuite Mohammed leur demanda d'où ils venaient et où ils allaient. Ils répondirent qu'ils étaient des Ketherin, qu'ils allaient à Haïl pour affaires, qu'ils y étaient envoyés par leur cheik, puis que l'objet de leur voyage était de rencontrer un parent de leur cheik qui avait été l'hôte d'ibn Rashid, à ce qu'ils avaient entendu dire, et qu'ils voulaient l'inviter à venir à leurs tentes. Peut-être en avions-nous entendu parler ; son nom était Mohammed ibn Arûk. Et le nom de leur cheik ? Muttlak ibn Arûk ! Ce fut un coup de théâtre. La parenté de Mohammed si longtemps perdue, ce troisième des trois frères qui avaient quitté l'Aared dans le dix-huitième siècle et s'étaient séparés dans le Djôf était découverte dans la personne de son descendant, dont les serviteurs étaient à cette heure dans notre campement. Qu'on imagine la joie et le triomphe de Mohammed. C'était une bonne occasion de redire une fois de plus la ballade des ibn Aruk. Les rimes de la légende, auxquelles répondaient en chœur les nouveaux venus, furent le premier indice que nous eûmes de ce qui venait d'ar-



Le Wadi Rosch (p. 361).

river. Alors les ambassadeurs ketherin furent envoyés à notre tente et nous contèrent leur histoire. Aussitôt l'idée d'aller à Bassorah ou à Meshed Ali dans la compagnie des pèlerins fut abandonnée; pour le moment, nos plans se réduisaient à visiter la nouvelle famille de Mohammed. L'un des Ketherin était déjà parti afin d'annoncer le joyeux événement; les autres nous accompagneront demain dans la même direction. Les tentes de Muttlak ne sont pas à plus d'une journée du lieu où nous nous trouvons. Demain avant le coucher du soleil nous serons en présence de ces cousins si longtemps perdus. *Yallah!* s'écria Mohammed, rayonnant de plaisir et d'orgueil.

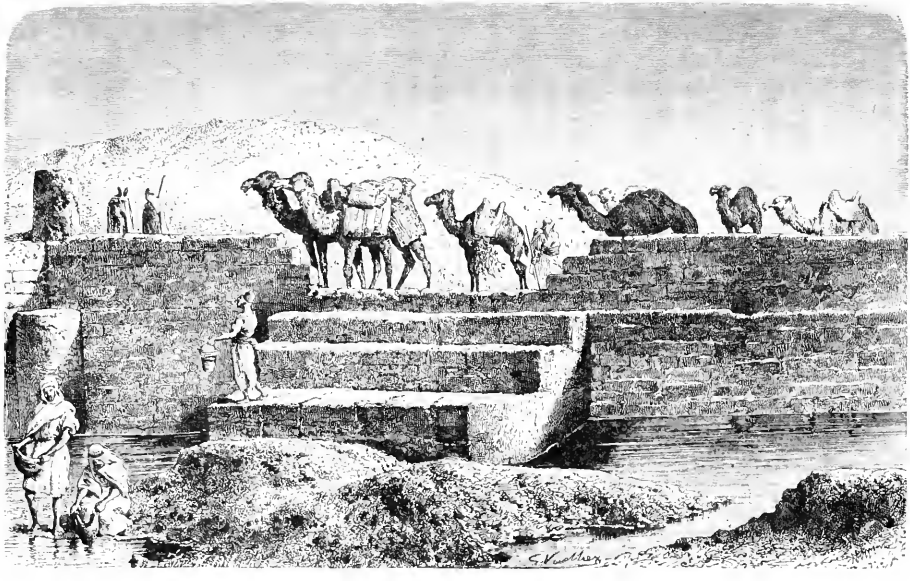
15 *février*. — Notre départ a été tardif; Mohammed a de nouveau perdu la tête; il joue au gentilhomme de haute distinction comme il a fait à Haïl; il serait honteux d'être surpris à faire quelque chose, par ses nouvelles connaissances. Au lieu de nous aider à empaqueter nos bagages et à charger les chameaux, il voudrait n'avoir qu'à s'asseoir à terre et à jouer avec ses chapelets. Il a mandé Awwad pour seller son delûl. Je suis contente de remarquer que les Ketherin ne font pas attention à ses airs et à ses grâces : ce sont des nomades qui n'ont pas le moindre souci des vanités de la vie. Même notre départ effectué, on ne va pas loin. Il commence à tonner et à faire des éclairs, puis il tombe une pluie serrée, de sorte qu'à dix heures et demie, Wilfrid ordonne de faire halte. On arrive précisément aux grands birkehs qui sont pleins d'eau. Ils sont dans une vallée qu'on appelle le Wadi Roseh, d'après une plante qui croît dans le wadi, et dont les chameaux et les chevaux font également leurs délices. Il y a là deux réservoirs dans le voisinage, l'un rond, l'autre carré, tous les deux construits sur le modèle de ceux que nous avons déjà vus. Nous avons examiné leur construction. Ce sont des bas-fonds naturels, qu'on a recouverts de pierres cimentées. Ce ciment est maintenant aussi dur que le granit, et la surface en est élégamment polie.

L'eau est claire et bonne. Le plus vaste des réservoirs a 64 yards sur 37, et peut-être 12 pieds de profondeur; un khan ruiné de la même date que les réservoirs eux-mêmes et à proximité, où Wilfrid a découvert un immense puits de 10 pieds de large à l'orifice et très profond : tout cela a été construit par Zobeydeh, femme du calife Haroun al-Rashid, qui faillit mourir de soif en cet endroit, à son retour de la Mecque. C'est l'origine des puits et des réservoirs. Wilfrid ne pense pas qu'un Européen les ait visités avant nous, bien qu'ils soient vaguement indiqués sur la carte de Chesney. Cette vilaine journée a fini par un beau coucher de soleil. Notre dîner ne se compose ni de viande de boucherie ni de végétaux, mais de sauterelles bouillies et de riz, avec le pain qui peut résulter d'un mélange de farine et de sable.

Mohammed, qui est en travail d'une composition poétique depuis une semaine, est enfin accouché du *kasîd* ou ballade suivante qui, je crois, est destinée à faire pendant à la ballade des ibn Aruk, dont il voit que nous sommes écœurés :

KASID IBN ARUK EL JEDIDE.

Naháṛrma min esh Sham, el beláḍ el bayíde,
Némshi ma el wudián wa el Beg khaláwa.
Wa tobéyt aéla Djóf, dar jedíde.
Yaáz ma tílfi ubrobok khaláwi.
Naháṛret'Abu Túrki, aálumi bayíde,
Dábakha lil khottár héyle semáne.
Ya marhába bil Beg wa es Sitt Khatún.
Talóbbt bintu gal jaátka atíye.
Wa siághahu miu el Beg khámsin mía.
Khatún, ya bint el akrám wa el juwádi.
Khatún, ya bint el Amáva wa el kebár.
Ya Robb, selémli akhúi el Beg wa es Sitt Khatún.
Ya Robb, wasalhom diyar essaláami,
Wa dar el Ajjem wa belad hade Hanúd,
Wa yetobb aál bahúr sébba khaláwi,
Wa yetobb aála Londra wa yekéllem efnún,
Wa yehágg el sahíbe aála ma sar jári.
Je suis venu de Damas, le lointain pays.



Le réservoir d'Abdallah.

J'ai parcouru les vallées solitaires, dans la compagnie du Beg solitaire.
Je suis arrivé au Djôf, dans une maison nouvellement construite ;
Chères me sont les âmes qu'elle abrite : — Hôtes, m'a-t-on dit, asseyez-vous,
Voyez, Abu Turki, voyez, ai-je dit : voici vos proches.
Apportez-leur d'abord, s'est-il écrié, un agneau gras.
Soyez le bienvenu, ô Beg ; soyez la bienvenue, ô lady khatûn.
Soyez les bienvenus, parents venus de si loin à notre foyer.
Je lui demandai sa fille : — Prenez la sans douaire.
Son douaire, ce sera cinq mille livres, dit le Beg.
Lady, ô fille (épouse) du plus généreux des hommes !
Lady, ô fille d'une lignée princière !
O Seigneur, prenez sous votre protection mon frère et khatûn.
Accordez-leur d'atteindre au séjour du repos.
Guidez-les à travers la Perse et l'Inde et conduisez-les
Par les sept mers, sains et saufs dans leurs foyers.
Permettez-leur de revoir leurs amis de Londres,
Permettez-leur d'écrire les choses qu'ils ont faites.

CHAPITRE XV

Ici je repose et mesure ma tombe ; adieu, mon maître.

(SHAKSPEARE.)

Muttlak ibn Arûk et les Ketherin. — Leurs chevaux. — La tribu nous adopte. — Encore les pèlerins. — Le chapeau d'Ambar. — Marche forcée de 170 milles. — Terrible perte de chameaux. — Nedjef.

16 *février*. — Deux Aslan Shammar de la tribu des Jesireh sont venus cette nuit et nous ont reconnus pour avoir été au camp de Ferhan-pacha, l'année passée, dans la Mésopotamie. C'est une agréable surprise, bien que nous n'ayons pas gardé d'eux un souvenir bien distinct. Ils nous ont donné les nouvelles politiques les plus récentes à propos des Jesireh. Ferhan et son frère Faris sont en guerre ouverte ; Ferhan ne prend pas lui-même part à la guerre ; il en a laissé la conduite à son fils aîné, Aassa. Tous les Shammar Jesireh sont du côté de Faris, sauf la suite de Ferhan, les Abde et les Aslan, qui sont les hommes de Mattany, et notre vieil ami Smeïr ibn Zeydan. Il est vrai que Faris est maintenant allié de Jedaan. Ces nouvelles nous ont beaucoup intéressés.

16 *février*. — Ce matin, Jedur et sa mère nous ont quittés ; ils ne suivent pas plus loin la même route que nous. Je les regrette tous les deux et j'aurais voulu leur laisser quelque souvenir de notre voyage en commun, mais, à l'exemple des autres Arabes, ils sont partis sans dire adieu. Notre marche d'aujourd'hui a été courte, 8 ou 10 milles, jusqu'au Wadi Roseh, où l'eau coule depuis l'orage récent, où

aussi on rencontre des mares et un vaste marais pleins de canards, de cigognes et de bécassines. C'est la première fois, depuis deux mois que nous avons quitté le Wadi er-Rajel, que nous voyons de l'eau à la surface du sol. Il y a, dans le wadi, d'excellente herbe de quelques pouces de haut, dont se gorgèrent à plaisir nos juments affamées. Comme nous avions fait halte afin de leur permettre ainsi qu'aux chameaux de paître dans un endroit qui les y invitait tout particulièrement, on aperçut tout à coup une trentaine d'hommes montés sur des delûls qui escaladaient la colline à droite. Il était probable que c'était Muttlak; on se mit néanmoins sur la défensive : on fit agenouiller les chameaux; chacun saisit son arme la meilleure, Wilfrid un rifle, moi un fusil, Mohammed son grand revolver. Awwad était debout l'épée à la main, et Abdallah, accroupi à côté de son long fusil, mettait en joue les nouveaux venus. Les autres, à l'exception d'Izzar, qui possède une épée, n'avaient que des bâtons, mais avaient une contenance formidable.

Il n'en était pas besoin, car en ce moment un homme se détacha du parti qui approchait, monté sur un dromadaire, nous salua d'une voix élevée, et l'on vit que c'était Hazzam, l'homme qui était venu nous annoncer l'arrivée de Muttlak. Au bout de cinq minutes, le cheik lui-même était descendu de sa monture. Naturellement, il y eut force baisers entre Mohammed et sa nouvelle parenté; Wilfrid en eut sa part. Muttlak est un beau vieillard, d'aspect tranquille et modeste, mais pourvu d'une dignité grave. L'expression d'extrême bonté et de douceur répandue sur sa personne lui donne un vif attrait. Déjà nous le préférons à n'importe lequel des parents que Mohammed a retrouvés au Djôf. A la différence des ibn Arûk du Djôf et de Tudmur, cette branche de la famille est restée nomade et pure de toute alliance avec des Fellahin. Les prétentions vulgaires de Mohammed à la naissance et à la dignité sont tombées : il en est devenu honteux devant la simplicité de cet excellent vieillard, le vrai repré-

sentant des ibn Aruk de l'Aared, et quoiqu'il ait sorti encore une fois sa légende, qu'on ait dressé et comparé la généalogie de la famille, ç'a été avec un certain decorum et la tristesse qui convient aux fortunes déchues. Il ne pouvait être question de savoir à qui appartiendrait la préséance ; le cheik était toujours prêt à la céder lui-même. A notre égard, il a des prévenances charmantes et c'est sans fausse dignité qu'il a reçu les petits cadeaux [1] que nous lui avons faits. Il va passer la nuit près de nous et nous conduire demain matin à ses tentes.

Muttlak nous apporte un cadeau de trois moutons. Il est accompagné d'un faucon magnifique, un lanier comme le nôtre, mais plus fort.

17 *février*. — Nous avons laissé notre camp dans le Wadi Roseh, où Muttlak nous a dit qu'il y avait de meilleurs pâturages que ceux que nous pourrions trouver à côté de ses tentes. Nous sommes montés sur nos juments afin de lui faire une visite du matin et revenir ce soir. Muttlak amenait sa petite jument, qui est assortie à sa personne ; elle est vieille et sans autre prétention qu'une généalogie sans alliage. C'est une kehîlet Oumm Jerass (mère des cloches) et a jadis fait partie du haras d'ibn Saoud. Il est difficile de la décrire, car ses qualités ne sont pas très en dehors. Je suis sûre que neuf sur dix marchands anglais passeraient à côté d'elle sans s'arrêter, s'ils la rencontraient au tattersall ou à la foire de Barnet. Ils la considéreraient comme un insignifiant poney. Elle est très petite ; elle a à peine 13 mains [2]. La Mokhra de Mohammed paraît grande à côté d'elle ; elle est de nuance alezan, avec les quatre pieds blancs et une étoile, une tête correcte sans être belle ; elle porte aussi fièrement la queue que ses congénères arabes, mais n'a pas d'action. C'est une vieille jument de race qu'on ne monte jamais sinon dans les occasions solennelles comme celle-ci.

1. Des présents d'honneur sont toujours offerts à un cheik.
2. La main vaut un peu plus d'un décimètre. (*Note du trad.*)

Dans les occasions ordinaires, aucun Arabe du Nedjed ne songe à monter autre chose que son delûl. Comme dit Muttlak avec beaucoup de gravité : « Quand Dieu vous donne une jument qui est *asil*, ce n'est pas pour que vous la montiez, mais pour qu'elle vous donne des poulains. » Le vieillard avait gardé son delûl, et la petite jument était montée par son cousin Shatti, qui nous escorta et nous fournit en route de fort bons renseignements. Les Ketherin, comme les autres tribus du Nedjed, étaient jadis sous la domination des ibn Saoud, ils forment une branche des Beni Kalid, qui, à leur tour, sont une branche des Beni Laam, une antique et noble tribu, dont le gros se trouve encore entre l'Aared et le Katif, tandis qu'une autre de ses fractions est allée s'établir, il y a plusieurs siècles, au delà du Tigre, sur la frontière de Perse. Les Ketherin sont aujourd'hui peu nombreux, leurs ressources ont décru. Mais Shatti nous apprit, non sans quelque fierté, qu'à l'occasion ils peuvent encore mettre cent hommes à cheval; par occasion il voulait dire s'ils étaient attaqués et forcés de combattre. Ceci montre mieux que tout ce qu'on pourrait dire le petit nombre de chevaux que possèdent les tribus du Nedjed. Je demandai à Shatti quelle était, parmi les tribus qui vivent encore sous la domination des ibn Saoud, celle qui avait le plus de réputation dans l'élevage des chevaux. Il répondit que c'étaient les Muteyr ou Dushan, car ils semblent avoir ces deux noms, qui pouvaient armer quatre cents hommes à cheval. Leurs meilleures races sont les Kehîlan Ajuz, les Kehîlan el-Krush, les Abeyan Sherrak, les Maneghy Hedruj, les Rabdan Kesheyban; ils n'ont pas de Seglawis du tout. Les Krushieh d'ibn Rashid viennent originairement d'eux; Feysul les avait achetés dans la tribu. On ne peut pas supposer néanmoins, disait-il, que toutes les juments Dushan étaient *asil*. Les Dushan, comme les autres tribus du Nedjed et d'ailleurs, ont des *Mehassaneh* ou demi-races, ce que les Anazeh appelleraient *beni* ou *banat hossan*. Cela signifie que ces animaux ont une tache dans

leur généalogie, c'est-à-dire ne sont pas *asîl*, bien que souvent ils soient aussi bons et en aient l'air. Leurs propres races, celles des Ketherin, sont surtout Wadnan, Rishan, Rabdan et Shueyman. A l'approche des tentes des Ketherin, nous rencontrâmes deux hommes montés sur un delûl, conduisant un ravissant petit poulain bai, l'un des plus beaux que j'aie vus, et que Shatti me dit être un wadnan horsan.

Après trois heures de marche, on arriva aux *Buyut Shaar* (maisons de poil), où nous reçûmes une hospitalité immédiate. La coutume est ici, comme dans le Sahara, que le cheik reçoive les étrangers de distinction non dans sa propre tente, mais dans une tente spéciale destinée à cet usage. C'était un misérable endroit, à peu de chose près, un pavillon en toile; mais la bienvenue y fut cordiale et sincère. Là s'assemblèrent les principaux de la tribu, dès que le bruit de notre arrivée se fut répandu, et l'on prépara une fête de tammin, de beurre frais et de lait de *naga*. Les Arabes ne tuent d'agneau que pour le repas du soir.

Après le repas, j'allai faire une visite à la famille de Muttlak, et à mon retour je trouvai Wilfrid occupé à passer en revue les juments que nous avions déjà aperçues en train de paître dans le voisinage des tentes. Il y en avait une demi-douzaine qui étaient des bêtes d'une valeur moyenne, aucune de premier choix, ou aussi belle que le poulain wadnan, ou qui eût au delà de quatorze mains de haut. Nous étions à les regarder avec assez de désappointement, lorsque Hazzam ibn Arûk, frère de Muttlak, parut sur une jument vraiment magnifique, qui, nous dit-il, était une seglavieh jedran, la seule qu'il y eût encore dans le Nedjed. Il ajouta qu'on avait été contraint de cacher son nom d'origine durant plusieurs années à cause du danger qu'elle courait d'être enlevée de force. Jadis, lorsque les Wahabites étaient tout-puissants, toute jument bien réputée courait le risque d'être saisie pour le haras de Riad. Ibn Saoud aurait déclaré la guerre à une tribu, à seule fin de lui prendre ses juments. Ibn Rashid, de nos jours, a quel-

quefois menacé les propriétaires de juments en renom, afin de les forcer à les lui vendre ; mais il paye ce qu'il prend. Cette jument avait été l'objet de sollicitations réitérées de la part d'ibn Rashid et de Nassr el-Ashgar, cheik de Moutefik, qui, ou plutôt son frère Faha, maintenant possède la plus belle collection de chevaux après ibn Rashid et ibn Saoud. C'est un cheval bai superbe, Muttlak el-Jemin, avec un coup de ciseau sur le nez, une démarche splendide, autant d'action que la jument de Hamûd à Haïl; mais elle est belle plutôt que de race. La tête est sans défaut, l'œil brillant et large, l'avant-tête plutôt plate, et la joue profonde. Elle a le poitrail élevé et les attaches courtes, le sabot large et rond.

La jument de Hazzam n'a pas quatorze mains, mais elle couvre beaucoup de terrain et doit être d'un haut poids, car elle est très ramassée. Nous avons eu un instant l'espoir de pouvoir l'acheter à un prix convenable et argent comptant, je crois que cela aurait pu se faire; on est très désireux de nous obliger. Mais nous n'avons pas d'argent, et nos lettres de crédit sur Bagdad auraient eu de la peine à pouvoir être escomptées. Cette année, les Ketherin sont dans une grande détresse ; il n'a pas plu durant l'automne, et jusqu'à il y a un mois les chevaux n'ont pas eu à manger. Ils sont dépourvus de grains, de dattes, réduits à se nourrir de sauterelles, qui ont été abondantes tout l'hiver ; ils n'auraient pu vivre sans les sauterelles. Hommes et animaux en ont fait le fond de leur régime alimentaire. Dans chaque tente, il existe un approvisionnement de ces insectes séchés au feu.

Nous avons enfin pris congé de ces bonnes gens au milieu d'un chorus général de souhaits bienveillants. « A quelque date que vous puissiez revenir, vous serez notre cheik, ont-ils dit à Wilfrid ; Muttlak ne sera pas jaloux. Nous ferons la guerre pour vous contre tous vos ennemis, et nous serons les amis de vos amis. » Muttlak lui-même a promis qu'il y aurait un conseil général ce soir, afin de décider si la tribu émigrera ou non vers le nord, comme il a été proposé : si l'on

se décide à émigrer, Muttlak partira demain avec nous, afin d'aller jusqu'à Meshed prendre des arrangements avec les tribus intermédiaires dont il est nécessaire d'obtenir le consentement. L'amitié que nous avons nouée en quelques heures avec ces hommes au cœur simple est une étrange aventure. Nous sommes les premiers Européens qu'ils aient vus, et ils nous considèrent comme des êtres appartenant à un monde supérieur.

En descendant la crête de la colline qui domine le Wadi Roseh, nous avons aperçu au sud une colonne de fumée ; ce sont les pèlerins.

18 *février*. — Nous nous étions avancés dans le wadi jusqu'au Birkeh, afin de donner la chasse à quelques canards, quand les premiers coureurs du pèlerinage apparurent. Le nombre des pèlerins a doublé ; ils sont en train de traverser le wadi. Muttlak aussi vient de faire son apparition monté sur son delûl et avec le projet de nous accompagner. Il a obtenu le consentement de sa tribu et, ce qui a plus d'importance, des femmes de sa famille, en vue de se rendre à Meshed Ali et de prendre les mesures qu'il pourra avec les cheiks Anazeh pour une migration des Ketherin vers le nord. Les migrations de ce genre n'ont jamais été rares, je suppose, parmi les nomades de l'Arabie. Le manque de pâturage les chasse constamment de l'Arabie centrale vers les déserts plus riches de la Syrie et de la Mésopotamie ; c'est de cette manière que les Shammar et les Anazeh ont hérité du Hamâd et du Jesireh, et c'est aussi de cette manière qu'à une époque plus reculée, les Taï ont quitté le Nedjed.

L'équipement de voyage de Muttlak est le plus simple du monde ; il emporte les vêtements qu'il a sur le dos. Lui et son unique serviteur sont montés ensemble sur un vieux dromadaire noir. Le cheik perche sur la selle, son homme est agenouillé derrière lui. Ils n'ont d'autres armes qu'un bâton et ils mènent leur delûl à l'aide d'une corde passée dans un trou de sa narine, ce qui est une façon toute primitive. Nous

avons dit à Mohammed : « Voilà comme vos ancêtres ont quitté le Nedjed. » Le vieillard est vraiment pieux. A la différence des Anazeh et des autres tribus du Nord, ces nomades du Nedjed font régulièrement leurs prières et professent la foi musulmane. Le premier soin de Muttlak, en descendant chaque soir au campement, est de se mettre à l'écart avec son serviteur et de prier. Mohammed et Abdallah font encore leur prière à l'occasion, bien qu'avec une ferveur qui décroît à mesure qu'ils s'éloignent de Haïl. La dévotion d'Awwad est d'une espèce encore plus singulière ; elle est souvent imperceptible ; d'autres fois elle devient alarmante. J'ai remarqué qu'elle se manifestait surtout le matin au moment de charger les chameaux et le soir au moment de dresser les tentes. C'est dans ces deux circonstances que leur ardeur spirituelle s'allume. Alors ses *iluha-illa-allah* prennent un prodigieux essor et durent longtemps ; on les entendrait à un quart de mille.

Ambar, le nègre qui est émir el-Haj, nous a remis un message poli de la part d'ibn Rashid, qui est venu avec les pèlerins jusqu'à Khuddra,[1] puis a repris le chemin de Haïl, de sorte que nous n'avons rien perdu en ne l'accompagnant pas dans le ghazù qu'il préparait.

Notre campement ayant été établi de bonne heure, Abdallah et Hanna avaient été envoyés vers les pèlerins, dans l'intention de rechercher nos amis de Perse et de les inviter à dîner. On avait tué un mouton. Au coucher du soleil arrivèrent Ali Koli Khan, Hussein Koli Khan et Abd er-Rahim de Kermanshah. On les fit asseoir sur un tapis hors de la petite tente, car la soirée était chaude, et on servit le dîner. Mais, à notre grand déplaisir, car le repas avait été soigné, ils refusèrent d'y prendre part. Ils déclarèrent d'abord qu'ils avaient dîné ; ensuite ils avouèrent que les mollahs dans la société desquels ils voyageaient leur avaient défendu de manger avec nous pendant la durée du pèlerinage. Ils étaient pourtant très polis et nous firent toutes sortes d'ex-

cuses; ils acceptèrent même une bouchée, afin d'éviter de se montrer tout à fait grossiers. Ali nous dit que, sinon par égard pour le mollah de sa mère, il nous aurait invités à dîner, qu'il a un bon cuisinier, mais que cette circonstance l'a retenu. Hussein, qui est le fils d'un ex-vizir, a la prétention de parler le français; il est vrai qu'il ne peut disposer que d'une phrase, qu'il a sans doute trouvée dans une lettre : « L'Arabe est charlatan. » Il répète cela à propos et hors de propos, chaque fois qu'il y a une pause dans la conversation. Ces Persans étaient aussi amers que jamais dans leurs récriminations contre les Arabes; et maintenant qu'ils sont hors de leur territoire, ils n'épargnent pas l'émir, qu'ils accusent de les avoir pillés d'une manière terrible. Ils ont aussi beaucoup à se plaindre des hemeldarias ou fournisseurs des pèlerins.

Il paraît que chaque pèlerin qui se rend à la Mecque se met dans les mains d'un fournisseur arabe, généralement un habitant de Meshed Ali, qui entreprend de le pourvoir de moyens de transport, tels que dromadaires, litières, et, en certains cas, mules ou chevaux. Il fait cela moyennant une somme d'argent versée d'avance, se charge de tous les risques, et est tenu de remplacer les animaux éclopés ou qui meurent en chemin, et au moment où il en est besoin. C'est une affaire très aléatoire; si tout va bien, l'hemeldaria fait fortune, sinon il peut perdre la sienne. Il y a des années où il meurt un grand nombre de chameaux; alors les fournisseurs sont ruinés. Mais, en général, ils font de beaux bénéfices, car leurs prix sont élevés. A quelques égards, ils paraissent fort riches, montent les plus beaux dromadaires qu'il y a parmi les pèlerins, et portent les plus beaux vêtements. Il y en a là une vingtaine qui se partagent les deux mille pèlerins persans. Outre les pèlerins persans, il y a dans l'armée des pèlerins cent shiites de Bagdad et de Bassorah, qui évitent de se confondre avec les Persans, plus une garde d'environ un millier de nomades, sujets d'ibn Rashid. Cela fait en

tout trois mille personnes avec environ cinq mille chameaux. On dirait le voyage des enfants d'Israël au mont Sinaï.

Àli Koli Khan a quitté Haïl avec l'émir, près d'une semaine après nous, de sorte que nous n'avons pas besoin d'être en peine ; mais je crois que nous avons bien fait de nous en aller quand nous l'avons pu.

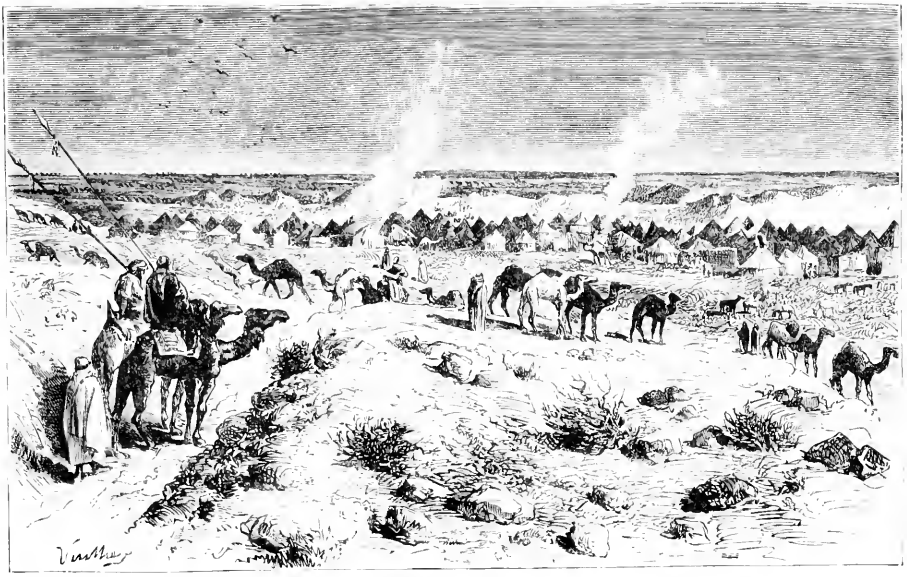
19 *février*. — Départ matinal, avant le lever du soleil, bien que jusqu'à sept heures il y eût des rôdeurs aux alentours. Nous avons été les derniers à partir ; mais on avait envoyé les chameaux en avant ; il y avait à paître autour de notre campement, et nos juments avaient besoin de nourriture. De temps à autre quelques pèlerins venaient et se chauffaient un instant les mains à notre feu. Nous avons définitivement quitté le Nefûd. La plaine est accidentée et pierreuse. Les pèlerins vont vite ; ils font 3 milles à l'heure, et ne s'arrêtent à aucune halte. Nous l'avons fait ce soir au dernier des réservoirs de Zobeydeh, le birkeh Jemaymeh (l'étang de Jemima), où se trouvaient des ruines considérables et un très large puits. Le jeune Izzar nous a quittés, à son grand regret et au nôtre. Il était serviable, il nous plaisait et nous perdons avec lui son lait de *naga* (chamelle) que nous buvions frais tous les matins. — *N. B.* Nous ne voyagerons plus sans une chamelle, afin d'avoir du lait. — Ses delûls ont été réquisitionnés pour les pèlerins. Nous lui avons donné 3 medjidiés (environ 10 shillings), en récompense de son service de dix jours, ce qui a fait tomber des bénédictions sur nos têtes. Il ne s'attendait pas à recevoir une récompense.

20 *février*. — Le pèlerinage est arrêté de nouveau, ce qui redouble la colère des pèlerins. Il y a vingt jours qu'ils ont quitté Haïl, et ils n'ont pas fait beaucoup plus de la moitié du voyage. Ils ont encore 200 milles à parcourir, et leurs provisions, calculées pour trois semaines, sont à la veille d'être épuisées. Ce qui rend cet arrêt plus désagréable, c'est qu'il est dû aux ordres du nègre Ambar. Il lui permet de faire circuler son chapeau dans les rangs, afin qu'on y dépose

une contribution forcée, à son bénéfice. Il a fait connaître qu'il lui fallait 2 medjidiés par tête, et qu'il ne se remettra en marche qu'après les avoir reçus. Ce sera une jolie petite somme à mettre dans sa poche, quelque chose comme 8000 livres, et nous entretenons une flotte dans la mer Rouge afin de nous opposer au commerce des esclaves, par motif d'humanité! Les Persans n'ont aucun moyen de résister, car, sans les ordres de l'homme noir, pas un chameau ne lèvera un pied. Comme hôtes d'ibn Rashid, nous sommes exempts de droits et de taxes quelconques, mais nous avons besoin d'avancer. Heureusement, nous nous sommes pourvus à Haïl de provisions pour un mois.

La journée a été chaude; notre tente était tendue au-dessus de nos têtes de manière à lui donner l'air d'une ombrelle gigantesque. Elle est dressée sur une colline qui a vue sur les pèlerins; elle nous a procuré un grand nombre de visiteurs. Le principal d'entre eux était un certain Seyd Mustafa, un natif de Shustar en Perse, mais qui parle bien l'arabe. Il est interprète d'Ali Koli Khan et nous a fourni quelques informations sur la région située entre Bagdad et sa ville natale. Ali Koli nous a plusieurs fois proposé de l'accompagner à son départ de Bagdad, et de faire une visite à son père dans les montagnes des Bactiari; Wilfrid est tout à fait décidé à accepter cette proposition.

Ali doit descendre la rivière (l'Euphrate) jusqu'à Bassorah, puis remonter le Karun jusqu'à Shustar; c'est un plan qui ne nous conviendrait guère; mais Seyd Mustafa déclare qu'il nous accompagnera par terre, bien que le pays soit difficile à parcourir. La frontière entre la Turquie et la Perse est occupée par les Beni Laam qui ne reconnaissent ni l'autorité du Sultan ni celle du Shah. Cependant, à cause de nos relations avec les ibn Arûk, les Beni Laam nous recevraient bien, et la visite que nous leur ferions compléterait la connaissance que nous avons des tribus arabes qui vivent au nord du Nedjed.



Le camp des pelerins.

Tout à l'heure deux pauvres femmes sont venues, une vieille et une jeune, vêtues de guenilles blanches. Elles sont de Bagdad et ont accompli le pèlerinage pieds nus en demandant l'aumône. L'une d'entre elles porte une bouilloire d'étain dans laquelle on jette une poignée d'orge. Je leur donnai un morceau de pain avec lequel elles sont parties en me couvrant de bénédictions. Elles ont l'air tout à fait contentes et heureuses.

Ensuite nous avons reçu la visite de quelques Bagdadi (habitants de Bagdad) ; l'un avait été soldat, les autres boutiquiers. Néanmoins ils étaient maintenant pèlerins et non en voyage d'affaires, comme un grand nombre d'Arabes d'ici. Puis ce fut un enfant dafir, avec un agneau et une outre de beurre frais à vendre. Le beurre était mélangé de peaux de dattes et de poil, coloré en jaune à l'aide de la plante qu'ils appellent *saffron* (safran). Après beaucoup de marchandage — l'avarice de l'acheteur inspire du respect — nous achetâmes l'agneau et le beurre moyennant un medjidié, soit 4 shillings.

Après lui, ce fut un Jinfaneh Shammar, avec un cheval bai aussi à vendre, un kehilan ajuz, de quatorze mains, de bonnes joues, de bonnes épaules, la queue haute, mais l'œil petit, le nez épais, le train de derrière mal fait, des os en abondance, mais âgé, très âgé. Nous n'en avons pas besoin.

Il était suivi d'un ibn Duala, avec une jument wadneh, également baie, de treize mains et trois pouces, ou même quatorze mains — jolie tête avec l'avant très en saillie, bonnes joues, bonnes épaules, mais le nez épais, le quartier de derrière mal fait, trop haute sur jambes, beaucoup de crins aux fanons. Ils ont tous les mêmes défauts.

Je demandai au Jinfaneh Shammar où était le puits de Wakisa, marqué sur la carte de Chesney comme ayant 800 pieds de profondeur. Il se mit à rire et, levant les deux bras, il ajouta 40. Muttlak confirma cette assertion;

cela signifiait 240 pieds, profondeur beaucoup plus probable.

Pendant ce temps-là, Wilfrid, accompagné de Seyd Mustafa et de Mohammed, avait été voir les pèlerins et pris le thé avec Hussein Koli Khan. Ils cherchèrent aussi Ambar et Ali Koli Khan ; mais tous les deux étaient absents. La plupart des pèlerins étaient couchés sur le dos et dormaient au soleil. Il faisait vraiment chaud.

On avait amené paître dans le voisinage de nos tentes la petite jument blanche d'Ambar ; comme à l'ordinaire, nous avions choisi le meilleur pâturage afin d'y établir notre campement. L'esclave qui l'accompagnait dit que c'est une jument krushich. Elle est grise mouchetée, vieille et petite ; mais très puissante pour sa taille. Elle a la tête bien faite, quoiqu'elle ne soit pas belle, de fines épaules, le devant haut, le quartier de derrière et la manière de porter la queue, habituels dans le Nedjed. Pour achever de la dépeindre, je dois dire qu'elle avait un genou trop gros, les quatre pieds déformés, à cause du long séjour dans la cour qui, à Haïl, sert d'écurie, et les éperons bien garnis. Il y a, parmi les pèlerins plusieurs jeunes poulains d'un an achetés par les hemeldarias afin de les vendre à Bagdad : ce sont de petits êtres décharnés qui ressemblent plutôt à des bouc qu'à des chevaux.

La chaleur du soleil a fait sortir du sable à côté de notre tente, une énorme tarentule. C'est le premier reptile venimeux que nous ayons rencontré dans notre voyage.

21 *février*. — Ambar paraît déterminé à regagner le temps perdu ; durant toute la journée il a précipité la marche des pèlerins au point de leur faire faire 30 milles. On a avancé à travers les terrains accidentés du Wadi el-Buttn (vallée de l'estomac), où nous avons rencontré un renard et quelques lièvres. Les chiens ont pris un de ces derniers après une longue course et en ont mis un autre dans son terrier. Abd er-Rahim, de Kermanshah, a fait route avec nous une partie de la journée, monté sur le plus ravissant delûl

qu'on puisse voir; c'est une chamelle alezan de couleur brillante, avec une robe comme du satin, une crinière fine plus noire que le reste de son corps, des yeux plus beaux que ceux d'une gazelle et une démarche que nous n'avons vu égalée par aucun autre chameau. Ce delûl peut aller au pas, au galop, au trot, et nous a suivis à l'aise pendant que nous chassions le lièvre, bien que, naturellement, il n'ait pas la vitesse d'un cheval. Abd er-Rahim et Ali Koli Khan montent maintenant des delûls et sont vêtus à la mode arabe, de soie et d'or; de sorte que le chétif petit Kurde s'est transformé en un beau gentleman. Leurs selles, leurs brides, leurs harnais, sont merveilleux; il est vrai qu'ils n'ont pas regardé à la dépense. Ils ont loué leurs delûls à ibn Rashid pour tout le voyage; j'ai oublié de me rappeler exactement à quel prix, mais à un prix fort élevé. Les Persans ne mangent pas de lièvres: Ali Koli Khan, qui voyage accompagné d'un chapelain attaché à sa personne, ne voudrait pas prendre part à notre chasse. Il paraît même vouloir le prendre de haut avec nous; mais Abd er-Rahim n'a pas de scrupules de ce genre. Nous avons appris qu'hier, au camp, on a fait un sermon contre le péché d'entretenir des relations avec les kaffir.

La marche d'aujourd'hui a été longue et ennuyeuse; deux de nos chameaux sont fatigués. Nous sommes à la fin de la provision de farine faite à leur intention, et il y a vraiment peu de chose sur la route dont ils puissent faire leur nourriture. Wilfrid estime qu'il y a encore 140 milles jusqu'à Meshed.

22 *février*. — Nous avons traversé hier une région basse, bordée de rochers à peu près dans le genre de ceux du Djôf — on les appelle en bloc *el-buttn*, l'estomac, — et ce matin aussitôt après le départ, on est arrivé au bout; il a fallu monter ensuite de 2 ou 300 pieds; la dernière *akabah* ou montée était très escarpée. Ce fut une grande confusion. La route était réduite à une simple piste, et les pèlerins obligés presque d'aller à la file, au lieu d'aller en rang

comme ils en ont l'habitude. Plus d'un chameau n'a pu monter cet escarpement; les pauvres bêtes sont fatiguées de la marche d'hier et du manque de nourriture. Il faut compter parmi ceux qui n'ont pu triompher de l'obstacle le malheureux Shenuan, le laid chameau de notre caravane. Il n'est point âgé, mais il a été longtemps malingre; durant la semaine qui vient de s'écouler, il n'était chargé que d'une selle et n'avait été pour nous qu'une gêne: encore est-il pénible de l'abandonner. Il a eu la gale depuis le commencement de notre voyage. Au fait, il était le seul, parmi les chameaux achetés par Mohammed à notre usage, sur lequel nous avions des doutes. Les arguments de Mohammed avaient fait taire nos scrupules. Il arguait de la jeunesse et de la force de Shenuan qui le mettraient en état de vaincre les effets de la gale; il n'avait guère prospéré, mais il n'a pu revenir des fatigues du Nefûd. Pauvre diable! il ne voulait pas qu'on le laissât derrière; il a lutté jusqu'au bas du rocher qu'il n'a pu franchir. On l'abandonna, je suis heureuse de le dire, dans un coin du wadi, où il avait de quoi se nourrir, mais je crains bien que son lot ne soit mauvais. Les chameaux recouvrent difficilement leurs forces au delà d'un certain degré d'épuisement. Ils perdent courage comme les fauves, et meurent. Pauvre Shenuan! Je n'oublierai pas de sitôt le regard fixe qu'il tenait sur ses compagnons lorsqu'il les vit disparaître au sommet de la colline. Il est le premier de notre petite caravane qui ait succombé, et nous sommes vivement affectés de la pensée qu'il ne sera pas le seul.

Une plaine parfaitement unie succède au rocher qu'on vient d'escalader; elle est parsemée de belles pierres: on ne l'a pas quittée de tout le jour. Elle est à plus de 1460 pieds au-dessus du niveau de la mer. Depuis que nous avons traversé Shaybeh, où la route prend au nord, nous avons été en descendant de 10 pieds par mille en moyenne: mais la descente n'est pas régulière à cause des rochers que nous avons rencontrés, et qui interrompent en quelque sorte la



Shentuan abandonné.

déclivité générale du sol. Vers midi, on arrive à une mare d'eau de pluie où boivent les chameaux et où l'on emplit les outres; c'est un heureux hasard. La marche d'aujourd'hui a été de 24 milles.

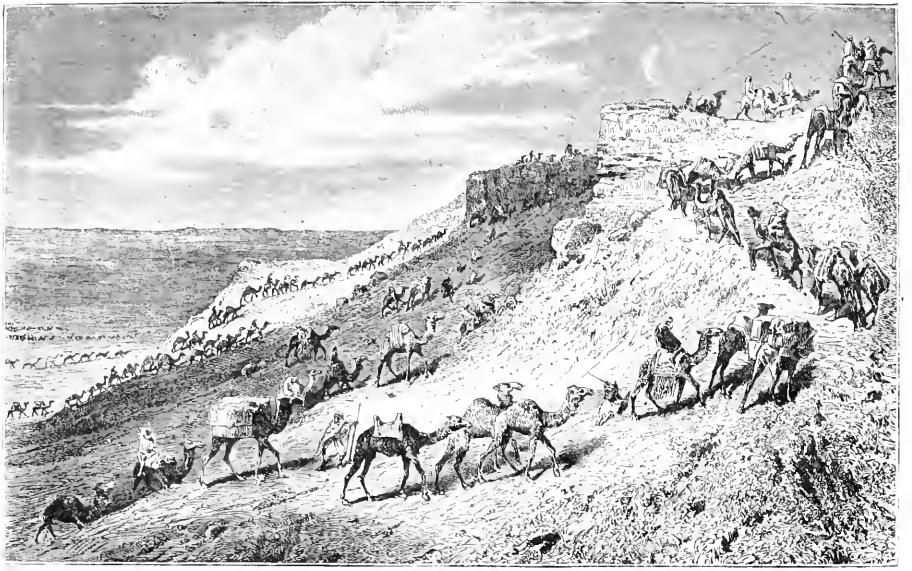
23 *février*. — Cette plaine pierreuse s'appelle Mahamiyeh et, avec les Buttn, forme une zone neutre entre les Shammar et les Anazeh qui sont représentés par les Amarrat dont le cheik est ibn Haddal. C'est quelque part dans les environs qu'a été livrée la bataille de l'autre jour, dans laquelle les Dafir ont été victorieux, et ont tué quelques hommes aux ibn Haddal. L'effet de cette neutralité est que le Mahamiyeh est couvert d'herbe sèche de l'année dernière, que les troupeaux n'ont pas mangée, et qui est pour nous une ressource; il n'y a pas encore d'herbe nouvelle.

Au delà du Mahamiyeh, on rencontre de nouvelles collines, dans lesquelles sont les puits de Sherab, et au delà encore un terrain en pente au bas duquel est une vallée régulière dont on suit les sinuosités toute l'après-midi. C'est le Wady Shebekkeh qui se rétrécit à un endroit jusqu'à n'être plus qu'un ravin. Il n'y a certainement pas longtemps qu'il y a plu, car il s'y trouve des étangs d'eau claire à côté desquels est établi le camp des pèlerins. Nous avançons nous-mêmes jusqu'à 2 milles plus loin, où il y a de meilleurs pâturages. Les chameaux des pèlerins maigrissent terriblement. Ces marches forcées, nous avons fait 28 milles aujourd'hui, expliquent le fait. Les propriétaires de chameaux s'en plaignent hautement. Les pèlerins ne les ont qu'en location; ils sont indifférents à leur bien-être; ils ne leur permettent pas de paître en marchant, parce qu'il est fatigant de voyager sur un chameau qui mange durant la marche. Le soir, les tentes furent dressées dans un endroit où un vaste camp pouvait être établi, mais sans égard à des considérations de pâturage; les pauvres chameaux eurent 2 ou 3 milles à faire avant de trouver de la nourriture. Nous faisons mieux les choses; nous nous occupons plu-

tôt de nos animaux que de nous-mêmes. Cependant deux de nos chameaux sont fatigués; il est vrai qu'ils sont beaucoup plus chargés que ceux des pèlerins.

Dans la soirée, nous avons eu une longue et sérieuse conversation avec Muttlak concernant la tribu des Ketherin, dont nous considérons que le sort nous regarde maintenant. Il a promis que la tribu émigrerait vers le nord aussitôt qu'il aura pris des arrangements avec les Sebaa; par contre, nous avons promis de placer dans la tribu « une maison de poil », d'y entretenir quelques nagas, une jument ou deux, et un petit troupeau de moutons. Cela nous conviendrait fort; nous aurions un pied à terre au désert, indépendant du monde entier.

24 *février*. — Autre *akabah* à monter aujourd'hui avec une route serpentant dans une plaine ouverte. Le merveilleux de la chose serait de savoir pourquoi la route ne va pas droit, quand il n'y a pas d'obstacle à éviter ni de motif de faire un circuit. C'est pourtant toujours ainsi qu'on procède. Tout le monde paraissait avancer péniblement, sans autre incident sinon un lièvre, qui parfois débusque devant les pèlerins, après lequel nous nous escrimons concurremment avec les derviches, à qui aura cette proie. Les derviches, dont la plupart sont natifs de Bagdad, sont toujours prêts à happer un lièvre ou quoi que ce soit qui leur tombe sous la main : au fait, l'épuisement de tous est au comble. Le seul délassement qu'il y ait dans notre caravane est le vaillant Ibrahim, qui est redevenu plaisant. Durant la marche d'aujourd'hui, on a rencontré un gros Persan perché sur un petit âne. Ibrahim entreprit de l'agacer, puis, voyant, que le Persan ne comprenait pas, il courut à lui, le saisit dans ses bras, et le souleva de terre lui et son âne. Je n'aurais pas cru la chose possible, si je n'avais vu en l'air les quatre jambes de l'âne. Le Persan parut indifférent à cette plaisanterie comme aux précédentes. Ce sont des gens stupides. J'ai eu à le constater à maintes reprises et à voir mettre leur

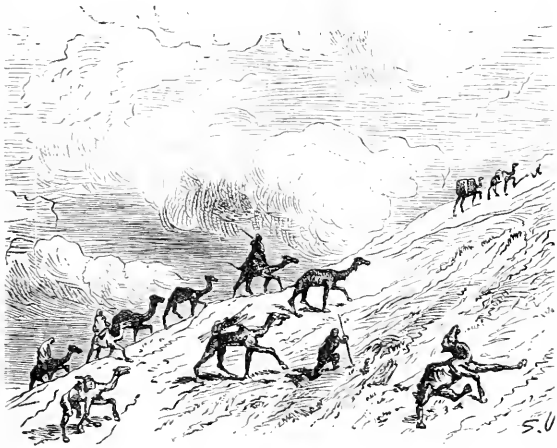


Akabah ou montée.

patience à l'épreuve durant ces quatre derniers mois.

Nous avons trouvé un endroit tranquille où passer la nuit, avec de l'herbe en abondance et du *jelleh* pour combustible. Le soleil est couché, mais, dans le ciel clair et froid, on aperçoit la lune nouvelle qui donne une certaine quantité de lumière.

Wilfrid fait des plans en vue de passer le printemps en



Autre montée.

Perse et l'été dans l'Inde, sans se préoccuper des nouvelles d'Angleterre ou d'ailleurs que nous pourrons trouver à Bagdad. Si beaux que soient ces plans, ils sont de l'ordre des plans sur lesquels on ne saurait compter. Il peut être arrivé bien des choses depuis trois mois que nous sommes privés de communications avec l'Europe, ou même avec le reste du monde, sauf l'Arabie. Le voyageur le plus détaché de toute affection dans sa patrie et de toute pensée de retour est

quelquefois empoigné par une soudaine envie des champs verts, du beurre frais et des pâquerettes. Le chant d'un oiseau qui passe, l'odeur d'une fleur, sont en état de renverser les plans les mieux combinés.

25 *février*. — 27 milles de marche hier et 30 aujourd'hui. Les chameaux ne peuvent pas continuer d'aller ce train, mais le pèlerinage pousse en avant à cause de l'épuisement général. On dit que demain nous atteindrons Kasr Ruheym, le premier poste extérieur de la région de l'Euphrate; on y trouvera peut-être des provisions, mais la distance est encore longue, si nos calculs sont exacts. Insensiblement, depuis qu'on a quitté Damas, Wilfrid a appris à se rendre compte; il calcule les directions à l'aide du compas, et la distance parcourue chaque jour par le pas des chameaux. Dans les 1000 milles que nous avons faits, il peut y avoir un écart, mais, d'après ses calculs, on doit être encore à 47 milles de Meshed Ali, qui serait au nord-ouest et non au nord du lieu où nous nous trouvons.

Le temps a tourné au froid, et un vent aigre nous a frappés au visage le long du jour. La végétation a changé. A un endroit, nous avons rencontré des acacias; ce sont les premiers arbres que nous ayons aperçus depuis notre départ d'Haïl, avec des buissons de genêts qui portent une fleur odorante comme la fleur des fèves, et que les Arabes appellent *gurrtheh*. Les acacias ont donné le nom au wadi, le Wadi Hasheb (la vallée du bois).

Nous avons eu aujourd'hui le spectacle de la bannière déployée, et un pèlerin à l'aspect vénérable qui vit, nous a-t-il dit, dans la mosquée d'Ab del-Kader à Bagdad, nous a expliqué le symbole et la devise qui sont au centre. — L'épée, dit-il, est l'épée de Dieu, et, dessous, il est écrit : *La ilaha ila 'llahi, wa Mohammed rasuluhu*. (Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mohammed est son prophète). De l'autre côté de la bannière, on lit : *Nasron min Allahi wa fathon karibon*. (La victoire vient de Dieu et le succès est proche.)

26 *février*. — Aujourd'hui a été une journée longue et pénible de plus de dix heures de marche ; nous avons été, tout ce temps, battus par un vent qui renverse. Tout le ciel était obscurci par le sable qui nous aveuglait. On a pourtant atteint Kasr Ruheym, et tous nos chameaux sont en vie. Beaucoup de ceux des pèlerins, soixante, quelques-uns disent soixante-dix, sont morts en route et gisent par les chemins. De magnifiques delûls pur sang ne peuvent tenir contre le froid, qui est extraordinaire dans cette latitude à une époque aussi avancée de la saison. Leurs propriétaires sont au désespoir. Tout le pèlerinage est indigné contre Ambar, non seulement les Persans, mais l'escorte nomade et les propriétaires de chameaux. On l'accuse d'avoir retardé d'abord, puis ensuite forcé la marche. Durant les six derniers jours, on a fait 170 milles, la plupart des pèlerins à pieds et presqu'à jeun. Est-ce qu'une armée anglaise en pourrait faire autant ? Pourtant pas un homme, pas même une des pauvres femmes qui ont eu à marcher de ce train, ne sont restés en arrière. De notre côté, il n'y a pas eu de fatigue extrême ; aller à cheval, puis à dos de chameau, puis à cheval de nouveau, est par lui-même un repos. Khrer, mon delûl, a le pas très égal, de sorte qu'on ne se fatigue pas à le monter.

Nous voici dans l'abondance, non pas encore à Kasr, mais en vue de Kasr, campés sur le bord d'un cours d'eau ! Ce cours d'eau a sa source ici même, et on le dit permanent. Il y a aux alentours une quantité d'herbes à fines pointes ; tout est verdoyant et réjouit les yeux fatigués des scènes du désert. Une couple de francolins, troublés par cette invasion soudaine, dans leur retraite où ils se croyaient sans doute en sûreté loin du monde, fuient çà et là, poussés en avant par les chameaux allant au pâturage et s'appellent l'un l'autre dans les buissons. Ceci indique qu'on approche de l'Euphrate.

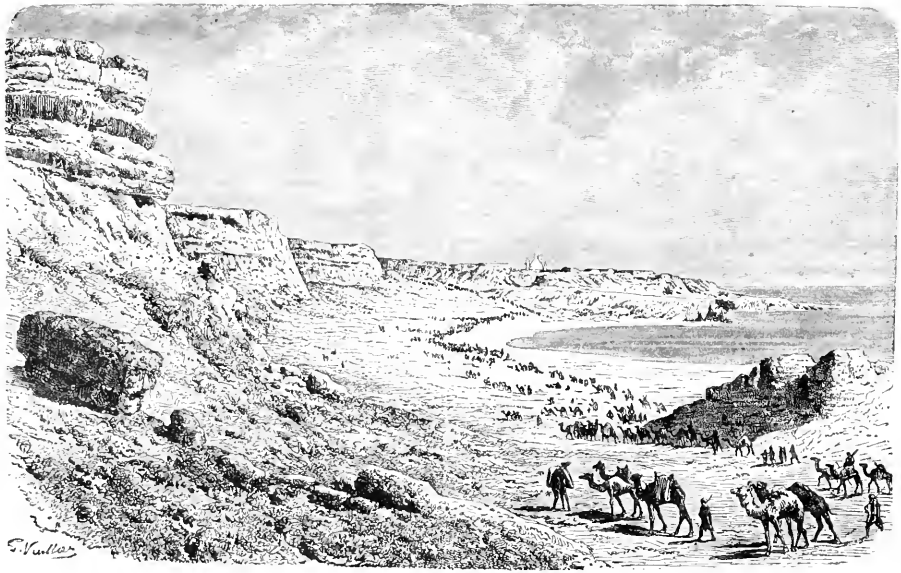
Il existe un village près de Kasr, à peu près à 2 milles

d'ici; bon nombre de fellahin, montés sur des ânes et des chevaux, arrivent avec des provisions à vendre, mais ils n'ont pas apporté la vingtième partie de ce dont les pèlerins auraient besoin. Un cri de : Arrêtez le voleur! annonce déjà qu'on est rentré sur les terres de l'empire turc. Nous ne l'avions pas entendu depuis que nous avons quitté Mezârib.

27 *février*. — Le vent n'est pas tombé ; cependant il charrie moins de sable. Il paraît que nos connaissances, Ali Koli Khan et Abd er-Rahim ne se retrouvent pas; ils ont disparu dans l'orage d'hier. Ils avaient marché dans notre compagnie durant une partie de l'après-midi, puis, apprenant que Ruheym n'était pas loin, ils étaient partis en avant, montés sur leurs dehûls, devançant les pèlerins et au trot. Comme ce sont des Persans, naturellement ils se sont égarés, car les Persans dans le désert sont des gens sans aucune ressource. Le sable était très épais à un moment; ils doivent avoir quitté la piste. Ambar a envoyé à leur recherche, mais sans résultat. Comme ils ne sont pas parvenus à Ruheym, on craint qu'ils ne soient morts de froid pendant la nuit.

Cela a empêché les pèlerins de partir de bonne heure ; un moment il fut question de ne pas lever le camp aujourd'hui, ce qui nous aurait assez convenu, car il y a à Ruheym abondance de nourriture pour les chameaux, et deux de nos bêtes étaient tout à fait à bout de forces. Cependant à huit heures, on entendit le coup de tambour, et nous avons été obligés de charger et de nous mettre en route. Maintenant qu'on est sur le territoire turc, il y a danger sur les chemins, et l'on est contraint de voyager ensemble. La protection d'ibn Rashid n'a plus d'effet.

La marche était ennuyeuse à cause de la fatigue des chameaux, bien qu'égayée par la vue du dôme à dorures de Meshed Ali qui brille comme une étoile à travers la mer bleue de Nedjef, qui est elle-même une apparition ravissante. La mer de Nedjef, ou, comme la nomment les Arabes, le Sheriet ibn Haddal, est le pendant du Birket el-Korn dans le Fayoum



La mer de Nedjef, et vue de Meshed.

égyptien. C'est un lac artificiel formé par un canal qui dérive les eaux de l'Euphrate; il a 20 milles de long sur 6 ou 7 de large. Il est probablement d'origine babylonienne, quoique les Arabes prétendent qu'il est l'œuvre d'un ibn Haddal, ancêtre des cheiks actuels des Amarrat, qui voulait que ses chameaux eussent un étang où ils pussent boire. Les ibn Haddal étaient, à une époque relativement moderne, maîtres de tout ce district et percevaient un tribut sur Meshed Ali et Huseyn. La ville s'étend sur la rive orientale, au-dessus d'une belle rangée de rochers calcaires et resta visible pendant toute la journée où nous fîmes lentement le tour du lac. C'était une superbe perspective au point de vue de la nature physique. Ce qui la rendait horrible, c'était le spectacle des chameaux qui mouraient, alignés sur la route à côté de leurs malheureux propriétaires, pauvres nomades qui ne possédaient peut-être que cela au monde, debout près de leurs bêtes avec les bagages et les fournitures de lit épars, que les pèlerins essayaient d'emporter sur les épaules, voyant que le voyage tirait à sa fin.

Un grand nombre de chameaux s'étaient précipités dans le lac, afin d'y boire ; ils y restèrent et n'en sortirent pas. D'autres pouvaient à peine mettre un pied devant l'autre ; ils faisaient à peu près un mille à l'heure, le regard vitreux, le corps émacié, débarrassés de leur charge, même de leur selle. Nous étions partis tard parce que nous n'étions pas prêts et étions restés tranquillement à Ruheym. Nous eûmes à parcourir cette scène désolée. Il y avait dans la foule notre ami Izzar, l'enfant shammar qui pleurait sur les cadavres de ses delûls; deux sur trois étaient morts. Tout le monde poussait des cris d'exécration contre Ambar, quelques-uns contre ibn Rashid lui-même, qu'ils faisaient responsable d'une partie du retard survenu. Le gouvernement d'ibn Rashid est moins populaire dans le désert que dans les villes, surtout à cause de la tâche qu'il a assumé de faire escorter les pèlerins. Il réquisitionne les chameaux et les personnes à prix

fixe, 10 medjidiés, et ne donne aucune compensation lorsqu'il y a des pertes. On dit cependant qu'Ambar court quelque risque de perdre la tête quand ses vilains errements seront connus à Haïl, et j'avoue qu'à mon avis il le mérite.

Enfin nous atteignons l'*akabah* ou montée de la route à travers les rochers et où aussi les chameaux tombés gisent par tas et parmi eux notre magnifique Amud (le pilier), ainsi nommé à cause de sa haute taille. Il était plus jeune que les autres, sauf le malheureux Shenuan, et avait quitté le rang depuis plusieurs jours. Un chameau qui périclite en de telles circonstances en revient rarement. Ce n'est pas le travail, c'est le manque de nourriture qui le tue; à moins qu'on ne puisse apporter de la nourriture à l'animal épuisé, il ne reprend pas ses forces. Environ cinq ou six cents doivent avoir succombé aujourd'hui de cette façon. Au sommet de l'*akabah*, on découvrit Meshed Ali devant soi; c'est une belle ligne de murailles flanquées de douze tours rondes en briques cuites au four. La seule construction qu'on aperçoive au-dessus des murs est la mosquée avec sa coupole d'or bruni et ses quatre minarets, le tout rougi par le soleil à son déclin; le dôme avait lui-même l'air d'un soleil.

A travers une nuée d'enfants sales perchés sur les tombeaux du vaste cimetière qui, de ce côté, s'étend à quelque distance des murs de la ville, nous gagnons la porte de Meshed Ali. Ces déguenillés en désordre lançaient des railleries et de grossiers propos aux pèlerins, et des pierres à nos chiens. Nous fûmes très heureux lorsque, à l'angle du mur d'enceinte, nous pûmes arriver à un terrain où il était possible de camper. C'était à quelque distance du coin nord-est de la cité. Nous voilà tranquilles et libres de songer à loisir à ce fait que notre pèlerinage est terminé.

CHAPITRE XVI

Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux et par chemins,
A la fin arrivèrent.
(La Fontaine.)

Les châsses des Shiites. — L'honnêteté nomade. — Légende de la tour de Babel. — Bagdad. — Notre caravane se disloque.

Meshed Ali (la châsse d'Ali) ou Nedjef, comme on la désigne plus correctement, est l'idéal d'une ville d'Orient, située dans un désert absolu, nue et sans alentours, sinon des tombeaux. Elles est peu à près carrée, et l'enceinte de ses murs n'est interrompue que par une seule porte. Ces murs sont en briques cuites au four et remontent au temps des califes; ils sont encore en bon état de conservation. Ils sont appuyés, à certains intervalles, sur des tours rondes, massives et imposantes. Elles sont si élevées, qu'elles cachent complètement les constructions de l'intérieur, à l'exception de la grande mosquée d'Ali dont le dôme étincelant d'or les domine comme un soleil levant.

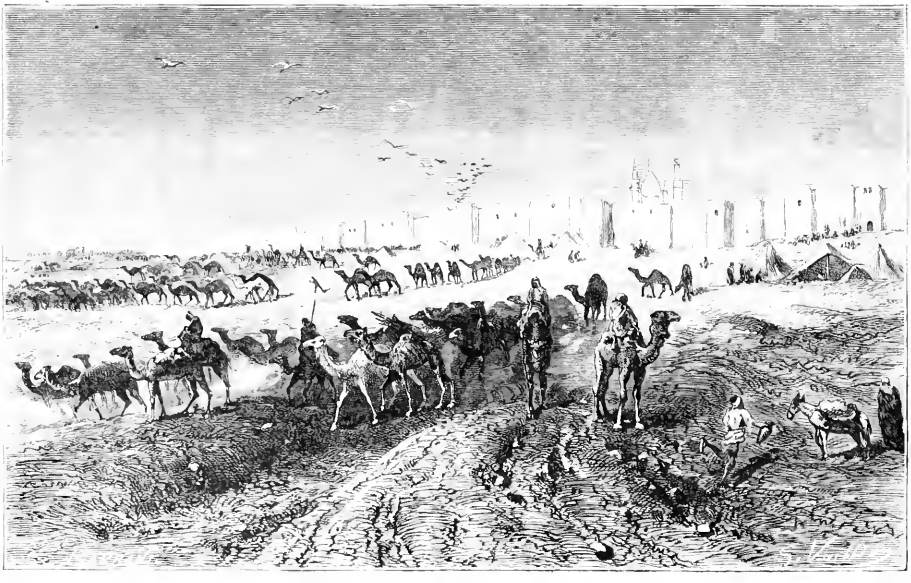
Au dedans, les maisons sont les unes sur les autres; mais leur distribution offre plus de symétrie qu'on n'en trouve dans la plupart des villes d'Orient. Ainsi le bazar conduit en ligne directe à la porte de la mosquée, qui est placée au centre de la ville. Les boutiques sont bien garnies, ou ont fait cet effet à nos regards désaccoutumés des choses urbaines. J'évitai de m'aventurer dans les rues, qui sont encombrées; nous ne désirions pas attirer inutilement sur nous l'attention, particulièrement à l'époque du pèlerinage. Mais Wilfrid me donne la façade de la mosquée pour la plus riche qu'il ait

encore vue ; c'est une masse d'or et de mosaïques décorée comme un reliquaire. Il n'a pas voulu entrer de peur d'offenser nos amis les pèlerins et a chargé nos gens de lui redire toutes les splendeurs du tombeau.

Ce tombeau d'Ali est tenu par les Shiites pour au moins aussi saint que la Caaba de la Mecque. C'est un article de foi pieuse, parmi eux, que tout musulman enterré en vue du dôme est sûr de son salut. Il suit de là que des pèlerins de tout le monde shiite, et particulièrement de la Perse, viennent mourir à Nedjef et qu'on envoie un nombre immense de cadavres y recevoir la sépulture. Les frais d'enterrement constituent de fait le principal revenu de la cité.

Cette ville et Kerbela, où se trouve la châsse sœur de Huseyn, sont habités par de nombreux sujets de Sa Majesté (britannique), qui viennent de l'Inde s'y établir dans un but religieux et demeurent sous la protection du résident anglais à Bagdad. Ils vivent en bons termes avec les Arabes, mais ne se mêlent pas avec eux, ne contractent pas de mariages avec eux et conservent l'usage de leur idiome. Comme il est ordinaire dans les villes de pèlerinage, toutes les classes sont religieuses avec ostentation. Nous nous sommes amusés à écouter les exclamations dévotes du forgeron qui venait ferrer nos chevaux. C'étaient des *ya Ali*, *ya Huseyn*, *ya Ali*, *ya Mohammed*, à chaque coup de marteau. Néanmoins ils sont tous très hostiles aux Turcs : ils ont contre eux un double motif d'antipathie nationale et religieuse. Meshed Ali et Kerbela sont fortement occupées, et malgré tout se révoltent fréquemment depuis quarante ans. Pendant que nous étions à Meshed, le caïmakam turc avait quatre compagnies d'infanterie sous ses ordres ; la garnison de Kerbela, qui est le chef-lieu du district, était encore beaucoup plus considérable.

Kerbela, qui est à 50 milles au nord de Meshed Ali, est matériellement tout à fait différente de sa rivale. Elle n'est pas fortifiée ; au lieu d'être placée dans le désert, elle est en-



Les murailles de Meshed Ali et les pèlerins.

tourée de jardins de palmiers, comme les villes du Nedjed. Elle est plus riche et plus populeuse que Meshed, mais, pour le voyageur, elle est beaucoup moins intéressante, car elle n'a pas d'originalité qui la distingue. Le canal Hindieh, qui lui amène les eaux de l'Euphrate, en fait le centre d'une région agricole la plus importante qui existe dans le pachalik de Bagdad. Meshed, d'autre part, n'a guère à compter que sur son sanctuaire.

Nous étions à cette heure presque à la fin de nos ressources d'argent, de force et de patience, et, sans nous attarder plus qu'il n'était indispensable, afin de permettre à notre caravane de se refaire, nous partîmes pour Bagdad. Mais, la veille au soir de notre départ, un curieux incident se présenta.

Un jeune nomade se rendit à notre tente et s'annonça lui-même comme un Shammar du Jesireh, l'un des hommes de Faris que nous avions rencontrés l'année précédente dans le Khabur. Il salua tout de suite le Beg comme le frère de son maître et lui parla d'un prêt de 10 livres fait par nous à Faris. Il offrait, sous sa responsabilité, de nous rendre immédiatement la somme, et voyant que nous étions au bout de notre rouleau, il tira l'argent de sa manche et nous força presque de l'accepter. Faris l'avait envoyé acheter une jument aux Montefyk, et il avait sur lui le prix de cet achat; il savait que Faris serait satisfait d'apprendre que sa dette était payée. Quoique nous ne voulussions pas de l'argent, l'honnêteté et le bon sentiment indiqués par le procédé nous plurent beaucoup, et nous fûmes heureux de saisir cette occasion d'envoyer un message à Faris, à Tellâl, à Rashid ibn Ali, qui, à ce qu'il paraît, étaient encore chez les Shammar du Nord.

Le même soir, Muttlak nous quitta. Ce fut une douleur pour nous de lui dire adieu; lui, encore plus visiblement ému, versa des larmes. Il avait, à ce qu'il nous déclara, trouvé des Amarrat à Meshed; ils lui avaient promis d'arran-

ger pour lui son affaire avec les Sebaa, de sorte qu'il retournait dans sa tribu. Il avait fait 200 milles avec nous, et nous ne pouvions pas lui demander de faire davantage. Il y avait pourtant quelque chose derrière les raisons qu'il nous donna de son départ; Mohammed, son cousin, était devenu jaloux de sa situation auprès de nous, et, nous avons lieu de le soupçonner, s'était conduit d'une manière peu convenable envers le vieux cheik, pendant notre absence, ce qui nous avait empêchés d'intervenir; de plus, il y avait une histoire de querelle de sang entre les Ketherin et les Maadan, une tribu fixée entre Nedjef et Kerbela; cela peut avoir détourné Muttlak de nous accompagner plus loin, car il est essentiellement un homme de paix, mais il n'y aurait pas eu de danger pour lui dans notre compagnie. Quoi qu'il en soit, il est venu ce soir dîner avec nous pour la dernière fois. Il ne pouvait pas manger, et comme nous lui demandions pourquoi, il répondit que c'était la peine qu'il éprouvait de nous dire adieu. Il était évident qu'il disait la vérité, et je suis sûre que dans les bénédictions qu'il appelle sur notre tête et les promesses qu'il fit de garder notre souvenir toujours vivant dans son cœur, il n'y avait pas un mot d'exagération. Muttlak n'est pas un homme à paroles mielleuses. Wilfrid embrassa le vieux cheik, son serviteur nous baisa la main, et ils s'en allèrent sur leur vieux delûl noir, tranquillement, par le chemin par lequel ils étaient venus. Nous ne les avons pas revus.

Trois jours d'une marche facile nous conduisirent à Kerbela, car nous n'avions pas le souci d'aller vite, et quatre autres jours à Bagdad. Il n'y a qu'un incident de ce voyage à noter. Au moment où nous passions dans le voisinage de Birs Nemrod, la célèbre tour de Babel, nous nous arrêtâmes afin de passer la nuit sous des tentes appartenant aux Massaoud, une tribu à demi fellahin de la rive gauche de l'Euphrate, où ils font pousser de l'orge dans des champs fécondés par voie d'irrigation. Le cheik, Hajji el-Teyma, était absent, mais son fils, Fuaz, nous donna l'hospi-

talité, et, après le dîner, nous conta l'histoire de Nemrod, le constructeur de la tour. Nemrod, dit-il, était un homme impie qui croyait que le soleil était Dieu. C'est afin de lui faire la guerre qu'il a bâti cette tour ; mais, s'apercevant qu'il ne pouvait la faire monter jusqu'à lui, il construisit une plate-forme avec une perche au milieu ; dans chaque coin de la plate-forme, il attacha un aigle, et, à la perche, il suspendit un mouton, et les aigles désirant atteindre jusqu'au mouton, s'envolèrent avec la plate-forme et Nemrod, qui était monté dessus. Et lorsque Nemrod se crut assez près du soleil, il lui décocha un trait. Et Dieu pour le punir a détruit la tour. Les Yezidis adorent encore de nos jours Nemrod et Shaytan (Satan).

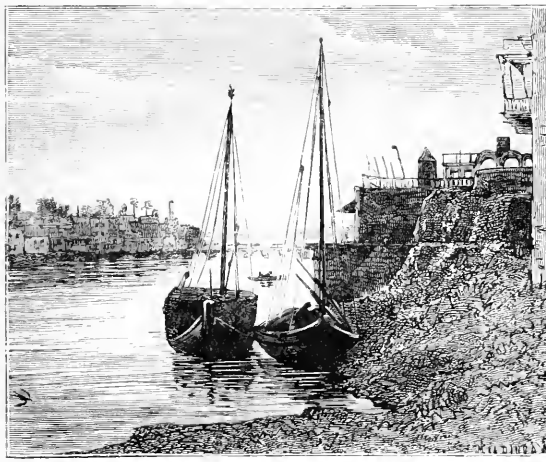
Au delà de Kerbela, la route traverse des champs cultivés jusqu'à l'Euphrate, que nous avons traversé sur un pont de bateaux à Musseyib, puis nous nous sommes engagés dans les remblais pratiqués par les Babyloniens, canaux, champs abandonnés, physionomie commune à tout l'Irak (Babylonie). Cela nous conduisit enfin à Bagdad, où, par une étrange fatalité, nous arrivâmes sous des torrents de pluie et où, derechef, nous fûmes les bienvenus dans les quatre murs hospitaliers de la résidence. Le 6 mars, nous dormîmes une fois de plus dans des lits, après avoir été, durant près de trois mois, privés de ce luxe.

Là finissait notre pèlerinage au Nedjed, qui, malgré quelques difficultés et quelques fatigues, s'est accompli avec succès, sans accidents trop désagréables. Si nous avions été sages, nos aventures de l'hiver se fussent terminées là aussi. Nous avions eu de la chance au delà de notre attente, vu et fait tout ce que nous avions donné pour but à notre voyage. Pas une journée, parmi les quatre-vingt-quatre que nous avions dépensées en Arabie n'avait manqué d'intérêt ou de poésie. Ce qui a suivi ne nous a rapporté ni autant de profit ni autant d'agrément et aurait pu être laissé là sans inconvénient.

A Bagdad, nécessairement notre caravane fut dispersée. Parmi les lettres qui nous attendaient au consulat, il y en avait une pour Mohammed ibn Arûk qui l'obligea de retourner immédiatement à Tudmur. De grands événements y étaient survenus en son absence. Un instant nous éprouvâmes un sentiment de regret de l'avoir distrait si longtemps de ses devoirs et de ses intérêts domestiques. Les affaires politiques sont compliquées à Tudmur. Le père de Mohammed, Abdallah, n'est pas le cheik légitime de la ville; le vrai chef de la famille ibn Arûk, à Tudmur, est son cousin Faris. Abdallah, néanmoins, a, durant ces années passées, joui de l'appui du gouvernement; il est le candidat des Turcs: par suite, la ville s'est partagée en deux factions [1] sous la direction respective de Faris et de Mohammed. Celui-ci représente son père, qui est trop vieux pour entrer dans des compétitions de ce genre. Tant que les Turcs ont régné à Tudmur, le parti de Mohammed a suivi leur bannière. Ce n'est pas que l'une des deux factions plus que l'autre voulût du bien au sultan, car, pendant la guerre russe, Mohammed fut un de ceux qui mirent le plus d'obstination à refuser le contingent exigé des Tudmuri pour l'armée turque. Mais les querelles de famille sont ardentes parmi les Arabes; ils acceptent, d'où qu'il vienne, des amis ou des ennemis, le secours qu'on leur offre. De sorte que Mohammed dans sa ville natale appuyait la politique turque, et en revanche était soutenu par les Turcs. Mais, après la reddition de Plewna et la destruction des armées du sultan dans les Balkans, Tudmur fut abandonnée à son propre destin, et Faris, une fois de plus, affirma son droit au cheikhat, quoique les partis se balançassent d'une manière si égale, que rien de sérieux ne se produisit pendant quelque temps. En une seule occasion, Faris et Mohammed échangèrent des coups de fusil sans grand résultat. C'était au mépris des

1. On trouve, dans les *tribus nomades de l'Euphrate*, un exposé incomplet de cet état de choses.

remontrances de son père et de tous ses amis que Mohammed nous avait suivis. Après son départ, la guerre avait éclaté. Moins d'une semaine après qu'il eut quitté Damas en notre compagnie, un messager chargé de le rappeler était arrivé, paraît-il. Maintenant une autre lettre annonçait que le sang avait coulé. C'était une raison suffisante



Vue de la terrasse de la résidence à Bagdad.

pour qu'il ne continuât pas de voyager avec nous, et Mohammed, bien que pieusement disposé à accepter les faits accomplis avec un *Allah kerim*, était évidemment désireux de s'en aller. Même si nous l'avions désiré, nous n'aurions pu lui demander de nous accompagner plus loin dans les circonstances présentes. Mais nous ne le désirions pas. L'épisode de sa folle conduite à Haïl, malgré nos efforts afin de l'oublier, avait laissé quelque gêne entre nous; il en avait conscience autant que nous-mêmes, et,

quoiqu'il eût fait beaucoup depuis dans le but de la racheter, nous sentions tous que son départ valait mieux. Encore y avait-il quelque chose de triste à nous délaisser ainsi au milieu de nos aventures. Il pleura, comme font les Arabes ; il avoua qu'il avait été ingrat, tout en protestant de son dévouement. De notre côté, on lui rendit les services qu'on put ; on lui donna des lettres de recommandation pour les Valis et les consuls dont la protection pouvait lui être utile, avec les armes et les munitions dont nous pouvions nous priver. C'est ainsi que lui, Abdallah et Awwad le brigand, nous quittèrent montés sur quatre de nos delûls qu'on leur donna à titre de récompense. Nous ne les avons pas revus.

Nous espérions persuader à Hanna de nous suivre ; il ne nous avait fait défaut dans aucune de nos difficultés. De concert avec son cousin Tawil, il nous avait aidés loyalement, quand les autres étaient hostiles ou malveillants. Mais Hanna avait la nostalgie, et le Tawil ne voulait pas se séparer de lui. Aussi, un jour, ils rejoignirent une caravane de muletiers qui se rendait à Mossoul et nous quittèrent avec des larmes et des bénédictions. De sorte que la petite armée avec laquelle nous avions traversé le désert, était définitivement dissoute.

Note. — Nous n'avions pas entendu parler de Mohammed pendant près d'une année ; nous apprîmes alors qu'il était en prison. Par des motifs de conscience qu'il est inutile d'expliquer à nos lecteurs il était tombé sous le coup de la justice ottomane. Un homme de la faction de Faris avait été trouvé mort à Tudmur ; les parents du mort désignèrent Mohammed comme ayant fait le coup. Les Turcs venaient de réoccuper la ville et désiraient faire un exemple. Aussi Mohammed fut-il mis aux fers et envoyé à Deyr. Là il trouva moyen de nous avertir de sa mésaventure. Wilfrid eut le plaisir de pouvoir remplir ses obligations de frère en intercédant en faveur de Mohammed auprès du pacha, et, par le fait, de le faire relâcher.

APPENDICES

I

NOTES SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

DE L'ARABIE DU NORD

Entre le 34e et le 29e degré de latitude, l'Arabie peut être considérée, en termes généraux, comme une plaine de grès ou de graviers, qui n'est brisée par aucune chaîne de montagnes considérable, ni par des cours d'eau, sauf le Wadi Haurân qui la traverse à l'extrême nord et, dans la saison des pluies, forme une succession d'étangs depuis le Harra, à l'est du Djebel Haurân, jusqu'à l'Euphrate. Cette plaine pierreuse est connue des nomades sous le nom de Hamâd ou plaine par excellence. Bien qu'en grande partie dépourvue de pâturages permanents et d'eau à la surface du sol, elle renferme certains districts plus favorisés où les nomades prennent leurs quartiers d'hiver. Tels sont le Wadi Haurân mentionné tout à l'heure, terre de parcours des Bisshr Anazeh, et le Wadi er-Rothy, qui appartient aux Daffir et aux Shammar. Quelques puits semblent exister sur le bord de certaines routes anciennes qui traversent le Hamâd de divers points de l'Euphrate, et forment des centres d'attraction à l'usage des tribus. Leur voisinage immédiat est invariablement dénudé; il a été brouté sans pitié durant des siècles. Des routes de ce genre mènent de Kâf à Shedadi, de Meskakeh à Suk esh-Shiokh, de Djôf à Maan. La plus fréquentée d'entre elles et la mieux fournie d'eau, est la grande route des pèlerins, de Meshed Ali au

Djebel Shammar, nommée la route de Zobeydeh. Les puits et les réservoirs de cette route ont été construits au IX^e^ siècle, par la veuve d'Haroun el-Rashid, ainsi que les khân à l'usage des pèlerins, et dont les ruines subsistent.

Le Hamâd, qui commence au niveau de l'Euphrate, s'élève rapidement, durant quelques milles, à travers une région ravinée jusqu'à un plateau plus élevé qui, à partir de ce point, continue de monter d'une façon régulière vers l'ouest et le sud, à raison de 8 ou 10 pieds par mille. Le drainage de la plaine, néanmoins, ne paraît pas se faire entièrement par le fleuve; il se fait dans certains bas-fonds sablonneux connus sous le noms de *Buttn Djôf* ou *Bekka*, termes qui signifient ventre ou réceptacle, et qui, à une époque antérieure, ont pu être des lacs ou de petites mers intérieures. Ces bas-fonds, à aucune période de l'année, ne retiennent l'eau au-dessus du sol, mais on la rencontre dans des puits à quelques pieds de profondeur. Tels sont les *Buttn* de la route des pèlerins, à laquelle aboutit le Wadi er-Rothy, les oasis de Taybetism et de Jobba dans le sud, et je crois, de Teyma, à l'ouest. Mais le plus remarquable d'entre eux, est sans comparaison celui qu'on appelle Wadi et Djôf Sirhân.

Le Wadi Sirhân coupe l'Arabie en ligne parallèle avec l'Euphrate, des côtes de la péninsule — sur la mer Rouge, — c'est-à-dire va du nord-ouest au sud-est. C'est immédiatement au nord-est du Wadi Sirhân que le Hamâd atteint sa plus grande élévation, 2500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les rochers qui le bordent de ce côté sont assez abrupts, et correspondent, j'incline à le penser, à la formation géologique de la plaine. Celle-ci consiste en une série de pentes placées les unes au-dessus des autres, avec leur bord escarpé en opposition à la pente générale, formation très évidente sur la route des pèlerins où le voyageur qui vient du Nedjed, quoiqu'il descende en moyenne de 8 pieds par mille, est

tenté de croire qu'il monte, grâce aux fréquents *akabahs* ou rochers escarpés qu'il y a à gravir. Je suis donc portée à croire que le Wadi Sirhân et le Djôf reçoivent surtout leur drainage de l'ouest, et qu'il existe un second déversoir de la plaine, dans la région volcanique qui, selon Guarmani, continue les hauteurs du Hauràn vers le sud jusqu'à Tebûk. A l'est du Wadi Sirhân, j'ai été frappée de l'absence des grands wadis tributaires auxquels on s'attendrait si l'aire à drainer était étendue. Néanmoins, à l'époque où il formait une mer intérieure, le Wadi Sirhân doit avoir reçu les eaux de toutes les régions adjacentes. Il ressemble à une auge entre les deux déversoirs de la plaine, et doit avoir été alimenté par le Djebel Aja du côté du sud, comme il l'est encore du côté du nord par le Djebel Hauràn. Son niveau général au-dessous de la plaine de l'est, est d'environ 500 pieds, et du côté de l'ouest, la plaine doit s'élever encore plus haut.

Quoi qu'il en soit, une chose est claire, c'est que le wadi était et est encore le grand réceptacle central de la plaine et répond assez bien à sa voisine qui existe encore, la mer Morte, tandis que le Wadi er-Rajel, qui y aboutit par le nord, répond, à son égard, à la position du Jourdain. On trouve l'eau dans le Wadi Sirhân au niveau uniforme de 1,850 pieds (au-dessus du niveau de la mer) ; cette règle s'applique à la portion désignée sous le nom de Djôf, comme à ses autres parties. L'abondance des eaux que fournissent ses puits sur une ligne de 300 milles à partir de la frontière de Syrie jusqu'à 200 milles de la frontière du Nedjed, désigne le Wadi Sirhân comme la grande route naturelle de l'Arabie du Nord, et il a dû en être ainsi depuis les temps les plus reculés. Il est probable que, à l'époque où l'Arabie était plus populeuse qu'aujourd'hui, il existait des villages dans le Wadi Sirhân depuis Ezrak jusqu'au Djôf; à présent, il ne reste de ces villages que les puits, si l'on excepte les deux oasis jumelles de Kâf et d'Ithery, qui existent toujours à cause des lacs salés qui leur fournissent un article de commerce. Ce sont pourtant de

pauvres localités, dont la population ne dépasse pas deux cents âmes.

Djôf et Meskakeh sont encore des villes florissantes, mais j'ai lieu de croire que M. Palgrave a estimé leur population à un chiffre trop élevé. Je ne puis porter à plus de 500 le nombre des maisons qui existent à Djôf, ni à plus de 600 celles de Meskakeh ; Kara et les autres petits hameaux de l'oasis de Djôf n'en sauraient avoir plus de 100. Cela nous donnerait un total de huit mille âmes à peine, tandis que M. Palgrave le porte à quarante mille. Sur ce point, je ne prétends d'ailleurs pas à une exactitude rigoureuse.

Quant à la géologie du Hamâd et des districts adjacents situés au nord du Nefûd, je crois que partout le grès en est le principal élément. Dans l'extrême nord, il est vrai, le calcaire ou ses conglomérats le remplacent. Mais, à l'exception d'un simple district, à 100 milles au sud de Meshed Ali, sur la route des pèlerins, je ne pense pas que nous ayons rencontré un seul rocher de vrai calcaire. Les rochers qui forment la limite orientale du Wadi Sirhân, sont du grès pur, je crois, même ceux du Djebel Mizmeh, comme les montagnes du Djôf et de Meskakeh, les rochers d'Aalem et de Jobba, ainsi que tous les pics et montagnes du nord-ouest de Haïl. On les a décrits comme étant de basalte ou de granit noir ; l'erreur vient de leur couleur, qui est noire à beaucoup d'égards, bien que de nuances variées. La forme particulière du grès dans lequel on trouve du fer semble lui donner une teinte noire par l'exposition à l'air libre ; quand on n'y regarde pas de près, il a un aspect volcanique. Je ne crois pas que, au sud du 31e degré de latitude, on rencontre des pierres volcaniques comme celles du Haurân, à moins que ce ne soit à l'ouest du Wadi Sirhân. Le Djebel Mizmeh, le plus haut point à l'orient du Wadi Sirhân, est peut-être seul en basalte. Toute la région du Djôf a rappelé à mon souvenir la formation géologique du Sinaï, par la contexture étrange de ses roches qui affectent souvent la forme de champignons, et par leur couleur, où le pourpre,

le violet, le noir rougeâtre, l'orangé, le blanc et même le bleu et le vert se rencontrent, quoique les rochers les plus élevés doivent leur nuance noire à l'influence de l'atmosphère. Je puis affirmer d'une manière positive qu'entre le Djôf et le Djebel Aja, il n'existe point de basalte. Je suis moins sûre du Djebel Mizmeh ; je n'en ai pas manié la pierre ; mais si elle est volcanique, elle est au sud du Harra l'extrême limite des pierres volcaniques. J'ai certainement pris pour du basalte les monticules de Kâf, quand je les ai traversés; c'est qu'alors je n'ai pas considéré combien il était facile de se tromper. En gros, j'incline à penser que le 31e degré de latitude est la limite de la région volcanique à l'orient du wadi Sirhân.

Son lit est surtout composé de sable ; cependant, en quelques endroits, on rencontre des dépôts argileux suffisants pour former des subkhas, ou lacs salés, surtout à Kâf et à Ithery. A environ trois jours de marche est-sud-est d'Ithery, j'ai entendu parler de sables mouvants, mais je n'ai traversé moi-même aucun terrain qui retînt les eaux. Le sable du wadi Sirhân, comme celui des bas-fonds du Hamâd et du Nedjed septentrional, est à peu près blanc ; il y a peu de chose qui puisse le distinguer du sable ordinaire des bords de la mer ou de l'isthme de Suez. Il est moins fertile que le sable rouge du Nefûd, et il subit davantage l'action des vents. On rencontre le ghada partout dans le sable pur; j'en ai trouvé au nord jusqu'à la limite de Kâf. Dans quelques parties du wadi Sirhân qui semblent retenir l'eau dans la saison pluvieuse, il existe beaucoup de salpêtre à la surface du sol : là, la végétation est plus abondante ; mais elle a peu de valeur comme nourriture des animaux. Dans le pur sable blanc, le ghada croît, mais peu de chose autre. Le wadi Sirhân est le quartier d'été des Sherârat.

Le *Harra* est une région élevée de pierres noires d'origine volcanique trop connues pour qu'il y ait lieu de les décrire. Elle commence au nord à la latitude de Damas, et s'étend du

pied des montagnes du Haurân à l'est jusqu'à environ 50 milles, où elle fait place au Hamâd. Au sud, elle va jusqu'à Kâf et forme le déversoir de la plaine située à l'orient du wadi Sirhân. Suivant Guarmani, on la retrouve à l'ouest du wadi, et au sud jusqu'à Tebûk. Pour la direction des eaux, la plaine à l'est du Harra paraîtrait, avec le Djebel Haurân, alimenter le wadi er-Rajel, dont le lit roule quelquefois de l'eau, et sur sa pente opposée le wadi Haurân qui rejoint l'Euphrate. Le Harra contient de l'eau en plus grande abondance que le Hamâd, et il a la réputation d'être fertile partout où le sol n'est pas couvert de pierres volcaniques.

Le *Nefûd*. — Un peu au nord du 29e degré de latitude, le Hamâd, qui jusque-là était une plaine nue de graviers semés de bas-fonds qui sont des lits de mers disparues, se recouvre tout à coup de hautes collines de pur sable rouge. La transition brusque de la plaine unie aux dunes brisées du Nefûd est vraiment saisissante. Le sable se lève de la plaine d'une façon abrupte sans rien qui en indique l'approche; il est aisé de voir que la plaine se continue, mais qu'elle disparaît au regard sous une couche superposée. Sa bordure est si bien indiquée, que c'est à peine une exagération de dire qu'un homme peut avoir un pied dans le Hamâd et l'autre dans le Nefûd, et il n'y a pas beaucoup d'irrégularité dans la ligne de séparation. La limite du sable rouge durant plusieurs centaines de milles court presque directement de l'est à l'ouest; ce n'est qu'à ses extrémités qu'elle se brise et devient irrégulière. Je crois, du moins, que tel est le cas; si, comme il semble probable, tout cet amoncellement de sable a pris sa forme actuelle sous l'action des vents d'est, le phénomène est moins étrange qu'on pourrait l'imaginer.

Le grand Nefûd de l'Arabie septentrionale s'étend des puits de Lina à l'est jusqu'à Teyma à l'ouest, et depuis le bord du bassin du Djôf au nord, jusqu'au pied du Djebel Aja au sud. Il a 150 milles dans sa plus grande longueur et 400 milles dans sa plus grande largeur; mais cette vaste étendue de

sable n'est pas continue. L'extrémité orientale, et peut-être aussi l'extrémité occidentale, est une série de bandes d'un demi-mille à 5 milles de large, qui sont parallèles les unes aux autres et séparées par des intervalles où la plaine est un terrain solide (celui du Hamâd). La profondeur du sable n'est pas égale partout ; les Nefûds intermittents sont comparativement peu profonds et paraîtraient avoir une profondeur proportionnelle à la largeur des bandes de sable qui les ont formés. Ainsi la plus haute colline de sable traversée par la route des pèlerins est à peine de 80 pieds; d'autres n'ont que 50 ou même 20 pieds de haut. D'autre part, le Nefûd continu, entre le Djôf et Haïl, a au moins 200 pieds de profondeur. Les collines de sable intermittentes fourniraient peut-être une explication de la formation originelle de l'ensemble. On pourrait dire que le vent agissant sur le sable, le met en lignes, et que, à mesure qu'elles deviennent plus larges et plus profondes, elles finissent par combler l'espace intermédiaire et par former une masse continue à l'extrémité qui est sous le vent. S'il en est ainsi les collines intermittentes indiquent la direction dans laquelle la masse solide des sables s'avance; cette direction est opposée à celle du vent. Je laisse à juger de ce raisonnement à des personnes plus compétentes que moi; je me contente de constater le fait.

Le sable rouge du Nefûd est de nature différente du sable blanc ordinaire du désert; il paraît obéir à des lois qui lui sont propres. Il est à plus gros grains et moins sujet à l'action des vents. J'incline à croire que les vents légers qui travaillent ailleurs les surfaces sablonneuses, ont ici peu d'effet. Il n'y a qu'un vent très fort, montant jusqu'à l'ouragan, qui pourrait l'emporter dans les airs. Il est remarquable qu'on trouve partout dans les bas-fonds, ou derrière les collines à l'endroit placé sous le vent, le sable blanc qui est léger, dans les circonstances où le sable rouge du Nefûd est amoncelé en tas immenses aux endroits les plus élevés de

la plaine. Le Hamâd à l'endroit où commence le Nefûd est à 2200 pieds au-dessus de la mer; aucun voyageur ne peut voir ce désert de sable rouge pour la première fois sans en reconnaître le caractère particulier. Il est si peu ressemblant aux dunes de sable ordinaires du désert que, dans les Alpes, un glacier ressemble à un champ de neige ordinaire. Il paraît, comme le glacier, avoir une raison d'être spéciale, une manière de croître, de se mouvoir, une sorte de vie : ce sont là les points qui vous frappent en le traversant; on semble lui découvrir un organisme.

Le phénomène le plus singulier du Nefûd, ce sont ces longues rangées de bas-fonds en forme de fer à cheval, appelés *fuljs*, dont sa surface est parsemée; on ne les rencontre qu'aux endroits où le sable a atteint une profondeur de 80 à 100 pieds. Ils sont par conséquent rares dans la partie intermittente du Nefûd, tandis qu'au centre, où il est permis de supposer que le sable est le plus profond, les fuljs sont moins profonds que vers les bords du nord et du sud, où les lignes qu'ils forment deviennent plus symétriques. De fait sur l'étendue de quelques milles des deux côtés des rochers d'Aalem, qui forment comme le centre du Nefûd, il n'y a pas de grands fuljs; mais leurs lignes sont si régulières, qu'elles forment, avec les intervalles qui les séparent, une sorte de colline basse et de sillon courant à peu près de l'est à l'ouest, à peu près pareils, mais sur une grande échelle, à ce qu'on voit en Angleterre dans les prairies qu'on défriche. Du haut des rochers d'Aalem cette disposition était facile à distinguer.

Les fuljs eux-mêmes sont d'une uniformité étrange, quoique différents par leur étendue. Ils représentent à peu de chose près un énorme pas de cheval, c'est-à-dire un demi-cercle profond à l'endroit courbe ou à la pince, et l'étant de moins en moins jusqu'au niveau de la plaine, c'est-à-dire à l'extrémité carrée ou éperon. Du côté courbe, les parois sont aussi raides que peut le comporter la nature du sable; elles finissent d'une façon abrupte au fond du fulj. Ce fond descend

vers l'endroit courbe du fer à cheval, à un angle d'environ 70 degrés, interrompu par la trace de cours d'eau convergeant vers le centre représentant grossièrement la fourchette (du pied d'un cheval) de la manière indiquée dans notre dessin.

Il faut donc, si l'on entre à cheval ou à dos de chameau dans un fulj, y descendre du côté de l'est ; mais, à pied, on peut y pénétrer par où l'on veut. J'ai remarqué que du côté de l'ouest, précisément en arrière de la plus grande profondeur du fulj, on rencontre généralement un amoncellement de sable assez élevé, qui ajoute encore à la profondeur apparente et à l'illusion que les fuljs seraient des œuvres artificielles, car le sable ainsi accumulé a l'air d'avoir été extrait du fulj par un terrassier.

Le volume et la profondeur des fuljs sont très variables. Quelques-uns ne sont en quelque sorte que rudimentaires, tandis que d'autres atteignent à la profondeur de 200 pieds et même plus. Le plus profond que nous ayons mesuré avait 280 pieds, y compris le monticule de sable placé en arrière qui pouvait bien avoir 60 pieds de haut ; sa largeur pouvait être d'un quart de mille. Au fond des fuljs les plus profonds, on arrive au terrain solide, le sous-sol, la plaine du Hamâd. Il s'y trouve un dépôt pierreux, comme on en rencontre dans les endroits sablonneux où l'eau a séjourné. Cet espace nu a rarement plus de quelques pas de diamètre. J'ai entendu parler d'un, mais je ne l'ai pas vu, qui contenait un puits. Les puits de Shakik ne sont pas situés dans un fulj, mais dans une vallée dépourvue de sable ; ceux de Jobba, dans un large bassin circulaire, à 400 pieds au-dessous du niveau du Nefûd. Les fuljs, comme j'ai dit, courent en rangées irrégulières de l'est à l'ouest, ce qui correspond à leur direction individuelle [1]. Leur emplacement est plus régulier dans le voisinage des rochers d'Aalem, mais là leur étendue est

1. La direction exacte de ces rangées est difficile à déterminer ; celle du sud au nord-ouest peut être acceptée comme se rapprochant le plus de la vérité.

moindre qu'au nord et au sud. Leur forme ne paraît pas dépendre de la nature du terrain solide qui est au-dessous, car aux rochers de Ghota, il existe un vaste fulj percé par des rochers qui ne changent rien à sa forme demi-circulaire.

Les conditions physiques du Nefûd, qu'il s'agisse de bancs, de monticules de sable ou de fuljs, semblent permanentes. Le sable rouge qui le compose est moins aisé à déplacer que le sable commun du désert, et, si l'on excepte les sommets des bancs et des monticules de sable, il paraît insensible à l'action des vents. Partout, sauf en certains lieux où le fait est dû à une exposition particulière, il est couvert de ghada en buissons ou de touffes d'herbe. Les parois des fuljs en ont un revêtement très épais, ce qui ne serait pas le cas si elles étaient soumises à l'influence des vents. Dans la partie du Nefûd située entre Igneh et Jobba, j'ai observé des pistes de mouton bien marquées montant en spirales sur les parois escarpées des fuljs, et je suis sûr qu'elles n'étaient pas récentes. De plus, le chemin tracé par Abu Zeyd, d'après la tradition, est encore visible aux endroits où l'on a creusé des tranchées. Les bâtons, les pierres, laissés par les voyageurs dans le Nefûd, les os de chameaux et même leur fiente, restent des années durant à découvert, et ceux qui le traversent le font parce qu'ils savent que ces points de repère ne changent pas. C'est pourquoi j'incline à penser que les Nefûds présentent un état de repos comparatif de la nature. Ou les vents qui les ont creusés jadis sont moins violents qu'à l'origine, ou les fuljs sont dus à des causes exceptionnelles qui ont cessé d'agir depuis un grand nombre d'années. Que les vents, sous quelque impulsion que ce soit, et à une époque indéterminée les aient créés, je n'en doute pas ; c'est leur moyen d'action que je ne puis indiquer. M. Blandford, qui a de l'autorité dans ces matières, estime que les fuljs sont des espaces que les sables n'ont pas encore comblés. S'il en est ainsi, ces rangées de fuljs peuvent, à la vérité, indi-

quer la situation des bandes de terre nue, qu'on rencontre dans les Nefûds intermittents. On conçoit que, lorsque les espaces qui séparent les bancs de sable deviennent plus étroits, le vent bloqué acquiert une force de rotation suffisante pour jeter des ponts de sable de l'un à l'autre, et que peu à peu il remplisse les espaces intermédiaires. Mais pour moi, aucune des théories mises en avant n'est tout à fait satisfaisante. Quelle est la force qui laisse à nu le fond des fuljs les plus profonds ? Ces fonds ont si peu d'étendue qu'il semblerait qu'un simple ouragan pût les combler, ou même la chute graduelle des sables qui descendent des parois qui les dominent. Il doit exister une cause permanente qui les maintienne ainsi à nu. Et puis où est la cause qui a pu élever ces murailles et creuser ces abîmes?

Un autre phénomène non moins étrange est l'emplacement de Jobba. Là, au milieu du Nefûd, sans cause apparente, le sable est refoulé tout autour d'une plaine basse de terrain dénudé de trois ou quatre milles d'étendue. Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, des montagnes de sable s'élèvent à 4 ou 500 pieds de haut, mais la plaine elle-même est unie comme une aire à battre du blé. On dirait que le sable rouge ne peut pas séjourner dans les terrains bas, et le fait du bas niveau de Jobba est la seule cause qui le tienne à l'écart. Jobba, si tous ses alentours étaient débarrassés du sable rouge, serait, j'en suis sûr, dans les mêmes conditions que le Djôf et Taybetism. Il aurait l'air d'un bassin creusé dans une plaine, quelque ancien réceptacle des eaux du mont Aja. Était-ce à une époque récente qu'il a été ainsi environné de sable ? une tradition qui subsiste parle d'eau courante qu'il y aurait eu jadis.

Le *Djebel Shammar*. — A quelque distance au nord du 29e degré de latitude, le Nefûd disparaît d'une façon aussi soudaine qu'il a commencé. La plaine de pierres reparaît sans différence géologique, mais plus accidentée à cause du voisinage de la haute chaîne de montagnes qu'on appelle le

Djebel Aja. Entre cette chaîne et le sable rouge existe un intervalle d'au moins 5 milles, où le sol est de grès, surtout de grès rouge, qui est la matière d'où sont venus les sables rouges du Nefûd, mais mélangé avec un sable encore plus gros, entraîné par les eaux de la chaîne granitique. Cette plaine s'élève rapidement jusqu'au pied des montagnes. Là, sans qu'il y ait rien qui vous prévienne, vous tombez de façon à ne pouvoir vous tromper sur des crêtes de granit rouge dont les masses énormes se détachent de la plaine et s'élèvent à des hauteurs de 1000 à 1500 pieds. La forme de ces roches est très fantastique : ce sont des pierres assises sur des pierres en pinacles immenses. J'ai remarqué que plusieurs étaient percées de ces trous ronds qu'on rencontre dans le granit. La structure de ces roches est grossière et précisément pareille à celle du Djebel Musa dans la péninsule du Sinaï, comme du reste la maigre végétation qui couvre leurs wadis. On y trouve le même acacia épineux, les mêmes palmiers sauvages, les mêmes câpriers, et, à ce que j'ai entendu dire, les mêmes animaux.

La chaîne du *Djebel Aja* a sa principale direction de l'est-nord à l'ouest-sud. De cela je suis convaincu par les observations que j'ai pu faire quand j'en ai approché par le côté nord-est. Le temps était clair, et j'ai pu distinguer ses pics courant durant un grand nombre de milles dans la direction que je viens de dire. Quant à sa longueur, je pourrai l'évaluer, d'après les rapports qu'on m'en a faits, à quelque chose comme 100 milles, et sa largeur moyenne peut en avoir de 10 à 15. Sur ce point, je ne suis pas de l'avis des géographes allemands qui donnent au Djebel Aja la direction du nord-est au sud-ouest, sur l'autorité de Wallin, je crois. Mais, comme ils placent aussi Haïl sur le versant sud des montagnes, ce qui est une grosse erreur, je ne considère pas que cette divergence doive m'arrêter.

Du *Djebel Selman* je ne puis parler sinon comme d'une montagne qu'on a vue à distance. Mais je serais fort surprise

d'apprendre qu'elle s'étend jusqu'à l'ouest de la latitude d'Haïl. La partie qui en est visible d'Haïl est certainement située au sud-est, et à une distance approximative de 30 milles : rien ne montre qu'elle se continue dans la direction de l'ouest. D'après tout ce qu'on en dit, elle est formée de la même roche, — granit rouge, — que le Djebel Aja.

Entre le Djebel Selman et le Nefûd existent plusieurs sommets isolés qui surgissent au milieu d'un sol tourmenté. Ils sont tous de la même formation, — grès, — que le Hamâd et n'ont aucun rapport géologique avec le Djebel Aja et le Djebel Selman. Tels sont les Djebel Jildiyeh, Yatubb et Jilfeh ; le Djebel Jildiyeh est le plus haut ; il a environ 3,800 pieds au-dessus du niveau de la mer et 300 pieds au-dessus de Haïl.

Haïl est situé exactement à l'est de l'extrême contrefort oriental du Djebel Aja, et non au sud, comme on l'a supposé. Haïl et Kefar, comme du reste toutes les villes et villages de la région, sont placés dans le lit d'un large wadi, recevant les eaux du versant sud-est du Djebel Aja, qui s'écoulent rapidement au nord vers le Nefûd. La hauteur d'Haïl est à 3,500 pieds au-dessus de la mer. Derrière la ville, la plaine s'élève au sud d'une manière imperceptible. Les petites collines isolées du voisinage appartiennent, je crois, au point de vue géologique, à la formation granitique du Djebel Aja. Le principal drainage de la plaine située au sud de Haïl paraît tomber dans le wadi Hannasy, dont le cours est au nord ; de sorte que la partie la plus élevée de la plaine est probablement située entre les monts Aja et Selman ; elle peut avoir 4000 pieds d'élévation. Ce plateau est le plus élevé de l'Arabie, comme l'Aja est sa plus haute montagne, — 5,000 à 5600 pieds, — ce qui est une excellente raison de comprendre le Djebel Shammar dans le terme Nedjed qui signifie *haute terre* highland).

Je sens que je prends beaucoup de liberté avec les géographes en plaçant Haïl à 60 milles plus au sud qu'on

ne le trouve sur les cartes modernes. Je considère néanmoins que, jusqu'à ce qu'on ait déterminé sa position d'une manière scientifique, je suis autorisée à agir ainsi par le fait que mon raisonnement pratique m'a indiqué cette position. Il n'est pas seulement question de mon voyage d'aller, mais aussi de mon voyage de retour, mesuré de Meshed Ali. Je suis tellement habituée à mesurer les distances par le double moyen de la vitesse et du temps, que je ne crois pas m'être ici trompée de beaucoup. Néanmoins, je n'entends pas imposer mon opinion.

J'avais espéré terminer cette esquisse par une liste des plantes qu'on trouve dans le Nedjed ; mais notre petite collection a tant souffert du voyage, que sir Joseph Hooker, qui a eu la bonté d'y jeter un coup d'œil, n'a pu reconnaître qu'une demi-douzaine de spécimens.

Parmi les fauves, j'ai acquis la certitude que l'autruche, le léopard, le loup, le renard, la hyène, le lièvre, la gerboise, l'antilope blanche et la gazelle existent dans le Nefûd, l'ibex et la marmotte dans le Djebel Aja. On peut remarquer que parmi eux l'autruche est le plus précieux et peut-être aussi le plus rare. Je n'ai pas eu l'avantage d'en voir un spécimen de l'espèce sauvage, quoiqu'on m'en eût envoyé une fois un œuf frais. Je n'ai pas vu non plus, sauf à l'état de réclusion, l'antilope blanche (*oryx beatrix*), qui est le plus important quadrupède du Nefûd. Cette antilope fréquente toutes les parties du désert de sable rouge, et j'ai rencontré sa piste à plus de 100 milles de toute espèce de source ; de sorte qu'il est permis de pardonner aux Arabes de croire qu'elle ne boit jamais. On trouve aussi partout le lièvre en abondance ; mais la gazelle ne hante que les bords du Nefûd, ainsi que l'abord des montagnes et des puits où les Arabes ont l'habitude d'abreuver leurs troupeaux. On en peut dire autant du loup, du renard et de la hyène, qui semblent être nombreux. Leurs pistes sont fréquentes aux approches du Djebel Aja, d'où l'on peut conclure que c'est là qu'ils ont leur repaire ; le Nefûd leur sert

de terrain de chasse. Le Djebel Aja, qui est une chaîne de montagnes de granit qui n'a pas moins de 5.500 pieds au-dessus de la mer, fournit de l'eau à ces animaux; non des cours d'eau, car il n'y en a pas dans les montagnes, mais des sources et des étangs naturels où l'eau s'accumule. D'après tous les rapports, ces sources et ces étangs sont assez nombreux; de sorte que la vieille tradition du cheval à l'état sauvage qui aurait existé dans le Nefûd peut n'être pas aussi improbable qu'elle en a l'air au premier abord. Il y a certainement des pâturages et de bons pâturages à l'usage des chevaux dans chacune de ses parties. Les troupeaux du Nefûd n'ont besoin d'eau qu'une fois par mois, et les chevaux sauvages du Nefûd peuvent n'en avoir pas eu un besoin plus fréquent.

Des reptiles du Nefûd dont tout le monde parle, il existe la vipère commune et le cobra, outre le serpent gris et inoffensif qu'on appelle *sulîman*, qui est partout fort commun. Il y existe également une immense quantité de lézards.

Les oiseaux sont moins nombreux. J'ai remarqué l'outarde à jabot (*houbara*), une ou deux espèces de faucons et des buses. Une grande espèce de buse noire y est surtout abondante. Les nomades du Nedjed dressent le faucon lanier, la seule espèce noble de faucons qu'ils possèdent et qui leur sert à prendre des lièvres et des buses. Dans le Nefûd, on trouve les plus communs parmi les oiseaux du désert, l'alouette du désert, le traquet et une espèce de roitelet qui habite les buissons de ghada et d'yertı.

Parmi les insectes, j'ai remarqué la mouche-dragon, plusieurs sortes de scarabées, la mouche commune, la fourmi, dont les nids construits à l'aide d'une substance glutineuse mélangée avec du sable sont cachés sous les buissons. J'ai été aussi très étonnée de rencontrer se chauffant au soleil sur les rochers d'Aalem, un spécimen de papillon bien connu par ses courses aventureuses. Cet insecte ne pouvait être né sur un point plus rapproché que la Syrie ou la

vallée de l'Euphrate, qui sont à 3 ou 400 milles de distance. Les puces n'existent pas au delà du Nefûd, et nos chiens étaient débarrassés des leurs à notre arrivée à Haïl. Le nombre des sauterelles est incroyable partout ; elles sont le fond du régime alimentaire chez l'homme, les animaux et les oiseaux. Elles sont de deux couleurs, rouge et verte. La sauterelle verte est le mâle, je crois, et la sauterelle rouge la femelle. Elles sont également une nourriture excellente, mais on préfère la sauterelle rouge.

Les orages de sable sont probablement moins fréquents dans le Nefûd que dans les déserts où le sable est blanc, par les motifs que nous avons dits plus haut. Les nomades ne paraissent pas les craindre. Ils ne sont dangereux que s'ils durent assez longtemps pour arrêter le voyageur hors de chez lui, au delà du temps pour lequel il a des provisions. On ne cite ni caravanes ni simples individus qu'ils aient ensevelis. Ceux qui périssent dans le Nefûd y meurent de soif. J'ai fait une enquête particulière à propos du simoun, ou vent empoisonné, mentionné par M. Palgrave. Je n'ai pu obtenir aucune information à ce sujet.

On trouve dans le Djebel Aja une espèce d'ibex dont j'ai vu des spécimens à Haïl, outre la gazelle des montagnes, et j'ai entendu parler d'un léopard, sans doute le même que celui du Sinaï. Le seul animal qui puisse être nouveau, est celui qu'on m'a décrit sous le nom de *webber;* il est de la taille d'un lièvre, grimpe aux palmiers sauvages et mange des dattes. On lui attribue l'habitude de s'asseoir sur ses jambes de derrière et de siffler. D'après la description qu'on m'en a faite, j'ai conclu que ce devait être une marmotte ou un lapin (*hieras*). Mais lord Lilford, à qui j'en ai parlé, m'assure que, selon toute probabilité, ce doit être le *Lophiomys Imhausii*.

W. S. B.

II

ESSAI HISTORIQUE

SUR L'ÉLÉVATION ET LE DÉCLIN DE WAHABISME

D'APRÈS LES MATÉRIAUX FOURNIS

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL E. C. ROSS

Résident de Sa Majesté Britannique à Bushire

Au commencement du siècle dernier, le Nedjed et l'Arabie en général, à l'exception de l'Oman, de l'Yémen et de l'Hedjaz, étaient divisés en un grand nombre de pays indépendants ou cités, gouvernés chacun par un chef de tribu d'après le principe que nous avons déjà expliqué de l'autonomie sous la protection nomade. La religion, sauf ses anciennes formes indigènes, était presque oubliée par les habitants des villes ; il avait survécu peu de liens entre eux et le reste du monde musulman.

Cependant en 1691, Mohammed Abd el-Wahhab, fondateur de la secte des wahabites, était né à Eyaneh dans l'Aared. Son père était de la tribu des ibn Temim, cette même tribu qui plus tard a obtenu le pouvoir dans le Djebel Shammar. Il vint à Bassorah dans sa jeunesse, et peut-être à Damas, étudier la loi religieuse, et, après avoir fait le pèlerinage de la Mecque et de Médine, il revint dans son pays natal, où il se maria bientôt, au village de Horeylama, près de Deriyeh. Ce fut là et à Eyaneh qu'il commença ses prédications. En 1742, il réussit à convertir Mohammed ibn Saoud, émir de Deriyeh, ville principale de l'Aared.

Les points essentiels de sa doctrine étaient : 1° Le rétablis-

sement de la foi musulmane telle que l'enseigne le Coran et le rejet des croyances adoptées par les sunnites, d'après les traditions. 2° Le refus de toute autorité spirituelle au calife des Ottomans ou à tout autre calife, et de toute déférence particulière aux shérifs, saints, derviches ou autres personnes. 3° Le retour à la discipline en matière de prières, de fêtes et de pèlerinages. 4° La prohibition absolue du vin, du tabac, des jeux de hasard, de la magie, de la soie et de l'or dans les vêtements, de monuments funéraires pour les morts.

Ibn Abd el-Wahhab vécut à Deriyeh, jusqu'à un âge avancé, et mourut en 1787.

Mohammed ibn Saoud, le premier émir wahabite appartenait à la tribu des Mesalikh, fraction des Anazeh qui sont eux-mêmes une branche des Welled Ali du Nedjed septentrional. D'après les ibn Saoud eux-mêmes, il descendait des Beni Bekr Wail par Maane ibn Rabiia, roi du Nedjed, de l'Hasa et de l'Oman au xv^e^ siècle. Il adopta les principes d'Abd el-Wahhab, comme nous avons déjà dit, en 1742, et fut suivi dans sa conversion par un grand nombre des habitants de Deriyeh et des districts voisins, qui enfin accrurent le chiffre des adhérents d'ibn Saoud au point qu'il put devenir le chef de la religion réformée et même, aux termes des prétentions wahabites, le chef de tout l'islam. Guidé par les conseils d'ibn Abd el-Wahhab et porté par le flot de la nouvelle doctrine, il étendit graduellement son autorité sur tout l'Aared et, par le fait, sur la plus grande partie du Nedjed. La plus vive opposition qu'il rencontra fut celle des habitants de Riad, qui, sous la conduite de leur cheik, Mohammed ibn Daus, résistèrent longtemps, puis celle des ibn Ghureyr (Areyr ou Arûk), cheiks des Beni Khaled. Ces derniers, qui possédaient les districts de l'Hasa et du Kâtif, quoique contraints à leur payer tribut, ont toujours été hostiles aux ibn Saoud, et le sont encore aujourd'hui. Un autre opposant, amèrement hostile à la religion nouvelle, était le frère de l'émir, Theneyan, dont les descen-

dants continuent d'appartenir à la faction antiwahabite de l'Aared. Mohammed ibn Saoud mourut en 1765, et eut pour successeur son fils Abd el-Aziz.

Abd el-Aziz ibn Saoud, homme énergique et ambitieux, acheva la conquête du Nedjed et de l'Hasa, et porta les armes wahabites au nord jusqu'à Bassorah, et même, paraît-il, jusqu'en Mésopotamie et les montagnes de Sinjar. Ces dernières courses alarmèrent si fort le gouvernement du sultan, qu'en 1798 un corps expéditionnaire turc fut envoyé par terre de Bagdad dans le Hasa sous le commandement d'un Ali-pacha, secrétaire de Suliman-pacha, valy turc de Bagdad. Il consistait en quatre ou cinq mille hommes d'infanterie régulière, avec de l'artillerie et un fort contingent d'Arabes nomades pris parmi les Montefyk, les Daffir et autres tribus hostiles à la puissance wahabite. Ils s'avancèrent le long de la côte et se rendirent maîtres de la plus grande partie de l'Hasa ; mais, n'ayant pu réduire Hofhuf, qui était une ville fortifiée, ils retournaient vers le nord, lorsque la retraite leur fut coupée par Saoud, fils de l'émir, qui prit position sous les murs de Taj. Une bataille était imminente, mais elle fut évitée par l'intervention des cheiks arabes ; Ali-pacha fut autorisé à continuer sa retraite jusqu'à Bassorah, tandis que Saoud reprenait possession de l'Hasa et punissait ceux qui s'étaient soumis aux Turcs. Cette affaire contribua beaucoup à l'extension et à la renommée de la domination wahabite ; des offres de soumission affluèrent de toutes parts. Néanmoins l'émir crut prudent d'essayer de se concilier le valy turc de Bagdad, auquel il envoya des chevaux et d'autres présents de valeur.

L'État wahabite était dès lors devenu un gouvernement régulier avec une administration centrale, un système de taxes substitué à celui du tribut, et une armée permanente placée sous les ordres de Saoud ibn Saoud, fils aîné de l'émir. L'émir Abd el-Aziz paraît avoir été, de sa personne, un homme pacifique, simple dans son costume et dans ses habi

tudes, extrêmement pieux. Mais Saoud était belliqueux, et ce fut par lui que le wahabisme poussa sa fortune. Il paraît avoir toujours existé un fort parti d'opposition dans le désert, où les nomades étaient attachés aux traditions d'indépendance et s'irritaient de la discipline religieuse qu'on leur imposait. Le Kasîm et le Djebel Shammar, deux centres de la vie nomade, n'avaient jamais accepté les doctrines wahabites avec beaucoup d'enthousiasme, et les habitants de l'Hasa, race industrieuse qui entretenait de fréquents rapports commerciaux avec la Perse, n'acceptaient le joug des ibn Saoud que par contrainte. Le Nedjed du Sud paraît avoir été dévoué au wahabisme, et ce dévouement en faisait la force et lui fit une longue carrière.

En 1799, Saoud fit un premier pèlerinage à la Mecque à la tête de quatre mille hommes armés, et l'année suivante, il recommença cet acte de piété. Le passage à travers le Nedjed semble avoir été interdit aux pèlerins shiites, que les wahabites considéraient comme des infidèles ; alors de violents sentiments de haine s'élevèrent contre les wahabites en Perse et dans le pachalik de Bagdad, où la majorité des habitants étaient shiites. Cela finit par l'assassinat de l'émir Abd el-Aziz, tué par un séide persan de Kerbela en 1800, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. — Le colonel Ross donne à cet événement la date de 1803, mais les membres de la famille ibn Saoud le reportent à trois ans plus tôt ; la date de 1800 est plus conforme aux événements ultérieurs.

En 1801, une première expédition fut dirigée contre l'Oman sous les ordres de Selimel-Hark, un des lieutenants de Saoud ; dans la même année, Saoud lui-même, afin de venger la mort de son père, marchait vers l'Euphrate à la tête d'une armée de vingt mille hommes, et au mois d'avril mettait à sac la ville de Kerbela, où, après avoir passé au fil de l'épée tous les habitants mâles et rasé le tombeau d'Hussein, il se retira le même jour chargé d'un immense butin. Le succès de cette incursion exécutée au nom de l'islam

réformé contre le centre de l'hérésie shiite, centre placé sous la domination nominale du sultan, répandit la consternation dans tout le monde musulman.

En 1802, l'île Bahreyn fut réduite à payer un tribut, et la puissance wahabite s'étendit, sur la côte orientale, jusqu'à Batinah sur la mer d'Oman ; plusieurs des tribus de l'Oman embrassèrent la doctrine wahabite et devinrent les tributaires d'ibn Saoud.

En 1803, une querelle ayant surgi entre l'émir wahabite et Ghalib, shérif de la Mecque, Saoud entra dans l'Hedjaz avec une puissante armée, réduisit Taïf, et, le 1er mai, fit son entrée à la Mecque où il déposa le shérif et plaça un gouverneur choisi parmi les siens. Il ne se présenta cependant pas en ennemi, mais en pèlerin ; ses troupes s'abstinrent du pillage. Le seul acte hostile qu'il se permit fut la destruction des tombeaux somptueux de la ville, afin, comme disaient les wahabites, « qu'il ne restât pas une idole dans la cité sainte ». Ensuite on abolit les taxes et les douanes, on détruisit les instruments qui servaient à fumer, ainsi que les demeures de ceux qui vendaient du haschich ou vivaient dans une oisiveté évidente. Saoud reprit le chemin du Nedjed, après avoir obtenu la soumission de toute l'Arabie centrale, y compris la ville sainte de Médine. Ceci peut être considéré comme l'apogée de la puissance wahabite. Les lois et l'ordre régnaient sous l'égide d'une administration centralisée, et l'émir, de retour à Deriyeh, fit une proclamation dans laquelle il s'engageait formellement à protéger la vie, la propriété et le commerce dans toute l'étendue de ses domaines. Cet heureux état de choses dura plusieurs années.

En 1807, Saoud se dirigea une fois de plus vers l'Euphrate, et mit le siège devant Meshed Ali; mais il ne put prendre la ville, qui était fortifiée, et se retira.

En 1809, il avait réuni une armée de trente mille hommes avec l'intention d'attaquer Bagdad, quand des troubles qui

éclatèrent dans le Nedjed le forcèrent de renoncer à son dessein, et il se rendit en pèlerinage à la Mecque accompagné de son armée. Il rentra par Médine alors annexée à son empire.

Les armes wahabites continuaient de gagner du terrain dans l'Oman ; c'est alors que leur nom paraît avoir pénétré dans l'Inde, au moyen des pirateries commises sous leur couvert dans la mer des Indes et dont le résultat fut une expédition envoyée par le gouvernement britannique contre Ras el-Kheymah dans le golfe Persique. Malgré cela, les Wahabites s'avancèrent, l'année suivante, jusqu'à Mattrah, à quelques milles de Mascate, et jusqu'à Bahreyn qu'ils occupèrent, et qui reçut un gouverneur wahabite.

En 1810, Saoud envahit l'Irak (Babylonie), et en 1811 dans un *raid* dont le pillage était le motif, son fils Abdallah arriva jusque dans le voisinage de Bagdad, tandis qu'une autre armée wahabite, sous Abou Nocta, esclave de l'émir, envahissait la Syrie et mettait Damas à rançon. De fait, en Syrie et pendant plusieurs années, les villes du Haurân et des pays situés à l'orient du Jourdain payèrent tribut au Nedjed ; il semblait alors probable que le nouvel empire arabe dût s'étendre jusqu'à la Méditerranée, et la réforme d'Abd el-Wahhab à toute la race arabe. Cependant une coalition des nomades du Nord sous la direction de Eddrehi ibn Shaalan, cheik des Roala, délivra Damas d'Abou Nocta ; après avoir été vaincue par elle sur les bords de l'Oronte, l'armée wahabite rentra dans le Nedjed.

L'islam orthodoxe voyait maintenant le danger, et cette même année le sultan des Ottomans, pressé par ses sujets sunnites de rendre les cités saintes de l'Arabie à la foi orthodoxe, prenait des mesures sérieuses contre le Nedjed. Les choses en étaient venues à l'état de crise l'année précédente grâce à un acte de fanatisme commis par Saoud, et qui avait soulevé contre lui l'indignation de toutes les sectes musulmanes. A l'occasion du quatrième pèlerinage qu'il venait de faire, il avait ordonné d'ouvrir le tombeau du Prophète à

Médine et fait vendre ou distribuer à ses troupes les riches joyaux et les précieux souvenirs qu'il contenait, œuvre sacrilège qu'il était impossible de tolérer. On rappela au sultan que l'une des prétentions de ses ancêtres de la maison d'Othman à la possession du califat s'appuyait sur le fait que les villes saintes lui appartenaient ; et on le supplia d'assurer par la force son protectorat sur la Mecque et Médine. Il est probable aussi que les grands intérêts qui étaient en jeu en Europe durant les premières années du siècle, avaient paralysé son action. L'invasion de l'Égypte par Napoléon, la désorganisation de l'empire turc qui en était résultée, n'avaient pas peu contribué au succès des Wahabites. A cette heure, l'Égypte était placée sous le gouvernement de Méhémet Ali ; ce fut à cette main vigoureuse que le sultan confia le soin de punir les ibn Saoud. L'absence des armées de l'émir dans le nord était une occasion favorable pour les Égyptiens. Une force de huit mille hommes fut expédiée dans le Hedjaz, et la Mecque fut occupée sans résistance par Tusun-pacha. Néanmoins, dans sa marche à l'intérieur, Tusun, au delà de Taïf, rencontra Abdallah ibn Saoud, qui le défit dans le désert, et lui fit perdre la moitié de son armée. Il ne put faire autre chose provisoirement que s'enfermer dans la Mecque en attendant que des secours lui vinssent d'Égypte.

En 1813, Méhémet Ali, impatienté de l'échec de son fils, se rendit de sa personne en Arabie, se saisit du shérif Ghalib qu'il soupçonnait de wahabisme et l'envoya prisonnier au Caire. Tusun fut mis à la tête d'une seconde expédition dirigée contre le Nedjed, mais il fut une seconde fois arrêté et battu au delà de Taïf, au printemps de 1814.

Au mois d'avril de cette même année, pendant qu'on poussait les préparatifs d'une autre campagne, Saoud ibn Saoud, émir des Wahabites, mourut, et Abdallah, son fils et son successeur désigné, fut reconnu sans opposition pour chef des Wahabites.

En janvier 1815, Méhémet Ali infligea un premier échec sérieux à l'armée wahabite. Tusun, après avoir occupé Médine, entra dans le Kasim au nord du Nedjed, et s'empara de Ras, alors le chef-lieu de la province.

De là, il ouvrit des négociations avec l'émir Abdallah, qui s'était retiré à Aneyzeh avec son armée. Elles se terminèrent, à l'étonnement de tout le monde, car Abdallah possédait encore une puissante armée, par la soumission de l'émir.

Il est probable qu'en se soumettant ainsi, Abdallah sentait que sa situation dans le Nedjed n'était pas sûre. Les nomades, bien que subjugués n'avaient jamais accepté la doctrine wahabite que par contrainte; beaucoup d'entre eux étaient ouvertement du côté des Turcs; enfin sa dernière défaite avait nui au prestige de son armée. Quoi qu'il en soit, l'émir souscrivit aux propositions suivantes, qui étaient rigoureuses et furent signées à Aneyzeh : 1° Il reconnaissait la suzeraineté du sultan de Turquie; 2° Il consentait à donner des otages qui répondraient de sa conduite future, et même, s'il en était requis, à se présenter de sa personne à Constantinople; 3° Il recevait dans Deriyeh, sa capitale, un gouverneur désigné par le sultan; 4° Il rendrait les joyaux pillés à Médine lors de la visite de son père en 1810.

A ces conditions, la paix fut conclue entre l'émir et Tusun, et Abdallah livra les otages exigés. Cependant il ne livra pas Deriyeh; il s'y prépara au contraire à subir un siège. Méhémet Ali, quand il apprit que l'émir refusait de se rendre en Égypte de sa personne, ne rompit point la paix conclue. Tusun fut rappelé, et Ibrahim, son second fils, envoyé en Arabie, afin de le remplacer dans son commandement.

En septembre 1816, Ibrahim-pacha quitta l'Égypte à la tête d'un corps de troupes considérable, afin de recommencer les hostilités.

La première rencontre paraît avoir eu lieu à Ma'Wijah, où Abdallah ibn Saoud attaqua l'armée égyptienne, et subit une défaite signalée. Ibrahim-pacha fit mettre à mort les

prisonniers qu'il avait faits dans cette bataille. Le pacha continua sa marche en avant, avec quatre mille hommes d'infanterie, douze cents de cavalerie et les contingents des tribus arabes qui lui étaient favorables, les Beni Khaled, les Muteyr, les Oteybah, les Harb, les Suhool; il attaqua Ras, tenue par une garnison wahabite. Devant cette ville Ibrahim-pacha essuya un sérieux échec. Au bout de trois mois et demi, et après avoir perdu trois mille hommes, il leva le siège, et fut obligé de consentir à un armistice. Cependant le général égyptien, ayant masqué Ras, poursuivit sa marche à l'orient vers Aneyzeh, et l'émir se retira au sud vers Bereydah. Après six jours de bombardement, les forts d'Aneyzeh se rendirent; tout le Kasim se soumit à l'armée égyptienne. Abdallah s'était retiré à Shakrah, ville du district de Woshem, tandis qu'Ibrahim-pacha prenait Bereydah, où il fit une halte de deux mois afin d'attendre des renforts. Dans l'intervalle le pacha réussit à détacher de la cause wahabite un grand nombre de nomades qui jusque-là étaient restés fidèles à ibn Saoud. Parmi les plus empressés à se joindre aux Égyptiens, s'était distingué Feysul el-Dawish, cheik des Muteyr, qui, aigri par une vieille querelle de sang contre les ibn Saoud, avait été tout de suite persuadé par Ibrahim qui lui avait promis le gouvernement du Nedjed, qu'il n'avait pas du tout l'intention de lui donner.

Ayant reçu à Bereydah un renfort de huit cents hommes et de deux canons, avec des vivres et des munitions, Ibrahim-pacha était en état de continuer sa marche sur Shakrah; il était à la tête de quatre mille cinq cents Turcs, Albanais et Morisques, outre les contingents arabes. Dix mille chameaux accompagnaient cette armée; les soldats d'infanterie étaient montés deux par deux sur les chameaux. Pendant ce temps-là l'émir Abdallah s'était retiré vers sa capitale, ravageant le pays devant l'ennemi, et envoyant le bétail et les troupeaux dans le Hasa. On était dans la seconde quinzaine de décembre 1817. Le mois suivant, l'ar-

mée turque parut devant Shakrah, dont on fit régulièrement les approches sous la direction d'un ingénieur français, M. Vaissière. La ville capitula le 22 janvier 1818. On épargna la vie des hommes de la garnison, mais ils furent privés de leurs armes et durent prendre l'engagement de ne plus servir sous l'émir wahabite. Quelque temps après, quand Deriyeh fut tombée, Ibrahim-pacha fit démolir les fortifications de Shakrah.

Abdallah ibn Saoud avait fait retraite sur Deriyeh, mais, avant de l'y suivre, Ibrahim-pacha jugea à propos de se détourner de son chemin afin de prendre la ville de Dhoramah. Il rencontra là une résistance acharnée et y perdit bon nombre de ses gens. Pour se venger, il fit passer au fil de l'épée les habitants mâles, piller et détruire la ville, enfin livrer les femmes à la brutalité des soldats turcs. Il n'y eut que le gouverneur et sa garde qui s'étaient jetés dans la citadelle, à qui on permit de s'en aller avec la vie sauve.

Arrêté par la pluie, le mois de mars était venu, avant qu'Ibrahim-pacha pût avancer sur Deriyeh, qu'il investit avec cinq mille cinq cents hommes d'infanterie et de cavalerie, plus douze pièces d'artillerie, dont deux mortiers et deux obusiers. Peu après, des renforts et des convois de ravitaillement arrivèrent au camp turc de Médine et de Bassorah. Les opérations du siège furent un moment dirigées sans succès pour les troupes turques, et dans la seconde partie du mois de mai, une explosion détruisit toutes les munitions du pacha ; sa position devint très critique. De fait, l'exemple d'Ibrahim et son indomptable courage personnel sauvèrent son armée d'un désastre. Les troupes souffraient de la dyssenterie et de l'ophthalmie ; les wahabites crurent le moment favorable de les détruire dans une sortie en force. L'attaque fut repoussée et l'occasion perdue par les assiégés, car, aussitôt après l'engagement, des vivres frais, des munitions et des approvisionnements arrivèrent au camp égyptien, puis des renforts d'infanterie et de cava-

lerie. On reçut aussi la nouvelle que Khalil-pacha allait amener d'Égypte trois mille hommes de troupes fraîches. Au commencement de septembre, l'émir envoya un parlementaire demander une audience au pacha. Elle fut accordée; le chef wahabite fut bien reçu, mais on l'informa que la condition première et indispensable de la paix était une visite en personne qu'il ferait au Caire. L'émir demanda vingt-quatre heures de réflexion, délai qui lui fut encore accordé, et à l'expiration duquel il se rendit au camp du pacha, et lui annonça sa résolution de se soumettre à la condition imposée, pourvu qu'Ibrahim lui garantît qu'on respecterait sa vie. Ibrahim-pacha répondit qu'il n'avait pas le pouvoir de lier le sultan et le vice-roi sur ce point, mais qu'il les croyait l'un et l'autre trop généreux pour le mettre à mort. Abdallah ensuite plaida la cause de sa famille, et supplia qu'on épargnât Deriyeh et les adhérents qu'il y avait. Ces points furent concédés et la paix conclue. La mauvaise étoile de l'émir le mit en route sous une forte escorte. A son arrivée au Caire, Méhémet Ali le reçut courtoisement et l'envoya à Constantinople en insistant pour qu'on lui fît grâce. Mais le gouvernement de la Porte fut implacable. Abdallah ibn Saoud fut promené ignominieusement par les rues de la capitale durant trois jours, après quoi il fut décapité publiquement avec ses compagnons de captivité.

Ainsi finit la première période de l'histoire wahabite dans le Nedjed. Durant les vingt-trois ans qui suivirent la destruction de Deriyeh, le Nedjed continua d'être une province égyptienne, quelquefois occupée par les troupes égyptiennes, d'autres fois seulement tributaire. Lorsque Ibrahim-pacha parut d'abord dans le Nedjed, il se concilia les sympathies d'une grande partie de la population, surtout dans le Kasim, le Djebel Shammar et l'Hasa, où il avait été reçu plutôt comme libérateur du joug wahabite que comme un conquérant étranger. On n'avait pas encore vu d'armée turque dans l'Arabie centrale, et les Arabes de l'intérieur, à moins qu'ils

n'eussent été fanatisés, n'avaient pas de haine spéciale contre les Turcs. Mais les troupes turques et albanaises laissées en garnison par Ibrahim ne tardèrent pas à provoquer la haine des populations par leurs cruautés, et pas plus tard qu'en 1822, un premier massacre de la garnison turque eut lieu à Riad, la nouvelle capitale du Nedjed, car Deriyeh n'avait pas été reconstruite. Il fut suivi, en 1823 et en 1824, par l'insurrection successive des Arabes sous l'inspiration de Turki ibn Saoud (voir la généalogie) et le rétablissement des ibn Saoud comme souverains de l'Aared. Turki s'empara de Riad, expulsa les troupes égyptiennes qu'il y avait encore dans le Nedjed, et, en sa qualité de chef du mouvement populaire contre l'étranger, fut acclamé émir par la plupart des tribus de l'Arabie centrale.

Pendant dix ans, — de 1824 à 1834. — Turki consolida son autorité dans le Nedjed, le Hasa et même l'Oman, et sur toute la côte du golfe Persique jusqu'à Ras el-Haïd, qui le reconnurent et consentirent à lui payer tribut. Cependant il payait lui-même tribut au gouvernement égyptien, qui lui accordait son appui en Arabie.

En 1834, Turki ibn Saoud fut assassiné par un de ses parents, Meshari, qui fut à son tour mis à mort par le fils de Turki, Feysul, reconnu émir à la place de son père.

En 1838, Feysul ayant négligé ou refusé de payer le tribut ordinaire à l'Égypte, Méhémet Ali envoya un corps de troupes sous la conduite de Jomaïl-bey chargé de le déposer et de le remplacer par Khalid, qui était un rival se réclamant de son titre de membre de la famille des ibn Saoud pour devenir émir à Riad. Feysul s'enfuit dans le Hasa, et Khalid, appuyé par une partie de la population de l'Aared et par un renfort de troupes venues d'Égypte sous les ordres de Kurshid-pacha, usurpa le pouvoir, mais fut bientôt mis de côté par les officiers du corps égyptien, qui rétablirent la domination de l'Égypte dans le Nedjed. Feysul en même temps leur avait fait sa soumission et avait été envoyé comme pri-

sonnier au Caire. La seconde occupation égyptienne du Nedjed dura deux ans ; alors la plus grande partie des troupes fut rappelée et Khalid laissé comme valy pour le compte du gouvernement turc.

En 1842, Abdallah ibn Theneyan ibn Saoud fut le chef d'une insurrection contre Khalid, qui fut expulsé de Riad avec le reste des troupes égyptiennes ; puis Feysul s'étant échappé de sa prison du Caire, parut de nouveau dans l'Aared où il fut reconnu partout en qualité d'émir. Depuis lors ni le gouvernement égyptien ni le gouvernement turc n'ont exercé d'autorité dans le Nedjed.

Sous le règne de Feysul, qui dura vingt-trois ans depuis sa restauration, presque tous les anciens territoires de l'empire wahabite ont été reconquis. L'Oman fut réduit à payer tribut en 1845 ; l'Hasa fut contraint de recevoir un gouverneur wahabite, et dans les dernières années du règne de Feysul, le Kasim fut aussi reconquis. Le Djebel Shammar, qui, lors de la destruction du premier empire wahabite par Ibrahim-pacha, avait repris son indépendance sous le gouvernement des ibn Alis de la tribu des Beni Temim, fut alors annexé, nominalement du moins, à l'État wahabite. Grâce au secours de Feysul, Abdallah ibn Rashid, cheik des Shammar, s'établit à Haïl, et reconnut la souveraineté de l'émir en lui payant tribut. Il n'y eut que dans le Bahreyn que les armes de Feysul ne furent pas heureuses, ce qui est dû à ce que l'Angleterre prêta son concours aux cheiks de Bahreyn.

Feysul devint aveugle dans les dernières années de sa vie, et remit à son fils Abdallah la direction des affaires ; mais le fanatisme et la cruauté de celui-ci aliénèrent les populations nomades, et préparèrent les voies à une troisième intervention turque.

Avant de raconter ce dernier épisode des infortunes arabes et de l'annexion turque, il ne sera pas inutile d'expliquer brièvement les vues et les prétentions de l'empire ottoman sur les Arabes.

La première apparition des Turcs dans la péninsule date de 1524. Sélim Ier avait conquis l'Égypte et usurpé le califat, tenu jusque-là par les membres de la famille des Abbassides. Sélim prit possession des villes saintes de la Mecque et de Médine et annexa l'Yémen à son empire. Au delà des districts immédiatement situés sur la mer Rouge, les sultans ne réclamaient alors aucune partie de l'Arabie proprement dite. Au siècle suivant, une insurrection nationale les chassa des provinces de la mer Rouge, de sorte que sauf la route des pèlerins venant du Caire et de Damas, les Turcs cessèrent d'avoir des prétentions sur la péninsule.

L'expédition d'Ibrahim-pacha n'avait pas eu lieu en vue de revendiquer un droit de souveraineté ; elle n'aspirait qu'au châtiment d'une secte hostile dont on avait à se venger; l'empire wahabite une fois détruit, on avait eu peu de souci de garder le Nedjed. Les sultans de cette époque étaient trop inquiets de leur situation en Europe, pour rêver à faire des conquêtes en Asie. D'ailleurs, au point de vue militaire, ils étaient trop faibles pour songer à des entreprises qui ne fussent pas absolument nécessaires. Mais, après la guerre de Crimée, l'armée turque avait été complètement réorganisée, grâce à l'emprunt anglais [1] qui avait permis de lui fournir des armes de précision. Le sultan se trouvant en possession d'un pouvoir inaccoutumé, l'employa d'abord à réduire certaines régions excentriques qui avaient échappé au joug de l'empire, puis à la soumission des tribus de sa frontière qui semblaient le plus faciles à subjuger. Les terres frontières de la Syrie et du Kurdistan furent ainsi occupées comme les vallées de l'Euphrate et du Tigre, indépendantes de fait depuis les jours de Tamerlan, et l'Irak (Babylonie) assujetti une fois de plus au système impérial des taxes et de la conscription. Puis on ouvrit le canal de Suez [2], et l'Arabie, qui jusque-là n'était accessible que par terre, devint pour la première

1. Franco-anglais. (*Note du trad.*)
2. Ne serait-ce pas aussi l'Angleterre? (*Note du trad.*)

fois facile à atteindre de Constantinople. Avec le sentiment de l'accroissement de son pouvoir, né du fait qu'il avait ses coffres pleins, une armée bien équipée et prête pour l'action, de nouveaux rêves de conquêtes revinrent au gouvernement impérial. Le sultan se souvint, ce qu'il paraissait avoir oublié, qu'il était l'héritier du califat en Arabie, et ses ministres du moment se fondèrent là-dessus pour en revendiquer la possession. On augmenta les garnisons de la Mecque et de Médine, on envoya une expédition dans l'Yémen, et Midhat-pacha, homme d'un tempérament actif et inquiet, fut nommé gouverneur de Bagdad, avec ordre de saisir les occasions qui se présenteraient d'étendre l'influence du sultan là où il le jugerait à propos. L'occasion ne tarda pas à venir.

En 1865, Feysul ibn Saoud mourut, et l'État wahabite, qui sous son règne avait beaucoup perdu de son ancienne puissance, était affaibli par des dissensions intestines. Feysul avait laissé deux fils, Abdallah et Saoud, dont le premier était un zélé wahabite, et l'autre un homme à opinions libérales, épris du sentiment national plutôt que du sentiment religieux. Chacun des deux frères se mit à la tête d'une faction : Abdallah, des habitants des villes de l'Aared encore très attachés à la doctrine réformée, et Saoud, des nomades. Pendant quelque temps, ils se partagèrent l'héritage de Feysul, puis ils en vinrent aux mains, et le plus jeune des deux frères força l'aîné de fuir l'Aared, et Saoud s'établit comme seul émir. Pendant ce temps le Djebel Shammar et le Kasîm se rendaient tout à fait indépendants, le Hasa et les régions maritimes refusaient le tribut.

En 1871, Abdallah, chassé de l'Aared, se rendit dans le Djebel Shammar suivi de quelques fidèles. Metaab ibn Rashid y était émir. De cet asile, car il y était traité comme un hôte, Abdallah se mit en communication avec Midhat à Bagdad. Midhat, qui vit dans cette circonstance une de ces occasions qu'on l'avait invité à saisir, répondit tout de suite ; il lança une proclamation dans laquelle il re-

vendiquait la souveraineté du sultan sur le Nedjed, et désignait Abdallah en qualité de caïmakam ou député gouverneur de cette province. Midhat annonçait de plus qu'un corps de troupes turques allait partir de Bagdad afin de rétablir l'ordre et d'appuyer le dit caïmakam contre son frère rebelle.

Après quelque opposition de la part du gouvernement indien, qui depuis un grand nombre d'années s'efforçait de maintenir une paix absolue dans le golfe Persique, principe qui avait été admis par les cheiks de la côte arabe, y compris les populations de l'Hasa et le gouvernement wahabite, et qui avait produit d'excellents résultats, une expédition militaire fut dirigée par mer vers le Hasa. Elle se composait de quatre à cinq mille réguliers turcs, sous les ordres de Nafiz-pacha, et débarqua au Katif, au mois de juin. Abdallah en même temps était rentré dans le Nedjed et y avait réuni un corps d'armée. De concert avec la tribu des Beni Kahtan, il attaqua Saoud du côté de l'ouest; mais il fut vaincu et se réfugia au camp turc.

Cependant des dissensions avaient éclaté à Riad et forcé Saoud à se défendre contre un troisième rival, Abdallah ibn Turki, par qui il fut battu et contraint à son tour de se retirer à Katr. Les Turcs avaient occupé tout le littoral du Hasa et, à l'intérieur, la citadelle et la ville de Hofhuf, quand ils entrèrent en communication avec Abdallah ibn Turki qu'ils nommèrent mudir de Riad « en attendant l'arrivée d'Abdallah ibn Feysul »; mais l'année n'était pas écoulée, que Midhat, attendu une pétition reçue par le sultan de la part des habitants du Nedjed [1], annonça que la famille ibn Saoud avait cessé de régner et que le pays serait désormais administré par un gouverneur turc. Dans le même document, Nafiz-pacha était désigné comme mutessarif ou gouverneur du Nedjed, et Abdallah entièrement mis de côté. Là-dessus l'émir Abdallah s'enfuit à Riad du camp turc de Hasa.

1. Cela paraît avoir été une invention.

En 1872, Réouf-pacha, successeur de Midhat à Bagdad, ouvrit des négociations avec Saoud, et lui conseilla d'envoyer son frère Abderrahman à Bagdad, où on le retint prisonnier jusqu'en 1874.

Dans le courant de la même année, Saoud revint à Riad, d'où il expulsa une fois encore son frère Abdallah, qui se retira à Queyt, laissant à Saoud la tranquille possession du pouvoir jusqu'à sa mort arrivée en 1874.

En 1873, les troupes régulières turques furent chassées et Bizi ibn Arear, cheik des Beni Khaled et ennemi héréditaire des ibn Saoud, laissé dans le Hasa en qualité de gouverneur turc, avec une garnison de zaptiehs.

En 1874, Abderrahman, frère de l'émir Saoud, ayant été relâché de la prison où il était détenu à Bagdad, suscita une révolte dans le Hasa, soutenu par Al Mowak, les Ajman et d'autres tribus nomades, avec lesquelles il marcha sur Hofhuf, y assiégea Bizi et sa garnison dont une grande partie fut détruite. Sur ces entrefaites Nassr-pacha fut envoyé de Bassorah par mer dans le Hasa, à la tête d'un bataillon de réguliers ; à la nouvelle de son approche Abderrahman gagna Riad. Nassr s'avança sur Hofhuf dont il releva la garnison qui s'était retirée dans la citadelle ; la ville fut livrée au pillage. Durant plusieurs jours les soldats turcs et leurs auxiliaires indistinctement massacrèrent et dépouillèrent les habitants ; on tua les hommes, les femmes et les enfants ; les femmes en particulier furent l'objet des brutalités ordinaires en pareille occurrence. Afin d'atténuer le fait, on prétend que les officiers turcs adressèrent des remontrances au pacha qui aurait répliqué qu'il était nécessaire de faire un exemple.

Peu de temps après ces événements, l'émir Saoud mourait à Riad, empoisonné à ce qu'on a dit, et en 1875 Abdallah rentrait dans le Nedjed, où il trouva son demi-frère Abderrahman en possession du pouvoir. Après quelques débats, les deux frères en vinrent à un arrangement amiable au sujet du pouvoir ; Abdallah prit le titre d'émir, et Abderrahman celui de

premier ministre. Tel est aujourd'hui l'état des choses à Riad. Des ouvertures ont été faites récemment à l'émir de la part du gouvernement turc ; Abdallah, à qui on propose d'être gouverneur du Nedjed au nom de la Turquie, n'a pas répondu. Il paraîtrait qu'il n'exerce guère d'autorité au delà des murs de Riad, et aucune en dehors de l'Aared. Il représente, dans la ville, le parti wahabite du fanatisme, qui décline rapidement. On nourrit, parmi les nomades et certains membres de la famille ibn Saoud, le projet de chercher un nouveau prétendant dans la personne d'un des fils de Saoud, et d'invoquer le protectorat de l'Angleterre. Dans tous les cas, le pouvoir de la famille ibn Saoud en Arabie peut être considéré comme tirant à sa fin.

Le Hasa et le littoral, depuis Katr jusqu'à Queyt, sont dans la main des Turcs, dont le système de renouveler parmi les Arabes les vieilles querelles de sang tend à faire disparaître rapidement la prospérité commerciale de la côte. La piraterie, sous la protection du pavillon ottoman, est redevenue un métier chez le villageois du littoral, et l'on intrigue ouvertement avec les cheiks des districts de l'est, en vue de leur faire accepter la même protection en échange de la même licence.

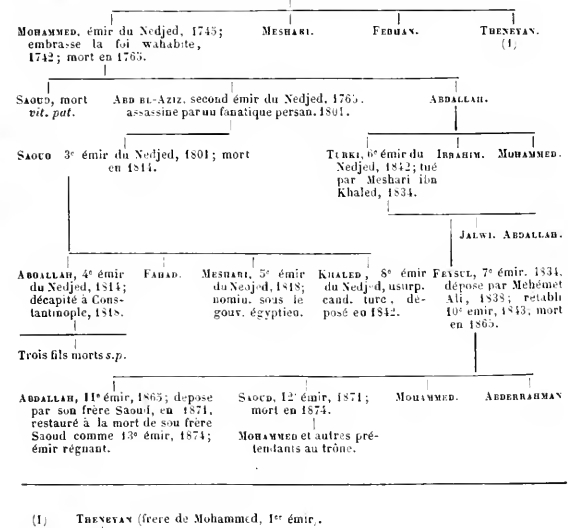
Néanmoins, tout ce qu'il y a de vraiment national dans la pensée et de respectable dans les sentiments des habitants de l'Arabie centrale, est en train de se grouper autour de Mohammed ibn Rashid, émir du Djebel Shammar. C'est du côté d'Haïl que regardent ceux qui attendent une restauration, si elle est possible, de l'ancienne gloire et de l'ancienne prospérité de l'empire du Nedjed.

W. S. B.

GÉNÉALOGIE DES IBN SAOUD

ÉMIRS DU NEDJED

SAOUD IBN MOHAMMED,
descendant de Rabiia ibn Maane, émir de Deriveh au 15e siècle; lui-même appartenait à la tribu des Mesalik (Anazeh) et était issu par Aduan d'Ismaël, fils d'Abraham.



---

(1) THENEYAN (frère de Mohammed, 1er émir).

IBRAHIM.

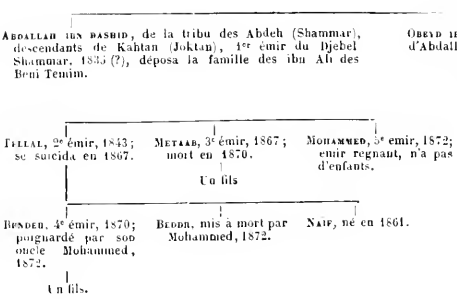
THENEYAN

ABDALLAH, 9e émir du Nedjed, 1842; abdique en faveur de Feysul, 1843.

MOHAMMED. THENEYAN ABDALLAH.

GÉNÉALOGIE DES IBN RASHID

ÉMIRS DU DJEBEL SHAMMAR



FIN.

TABLE DES GRAVURES

Mezârib 19
Ruines de Bozra 59
Citadelle de Salkhad 63
Melakh 69
Ouragan de sable 85
Maison d'Abdallah, à Kâf 93
Halte près d'une fontaine 103
Puits de Shaybeh 107
Le ghazû 109
Château de Marid 117
Vue du Djôf 121
Château de Djôf 127
Une danse au Djôf 131
Vue de Meskakeh 137
Vieille citadelle de Meskakeh 140
Jôhar, gouverneur du Djôf 155
Montagne de grès Meskakeh 159
Un Fulj 171
Puits de Shakik 177
Rochers d'Aalem 187
Montagnes de Jobba 195
Vue de Jobba 199
Première vue du Djebel Shammar 213
Village d'Igneh 217
Campement près d'Haïl 219
Entrée chez l'émir, à Haïl 225
L'intérieur du palais, à Haïl 229
La cour du palais, à Haïl 233
Notre maison, à Haïl 237
Les gazelles 241
Les écuries d'ibn Rashid 243

Une soirée chez ibn Rashid..... 251
Hamûd ibn Rashid..... 299
Fantasia sous les murs de Haïl..... 303
Palmiers sauvages, près d'Agde..... 309
Bouquet d'ithels..... 315
Effet de mirage..... 319
Le berak..... 327
Vue prise près de Taybetism..... 335
Subkha de Taybetism..... 339
Chasse à l'hyène..... 343
Sauterelle comestible..... 346
Le lièvre terré..... 351
Réservoir de Zobeydeh..... 353
Le Wadi Roseh..... 359
Le réservoir d'Abdallah..... 363
Le camp des pèlerins..... 377
Shenuan abandonné..... 383
Akabah ou montée..... 387
Autre montée..... 389
La mer de Nedjef et vue de Meshed..... 393
Les murailles de Meshed Ali et les pèlerins..... 399
Vue de la terrasse de la résidence à Bagdad..... 405

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

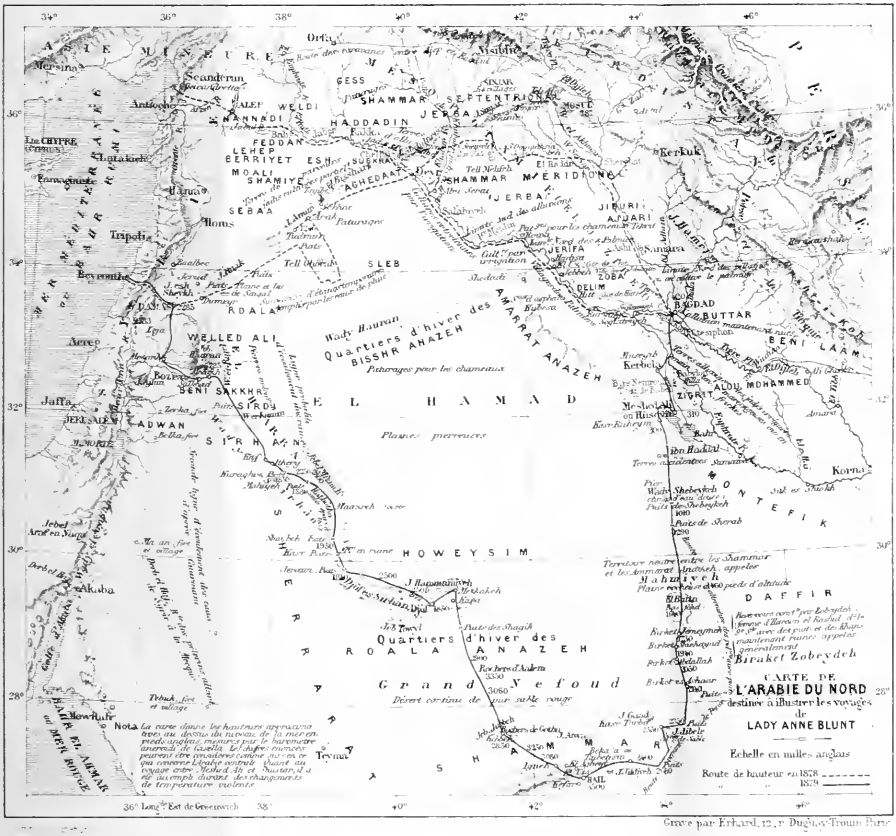

CARTE DE
L'ARABIE DU NORD
destinée à illustrer les voyages de
LADY ANNE BLUNT
Echelle en milles anglais
Route de hauteur en 1878
" " 1879
Nota La carte donne les hauteurs approximatives au dessus du niveau de la mer en pieds anglais, mesurés par le baromètre anéroïde de Casella. Le chiffre inscrit pourrait être considéré comme au centre ou un coin de chaque carré. Quant au tracé entre Hebron & Jéricho, il n'a pu exemple durant des changements de température violents.
Gravé par Erhard, 12, r. Dugay-Trouin Paris

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE L'AUTEUR 1

CHAPITRE PREMIER

Le charme de l'Asie. — Retour auprès de nos vieux amis. — Nouvelles du désert. — La colonie de Palmyre, à Damas. — Nouveaux chevaux et chameaux. — Mme Digby et son mari Mijuel le Mizrab. — Une querelle sanglante. — La vie d'Abd el-Kader. — Discours de Midhat-pacha sur les canaux et les tramways. — Il échoue à faire un emprunt 17

CHAPITRE II

Les devoirs fraternels. — Nous nous préparons à une campagne. — Mohammed Dukhi vient au tribunal. — Un voleur de nuit. — Nous partons pour le Nedjed. — Conte d'un pénitent. — Le devoir de la vengeance. — Nous rencontrons de pauvres connaissances. — Le beau à Mezârib 33

CHAPITRE III

Recherches. — Bozra. — Nous quittons le territoire turc. — Mohammed fait vœu de tuer un mouton. — La citadelle de Salkhad et les Druses indépendants. — Nous sommes reçus par un chef druse. — Notice historique sur le Haurân 54

CHAPITRE IV

Nous partons avec ardeur. — Le Harra. — Une théorie du mirage. — Le camp des Beni Sokkhr. — Le Wadi er-Rajel. — Un dîner de Noël au désert. — L'ouragan de sable. — Nous atteignons Kâf. 73

CHAPITRE V

Kâf et Ithery. — Encore des parents. — Le Wadi Sirhân. — Chasse aux sauterelles. — Hanna s'assied pour mourir. — Récits de brigandage et de violence. — Nous sommes surpris par un ghasû et faits prisonniers. — Statistique des Sherarât. — Le Djôf.... 90

CHAPITRE VI

L'oasis de Djôf. — Nous avons un entretien avec le lieutenant d'ibn Rashid. — Une bande de vaches du désert. — Bal au château. — Prières. — Nous allons à Meskakeh..... 120

CHAPITRE VII

Les ibn Arûk du Djôf. — Mohammed contracte une alliance matrimoniale. — Nous marchandons le douaire de la fiancée. — Un gouverneur nègre et sa suite. — Un orage..... 142

CHAPITRE VIII

Mohammed amoureux. — Nous entrons dans le désert de sable rouge. — Géologie du Nefûd. — Radi. — Les grands puits de Shakik. — Vieille connaissance. — Contes du Nefûd. — Les soldats morts de soif. — Les amoureux. — Nous sommes sur le point de rester dans les sables. — La terre enfin..... 162

CHAPITRE IX

Jobba. — Un rêve désagréable. — Nous entendons d'étranges récits sur ibn Rashid. — Jeux dans le Nefûd. — La dernière nuit. — La lumière zodiacale. — Nous entrons dans le Nedjed. — La chaîne de granit du Djebel Shammar..... 198

CHAPITRE X

Haïl. — L'émir ibn Rashid. — Sa ménagerie. — Ses chevaux. — Ses courtisans. — Ses femmes. — Amusements des dames à Haïl. — Leur vie domestique. — Une soirée au château. — Le téléphone..... 224

CHAPITRE XI

Politique et histoire. — Constitution pastorale en Arabie. — Une

politique héréditaire. — L'armée. — La loi. — Les taxes. — Les finances du Djebel Shammar. — L'ambition d'ibn Rashid..... 270

CHAPITRE XII

Les chevaux du Nedjed. — Leur rareté. — Le haras d'ibn Saoud. — Les étables de Haïl. — Notes sur quelques juments. — Les points d'une tête de cheval au Nedjed. — Les tribus dans les Nefûds et leurs chevaux. — Signification du mot Nedji. — Recette pour l'éducation des chevaux..... 283

CHAPITRE XIII

Mohammed perd la tête. — Une course à cheval en compagnie de l'émir. — La forteresse de l'Agde. — Adieux à la ville de Haïl. — Nous nous joignons aux pèlerins de Perse. — Manières des pèlerins. — Un clergyman de Médine..... 296

CHAPITRE XIV

En quête d'aventures. — Taybetism. — Chasse à l'hyène. — Comment on fait cuire les sauterelles. — Fauconnerie. — Les réservoirs de Zobeydeh. — Contes et légendes. — Un coup de théâtre. — Mohammed compose un *kasid*..... 333

CHAPITRE XV

Muttlak ibn Arûk et les Ketherin. — Leurs chevaux. — La tribu nous adopte. — Encore les pèlerins. — Le chapeau d'Ambar. — Marche forcée de 170 milles. — Terrible perte de chameaux. — Nedjef..... 366

CHAPITRE XVI

Les châsses des Shiïtes. — L'honnêteté nomade. — Légende de la tour de Babel. — Bagdad. — Notre caravane se disloque..... 397

Ier Appendice..... 407
IIme Appendice..... 423
Table des gravures..... 443

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

4822-82 — Corbeil. Typ. et stér. Crété

VOYAGES

FORMAT GRAND IN-8 A 10 FRANCS LE VOLUME.

BAKER (Sir Samuel White) : *Découverte de l'Albert Nyanza*, traduction de l'anglais par G. Masson. 1 vol. illustré de 30 gravures et accompagné de deux cartes. Broché..... 10 »

— *Ismailia*, récit d'une expédition dans l'Afrique centrale, traduit de l'anglais par H. Vattemare. 1 volume illustré de 56 gravures et accompagné de 2 cartes. Broché..... 10 »

La reliure de chaque volume se paye en sus 4 fr.

BURTON (Le capitaine) : *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 1 v. illustré de 37 vignettes..... 10 »

La reliure se paye en sus 4 fr.

CAMERON (Le Commandant V. L.) : *A travers l'Afrique*, voyage de Zanzibar à Benguela, traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 1 vol. contenant 139 gravures, 1 carte et 4 fac-similé. Br. 10 »

La reliure se paye en sus 4 fr.

GOURDAULT (J.) : *Voyage des navires la Hansa et la Germania au pôle nord*, rédigé d'après les relations officielles. 1 vol. illustré de 80 gravures sur bois et accompagné de 3 cartes. Broché. 10 »

La reliure se paye en sus 4 fr.

HAYES (Le Dr I.-J.) : *La Terre de désolation*. Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Lois Reclus. 1 vol. illustré de 40 grav. sur bois et accompagné d'une carte. Br. 10 »

La reliure se paye en sus 4 fr.

LIVINGSTONE (David) : *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*. Ouvrage traduit de l'anglais par Mme H. Loreau, et illustré de 45 grav. et 2 cartes. 3e édit. 1 vol..... 10 »

— *Dernier Journal*, traduit de l'anglais par Mme H. Loreau, et illustré de 60 grav. sur bois et de 2 cartes. 2 vol. Brochés. 20 »

La reliure de chaque volume se paye en sus 4 fr.

NACHTIGAL (Dr) : *Voyages en Afrique*, Ouvrage traduit de l'allemand par J. Gourdault. Tome Ier : *Voyages dans le Fezzan et au Bournou*, illustré de 50 gravures et accompagné de cartes. Br. 10 fr.

Relié..... 14 fr.

NARES (Le capitaine G. S.) : *Un Voyage à la mer polaire*, traduit de l'anglais par Fr. Bernard et illustré de 62 gravures sur bois. 1 vol. Broché..... 10 »

La reliure se paye en sus 4 fr.

PALGRAVE : *Une année de voyage dans l'Arabie centrale* (1862-1863). Ouvrage traduit de l'anglais par Ém. Jonveaux, accompagné du portrait de l'auteur, d'une carte et de 4 plans. 2 v. 10 »

La reliure se paye en sus 4 fr. par volume.

PAYER (Le lieutenant) : *L'expédition du Teghetoff*, voyage au Pôle arctique, traduit de l'allemand par J. Gourdault. 1 vol. in-8, contenant 68 gravures et 2 cartes. 1 vol..... 10 »

La reliure se paye en sus 4 fr.

PRJEVALSKI : *Mongolie et pays des Tangoutes*. Voyage dans l'Asie centrale, traduit du russe par G. Du Laurens. 1 vol. illustré de 42 gravures et accompagné de 2 cartes. Broché..... 10 »

La reliure se paye en sus 4 fr.

RAYNAL (F.-E.) : *Les naufragés ou vingt mois sur un récif des îles Auckland* ; récit authentique. 2e édit. 1 beau volume in-8 jésus, contenant 40 gravures sur bois, et une carte..... 10 »

Ouvrage couronné par l'Académie française.

La reliure se paye en sus 5 fr.

SCHWEINFURTH (Dr G.) : *Au cœur de l'Afrique*, trois ans de voyages et d'aventures dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale de 1866 à 1871. Ouvrage traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 2 beaux volumes in-8° raisin, illustrés de 150 gravures sur bois et accompagnés de 2 cartes. Br..... 20 »

La reliure se paye en sus 8 fr.

SERPA PINTO (Le major) : *Comment j'ai traversé l'Afrique*, depuis l'Atlantique jusqu'à l'océan Indien, de Benguela à Durban. Ouvrage traduit de l'anglais par J. Belin de Launay. 2 vol. illustrés de 150 gravures et accompagnés de 15 cartes.

Brochés..... 20 fr.

Reliés..... 28 fr.

SPEKE (Le capitaine) : *Journal de la découverte des sources du Nil*. 1 vol. avec 3 cartes et 78 gravures d'après les dessins du capitaine Grant. Broché..... 10 fr,

Relié..... 14 fr.

STANLEY (H.-M.) : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*. Ouvrage traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 1 vol. illustré de 60 gravures et de 6 cartes. Broché..... 10 »

La reliure se paye en sus 4 fr.

— *A travers le continent mystérieux*, ou les sources du Nil, les grands lacs de l'Afrique équatoriale, le fleuve Livingstone et l'Océan Atlantique. Ouvrage traduit par Mme H. Loreau. 2 vol. illustrés de 150 gr. et accompagnés de 9 cartes. Br.. 20 »

La reliure se paye en sus 8 fr.

TAINE (H.) : *Voyage aux Pyrénées*. 2e éd. 1 vol. illustré de 350 vignettes sur bois, dessinées par Gustave Doré. Broché..... 10 »

La reliure se paye en sus 4 fr.

VAMBÉRY (Arminius) ; *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, de Téhéran à Khiva, à Bokara et à Samarkand par le grand désert Turkomao. Ouvrage traduit de l'anglais par M. E.-D. Forgues, 1 vol. illustré de 34 gravures et accompagné d'une carte. Broché..... 10 fr.

Relié..... 14 fr.

Corbeil. — Typ. et stér. Crété.

25

566553
Blunt, (Lady) Anne
Voyage en Arabie; tr. by L. Derome.
HAr
B659pi
.Fde

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 19 19 02 008 9